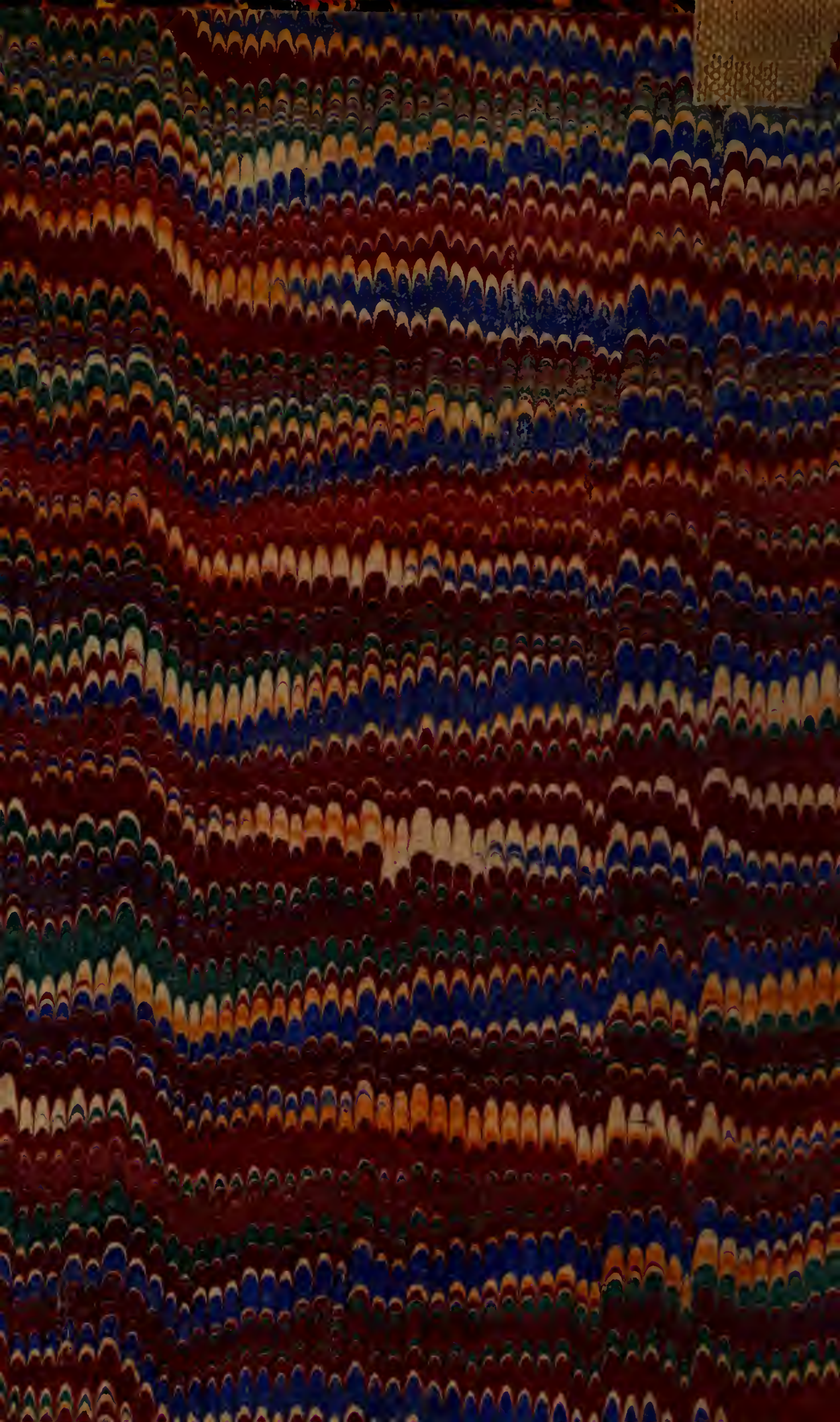
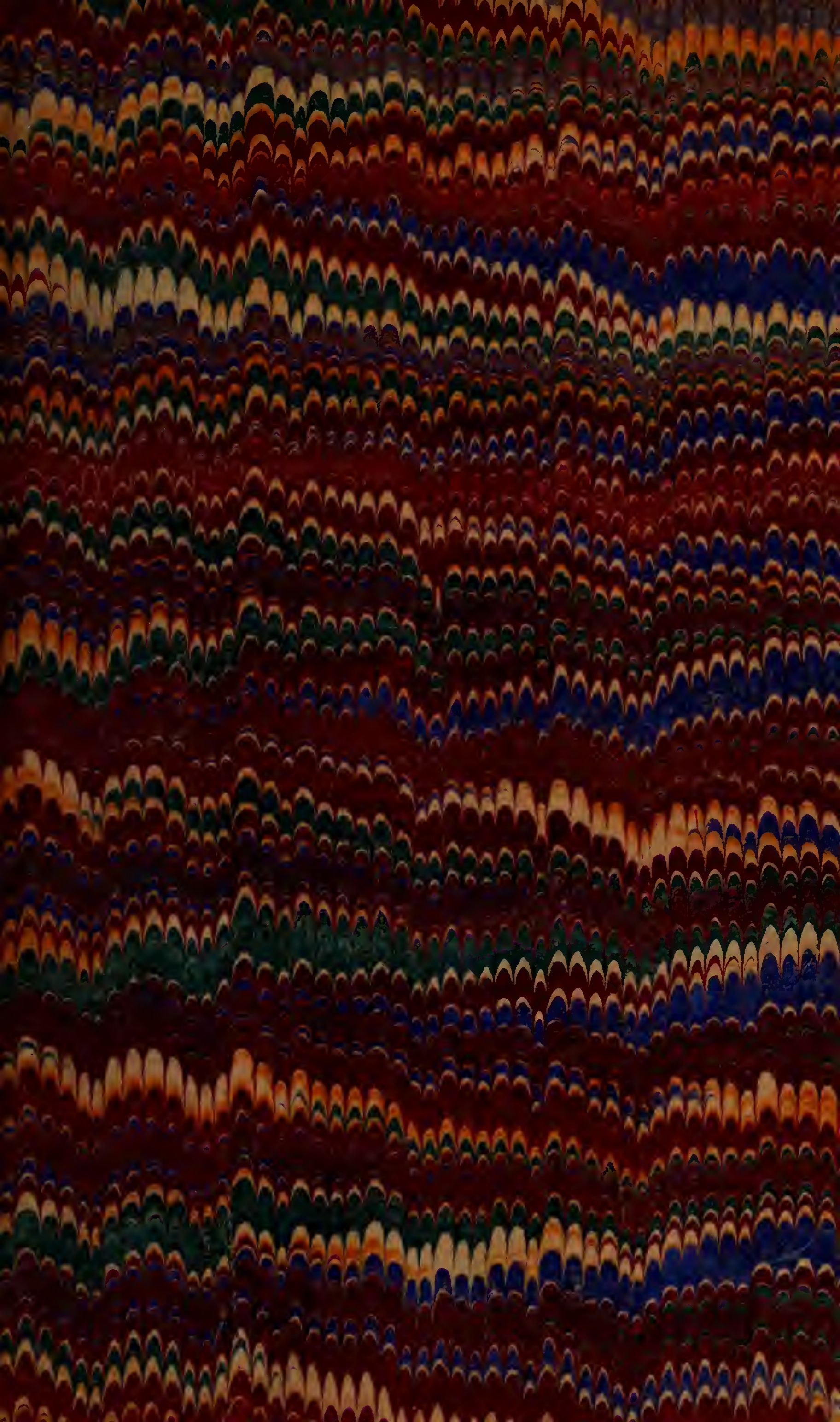






LES AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS

II


MARIE sc.
G. STAAL

LES AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS

PAR

LOUVET DE COUVRAY

NOUVELLE ÉDITION

TOME SECOND

PARIS

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

SIX SEMAINES DE LA VIE

DU

CHEVALIER DE FAUBLAS

O Vénus ! Vénus, tu voulus, pour l'amusement du beau sexe et de ma longue adolescence, tu voulus qu'on vît dans Faublas, âgé de dix-sept ans, la réunion de plusieurs qualités ordinairement incompatibles. Avec la jolie figure d'une jeune fille, tu me donnas la vigueur d'un homme fait, tu me donnas la gentillesse et la vivacité, l'enjouement et les grâces, l'esprit du jour et l'éloquence du moment, l'adresse qui fait naître l'occasion, la patience qui l'épie, l'audace qui la brusque, mille agréments divers dont un plus fat s'enorgueillirait davantage, et peut-être userait moins : tu sais comment ma conduite t'a toujours prouvé ma reconnaissance, combien ton culte m'est cher, comme sur tes autels adorés j'ai prodigué les sacrifices. Cependant, si tu m'as réservé à des travaux plus qu'humains-si, prenant plaisir à multiplier sur ma route les obstacles et les tentations, tu veux que, depuis le couvent du faubourg Saint-Marceau, jusqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, je sois arrêté de maison en maison, et sans relâche forcé d'y choisir entre une infidélité passagère, ou une éternelle séparation; déesse, je te déclare

que je suis prêt, que rien ne m'étonne ; que, dussé-je périr, je tenterai d'aller jusqu'à Sophie. Mais toi, sois juste autant que tu es belle, proportionne les moyens aux difficultés, vois la peine extrême de ton favori ; tu ne l'as pas encore assez doué : Vénus, vous le savez, il ne s'agit ici ni de charmes périssables de votre efféminé chasseur [1], ni des efforts conjugaux de votre boiteux forgeron [2]; 'il faut, à qui doit courir ma brillante carrière, la force prodigieuse de votre immortel amant [3] ou les talents fabuleux de l'époux des cinquante sœurs [4].

Mais non, ce n'est pas cela que Faublas vous demande. O divinité bienfaisante ! vous n'êtes pas seulement la reine des plaisirs, on vous dit aussi la mère de l'Amour ! Deux époux, quand ils sont encore amants, peuvent donc ne pas vous paraître indigne de votre protection. Du haut de l'empyrée, contemplez sans jalousie une mortelle aussi belle que vous ; elle soupire, elle vous implore, elle m'attend. Honorez son chevalier d'un regard favorable, venez à mon secours, prévenez mes périls, écartez mes ennemis, conduisez-moi jusqu'à l'asile désiré ; daignez me réunir à la plus chère moitié de moi-même. Alors sera brûlé sous vos auspices un encens délectable et pur ; alors vous sera fait, en actions de grâces, un délicieux sacrifice, également digne du ministre, de la victime et de l'idole.

Pendant que je fais cette poétique invocation, la prophétesse achève sa tournée dans le dortoir ; bientôt elle descend chez elle, et m'envoie chercher : il est inutile de dire que je mets le *vêtement nécessaire*, et que je laisse mon épée.

Eh ! bonsoir, mon aimable *beau-fils!* — Eh ! bonsoir, ma charmante *belle-mère!* — Faublas, dis-moi donc quelle aventure.... — Conte-moi, Coralie, par quelle métamorphose.... — Monsieur, je suis mariée. — Je suis marié, madame. — Mais cet événement ci me fait trembler pour l'honneur de M. Leblanc ! — Mais, ô ma Sophie ! je crains

1. Adonis. — 2. Vulcain. — 3. Mars. — 4. Hercule.

bien de succomber encore à l'occasion. — Tiens, mon joli garçon, franchement tu arrives à propos, car un époux est une sotte chose, et j'ai besoin d'un amoureux. — Tiens, Coralie, je te retrouve fort heureusement, car la rencontre d'une jolie femme ne peut jamais me déplaire, et puis j'ai besoin d'un asile, d'un habit et d'un souper.

Madame Leblanc me fit donner une robe de chambre, et commanda qu'on me servît. On m'apporta la bouteille si nécessaire et la volaille tant désirée. Je bus avec l'empressement du musicien le plus sobre, qui, depuis trois heures d'horloge, concertant sans relâche en bonne maison, n'a pas trouvé le moment de se rafraîchir. Je mangeai avec la constante avidité de tel maigre auteur, qui, tous les lundis sans faute, admis à la table de tel gras libraire, y dîne périodiquement pour le reste de la semaine. Pendant que j'employais ainsi mon temps de la manière la plus utile, Coralie me contait en peu de mots son histoire.

Quelques jours après la comique catastrophe [1] qui me ravit en même temps le père et le fils, un grave docteur est amené chez moi; M. Leblanc me fait la cour, tombe sérieusement amoureux, et m'offre sa foi; je ne puis refuser, puisqu'il est riche. Je l'épouse donc...... — Tu l'épouses! — Oui, je l'épouse! à l'église! et je te dirai même quelque chose de plus fort; c'est que depuis trois mois je suis fidèle; mais cela commençait à m'incommoder; oh! je l'avoue, je ne suis pas faite pour être réduite au calendrier des vieillards. — Madame, en ce cas, je crains bien de n'être pas arrivé chez vous aussi à propos que vous me faites l'honneur de le croire. — Bon! est-ce que tu veux des compliments? Ne sois donc pas si modeste..... Chevalier, pour revenir à M. Leblanc, j'épouse donc. Il m'amène dans cette maison, que je trouve pleine de malades imaginaires et de prétendus docteurs. Mon mari, que chaque jour le magnétisme enrichit davantage, m'enseigne la *fameuse doctrine* que je pratique vraiment

1. Voyez le premier volume, pag. (249).

fort bien, parce qu'elle m'amuse. Tu sais, mon ami, que je suis née rieuse, et que toujours je me suis divertie aux dépens de ceux que j'attrapais. D'ailleurs, on m'éleva pour les tréteaux, et le somnambulisme est presque une comédie publique : d'honneur, au mariage près, ma nouvelle condition ne me déplaît pas. Coralie ne danse plus, mais elle magnétise; elle prophétise au lieu de déclamer ; tu vois qu'il me reste toujours un rôle à jouer, et que dans le fond je n'ai fait que changer de théâtre. — Fort bien, Coralie ; mais à présent que j'ai soupé, parlons sérieusement : tu ne veux pas me renvoyer au dortoir ? — Assurément non. — Tu consens à passer la nuit avec moi, malgré l'hymen ? — Malgré l'hymen! dis donc à cause de lui. Chevalier, tu as de l'esprit, et je suis obligée de te dire que celui qui paie et le mari c'est la même chose ; et puis j'ai lu quelque part qu'on avait toujours du goût pour son premier métier. Je n'ai pas oublié le mien, Faublas ; je sais d'ailleurs que depuis longtemps les honnêtes femmes s'en mêlent : je te réponds que jamais aucune ne s'en sera mêlée plus volontiers que moi, et pour un plus aimable gentilhomme que celui que j'embrasse.

Je rendis à madame Leblanc son baiser, et repris ainsi la conversation un moment interrompue :

Ton mari, où est-il ? — A Beauvais, pour des affaires de famille. — Et ta femme de chambre ne causera-t-elle pas? — Tu as raison ; que je suis étourdie, moi ! il faut la mettre dans la confidence.

A ces mots, elle sonna; la suivante accourut, sa maîtresse lui dit : Tenez ; voilà un louis que je vous donne, mais ne vous avisez pas de dire à mon mari que monsieur a couché avec moi; car je réponds que vous en avez menti, je vous arrache les yeux et je vous chasse ; allez.

Après avoir prononcé, du ton le plus majestueux, cette harangue vraiment héroïque, madame Leblanc entra dans son lit où bientôt elle me reçut.

Hélas! ce fut inutilement : le magnétisme, toujours

trompeur, ne tint pas sa promesse, et Vénus apparemment ne m'avait pas entendu. En vain, pour amener l'heureux moment dont elle avait conçu l'espérance au dortoir, Coralie épuisa les ressources de son ancien métier et de son art nouveau ; comme Justine, elle finit par m'adresser, dans son désespoir, ce reproche amer à mon cœur : *Ah ! chevalier de Faublas, que je vous trouve changé !* d'honneur, ajouta-t-elle vivement, je n'aurais pas prophétisé celui-là.

Et moi, qui ne me souciais point d'entrer dans les détails d'une longue justification, je fis avec madame Leblanc ce que j'avais fait auprès de mademoiselle de Valbrun, je m'endormis sans répondre un mot.

Vous, censeur scrupuleux, qui reprochez à mon histoire de ne renfermer aucune leçon profitable, voyez comme elle est sublime et profonde, la moralité qui sort ici du fond même du sujet; admirez avec combien de justice, et par quelle inévitable fatalité, les deux plus indignes rivales de Sophie se sont trouvées, l'une après l'autre, et de la même manière, précisément punies par où elles avaient péché.

Cependant, comme le premier devoir d'un historien est d'être fidèle, dût cet ouvrage en paraître un peu moins moral, n'imputons pas à la *fameuse doctrine* un tort qu'elle n'eut point. Disons, pour l'honneur de la *science*, que ce fut surtout par le secours du magnétisme qu'à la pointe du jour la prophétesse obtint de son malade une première preuve de convalescence. Mais aussi, puisqu'il s'agit d'être rigoureusement exact, ajoutons que le docteur femelle, apparemment retenu par la crainte de compromettre son art n'osa pas tenter de m'initier une seconde fois.

Il était à peu près huit heures du matin quand madame Leblanc me fit endosser un large habit noir, qu'elle venait de choisir dans la garde-robe de son mari. Avant de déterminer le parti qui me restait à prendre, il était bon de faire dire à M. de Valbrun quel asile ma bonne for-

tune m'avait offert. La commission était délicate. Coralie voulut bien s'en charger; mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie, quand je la vis revenir. Elle entra brusquement, poussa la porte, mit les verrous, et d'un air effrayé m'apprit que, prête à sortir, elle avait entendu dans la rue la voix de plusieurs hommes attroupés. L'un d'eux en prenant le marteau de la porte cochère, avait dit : cette religieuse ne peut être loin, il faut faire perquisition dans les maisons voisines. Vous, courez chercher le commissaire Chenon; toi, Griffard, garde la rue, ces messieurs vont entrer ici avec moi : nous n'avons pas besoin de permission, parce que c'est une maison publique. Coralie, en me donnant cette fâcheuse nouvelle, m'avait conduit vers l'escalier dérobé. Chevalier, me dit-elle alors, tu ne peux t'en aller par la cour, parce que les suppôts de la police y sont déjà. — Ils y sont, Coralie? — Oui, mon ami. Tout en donnant ses ordres, l'exempt a frappé. mon portier a tiré le cordon; je n'ai eu que le temps de voler ici pour t'avertir du péril. — Mais par où donc leur échapperai-je? — Par là, Faublas. Monte tout au haut de ce petit escalier, grimpe sur le toit, et, je t'en supplie, prends garde de te casser le cou. — N'aie pas peur.

Aussitôt je m'élance, je monte, je monte, j'arrive aux mansardes. Je passe par la fenêtre, je saute sur une gouttière, et je marche avec cette précaution timide que doivent m'inspirer la hauteur et l'inégalité du terrain que je parcours. Il y avait quelques minutes que je me promenais de précipices en précipices, lorsque, dans un des jardins sur lesquels ma vue plongeait, je découvris un homme qui, m'ayant aperçu, donnait l'alarme. Je me hâtai de chercher un asile au fond d'un taudis, dont l'entrée était seulement défendue par un mauvais châssis, garni de carreaux de papier. Là, sur quelques brins de paille gémissait un jeune homme qui, d'une voix faible, me dit : Que viens-tu faire ici ? Que me veux-tu ? Toujours victime de l'injuste mépris des hommes, j'aurai donc vaine-

ment espéré pouvoir du moins dérober mes derniers tourments à leur insultante pitié! Réponds, indiscret étranger, réponds : pourquoi viens-tu par ta présence augmenter l'horreur de mon heure suprême ? Infortuné ! que me dites-vous ? je suis loin de vouloir redoubler vos peines. Eh ! que ne puis-je les adoucir ! que ne puis-je vous offrir quelques consolations ! — Je n'en veux pas, laisse-moi: je suis trop heureux de mourir, si je puis mourir sans témoins. — Vous me faites trembler ! êtes-vous dévoré d'un mal si honteux que vous ne puissiez l'avouer à personne ? — Oui, d'un mal honteux, cruel, insupportable ! mais mille fois moins que ne le serait l'humiliant aveu qu'en vain tu prétendrais m'arracher. Laisse-moi.

Comme il parlait, un enfant que je n'avais pas aperçu, couché près de lui, se réveilla, me tendit les bras et cria : J'ai faim. — Pourquoi donc ne pas lui donner à manger ? Pourquoi ! répondit le jeune homme, pourquoi ! et d'un ton douloureux, de ce ton qui perce le cœur et déchire les entrailles, l'enfant me criait : j'ai faim ! — Ah ! pauvres malheureux ! quoi ! la misère ?... La misère, interrompit le jeune homme ; la misère ; il est donc vrai qu'elle peut tout flétrir, tout ! jusqu'à la vertu même ! Est-ce ma faute à moi, si, jeté par le hasard de la naissance dans la classe la plus indigente, j'ai vu mon enfance tourmentée de mille besoins, et condamnée à toutes les privations est-ce ma faute, si, faisant ensuite d'inutiles efforts pour fléchir l'ingrate fortune, je ne me suis livré qu'à des travaux mal payés, parce qu'ils étaient pénibles ; qu'à des entreprises échouées, parce qu'elles étaient honnêtes : qu'à des dangers ignobles, parce qu'ils étaient infructueux ? et lorsque, parvenu depuis à m'élever jusqu'au barreau, j'ai cru m'être ouvert une carrière également utile et glorieuse, suis-je coupable pour n'avoir rencontré que des confrères intéressés à nuire au talent qu'ils soupçonnent, que des procureurs incapables d'apprécier un mérite qu'on ne leur vante pas, que des amis hors d'état de me prêter dix louis pour acheter une *grande cause ?* Suis-je

coupable pour m'être associé une compagne d'infortune, lorsque j'ai senti le vif aiguillon de cet appétit sensuel, qui est le plaisir des gens riches et le besoin des pauvres gens ? Me blâmera-t-on de ce que, docile à la voix de la nature, et ne pratiquant pas cet art destructeur par lequel vos belles dames trompent le premier de ses vœux, mon honnête femme m'a donné cet enfant, par qui notre misère s'est augmentée ? M'accusera-t-on d'avoir trop dépensé pour la maladie de mon épouse, bien morte de son mal, puisqu'elle n'a pas eu de médecin ? Hélas ! si ma vie fut, dans son misérable cours, traversée de mille accidents, agitée de chagrins sans nombre, vouée à des tourments de toute espèce, qui osera dire que la faute en est à moi ? Cependant je me suis vu l'objet de leur dérision, le ridicule m'a poursuivi, les humiliations m'ont été prodiguées ; il m'a fallu supporter la menace et dévorer les affronts ; on m'a chargé de malédictions et d'opprobre ; tous enfin se sont éloignés de moi, tous ont fui mon approche, comme si mon approche les souillait, comme si je portais sur mon front détesté le signe de la réprobation publique. Grand Dieu ! qui m'avez tant éprouvé, Dieu puissant, qui lisez dans les cœurs, vous savez si jamais ma conduite a justifié le mépris des hommes ; vous savez si je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour que ma pauvreté fût du moins respectable. — Quoi ! personne ne vous a secouru ? — Une fois seulement, pressé de ma détresse extrême ; déterminé par les dangers de cet enfant, je me fis cette violence d'aller implorer l'assistance d'un homme qui se disait mon protecteur. Si vous saviez de quel ton le cruel me plaignit, avec quelle barbarie il éleva la voix, comme il me jeta son aumône devant un monde de valets !... Sans doute j'ai mérité qu'on me traitât de cette manière : j'ai souffert que quelqu'un m'osât protéger ! j'ai été chercher la bienfaisance dans le palais d'un riche ; on n'y trouve jamais que la charité ! j'ai souillé par une bassesse ma vie jusqu'alors irréprochable... Toi qui m'écoutes, si la nature t'a doué

d'une âme forte; si tu as conservé cette fierté de caractère que donne et justifie la conscience d'une vie pure, tu sens que je ne pouvais, quelque pressant que fût mon besoin, recevoir sans ignominie un secours accordé de la sorte; tu sens que, de tous mes affronts, le plus insupportable devait être le dernier : que la mort devenait mon unique ressource... Non... généreux inconnu, non, garde ton or, il n'est plus temps pour moi... Je revins ici désespéré... Depuis trente-six heures, trois pommes de terre ont nourri mon enfant... Non, généreux inconnu, je vous dis de garder votre or, je vous dis qu'il n'est plus temps... Mais, je l'avoue, votre douleur me console, vos pleurs m'attendrissent... O mon enfant! si comme moi tu étais réservé aux plus pénibles épreuves, si comme moi tu devais sans cesse combattre entre l'opprobre et la faim, sans doute il vaudrait mieux que tu tombasses entraîné dans ma tombe; mais le ciel t'envoie un libérateur. O mon fils! je me sens plus tranquille, je te laisse à ton père adoptif; il est, je le vois, sensible et bienfaisant... Monsieur, veillez sur son enfance, et laissez-moi mourir. — Pourquoi mourir? quel aveugle délire précipite votre jeunesse au tombeau? Aigri par le ressentiment de l'injure que vous fit un homme impitoyable, votre cœur se serait-il ouvert à cette vanité condamnable et petite, qui refuse avec dédain tout secours étranger, qui rejette orgueilleusement celui que présente une main inconnue? ou me soupçonneriez-vous d'insulter intérieurement aux douleurs sur lesquelles je verse tant de larmes? — Non, le plus tendre intérêt règne dans vos discours et sur votre figure : je crois qu'il est encore sur la terre un homme capable de quelque sentiment d'humanité. — Hé bien! vivez pour la société que son injustice envers vous n'a point privée du droit de réclamer vos talents dont l'exercice peut devenir utile; vivez pour votre fils, qu'une mort prématurée livrerait sans défense aux coups du sort qui vous outragea trop longtemps; vivez pour moi... oui, sûrement votre enfant sera le mien, oui, je le rever-

rai ; mais je veux vous revoir tous deux... Mon ami, ne vous obstinez point à garder une résolution funeste... ne me refusez pas... écoutez-moi... Depuis plus d'un an, jeté dans un monde nouveau, continuellement distrait par les plaisirs d'une vie très dissipée, j'ai négligé des devoirs que rien ne pouvait me dispenser de remplir. Je vous l'avoue, uniquement occupé de moi, j'ai tout à fait oublié ceux de mes frères à qui j'aurais dû songer tous les jours, et que de familles honnêtes, maintenant ruinées sans ressource, j'aurais peut-être soutenues avec une partie de l'argent prodigué dans mes vains amusements ! et que de malheureux sont peut-être péris, que j'aurais pu sauver de leur désespoir ! Mon ami, daignez m'aider à réparer cette faute, que je ne me pardonnerai point... Je ne prétends pas vous offrir un faible secours qui ne vous arracherait que pour un moment à l'horreur de votre situation déplorable : deux cents louis sont dans cette bourse ; empruntez-m'en la moitié... — La moitié !.... — Empruntez, je vous en supplie. Cent louis pourvoiront à vos besoins les plus urgents, vous mettront à portée de perfectionner vos talents, vous donneront le temps d'attendre l'occasion de vous montrer, de vous faire connaître enfin ; cent louis commenceront peut-être votre fortune ! Eh bien ! mon ami, quand vous serez à votre aise, vous irez aussi chercher quelques douleurs à consoler ; et la première fois qu'un malheureux vous aura dû la vie, vous aurez acquitté votre dette envers moi. — O bienfaisance ! ô générosité ! — Allons, mon ami, reçois cet argent, reprends courage, embrassons-nous, console-toi. Va, je le sais bien, la misère n'est honteuse que lorsqu'elle est le fruit de l'inconduite ; et presque toujours un bienfait, quand il honore celui qui le donne, fait l'éloge de celui qui le reçoit. — O mon ange libérateur !... c'est la Providence... oui, c'est Dieu... c'est Dieu lui-même qui t'envoya pour nous sauver... Va, chaque jour j'irai au pied de ses autels, j'irai remercier l'Éternel... j'irai... j'appellerai sur toi les bénédictions du ciel.

Sa voix était entrecoupée par des sanglots, et l'enfant promenait sa petite main caressante sur mon visage baigné des larmes de son père. O moment plein de charmes ! comment exprimer vos délices !

Monsieur, reprit le jeune homme, dont la voix s'était ranimée, daignez m'apprendre à qui je dois la vie. — Je ne puis. — Vous refusez de me dire !... Monsieur, reprenez votre or. — Mais... — Vous voulez vous dérober à ma reconnaissance ! Monsieur, je n'accepte pas votre argent. — Mais auparavant sachez les raisons... — Monsieur, je n'accepte pas. — Hé bien ! je vais vous prouver une confiance sans borne : je m'appelle le chevalier de Faublas ! — Le chevalier de Faublas ! *Où tant de vertu va-t-elle se nicher*[1] ! — Comment !... — O mon bienfaiteur ! pardon, mille fois pardon, je vons offense bien involontairement. — Mes premières aventures ont fait quelque bruit dans la capitale, et vous me condamnez d'abord ; peut-être êtes-vous un peu trop prompt, un peu trop sévère. O mon ami ! excusez les folies de l'adolescence, plaignez les passions de la jeunesse, et pour me juger, attendez quelque temps, vous ne me connaissez pas encore. — Ah ! pardonnez vous-même une exclamation sans doute indiscrète. Ah ! je vous connais et vous dois toute mon estime. Vous vous corrigerez, j'en suis sûr ; avec un excellent cœur on ne peut s'égarer longtemps.

Il prit ma main qu'il baisa plusieurs fois. En l'embrassant, je lui demandai son nom. Florval, me dit-il.

Florval, j'aime votre noble franchise ; êtes-vous sincèrement disposé à m'honorer de votre amitié ? — Quelle question ! — Je vous reverrai donc dans un temps plus heureux ? — Quoi !... — Florval, il faut que je me cache, je ne sais ce que je vais devenir, on me poursuit. — On vous poursuit ! Puissent vos ennemis se consumer en recherches vaines ! puisse leur rage être confondue ! Mais pourquoi cet habit ? On vous l'a déjà vu peut-être ? Que n'en prenez-vous un autre ? — Lequel ? — Tenez, dans

1. On sait que ce mot de Molière est devenu proverbe.

ce coin, ces guenilles noires. C'est ma robe, c'est le meuble qu'il m'a fallu toujours conserver. Ce matin je comptais l'aller vendre ; mais je n'ai pas eu la force de gagner l'escalier. Et puis qu'aurait-on voulu m'en donner ? elle est si mauvaise ! Prenez-la toujours, elle peut vous déguiser parfaitement bien ; cachez votre habit dessous, et par-dessus laisser tomber vos cheveux flottants dans toute leur longueur, ils sont encore assez poudrés.

Tout en m'occupant de mon travestissement nouveau, je me permis de faire à Florval plusieurs questions, auxquelles il s'empressa de répondre.

Ainsi, vous êtes avocat, Florval ? — Hélas ! oui, monsieur. — J'avais toujours cru cette profession aussi lucrative qu'honnête. — Ah ! monsieur, quel métier ! forcer un pauvre diable à vous payer d'avance pour n'être pas obligé de le faire assigner ! grossoyer pour un procureur des requêtes à deux sous la page ! tous les matins mentir aux petites audiences pour un écu ! Ah ! monsieur, quel métier ! quel métier ! — Cependant il y a tant d'affaires au palais que vous devriez être occupés tous. — On le croirait ; mais d'abord *l'ordre*, *l'ordre fameux* est composé de cinq ou six cents membres avides d'argent plus que de renommée. J'ai vu tel confrère, en vogue, caressant la fortune qui lui souriait, mais négligeant la gloire, qu'il pouvait espérer, dans la même journée griffonner des requêtes, compiler des consultations, brocher des factums, entasser des mémoires, plaider à toutes les chambres, et, par cette avidité meurtrière, sucer le sang de cinquante clients amaigris, dévorer la substance de cinquante confrères affamés ! Ah ! monsieur, quel métier ! — Allons, Florval, tâchez de vous faire connaître, et... — Et le moyen, monsieur ? si vous saviez que de dégoûts ils me donneront, par combien de *remises* ils fatigueront ma patience, avec quelle adresse ils environneront mes débuts de difficultés presque insurmontables ! — Florval, une meilleure fortune vous attend, sans doute. Songez aux orateurs célèbres ; ils eurent comme vous des obstacles à

vaincre... — Que me dites-vous? Monsieur? Tout rebute un talent naissant, la sublimité des grands modèles fait son désespoir, moins pourtant que ne le dégoûtent les inconcevables succès de certaines gens si petits, si petits! Croyez-vous qu'il n'y ait qu'en littérature des réputations usurpées! Au barreau comme ailleurs, monsieur, le mérite timide rougit et se cache, tandis que l'audacieuse médiocrité se produit, sollicite, manœuvre, se prône, parvient et brille d'un éclat qui n'est pas toujours éphémère. Pourquoi, lorsque, avant-hier, la rage dans le cœur, je regagnais mon grenier pour y expirer de faim, pourquoi mon confrère E....., toujours enivré de succès pendant sa vie, mourait-il d'une indigestion, sous ses lambris dorés? Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — N'en est-il donc aucun parmi vous qui mérite sa réputation? — On peut en compter plusieurs, dont les talents vraiment recommandables honorent le barreau; veuille leur destin que le barreau les honore toujours, que jamais les haines secrètes, enfantées par les rivalités journalières, et la basse envie, ennemie née de tous les succès, ne s'attachent à leurs pas pour opérer leur ruine et flétrir leur gloire! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! je l'ai vu de trop près. Eh! qui voudrait le faire, si par hasard il ne se rencontrait de loin en loin quelques malheureux à défendre, au risque d'être *rayé du tableau*.— Florval, mon ami, Florval le malheur vous aigrit. Il est vrai, me répondit-il presque en souriant, il est vrai qu'on n'envisage pas les choses du côté le plus beau, quand on a faim depuis deux jours..... monsieur le chevalier, vous voilà bientôt prêt... je ne puis descendre dans la rue... vous n'avez rien fait pour moi si vous ne prenez encore la peine de m'envoyer quelque nourriture. — Mon ami, j'y cours.

Pendant qu'il me parlait, j'arrangeais la robe de manière que sa vétusté fût un peu moins remarquable. Chacun des côtés était déchiré par en bas; j'eus soin de retrousser élégamment chacun des côtés, comme si j'avais eu peur des crottes; je fourrai l'un des pans dans mon

gousset, je tins l'autre sous mon bras. Un long et large accroc laissait ma poitrine à découvert ; je me fis un grand rempli et mis artistement des épingles. Quant au dos, les trous se trouvaient cachés sous les plis ; ainsi tout allait au mieux, le petit avocat venait de disparaître, j'avais l'air d'un procureur-syndic. Adieu, Florval ; si par hasard on vous questionne... — Plutôt souffrir le dernier supplice, que de vous exposer au moindre péril. Mais serai-je longtemps sans vous revoir ? — Je n'en sais rien, Florval. — Oh ! je chercherai, je m'informerai ; vous, M. de Faublas, daignez ne pas oublier celui qui vous doit tout. Florval, je n'oublierai pas mon ami. — Adieu, mon bienfaiteur ; ange libérateur, adieu.

Et comme j'étais au bout du long corridor, l'enfant forçant sa petite voix claire, me cria : Adieu, mon papa.

Son papa ! et le père m'appelle son ange libérateur ! et j'arrache à la mort deux victimes ! et mes yeux sont encore mouillés des plus douces larmes qu'ils aient jamais versées ! et mon cœur est plein d'un sentiment délicieux ! O plaisirs ineffables que l'on goûte à faire une bonne action ! ô bonheur suprême dont je n'avais qu'une faible idée ! Mais qu'est-ce que donner de l'argent à un homme de confiance pour qu'il le distribue ?... il faut aller soi-même O ma Sophie ! un jour nous monterons ensemble dans les greniers, nous pénétrerons dans les réduits du pauvre. Là, nous saurons découvrir la misère qui se cache, prévenir ses pénibles aveux, proportionner les secours aux besoins, calmer les douleurs par les consolations. Là, ma charmante femme, vingt malheureux, nourris de tes bienfaits, te rendront un hommage selon ton cœur. Oh ! que tu me paraîtras plus belle, quand je t'aurai vue t'attendrir sur leurs peines secrètes, quand tu reviendras fière de leurs bénédictions ! A peine m'apercevront-ils, ils ne verront que toi ! ce sera ta main qu'ils oseront baiser, ce sera toi qu'ils pourront appeler un ange libérateur !... Tu en as la figure céleste, chacun de tes traits atteste une âme divine... O ma Sophie ! tu soutiendras

les pères de famille, les orphelins, les pauvres veuves, les filles délaissées... les veuves! les filles... Faublas, loin de vous cette horrible idée!... Respectez la beauté malheureuse que vous avez secourue, ou renoncez à tout sentiment d'honneur, et demeurez à jamais chargé de la juste exécration des hommes.

Je m'en allai réfléchissant ainsi jusqu'à la porte de la rue, où les périls qui m'environnaient fixèrent mes idées sur des objets tout différents. Je quittais à peine le seuil hospitalier, que plusieurs hommes me suivaient déjà. L'un d'entre eux surtout m'épouvanta d'un coup d'œil scrutateur; puis, d'un air tantôt irrésolu, tantôt décidé, reportant alternativement son louche regard sur ma figure pâlie, et sur les basses figures de ses vils compagnons, il sembla plusieurs fois les consulter, et plusieurs fois aussi leur dire : c'est lui! je vis le moment où j'étais pris. Persuadé que je ne pouvais échapper au danger qu'en payant d'audace, j'assurai promptement mon maintien, et, ma mémoire m'ayant à propos servi, je répétai à haute voix le nom que m'avait dit madame Leblanc. Griffart, m'écriai-je. Le vilain monsieur qui m'inquiétait, c'était justement ce monsieur Griffart! *Qu'est-ce que y a?* me dit-il. — Comment! tu ne me reconnais pas? — *Je ne sais pat encore.* — Et vous, messieurs? *Pis qui n'sait pat, lui,* répondit l'un d'eux, *nous n'savont pat itou.* Alors je pris noblement un air dédaigneux, par dessus mon épaule je passai toute la troupe en revue, je toisai le chef de la tête aux pieds, enfin je laissai tomber de ma bouche ces mots : Quoi! mes beaux messieurs, vous ne connaissez pas le fils du commissaire Chénon? A ce nom révéré, vous eussiez vu tous mes coquins, saisis de respect, soudain mettre bas chapeaux de laine ou bonnets de coton, d'une façon gentille empoigner leurs toupets, subtilement rejeter leurs pieds droits en arrière et me faire ainsi, avec de très humbles excuses, la révérence de cérémonie. D'un signe de tête, je témoignai que j'étais content; et m'adressant à Griffart : Eh bien! mon brave, y

a-t-il quelque chose de nouveau! — *Pat encore, not maitc, mais y a gros que ça n'tardra pas. Je crois que nous l'avons reluquée sur le toit, la bonne fille! faudra ben qu'elle en dégringolle. Elle a pris les habits de mon sesque; mais c'est zégal, je dis quoique ça qu'elle n'gourcra pas Griffart.* — Et si elle se présente au bout de la rue? — *Ah! je dis, on la gobe, Bras-de-Fer l'allume*[1]. *zavec les enfans perdus.* — Et de ce côté-là? — *Tout de même pour changer. Trouve-Tout bat l'antif avec les lurons.* — Avec les lurons; tenez, mes enfants, allez déjeuner au cabaret; toi, Griffart, je te charge de porter tout de suite un bon morceau de pain, une pièce de rôti et une bouteille de vin à un sieur Florval qui demeure là... dans cette allée, au cinquième étage. Ce qui restera de mes six francs, tu reviendras au cabaret le boire avec tes camarades.

Tous ces gens-là s'épuisèrent en remercîments plus grossiers qu'énergiques, et je trouvais leurs gestes aussi dégoûtants que ridicules, et leur joie m'attristait, elle était ignoble comme eux. Dès qu'ils m'eurent quitté, je m'interrogeai moi-même : d'un côté, Bras-de-Fer avec les enfants perdus! de l'autre, Trouve-Tout et les lurons!... oserai-je y aller?... m'exposerai-je à un second examen? J'ai peur... cette prétendue religieuse qu'ils poursuivent, a, disent-ils, pris des habits d'homme: si je pouvais me déguiser en femme!... Je ne sais, mais Bras-de-Fer et Trouve-Tout m'épouvantent!... Ah! ah! qu'est-ce donc que cette engageante demoiselle, qui, de la fenêtre du second étage, appelle poliment tous ceux qui passent?.... allons-y.... Peut-être qu'avec de l'argent... allons-y, nous verrons; toujours serai-je le maître, si je ne puis faire mieux, d'aller au bout de la rue présenter aux lurons le fils du commissaire... allons, montons... c'est mauvaise compagnie, Faublas; mais, ma foi, sauve qui peut.

J'entrai de plein saut chez la pauvre fille, qui avait

1. En terme d'argot, *allumer* signifie guetter. *Battre l'antif* veut dire rôder dans les environs. Lecteur, dites que mon livre n'est pas instructif.

laissé sa porte entre-bâillée. Elle vit ma robe noire et crut voir le diable. Le cri perçant qu'elle poussa dut être entendu de toutes les pratiques qu'elle avait dans le voisinage. Moi, qui ne me souciais point de me mettre sur les bras la foule des amants de cette moderne Aspasie, je me hâtai, pour la rassurer, de me dépouiller de la robe ennemie. Sa crainte mortelle se dissipa, dès qu'elle m'entendit protester que je n'étais pas monsieur le commissaire. Ce fut bien autre chose quand elle me vit tirer de ma bourse un double louis : le plus doux espoir brilla sur sa figure entièrement rassérénée.

Mademoiselle, ces deux louis sont à toi... Je le veux bien, interrompit-elle; et plus prompte que l'éclair elle courut à sa porte qu'elle ferma; à sa fenêtre, sur laquelle elle étendit une toile vermoulue, que des gens moins difficiles appelleraient un rideau; à son alcôve.... Venez, venez donc, fille trop complaisante et trop vive; si vous aviez voulu m'entendre jusqu'à la fin, vous vous seriez épargné d'inutiles démonstrations qui doivent coûter à votre amour-propre, autant qu'à votre pudeur... En verité, mon enfant, tu as mal interprété mes intentions. Pour les deux louis que je t'offre, je demande seulement que tu me fournisses des vêtements de femme, et que tu m'aides à m'habiller. Je le veux bien, répondit-elle. — Cela est charmant! Tu veux tout ce qu'on veut, toi! — Dame! faut bien faire son état. — Que me donnes-tu là? un jupon prétendu blanc, plein de crottes du haut en bas! — C'est que l'autre jour je suis revenue de chez *Nicolet* par un mauvais temps. — Et ce caraco tout déchiré? — Je l'ai arrangé comme ça lundi dernier, en rossant un clerc de procureur qui ne voulait pas me payer. — Et ce fichu tout sale? — C'est un vieux moine qui me l'a chiffonné. — Et cette baigneuse toute roussie? — C'est que mon amoureux, dans un accès de jalousie, l'avait jetée au feu. — Allons, mademoiselle, reprenez vos guenilles, je n'en veux pas.... Tiens, mon enfant, donne-moi tes meilleures nippes, je les paierai ce que tu les

estimerais; les deux louis sont pour le secret. — Voilà qui est parler! Foi d'honnête fille, *Fanchette* va vous donner ce qu'elle a de plus brillant, son ajustement *du Panthéon*; tenez, je vous le céderai au prix coûtant : quatre louis; et par dessus le marché vous aurez encore ce grand chapeau noir avec son panache, et puis les preuves de mon amitié, si vous voulez, parce que vous êtes bien gentil. — Pour la robe et le chapeau, volontiers; bien obligé du reste.

Il me manquait encore une chemise. Fanchette eut beaucoup de peine à me la fournir médiocrement bonne; elle eut beaucoup de peine à ne pas outrager ma timide pudeur, en me la passant. La robe qu'elle me mit ensuite, m'allait aussi bien que si on l'eût faite pour moi. Comme cet habit vous sied! disait Fanchette. En vérité, reprit-elle, après un moment de réflexion, je ne demande pas mieux; car tu es bien le plus joli homme que j'aie jamais vu des deux yeux! Et si je ne m'étais hâté d'y mettre ordre, elle allait m'embrasser très indécemment.

Non, mademoiselle, non, vous dis-je. Tiens, Fanchette, voilà les six louis que je te dois. Fais-moi le plaisir d'aller chercher un fiacre et de me l'amener; tu m'accompagneras dedans jusqu'à la porte du Luxembourg. En te quittant là, je te donnnerai encore quelques petits écus pour ta course; mais dépêche-toi surtout, et grrde-toi bien de dire un mot à personne. — Je vous le promets. Je vous aime, parce que... — Va, Fanchette, va vite.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie, quand j'entendis la clé tourner dans la serrure.. Jugez de ma surprise et de mon effroi, lorsque, la porte s'étant ouverte, je vis entrer un inconnu, qui, non moins familier que s'il eût été chez lui, me dit bonjour sans me regarder, et jeta sur le lit sa canne et son chapeau. Je m'aperçus que ses jambes chancelantes le portaient de travers, qu'il faisait fréquemment des tours sur lui-même, qu'il accrochait les meubles et battait les murs. Sa bouche s'ouvrait avec effort, sa langue articulait à peine; ses dents étaient mè-

lées ; il prit une chaise et s'assit à côté, puis, en se relevant, il se fit à lui-même, après quelques jurements préparatoires, cette judicieuse remarque : je me suis trompé. Il ajouta : Fanchette, je suis sûr que tu as été inquiète de ce que je ne suis pas revenu ste nuit avant ce matin.... t'a enragé de ça, comme d'juste... Ah ! c'est qu'y avait z'un monde à st'hôtel d'Angueleterre !... Qué plaisir dans st'endroit-là ! y a des personnes qui s'y ruinent... avec z'un agrément c'est charmant de les voir..... mais c'est qui sont contents !... Enfin n'y a pat u z'une querelle, juge !... excepté z'un qui en a tué z'un autre, mais v'là tout.....

A ces mots il se leva pour venir droit à moi, mais, sans le vouloir, il prit à gauche et se jeta sur la croisée dont il brisa quelques vitres. Après bien des détours, il parvint pourtant jusqu'à moi, et pendant quelques secondes il me regarda sous le nez, d'un air qui m'aurait beaucoup amusé, si j'avais eu moins d'inquiétude : c'est moi, reprit-il enfin, c'est toi... Voilà ben ta chambre z'et ta belle robe.... mais j'suis gris.... Oh ! ça, j'suis gris.... t'a les yeux noirs et j'les vois bleus !... t'es blonde et tu me sembles brune !.... t'es petite et j'te trouve grande !.... Oh ça, j'suis dedans, c'est clair, mais quoique ça, je te veux persuader que t'es gentille et que j'suis ton z'amoureux.

Il s'approcha, je reculai ; il me suivit, je le repoussai ; il me retint, je fis un geste menaçant ; il me donna un coup de poing, je lui en rendis deux ; il se jeta sur mon panache, je le saisis par les cheveux. Sa chute entraîna la mienne ; le chevalier de Faublas, étendu sur le plancher, roula dans la poussière avec le vil amant d'une fille publique ! Ce qui faillit à rétablir en faveur de mon adversaire l'inégalité de cet indigne combat, c'est que je n'étais pas commodément vêtu pour faire le coup de poing. Cependant la victoire n'aurait pu longtemps balancer incertaine, parce qu'il y avait, dans notre manière d'escrimer, cette différence tout avantageuse pour moi, que, sans dire un seul mot, je tâchais de parer avant de riposter ;

au lieu que le vilain, jurant comme un cocher, négligeait la parade et ne cherchait qu'à me frapper et à me retenir: on juge donc que le braillard n'était pas le moins maltraité ; mais avant que je fusse parvenu à me dégager, les voisins accoururent au bruit qu'il faisait. Charmés de trouver cette occasion de se débarrasser de leurs odieux locataires, ils commencèrent par nous charger d'imprécations et de coups : ensuite ils nous séparèrent, nous descendirent et nous livrèrent à la garde que l'un d'entre eux avait été chercher.

Deux soldats mirent les menottes à mon camarade, deux soldats me donnèrent la main, le peuple me hua, les enfants me suivirent. Au bout de la rue, je passai triomphante au milieu des *lurons* qui n'attendaient pas, sous ces pompeux habits et dans cet honorable cortège leur prétendue religieuse en homme travestie. Mais combien de rues nous courûmes à pied ! que de boue, en chemin ramassée, souilla le bel habit *de Panthéon !* que de grossiers propos j'entendis sur ma route ! avec quelle brutalité me traînèrent mes incivils conducteurs ! Ah ! pauvres filles, Dieu vous préserve de la garde de Paris !

Dieu vous préserve aussi du commissaire ! Un juge de paix trancher du magistrat ! se donner les airs de condamner sans entendre ! Un pesant caporal conta le fait qu'il ignorait, ses soldats attestèrent ce qu'ils n'avaient point vu, plusieurs témoins crièrent que j'étais femme publique et que je rossais mes amis; le clerc expéditif, comprenant peu de chose, mais écrivant tout, ferma le procès-verbal avant même qu'on eût daigné s'informer si nous n'avions pas quelques moyens de défense ; et tout à coup, du tribunal despotique de l'orgueilleux bourgeois, émana cet arrêt sans appel : Le garnement à l'hôtel de la Force ! la fille, à Saint-Martin !

A Saint-Martin! il est donc vrai que j'y fus conduit ! il est donc vrai que de tous les adolescents le plus précoce, celui qui, plusieurs fois, en certains cas, s'était montré si supérieur à tant d'hommes faits, celui dont les succès galants

occupaient encore la capitale étonnée, le chevalier de Faublas enfin, proclamé fille par un jugement public, se vit enfermé dans une succursale de l'hôpital, pour y attendre apparemment le grand jour où le chef de la police le ferait, avec cent compagnes prostituées, transférer à la métropole.

Aussi, pourquoi m'étais-je laissé traîner dans cette affreuse prison? Pourquoi? l'aveu de mon sexe, chez ce commissaire, ne m'eût-il pas attiré une foule de questions, auxquelles je me serais vu très embarrassé de répondre? Dans tous les cas, ce moyen extrême ne me restait-il pas toujours? et ne devais-je point me flatter que mille autres, presque aussi faciles, m'épargneraient le danger de celui-là? Avec de l'adresse et de l'or, je forcerais les portes de Saint-Martin plus aisément que celles de la Bastille... mais je devais surtout me hâter; un instant pouvait me perdre. Dans le faubourg Saint-Marceau, devenu pour la seconde fois le théâtre de ma gloire et de mes infortunes, mille accidents pouvaient découvrir les traces que le chevalier de Faublas venait de laisser sur son passage. Allons, vite, appelons à mon secours quelques amis.... Des amis! je n'ai plus à Paris que des connaissances.... Rosambert.... il m'a fait un vilain tour, Rosambert! et puis il est loin. Derneval est plus loin encore..... Madame de B*** n'est peut-être pas arrivée.... D'ailleurs, comment lui donner de mes nouvelles sans la compromettre?... Mais mon amie, mon amante, ma femme!.... c'est à elle! .... hé! oui, c'est à elle qu'il faut mander!.... Non, du Portail est là, qui, sans doute, a les yeux ouverts. Il peut intercepter les dépêches, et m'enlever encore.... Non, je ne veux pas d'un moyen qui m'expose à me priver de voir ma Sophie.... Reste le vicomte de Valbrun. Ce n'est pas à sa petite maison qu'il faut envoyer; je ne sais pas où est son hôtel : le commissaire s'informera; écrivons au vicomte.

Ce que je vous dis là en trente lignes, ce fut le résultat de deux heures de réflexions; aussi ma lettre au vicomte

n'était pas achevée, quand on vint appeler Fanchette. Saisi d'effroi, je ne me décidai qu'avec peine à gagner le premier guichet. Là, je vis une élégante, qui, m'ayant jeté deux ou trois coups d'œil dédaigneux, m'ordonna d'un ton sec de la suivre. Les portes de la prison s'ouvrirent, ma fière protectrice monta gravement dans sa voiture, et d'un signe de tête m'annonça que j'y pouvais prendre place sur le devant. J'obéis, nous partîmes. Alors, m'adressant à l'inconnue : Madame, que de remercîments!.... Vous ne m'en devez pas, interrompit-elle; il est vrai que je vous ai tirée de ce bel endroit où vous n'étiez pas trop déplacée, je pense; mais ce n'a pas été pour vous obliger personnellement, je vous assure. — Cependant, madame... — Cependant, mademoiselle, je vous prie de me croire. —Pourquoi refuseriez-vous le juste hommage?.... — Bon dieu! cela fait des phrases! je ne les aime pas, mademoiselle. Ne causons pas ensemble, je vous en prie.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel je me demandai tout bas quelle était cette incivile libératrice qui me rendait un si grand service et me traitait si mal, où m'engagerait cette nouvelle aventure, et ce que j'allais devenir.

La belle dame qui m'avait ordonné de me taire, m'ordonna bientôt de parler : Savez-vous lire? me demanda-t-elle. — Un peu, madame. — Et écrire aussi? — Tout de même. — Vous coiffez? — Les femmes? — Hé mais! sans doute. — Assez passablement, madame; est-ce là tout ce que?... — En voilà assez, mademoiselle; vous oubliez qu'il ne vous appartient pas de me questionner.

Bientôt la voiture s'arrêta devant un très bel hôtel; l'inconnue m'ayant fait traverser des appartements superbes, finit par me livrer à mes réflexions dans une espèce de cabinet de toilette où je restai seul pendant quelques minutes, qui me parurent des siècles. Enfin ma libératrice reparut; elle m'apportait elle-même des habits qu'elle m'ordonna d'échanger contre les miens, car je fai-

sais horreur, disait-elle; et sans attendre ma réponse, elle commença par m'enlever mon fichu. Je me doutais bien, s'écria-t-elle alors, en plongeant sur ma poitrine un regard scrutateur, je me doutais bien que quelque défaut secret déparait cette courtisane, en apparence si jolie. Fi donc! ma main n'est pas plus unie que cela.

A la surprise qui d'abord me saisit, succéda bientôt un sentiment plus pénible : cette grande dame si fière, si impérieuse, et pourtant femme de chambre aussi alerte qu'observatrice expérimentée, m'inquiétait par ses soins autant que par ses remarques, et ne me désolait pas moins par ses bienfaits que par ses duretés. J'essayai de me dérober à ses bons offices; elle trouva mes minauderies fort impertinentes, et ne me tint aucun compte de ce qu'elle appelait les grimaces d'une pudeur banale.

Un bout de cordon passait, elle le tira très habilement, et du même temps me débarrassa de mon premier jupon. Bon Dieu!..... Madame, vous abaisserez-vous à servir votre servante? Eh, mais! répondit-elle, si je veux bien en supporter la peine et la honte? — Madame, je ne le souffrirai pas!..... je ne puis le souffrir..... Vous êtes trop bonne. — Est-ce une raison pour que vous vous montriez aussi ridiculement modeste qu'opiniâtre?

Elle parlait avec feu. Cependant sa langue allait encore moins vite que sa main; de sorte que je vis presque aussitôt, malgré mes précautions trop vaines, tomber ma seconde jupe, hélas! et c'était la dernière.

Au moins il me restait encore une sauvegarde, le petit caraco, dont j'espérais n'être pas aisément dépouillé. Que d'entêtement! quelle sotte réserve! dit la dame irritée. Sans doute si j'étais homme, mademoiselle y ferait moins de façons. A peine avait-elle dit, qu'elle passa derrière moi, et, sur-le-champ, d'un coup de ciseau rapide, remontant de mes reins jusqu'à mes épaules, elle mit en deux l'infortuné caraco dont il lui devint facile de m'arracher les morceaux.

O vous qui me lisez, jugez de ma peine! Vous voyez

d'ici la pauvre Fanchette trop succinctement vêtue, et d'autant plus embarrassée, que l'unique voile qui lui demeure ayant été naguère et trop longtemps promené dans les rues de Paris, je ne puis en conscience nier que j'ai besoin de linge blanc. Aussi l'obligeante personne qui présidait à ma toilette se pressa-t-elle de me jeter sur le visage une fine chemise qu'elle m'ordonna de passer. C'était là, surtout, l'opération que je redoutais; et, pour comble de malheur, chaque instant la rendait plus pressante et plus difficile. Comment la jeune fille, excessivement maladroite, aura-t-elle jamais, en ce moment le plus critique de tous, la dextérité qu'il faudrait pour cacher à des yeux clairvoyants le jeune garçon trop visible? Je ne sais par quelle fatalité mon imagination jusqu'alors endormie se réveille plus ardente : elle m'électrise, elle m'enflamme pour les appas de cette inconnue dont je crois sentir encore la main prompte et légère, dont le regard me poursuit toujours, dont le tout-puissant regard, ressuscitant la nature mourante, soudain produit en moi l'effet auquel je me serais le moins attendu, l'effet ordinairement favorable et maintenant malheureux, l'effet que, deux heures auparavant, *Coralie* n'osait plus espérer, même à l'aide du magnétisme. Que ferais-je donc? que vais-je devenir? par quel moyen garder mon secret?

Le parti que je pris va vous étonner, lecteur. Vous en rirez à mes dépens, n'importe. Comme je vous vante quelquefois mes prouesses, il faut aussi vous avouer mes méfaits. Apprenez donc que, n'imaginant pas qu'il y eût rien de mieux à faire, j'eus la faiblesse de tourner le dos à l'ennemi.

Le procédé n'est pas poli, dit-elle; je vous avoue que voilà d'étranges manières auxquelles on ne m'a point accoutumée.

Au ton dont ces paroles furent prononcées, je crus m'apercevoir que la personne outragée, loin de céder aux mouvements de l'impatience et de la colère, ressentait une joie maligne et ne m'épargnait pas l'ironie. Un

coup d'œil que je hasardai furtivement, me confirma dans cette idée. Je vis qu'on n'étouffait plus qu'avec beaucoup de peine de grands éclats de rire presses de s'échapper. Ce fut alors, et c'est encore à ma honte que je l'avoue, ce fut seulement alors qu'il me vint dans l'esprit que, depuis un grand quart d'heure, j'étais pris pour dupe, que, depuis un grand quart d'heure, ma protectrice mystifiait tout à son aise un innocent jeune homme qu'elle avait l'air de croire une fille publique. Cette découverte me causa d'abord un dépit véritable; mais je me consolai presque aussitôt, pressentant bien la douce vengeance que me promettait ma mésaventure.

Ah! qui que vous soyez, m'écriai-je, vous n'êtes pas faite pour de telles incivilités. Oui, j'en suis sûr, vous ne devez pas être plus accoutumée à les souffrir que je ne le suis moi-même à me les permettre; et c'est bien sincèrement que je vous en demande pardon. — Pardon! répéta-t-elle en riant enfin de toutes ses forces; mais si cela ne s'accorde qu'à l'audace, pensez-vous l'avoir mérité! — Assurément non, répliquai-je, un peu étourdi du reproche.— Eh bien donc, reprit-elle avec une force d'esprit peu commune, j'attendrai qu'une véritable offense...

Je ne lui laissai pas le temps d'achever, car son air, ses discours, et surtout son maintien, où respirait une rare assurance, tout en elle se réunissait pour étonner d'abord le plus intrépide, mais ensuite pour donner du cœur au plus timide. Aussi me précipitant devant elle, dans cette humble et redoutable posture, si commode à l'amant, si menaçante pour la maîtresse, je lui fis, du ton le plus décidé, cette déclaration d'amour et de guerre : Ma foi, j'ai peur que vous n'attendiez pas longtemps, madame. Sans s'émouvoir, elle répliqua : Quoi que vous puissiez dire, je ne dois pas vous croire téméraire. D'ailleurs je vous préviens que je ne suis pas de ces femmes qui s'effraient sur parole : ce sont les beautés faibles qui croient à toutes les menaces.

La réponse était claire : il ne fallait rien moins que

des effets à cette dame. Je ne pouvais plus raisonnablement douter qu'elle savait à peu près qui j'étais, que le danger de ma présence et de mon accoutrement si simple ne l'étonnait nullement; qu'enfin le chevalier de Faublas pouvait sans indiscrétion, et devait même se montrer.

On l'accueillit avec une grâce infinie. Son triomphe complet ne fut disputé que justement autant qu'il le fallait pour qu'il le pût trouver encore de quelque prix. Cependant j'étais au sein de la victoire, et sur le point d'en recueillir les fruits, que le vainqueur allait lui-même partager, lorsqu'une importune voiture fit gémir le pavé de la cour. Déjà le vicomte dit mon inconnue; dépêchons-nous... dépêchons-nous d'achever cette plaisanterie.

Elle se dépêchait en effet; et comme si je n'avais pas eu même quelque intérêt à me dépêcher, elle m'y forçait pour ainsi dire.

Grâce à ma promptitude, et surtout à la sienne, ce que l'originale personne appelait notre plaisanterie, venait de finir; mais le tiers incommode, à qui tout ceci n'eût peut-être pas paru très plaisant, se faisait entendre assez près de nous; et ma fière protectrice, qui n'avait apparemment nulle envie qu'on sût de quelle manière elle plaisantait avec ses protégés, ne se bornait pas à réparer son désordre; elle me faisait signe de ramasser mes hardes éparses, et de me jeter dans un cabinet voisin.

Je venais de m'y précipiter, lorsque l'importun cavalier, dont la prompte visite m'y reléguait, entra. — Il est là qui change d'habits, lui dit-elle. — Sans le secours de votre femme de chambre? demanda-t-il. Elle répondit : S'il ne peut s'en passer, nous l'appellerons ; mais pourquoi, tant qu'il n'y aura pas une absolue nécessité, mettrions-nous un tiers dans son secret?

Alors il vint à moi; c'était M. de Valbrun. Bonjour, mon cher Faublas, me dit-il en m'embrassant, n'êtes-vous pas content du zèle que madame la baronne de Fonrose a mis à vous servir? — Content, m'écriai-je, mais c'est, en vérité, trop peu dire. — Ah! je l'ai bien inquiété, votre cher Faublas,

interrompit-elle en riant : demandez-lui ce qu'il en pense; demandez-lui si je n'ai pas déjà commencé la vengeance de mon sexe. Alllons, gentil chevalier, ajouta-t-elle, point de rancune, ne voyez en moi qu'une fée secourable qui vient de vous enlever à des enchanteurs; et dès que vous serez rhabillé, venez respectueusement, en signe de reconnaissance, me baiser la main.

Tandis qu'elle parlait, je la regardais à travers une vitre. Son maintien avait tout d'un coup tellement changé, qu'il n'y régnait plus qu'une dignité froide, et le calme parfait de sa figure semblait annoncer l'absence de toutes les passions. Je vis que madame la baronne était excellente comédienne; mais quelque plaisir que je trouvasse à la considérer dans son nouveau rôle, je ne pus lui donner qu'une courte attention. Tout cet accoutrement féminin, dont il fallait m'affubler encore, ne me causait pas un léger embarras : c'était pour moi l'ouvrage sans fin; je crois qu'il aurait duré jusqu'au soir, si madame de Fonrose n'était venue, sur l'invitation réitérée du vicomte, m'aider à l'achever. Ensuite, et toujours pour obliger le vicomte, elle poussa la complaisance jusqu'à réparer de sa noble main le désordre de ma chevelure. Elle me coiffait encore, quand je m'écriai : M. de Valbrun, partons. — Pour aller où? — Voir Sophie. — Sophie est-elle à Paris? — Dans ce faubourg même, au couvent de***, rue*** — Tant mieux; mais pour un instant modérez votre impatience; écoutez-moi, je dois vous dire ce que j'ai fait, et prendre avec vous des mesures pour ce qui reste à faire. — Vous devez! M. le vicomte! moi, j'aurais dû commencer par vous assurer de toute ma reconnaissance. — Êtes-vous jaloux de me le prouver? — N'en doutez pas. — Hé bien, faites-moi le plaisir de m'entendre. — De tout mon cœur; mais partons. — Quelle pétulance! de grâce, écoutez-moi. — Ma Sophie... — Nous en parlerons tout à l'heure. Chevalier, au milieu de la nuit dernière, je suis revenu à ma petite maison, comme je vous l'avais promis. Justine, en me racontant ce qui s'était passé, m'a

donné de grandes inquiétudes pour vous. Ne sachant ce que vous alliez devenir, et voulant demeurer à portée de vous donner quelque secours si l'occasion s'en présentait, j'ai pris le parti de rester avec Justine. Cette petite, qui me paraît vous aimer beaucoup, était continuellement à la fenêtre de la rue. Deux fois dans la matinée elle a cru vous voir sous deux habits différents. Il y a deux heures enfin, elle m'a crié que la garde vous emmenait, qu'elle vous reconnaissait très bien, malgré votre nouveau travestissement. Aussitôt s'est mêlé dans la cohue qui vous suivait un fidèle émissaire, chargé de revenir le plus tôt possible m'apprendre ce que vous seriez devenu. A son retour, je n'ai pas été moins enchanté que surpris de savoir qu'un jugement *ténébreux* venait d'envoyer la prétendue Fanchette à Saint-Martin. Aussitôt j'ai volé chez madame de Fonrose... Moi, d'abord, interrompit-elle, je ne pouvais que m'intéresser beaucoup au sort d'un jeune homme tel que vous. J'ai couru sur-le-champ vous réclamer à l'hôtel de la police, et vous savez quel prompt usage j'ai fait du mandat qui ordonnait votre liberté. — Madame, recevez tous mes remercîments... M. de Faublas, reprit le vicomte, écoutez-moi jusqu'à la fin.— Sophie m'attend. — Bientôt nous parlerons d'elle, écoutez-moi jusqu'à la fin. Pendant que madame la baronne allait à la police, je retournais au faubourg Saint-Marceau, pour y prendre des informations : il n'y est plus question de Dorothée, on ne parle partout que du chevalier de Faublas. — Comment! déjà! — Pouvez-vous en être étonné? La déclaration de je ne sais quelle sœur Ursule, qui a, dit-elle, été maltraitée par les ravisseurs de la religieuse, ne prouvait rien contre vous; mais ce qui a tout découvert, c'est la plainte qu'a rendue certain M. de Flourvac, qui dit avoir été attaqué dans l'enclos des *magnétiseurs* par un jeune homme qui se sauvait en chemise et l'épée à la main; c'est la résistance qu'a faite aux officiers de la police madame Leblanc, qui a mieux aimé laisser enfoncer la porte de son appartement que de l'ouvrir; c'est enfin la déposition

que s'est vue forcée de faire la vraie Fanchette, qui, revenue dans son taudis, y a été *interrogée sur faits et articles*. Le concours de tant d'événements extraordinaires vous a trahi, les plus étonnantes aventures ont été mises sur le compte du plus étonnant jeune homme. Dans deux heures peut-être on ira vous chercher à Saint-Martin pour vous transférer à la Bastille. Madame sera sans doute inquiétée, mais elle est bien avec le ministre. Qu'on ne vous trouve pas, je suis tranquille sur tout le reste. Les amis du comte de la G***, que l'un de vos seconds a tué, sollicitent vivement sa vengeance ; mais j'ai des amis aussi, je jouis de quelque crédit, nous pourrons assoupir cette affaire. En attendant.... — En attendant, je veux voir Sophie, dussé-je me perdre! — Vous vous perdriez sans la voir. — Sans la voir! — Si vous osez faire un pas dehors, vous êtes arrêté. Il ne faut pas douter que tout ce que la police a de plus vigilants suppôts ne soit aujourd'hui sur pied : de grâce attendez quelques jours. — Quelques jours! les jours sont des siècles! – Les trouveriez-vous moins longs dans une prison d'état, et lorsqu'on vous aurait enlevé jusqu'à l'espérance de revoir votre maîtresse? Elle est ma femme, M. le vicomte. La baronne nous interrompit : Chevalier, si tout ce qu'on dit d'elle est vrai, je vous en félicite. — Très vrai, madame; on chercherait longtemps avant d'en trouver une qui méritât d'être adorée comme elle... — Je vous crois. — Une qui fût plus digne de la tendresse et des respects de son heureux époux... Chevalier, reprit le vicomte, permettez.... Une qui... — De grâce, le temps est cher, prenons un parti. Promettez-moi de ne pas vous exposer. — Hélas! je ne la verrai donc pas aujourd'hui! — Songez que votre affaire peut maintenant s'arranger, mais que si vous étiez une fois prisonnier, je ne répondrais plus de rien. Chevalier, vous réfléchissez; eh bien? — Vicomte, vous me voyez pénétré de reconnaissance; dans un temps plus heureux, je n'en aurai pas moins, et je saurai l'exprimer mieux; c'est dès aujourd'hui vous en donner une preuve,

que de me rendre à vos conseils. M. de Valbrun, réglez ma conduite, et j'obéirai. — Chevalier, je ne puis maintenant vous offrir un asile chez moi, parce qu'on viendra sûrement vous y chercher. Pourquoi monsieur ne resterait-il pas ici? dit aussitôt la baronne. — Parce qu'il n'y serait guère plus en sûreté, madame. — Vous croyez, vicomte? — Mais je vous le demande à vous-même, qu'en pensez-vous? — Moi, je ne vois pas trop .... — Quoi! madame, après la démarche que vous venez de faire! — Oh! mais, vicomte... Vous m'étonnez, madame, répliqua-t-il encore avec un peu d'humeur; au reste, si vous voulez absolument garder le chevalier, je ne m'y opposerai dans ce moment-ci que par in érêt pour lui; vous savez que je ne suis point jaloux. J'aime cependant, lui répondit-elle, le petit ton piqué dont vous le dites; il prouve que vous avez pour moi plus d'attachement que vous n'en voudriez laisser paraître. Messieurs, ajouta-t elle, il est tard, passons dans la salle à manger, où nous ne resterons pas longtemps, et,pendant le dîner,chacun de nous trois voudra bien rêver aux moyens de sauver cet aimable cavalier, l'ami de toutes les femmes et l'amant de la sienne.

Madame de Fonrose me présenta sa main, dont s'empara le vicomte plus prompt que moi; nous allâmes nous mettre à table. La baronne, qui n'était sortie de son recueillement profond que pour me fixer de temps en temps, rompit le silence par un grand éclat de rire. Le vicomte lui demanda la cause de cette gaieté subite. Je vais vous l'expliquer dans le salon, répondit-elle en se levant. Je fus presque affligé de cette brusque incartade, car au vif appétit qui me restait encore, je sentais que j'aurais fort bien achevé mon dîner.

Je viens de trouver pour cette jeune fille, nous dit-elle, une place qui lui convient merveilleusement de toutes les manières. Une place! s'écria le vicomte! — Une place, oui. Factotum femelle, elle sera demoiselle de compagnie, secrétaire et lectrice chez madame de Lignolle. — La petite comtesse ? — Oui. — Une demoiselle de compagnie

à la petite comtesse! on en rira. — Qu'importe? vicomte; elle en veut une; celle que je vais lui donner en vaut bien une autre, je crois. — Mais à cause de M. de Lignolle.... — M. de Lignolle! M. de Lignolle est un fort vilain homme à qui j'en veux depuis longtemps. Une de mes intimes amies lui reproche des torts... de ces torts qu'une femme ne pardonne point. Mademoiselle du Portail, ajouta la baronne en se tournant vers moi, je vous recommande la petite comtesse; elle est jeune et jolie, un peu étourdie, très vive, impérieuse à l'excès, capricieuse aussi; je lui connais une fantaisie qu'elle affectionne: souvent il lui arrive de vouloir être prude pendant un quart d'heure: alors, jouant la profonde ignorance de la vierge la plus inepte, elle se refuse aux plaisanteries les plus ordinaires, et l'instant d'après vous l'entendez vous tenir, d'un air très indifférent, un propos très leste. Au reste, elle a des travers qui la perdront si elle n'y prend garde. A son âge elle fuit le monde; personne ne la rencontre nulle part, et peu de gens ont le bonheur de la trouver chez elle. Je crois bien que ce vilain mari n'est pas fâché de cette économique retraite; mais ce n'est pas lui qui l'exige, car c'est elle qui commande. M. de Faublas, je vous charge de former cette enfant; songez que c'est un effet qu'il faut mettre dans la société. — Ah! ma Sophie! madame la baronne, ma Sophie! —Oui, oui, votre Sophie! fripon non moins fortuné que dangereux, si le bruit public ne m'a pas trompé sur votre caractère et sur vos talents, Sophie, puisqu'elle est absente, ne sauvera pas la comtesse. Je ne vous dirai qu'un seul mot sur son sot époux. C'est un homme épais, mal fait dans sa grande taille, et dont la grosse figure fut peut-être belle dans son temps, mais n'eut jamais d'expression. On assure que plusieurs femmes ont tenté de lui plaire; mais on n'en peut citer qu'une qu'il ait aimée. Ce monsieur a consacré sa vie aux muses; il est du nombre de ces petits beaux-esprits de qualité dont Paris fourmille, de ces nobles ittérateurs qui

croient aller au temple de mémoire par des quatrains périodiquement imprimés dans les papiers publics. Il raffolera de vous, si vous prenez la peine de déclamer contre la philosophie moderne et de deviner des énigmes. Voilà, madame, dit M. de Valbrun, un portrait fait de main de maître ; je reconnais le pinceau d'une femme offensée. Vicomte, répondit-elle, je ne vous ai pas dit que ce fût moi qui eusse à me plaindre de lui. Maintenant, je le jurerais, répliqua-t-il ; mais aussi de quoi vous avisiez-vous?

Je les interrompis tous deux pour leur faire cette observation : au lieu d'être femme chez la comtesse, ne puis-je pas être femme ailleurs ? Serait-il impossible qu'avec ces habits je pénétrasse dans le couvent de ma Sophie ? Aujourd'hui, répondit le vicomte, le péril serait extrême ! et puis le moyen de rester ? la baronne l'interrompit : Attendez, car je m'intéresse à sa jeune femme. Chevalier, vous me donnez l'idée d'un projet dont le succès est infaillible. Demain, oui demain, je vous le promets, j'irai moi-même au couvent de Sophie m'informer s'il n'y aurait pas une chambre.... — Pour une jeune veuve de vos amies que vous vous chargeriez d'amener après-demain, madame la baronne ? — Après-demain, non, à la fin de la semaine. — O ma Sophie !... Ne sautez donc pas ! me dit madame de Fonrose, vous allez vous décoiffer. Elle ajouta : J'admire ce stratagème autant que je l'approuve; on ne croira jamais que ce fut un mari qui s'en avisât. Madame, dit le vicomte, nous pouvons partir ; il fait nuit; mais croyez-vous que madame de Lignolle prenne sa demoiselle de compagnie dès ce soir ? — Oui, monsieur, j'en fais mon affaire. — Et M. de Lignolle ne s'opposera point à cette fantaisie de sa femme ? — Vous savez que monsieur n'a pas de volonté quand madame a parlé; vous savez bien que quand la comtesse a prononcé le fatal *je veux*, il faut que le comte veuille. Partons, chevalier, ajouta-t-elle, vous vous nommerez mademoiselle de Brumont.

Nous descendîmes ; comme je montais dans la voiture,

je vis qu'on plaçait une malle derrière: Elle renferme votre trousseau, me dit la baronne. Je priai le vicomte de me venir voir chez madame de Lignolle le lendemain; il me promit qu'il s'y rendrait à l'entrée de la nuit pour m'informer de ce que madame de Fonrose aurait fait. Alors je me penchai à son oreille pour lui faire cette confidence: Je crois madame de B*** revenue chez elle ... Justine ne pourrait-elle pas lui faire passer de mes nouvelles et me donner des siennes ? — Soit, je l'en chargerai. C'est-à-dire que madame de B*** vous intéresse encore ? — Non, de la manière dont vous l'entendez; non, parole d'honneur; mais je suis très impatient de savoir comment le marquis l'aura reçue. — Je m'arrangerai de manière à pouvoir vous le dire demain.

M. de Valbrun, quoiqu'il prétendît n'être point jaloux ne nous quitta qu'à la porte de l'hôtel du comte.

M. de Lignolle était chez madame quand on nous annonça. La baronne, en me présentant à la comtesse, lui dit: je vous amène cette jeune personne, en qui vous trouverez toutes les qualités nécessaires aux fonctions de la triple charge dont vous l'honorez. Elle lit, écrit, et cause bien. On la loue d'avoir fait d'excellentes études, mais c'est là son moindre mérite. Je lui connais des inclinations honnêtes, des goûts tout à fait louables, et surtout des talents solides qu'on a rarement dans un âge encore si tendre et avec une aussi jolie figure. Ne croyez pas que j'exagère, comtesse; bientôt vous deviendrez l'intime amie de vote aimable lectrice, et vous découvrirez en elle un vrai trésor de l'acquisition duquel vous me remercierez. — Je vous en remercie d'avance, reprit la comtesse ; sur votre recommandation, je n'hésite pas. — Plusieurs de mes amies voudraient bien avoir des demoiselles de compagnie comme celle-là, reprit la baronne; mais j'ai senti que je vous devais la préférence, et puis il faut tout dire, c'est un présent que j'ai voulu faire à M. de Lignolle.

La comtesse renouvela ses remercîments à la baronne,

et lui dit que dès ce soir... Dès ce soir ! interrompit le comte, attendez donc. — Monsieur je n'attends pas. — Mais....... — Point de mais, monsieur. Il y a trois jours que je demande une demoiselle de compagnie; et s'il fallait que j'attendisse encore, je tomberais malade. — Si dans le monde on trouve ridicule... — Que m'importe, monsieur ? — On vous blâmera, madame, car.... — Je savais bien qu'il nous arriverait un de ces *car* dont vous me fatiguez sans cesse, et qui me sont insupportables, surtout quand vous me contrariez. Monsieur, dès ce soir mademoiselle...—Mais madame, je vous observe...— Oh! que je suis malheureuse ! — Je vous observe que si...

La comtesse irritée prit une attitude fière, regarda M. de Lignolle avec majesté, et du ton le plus impérieux, lui dit : Je le veux. — Puisque vous le prenez ainsi, madame, répondit le comte, il faut bien que cela soit; que ne vous expliquiez-vous tout d'un coup. Madame la baronne permettra seulement que j'examine un peu sa protégée, car souvent on parle de bonnes études, et Dieu sait ce qu'on entend par là. J'en ai vu de ces petits messieurs qu'on me vantait comme des prodiges ! Ils avaient remporté tous les prix de l'université, et ne savaient seulement pas trouver le mot d'une énigme. Jugez donc ce que c'eût été, si on les avait priés d'en faire une ! .. Mademoiselle, je ne doute pas que vous soyez instruite, car.... votre figure.... vos manières.... Comment vous nommez-vous, mademoiselle ? — De Brumont, monsieur. — Vous n'êtes pas philosophe, j'espère ? —Non, monsieur, je suis honnête fille. — Belle réponse ! mademoiselle, superbe ! superbe ! vous êtes de bonne famille, apparemment ? — Monsieur, je suis noble. — Bon ! encore cela ! bon ! Je vois que nous sympathiserons merveilleusement. Je vous avouerai que vous êtes arrivée ici dans un moment précieux ; quand on vous a annoncée, je limais le dernier vers de ma charade... Ho ! c'est que c'est une vraie charade celle-là !.... Écoutez, je vous prie, ma charade, et cherchez le mot.

Il est certain que, pour le trouver, il me fallut une sagacité peu commune. M. le comte n'était pas heureux dans l'art des définitions, mais, en revanche, chaque expression, grâce à la place qu'il lui donnait, devenait une énigme. — Elle l'a ma foi devinée ! s'écria-t-il. Preuve qu'elle est bien faite, la charade! Baronne, vous avez raison, c'est une fille vraiment étonnante ! — Monsieur, je suis fort aise, répliqua madame de Fonrose, que vous la trouviez telle ; mais c'est surtout aux yeux de la comtesse que je veux qu'elle se montre ainsi. D'honneur, répéta-t-il, une fille étonnante! elle vient de deviner ma plus belle charade !. .. une charade dont le plan seul m'a coûté cinq jours de méditation !... une charade dont j'ai travaillé le style pendant neuf jours et demi !... Enfin, j'ai changé dix-huit fois le premier vers... Oui, dix-huit fois. Je faisais des variantes en dormant. — Comme Voltaire, M. le comte. — Ah ! Mademoiselle ! Voltaire n'a jamais fait de charades, et puis c'était un philosophe. Revenons à mon ouvrage, comment le trouvez-vous ? — Très saillant, monsieur, et plein de charmantes antithèses ? — De charmantes... Vous nommez cela des antithèses ? Je savais bien que je faisais des antithèses, moi !... je n'ai pourtant pas achevé ma rhétorique ; mais voilà des choses que certaines gens n'ont pas besoin d'apprendre. C'est la nature qui donne des antithèses... Mesdames, cela s'appelle des antithèses.

Point du tout, monsieur, répondit la comtesse, entièrement occupée de ce que lui disait la baronne, cela se nomme des bêtises. — Comment, madame, des bêtises ? Oui, monsieur, ces petits coussins que nous mettons sur nos hanches pour relever et faire bouffer nos jupons, s'appellent des bêtises. Ah ! madame, s'écria-t-il, quelle réponse ! Il revint à moi : Tenez, mademoiselle de Brumont, je ne dis pas cela pour vous, car, d'honneur, vous m'étonnez ; mais les femmes sont bien petites avec leurs chiffons ! Quand vous aurez gagné la confiance de la comtesse, ajouta-t-il tout bas, tâchez de lui donner des goûts

solides, chargez-vous de son instruction, enseignez-lui le grand art des charades et des antithèses.... — Laissez-moi faire, M. le comte, que j'aie seulement le bonheur de lui plaire... — Vous lui plairez. — Croyez-vous ? — Vous lui plairez, j'en suis sûr. — Hé bien, je lui apprendrai beaucoup de choses. — Dont elle ne se doute pas, je vous en donne ma parole, et vous me rendrez un véritable service, dont je serai très reconnaissant. — Vous avez trop de bonté, monsieur, une autre vous remercierait, mais je suis tenté de vous en vouloir. Ailleurs j'ai quelquefois occupé la place que vous m'invitiez à prendre chez vous, et jamais mari n'eut besoin de m'exciter à remplir auprès de sa femme des devoirs que je ne m'imposerais point, si l'exercice m'en paraissait désagréable. Mes soins pour madame la comtesse seront, quant à vous, toujours désintéressés, je vous jure.—Revenons à mon ouvrage : vous le trouvez ?... — Surprenant ! d'une simplicité !... sublime ! Mais, monsieur, comment faites-vous ?... D'abondance, interrompit-il; mes plus longs vers ne me coûtent pas quinze jours de travail. Pour la mesure, je compte sur mes doigts; la rime, je la prends dans le dictionnaire de Richelet; et la raison, je l'attends pendant trois semaines, s'il le faut : aussi mes vers sont très faciles. — Et vos charades ont le mérite d'être faites en bouts rimés. — Justement, chaque poète a son faire, et voilà le mien. — Vous ne me disiez pas cela ? — Diantre ! c'est mon secret ! — Il est mal gardé, M. le comte, presque tous les beaux esprits du jour le possèdent. Lisez la foule de leurs opuscules que chaque semaine voit naître et mourir, sous le titre orgueilleusement modeste de *mes fantaisies*, *mes souvenirs*, *mes essais*, *mes délassements*, *mes caprices*, *mes loisirs*, etc. ; lisez les petites chansons de société, dont ils régalent leurs amis aux bons jours de fêtes, et qu'ensuite ils adressent à la postérité, dans ces almanachs, prétendus poétiques, qu'on achète au jour de l'an, pour les oublier avant la mi-janvier; lisez les ariettes de nos grands opéras-comiques, de nos petits opéras lamentables ; lisez les doux madrigaux de

nos comédies à la mode ; lisez nos odes *germaniques*, nos épouvantables tragédies ; lisez, M. le comte, vous verrez que tout cela se fait à peu près à votre manière, et que la poésie moderne a sur l'autre l'avantage d'être tout en bouts rimés.

Je vis qu'il prenait un air sérieux, et je lui rendis sa belle humeur en l'accablant d'éloges. Là, sérieusement, reprit-il bientôt, ma charade vous a séduite ? et vous croyez que, sans se compromettre, on peut signer cela ? — Assurément, et comptez, monsieur, sur la reconnaissance publique.

Il prit une plume, et sous le mot *malpropre*, il écrivit : par M. Jean-Baptiste-Emmanuel-Frédéric-Louis-Chrysostôme-Joseph, comte de Lignolle, seigneur des *** et du *** et de ***, lieutenant-colonel du régiment de***, en garnison à ***, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, à Paris, rue ***, hôtel de ***.

Quoi ! monsieur, vos noms, vos titres et votre demeure ! — Mademoiselle, c'est l'usage... là !... vous lirez cela dans le *Mercure* de la semaine prochaine.

Le comte, enivré de mon approbation, alla dire à la baronne qu'elle verrait bientôt quelque chose de sa façon dans les papiers publics ; ensuite il s'adressa à la comtesse : Madame, vous pouvez prendre mademoiselle de Brumont ; je vous certifie, moi, que vous en serez très satisfaite ; je vous la donne pour une fille rare, dont on ne connaît pas tout le mérite. Vous pouvez la prendre, vous le pouvez. Monsieur, répondit la comtesse, je suis fort aise que vous soyez de mon avis ; mais déjà c'était une affaire arrangée.

M. de Lignolle revint à moi, et me tirant un peu à l'écart, il me dit bien bas : Mademoiselle de Brumont, j'ai une grâce à vous demander. — Monsieur parlez. — Je, ne puis douter que vous n'ayez de bonnes mœurs, puisque vous êtes noble et ennemie des philosophes ; mais tous les jours une jeune fille, quoiqu'elle soit sage, entend conter des aventures galantes, et les répète. — F

donc ! monsieur. — Bon ! vous me comprenez : je désire que vous n'ayez jamais de ces sortes de conversations avec la comtesse. — Cela n'est pas facile, monsieur, car les jeunes femmes.... — Oui ! aiment en général à causer de mille fadaises qui leur gâtent l'esprit, qui leur donnent une idée fausse du monde ! et je vous supplie d'éviter cela, tant que vous le pourrez. — Monsieur, je suis franche, je ne puis vous répondre... — Tâchez, j'ai de bonnes raisons pour vous en prier. — Je le crois, monsieur. — D'ailleurs, vous n'aurez pas infiniment de peine, la comtesse est sur cela d'une grande réserve. — Je n'en suis pas fâchée. — Et puis ces lectures sont choisies, elle a de bons livres, bien moraux, qui n'amusent pas beaucoup, mais qui instruisent. Point de romans, par exemple, point de romans, car dans tous ces maudits ouvrages il y a de l'amour. — Oui, ces messieurs nous assomment ! c'est une chose bien désagréable ! — Mademoiselle, chez moi pas plus d'amour que de philosophie ; car, tenez, la philosophie et l'amour...

La baronne, qui se levait pour s'en aller, interrompit le comte et me fit perdre le très beau parallèle que j'allais entendre. Mademoiselle, me dit madame de Fonrose, d'un ton protecteur, je vous laisse dans une maison fort agréable, où tous les plaisirs vous attendent. Songez qu'à compter de ce moment-ci vous appartenez à madame la comtesse ; qu'il s'agit non seulement d'exécuter ses volontés, mais encore de prévenir ses désirs ; et qu'enfin, dussiez-vous, même en certains points, désobliger monsieur, votre premier devoir est de plaire à madame. Je crois que ce ne sera pour vous une chose ni désagréable ni difficile : il y va de votre honneur de justifier l'opinion très avantageuse que j'ai conçue de vous : efforcez-vous donc de mériter, le plus promptement possible, les bontés d'une aussi charmante maîtresse, et souvenez-vous bien que je lui cède tous mes droits.

Après m'avoir sermonné de la sorte, mon auguste protectrice me donna un baiser sur le front et s'en alla. Dès

qu'elle fut partie, je priai la comtesse de me permettre d'aller me mettre au lit. M. de Lignolle insistait pour que je restasse ; mais un *je le veux* de madame lui ferma la bouche. La comtesse elle-même me conduisit au petit appartement qu'elle m'avait destiné ; c'était une espèce de cabinet pratiqué au fond de sa chambre à coucher. Le comte me souhaita plusieurs fois le bonsoir d'un ton très affectueux, et madame de Lignolle, en me donnant un baiser sur le front, me dit avec beaucoup de vivacité : Bonne nuit, mademoiselle de Brumont, dormez bien, je le veux, entendez-vous ?

Me voilà seul et je respire enfin ; je me trouve dans une maison sûre, où probablement mes ennemis ne me viendront pas chercher. Depuis près de quatre jours, que de périls m'ont environné ! combien d'aventures, d'inquiétudes et de plaisirs, depuis plus de quarante-huit heures !... Des plaisirs ! des plaisirs loin de ma Sophie !... loin d'elle ! heureusement l'espace qui nous séparait se trouve beaucoup diminué. Plus de soixante lieues étaient entre nous ; maintenant elle est éloignée de cinq cents pas tout au plus. La même enceinte nous renferme, nous respirons pour ainsi dire le même air... hélas ! et je ne puis l'aller joindre tout à l'heure ! et cette nuit encore, dans un songe imposteur, je n'embrasserai que son image et cette nuit encore elle arrosera de ses pleurs sa couche solitaire ! M. de Valbrun, venez demain, comme vous me l'avez promis ; venez, car si vous me manquez de parole, dès le soir je pars seul ; à tout hasard je vais au couvent, j'y demande ma femme, je m'enivre du plaisir de la voir, du plaisir de récompenser sa tendre sollicitude et de consoler sa douleur... Oui, j'irai, je chercherai le péril, j'affronterai les regards ennemis !... Oui, trop heureux mille fois de payer de ma liberté quelques instants de volupté suprême, je ne me plaindrai pas de mon sort, si l'on ne m'arrête qu'au retour !

Oui, j'irai ! la comtesse ne me retiendra pas... Elle est jolie pourtant, la comtesse !... une petite brune, d'une

grande blancheur ! toute jeune ! de la vivacité ! mais d'un caractère impérieux ! Oh ! le petit dragon !... A-t-elle de l'esprit ? aime-t-elle son mari ! Mais à quelles idées me livre mon imagination toujours prompte ! Est-ce donc pour m'occuper de ces bagatelles que j'ai demandé à la comtesse la permission de me retirer ? O mon père, applaudissez-vous d'avoir un fils qui vous aime ! c'était pour s'entretenir avec vous que Faublas quittait une jolie femme ! et Faublas ne sentait que le plaisir de pouvoir enfin vous donner de ses nouvelles.

Je ne puis me dispenser de rapporter ici tout entière la lettre tendre et respectueuse.

Mon père,

« Peut-être en ce moment m'accusez-vous d'ingratitude » et de cruauté : je vous ai délaissé dans cet asile que » vous embellissiez pour moi ; mais vous n'ignorez pas » quelle passion consume un cœur que vous avez fait trop » sensible ; vous n'ignorez pas de quel coup l'a frappé » l'inconcevable attentat d'un homme qui se disait notre » ami. Mon père, en vous quittant, je me proposais un » prompt retour, le chagrin que vous aurait causé mon » absence devait être bientôt effacé ; ma femme, au contraire, gémissait comme moi dans les tourments d'une » séparation que pouvait rendre éternelle le désespoir de » l'un des deux amants. Mon père, il est vrai que loin de » vous je n'existe qu'à demi ; mais je n'aurais pu vivre » loin de ma Sophie.

» J'ai su qu'elle était à Paris, j'ai volé. Mon père n'a » point reçu mes adieux, parce qu'il ne m'eût point permis de braver les dangers qui m'attendaient sur la » route. Aucun des malheurs que je craignais ne m'est » arrivé ; mais j'ai couru plus d'un péril que je n'avais » pas prévu. Depuis trois jours que je suis dans la capitale, voici le premier moment de ma liberté : je le consacre à celui qui serait ce que j'ai de plus cher au » monde, si ma Sophie n'existait pas.

» Je comptais retourner vers vous, mon père, et je » vous supplie de revenir ici. Vous ne pouvez craindre à » Paris que les dangers qui me menacent, et bientôt il n'y » en aura plus pour moi. Je me suis déjà fait des amis » puissants, qui, réunis aux vôtres, assoupiront, je crois, » ma malheureuse affaire. D'ailleurs, j'espère sous trois » jours au plus tard me réfugier dans un lieu sûr. Re- » venez, de grâce; revenez, je vous en conjure. Qu'il sera » beau le jour où le chevalier de Faublas et sa femme » embrasseront leur père chéri !

» En attendant que j'aie ce bonheur, daignez m'écrire » un mot pour me tranquilliser. Voici mon adresse : la » veuve Grandval, au couvent de ***, rue ***, faubourg » Saint-Germain. Mon père, figurez-vous ma joie, votre » réponse me trouvera près de Sophie. De grâce écrivez » promptement ; mon père, écrivez.

» Je suis avec un profond respect, etc.

» *P.* S. Il m'a été jusqu'à présent impossible de voir » ma chère Adélaïde ; j'enverrai à son couvent aussitôt » que je le pourrai. »

Maintenant que j'ai cacheté cette lettre, et que j'ai mis l'adresse à M. de Belcourt, qu'il me soit permis d'examiner un peu mon petit appartement. Cette porte donne dans la chambre à coucher de la comtesse ; cette autre, sur un escalier dérobé qui descend dans la cour. Elle est commode, ma petite chambre: si dans la nuit il me prenait fantaisie d'aller visiter madame de Lignolle?... je n'en ferai rien ; va, sois tranquille, ma Sophie..... Couche-t-il avec elle, M. de Lignolle?..... Que m'importe ? Quelle idée me vient là !... le grand mal, après tout ; je n'y mets pas un vif intérêt... c'est simplement la curiosité... oui, mais cependant cela me tourmente ; je voudrais savoir si les époux font lit à part... je ne vois qu'un lit dans la chambre à coucher de madame; mais il est grand, et il se pourrait que monsieur n'eût pas son appartement séparé..... comment faire pour m'en ins-

truire ?..... Parbleu! guetter le moment et regarder par le trou de ma serrure... Bon, il n'est que sept heures; ils ne souperont pas avant dix, ils ne se retireront point avant minuit; j'attendrais là cinq heures d'horloge!... je meurs de fatigue... ma foi, non. Ma charmante femme, je ne m'occuperai que de vous, et la preuve, c'est que je vais me coucher.

Je le fis aussitôt, et je m'endormis si bien, que le lendemain madame de Lignolle fut obligée de me faire appeler, pour que j'assistasse à son lever.

— Comment avez-vous passé la nuit, mademoiselle de Brumont? me demanda-t-elle avec vivacité. — Parfaitement bien: et madame? — J'ai mal dormi. — Madame a pourtant le teint vermeil et les yeux brillants.— Je vous assure que j'ai mal dormi, répondit-elle en souriant. — C'est peut-être la faute de M. le comte. — Comment cela?... répondez donc, Mademoiselle, comment cela? — Madame... — Expliquez-vous, je veux savoir... — Je prie madame de recevoir mes excuses; je lui ai peut-être déplu par cette plaisanterie, pourtant innocente. — Point du tout; mais je ne l'entends pas, expliquez-la moi, et dépêchez-vous, car je n'aime pas attendre. — Madame..... — Mademoiselle, vous m'impatientez. Parlez, je le veux. — Madame, je vais vous obéir. Il est vrai que M. le comte atteindra bientôt la cinquantaine; mais madame la comtesse est toute jeune, je crois. — J'ai seize ans. — Il est vrai que M. le comte paraît d'une santé bien faible; mais madame la comtesse est jolie. — Sans compliment, le trouvez-vous? — Je ne fais sûrement que répéter à madame ce qu'elle a coutume d'entendre. — Vous êtes tout à fait polie, mademoiselle de Brumont. Mais revenons à ce que vous me disiez d'abord. — Volontiers. Il est vrai que M. le comte est le mari de madame; mais il n'y a pas longtemps que madame la comtesse est sa femme, je pense. — Il y a deux mois. — J'ai conclu de tout cela que M. de Lignolle, encore amoureux de sa charmante épouse, avait pu... — Hé bien! dites donc ce qu'il avait pu. — Venir

cette nuit chez madame. — Jamais monsieur ne vient chez moi la nuit. — Ou bien, hier au soir, y rester un peu plus tard qu'à l'ordinaire, et tourmenter un peu madame la comtesse. — Me tourmenter, à quoi bon ? — Quand je dis la tourmenter, j'entends lui faire ces caresses qui sont très permises entre deux époux. — Quoi ! ce n'est que cela ! quoi ! vous aussi, vous croyez que je ne dormirai pas de la nuit parce que le soir mon mari m'aurait embrassée cinq ou six fois ! je ne sais par quelle manie tout le monde me tient ce singulier propos.

A ces mots la comtesse passa avec sa femme de chambre dans son cabinet de toilette, et me dit qu'elle allait bientôt revenir. Resté seul, je me mis à réfléchir sur la conversation que nous venions d'avoir ensemble. Cette femme m'étonne ; aurais-je mal joué l'embarras ? s'amusait-elle à mes dépens ? Non, elle parlait sérieusement ; elle avait l'air de l'innocence, c'était le ton de la candeur..... Quoi donc, une jeune personne, après deux mois de mariage, se pique-t-elle de n'être pas plus instruite à certains égards que deux mois auparavant ! Elle était si claire, cette phrase : *c'est peut-être la faute de M. le comte.* Pourquoi s'obstiner à ne pas l'entendre ? Est-ce une manière polie qu'elle a cru devoir employer pour repousser une plaisanterie qui ne lui plaisait pas ? J'en doute. Impérieuse et vive comme elle est, elle m'eût simplement dit : Cela me déplaît ; et tout au contraire c'est elle qui exige une explication difficile, que j'hésitais à lui donner, dont elle affecte encore de ne pas saisir le véritable sens, et après laquelle, du ton le plus naïf, elle me fait cette équivoque réponse : *Vous croyez que je ne dormirais pas de la nuit, parce que le soir mon mari m'aurait embrassée cinq ou six fois !* Ma foi, madame la comtesse, comment l'entendez-vous ? J'avoue qu'à mon tour je m'y perds ; j'avoue que je ne puis concilier ensemble votre état de nouvelle mariée, vos airs de vierge et vos discours ou trop innocents ou trop libres.

Madame de Lignolle, prompte à me tenir parole, re-

vint bientôt dans un déshabillé très simple, passa dans son boudoir, où elle me pria de la suivre, et demanda le chocolat. Nous allions déjeuner quand M. de Lignolle accourut en criant: Non, non, je ne ferai point de grâce, je serai inexorable.— Hé bon Dieu! dit la comtesse, quelle colère! jamais je ne vous ai vu dans cet état: qu'y a-t-il donc? — Ce qu'il y a, madame, une chose affreuse! — Comment? — Cette nuit, vous dormiez tranquille, un séducteur était auprès de vous! — Vous ne rêvez que séducteur, monsieur; mais dites-moi donc une bonne fois ce que c'est. — Sans moi, sans le hasard qui me l'a fait découvrir... — Ce hasard-là ne m'a rien découvert à moi. — Le malheureux vous ravissait l'honneur. — Quoi! l'aurais-je souffert, ou ne m'en serais-je pas aperçue? — Fiez-vous désormais à ceux qui se disent.... — D'ailleurs, pourquoi le mien, plutôt que le vôtre, monsieur? — A ceux qui se disent vos amis. Ce sont de prétendus amis qui vous l'ont donné. — Quoi? quoi? qu'est-ce? — Qui vous ont répondu... — Monsieur... — De sa sagesse..... —Voulez-vous enfin..... — De sa conduite..... — Vous expliquer.....?— De son honnêteté. — Oh! je perds patience! — Et qui....

Le comte, dont j'observais tous ses mouvements, loin de m'adresser directement aucune des apostrophes injurieuses que sa colère lui arrachait, ne me regardait même pas, et peut-être ignorait encore que j'étais là. Cependant quelques-unes des réflexions malhonnêtes semblaient tellement applicables à ma situation présente qu'il s'en fallait beaucoup que je fusse à mon aise. La jeune de Lignolle, bouillante d'impatience, venait de se lever brusquement, avait pris au collet son mari tout étonné, et le secouant avec force, elle lui disait: Vous m'avez mise hors de moi, monsieur; il est inconcevable que depuis une heure vous vous fassiez un jeu.... Expliquez-vous, je le veux. — Hé bien, madame, voici le fait. Je ne sais par quelle inspiration secrète je me suis avisé d'entrer tout à l'heure dans votre antichambre; en la traver-

sant, j'aperçois sur le poêle une brochure ouverte, j'approche, je lis, un livre affreux, madame..... le plus dangereux, le plus abominable des livres ! un ouvrage philosophique !.... — Ah ! nous y voilà. — *Le discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

Désormais rassuré sur mon compte, je me permis d'interrompre M. de Lignolle, et de lui demander ce qu'il y avait de commun entre l'honneur des femmes et ce traité de l'inégalité des hommes. — Oui, oui, s'écria la comtesse, apprenez-nous cela.— Ce qu'il y a de commun, madame, répondit le comte avec beaucoup de chaleur, vous ne le sentez pas ? Comment un ouvrage philosophique se lira publiquement chez vous ! tous vos laquais deviendront philosophes, et vous ne tremblez pas ! — Que pourrait-il en arriver, monsieur ? — Des désordres de toute espèce, madame. Un laquais, dès qu'il est philosophe, corrompt tous ses camarades, vole son maître et séduit sa maîtresse. — Séduire ! toujours séduire ! avec quoi, monsieur ! et pourquoi ?— Aussi je viens de faire maison nette dans l'antichambre. — Vous congédiez tous nos gens ? — Oui, madame. — Je n'entends pas cela, monsieur. Si l'un d'eux est vraiment coupable, renvoyez-le, j'y consens. — Je les renverrai tous, madame. — Non, monsieur. — Tous sont déjà perdus ; il ne faut qu'une demi-heure à un philosophe. — Monsieur, finirez-vous de m'étourdir ainsi ? — Oui, *je l'avoue, quand je vois entre les mains de mes gens les Pensées philosophiques, ou le Dictionnaire philosophique, ou le Discours sur la vie heureuse, ou le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, etc., je suis très effrayé, et je ne me crois nullement en sûreté dans ma maison.*

Cependant la comtesse, furieuse de ce que, pour la première fois sans doute, M. de Lignolle osait lui désobéir, l'impatiente comtesse venait de se jeter dans un fauteuil. Là, tout entière à son impuissante fureur, elle frappait la terre de ses pieds, se mordait les mains, et de temps en temps criait comme une folle. Insensible à son

comique désespoir, le comique anti-philosophe continuait toujours.

Combien de malheureux de cette classe la philosophie de ce siècle n'a-t-elle pas pervertis ! Elle a produit plus de crimes et de suicides en tout genre, que jamais, dans aucun temps, l'infortune et la misère n'en ont fait commettre. Je pourrais, en condamnant ses opinions et plaignant ses erreurs, être l'ami d'un homme partisan de la fausse philosophie ; mais rien ne pourra m'engager à garder des laquais philosophes [1].

Monsieur, s'écria la comtesse avec beaucoup de fierté, vous garderez pourtant ceux-là, car je le veux. A ce mot décisif, le bon époux, comme atterré perdit sa fureur passagère, et répondit très modérément : Puisque vous le voulez, madame, il faudra bien que je le veuille ; mais du moins permettez quelques observations... Faites-m'en grâce, monsieur, interrompit-elle, et que je ne sois pas obligée de répéter que je le veux. Fort bien ! madame, répliqua-t-il en secouant la tête, fort bien ! cela sera ; mais vous verrez, vous verrez les suites. Tous vos gens vous donneront des leçons; il n'y en a pas un, j'en suis sûr, qui ne soit déjà philosophe dans l'âme ; par conséquent, vos laquais deviendront ivrognes, malpropres, insolents, maladroits ; votre palefrenier estropiera vos chevaux; votre cocher écrasera les passants ; votre cuisinier manquera ses sauces ; votre maître d'hôtel renversera les plats sur la nappe et sur vos habits ; votre frotteur brisera vos meubles ; vos fournisseurs enfleront leurs mémoires ; votre intendant vous volera ; vos femmes de chambre trahiront vos secrets ou vous calomnieront, et votre demoiselle de compagnie fera un enfant chez vous.

Il partit et fit bien ; j'aurais été fâché de rire aux éclats devant lui.

Tandis qu'il montrait dans l'avenir des malheurs imaginaires, un malheur réel venait de nous arriver ; le chocolat s'était refroidi. Jugez de mon chagrin à moi, qui,

1 Voyez un gros livre intitulé, *la Religion considérée*, c'est l'ouvrage d'une femme qui n'est pas du tout philosophe.

la veille, après un dîner trop court, avais encore été me coucher sans souper, et la cruelle comtesse parlait de renvoyer le déjeuner à l'office. Mademoiselle de Brumont, tremblant qu'il n'en revînt pas, le reversa proprement dans la chocolatière, qu'elle fit mettre auprès du feu, dans le boudoir même. A la bonne heure, dit madame de Lignolle, et faisons une lettre en attendant qu'il soit réchauffé.

Cette lettre était pour une chère tante qui avait élevé son enfance. Nous fîmes à peu près trente lignes de compliments respectueux, à quoi nous ajoutâmes vingt lignes de souvenirs tendres, et encore vingt-sept lignes de confidences enfantines; je crus que cela ne finirait pas. Désolé de voir qu'il fallait entamer la quatrième page de l'interminable épître, je me permis d'observer à madame la comtesse que le chocolat devait être chaud. Je le crois, répondit-elle ; mais finissons cela d'abord.

Il est bon de vous faire remarquer tout ce qui augmentait l'embarras de ma situation vraiment douloureuse. Une malheureuse femme de chambre que je ne pouvais me résoudre à regarder en face une seconde fois, tant elle était laide, rôdait sans cesse autour de la cheminée. Il y avait dans la constitution générale de cet individu je ne sais quoi de *philosophique* qui me faisait trembler pour le déjeuner ; un secret pressentiment aussi m'avertissait de sa maladresse, et ses mouvements continuels me donnaient de continuelles distractions.

Madame de Lignolle dont la lettre n'avançait pas, s'étant aperçue plusieurs fois de mes inquiétudes mal déguisées, finit par me demander avec humeur si quelque chose ne me chagrinait pas. Au moment où l'impatiente maîtresse me faisait cette question, la fatale chambrière, en farfouillant dans l'âtre, couchait la chocolatière sur la cendre. Je vis le désastre, la plume échappa de mes mains et mes yeux se portèrent vers le ciel, ma tête fut jetée en arrière par un mouvement presque convulsif; peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse. Ah! madame! m'écriai-je, le chocolat! le chocolat! et la comtesse, si

vive alors qu'il ne fallait pas l'être, trop douce maintenant qu'elle eût dû se fâcher, la comtesse ne jeta qu'un coup d'œil du côté de la cheminée, ramena sur moi son regard serein, et parodiant un héros [1] dans son imperturbable tranquillité, avec un sang-froid de glace, elle m'adressa cette réponse à jamais mémorable: Hé bien! mademoiselle, qu'a de commun le chocolat avec la lettre que je vous dicte?

Emporté par mon désespoir, je lui répondis je ne sais quoi d'assez peu mesuré. Cette vivacité sympathique ne me déplaît pas trop, répliqua-t-elle; puis, s'adressant à l'indigne servante, elle ajouta: Dites à l'office qu'on en fasse d'autre et qu'on nous l'apporte. Cet ordre généreux porta jusqu'au fond de mon âme le baume de la consolation; je sentis mes forces renaître, mes idées revenir, mon style se ranimer; et madame de Lignolle m'aidant, je finis par dire une infinité de jolies choses à la chère tante.

La lettre est achevée, je ferme le secrétaire, je vois le déjeuner revenir. On apporte une petite table, deux tasses sont placées l'une vis-à-vis de l'autre, le liquide restaurateur est versé, la comtesse vient de s'asseoir, je vais prendre ma place vis-à-vis d'elle, je touche au moment heureux!... mais, ô revers plus insupportable que le premier! un malencontreux laquais apporte une lettre, la comtesse aperçoit le timbre. Besançon! dit-elle. Elle pousse un cri de joie, se lève impétueusement, et frappant de ses deux cuisses à la fois la table trop légère, elle me l'envoie sur les deux jambes. Écoutez le cri que je pousse, et ne croyez pas que ce soit la douleur de ma légère blessure qui me l'arrache: contemplez ma consternation profonde, et ne croyez pas que je regrette ni le petit meuble démantibulé, ni les porcelaines brisées, ni la chocolatière bossuée, ni mon plus beau jupon gâté; non, je ne vois que le chocolat coulant à grands flots sur le parquet. Pendant que je reste immobile, la comtesse, le corps à

1. Tout le monde connaît ce mot de Charles XII à l'un de ses secrétaires: « Hé bien! qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? »

demi-courbé, les yeux fixés sur le papier chéri, les mains tremblantes, la parole entrecoupée, lit :

« Tu conçois, chère petite nièce que j'ai eu tant de plaisir » à élever, combien j'ai souffert de ne pouvoir venir à » ton mariage ; mais enfin le parlement de Besançon m'a » jugée, j'ai gagné mon procès, je pars, j'arrive aussitôt » que ma lettre, j'arrive le 15. »

Le 15 ? c'est aujourd'hui, s'écrie la comtesse, et tout en baisant le papier précurseur, elle continue : O bonne nouvelle ! ô ma chère tante, je vais vous voir, et j'en suis charmée. A l'instant j'aperçois sous un fauteuil un débris précieux, je m'élance, je le saisis, je le baise et je lui dis : O bon petit pain ! ô secourable reste ! désormais mon unique espoir, je te tiens, et j'en suis ravi !

Cependant je vais m'asseoir dans un petit coin, où je dévore mon insuffisante proie, tandis que madame de Lignolle, tour à tour relisant et rebaisant sa lettre, fait dans son boudoir mainte et mainte gambades.

Enfin elle sonne un laquais : Saint-Jean, dites au suisse que je suis aujourd'hui chez moi pour madame la marquise d'Armincour seulement. Puis elle se retourne vers moi : Mademoiselle de Brumont, je vous ai dérangée de bien bonne heure ; mais vous pouvez maintenant disposer du reste de la matinée. Je fis à la comtesse une profonde révérence qui me fut poliment rendue et j'allai m'enfermer dans mon petit appartement. Le lecteur sait à peu près tout ce que je puis dire à ma chère Adélaide à qui j'écrivis.

Comme je cachetais la lettre fraternelle, arriva chez moi la laide femme de chambre qui venait me coiffer par ordre de sa maîtresse. Maudit visage bourgeonné, tu ne vaux pas le déjeuner que tu me coûtes, et dont tu as la couleur ! Vous concevez qu'étant naturellement poli, je ne fis pas cette réflexion tout haut. Si vous me connaissez, vous devinez aussi que docile et prudent au même degré, je livrai ma tête et fermai les yeux. Il faut pourtant rendre justice à la pauvre Jeannette : disgraciée

de la nature, elle avait eu recours à l'art; je lui trouvai la main assez légère et le coup de peigne moelleux ; mais combien les talents acquis valent moins que les dons naturels ! combien dans ce moment je regrettai ma petite Justine.

Jeannette, quand elle eut fini ma coiffure, ne m'offrit pas ses services, et je ne fis aucune tentative pour la retenir. Voyez cependant si c'eût été Justine ; Justine serait restée, sans attendre que je l'en priasse : d'abord elle aurait peut-être un peu retardé ma toilette; mais avec quelle promptitude ensuite nous aurions regagné le temps perdu ! avec quelle intelligence l'adroite friponne eût présidé à l'arrangement difficile des cinq cents babioles qui composent un accoutrement féminin presque complet! il fallut me charger seul du pénible soin de m' habiller en femme de la tête aux pieds, trop heureux encore d'en être venu à bout, après y avoir mis plus de temps et de réflexion qu'une petit fille bien paresseuse que l'on force dans une matinée d'hiver, à s'endimancher pour aller avec sa bonne maman à l'office paroissial.

Cependant trois heures allaient sonner, la marquise était arrivée.de M. Lignolle, apparemment toujours fâché, nous avait fait dire qu'il dînerait en ville; un domestique annonça que nous étions servis. A table, la jeune comtesse m'accabla d'attentions, et la vieille tante me prodigua les compliments. Leurs questions quelquefois embarrasantes, mes réponses souvent équivoques, leur crédulité, ma confiance, les louanges dont je payais leurs éloges, tout cela peut-être mériterait d'être rapporté; mais je me sens pressé de raconter le plus intéressant.

O Muse de l'histoire, étonnante pucelle qu'ils ont si souvent violée, déesse éloquente et véridique qu'ils font mentir avec si peu d'adresse, fille respectable et sage, par laquelle ils nous transmettent tant d'importantes folies, auguste Clio, c'est vous que j'invoque ! Puisque vous savez tout, je n'ai pas besoin de vous dire que de toutes les aven-

tures quiont amusé mon ardente jeunesse, celle que je vais à présent raconter, n'est pas la moins folle; aussi le galant récit que j'en dois faire me cause-t-il une véritable inquiétude. Où trouver la gaze, en même temps légère et décente à travers laquelle il faut que la vérité se laisse entrevoir presque nue ? Je blesse l'oreille la moins délicate, si je dis le mot propre ; et si j'adoucis l'expression, je la dénature. Comment donc, sans outrager la pudeur de personne, satisfaire la curiosité de tout le monde ? O chaste déesse ! jetez un regard de pitié sur le plus embarrassé de vos serviteurs ; pour le secourir, descendez du ciel, entrez dans sa chambre, et conduisez la plume qu'il vient de tailler.

— Fort bien, mon enfant, dit madame d'Armincour à madame de Lignolle ; mais à présent que nous sommes libres, parlons des choses essentielles. Es-tu contente de ton mari ?— Mais oui, madame la marquise, répondit-elle. — Qu'appelles-tu, madame la marquise ! crois-tu que je te saluerai d'un madame la comtesse ? Bon, quand il y a du monde ; mais entre nous ! Va, tu es l'enfant que j'ai élevé, mon enfant chéri; dis ma tante, et je dirai ma nièce. Réponds-moi, comptes-tu bientôt me donner un petit neveu ? — Je ne sais pas, ma tante. — C'est-à-dire, tu n'en es pas sûre. — Je ne sais pas, ma tante. — Tu n'aperçois donc pas dans ta santé ces changements... hem ? — Plait-il, ma tante ? — Tu n'as pas eu quelques absences ? — Des absences ? est-ce que j'étais sujette à avoir des absences ? — Non pas quand tu étais fille; mais depuis que tu es femme ? — Hé bien ! les femmes deviennent-elles folles ? — Folles ! il est bien question de folie ! cela ne porte pas au cerveau, dans ce cas-là, ma nièce. — Que me demandez-vous donc, ma tante ? — Je demande... je demande... pourquoi donc affecter ?... Mademoiselle de Brumont ne doit pas te gêner : elle est ton aînée ; une fille de vingt ans, quoiqu'elle soit sage, n'ignore plus certaines choses. — Je ne vous comprends pas, ma tante. — Ma nièce, trouvez-vous mes questions in-

discrètes ?— Non, sûrement, parlez, ma tante, parlez. — Écoute, mon enfant, si je m'en mêle, c'est par intérêt pour toi. D'abord, si l'on m'avait crue, tu n'aurais pas épousé M. de Lignolle, je le trouvais trop vieux. Un homme de cinquante ans... Je sais bien qu'à cet âge-là, M. d'Armincour était un pauvre sir... mais enfin on prétend qu'il y en a... Dis-moi, le comte remplit-il son devoir ? — Oh ! M. de Lignolle fait tout ce que je veux. — Tout ce que tu veux?... et tous les jours. — Tous les jours. — Je t'en félicite, ma nièce, tu es fort heureuse... Ah ça, mais pourtant, ma petite, il faut prendre garde.. — A quoi, ma tante ? — Il faut ménager ton mari. — Comment ? — Comment ? ma nièce. Il ne faut pas vouloir trop souvent... —Vouloir quoi ? ma tante. — Ce dont il est question, ma nièce. —Mais il me semble qu'il n'est question de rien, ma tante. — De rien ! tu appelles ça rien, toi ! tu ne sais donc pas qu'à l'âge de M. de Lignolle, aller ce train-là c'est s'épuiser. — S'épuiser ! — Sans doute. Il y a des fatigues que les femmes supportent, mais auxquelles les hommes ne résistent pas. — Des fatigues ? —Assurément, et puis vos âges sont très différents, ma nièce. — Mais que fait l'âge ?...— Cela fait tout, ma petite, et ne va pas tuer ton mari. — Tuer mon mari ! — Oui, le tuer, mon enfant; il n'est pas rare de voir des hommes en mourir. — Mourir de quoi, ma tante ? — De cela, ma nièce, — De cela ! de faire les volontés de leurs femmes ! — Oui, ma nièce, quand les volontés de leurs femmes sont infinies. — Eh bien ! M. de Lignolle ne s'en porte pas plus mal. — Tant mieux, ma nièce, mais je vous le répète, prenez-y garde parce que cela ne durerait pas. — Je voudrais bien voir !... Vous riez, ma tante ? — Oui, je ris, avec ton *je voudrais bien voir!* Que ferais-tu, je t'en prie? — Ce que je ferais ! je lui dirais que je le veux. — Ah! voilà du nouveau ! — Vous croyez que je n'oserais pas ! Cela m'est arrivé déjà plus d'une fois. — Et cela t'a réussi ? — Certainement. Quand M. de Lignolle hésite, je me fâche. — Ah ! ah ! — Quand il refuse, je commande. — Et il obéit ? —

Il murmure, mais il s'en va. — Mais s'il s'en va, il ne fait donc pas ce que tu veux ? — Pardonnez-moi, ma tante. — Il revient donc ? — Il revient ou ne revient pas, que m'importe ? — Comment !... — Pourvu qu' il obéisse. — Mais... — Et que je sois la maîtresse... — Mais... — De faire tout ce qui me plaît. — Ah çà, ma nièce, il y a donc une demi-heure que nous nous parlons sans nous entendre ? Savez-vous bien que cela m'impatiente ? — Comment, ma tante ! — Eh oui, ma nièce, je vous dis blanc, vous me répondez noir ; il semble que je vous parle hébreu. — Ce n'est pas ma faute. — Est-ce la mienne ? Je vous fais la question la plus simple, et vous paraissez ne pas comprendre ! Quand je parle des devoirs de M. de Lignolle j'entends ses devoirs de mari. — Fort bien, ma tante. — Et quand vous me répondez qu'il fait vos volontés, je crois que vous voulez dire vos volontés de femme... — Justement, ma tante. — De femme mariée. — Sans doute, ma tante. — D'une femme jeune, vive, et qui aime le plaisir. — Précisément, ma tante. — Ainsi, vous m'entendiez ? — Oui, ma tante. — Et vous répondiez à ce que je vous demandais ? — Oui ma tante. — Vous répondiez que M. de Lignolle remplissait son devoir de mari ? — Oui, ma tante. — Tous les jours ? — Oui, ma tante. — Eh bien, ma nièce, je trouve cela fort heureux. Mais mon enfant, je te le répète, il faut user de ta raison ; ton mari n'est pas jeune, et tu le tueras. — Voilà ce que je n'entends pas, ma tante. — Comment ! vous n'entendez pas qu'un homme de cinquante ans ne peut, sans exposer sa vie, satisfaire une très jeune femme dont les appétits sont immodérés ? — Il ne s'agit pas d'appétits, ma tante. — Les désirs, si vous voulez. — Et qui vous dit que mes désirs sont immodérés ? — Vous-même, ma nièce, puisque vous prétendez que vous devez être la maîtresse sur ce point. — Hé bien ! ma tante. — Et que tous les jours, vous forcez votre mari à faire une sottise. — En vérité, ma tante, je vous trouve aujourd'hui d'une humeur ! — Voilà bien les jeunes femmes quand on les

contrarie sur cet article... — Ma tante, voulez-vous... — Elles ne voient que cela de bon dans le monde. — Voulez-vous ? ma tante... — Cela seul est pour elles le souverain bien. — Voulez-vous me forcer à quitter la place. — Je conviens que c'est une des grandes douceurs de la vie ? — Oh ! que je m'impatiente ! — Oui, oui, ma nièce, je n'ignore pas que vous êtes très vive; mais enfin je suis votre mère, il faut m'écouter. — Mon Dieu ! — Non pas, non pas, restez et écoutez-moi : je veux que vous me promettiez de ne plus obliger M. de Lignolle à faire tous les jours ce nue vous appelez votre volonté. — Hé pourquoi donc, ma tante, me laisserais-je gouverner un jour plutôt qu'un autre ? — Le beau raisonnement ! ma nièce. — Pourquoi ne ferais-je point aujourd'hui ce que j'ai fait hier ? — Mais avec cette belle manière de calculer, ma nièce, il n'y aurait pas de raison pour que cela finît jamais. — C'est aussi comme je l'entends; je prétends bien que cela ne finisse pas. — Que répond-elle donc ? — Vous direz tout ce que vous voudrez, ma tante, je ne souffrirai pas que mon mari me manque. — Voyez l'écervelée ! — Ni qu'il me mène ! — Mais quel galimatias ! — Non, je ne l'empêche pas de se conduire à sa manière. — Elle perd la tête ! — Mais qu'il me laisse de mon côté faire tout ce qui me plaira. — Comment de votre côté ! cela ne se peut pas. Ce n'est qu'avec son mari qu'une honnête femme....... — Avec lui quand cela me convient; avec un autre, si cela m'arrange mieux. — Fi! ma nièce, quels principes ! — L'essentiel est qu'il ne me gêne en rien. — Ma nièce, je ne vous comprends pas. — Et que je fasse en tout ma volonté. — Ma nièce, vous voulez donc que je m'en aille ? — Ma tante, vous voulez donc que je quitte la place ? — Cela est insupportable ! — Cela est désespérant ! Conduisez-vous par mes conseils, ma nièce. — Parlez-moi raison, ma tante, je ne suis plus un enfant.

Toutes deux s'étaient levées, toutes deux se fâchaient. Cependant, aux questions très claires de la tante, la nièce avait fait, avec tant d'innocence et de vérité, des réponses

si ingénues, si équivoques, si extraordinaires, que je commençai à soupçonner d'étranges choses. J'essayai de calmer madame d'Armincour en lui disant : Il y a tout lieu de penser, madame, que madame la comtesse n'est pas infiniment heureuse dans le sens que vous l'entendez ; et maintenant je gagerais qu'elle est aussi loin de mériter vos reproches, que de les comprendre. Vous croyez ? répliqua-t-elle ; hé bien, questionnez-la, mademoiselle de Brumont, et voyons si vous en pourrez tirer quelque éclaircissement. Je m'adressai à la nièce: Madame la comtesse permet-elle... Elle m'interrompit vivement : Très volontiers, mademoiselle.

— M. de Lignolle couche-t-il dans l'appartement de madame la comtesse? — Non. — Jamais ? — Jamais. — Y entre-t-il la nuit ? — Jamais. — Y vient-il le matin ? — Oui, quand je suis levée. — S'enferme-t-il dans la journée avec madame la comtesse ? — Non. — Le soir, reste-t-il un peu tard chez madame la comtesse ? — Après le souper, cinq minutes tout au plus. — Ces cinq minutes, à quoi les emploie-t-il ? — A me dire bonsoir. — Comment dit-il bonsoir à madame la comtesse ? — En m'embrassant. — Comment embrasse-t-il madame la comtesse ? — Comme on embrasse ; il me donne quelques baisers. — Où cela, madame la comtesse ? — Dame ! où cela se donne. — Mais encore ? — Sur le front, sur les yeux, sur le menton. — Voilà tout ? — Voilà tout. — Absolument ? — Absolument. Que voulez-vous de plus ? — Hé bien ! madame la marquise, qu'en pensez-vous ?

Je pense, répondit-elle, que cela serait bien incroyable et bien affreux !... Elle courut promptement à madame de Lignolle : Dis-moi, ma nièce, es-tu femme ou fille ? — Femme, puisque je suis mariée. — Es-tu mariée ? — Certainement, puisque M. de Lignolle m'a épousée. — Êtes-vous sûre, ma nièce, qu'il vous ait épousée ? — Je vous le demande, ma tante ! — Où t'a-t-il épousée. — A l'église. — Et pas ailleurs ? — Est-ce qu'on épouse ailleurs,

ma tante ? — Dis-moi, ma petite, le jour de tes noces... Va, je suis bien fâchée de n'avoir pas pu me trouver à Paris le jour de tes noces... je me défiais de ce monsieur de Lignolle et de ses cinquante ans... il m'avait bien l'air de n'avoir pas le sens commun... j'avais très expressément recommandé qu'on te donnât du moins quelques instructions préliminaires.... Dis-moi, ma chère enfant, la nuit de tes noces que t'est-il arrivé ? — Rien, ma tante. — Rien ! mademoiselle de Brumont, la nuit de ses noces il ne lui est rien arrivé ! Pauvre petite ! ajouta la bonne tante en pleurant, pauvre petite ! que je te plains ! Mais réponds-moi... la nuit de tes noces ne s'est-il pas mis au lit près de toi, ton mari? — Oui, ma tante. — Hé bien ! après ? — Après, ma tante, il m'a souhaité une bonne nuit et il s'en est allé. — Et il s'en est allé ! il s' n est allé ! répétait la marquise, qui fondait en larmes ; il s'en est allé ! Ah ! ma charmante petite nièce, ta jolie figure ne méritait pas cela ! — Bon Dieu ! ma tante, vous m'inquiétez ! — Pauvre enfant ! la voilà vierge encore, après deux mois de mariage ! quel sort ! quel sort cruel ! — En vérité, ma tante, vous me faites peur ! expliquez-vous. — Mon enfant... je ne puis... je ne puis... ma douleur me suffoque... Vous, mademoiselle de Brumont, qui vous exprimez avec tant de facilité, dites-lui... ce que c'est... expliquez-lui comment..... vous n'êtes pas ignorante comme elle, sans doute ?... Vous devez savoir... — A peu près, madame la marquise; j'en ai entendu parler, et puis j'ai lu de bons livres. — En ce cas, faites-moi le plaisir de la mettre au fait. — Madame la comtesse permet-elle ? Elle me répondit que je lui rendrais service.

Je ne me le fis pas répéter. Je luidis.... mais je le lui dis parce qu'elle ne le savait pas. Or donc, à vous qui le savez, je ne vous le dirai pas.

Quoi ! reprit madame de Lignolle, émerveillée de ce qu'elle venait d'entendre ; quoi vous ne plaisantez point ! — Je ne prendrais pas cette liberté avec madame la com-

tesse. — Quoi ! ma tante, tout ce que mademoiselle de Brumont vient de dire est vrai ! — Très vrai, ma nièce, et cette aimable fille t'a expliqué tout cela, comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie. — Ainsi, depuis deux mois, M. le comte aurait dû m'épouser de cette manière, ma tante ? — Oui, ma pauvre enfant, depuis deux mois, M. le comte t'insulte. — Il m'insulte ? — Oui ; tu ne sens pas cela ? — Ma tante, je vois seulement qu'il a perdu beaucoup de temps. — Il t'insulte, ma nièce. Négliger tes charmes, c'est leur faire outrage, c'est dire qu'ils ne méritent pas d'être subjugués. Te laisser vierge, c'est te faire sentir, de la façon la plus cruelle, que ta fleur ne vaut pas la peine qu'on se donnerait à la cueillir. — Ah ! ah ! — Te laisser vierge, ma pauvre petite, de toutes les humiliations auxquelles une malheureuse femme puisse être exposée, tu éprouves aujourd'hui la plus grande. — Il n'est pas possible ! – Trop possible, ma chère enfant, trop possible. Te laisser vierge, c'est te déclarer qu'il te trouve bête, maussade, dégoûtante. — Grand Dieu !... ma tante, vous n'exagérez pas ? — Demande, ma petite, demande à mademoiselle de Brumont.

Aussitôt je pris la parole, et m'adressant à la jeune femme outragée : Assurément, par cet abandon, que je ne conçois pas, M. le comte signifie très positivement à madame la comtesse qu'elle est laide.... — Laide ! il en a menti. Je ne cache pas mon visage ; ainsi.... — Qu'elle n'est pas bien faite.... — Il en a menti. Voyez ma taille, est-elle mal prise? — Qu'elle a le bras carré.... — Il en a menti. Attendez que j'ôte mon gant. — Un grand vilain pied.... — Il en a menti. Me voici déchaussée.... La jambe grosse.... — Il en a menti. Voyez. — La gorge plate.... — Il en a menti. Regardez. — La peau rude.... Il en a menti. Tâtez. — Le genoux cagneux.... — Il en a menti. Jugez vous-même.

J'aimais la manière franche et décisive dont la comtesse repoussait les imputations calomnieuses de son mari, que je me plaisais à faire parler. Curieux d'essayer

jusqu'où le juste désir d'une justification très facile emporterait cette femme si vive, j'ajoutai : c'est lui dire enfin qu'elle a quelque difformité secrète. Un geste expressif que fit madame de Lignolle, un geste, aussi prompt que sa pensée, m'annonça qu'elle allait encore donner la preuve justificative en même temps que le démenti formel. Madame d'Armincour aussi devina très aisément le dessein de la comtesse, et malheureusement pour moi qui le trouvais louable, elle accourut assez tôt pour en empêcher l'entière exécution. Va, ma chère amie, ce n'est pas la peine, dit-elle à sa nièce; moi qui, depuis ton enfance, ne t'ai pas perdue de vue, je sais qu'il n'en est rien, et mademoiselle de Brumont s'en rapporte à toi. Au reste, il ne faut pas non plus te fâcher si fort.... — Ne pas me fâcher! — Ton mari.... — Est un impudent menteur.... — N'est peut-être pas si coupable.... Un insolent... — Que nous l'imaginions d'abord. — Un lâche.... — Il se peut qu'une longue indisposition.... — Ma tante, il n'y a pas d'indisposition de deux mois. — Ou quelque chagrin domestique.... — Point de chagrin pour un homme trop heureux de m'épouser. — Ou quelque grand malheur.... — Oui, le progrès de la philosophie. — Ou quelque travail important.... — Des charades. Tenez, ma tante, ne le défendez pas, car vous m'aigrissez davantage. Je conçois maintenant toute l'indignité de sa conduite, et dès qu'il rentrera... dès qu'il rentrera, laissez-moi faire.... il s'expliquera, il me rendra compte de ses motifs, il me fera raison de l'outrage.... il m'épousera sur l'heure, ou nous verrons.

Cependant le jour commençait à tomber. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de la comtesse un moment de liberté. J'allai m'enfermer dans ma chambre, où je n'attendis pas longtemps M. de Valbrun. Le vicomte m'apprit qu'un homme sûr, chargé d'aller à l'hôtel de B***, remettre à madame la marquise elle même la lettre de Justine, avait apporté cette réponse : Celle qui vous envoie me fait grand plaisir. Je n'étais pas tranquille sur le sort de la

personne dont elle me donne des nouvelles. Dites qu'elle peut continuer de m'instruire de la situation des affaires de cette personne, à laquelle je m'intéresse véritablement. Vous pouvez ajouter que M. de B***, qui d'abord m'avait assez mal reçue, vient de reconnaître ses torts et d'en obtenir le pardon. Ce n'est pas un secret, elle est bien la maîtresse de le dire à quiconque peut m'en féliciter.

M. de Valbrun ajouta : Madame de Fonrose est maintenant allée au couvent de madame de Faublas. Demain matin, avant huit heures, je vous dirai ce que nous avons fait. Après avoir remercié le vicomte, comme je le devais, je lui remis mes deux lettres; je le priai d'envoyer l'une au couvent d'Adélaïde, et de faire mettre l'autre à la grande poste. Il voulut bien, en me quittant, m'assurer qu'il allait tout à l'heure faire lui-même les deux commissions. Fatale lettre à M. de Belcour! n'aurais-je pas dû prévoir tous les chagrins que tu pouvais me causer!

Maintenant je me demande pourquoi mademoiselle de Brumont, sans avoir en tête d'autre projet déterminé que celui de se rapprocher de Sophie, sentit pourtant, en rentrant dans l'appartement de la jeune comtesse, quelque déplaisir d'y retrouver la vieille marquise? C'est qu'apparemment, comme tant d'autres, appelé par l'amour à réparer les inexcusables torts dont l'hymen se rend journellement coupable envers la beauté, le chevalier de Faublas, entraîné malgré lui, ne faisait qu'obéir à l'impulsion de son génie. Je me demande aussi pourquoi la nièce, ne recevant plus qu'avec distraction les instructions de la tante, et de temps en temps attachant sur moi des regards dont tous mes sens étaient émus, ne montrait pas un vif empressement à retenir chez elle, le reste de la soirée, madame d'Armincour, d'ailleurs si chérie? C'est qu'ils existent en effet ces atomes inhumainement rejetés par nos philosophes modernes, ces atomes sympathiques, qui, tout d'un coup partis du corps brûlant d'un adolescent vif, et dans la même seconde, émanés des nubiles attraits d'une fille, se cherchent, se mêlent et s'accrochent pour ne faire

bientôt des deux individus doucement attirés, qu'un seul et même individu. C'est qu'il agissait déjà sur la gentille brune, le charme dont était possédé le joli garçon; c'est que déjà guidée par les puissants rayons de la bienfaisante lumière que j'avais fait luire à ses yeux, et plus encore par cet instinct naturel à tout le beau sexe, dont le tact, en certaines matières surtout, et, dans certain cas, est à la fois délicat, prompt et sûr, madame de Lignolle se sentait intérieurement avertie de la nullité d'un homme qui, depuis deux mois, lui manquait nuit et jour, et que machinalement elle pressentait en moi celui qui pouvait pleinement punir l'offense et dédommager l'offensée. Je me demande encore pourquoi madame d'Armincour, quoique favorisée de son antique expérience, ne parut pas s'apercevoir qu'elle était de trop, et s'obstina malgré les fréquentes distractions de sa nièce, à lui tenir fidèle compagnie jusqu'au retour de M. de Lignolle. C'est que les vieilles gens furent de toute éternité spécialement destinés à gêner l'aimable jeunesse, peut-être afin que ses désirs contrariés devinssent plus ardents, et que les plaisirs obtenus malgré les obstacles eussent pour elle un charme de plus. Au reste, je ne vous conseille pas de donner une confiance aveugle à mes propositions, qui ne sont peut-être pas trop vraies. Plus d'une fois j'ai cru m'apercevoir que, dès qu'une femme entrait pour quelque chose dans mes raisonnements, elle brouillait toutes mes idées. De là vient que souvent, quand je voudrais moraliser, je plaisante; de là vient que souvent je déraisonne, au lieu de philosopher.

Quoi qu'il en soit, madame d'Armincour nous honora de sa présence à souper. Elle me parla beaucoup de la province où elle avait élevé sa nièce, de son bon château qu'il ne fallait réparer qu'une fois par an, de ses beaux biens que son concierge faisait valoir, de ce concierge qu'elle nous donna pour le premier homme du monde, et qui, soit dit sans offenser personne, me parut être celui de ses gens qu'elle connaissait le mieux. Je crois qu'il

eût été question du bon *André* jusqu'au lendemain matin; mais à minuit passé la voiture du comte se fit entendre. Il vient de m'arriver l'aventure du monde la plus désagréable, cria M. de Lignolle en entrant; vons savez bien ma belle charade!.... Monsieur, interrompit la comtesse, voici madame la marquise d'Armincour, ma tante. Le comte, un peu surpris, commença pour la marquise un long compliment, qu'elle n'écouta pas jusqu'au bout. Bonsoir, dit-elle brusquement à sa nièce, bonsoir, ma chère Éléonore [1]. Demain je reviendrai de bonne heure, demain j'espère qu'enfin je souhaiterai le bonjour à madame la comtesse de Lignolle. Adieu, monsieur, dit-elle sèchement à M. de Lignolle. Elle lui fit en sortant une de ces révérences froides que les femmes réservent pour certains hommes qu'elles n'estiment point. Vous savez bien ma belle charade? reprit le comte dès qu'elle fut partie.... Mademoiselle de Brumont, interrompit la comtesse, faites-moi le plaisir de vous retirer chez vous.

J'obéis sans répondre, mais je restai collé derrière ma porte, et prêtant l'oreille avec la plus grande attention:

Vous savez bien ma belle charade? reprit encore M. de Lignolle. Madame l'interrompit de nouveau: Il ne s'agit pas de cela, monsieur, on ne se marie pas pour faire des charades, mais pour faire des enfants. — Comment, madame!... — Comment! monsieur, était-ce à moi de vous l'apprendre? Comment! si ma tante et mademoiselle de Brumont ne m'avaient pas instruite, je serais donc restée fille! — Madame, vous ne l'entendez pas. Je savais tout comme une autre quel devoir.... — Vous le saviez? monsieur! Si vous le saviez, pourquoi ne le faisiez-vous pas? Il est donc vrai que vous me trouviez laide? Il est donc vrai que depuis deux mois je suis l'objet de vos mépris?.... Où allez-vous, monsieur?

J'entendis madame de Lignolle courir à la porte et la fermer.

Vous ne sortirez pas d'ici, monsieur, que vous n'ayez

1. C'était le nom de fille de la comtesse.

réparé vos outrages. — Mes outrages ? — Oui, vos outrages. Je sais tout. Monsieur ; en ne m'épousant pas, vous m'avez insultée ; mais vous m'épouserez ! vous m'épouserez tout à l'heure !.... Si tout ce qu'on m'a dit est vrai ; ce n'est pas un grand mal pour vous, j'espère, Au reste, c'est votre devoir ; qu'il vous soit agréable ou non, remplissez-le ; je le veux et je vous l'ordonne. — Mais, madame.... — Point de mais, monsieur ; je vous trouve bien impertinent. Croyez-vous que je ne vous vaille pas ?.... On vous donnera une femme jeune et jolie pour lui faire des charades !... Vous me ferez un enfant, monsieur... vous m'en ferez un ? vous me le ferez ! vous me le ferez tout à l'heure !... tout à l'heure ! .. ici ! .. là !... à cette place-là !...

La comtesse venait de le prendre par la main et de le conduire derrière les rideaux. A travers le trou de ma serrure, je voyais sur le parquet, dans un petit espace que laissait découvert le *lampasse*, devenu trop court, vedeva quattro piedi groppati.... La loro positura, che non era piu dubbia, mi dava ben' a conoscere che 'l Lignolo otteneva, od era sul punto d'ottenere il perdono delle sue colpe.

Quel personnage je fais là cependant ! que le rôle d'observateur est, en ce cas, humiliant et pénible ! Ah ! tante bavarde autant que maudite, pourquoi n'avez-vous pas voulu vous en aller plus tôt ? Hé bien ! chevalier, qu'est-ce donc que tu dis à toi-même ? Quoi ! tu désespères de la fortune ! va, mon ami rassure-toi, ton génie protecteur ne t'abandonne pas : va, Faublas n'est pas fait pour remplir, dans une aventure bizarre et galante, un emploi subalterne ; écoute ce que dit la comtesse, et fais un saut de joie.

— Pardon, monsieur, peut-être que j'ai tort, peut-être qu'en effet ma tante et mademoiselle de Brumont ne m'ont voulu faire qu'une mauvaise plaisanterie. Je comptais vous inviter à passer chez moi la nuit entière ; mais vous prendriez, je le vois bien, des peines inutiles ; je

crois que c'est vous rendre service que de vous engager à vous retirer dans votre appartement. — Madame, je vous demande le secret ; j'espère qu'une autre fois je serai plus heureux. — Une autre fois ! reste à savoir si je voudrai.... — Madame, dans tous les cas, je compte sur votre discrétion. — Monsieur, je ne promets rien.... — Madame.... — Monsieur, je vous prie de me laisser libre.

Elle venait d'ouvrir la porte qu'elle referma, dès qu'il fut dehors. Aussitôt je sortis de ma chambre et volai dans la sienne : Ah ! madame, que je suis aise !.... Pourquoi donc cette folle joie ? interrompit-elle. — Madame, vous ne pouvez concevoir.... Mademoiselle, interrompit-elle encore du ton le plus sérieux, si vous pouviez vous faire une juste idée de ce que c'est que M. de Lignolle, vous sauriez qu'entre lui et moi tout à l'heure, il n'a pu rien se passer dont je doive me réjouir et me féliciter. — Rien dont je doive me réjouir ! Madame, et que diriez-vous si je vous avouais que c'est votre peine qui fait ma joie ? — Ce que je dirais, mademoiselle... — Que diriez-vous, si je vous apprenais que le sort toujours juste a conduit chez vous un vengeur ! — Un vengeur ! — Si je vous déclarais que vous voyez à vos pieds un jeune homme.... — Un jeune homme ! — Qui vous aime... — Qui m'aime ! — Un jeune homme plein de tendresse pour vous, et d'admiration pour vos charmes ! — Vous êtes un jeune homme ! et vous m'aimez ? — Ah ! ce n'est pas de l'amour, c'est.... — Mademoiselle de Brumont, êtes-vous bien sûre d'être un jeune homme ? — Jolie comtesse, en vérité, je ne puis avoir là-dessus aucune espèce de doute. — Hé bien, venez, venez, vengez-moi ; épousez-moi tout de suite ; je le veux ! je vous l'ordonne ! — Ah ! vous n'avez pas besoin de me l'ordonner, ah ! charmante Éléonore ! je ne demande pas mieux.

Elle avait raison d'être fâchée contre son mari, j'avais raison d'être content de M. de Lignolle. Ce M. de Lignolle avait si peu fait que tout me restait à faire ; mais dans les

entreprises de la nature de celle-ci, les obstacles ne sont pas faits pour abattre un courage éprouvé; le mien s'accrut par les difficultés, et bientôt quelques sourds gémissements, à la fois douloureux et tendres, annoncèrent mon triomphe prochain, dont l'heureux instant fut marqué par un dernier cri; triomphe vraiment délicieux, où le vainqueur, dans l'ivresse du succès, s'applaudit des transports du vaincu charmé de sa retraite! victoire la plus douce de toutes, à quiconque, au sein de son propre bonheur, sait jouir encore du bonheur d'autrui!

Il faut rendre justice à la présence d'esprit de la comtesse; aussitôt que la parole lui fut revenue, elle me demanda qui j'étais. Préparé à cette question toute simple, qu'une femme moins vive m'eût sans doute adressée plus tôt, je ne fis pas attendre la réponse: Charmante Éléonore, on m'appelle le chevalier de Flourvac. Mes parents, injustes, uniquement jaloux d'assurer une grande fortune à mon aîné barbare, m'ont voulu forcer à me faire *génovéfain*... Ils voulaient vous faire moine! s'écria-t-elle; mais vous n'auriez jamais épousé personne! oh! que c'eût été dommage! — Aussi, ma jeune amie, quelque chose me disait sans cesse que je n'avais pas la moindre vocation pour ce métier-là. Assurément je ne devinais pas que le destin propice me réservait l'avantage peu commun de consommer un mariage qui ne serait pas le mien; mais je sentais confusément que j'étais né pour épouser. Je me suis donc échappé du couvent où l'on me tenait renfermé. Mon ami, le vicomte de Valbrun, indigné de la lâcheté de mon frère et de la cruauté de mes parents, m'a recueilli, m'a conseillé ce déguisement, m'a fait chercher un asile plus sûr que sa maison; et chaque jour je rendrai grâce au hasard favorable qui m'a conduit auprès d'une femme jeune, jolie et vierge. Le sort ne m'a pas favorisé moins que toi, mon cher Flourvac, répondit la comtesse en m'embrassant, tu me tiendras compagnie jusqu'à ce que tes parents soient morts. — Quel engagement vous prenez là, ma chère Éléonore! mon père est

encore jeune..... — Tant mieux, mon ami, nous demeurerons ensemble plus longtemps. Restez avec moi jusqu'à ce que tous vos parents soient morts, restez, Flourvac, je le veux.

Pendant que je faisais à madame de Lignolle l'indispensable mensonge que vous venez de lire, je l'aidais à dépouiller des vêtements incommodes dont je ne l'avais pas débarrassée d'abord, tant elle m'avait paru pressée d'être vengée, tant j'avais jugé convenable la prompte exécution de ses ordres formels!

A présent, lecteur, parlez sans déguisement, n'auriez-vous pas quelque envie de prendre ma place auprès de la comtesse, dans le lit nuptial où je suis avec elle!

Je ne vous dirai pas tout à fait comment j'y passai les plus douces heures de ma vie; mais je vous dirai bien à quels souvenirs enchanteurs j'y livrai, pour quelques instants, ma fugitive pensée. Près de l'aimable disciple que je formai, je me rappelai le maître plus aimable qui m'avait formé. Là comme ici, aujourd'hui comme alors, des événements inattendus et peu communs, préparant mon bonheur, m'avaient, presque sous les yeux d'un époux ridicule, pour ainsi dire jeté dans les bras de sa vive moitié! je me trouvais à la place de M. de Lignolle, enseignant à la jolie comtesse les premiers éléments de l'auguste science que j'avais apprise de la belle madame de B***, sous les auspices du marquis. Mais, hélas! des deux femmes rares que m'avait données mon étoile singulièrement propice, l'une déjà m'était ravie, l'autre bientôt se verrait abandonnée..... Quelle honte cependant ce serait pour moi, si je quittais ma gentille élève, sans avoir parfaitement achevé son éducation! Quel maître plus favorisé du hasard put jamais s'applaudir d'une écolière supérieure à madame de Lignolle! Charmante enfant, sujet précieux, chez qui se trouvaient réunis les moyens séduisants et les dispositions heureuses! que d'attraits elle m'offrit! que de docilité je lui trouvai! combien d'intelligence et de feu! quelle adresse et que d'ac-

tivité! la même nuit, je vous le jure, vit commencer et finir son instruction complète; et cette nuit sera toujours comptée dans le nombre de mes plus courtes nuits.

Le jour ne devait pas tarder à paraître, quand tous deux enfin, lassés, nous nous endormîmes. Lorsque je me réveillai, ma montre marquait midi : Grand Dieu! M. de Valbrun m'attend-il patiemment depuis huit heures du matin?.... Je quittai sans bruit la comtesse qui dormait profondément; et presque nu que j'étais, je courus à ma chambre, j'ouvris la petite porte de l'escalier, je ne vis personne : ô ma Sophie! ..... heureusement je vis dans ma serrure un petit papier qui débordait. Le vicomte, avec un crayon rouge, avait griffonné ces mots, que j'eus beaucoup de peine à déchiffrer.

« Je frappe et vous ne répondez pas. Où êtes-vous, ma-
» demoiselle de Brumont? que faites-vous? Je n'en sais
» rien; mais je devine. Quelle agréable nouvelle je vais
» porter à la baronne! à deux heures je reviendrai; ma-
» dame la comtesse sera-t-elle levée à deux heures? »

Je réveillai ma jeune amie, en reprenant ma place auprès d'elle. Le regard qu'elle me lança me parut encore plus vif que tendre; j'eus lieu de croire que la douce caresse dont elle l'accompagnait, n'était pas tout à fait désintéressée; j'entendis, avec de fréquents soupirs, quelques mots à demi-prononcés. Tout cela, suivant moi, voulait dire que mon écolière attendait sa dernière leçon. Qui de vous, messieurs, l'eût refusée, pouvant la donner encore? Je la donnais donc, lorsqu'on frappa rudement à la porte de la chambre à coucher. Je quittai brusquement le poste que j'occupais, et je me préparais à sortir du lit de la comtesse; mais elle me fit signe de rester à ses côtés, et d'une voix ferme elle demanda : Qui va là? C'est moi, répondit monsieur de Lignolle, ne vous levez-vous pas aujourd'hui? — Pas encore, monsieur. — Il est tard cependant, madame. — Oui, monsieur; mais je suis occupée. — A quoi, madame? — Monsieur, je compose. — Qui vous apprend à composer? — Mademoiselle de Brumont.

— Je voudrais bien assister à sa leçon. — Cela ne se peut pas, monsieur, vous ne feriez sûrement rien, et vous nous empêcheriez de faire quelque chose. — Et que faites-vous donc, madame ? — Des enfants qu'on puisse croire les vôtres, monsieur. — Que voulez-vous dire? — Que je finis une charade. — Une charade ! voyons donc. — Vous avez envie de chercher le mot! — Oui vraiment. — Hé bien, attendez une minute.

Voici, me dit-elle tout bas, l'instant d'une vengeance complète. Je veux lui faire une malice, dont le souvenir puisse, dans cinquante ans encore, amuser ma vieillesse. Mon cher Flourvac, il a cruellement interrompu nos doux exercices... Elle ne m'en dit pas davantage; mais un regard, un geste, un baiser parurent m'apporter l'ordre de reprendre *l'exercice cruellement interrompu.* Docile avec plaisir, j'obéis sans me permettre la plus légère observation. Alors, pour me prouver, après Coralie [1], que plus d'une femme sachant, dans un moment critique, embrasser à la fois plusieurs occupations difficiles, peut en même temps très conséquemment agir et très distinctement parler, madame de Lignolle éleva la voix et dit au comte : Monsieur, écoutez-vous à la porte? — Il le faut bien, madame, puisque vous ne voulez pas m'ouvrir. — Bon! voici ma charade : *Amo 'l primo mio.* (Piano a Faublas abbracciandolo.) *L'amo di molto.* A mo'l primo mio, ridisse il Lignolo. *Signor si*, soggiunse ella. *M'ama'l secondo mio* (Piano a Faublas). *M'ami. Ah! m'ami è verro?* Non risposi; ma l'abbracciai teneramente, mentre che'l Lignolo con grandissima attenzione ridiceva : M'ama 'l secondo mio. *Bravo, signor*, disse la contessina, *e 'l mio integrale, benche composto da due, nondimeno fa più che uno* (Piano a Faublas). *Deh! non è la... la vérità ? la vérità... ben mio.* Ma, disse Lignolo, dunque in prosa lo fate? — *Signor... si... in pro*.... sta volta sulle labra della svenuta la parola mori.

Cependant elle eut tout le temps de reprendre ses esprits avant que son mari, qui voulait absolument devi-

1. Voyez la première année de sa vie.

ner, eût cessé de répéter: *Mon tout, quoique formé de deux personnes, ne fait qu'un.* Monsieur, reprit la jeune écervelée, plus contente que si elle eût fait un poème épique et une bonne action, je dois en conscience vous prévenir d'une chose essentièlle; c'est que ma charade est une espèce d'énigme qui a deux mots. Je vous déclare d'avance que je ne vous les dirai jamais, et je crois que vous ne les devinerez pas. — Je ne les devinerai pas! ah ! je vais m'enfermer dans mon cabinet, et je descends dans une demi-heure. — Dans une demi-heure, soit; je serai levée.

Il revint effectivement une demi-heure après. Assis à côté de la comtesse, je prenais dans son boudoir une grande tasse de chocolat, que cette fois j'avais demandée sans façon. Mesdames, vous savez bien ma plus belle charade, dit M. de Lignolle en entrant, hier on l'a critiquée. On l'a critiquée ! mademoiselle de Brumont, auriez-vous cru cela?— Oui, monsieur le comte. — Oui ? — Sans doute, l'envie ! — L'envie, vous avez raison. Mais que je vous conte un événement tout aussi désagréable. Hier encore, dans un cercle d'amateurs, on propose une charade, je trouve le mot; un de mes voisins le trouve aussi, nous le disons en même temps ; chacun félicite mon rival, et personne ne me fait le moindre compliment. Cette injustice m'a donné de l'humeur, et je me suis, à propos de cela, rappelé certain projet qui m'est venu vingt fois dans la tête. Dans le *Mercure de France*, mademoiselle, on imprime au bas de chaque charade, le nom, le surnom, le titre, la demeure, le nom de la ville et de la province de l'auteur ; et je trouve qu'on fait bien, parce qu'on ne saurait trop encourager les talents. Mais n'est-ce pas une chose affreuse, qu'un homme qui emploie régulièrement trois ou quatre jours de la semaine à la recherche des mots du logogriphe, de l'énigme et de la charade de chaque numéro, ne soit jamais payé de ses travaux par un peu de gloire ? Assurément c'est là de l'ingratitude, ou je ne m'y connais pas. A présent, mademoi-

selle, écoutez mon projet : je veux proposer aux rédacteurs du *Mercure* d'ouvrir une souscription, dont le produit sera destiné à l'impression d'une grande pancarte qui paraîtra toutes les semaines et sur laquelle on lira les noms de tous ceux qui auront deviné le logogriphe, l'énigme et la charade de la semaine précédente. Fort bien vu, monsieur, répondit la comtesse ; mais puisque nous parlons de charade, avez-vous deviné la mienne ? — Pas encore, madame, répliqua-t-il, d'un air confus. Madame de Lignolle aussitôt lui repartit : Monsieur, si vous venez à bout de trouver les deux mots, je vous promets, en attendant l'exécution de votre grand projet, je vous promets de remuer ciel et terre pour qu'on veuille bien insérer dans le *Mercure* ma charade, son explication, mon nom à moi qui l'ai composée, votre nom à vous qui l'aurez devinée, et même je tâcherai qu'on apprenne au public comment et pourquoi je l'ai faite. — Madame, ce que vous me dites là m'excite encore...

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour interrompit le comte. Un laquais vint annoncer madame la marquise d'Armincour. Elle entra précipitamment, fut droit à sa nièce, et lui dit : Hé bien, mon cher cœur, comment te sens-tu aujourd'hui ? Y a-t-il quelque changement ?.. Ah ! petite friponne, je vous trouve l'air fatigué, vous avez les yeux battus... Allons, c'est une affaire finie. Je m'y connais ! je m'y connais !... je t'en félicite de toute mon âme, ma petite. Et vous, monsieur le comte, recevez mon compliment, faisons la paix, embrassons-nous... Allons, mes enfants, courage ! un petit neveu dans neuf mois. Un petit neveu dans neuf mois ! répéta la comtesse, cela se pourrait bien, vous avez raison, ma tante ; mais souhaitez donc le bonjour à mademoiselle de Brumont.

Tandis que la marquise s'occupait de moi, je vis M. de Lignolle se pencher à l'oreille de la comtesse. Tout en paraissant écouter la tante, j'écoutai le mari ; il disait à sa femme : Madame, épargnez-moi, laissez à la marquise une erreur. Quoi donc ! Monsieur, interrompit-elle, n'êtes-

vous pas content de moi? — Au contraire, madame, je vous rends grâce de votre discrétion. — Et vous avez tort, monsieur; elle est naturelle et nécessaire, vous ne me devez aucun remercîment pour cela.

M. de Lignolle bien rassuré vint à moi. A propos, mademoiselle, me dit-il, je vous rends grâce, vous voulez bien enseigner à la comtesse des choses difficiles! — Difficiles! mais non, monsieur le comte. — Ho! que si, mademoiselle, je sais trop ce que c'est! et je suis vraiment sensible à votre complaisance. Alors, pour payer le trop honnête compliment du mari, je lui répétai mot à mot l'équivoque réponse que sa femme venait de faire. *Et vous avez tort, monsieur, elle est naturelle et nécessaire, vous ne me devez aucun remercîment pour cela.*

Après ces politesses réciproques, la conversation devint générale, et de part et d'autre il ne fut rien dit qui mérite d'être rapporté; mais à deux heures on vint annoncer que quelqu'un me demandait. Qu'on fasse entrer, dit la comtesse, je lui représentai qu'apparemment c'était M. de Valbrun. Hé bien! répliqua-t-elle, qu'il vous parle ici. — Cela ne se peut guère, madame. — Allez donc chez vous, mais ne tardez pas à revenir.

Je courus à ma petite porte : Bonjour, monsieur le vicomte. — Bonjour, monsieur le chevalier — Hé bien! la lettre à ma sœur? — Je l'ai fait porter hier au couvent. — Celle à mon père? — C'est moi-même qui l'ai mise hier à la poste! — Et ma Sophie? — La baronne ne l'a pas vue; mais une chambre est retenue pour vous dans le couvent que vous avez indiqué. — Partons, vicomte, partons. — Comment! partons! — Oui, tout à l'heure... — Ne sommes nous pas convenus d'attendre?... — Je n'attends pas un moment. — Mais songez donc... — Je ne songe à rien. — Aux périls. — Je n'en connais plus .. O ma Sophie! je différerais d'un jour le bonheur de te voir! — Cependant il faut différer... — Vicomte, si vous ne voulez pas m'y conduire, j'irai seul. Mais... — J'irai seul. Plutôt périr cent fois que de ne pas la voir aujourd'hui! Chevalier de Faublas,

et la comtesse ? — De quoi me parlez-vous ? Qu'est-ce que la comtesse, quand il s'agit de Sophie ? — Et vos ennemis ? — Je les défie tous. — Ainsi, nulle considération ne peut plus vous arrêter. — Nulle considération, monsieur le vicomte ; et je vous le répète, si vous m'abandonnez, je pars seul... Vicomte! la reconnaissance que je vous dois n'en sera point altérée. — Puisque rien ne peut changer vos résolutions, je me rends ; mais je vous demande une grâce. — Parlez, et croyez .. — Attendez au moins jusqu'à la nuit. — Jusqu'à la nuit ! — Écoutez-moi : dans un quart d'heure je dîne avec la baronne, à six heures du soir je l'amène ici. Dès que vous la verrez entrer chez la comtesse, soyez sûr que mon carrosse vous attend à la porte. Descendez alors par ce petit escalier, venez me joindre, et vous serez bien accompagné jusqu'au couvent, je vous le promets. — A six heures précises, vicomte. — Chevalier, je vous en donne ma parole.

Au moment où M. de Valbrun me disait adieu, la comtesse venait elle-même me chercher. L'aimable enfant, trop abusée, se crut sans doute l'objet de la profonde rêverie dans laquelle on me vit plongé pendant tout le dîner, qui me parut long. O ma Sophie ! faut-il vous dire que, seule et sans distraction, vous occupiez alors mon cœur et ma pensée ?

Après le dessert cependant, en prenant le café dans le salon, je fixai plusieurs fois la jeune Lignolle, et toujours mes yeux rencontrèrent les siens. Mes regards enfin s'arrêtèrent volontairement sur tant d'appas. Que de vivacité ! que de fraîcheur ! la belle peau !... la jolie bouche ! Ah ! charmante petite femme, vous ne méritez pas d'être abandonnée le lendemain de vos noces.

Ces réflexions étaient l'effet tout simple d'une commisération trop naturelle pour que personne puisse l'improuver ; mais malheureusement, dans la situation où je me trouvais, une réflexion fait naître une idée promptement suivie d'une autre réflexion qu'une autre idée

remplace aussitôt, et voilà comme souvent, d'encore en encore, il arrive que ce qui était bon dans son principe, devient blâmable dans ses conséquences. Qui de vous pourtant, présumant assez de lui-même, oserait, en pareils cas, après avoir assigné le point juste où il faudrait s'arrêter, oserait, dis-je, affirmer que jamais il ne le passera ? Montrez donc votre indulgence ordinaire pour un jeune homme qui vous fait, avec sa franchise accoutumée, un aveu délicat et pénible.

J'approchai de la comtesse, et me penchant à son oreille, je lui dis bien bas; ne pourrais-je un instant, ma jeune amie, vous entretenir seule au boudoir ? Madame de Lignolle se leva : Madame la marquise, dit-elle à sa tante, permet-elle que je la quitte pour un moment? Oui, oui, répondit madame d'Armincour. Je n'ignore pas que les jeunes femmes ont toujours... Bon, savez-vous ce que ces dames vont faire, interrompit le comte avec un rire presque moqueur ? une charade en prose ! Hé, Monsieur, répliqua la comtesse, quelle ironique joie, que d'amertume! je ne défends pas notre ouvrage, il nous a si peu coûté ! Mais quiconque est également incapable de nous deviner et de faire comme nous, n'a pas, ce me semble, le droit de se fâcher ni de s'égayer à nos dépens.

A ces mots, elle me conduisit dans son boudoir, la maligne comtesse; et quoique nous n'y fussions pas restées longtemps, la charade était faite quand nous en sortîmes.

Cependant mes vœux hâtaient la fin du jour, et la nuit tardait beaucoup à venir. Elle vint; je tressaillis de joie; on annonça la baronne, je pensai me trouver mal ; mes jambes me soutenaient à peine, j'eus à peine la force de faire à ma *protectrice* une inclination légère; mais aussitôt que cette extrême agitation fut calmée, je pris le chemin de ma chambre. Je m'étais flatté que la comtesse, qui faisait à la baronne les premiers compliments, ne s'apercevrait pas de mon évasion; mais aucun des mouvements de l'objet chéri n'échappe à l'œil vigilant

d'une amante. Madame de Lignolle me vit sortir et cria : Vous partez, mademoiselle de Brumont? — Oui, madame. — Mais vous allez revenir, j'espère? — Oh! oui... Madame... je... re... vien... drai .. oui, je tâ... che... rai... oui, madame, le plus tôt possible!

J'avoue que ma voix était entrecoupée, j'avoue que je tremblais en lui adressant ce fatal adieu. Pauvre petite!

Je traversai son appartement et ma chambre, je descendis rapidement l'escalier dérobé, je franchis le seuil de la porte-cochère, je me précipitai dans la voiture du vicomte.

Cinq minutes après, j'arrive au couvent, à cet asile désiré. Une religieuse m'ouvre la porte et me demande qui je suis : La veuve Grandval. — Je vais vous conduire à votre chambre, ma sœur. — Non, ma sœur ; dites-moi où sont maintenant rassemblées toutes vos pensionnaires ? — Au *salut*, ma sœur. — Où dit-on le *salut ?* — Mais dans la chapelle. — Et la chapelle? — Est devant vous.

Je courus à la chapelle, et mon coup d'œil inquiet en embrasse toute l'étendue. Beaucoup de femmes sont en prières ; une d'entre elles se distingue par son recueillement plus profond. Mon cœur s'est ému, mon cœur palpite. Voilà ses longs cheveux bruns, sa taille légère; ses grâces enchanteresses... Je fais quelques pas, je la vois! grand Dieu!... Faublas, heureux époux; maîtrisez la violence de ce premier transport ; allez doucement vous mettre à genoux tout à côté d'elle.

Madame de Faublas était si préoccupée, qu'elle ne s'aperçut pas qu'une étrangère venait de prendre place à ses côtés. J'écoutai la fervente prière qu'elle adressait au ciel. Grand Dieu! disait-elle, il est vrai que je fus sa coupable amante; mais tu m'as permis de devenir sa légitime épouse. Je croyais qu'une longue absence avait assez puni la faiblesse d'un moment. Si pourtant ta justice n'est pas fléchie, si dans l'auguste sévérité de tes jugements tu as décidé que mon crime ne pouvait s'expier que par une

éternelle séparation; Dieu de bonté, qui te plais à faire éclater jusque dans les châtiments ta miséricorde infinie, souviens-toi que je suis mortelle, hâte-toi de frapper, prends ma vie! un prompt trépas sera pour ta victime un signalé bienfait; et si tu daignes combler son dernier vœu, tu permettras qu'à son heure suprême elle entrevoie encore son époux, une fois, une fois seulement! tu permettras que Faublas ferme sa mourante paupière, et reçoive son dernier soupir.

J'entendis sa prière : mon premier mouvement fut de me précipiter devant elle, et de lui montrer son époux. Je conservai pourtant assez de présence d'esprit pour sentir qu'un éclat nous perdrait, et assez de courage pour modérer mon impatience et retenir ma joie. En attendant que l'office fût dit, et que je pusse me découvrir à Sophie, quand elle serait seule, je m'enivrai du bonheur de l'admirer.

Le *salut* vient de finir, Sophie se lève, et ne me voit seulement pas, parce que, tout entière à sa douleur, elle ne voit aucun des objets qui l'environnent. Je règle mes pas sur les siens, et je la suis lentement par derrière. Elle vient de sortir de la chapelle, et va traverser la cour. Au moment où j'y mets le pied, plusieurs hommes [1] tout à coup sortis de la retraite qui les cachait, m'entourent et se jettent sur moi. La surprise et l'effroi m'arrachent un cri, un cri terrible qui va retentir aux oreilles de Sophie. Mon amante a reconnu ma voix, elle se retourne, trop tôt sans doute, puisqu'elle peut encore m'apercevoir. Moi-même je l'entends m'adresser une plainte inutile; je la vois me tendre les bras, je la vois tomber au milieu des femmes effrayées qui l'environnent!... Hélas! où sont mes armes! où sont mes amis!..... Les barbares satellites m'accablent de leur nombre, ils m'entraînent loin de ma femme! loin de ma femme évanouie!... Dieu cruel! im-

1. Lecteur pénétrant, souvenez-vous de la lettre à mon père, mise hier à la poste, et conjecturez.

pitoyable Dieu! aurais-tu reçu la prière que tout à l'heure elle t'adressait?

Vains emportements d'une fureur impuissante! rien ne peut me sauver. Elles viennent de se rouvrir les portes de ce couvent où je suis si témérairement entré! On m'a jeté dans une voiture qui soudain part et ne roule pas fort longtemps. J'entends d'immenses portes crier sur d'énormes gonds; je vois un château-fort, le pont-levis s'abaisse devant moi, j'entre dans une grosse tour, des militaires décorés m'y reçoivent..... Hélas! je suis à la Bastille.

AU PUBLIC

Il ne tient qu'à vous que j'en sorte, MONSIEUR ; mais il faut pour cela que vous ayez encore le désir de voir une nouvelle suite de mes aventures. Si vous ne daignez pas, MONSIEUR, continuer à cet essai l'indulgence dont vous avez honoré le premier, je me verrai condamné à finir mes jours dans ma prison, et je n'aurai, sur beaucoup de compagnons d'infortune, que le triste avantage de savoir pourquoi l'on m'y a mis et pourquoi j'y reste.

FIN DES SIX SEMAINES

LA FIN DES AMOURS

DU

CHEVALIER DE FAUBLAS

Hélas! je suis à la Bastille!... J'y passai presque tout l'hiver, quatre mois, quatre mois entiers. On l'a mille fois écrit, cependant je me vois forcé de l'écrire encore [1]: tous les chagrins sont rassemblés dans ce séjour funeste, et de tous les chagrins le plus inconsolable, l'ennui, l'ennui terrible y veille nuit et jour à côté de l'inquiétude et de la douleur. Je crois que la mort l'habiterait bientôt seule, s'il était possible qu'on empêchât l'espérance d'y pénétrer. O mon roi! le jour où, dans ton équité tu détruiras ces prisons fatales, sera pour ton peuple un jour d'allégresse.

Le soleil, qui depuis plus de deux heures peut-être éclairait le reste du monde, commençait à peine à paraître pour nous, malheureux prisonniers. A peine un de ses plus faibles rayons, obliquement dirigés frappait la première moitié de l'étroite et longue *lucarne*, à regret pratiquée

1. C'était au mois de juillet 1788 que je mêlais ainsi mes réclamations à celle de tous les citoyens. Comment deviner alors qu'au mois de juillet 1788 la Bastille serait, moins de trois heures, emportée d'assaut par mes vaillants compatriotes? Comment deviner les rapides progrès de la révolution qui devait nous assurer, avec la liberté individuelle, la liberté publique? Grâces te soient rendues, Dieu de ma patrie! tu as jeté sur elle un regard libérateur; tu lui as donné précisément ensemble tous les hommes et tous les événements nécessaires à sa régénération, si désirable et si difficile.

dans l'épaisseur d'un énorme mur ; mes yeux, qui depuis longtemps n'avaient plus de larmes, mes yeux appesantis allaient se fermer pour quelques instants; pour quelques instants, je cessais d'appeler Sophie ou la mort ; tout à coup j'entends s'ouvrir ma triple porte, et le gouverneur entre, qui me crie : Liberté ! liberté! Comment un infortuné, détenu seulement depuis quelques jours dans un des moins affreux cachots de la Bastille, peut-il entendre ce mot-là sans expirer de joie ! Comment ai-je pu supporter l'excès de la m ienne ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais bien, c'est que j'allais tout nu me jeter hors de mon tombeau, quand on me représenta qu'il fallait au moins prendre le temps de m'habiller. Jamais toilette ne me parut plus longue, et pourtant ne se fit plus vite.

Je mis peu de temps à gagner la première porte. Dès qu'elle s'ouvrit, M. de Belcourt [1] accourut vers moi : avec quel transport j'embrassai mon père ! avec quel plaisir il me reçut dans ses bras !

Après m'avoir adressé les plus doux reproches, après m'avoir rendu les plus tendres caresses, le baron entendit la question délicate que déjà lui répétait un époux plein d'inquiétude et d'impatience. Ta Sophie ! me dit-il, je voudrais pouvoir te la rendre ; mais une femme charmante, qui prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui te touche...

Je crus que le baron parlait de la marquise de B***; un soupir m'échappa. Quiconque se rappellera tout ce que la marquise a fait et souffert pour moi, me pardonnera ce soupir. J'ignore si mon père avait été surpris de l'entendre ; mais il se tut quelques instants et me regarda très attentivement, puis il reprit :

Cette dame qui prend un vif intérêt à tout ce qui vous touche, m'a dit..... — Vous a dit ! Mon père, vous l'avez vue ? vous lui avez parlé ? — Oui, mon ami. — Vous lui avez parlé, mon père ? — Je lui ai parlé, oui. — Hé bien

1. On se souviendra peut-être que le baron de Faublas avait pris le nom de Belcourt dans la retraite où nous nous tenions cachés près de Luxembourg.

n'est-il pas vrai qu'elle est… Mais tout à l'heure vous en faisiez la remarque : elle est vraiment charmante ! — J'en conviens. — Et vous croyez, mon père, qu'elle s'intéresse toujours beaucoup ?… — A vous ; oui, je le crois. — Mon père, elle vous a dit ?… — Que madame de Faublas s'était vue forcée de quitter son couvent le lendemain du jour où l'on vous y avait arrêté ; personne n'a pu découvrir en quel endroit Lowzinski l'a cachée. — O chère épouse ! ô dans quel état elle était, lorsque les soldats m'ayant environné, m'accablèrent de leur nombre ; je la vis tomber…. évanouie …. mourante. Ah ! si ma Sophie n'est plus, tout est fini pour moi. — Éloignez ces idées funestes, mon fils.. Sans doute votre femme n'est pas morte, elle vit pour vous aimer : le jour qu'elle quitta son couvent, elle paraissait bien désolée, bien inquiète, mais on ne craignait rien pour sa vie. — Vous me rassurez, vous me consolez, nous la retrouverons. — Je le désire vivement ; cependant je n'oserais l'assurer. J'ai fait de grandes recherches, nous en ferons encore ; mais je vous avoue que je commence à désespérer du succès — Quoi ! mon père, elle vit, je suis libre, et je ne la retrouverais pas Ah ! je la retrouverai, soyez sûr que je la retrouverai.

Cependant notre voiture avançait. Déjà sortis des cours de la Bastille, nous touchions à la porte Saint-Antoine, lorsqu'un domestique à cheval ayant fait signe à notre cocher d'arrêter, me remit une lettre, en me disant : C'est de la part de mon maître que voici. Il me montrait un jeune cavalier qui caracolait en face de notre carrosse, à l'entrée même du boulevard. Malgré le chapeau rond dont le joli garçon tenait ses yeux presque couverts, je reconnus le vicomte de Florville ; je reconnus l'élégant frac anglais dont il s'était paré dans des temps plus heureux, pour venir, jusque dans la chambre du chevalier de Faublas, désabuser un amant trop injuste, et, une autre fois, pour conduire mademoiselle du Portail à la petite maison de Saint-Cloud. Je me précipi

tai à la portière, en criant : C'est elle ! Aussitôt le vicomte m'honora du sourire le plus caressant, me salua de la main, et reprit le galop. Enchanté de le revoir, et ne pouvant contenir ma joie, je criais toujours : C'est elle ! Le baron criait aussi : Mon ami, vous allez tomber dehors.... vous allez tomber, monsieur, prenez donc garde ! — Mon pere, c'est elle ! — Qui, elle ? — Elle, mon père... cette femme charmante dont nous parlions tout à l'heure. Regardez.

J'avais pris ou j'avais cru prendre la main de M. de Belcourt, je tirais à moi et je déchirais sa manchette. Si vous voulez que je regarde, rangez-vous un peu, me dit-il. Où la voyez-vous donc ? — Là-bas, là-bas. Elle est déjà un peu loin ; mais vous pouvez encore distinguer son joli cheval et son charmant habit. — Comment ! se met-elle en homme quelquefois ? — Souvent. — Et elle monte à cheval ? —Bien, très bien, avec infinité de grâce et d'adresse. Vous êtes mieux instruit que moi, répondit le baron, qui paraissait avoir un peu d'humeur, je ne savais pas cela. — Mon père, vous permettez que je lise ce qu'elle m'écrit ? — Oui, et même tout haut, si cela se peut ; vous m'obligerez.

Je lus tout haut :

« Jusqu'à ce que votre malheureux duel soit entière-
» ment oublié, Monsieur, vous ne pouvez, pas plus que
» monsieur votre père, qui a bien fait de garder le nom
» qu'il avait pris à Luxembourg, reparaître dans la ca-
» pitale sous celui de Faublas ; faites-vous appeler le
» chevalier de Florville, si cela ne vous est pas trop désa-
» gréable, et si vous ne trouvez rien de pénible à vous rap-
» peler quelquefois le souvenir d'une amie aux sollicita-
» tions de laquelle vous devez enfin votre élargissement. »

Je savais bien qu'elle faisait des démarches, interrompit le baron, mais elle n'espérait point un si prompt succès. Je n'ai reçu que ce matin l'heureuse nouvelle de votre liberté prochaine ; encore ne me l'a t-on mandée que par un écrit d'une main inconnue. Continuez votre lecture, mon ami.

« Ce soir nous pourrons causer ensemble un moment; » ce soir vous recevrez une visite de madame de Mont» desir, et vous ferez ce qu'elle vous dira.... Brûlez ce » billet. »

Le baron me demanda vivement quelle était cette madame de Montdesir. Je répondis que je n'en savais rien. Il y a toujours, me répliqua-t-il avec impatience, il y a toujours quelque chose de bizarre et d'obscur dans tout ce qui vous arrive. Au reste, j'aurai, dès ce soir, l'explication de tout cela. — Dès ce soir, mon père! — Oui, dès ce soir, nous irons chez elle remercier cette dame.... — Nous irons chez elle!.... mais je ne peux pas m'y présenter, moi! — Pourquoi donc? — Parce que son mari.... — Son mari pourrait-il le trouver mauvais? Mais d'ailleurs il est mort! son mari. — Il est mort! — Eh oui, il est mort. Vous qui paraissez si bien être instruit de ce qui la regarde, comment ne savez-vous pas cela? — Demandez-moi plutôt comment je le saurais, mon père.... Il est mort; j'en suis vraiment fâché. Pauvre marquis de B*** ! c'est apparemment des suites de sa blessure : j'aurai toujours cela à me reprocher.

M. de Belcourt ne m'entendait plus, parce que sa voiture venait de s'arrêter devant un couvent de la rue Croix-des-Petits-Champs, près la place Vendôme. Vous allez voir votre sœur, me dit le baron. — Ah! ma chère Adélaïde. — Je l'ai mise ici, continua mon père, pour qu'elle fût plus près de nous; tout à l'heure vous remarquerez, sans doute avec plaisir, que des fenêtres de l'hôtel où je loge maintenant vous pourrez apercevoir votre sœur, lorsqu'aux heures de récréation elle se promènera dans le jardin de son couvent. Vous concevez qu'il était impossible que je continuasse à demeurer rue de l'Université, et qu'au contraire il m'a fallu prendre un autre quartier que celui du faubourg Saint-Germain. Suivez-moi, mon ami, nous allons emmener Adélaïde, qui ne sera pas fâchée de dîner avec nous.

Elle vint d'abord au parloir. Comme elle était embel-

lie, depuis plus de cinq mois que je ne l'avais vue! que je la trouvai mieux faite encore et mieux formée, plus grande et plus jolie! O fille tout aimable! si je n'avais été ton frère, que n'aurais-je pas fait pour être ton amant?

Je tenais sa main que je mouillais de mes larmes; ses larmes tombaient sur ma main, et mon père nous prodiguait à tous deux mille douces caresses. Cependant c'était moi qu'il embrassait le plus souvent : N'en sois point jalouse, dit-il à ma sœur, qui en fit la remarque avec l'ingénuité qu'on lui connaît; permets qu'aujourd'hui je l'aime un peu plus que je ne te chéris. Depuis plus de six mois peut-être je souffre et je m'inquiète, et ce n'est pas toi, ma chère fille, ce n'est pas toi qui me donnes du chagrin. Le baron, pour adoucir cette espèce de reproche, me pressa vingt fois sur son sein.

Du couvent nous nous rendîmes en moins d'une minute à notre hôtel, où mon père me mit d'abord en possession de l'appartement qu'il m'avait destiné. Je fus charmé de retrouver le fidèle Jasmin dans mon antichambre; mais je ne pus, sans beaucoup de chagrin, voir dans ma chambre à coucher très petite un seul lit très étroit. Oh! mon père, vous avez logé le chevalier de Faublas comme s'il devait longtemps encore gémir dans le veuvage; voici la chambre du célibat. Pour toute réponse, M. de Belcourt m'ouvrit une porte voisine. Après avoir traversé plusieurs pièces très vastes, j'entrai dans une fort belle chambre, où se trouvaient deux alcôves et deux lits. Je fis un saut de joie : Voici le temple de l'hymen; l'amour y ramènera ma femme pour moi. Mon père, je n'habiterai cette chambre qu'avec Sophie et l'amour. Jusqu'à ce que ma femme me soit rendue, j'occuperai cet autre appartement si triste; personne n'entrera dans celui-ci; personne : aucune beauté moins digne de ce lieu ne le profanera par sa présence. Et ce boudoir, qu'il est joli, qu'il est galant!..... galant et joli sans doute; mais quand mon amante y sera venue seulement une fois recevoir mes adorations, le boudoir n'existera plus; ce sera vraiment un temple, un sanc-

tuaire; je n'approcherai de l'autel qu'avec un saint respect...

L'autel, c'était un lit de repos : je lui parlais et je le baisais.

Nul autre que moi ne s'en approchera... ah! ma sœur, n'entre pas, n'entre pas, ma chère Adélaïde, je t'en prie! L'accès de ce de délices ne doit être permis qu'à ma femme! oui, ma Sophie, je le jure par toi, jamais mortelle ne pénétrera dans ce sanctuaire où mes hommages t'attendent; oui, je le jure encore, elle y sera seule adorée, la divinité que mes vœux les plus ardents y vont appeler chaque jour.

Quand il faisait ce double serment au moins inutile, le chevalier de Florville était loin de soupçonner qu'avant la fin de la journée il arriverait grand scandale en ce lieu si témérairement consacré.

Mon père me fit voir que du boudoir on passait dans un cabinet de toilette, et du cabinet de toilette dans un corridor, au bout duquel on trouvait un escalier dérobé. Ce ne fut pas sans peine qu'on m'arracha de l'appartement de ma femme ; M. de Belcourt, avant d'avoir pu me déterminer à passer dans le sien, fut obligé de sourire aux propos tendres, et d'admirer les douces caresses dont j'honorai successivement chacun des petits meubles du charmant boudoir.

Ne me demandez pas comment il se fit que plusieurs heures s'écoulèrent sans que j'eusse pu donner seulement un souvenir à madame de B***, sans que j'eusse trouvé le moment d'interroger encore M. de Belcourt sur l'état nouveau de cette veuve qui devait m'être si chère. Songez qu'Adélaïde me parlait de sa bonne amie ; songez que ma sœur pleurait avec moi l'absence de ma bien-aimée.

Oui, nous pleurions encore lorsque les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. Au bruit d'une voiture qui entrait, mon père courut à la fenêtre, puis il revint à moi : Mon ami, c'est elle! quoiqu'elle sût très bien que vous étiez ici, je le lui ai fait dire : elle vient apparemment nous de-

mander à dîner. J'allais me précipiter sur l'escalier, M. de Belcourt me retint : Mon fils, vous ne l'irez pas remercier dans le vestibule ; c'est à moi de la recevoir. — Mon père ! — Mon ami, restez là ; restez avec Adélaïde, je le veux.

Il descendit et remonta le moment d'après. En vérité, je m'attendais à voir paraître la marquise de B*** ; ce fut la baronne de Fonrose qui entra. Mon étonnement, déjà très grand, devint extrême lorsque je la vis accompagnée d'une jolie petite brune qui, prompte comme l'éclair, vint tomber dans mes bras. Quand elle m'eut vingt fois serré dans les siens, vingt fois embrassé, vingt fois appelé son cher ami, elle s'aperçut qu'il y avait là deux personnes qu'elle ne connaissait pas, et qui, très surprises de son excessive joie, comme de sa vivacité plus excessive encore, la regardaient faire en silence, et semblaient attendre impatiemment qu'elle eût fini : Pardon, dit-elle à mon père en le saluant, je ne vous avais pas remarqué... mais ce n'est pas ma faute..... c'est que... c'est qu'il est bon de vous dire que je suis naturellement un peu prompte ; et sans attendre la réponse de M. de Belcourt : Quelle est cette jeune personne ? me demanda-t-elle en me montrant Adélaïde. Dès que j'eus répondu que c'était ma sœur, elle courut l'embrasser, en lui disant : Mademoiselle, je suis bien aise que vous lui soyez parente d'aussi près, car je vous trouve bien jolie.

Ma chère Adélaïde, extrêmement troublée, ne put répondre un seul mot ; mais j'entendis que mon père, à peine revenu de sa première surprise, priait tout bas madame de Fonrose de lui dire le nom de cette jeune dame qu'il trouvait en effet passablement prompte. La baronne répondit tout haut : C'est l'une de mes plus intimes amies ; je crois vous avoir parlé quelquefois de madame la comtesse de Lignolle. Mon père adressa la parole à la comtesse : Il me paraît que mon fils a l'honneur d'être connu de madame ? — Beaucoup, monsieur, dit-elle. — Oui, beaucoup, répéta la baronne qui riait, ils ont fait des charades ensemble.

Chacun s'était assis, la comtesse me faisait signe de venir me placer à côté d'elle ; j'y allais, le baron m'arrêta : Étourdi que vous êtes, me dit-il ; puis, me présentant madame de Fonrose : Recevez madame la baronne, les remercîments de mon fils. — Il faut convenir qu'il m'en doit, répondit-elle, je lui ai promptement ramené une jolie dame, pour laquelle il a sans doute quelque amitié. — Mais, reprit-il, ce n'est pas de cela seulement q'ui s'agit. — Vous avez raison ; il m'a encore l'obligation de lui avoir fait lier connaissance avec elle. Aussi me suis-je empressée, ce matin, d'aller chercher la comtesse, dès que j'ai su par vous que le chevalier venait de sortir de sa prison. — Dès que vous l'avez su par moi ! mais vous le saviez, j'espère, avant que je vous l'eusse fait dire ? — Non. — Comment non ? vous n'avez point fait de démarches pour obtenir la liberté du chevalier ? — J'en ai fait, il est vrai. — Ce n'est pas à vous qu'il doit son élargissement ? — D'honneur, je ne le crois pas. — Madame, vous m'étonnez, s'écria-t-il avec un peu d'humeur : pourquoi vous refuser à la reconnaissance du père, quand vous sollicitez celle du fils ? — Quand je sollicite celle du fils ! expliquez-vous, monsieur. — Eh oui ! madame, vous me faites un mystère de votre heureux succès, tandis que vous n'avez eu rien de plus pressé que d'en instruire le chevalier. — Dites-moi, monsieur, répliqua-t-elle avec impatience, comment j'ai pu instruire le chevalier dont je n'ai... ? — Comment, madame ? par une lettre que vous lui avez écrite ce matin. — Une lettre !

Maintenant il est clair pour moi que, pendant toute la matinée, il s'était fait entre le chevalier de Faublas et son père un long quiproquo ; il était clair que celui-ci avait toujours entendu parler de madame de Fonrose, tandis que celui-là ne songeait qu'à madame de B***. Frappé de la chaleur que M. de Belcourt mettait dans son explication avec madame de Fonrose, je ne pouvais douter qu'il ne fût très amoureux d'elle et un peu jaloux de

moi. Je n'avais qu'un mot à dire pour justifier la baronne ; mais il ne fallait pas compromettre la marquise et me faire une querelle avec la comtesse. Quel parti prendre ? Pendant que je cherchais un expédient capable de concilier tous les intérêts contraires, Adélaïde paraissait rêveuse, madame de Lignolle inquiète, madame de Fonrose impatientée, et le baron continuait :

Oui, madame, une lettre qu'on lui a remise de votre part au moment où nous passions à la porte Saint-Antoine, une lettre dans laquelle il vous plaît de lui donner le nom de *Florville*. — Le nom de Florville ! — Et dans laquelle encore vous lui annoncez pour ce soir la visite de je ne sais quelle dame de Montdesir. — Je suis fort aise que vous m'appreniez ce nom-là. Cependant, monsieur, je vous l'avoue, j'attends avec quelque impatience que vous vouliez bien finir ce trop long badinage. — Il ne tient qu'à vous, madame ; avouez simplement... — Quoi, monsieur ! toute les rêveries qui vous passent par la tête ! — Avouez simplement, continua-t-il d'un ton piqué, avouez que, patiemment postée à l'entrée du boulevard, vous attendiez un regard du chevalier. — Si M. le baron ne s'amuse pas, il a perdu la raison. — Avouez, madame, il n'y a pas de quoi me fâcher ; tout ce qui pourrait m'étonner un peu, c'est que vous avez cru nécessaire de vous enfuir à toute bride lorsque j'ai voulu mettre la tête à la portière. — A toute bride ! l'expression est excellente ! — Au galop, au galop ! si vous l'aimez mieux. — Celle-ci n'est pas moins bonne. — Eh ! sans doute, s'écria-t-il avec une extrême vivacité ; à toute bride ou au galop, pourquoi pas ? puisque vous étiez à cheval et en habit de cavalier. — Moi, ce matin, sur le boulevard, à cheval et en habit de cavalier ? moi, monsieur ! songez-vous bien à ce que vous dites ? — Ah ! cela est trop fort... ! Madame, on vous a vue comme je vous vois. — Qui ? monsieur. — Mon fils. — Lui ? — Lui-même. — Eh bien, je m'en rapporte à ce qu'il va dire. Parlez, chevalier, est-ce moi que vous avez vue ? — Je répondis, non, madame. — Comment,

non ? s'écria M. de Belcourt. Ne m'avez-vous pas dit ?... — Mon père, nous nous sommes mal entendus : quand vous comptiez qu'il était question de madame, je vous parlais d'une autre personne. — Et de qui donc ? — Dispensez-moi...

La comtesse, se levant alors avec beaucoup de vivacité me dit : Je veux le savoir, moi ! J'affectai de rire, en répétant : Vous voulez le savoir ? — Oui, reprit-elle, je veux savoir quelle femme si pressée de vous voir vous guettait ce matin sur votre passage, et vous a écrit. — Vous voulez le savoir ? — Oui, monsieur. — Quoi ? sérieusement, continuai-je en jouant l'étonnement, vous voulez que je dise ?... — Oh, que vous m'impatientez ! Oui, je le veux. — Absolument, madame ? — Eh, oui. — Vous l'exigez ? — Je l'exige. — Si je vous obéis, vous ne serez pas fâchée ? — Non. — Mais, voyez, madame, faites bien vos réflexions. — Je perds patience. — Ah çà, mais du moins, je ne le dirai donc qu'à vous, et tout bas ? — Quel supplice !... Non, monsieur, tout haut et à tout le monde. — Vous le permettez ? — Apparemment puisque je l'ordonne. — Vous l'ordonnez ? — Eh, oui, oui, cent fois oui ! — Allons, c'est que probablement vous avez quelques raisons ?.... — Sans doute, j'en ai. — A la bonne heure... Je vais le dire (Au baron et à la baronne en montrant la comtesse.) C'était madame. — Cela n'est pas vrai, s'écria-t-elle. — Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnue ? — Je vous jure que ce n'était pas moi.

Je lui soutins que c'était elle ; je le lui soutins avec tant d'assurance et un si grand air de vérité, que mon père le crut fermement. La baronne elle-même y fut trompée. Il est vrai, dit-elle à la comtesse, que vous mettez quelquefois des habits d'homme, et que je ne vous ai pas trouvée ce matin chez vous, quand j'ai été vous y chercher. Je vous ai attendue près d'une heure. Madame de Lignolle, désolée, désolée plus que je ne puis le dire, criait en vain : J'étais allée chez ma tante, la marquise

d'Armincour; de ma vie je n'ai monté à cheval; je ne savais pas que le chevalier dût aussitôt obtenir sa liberté. En vain criait-elle, personne ne paraissait la croire ; et moi, toujours armé d'un imperturbable sang-froid, bien propre à redoubler sa vive impatience, je ne cessais de lui répondre tranquillement : — Ah ! je vous ai bien reconnue ! Je pense, en vérité, que la comtesse se fût alors jetée par la fenêtre, si, cruel au point de lui enlever l'unique amusement dont sa petite fureur pût être un peu calmée, je l'eusse empêchée de me pincer les bras et de me casser son éventail sur les doigts. — Vous vous fâchez, madame ? Je l'avais bien dit ? Voilà ce que je prévoyais quand je résistais. Aussi, pourquoi me forcer de parler ? — Quoi ! Monsieur, pouvais-je deviner !... — Que je vous nommerais? Ah ! voilà ce que c'est ! vous ne me pressiez tant, qu'afin que je nommasse une autre personne? Comment n'ai-je pas senti cela ? J'ai tort en effet, j'ai grand tort ! quelle gaucherie de ma part ! En lui parlant ainsi, j'affectais de baisser la voix, mais en même temps j'avais soin de prononcer assez distinctement pour que chacun m'entendît. Ce dernier coup la mit tout à fait hors d'elle-même ; elle m'allait battre sérieusement, si je ne m'étais enfui.

O ma Sophie ! je courus à ton appartement, je courus jusqu'au fond de ton boudoir chercher un asile que je croyais sûr.

Je me trompais, madame de Lignolle y entra presque en même temps que moi. Trop coupable ou trop étourdi, je ne songeai qu'au plaisir de la voir dans un lieu de délices, où je pouvais si promptement faire succéder aux cruelles fureurs de la colère les douces fureurs de l'amour. Je la pris dans mes bras, et du ton le plus tendre : Puisque vous m'assurez que ce n'était pas vous, lui dis-je, il faut bien que je vous croie; cependant j'aurais gagé toute ma fortune que ce matin madame de Lignolle m'avait rencontré près du boulevard. Jolie comtesse, cette erreur de mes yeux, cette erreur dont vous êtes affligée, que prouve-

t-elle ? rien autre chose, assurément, sinon qu'en tout temps préoccupé de votre souvenir, l'amant qui vous adore vous voit partout. Hé bien, voilà une bonne raison, répondit la comtesse aussitôt apaisée ; que ne la disiez-vous plus tôt? je ne m'en serais pas mise en colère. Elle m'embrassa.

De mes deux serments, l'un était déjà complètement oublié, puisque madame de Lignolle restait dans le boudoir où je l'avais laissée trop facilement entrer. L'autre, j'en fais, en toute humilité, l'aveu pénible, l'autre, qu'on ne regardera pas comme le moins essentiel, j'allais aussi religieusement et peut-être aussi vite le violer, si madame de Fonrose ne fût tout à coup arrivée pour empêcher que le même instant ne me vît souillé d'un double parjure.... Hélas !

Allons, enfants, dit-elle, en ouvrant la porte, que voulez-vous donc faire là ? Vous êtes aussi trop étourdis. Le baron se fâche, il ne veut pas que sa fille dîne avec vous. En conscience, a-t-il tort? Allons, revenez avec moi, rentrons. Voilà, répondit la comtesse, un joli boudoir. Nous y reviendrons, monsieur deFaublas, du Portail, de Flourvac, de Florville ; car vous êtes le jeune homme aux cinquante noms. — Comtesse, vous savez donc tout cela ? — Et bien autre chose encore ; nous aurons quelque dispute ensemble, je vous en avertis.

Je fermai l'appartement de ma femme. La comtesse saisit son temps pour me prendre la clef qu'elle mit dans sa poche. Vous en avez sans doute une autre, me dit-elle; moi j'ai besoin de celle-ci.

Quand ces dames rentrèrent dans le salon, mon père n'y était plus. Je courus le rejoindre sur l'escalier qu'il descendait avec Adélaïde. Ma chère sœur avait les larmes aux yeux : Voilà une dame qui nous fait bien du mal, mon frère. C'est sans doute à cause d'elle que nous ne dînons point ensemble ; elle est trop familière et trop vive, cette dame ; défiez-vous en. Tenez, mon frère, je n'aime pas les femmes qui montent à cheval. N'allez pas encore met-

tre un habit d'amazone pour celle-là, et vous battre avec son mari. Trouveriez-vous donc quelque plaisir à faire du mal à un honnête homme et à retourner à la Bastille ? Mon frère, n'aimez pas cette dame ; oh ! je vous en prie, ne l'aimez pas. Songez à ma bonne amie ; ma bonne amie reviendra ; elle vous aime bien, ma bonne amie, et je vous le dis, cette comtesse lui causerait autant de chagrin que cette autre marquise qui la faisait tant pleurer.

Ainsi ma chère Adélaïde me donnait, sans prétention comme sans finesse, d'excellentes leçons. Mais le moyen de goûter sa morale, à présent que la comtesse m'attend là-haut ? Le moyen d'entendre la raison, quand le plaisir est là ? Un jour viendra, mon aimable sœur, un jour viendra que vous-même, instruite par les passions, vous ne pourrez, sans de grands combats, donner l'exemple avec le précepte. En attendant, prêcheuse innocente, vous perdez vos bonnes paroles ; je ne suis touché que de votre douleur, et pendant que mon père vous reconduit, je vole embrasser ma maîtrese.

M'ama'l secondo mio, dit madame de Fonrose, qui me voyait. *Amo'l primo mio*, reprit-elle pendant que madame de Lignolle me rendait mon baiser. Mais après s'être précipitamment jetée entre nous, elle ajouta : Doucement, chers enfants, je suis désolée de séparer les *deux* jolies *personnes* ; cependant il faut que vous gardiez pour un autre moment la fin de l'heureuse charade.

A l'application presque aussi heureuse que la baronne en faisait, je vis bien que la comtesse n'avait point de secrets pour elle.

Placé entre deux jolies femmes, dont l'une applaudissait aux tendresses que me prodiguait l'autre, je devais trouver le temps bien rapide en son cours. Il est vrai que lorsque mon père revint, je le croyais à peine sorti. M. le baron prit, avec la comtesse, un ton froidement poli ; mais, grâce à madame de Fonrose, le dîner s'égaya. Chaque saillie de M. de Belcourt lui va-

lait un sourire de la baronne, et monsieur de Belcourt paraissait beaucoup aimer ce sourire. Plus sensible pourtant au plaisir de me revoir à sa table, le baron souvent et longtemps reposa sur moi ses regards satisfaits; souvent il parla d'Adélaïde, et chaque fois qu'il en parla, le regret de son absence lui coûta plus d'un soupir. Oui, pendant ce dîner trop court, oui, mon père, et je m'en souviendrai toute ma vie, je n'eus besoin que d'une attention légère pour discerner que votre maîtresse pouvait un instant vous distraire, mais que toujours vous vous attendrissiez pour votre fille, mais que vous étiez heureux par votre fils. Oui, mon père, je ne vous observai qu'un moment, et mon cœur sentit que, malgré les séductions de cet autre amour si puissant, si tyrannique, le seul amour paternel vous donnait en ce moment les plaisirs que vous vouliez cacher, et la joie qu'il vous était si doux de laisser paraître.

Un ami commun vient la partager; le vicomte de Valbrun, tout à l'heure instruit de mon élargissement, accourait m'en féliciter. Il me parut que madame de Fonrose eût désiré qu'il se fût moins pressé. M. de Valbrun prit avec elle le ton orgueilleusement modeste qui semble appartenir à l'amant prédécesseur, et je vis au contraire M. de Belcourt affecter les airs supérieurs d'un rival préféré. Oui, c'est une affaire arrangée, me dit tout bas le vicomte, qui s'aperçut que j'observais curieusement chaque acteur de cette scène pour moi nouvelle; c'est une affaire arrangée, je ne suis plus rien chez la baronne. Hélas! poursuivit-il en riant, j'ai moi-même fait tous mes malheurs. Instruit par moi de votre détention, le baron revient à Paris, je le présente à la baronne, et tout d'un coup l'ingrat me l'enlève. Trop heureux encore si monsieur son fils veut bien me laisser tranquille possesseur de cette petite Justine, qui seule occupe en ce moment-ci mon désœuvrement. — Monsieur son fils ne troublera pas vos amours, soyez-en sûr, vicomte. — Je ne m'y fie pas trop; jurez par Sophie. — De tout mon cœur! je le jure.

Ce jour n'était pas pour moi le jour des serments heureux : bientôt on saura que je devais encore violer celui-ci.

Messieurs, comptez-vous finir? dit madame de Lignolle, impatientée de nous voir parler bas. De qui donc vous entretenez-vous avec tant de mystère? de madame de Montdesir! répéta le vicomte. — C'est, reprit la comtesse d'un ton de dépit mêlé d'ironie, c'est une belle inconnue qui doit faire ce soir une visite à M. le chevalier; ce matin elle l'a prévenu par un billet doux. M. de Valbrun, d'un air étonné, répéta encore les derniers mots de la comtesse : un billet doux! Oui, répondit-elle; priez monsieur de vous le montrer, vous verrez que c'est très intéressant. — Ah! chevalier, faites-moi ce plaisir-là.

Je ne fis aucune difficulté de confier à M. de Valbrun la lettre de la marquise. Il la lut plusieurs fois avec une attention qui me parut mêlée d'inquiétude, puis il me la rendit sans se permettre la moindre réflexion. Mais un instant après, quand nous sortîmes de table, il me tira sans affectation dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lettre, me dit-il, je devine de qui elle vient. — Vicomte, vous avez très bien fait de n'en rien dire. — Ah! soyez tranquille. — Quant à madame de Montdesir, c'est madame de B*** qui.... J'interrompis M. de Valbrun. Je le crois comme vous; c'est la marquise, c'est elle assurément. Le vicomte reprit : Pendant votre détention, qui aurait pu durer très longtemps, Justine m'a dit cent fois que madame de B*** ne cessait de travailler à votre liberté. Elle a peut-être quelque chose de très intéressant à vous apprendre. — Comme vous dites, vicomte; et c'est là, sans doute, le motif de la visite qu'elle me rendra ce soir. — Chevalier, je ne suis pas fâché qu'elle vienne chez vous, puisque cette démarche peut vous être utile; mais du moins soyez sage, songez à madame de Lignolle, songez à Sophie, n'allez pas....

La comtesse, qui ne me perdait pas de vue un moment, vint alors nous joindre, et mit fin à cette conversation, dans laquelle le vicomte et moi nous avions compris,

chacun de diverse manière, plusieurs mots susceptibles de plusieurs interprétations ; oui, lecteur, je vous en demande pardon, c'était encore un quiproquo.

Cependant la baronne parlait d'aller à l'Opéra. M. de Belcourt, dès qu'il sut que la comtesse n'y accompagnait point madame de Fonrose, déclara qu'il ne sortirait pas de chez lui. Celle-ci tenta complaisamment tous les moyens de l'écarter, et, désolée de le trouver inébranlable, finit par dire qu'elle resterait aussi: d'un autre côté, la comtesse inquiète m'assurait tout bas qu'elle ne me quitterait pas de la soirée : Je serai, disait-elle d'une voix altérée, charmée de connaître cette madame de Montdesir, si prompte à vous donner des rendez-vous. Puis avec beaucoup de douceur elle ajouta : N'avez-vous pas d'ailleurs quelque chose à me dire en particulier ? J'avoue que la jalousie de madame de Lignolle et sa tendre vivacité me jetaient dans une perplexité fort étrange. Sans doute je me livrais avec transport à l'espoir charmant que me donnait cette question si polie : *N'avez-vous pas d'ailleurs quelque chose a me dire en particulier* ? Mais aussi flatté d'une espérance plus douce encore, persuadé que sous un nom supposé, madame de B***, dans un quart d'heure peut-être serait dans l'appartement du chevalier de Florville, je me demandais quel intérêt si pressant la ramenait chez moi si vite, et quelquefois j'osais me dire que l'amour, justement offensé des résolutions violentes qu'elle avait prises à ce fatal village d'Hollriss, mettrait sa gloire à me la rendre ici plus faible que jamais. Or, chacun sent dans quel embarras se trouvait le chevalier de Faublas, brûlant du désir de remercier le plus tôt et le mieux possible la bienfaitrice chérie à laquelle il devait plus d'une espèce de reconnaissance ; mais pas à pas suivi d'un empressé disciple, qui semblait impatiemment attendre la leçon que son maître eût été bien fâché de lui refuser. Que chacun plaigne donc un malheureux jeune homme, obligé d'abord d'écarter de chez lui la jolie comtesse pour y introduire la belle marquise, et ensuite réduit à

la dure nécessité de renvoyer sa première maîtresse, pour recevoir sa première écolière; qu'en ce moment critique on craigne surtout qu'il ne fasse quelque sottise. Eh! qui n'eût pas, dans une occasion aussi difficile, perdu la tête comme moi?

Je pris un parti que je croyais bon; je saisis, pour m'échapper du salon, un instant où la comtesse causait avec la baronne; je courus à mon appartement, j'appelai mon domestique. Écoute, Jasmin : va te mettre en sentinelle à la porte de la rue; une dame viendra bientôt, qui demandera le chevalier de Florville; tu la prieras de te suivre, tu l'en prieras bien poliment, mon ami, car c'est une grande dame; à la faveur de la nuit, vous passerez sans que le suisse vous voie; vous traverserez la cour et vous monterez par l'escalier dérobé; cette dame voudra bien attendre dans mon appartement, tu l'y laisseras sans lumière, parce qu'il ne faut pas que des fenêtres du baron on puisse s'apercevoir qu'il y a quelqu'un chez moi; tu m'entends bien? — Oui, monsieur le chevalier. — Attends donc, ce n'est pas tout; au lieu de venir m'avertir chez le baron, tu descendras dans la cour, et tu joueras sur ton méchant violon cet air que tu écorches si bien : *Tandis que tout sommeille.* Quand tu croiras que j'ai dû t'entendre, tu remontreras ici, où tu attendras mes derniers ordres. As-tu bien compris tout cela? — Oui, monsieur. — Tu ne veux pas que je répète? — Non, monsieur; et vous allez être obéi de point en point. Oh! que je suis aise de vous revoir! oh! je le disais bien que, quand mon jeune maître serait de retour, l'amour et les plaisirs repasseraient dans mon antichambre. — Tu oubliais les petits profits, Jasmin. Tiens, prends cela, car j'aime les gens qui ont de l'intelligence.

Je n'avais quitté la comtesse qu'une minute, et déjà pourtant elle demandait qu'un domestique allât voir où je pouvais être. Il y avait une bonne heure que j'attendais près d'elle le signal convenu, quand Jasmin le donna. Mon bon Jasmin raclait comme un ménétrier de la foire :

mais c'est ici surtout que vous admirerez l'empire de mon imagination sur mes sens: aux premiers *crins-crins* du violon criard, je crus entendre, sous les doigts de mon laquais, résonner la harpe du roi prophète, ou. vous l'aimerez mieux peut-être, la lyre d'Amphion. Jamais notre Amphion moderne, *Viotti*, dans ses plus beaux jours, ne tirera de son instrument des sons plus enchanteurs.

Heureusement l'enthousiasme ne me transporta pas au point de me faire oublier l'heureux moment qui m'était annoncé. Je me penchai à l'oreille de la comtesse, et d'un air empressé : Quand donc permettrez-vous qu'on vous entretienne sans témoins ? — Le plus tôt possible, me répondit-elle naïvement ; il ne s'agit que de trouver un moyen de nous échapper. J'y vais rêver ; tâchez aussi d'imaginer quelque expédient..., mais, tenez.... oui, oui, laissez-moi faire. Monsieur, dit-elle à mon père, la baronne m'a dit que vous aimiez le trictrac ? — Oui, madame. — J'y suis passablement forte, monsieur. — Voulez-vous en faire une partie, madame ? — Volontiers.

Qui demeura très étonné, ce fut moi. Jouer avec mon père, quand il s'agissait de me donner un tête-à-tête ! cela me paraissait une gaucherie, une gaucherie dont je me consolai par réflexion, car si l'amant de la comtesse en devait souffrir, l'ami de la marquise en pourrait profiter. Oui, je croyais que j'allais m'évader sans que madame de Lignolle elle-même y prît garde. Mais je me trompais, la petite personne avait les yeux ouverts sur moi, elle m'appela près d'elle, me força de m'asseoir, et ne me permit, sous aucun prétexte, de quitter ma place.

Il y avait une demi-heure que cela durait, je commençais à m'ennuyer fort, et la marquise, apparemment s'ennuyait aussi, puisque Jasmin recommença son solo. Mon cher confident craignait peut-être que je ne l'eusse pas d'abord entendu, car cette fois il faisait un tapage d'enfer. On conçoit combien ce pressant carillon

devait augmenter mon impatience ; je me sentais comme piqué de cent mille épingles, et (voyez quelle ingratitude) la lyre d'Amphion ne me semblait plus qu'une cornemuse. Le baron, qui dans ce moment faisait une école, ne trouva pas non plus cette musique fort mélodieuse ; il courut à la fenêtre qu'il ouvrit, et demanda quel était le maudit racleur qui lui écorchait ainsi les oreilles. C'est moi, répondit aussitôt Jasmin, sensible au compliment ; c'est moi. — Ayez la complaisance de ne pas m'étourdir ainsi, lui dit le baron. Et moi, bon fils, par égard pour mon père qui s'enrhumait et s'époumonnait à la fenêtre, je criai de toutes mes forces : Finissez, Jasmin, vous faites un bruit !.... on vous entend dans le salon comme si vous y étiez, finissez... tout à l'heure... tout à l'heure... entendez-vous ? — Oui, oui, monsieur, voilà qui est dit ; je vous entends à merveille.

Touché de mon attention, le baron se remit au jeu d'un air satisfait : l'étourdie comtesse perdit bientôt ses avantages et la partie. Un mal de tête tout à coup survenu lui fournit le prétexte de refuser sa revanche, qu'elle pria la baronne de prendre pour elle. La comtesse, aussitôt que madame de Fonrose se fut mise à sa place, me joignit dans un coin du salon, et me demanda tout bas si l'escalier était éclairé. — Oui, ma jolie petite élève. — En ce cas, partez, je vous suis. — Tout de suite ! — Oui, mon cher ami. —Quelle imprudence ! gardez-vous-en bien. — Parce que ? — Parce qu'il est impossible que nous quittions la compagnie tous deux en même temps. — Bon ! — Impossible ! Cela serait remarqué, vous vous perdriez. Je vais monter ; on pourra me croire occupé chez moi, et dans une bonne demi-heure... — Une demi-heure ? Ah ! c'est trop long. —Il le faut absolument. — Quoi ! je vais me morfondre ici une demi-heure ? — Le temps ne me paraîtra pas plus court qu'à vous, jolie comtesse ; mais, en vérité, faire autrement, ce serait nous conduire comme deux enfants. Voyez ! le baron s'est déjà retourné plusieurs fois, il nous

observe, il s'inquiète. — Le baron, le baron ! est-ce que nos affaires le regardent ? — Il croit pouvoir se mêler des miennes, parce que je suis son fils. Que voulez-vous ? presque tous les pères et mères ont cette ridicule prétention-là.

Jasmin n'osait plus jouer du violon ; mais je l'entendais, comme un chanteur français, brailler à tue-tête, *tandis que tout sommeille.*

Ma charmante amie, je pars. Je vous attends dans ma chambre à coucher. — Non pas ! Dans le boudoir. — Pourquoi ? — Parce qu'il est plus joli, plus commode. — Cependant... — Dans le boudoir, monsieur. Je veux que ce soit dans le boudoir. — Mais... — Je le veux. — Il faut donc vous obéir. Ah ça ! gardez-vous bien de venir avant une demi-heure. — Oui. — Vous me le promettez ? — Oui, oui, oui.

Je m'élançai comme un trait : Jasmin, sors d'ici, ferme les portes, et va-t'en au bas de l'escalier dérobé attendre cette dame qui ne tardera pas à redescendre. Tu l'as amenée sans qu'on la vît ? — Oui, monsieur. — Tu la reconduiras avec les mêmes précautions ; où est-elle ? — Ah ! monsieur, que vous êtes heureux ! la jolie femme ! — Dis donc où elle est ? — Monsieur, nous sommes entrés dans le cabinet de toilette. — Après ? — Vous ne me donnez pas le temps, monsieur ! elle a vu le boudoir, et n'a pas voulu aller plus loin. Je l'ai laissée sans lumière, comme me l'avez dit, — Bon ! éteins encore celle-ci, je n'en ai plus besoin ; va-t'en, et ferme les portes sur toi.

Ferme les portes sur toi ! La belle précaution ! étourdi ! ne m'être pas souvenu que la comtesse s'était emparée de ma seconde clé !

Plein d'une sécurité fatale, je traversai l'appartement de ma femme aussi vite que le permit la profonde obscurité qui m'environnait, et j'entrai dans l'heureux boudoir : Chère maman ! tendre amie ! c'est donc ici que vous êtes ! le chevalier de Florville a donc le bonheur de vous posséder chez lui ! D'une voix étouffée, elle répondit : Oui.

— Que je vous dois de tendresse et de reconnaissance! que je vous aime! que je vous remercie!

Tout en lui parlant je la cherchais; deux bras officieux que je rencontrai m'attirèrent: je fus pressé sur un sein doucement agité, une bouche empressée vint chercher la mienne, et me rendit ardemment mes ardents baisers. Aussitôt j'osai davantage; loin de m'opposer la moindre résistance, ma belle amie, plus que faible, ne parut attentive qu'à précipiter le succès de mes rapides entreprises. Le lit de repos entraîna sa chute et la mienne; quelques minutes virent plusieurs fois sa défaite et plusieurs fois mon triomphe.

Malheur à qui l'ignore! il y a pour l'homme favorisé d'une imagination brûlante, il y a dans la vie des moments où le sentiment du bonheur, devenu trop vif, absorbe tout autre sentiment; des moments où l'âme avide d'un objet unique, égarée par le poignant désir de sa possession, le crée et se l'approprie jusque dans un objet étranger. Le prestige est alors si tout-puissant, qu'aucune faculté ne peut plus, pour le détruire, exercer son empire particulier; alors la mémoire ne sait plus se ressouvenir, ni l'esprit réfléchir, ni le jugement comparer. Malheur à qui l'ignore! cependant, comme on va bientôt le voir, j'eus quelques regrets d'être tombé dans cette extase-là.

Grands dieux! j'entends du bruit! ma chère maman, sauvez-vous. Comment se serait-elle sauvée, elle se trouvait sans lumière dans un appartement inconnu, dont les détours m'étaient à moi-même peu familiers. Je voulus favoriser sa fuite, et la prenant par la main, je tâchai de trouver la porte du cabinet de toilette; je n'en eus pas le temps: l'autre porte du boudoir s'ouvrit trop tôt. Trop tôt favorisée du hasard et de l'amour qui guidaient dans les ténèbres sa marche rapide, madame de Lignolle atteignait le couple amant que son approche épouvantait. Enfin c'est vous! mon ami, dit-elle, en baisant une main qu'elle venait de saisir; et ce n'était pas ma main qu'elle baisait. La mar-

quise, tout à coup retenue, n'osait plus faire un mouvement; et moi, qui concevais sa crainte et son embarras mortels, je me hâtai de me jeter entre elle et madame de Lignolle, et par conséquent de couvrir de mon corps celui dont la comtesse tenait captif un membre essentiel qu'elle continuait de caresser tendrement. C'est vous! mon ami, répéta-t-elle. Forcé de lui répondre, je fus, dans mon trouble extrême, assez injuste pour lui faire un crime d'avoir avancé l'instant du rendez-vous. Pourriez-vous trouver que je suis trop tôt venue, me répondit-elle? J'ai vu le baron très occupé de sa partie, je n'ai pu maîtriser mon impatience, j'ai profité du moment pour m'esquiver. — Et vous avez eu tort, madame, il ne fallait pas vous presser; il fallait attendre, je vous en avais priée, vous me l'aviez promis. Mon père va s'apercevoir de votre évasion, mon père va venir.....

Hélas! je ne croyais pas si bien dire : il accourait dans le moment même. Un cri d'effroi m'échappa : ma chère maman! vous êtes perdue! Le baron, armé d'une bougie fatale, s'arrêta dans l'embrasure de la porte; et quelle scène il éclaira! D'abord lui-même, qui comptait ne trouver qu'une femme avec son fils, ne fut pas médiocrement étonné d'en voir deux qui se tenaient amicalement par la main. Madame de Lignolle ensuite, madame de Lignolle indignée, honteuse et surprise, montrait assez, sur son visage, où se peignaient les combats de plusieurs passions contraires, qu'elle ne pouvait ni me pardonner l'infidélité que sans doute je venais de lui faire, ni se pardonner à elle-même les sottes caresses dont il n'y a qu'un instant elle accablait sa rivale, sa rivale qui, toute droite plantée contre la muraille, ne donnait pas signe de vie. Mais vous jugez que des quatre acteurs de cette étrange scène, je ne fus pas le moins stupéfait, lorsqu'un coup d'œil, furtivement jeté sur l'infortunée statue, m'eut fait reconnaître... je la regardai trois fois encore avant de me persuader que mes sens eussent pu m'égarer à ce point.... Cette femme, dans les bras de laquelle j'avais cru posséder la

plus belle des femmes, ce n'était qu'une brunette passablement gentille! celle en qui tout à l'heure j'idolâtrais madame de B***, ce n'était que Justine!

Beauté, présent des cieux, fille de la nature et reine de cet univers, souffre qu'un de tes sujets respectueux, mais sincère, te soumette une réflexion que tes enthousiastes adorateurs appelleront peut-être un blasphème. Puisqu'il est vrai que, tantôt exaltée par les amours et tantôt par les dégoûts flétrie, l'imagination, toujours active et toujours inconstante, peut, à chaque instant et dans un instant cent fois, à son gré te créer et t'anéantir; dis-moi, qu'es-tu donc en toi-même? où donc est ton plus grand charme? où réside ta véritable puissance?

Cette femme, dans les bras de laquelle j'avais cru posséder la plus belle des femmes, ce n'était qu'une brunette passablement gentille! celle en qui tout à l'heure j'idolâtrais madame de B***, ce n'était que Justine!

Attendez cependant : c'était peut-être quelque chose de mieux que Justine. Cette jolie chaussure, cette robe élégante et riche, ce superbe chapeau surmonté d'une ondoyante aigrette, mille autres pompeux atours, ce rouge surtout, ce rouge de qualité qui jamais ne colora des joues roturières, qu'est-ce que tout cela, je vous prie? Assurément rien de ce brillant attirail n'appartient ni à la femme de chambre de madame de B***, ni même à la prêtresse de la petite maison du vicomte. Oh! madame de Montdesir, voyez mon embarras et prenez-en pitié; est-ce sous un nom récemment véritable que vous vous êtes présentée chez moi? Avez-vous, aux dépens de quelque dupe, acquis le noble *de* qui le précède, et dont je m'enorgueillis pour vous? Mais doucement, la peau du lion n'est pas si bien revêtue, qu'on ne puisse encore entrevoir un petit bout de l'oreille délatrice. Dans votre parure de femme de cour, il y a je ne sais quelle indécence aussi trop affectée qui trahit la fillette... Allons, tout bien examiné, ce n'était que Justine.

Elle s'en aperçut aussi la maligne comtesse, qui, d'un

regard méprisant, parcourait de la tête aux pieds son indigne rivale. Madame est apparemment madame de Montdesir? lui dit-elle. Justine, qui venait de se remettre, paya d'effronterie et répondit d'un petit ton moqueur : A vous servir, madame. — Madame est peut-être mariée? reprit la comtesse. — Oh! tout ce qu'il y a de plus mariée, madame. — Que fait le mari de madame? — Hélas! tout ce qu'il peut. Et le vôtre, madame? — Rien, répliqua la comtesse avec humeur. Vous êtes bien hardie de m'interroger! répondez seulement aux questions dont on veut bien vous honorer. Je vous demande ce que fait votre mari, quel est son état, son métier, ce qu'il est enfin? — Ce qu'il est?..... mais il est..... ce qu'apparemment le vôtre est aussi, madame.

J'avoue qu'ici j'eus avec madame de Lignolle un tort nouveau. Cette saillie de Justine était amusante sans doute; mais je ne devais pas en rire aux éclats devant la comtesse, comme je le fis. Il est vrai, puisque je suis en train de tout dire, il est vrai que l'impatiente petite personne me punit rigoureusement; elle me donna.... Oui, je crois que c'est un soufflet qu'elle me donna.

On devine que mon père ne resta pas paisible spectateur d'une scène aussi scandaleuse; mais il n'est pas superflu de conter comment il y mit fin, comment il vengea mon affront. Au bruit de la sonnette vigoureusement tirée, accourut un domestique, à qui M. de Belcourt ordonna d'éclairer madame de Montdesir jusqu'à la porte de la rue. Puis il adressa la parole à la comtesse : Madame, j'ai peut-être trois fois votre âge, je suis père et vous êtes chez moi. Je me vois donc obligé de vous dire sans détour ce que je pense de votre conduite : elle est tellement inconsidérée (et vous devez, madame, me remercier de ce que, par un reste de ménagement, je ne me sers pas d'une expression plus forte), elle est tellement inconsidérée, que que je ne vois d'excuse pour vous que dans votre extrême jeunesse. Si mon fils a des maîtresses, madame, ce n'est point ici qu'il les peut recevoir: et toute femme qui con-

servera quelque idée des bienséances, ne choisira jamais, pour donner des rendez-vous au chevalier, la maison de son père et l'appartement de sa jeune épouse. Enfin, madame, une femme bien élevée, une femme de qualité surtout, se gardera bien de traiter son amant, fût-il véritablement très coupable, et fût-elle seule avec lui, comme vous n'avez pas craint de traiter le vôtre en ma présence même.

Madame de Lignolle demeura quelque temps interdite. Le baron continua d'un ton moins sévère : Toutes les fois que madame la comtesse, seulement l'amie de M. de Belcourt et du chevalier de Florlille, voudra bien faire quelques visites à l'un et à l'autre à la fois, elle les honorera tous deux également ; mais aujourd'hui vous retenir plus longtemps, madame, ce serait, je pense, abuser de l'embarras de votre situation.... Mon fils, allez au salon; dites à la baronne que madame la comtesse, qui veut s'en aller tout à l'heure, la prie de la reconduire chez elle, et l'attend dans sa voiture..... Madame, permettez-moi de vous accompagner jusqu'en bas. La comtesse, si furieuse qu'elle en perdait la raison, repoussa la main de mon pere et lui dit : Non, monsieur, je descendrai bien toute seule. Vous me renvoyez de chez vous, ajouta-t-elle de ce ton impérieux que je lui avais vu prendre avec son mari; mais souvenez-vous-en ! venez chez moi quelque jour ! venez-y, vous verrez !

Je n'entendis pas ce que M. de Belcourt répondit à cette menace, qui dut l'étonner. Jaloux de réparer du moins par ma docilité les étourderies dont je me sentais coupable, jaloux d'apaiser mon père justement irrité, je m'acquittais déjà de sa commission auprès de la baronne, qui, surprise du brusque départ de la comtesse, m'en demanda la cause. Je protestai que madame de Lignolle lui raconterait mieux que moi, dans tous ses détails, le malheureux événement qui me privait si tôt du bonheur de la voir. Madame de Fonrose prit la main du vicomte et descendit ; je l'accompagnai jusque dans le vestibule. De là

j'entendis l'impatiente comtesse, pour toute réponse, lui crier sans relâche : Ah ! le perfide ! ah ! l'ingrat !

Mon père, resté seul avec moi, remonta dans l'appartement de Sophie, où je le suivis. Il s'arrêta devant la porte du boudoir : Ce matin, nulle mortelle ne devait pénétrer jusque-là, me dit-il, et ce soir, deux femmes y sont entrées ! Celle que je ne connais point, ce n'est pas grand'chose, je crois ; mais l'autre ! cette madame de Lignolle ! elle m'épouvante ! une femme de cet âge ! un enfant ! déjà si entreprenante, si peu réservée, si hardie ! Pourquoi faut-il que pour votre malheur, elle ait un rang, de l'esprit et de la figure ? Mon ami, cette madame de Lignolle m'épouvante ! je n'en ai pas vu de plus folle, de plus imprudente, de plus emportée ! craignez-la ; vous êtes vous-même trop étourdi, trop vif ; elle peut vous mener loin. Voyez comme pendant plusieurs heures elle a déja su vous faire oublier celle dont je vous ai vu toute la matinée pleurer l'absence ! Quoi ! les infortunes de Sophie et de son sort incertain ne peuvent-ils vous occuper assez ? Faut-il absolument que plusieurs objets exercent à la fois l'activité de votre âme et l'inconstance de vos sens ? Ne serez-vous jamais sage ? L'adversité ne vous a-t elle encore donné que de trop faibles leçons ? Et votre femme, si charmante, si malheureusement séduite, si respectable, j'ose le dire, jusque dans ses faiblesses, votre intéressante femme, si digne d'un fidèle amant, n'aura-t-elle jamais que le plus volage des époux ? Ah ! Faublas ! Faublas !

Le baron vit couler mes larmes, et me quitta sans ajouter un mot de consolation. Que le reste de la soirée s'écoula lentement ! Et quand le moment de me coucher fut venu, qu'il me parut pénible d'occuper, tout près de l'appartement aux deux grands lits, la chambre qui n'avait qu'un lit très étroit ! Cependant il faut convenir que j'étais là moins mal qu'à la Bastille. Dans ma prison j'appelais la mort, chez moi, ce fut le sommeil que j'invoquai.

Viens, Morphée, dieu des maris, viens ; ce que tu fais

continuellement pour eux tous, daigne, je t'en prie, le faire pour moi seulement pendant quelques heures; écarte de mon lit les tendres sollicitudes, les impatients désirs, le brûlant amour; recueille-moi dans ton sein paisible, appelle autour de nous l'insouciance et la paresse, les langueurs et l'indifférence, l'abattement et les dégoûts; surtout fais passer jusqu'au fond de mon âme l'entier oubli de ma chère moitié. Mais quand le jour voudra chasser la nuit, ne laisse pas le chevalier de Faublas dans un état qui lui est si peu naturel. Ah ! je t'en conjure, ordonne aux rêves du matin de venir caresser son imagination reposée; ordonne-leur de lui rapporter une image chérie; permets qu'à l'aurore il se réveille dans les bras de Sophie. Dieu des mensonges, tu ne m'auras donné qu'un rêve; mais serai-je le premier célibataire qu'un rêve aura consolé ? Et pour le jouvenceau que tu favorises, comme pour la novice que tu éclaires, tes plus grossières impostures ne deviennent-elles pas de très douces réalités ? Oui, dieu bienfaisant, tu m'auras rendu mon courage; plein d'un nouvel espoir, je quitterai ma couche avec toi; j'irai, je m'enfermerai, je demanderai ma femme à tout l'univers; et si l'amour me seconde, tu me verras bientôt ramener au temple de l'hymen la beauté la plus capable de t'en chasser.

Hélas ! pourquoi la fin de mon invocation était-elle aussi maladroite que la harangue fameuse de ce Nestor très radoteur à cet Achille très rancunier ? Un dieu peut se piquer comme un héros; mon indigne prière fut rejetée; je n'obtins ni le sommeil réparateur, ni les heureux songes, et pendant toute la nuit il me fallut donner des larmes à l'absence.

Une lettre qui me fut apportée dès le matin me remit un peu de gaîté; lisez ce qu'on m'écrivait.

« Jamais, monsieur le chevalier, vous ne laissez à une
» pauvre femme le temps de se reconnaître. Je devrais
» être accoutumée à vos manières; mais j'y suis toujours

» prise, parce que je n'ai pas de mémoire, et parce que
» je perds la tête. Vous, cependant, vous auriez dû vous
» souvenir de nos anciennes conditions, qui étaient que
» je commencerais toujours par ma commission.

» Hier au soir, vous m'en avez fait oublier une fort
» importante : certaine grande dame, dont je n'étais que
» l'indigne servante quand vous passiez pour son fidèle
» serviteur, fâchée de ce que je n'ai pas pu vous parler
» hier, comme elle m'en avait chargée, me prie de vous
» écrire aujourd'hui qu'elle désire avoir avec vous un
» court entretien. Elle sera chez moi dans deux heures.
» Venez plus tôt, si vous voulez qu'en l'attendant nous
» déjeunions tête-à-tête. J'en ai, moi, la plus grande en-
» vie, car vous avez de si bonnes façons qu'on n'y peut
» tenir.

» Toute à vous.

» De Mondesir. »

De Montdesir ! Allons, il n'y a plus de doute, Justine s'est ennoblie. La prospérité change les mœurs ; Justine dédaigne le nom de ses obscu ; ancêtres. Le *toute à vous* me paraît leste ; il me semble que la chère enfant prend le ton de la supériorité...... Pourquoi pas ? Je suis noble, mais elle est gentille. A-t-on décidé cette éternelle question : s'il est plus permis d'être fier du hasard qui donne la naissance et les richesses, que de celui qui dispense les grâces et la beauté ? Justine, pour les doux combats de Vénus, vaut mieux que bien des duchesses; et moi-même oserai-je me vanter d'être là son égal ?.... Allons, Faublas, humilie-toi, dépouille une vanité puérile, pardonne un peu d'orgueil à ton vainqueur... Relisons certain passage de sa lettre : *une grande dame dont je n'étais que l'indigne servante*, etc. Madame de B***, très certainement ! Madame de B*** veut me voir dans nne maison tierce ! madame de B*** veut me parler en particulier ! Dieux ! si l'amour me la rendais aussi tendre.... Jasmin ? — Monsieur. — Attend-on la réponse ? — Oui, monsieur. — Dites que j'y cours.... Ah ça, mais elle n'y sera que

dans deux heures.... Qu'importe ? Je trouverai Justine, je causerai avec cette petite ; j'ai du chagrin, cela me dissipera... Oui, Jasmin, oui, dis que je pars sur les pas du commissionnaire.

En effet, j'étais au Palais-Royal presque aussitôt que lui. Ce qui me frappa chez madame de Montdesir, ce fut moins la beauté de son logement, l'élégance de ses meubles, l'air effronté de son petit laquais et de sa laide chambrière, que l'accueil vraiment protecteur dont Justine m'honora. Presque couchée sur une ottomane, elle jouait avec un angora, quand on lui annonça ma visite. Ha ! ha ! dit-elle nonchalamment ; hé bien ! qu'il entre ; et sans se déranger, sans abandonner les pattes du joli chat : C'est vous, chevalier ? Il est de bien bonne heure ; mais pourtant vous ne m'incommoderez pas ; j'ai mal dormi, je ne suis pas du tout fâchée d'avoir compagnie.. Elle adressa la parole à sa femme de chambre : Mademoiselle, ne rangerez-vous pas cette toilette ? En vérité je ne sais à quoi vous employez votre temps, mais vous ne finissez rien. Mon tour revint : Monsieur, prenez donc un fauteuil, asseyez-vous, nous causerons. La soubrette attira encore son attention. Allons, voilà qui est bien, vous m'impatientez, laissez-nous. Si quelqu'un vient, on dira que je n'y suis pas. — Madame, mais vous avez donné parole à votre couturière ?... Bon Dieu ! mademoiselle, que vous êtes bête ! Quand je vous dis quelqu'un, est-ce que je vous parle de cette femme ? est-ce que c'est quelqu'un cette couturière ? Vous la ferez attendre. — Madame, et si elle n'a pas le temps ? — Je vous dis que vous la ferez attendre ; elle est faite pour ça, et vous, pour vous taire. Allez, partez.

J'étais d'abord resté muet de surprise ; mais enfin je ne pus retenir un grand éclat de rire. Dis-moi, belle enfant, depuis quand fais-tu la princesse ? — Il est bon, me répondit-elle, de garder avec ces gens-là, et devant eux, *son quant à soi*. Ainsi, ne te fâche pas du ton que... — Comment ! Justine me tutoie ! — Pourquoi non ? puisque

tu plais à madame de Montdesir, et puisque tu l'aimes. — Fort bien, ma petite. En vérité, voilà ce que je me suis dit à moi-même, il n'y a pas une demi-heure, en lisant ta familière épître. Cependant, permets une observation : ne m'aimais-tu pas autrefois ? — Autrefois ? fi donc ! je t'aimais oui, autant que peut aimer une malheureuse femme de chambre. — Et maintenant ? — Maintenant je n'ai pas moins de tendresse, et cette tendresse est plus honnête, plus distinguée ; car enfin je suis établie, j'ai *un état.* — En effet, madame, je vous en fais mon compliment : tout ici respire l'opulence... Conte-moi donc comment tu as fait cette brillante fortune. — Volontiers ; mais j'ai auparavant beaucoup de choses plus intéressantes à te dire.

Je laissai parler Justine, qui s'expliqua merveilleusement bien. Il me parut que cette petite avait encore prodigieusement acquis depuis trois mois, et je m'étonnai moins de la méprise qui la veille avait abusé mes sens. Au reste, je n'oserais point assurer qu'il n'y avait pas là quelque mauvais prestige : un joli déshabillé agit souvent plus puissamment qu'on ne pense ; et quiconque ne l'a pas éprouvé ne peut imaginer combien, aux attraits déjà connus d'une jeune personne qui fut longtemps trop négligée dans sa parure, une parure plus élégante ajoute d'attraits nouveaux. Je dirai même ce que peut-être bien des hommes ne savent pas, mais ce qu'à coup sûr aucune femme n'ignore ; c'est que mainte fois telle coquette, dédaignée ou trahie, n'eut besoin, pour soumettre le rebelle et ramener l'inconstant, que d'ajouter à sa chevelure une fleur, une frange à sa ceinture, un falbala à sa jupe ? Que voulez-vous ? J'en suis fâché moi-même ; mais l'amour s'amuse de toutes ces babioles ; c'est un enfant auquel il faut des joujoux. Cependant j'espère que vous comprendrez de quel amour je vous parle, quand je vous parle de Justine.

Ne croyez pourtant pas que j'oubliai totalement M. de Valbrun. Il est vrai que je me rappelai son souvenir et ma parole assez tard pour que madame de Montdesir ne pût ni s'en étonner ni s'en plaindre ; mais ce fut unique-

ment la faute de ma mémoire, et point du tout celle de ma volonté, car, en vérité, je vous le dirais tout de même.

Le moment de la confiance et du repos étant arrivé, je priai madame de Montdesir de m'apprendre quelle espèce d'intérêt le vicomte prenait à son sort : elle m'en fit, sans balancer, la confidence entière. M de Valbrun, bientôt dégoûté de sa petite maison, mais chaque jour plus attaché à sa maîtresse, avait mis Justine dans ses meubles. Il lui donnait vingt-cinq louis par mois, sans les loyers qu'il payait, sans les cadeaux fréquents, sans quelques menues dépenses de sa maison; et voilà ce que madame de Montdesir appelait avoir *un état*. Dès que je sus qu'elle était, dans toute la force du terme, une *fille entretenue*, je la priai très sérieusement de me considérer comme une *passade* [1], et je tirai de ma poche quelques louis que je la forçai d'accepter. Or, je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de soumettre au lecteur une observation peut-être utile à l'histoire de nos mœurs. Lorsque autrefois Justine, femme de chambre de la marquise, et renfermée dans l'obscurité de sa servile condition, se donnait généreusement dans ses moments de loisir à quiconque la trouvait gentille, je ne me faisais aucun scrupule de l'aimer pour rien; je regardais même comme un pur effet de ma libéralité les petits présents dont parfois je récompensais son ardeur complaisante. Maintenant, stipendiaire du vicomte, madame de Montdesir trafiquait de ses appas; je n'aurais pas cru pouvoir les fatiguer gratis à mon profit, sans blesser la délicatesse. Tous ceux de nos jeunes gens de qualité qui ont quelques principes, se conduisent et raisonnent de même : aussi, pour une jolie fille que ses attraits doivent mener à la fortune, le plus difficile n'est pas de trouver cinquante merveilleux qu'elle puisse intimement persuader de son mérite, mais un honnête homme qui, le premier, s'avise d'y mettre un prix.

Quoi qu'il en soit, je payai madame de Montdesir, et

1. Passade. Demandez aux plus jolies nymphes de notre Opéra, elles vous diront que c'est le mot technique.

j'osai lui demander à déjeuner. Il nous fut apporté par l'effronté laquais. Le drôle était d'une jolie figure, et je m'aperçus d'abord que sa maîtresse n'avait pas pour lui le ton revêche, les airs impertinents dont elle accablait la pauvre chambrière. Madame de Montdesir, je vous observe, et vous n'y faites pas assez d'attention ! et vous négligez de garder, avec cet heureux serviteur, le fameux *quant à soi* dont vous m'avez parlé ! Madame de Montdesir, ou je me trompe fort, ou, dans vos grandeurs présentes, vous conservez les premiers goûts si désintéressés de votre condition première ! Justine, ce petit monsieur-là me rappelle *la Jeunesse*.... Ah ! vicomte, cher vicomte, prenez garde à vous ; ceci vous regarde, et désormais vous regarde seul ; car, à compter de ce moment, je promets bien qu'il n'y aura plus rien de commun entre votre maîtresse et moi.... Mais ne pensons plus à madame de Montdesir : il me semble que j'entends madame de B***.

Madame de B*** n'arriva pas du côté par où j'étais entré. Je la vis tout à coup paraître au fond de la dernière chambre occupée par madame de Montdesir. Je courus me jeter à ses genoux que j'embrassai. La marquise se pencha sur moi et me donna un baiser ; puis voyant que je me relevais promptement pour le lui rendre, elle recula deux pas, et ne me présenta que sa main, encore ce fut d'un air plus poli qu'empressé, de cet air qui, loin de solliciter une caresse, semble commander un hommage. Mais moi, moi charmé de tenir encore une fois dans les miennes cette main depuis si longtemps chérie, je sentis, en lui donnant plusieurs baisers bien vifs, que, toujours digne de l'amour, elle était trop jolie pour le respect et pour l'amitié. Madame de Montdesir vint faire sa révérence à madame de B*** ; celle-ci la reçut comme autrefois elle recevait Justine. Petite, lui dit-elle, je suis contente du zèle et de l'intelligence que vous avez mis dans la prompte exécution de mes ordres ; vous me connaissez, je ne serai point ingrate. Allez, fermez cette porte en sortant, et que personne ne puisse pénétrer jusqu'ici.

Dès que Justine eut obéi, je tâchai d'exprimer à madame de B*** tout l'excès de ma reconnaissance et de ma joie. Chevalier, répondit le marquise en retirant sa main qu'apparemment je serrais trop fort, vous ne m'entendrez point, jouant ici la délicatesse, affecter de nier ce que mille gens ne tarderaient pas à savoir, et viendraient vous certifier : c'est par moi que les portes de la Bastille se sont ouvertes pour vous. Peut-être la petite de Montdesir vous a déjà dit à quel point quatre mois d'assiduités à la cour y ont accru le crédit dont je jouissais ; et je vous assure, mon ami, que la considération de vos malheurs, qu'il fallait finir, ne fut pas la moindre de celles qui m'animèrent et me soutinrent dans la poursuite de mes projets ambitieux. Je suis maintenant au plus haut degré de faveur que puisse atteindre la fortune d'un courtisan ; et si votre liberté, d'abord presque tous les jours inutilement sollicitée, enfin obtenue malgré mille obstacles et mille ennemis, n'a pas, aussitôt que je l'aurais voulu, signalé toute l'étendue de mon pouvoir, du moins je puis me glorifier de ce qu'elle en est la preuve la moins équivoque ; et je ne crains pas de vous avouer que je vois en elle mon plus doux succès. Ne croyez pas cependant que votre meilleure amie compte borner là ses bons offices. Je sais que, pour vous, la liberté n'est pas le premier des biens ; je sais que Faublas, quoique sans cesse caressé de plusieurs amantes, ne peut vivre heureux, s'il languit séparé de celle qu'il a toujours préférée. Je prétends la lui rendre ; je prétends découvrir la retraite de du Portail, fût-elle au bout de l'univers. — O ma bienfaitrice ! m'écriai-je, ô ma généreuse amie ! La marquise retira sa main que je voulais reprendre, et continua :

Et quand j'aurai pu réunir les deux charmants époux, j'oserai tenter pour leur félicité commune, quelque chose de plus hardi. Je tâcherai, si Faublas récompense mes soins de sa confiance et s'il me permet d'aider sa jeunesse de mes conseils, je tâcherai de le prémunir contre les séductions de mon sexe et les égarements du sien ; je tâ-

cherai de lui faire sentir qu'un jeune homme, autant que lui favorisé par l'hymen, doit trouver son bonheur dans sa fidélité. Gardez-vous d'imaginer que je m'aveugle sur les difficultés de cette entreprise. Non, je n'ignore pas que les plus grandes me viendront de vous. Je la connais, votre impatiente vivacité, qui rarement vous laisse le temps de résister aux occasions périlleuses; je la connais, votre imagination bouillante, qui trop souvent vous force à les aller chercher. Voilà, Faublas, les ennemis que je crains; voilà ce qui m'effraie, plus que les tendres emportements de votre étourdie comtesse; plus que les adroites instigations de la baronne, son intrigante amie. J'interrompis madame de B*** : quoi! vous connaissez ces dames?... Mais comment savez-vous?.... M. de Valbrun, me répondit-elle, a peu de secrets pour madame de Montdesir, qui depuis trois mois n'en a plus pour moi.

L'air dont madame de B*** me regardait, en appuyant avec une affectation marquée sur ces mots équivoques: *qui depuis trois mois n'en a plus pour moi*, ne me permit pas de douter du véritable sens qu'elle voulait leur donner. Je ne pus m'empêcher de rougir; la marquise vit mon trouble et me dit:

Laissons Justine, tout à l'heure nous parlerons d'elle; auparavant il est bon que je vous éclaire sur le caractère de madame de Fonrose, et je ne serai pas fâchée que vous sachiez si je connais madame de Lignolle.

La petite comtesse, vaine de ses appas, qu'elle croit incomparables, de son esprit, qu'on lui dit être original, de sa naissance, dont elle ne sait pas qu'on suspecte la légitimité; fière aussi des richesses qu'elle espère; forte du hasard qui lui a donné la plus faible des tantes et le plus imbécile des maris, la petite comtesse imagine qu'on ne lui doit qu'hommages, adorations et respects. Étourdie, impérieuse, obstinée, fantasque et jalouse, elle a tous les défauts d'un enfant gâté. Toujours elle se montrera moins sensible au plaisir de plaire qu'au bonheur de commander: on la trouvera la plus exigeante

des maîtresses, comme on la voit la plus impertinente des femmes : elle fera bientôt de son amant son premier valet, comme elle a déjà fait de son mari son dernier esclave. Je vous la garantis également incapable de dissimuler ses extravagantes opinions et de réprimer ses passions désordonnées. Ainsi vous l'entendrez sans cesse essayant de justifier, par la sottise qu'elle dira, la sottise qu'elle aura faite ; et j'ose vous prédire qu'avec l'inépuisable fonds d'amour-propre dont on la connaît pourvue, elle s'efforcerait inutilement de corriger en elle les vices réunis de la nature et de l'éducation.

Quant à la baronne, sa réputation est faite; personne ne l'estime, parce que tout le monde la connaît. Le scandale de ses débuts a fait mourir de chagrin monsieur de Fonrose, un très galant homme, seulement coupable d'avoir voulu, dans un rang élevé, donner à sa trop noble femme le goût des bourgeoises vertus. Aussi *Madame*, dans ses gaîtés, appelait-elle *Monsieur*, *le philosophe de la rue Saint-Denis*. A l'époque de la mort de son mari, madame de Fonrose, entièrement libre, s'est hâtée de justifier les brillantes espérances qu'elle avait données. Nous l'avons vue s'élever au-dessus de toutes les bienséances, éternelles ennemies de son sexe; et dans toutes les rencontres elle a stoïquement soutenu son grand caractère. En moins de dix ans, le nombre de ses conquêtes s'est tellement multiplié, que craignant enfin d'en oublier quelqu'une, elle vient tout récemment de prendre le très sage parti d'en dresser elle-même l'honorable liste. Dans cet interminable vocabulaire, le nom de monsieur votre père se trouve peut-être le millième, et sera probablement suivi de mille autres noms sans compter le vôtre. Ce qui rend plus étonnant encore l'invincible courage de cette femme capable de supporter l'affluence perpétuelle de tant de gens, c'est qu'elle accueille tout le monde et ne renvoie jamais personne. Jamais le nouvel arrivant ne fait, chez cette Messaline, aucun tort au premier venu. Elle en gardera trente à la fois, si trente le veulent bien. Celui que

cet arrangement n'accommode pas, se retire sans esclandre; si l'on s'aperçoit du vide qu'il laisse, on le remplit; mais, dans tous les cas, le déserteur revient-il après six mois d'absence, il est toujours sûr d'être bien reçu. Au reste, ne croyez pas que ces menus détails puissent seuls remplir une tête aussi vaste que celle de la baronne; il faut encore à cet intrigant génie des occupations au dehors: désolée des moments de loisir que ses amours lui laissent, elle ne s'en console qu'en favorisant les amours d'autrui. Allez chez elle un jour qu'elle reçoit, vous la verrez environnée de jolis garçons qu'elle forme, et de jeunes femmes qu'elle produit.

Tels sont les ennemis que je me propose de combattre avec vous; cependant je crois devoir pendant quelque temps leur laisser le plaisir de votre défaite. Grossissez incessamment l'immense liste des heureux que madame de Fonrose a faits; cette femme, trop occupée, ne pourra retenir plus d'un jour un jeune homme que je connais sensible et que je crois délicat. Quant à madame de Lignolle, je permets qu'elle vous arrête quelques semaines. Puisque absolument il vous faut un objet de distraction, je préfère à tout autre une enfant capricieuse et légère, qui ne vous inspirera qu'une fantaisie passagère comme la sienne. Soyez donc, en vos jours de désœuvrement, la poupée dont elle raffole; mais songez qu'il faudra, dès que je pourrai vous ramener Sophie, rompre sans retour avec la comtesse.

J'en pris l'engagement avec la marquise; je la remerciai vivement de l'intérêt qu'elle me témoignait; je lui promis de n'aimer que ma femme, aussitôt que ma femme me serait rendue. Cependant je n'avais pas entendu, sans chagrin, madame de B*** réclamer ma fidélité pour Sophie, et je me hâte, afin que personne ne soit tenté d'improuver le vif déplaisir qu'involontairement je ressentais, je me hâte d'avertir tout le monde que la marquise était alors, plus que jamais, brillante des agréments de sa jeunesse et de l'éclat de sa beauté. Je trouvais sa peau d'une

blancheur plus éblouissante, les roses de son teint me paraissaient avoir plus de fraîcheur, ma mémoire me retraçait d'autres appas que mon imagination me montrait encore perfectionnés; mais aussi je me sentais forcé de reconnaître quelque chose de plus décent, de plus assuré dans son maintien toujours enchanteur, et dans toute sa personne, comme autrefois remplie de grâces, je ne sais quel air de dignité qui n'appartient point aux amours. J'étais désespéré; vingt fois je voulus lui rappeler le souvenir qui m'agitait, le douloureux souvenir de mon bonheur passé; vingt fois elle m'imposa silence par un geste et par un regard, qui semblait me dire : Plaignez mon malheur et respectez votre amie.

Il fallut me résoudre à la respecter, il fallut me résoudre à l'écouter quelque temps encore sans l'interrompre. Elle me détailla la foule des moyens qui maintenant étaient en son pouvoir, et dont elle comptait user pour chercher madame de Faublas; et quand elle me vit bien persuadé que personne au monde ne pouvait retrouver Sophie, si madame de B*** ne le pouvait pas, elle me parla de Justine. Cette petite, me dit-elle, m'a promis de n'apporter aucun obstacle au projet que j'ai formé de vous rendre sage; mais je la soupçonne peu capable de garder constamment une résolution désespérée; ainsi je vous prie de vouloir bien ne pas mettre son courage à de rudes épreuves. Vous ne pouvez honnêtement, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, lui continuer la longue affection que vous avez eue pour elle. Une intrigue de cette nature ne vous convient sous aucun rapport : mon ami, vous n'êtes ni assez fou pour avoir l'intention d'enrichir madame de Montdesir, ni assez lâche pour songer à l'aimer gratuitement. Il paraît qu'on est généralement d'accord sur ce point, qu'il faut un peu moins mépriser le riche libertin qui va sans cesse marchandant des filles, que le freluquet obscur qui fait métier de leur plaire; mais on ne sait pas bien encore s'il est plus ridicule de payer fort cher leurs faveurs dont on se soucie fort peu, qu'il ne semble hon-

teux de les obtenir par des bassesses, quand on n'a pas d'or pour les acheter. Ce qu'il y a de mieux prouvé, c'est que quiconque eut une fois le malheur de trouver quelque plaisir dans la société de ces sortes de femmes, doit bientôt, s'il n'y prend garde, y perdre, avec sa fortune ou sa santé, l'estime des honnêtes gens et sa propre estime.

Pour justifier celle de la marquise, je ne lui dissimulai point que ce matin et tout à l'heure madame de Montdesir violait avec moi sa téméraire promesse, et même je lui contai naïvement quelle douce méprise, pour me donner la veille un des plus fortunés instants de ma vie, avait dans mes bras embelli Justine de tous les attraits de madame B***. Je vis la marquise plusieurs fois rougir, et plusieurs fois je l'entendis soupirer de mon erreur, sans doute inexcusable. Enhardi par son trouble, j'osai risquer, avec une légère caresse, une insidieuse question: Et vous, ma chère maman, ne songez-vous donc jamais à moi ? Jamais un tendre souvenir ?..... Madame de B***, déjà remise, m'interrompit : Devez-vous demander si je songe à vous ? Tout ce que je vous dis ne prouve-t-il pas que votre amie, sans cesse occupée de vos intérêts les plus chers ?... — Il est donc vrai que vous êtes mon amie !... Hélas ! vous n'êtes plus que mon amie ! — Faublas, vous devriez m'en féliciter. — *Ma chère maman !* je ne puis que m'en plaindre. — Mon ami, c'est *madame* qu'il faut dire. — Madame ! à vous ? jamais je ne m'y accoutumerai. — Il le faut cependant, Faublas. — Ma... madame, on m'appelle Florville. — Tant mieux, je suis sensible à votre déférence. — Ma chère maman ! que de bonheur !... — Mon ami, c'est madame qu'il faut dire. — Que de bonheur ce nom me rappelle ! — Laissons cela. — Qu'avec plaisir je me souviens de l'aimable vicomte qui le portait ! — Parlons d'autre chose, mon ami. — Que ne suis-je encore mademoiselle du Portail ? — Chevalier, changeons de conversation. — Que n'allons-nous encore ensemble à Saint-Cloud !

Bon Dieu ! déjà midi ! s'écria-t-elle en regardant sa

montre. Florville, je veux pourtant, avant de vous quitter vous donner une commission. Elle tira de son portefeuille un papier qu'elle me remit. J'ai moi-même sollicité cette lettre du ministre, qui rappelle en France mon plus mortel ennemi ; faites-moi le plaisir de l'adresser au comte de Rosambert, à Bruxelles, où il est maintenant. Annoncez-lui qu'il peut, sous son nom, reparaître dans la capitale, et même à la cour. Je vous permets de lui apprendre que celle qu'il outragea pouvait d'un mot le priver à jamais de ses biens, de ses emplois, de sa patrie, et vient d'obtenir son retour. Qu'il ne croie pas cependant que je renonce à ma vengeance ; mais qu'il sache que je la veux digne de moi : un lâche châtiment ne sera point le prix d'une lâche injure. Punir avec noblesse un homme indigne de sa naissance, qui ne craignit pas de m'insulter bassement, c'est punir deux fois. Adieu, mon ami. — Adieu, madame... Serai-je longtemps privé du bonheur de vous revoir? — Non, Florville, je compte revenir ici quelquefois. — Dites souvent. — Souvent, si je puis. — Et bientôt ? — Le plus tôt possible... — Dans quelques jours. — Vous serez averti par Justine. Adieu, mon ami.

Quand madame de B*** fut partie, j'appelai madame de Montdesir. Dis-moi donc où communique cette porte par laquelle j'ai vu la marquise entrer et sortir ? — Chez le bijoutier voisin, que madame a généreusement payé pour cela, me répondit-elle. C'est ici de même qu'au boudoir de la marchande de modes. — Oh ! non, Justine, ce n'est pas de même, il s'en faut bien. — Quoi donc ! notre maîtresse a-t-elle été cruelle? — Oui, mon enfant. — Peut-être parce que vous êtes marié ? — Crois-tu ? — Dame ! je sens qu'à sa place cela me ferait une peine terrible, je serais d'abord comme un petit démon. Mais nous autres femmes ne savons pas garder rancune, je finirais par m'apaiser. — Tu penses donc que la marquise... — S'apaisera. Oui, soyez tranquille. Et puis, ajouta-t-elle d'un ton caressant, je sais bien qu'il te reste des consolations.

Madame de Montlesir me paraissait en effet très disposée à m'en offrir ; mais j'eus le courage d'emporter mon chagrin.

Jasmin attendait impatiemment mon retour. Il me dit que madame de Fonrose venait d'envoyer quelqu'un pour me prier de passer chez elle. Je commençai par écrire au comte de Rosambert une courte lettre que je fis porter à la poste et puis je me rendis chez la baronne.

Quand on lui annonça le chevalier de Florville, madame de Fonrose fit un cri de joie. Elle me conduisit à son cabinet de toilette, m'y plaça devant un miroir, et sonna l'une de ses femmes, qui, moins jolie, mais non moins adroite que Justine, en un instant me fit, avec des rubans et des fleurs, la plus élégante coiffure dont une jeune personne ait jamais pu s'enorgueillir. Ensuite je me vis paré d'une robe de pékin-lilas : on me passa le plus décemment possible un jupon pareil, et, pour compléter la métamorphose, mon pied fut enfermé dans un petit soulier du *cadran bleu*. Madame de Fonrose alors renvoya sa femme de chambre, puis, en me donnant plusieurs baisers, elle voulut bien me dire qu'il y avait peu de femmes aussi aimables que moi. J'allais imprudemment lui rendre et ses propos flatteurs et ses tendres caresses, quand un secourable laquais s'avisa de crier de la porte : Monsieur de Belcourt !

La baronne, craignant que mon père ne pénétrât jusqu'au cabinet de toilette, courut le recevoir, et le joignit dans la pièce voisine. Je viens, lui dit le baron, vous faire des excuses avec des reproches, et vous exprimer mes regrets. Hier il a fallu nous quitter un peu brusquement ; j'en ai beaucoup souffert, et la faute en est tout à fait à vous, baronne ; vous m'avez amené la plus folle petite personne..... — Dites une femme charmante, monsieur, pleine d'attraits, de vivacité, de gentillesse, d'esprit.... — Cela peut être, madame ; mais... — Point de mais, interrompit elle. Cependant il continua : Je vous avoue que je ne vois pas sans chagrin mon fils embarqué dans une

intrigue nouvelle. Il me serait trop cruel de penser que sa femme sera toujours absente.... — Hé bon Dieu ! tranquillisez-vous, baron ; quand elle reviendra, nous lui rendrons son mari. — Trop tard, peut-être, il la chérira moins ; et sa Sophie, en vérité, mérite d'être heureuse. — Vous voilà ! je vous admire ! à vous entendre, on croirait qu'une femme ne peut trouver son bonheur que dans les perpétuelles adorations de son mari ; et vous avez apporté du fond de votre province cette idée de l'autre siècle, que tout bon époux doit bourgeoisement assommer sa femme d'un éternel amour. Eh ! mais, monsieur, d'où venez-vous ? comment ! ignorez-vous encore que maintenant un honnête homme ne se marie qu'afin de se donner une maison, un état, un héritier ? — Et c'est pour cela, madame, que les honnêtes gens dont vous parlez n'ont, après quelques années de mariage, ni états ni maison, ni enfants qui leur appartiennent. — Vous êtes, répliqua la baronne en riant, l'homme du monde le plus amusant quand vous en voulez prendre la peine. Qu'on mette les chevaux, dit-elle à un domestique. — Vous ne dînez pas chez vous ? s'écria mon père. — Non, vraiment. — Moi qui comptais passer la soirée avec vous. — J'en suis tout à fait désolée, lui répondit-elle d'un ton caressant, mais c'est une chose impossible. — Madame, peut-on, sans indiscrétion, demander où vous dînez ? — Chez la petite comtesse. — Y allez-vous seule ? — Non. — Avec mon fils, peut-être ? — Avec le chevalier ? Point du tout — Vous riez, baronne. — Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas monsieur votre fils qui m'accompagne chez la comtesse. — Eh ! qui donc ? — Une jeune personne dont je ne crois pas que vous ayez entendu parler. — Vous l'appelez ? — Mademoiselle de Brumont ! — De Brumont ! non, je ne la connais pas. Vient-elle vous chercher, ou l'allez-vous prendre ? — Mais..... je ne sais, j'attends. — Restez-vous tard chez madame de Lignolle ? — Je comptais rentrer de bonne heure pour souper avec vous. — Vous aviez là, baronne, une excellente

idée. — Et je ferais défendre ma porte, continua-t-elle, si vous ne craignez pas trop l'ennui du tête-à-tête. — Je crains seulement que le tête-à tête ne soit trop court, répondit-il en lui baisant la main.

Un domestique vint dire que les chevaux étaient mis. Mademoiselle de Brumont, pressée de revoir sa maîtresse, trouvait que le baron causait trop longtemps avec la sienne. Oui, ma Sophie, c'est à toi que j'en demande pardon ; Faublas rêvait au moyen d'éconduire promptement son père.

Agathe, cette alerte femme de chambre qui m'avait coiffé, voulut bien recevoir un louis d'or, et prendre pitié de ma peine. Elle me conduisit par un petit escalier, dans la cour où je trouvai le carrosse de la baronne ; puis elle se chargea d'aller dire à sa maîtresse, que mademoiselle de Brumont venait d'arriver ; mais qu'ayant su que madame de Fonrose avait du monde, et ne voulant voir personne, elle attendait la baronne dans sa voiture.

Ma commission fut exactement faite : bientôt je vis descendre madame de Fonrose ; mon père lui donnait la main. Il jeta dans la voiture un regard curieux ; mais j'eus l'impolitesse de me cacher la figure avec mon éventail.

Nous partîmes. La baronne, qui riait, me félicita du succès de ma ruse. Elle prit ma main, la serra doucement, m'honora de plusieurs regards bien tendres, et plus d'une fois me répéta que mon père pouvait passer pour un très aimable homme, mais que j'étais bien la plus charmante femme qu'elle eût jamais vue. Cependant nous avancions ; la conversation changea d'objet. Madame de Fonrose daigna m'avertir que la comtesse, sans doute encore très irritée, pourrait d'abord me recevoir assez mal ; mais elle ajouta que j'apaiserais cette femme comme on les apaisait toutes, avec des serments, des louanges et des caresses.

Monsieur était avec madame, quand on nous annonça

chez la comtesse. Oui, ma foi, dit le comte, c'est elle! Madame de Lignolle, emportée par un premier mouvement, se leva d'abord, et me tendit les bras; mais tout d'un coup, agitée d'un sentiment contraire, elle se rejeta dans son fauteuil, en criant : Je ne veux pas la voir. J'allais partir, madame de Fonrose me prévint: Cependant je vous la ramène bien repentante et bien désolée; je vous assure qu'elle brûle de mériter sa grâce. — Sa grâce! après tant d'ingratitude. — Il est vrai, dit M. de Lignolle, que mademoiselle s'est permis, à notre égard, un étrange procédé. Ne rester ici que deux ou trois jours, et nous planter là sans rien dire! il fallait au moins qu'elle avertît madame quelques jours d'avance. — Qu'elle m'avertît s'écria la comtesse. Il eût été fort bon qu'elle m'avertît! Monsieur vous ne savez ce que vous dites; on ne doit pas m'avertir, car on ne doit pas me quitter. — Ah! pourtant il faut convenir que mademoiselle était libre; elle avait le droit de vous demander son congé, comme vous aviez le droit de la renvoyer. Mais, dans ce cas-là, je le répète, on s'avertit mutuellement quelques jours d'avance. — Monsieur, vous voulez bien me faire grâce de vos réflexions? Dans un autre moment, elles m'amuseraient peut-être; je vous avoue que maintenant elles me fatiguent. Le comte se tut; je pris la parole : Madame, je conviens que j'ai quelques torts envers vous; mais les apparences me montrent plus coupable que je ne le suis en effet. — Comment! vous ne m'avez peut-être pas fait une infidélité? — Et une infidélité de quatre mois, interrompit le comte. Quatre mois, sans nous donner seulement de vos nouvelles! Mademoiselle, madame a raison; cela n'est pas bien. — Il faut aussi plaider un peu pour elle, dit madame de Fonrose : je sais de bonne part que cette absence de quatre mois lui a paru fort longue, et que si l'on avait voulu lui laisser la liberté de vous venir voir, elle en aurait de bon cœur profité. — Baronne, vous voudriez en vain l'excuser; vous n'ignorez pas qu'elle m'a trahie! Vraiment sans doute, reprit M. de Lignolle, c'est une espèce de trahison. —

Elle m'a sacrifiée ! — Oui, continua l'époux approbateur, elle nous a véritablement sacrifiés, si elle a été s'établir ailleurs. — Justement, monsieur, s'écria la comtesse ; c'est ce qu'elle a fait. — Madame, je me reconnais coupable; mais..... — Vous l'entendez, interrompit-elle, en joignant avec transport ses jolies petites mains qu'elle leva d'abord vers le plafond [1], et dont elle se couvrit les yeux et le front. Vous l'entendez ! elle a été s'établir ailleurs, elle-même en convient. Madame, daignez m'écoutez jusqu'à la fin, permettez... — Elle a été s'établir ailleurs ! répéta douloureusement la comtesse, qui se mit à pleurer ; elle a été s'établir ailleurs ! — Chez une femme, demanda le comte? — Eh, sans doute, chez une femme, lui répondit madame de Lignolle avec beaucoup de vivacité; vous faites des questions !... Il m'adressa la parole : Quelle est cette femme chez qui ?... — Que vous importe ce qu'elle est ? interrompit la comtesse. Qu'importe en quelle qualité? répliqua-t-elle encore. — Est-elle noble, cette femme-là ? me demanda-t-il. — Oui ! noble, s'écria-t-elle, comme mon palefrenier. — Et que fait-elle? — Ce qu'elle fait ! ce qu'elle fait ! dit la comtesse, dont la colère allait toujours croissant à chaque interrogation de son curieux mari; elle fait des sottises et de mauvaises plaisanteries. — Et elle s'appelle? — Madame de Lignolle, s'écria : Oh ! je le sais comment elle s'appelle; mais je veux que vous le disiez, mademoiselle. — Madame, dispensez-moi... — Mademoiselle, point de mauvaises excuses, je le veux. — Hé bien, elle s'appelle Montdesir. — Montdesir ! J'en étais sûre. Montdesir !... Elle a pu me quitter pour une autre !... Elle a été s'établir chez une madame Montdesir ! et la comtesse se remit à pleurer.

La voilà qui s'attendrit, me dit la baronne; elle va se calmer, elle va pardonner. Tombez à ses pieds, mademoiselle, et demandez grâce. Je me jetai à ses genoux que j'embrassai; et pendant que madame de Fonrose lui

1. Et non vers le ciel, comme ils le disent tous en pareil cas; il faut être exact.

adressait tout bas quelques mots de consolation, le comte me faisait, avec de doux reproches, une paternelle remontrance.

Vous êtes jeune, mademoiselle de Brumont, vous avez pour vous toutes les grâces de l'esprit et de la figure ; cependant vous ne parviendrez point à réparer l'injustice que la fortune vous a faite d'ailleurs, si vous êtes inconstante dans vos goûts, si vous ne voulez vous attacher à personne, si vous allez vous établissant partout, sans pouvoir vous fixer nulle part. Qui nous avez-vous préféré, je vous prie? une roturière, une femme de rien, qui est philosophe, je le parierais. N'étiez-vous pas cent fois mieux ici! Je ne crois point avoir manqué d'égards pour une demoiselle que j'estimais vraiment beaucoup; et quant à ma femme, elle vous aimait au point d'en être folle. D'abord, sans compter mille autres avantages, vous en aviez chez nous un très grand, qu'on rencontre rarement ailleurs, celui de deviner tous les jours des charades, et d'en faire vous-même tout à votre aise.

Le chagrin de la comtesse ne put tenir contre les dernières réflexions de son mari. A peine M. de Lignolle finissait de parler, que madame tomba dans les convulsions d'un rire inextinguible. Tout à coup la sombre douleur fit place à la joie folle, sur ce charmant visage où je vis les ris et les pleurs ensemble mêlés. Il m'était aisé de m'apercevoir que madame de Fonrose aurait, comme moi, donné de l'or pour qu'il lui fût permis de rire aussi haut que la comtesse ; mais j'étais, comme elle, retenu par la crainte de donner d'étranges soupçons à son mari qui nous regardait, et qui devait être également surpris du violent chagrin de sa femme et de son excessive gaîté. Le comte, en effet remarqua ma confiance; et voici comment il me rassura.

Vous avez l'air stupéfait, mademoiselle ; mais il ne faut pas que ceci vous étonne. *Aucune affection de l'âme ne m'échappe* à moi : dans votre absence, la belle humeur de madame s'était visiblement altérée; j'ai découvert qu'il y

avait un moyen sûr de lui rendre sa gaîté, je lui ai parlé charade. Aussitôt, voilà madame riant comme une folle. J'ai répété plusieurs fois l'expérience, et toujours avec le même succès. Vous en êtes vous-même témoin ; depuis un quart d'heure elle ne cesse ; et tenez, voilà un redoublement.

En effet, la comtesse recommença de plus belle, et madame de Fonrose ne se gêna plus ; je fus, comme elle, entraîné, et M. de Lignolle lui-même ne put voir trois personnes s'égayer de si bon cœur, sans se mettre de la partie. Nos bruyants éclats de rire durent être entendus de tout le voisinage.

Cependant, quoique mademoiselle de Brumomt pâmât de rire, le chevalier de Faublas ne perdait pas la tête. D'une bouche avide il pressait les lis d'un bras plus doux que l'ivoire, et d'une main caressante il serrait doucement les plus jolis genoux du monde. — Pardonnez-lui, dit à la comtesse madame de Fonrose, qui, ne s'ennuyant pas de me regarder, ne perdait aucun détail de cette joyeuse pantomime. — Pardonnez-lui, répéta le mari confident qui, non content de m'applaudir par des regards et par des signes, se baissa deux fois pour me glisser à l'oreille ces paroles tout à fait encourageantes : Bon ! bon ! ne vous lassez pas, tenez ferme, elle est vaincue.

Pardonnez-moi, m'écriai-je à mon tour d'une voix tendre et d'un ton suppliant ; pardonnez-moi, car je me repens et je vous aime, — Et moi aussi je vous aime, répondit-elle en m'embrassant ; et je vous pardonne, ajouta-t-elle en m'embrassant encore, mais à condition que vous ne verrez plus cette madame de Montdesir. — Oh ! non. — Et que vous n'irez jamais vous établir ailleurs que chez moi. — Jamais. — En ce cas, je vous pardonne, je vous aime, et je vous embrasse ; et si vous me tenez parole, je vous aimerai et je vous embrasserai toute ma vie. — Eh bien ! s'écria M. de Lignolle, charmé de la joie de sa femme, puisque madame vous aime, vous embrasse et vous pardonne, je veux aussi vous pardonner, vous aimer

et vous embrasser. Il m'honora de plusieurs baisers. — Et moi aussi, dit madame de Fonrose, je vous aime, je vous pardonne et vous embrasse ; car depuis un quart d'heure vous m'avez bien amusée.

Qu'on dise pourtant que les charades ne sont bonnes à rien! reprit le comte d'un air de triomphe. Voyez comme elles nous ont tous mis de bonne humeur, comme la paix s'est faite aussitôt que.... La comtesse l'interrompit : A propos de charade, mademoiselle de Brumont, savez-vous bien que monsieur n'a pas encore pu deviner la nôtre ? — Bon! c'est qu'elle n'est pas exacte, répondit-il. Voilà une bonne raison, s'écria madame de Fonrose. — Comment! mademoiselle, votre charade n'est pas exacte? Je lui répliquai, en montrant la comtesse: C'est madame qui l'a faite. Oui, répondit celle-ci; mais c'est vous qui me l'avez fait faire. N'importe, reprit la baronne; si elle n'est pas exacte, il faut la recommencer. La comtesse repartit : C'est notre intention, madame. Sans doute, dit M. de Lignolle, il faut la recommencer. Cela vous fera donc plaisir ? lui demanda sa femme. — Assurément, Madame, et beaucoup; je voudrais même pouvoir vous y aider, je voudrais pouvoir vous enseigner.... Je vous rends mille grâces, interrompit-elle. Je ne veux plus désormais d'autre précepteur que mademoiselle de Brumont. D'ailleurs, monsieur ce serait peut-être bien inutilement que vous essaieriez de devenir le mien. — Sans doute! j'ai fait dans ma vie, tant en énigmes qu'en charades, plus de cinq cents poèmes : ce serait un vrai travail pour moi de me remette aux premiers éléments. Cependant, monsieur, lui dis-je, je prendrai la liberté de vous observer que madame la comtesse est jeune, curieuse et pressée d'apprendre. Eh bien! mademoiselle, vous n'avez pas besoin d'un second pour lui montrer tout ce qu'il lui importe de connaître ; vous êtes, j'en suis sûr, très en état de donner d'excellents principes à votre écolière, et par exemple, quand une fois vous l'aurez commencée, je m'engage volontiers à la finir. — Non pas, s'il vous plaît: je prétends n'en céder à per-

sonne la gloire ni le plaisir. — Eh bien! comme vous voudrez; cela ne m'empêchera pas de m'intéresser vivement aux progrès de votre écolière. — Monsieur, ce que vous avez la bonté de me dire est très propre à m'encourager. Je donnerai de bonnes leçons à madame la comtesse, je vous le promets. — Donnez! mademoiselle, donnez! — Je ferai plus d'une charade avec elle, je vous en réponds. — Faites! mademoiselle, faites! — Ainsi, monsieur, dit madame de Lignolle, je puis donc, sans risquer de vous déplaire, m'occuper de ce petit travail-là. — Eh! bon Dieu, madame, toute la journée, si cela vous amuse. — Bon, reprit-elle, je suis contente! je m'en faisais quelque scrupule, parce que je craignais de m'arroger un droit que je n'eusse pas; mais à présent que vous m'en avez donné la permission, me voilà tout à fait à mon aise. — A la bonne heure; mais je vous engage à recommencer celle que vous avez seulement ébauchée ensemble; car sûrement je l'aurais devinée si elle avait été bien faite... Allons, mademoiselle, point de paresse, point de mauvaise honte; recommencez cela, faites-le mieux. — J'y tâcherai, monsieur. — De votre mieux et le plus tôt possible. — Ah! tout à l'heure, si madame le veut. — Non, interrompit la baronne, dînons, dînons; aussi bien vous aurez le temps. Je compte vous laisser passer ici la quinzaine. Je crus avoir mal entendu. Quoi! la quinzaine! lui dis-je. Vraiment, répondit-elle, le terme vous paraît court! je le conçois; mais je n'ai pu obtenir qu'il fût plus long. — Obtenir!... — J'ai tenté l'impossible, mademoiselle; car je savais combien vous désiriez prolonger votre séjour chez la comtesse. — Certainement.... mais. — Mais vos parents sont demeurés inflexibles. — Vous dites, madame, que mes parents!... — Ils ne vous ont accordé que quinze jours. — Vous dites que mes parents m'ont accordé.... — Oui, seulement quinze jours. Rien n'a pu les déterminer à se priver, pour un temps plus long, du bonheur de vous posséder chez eux. — Quinze jours! madame la baronne. Vous êtes sûre?... — Je suis sûre, mademoiselle, qu'ils

ne vous permettront pas de rester plus longtemps ; arrangez-vous d'après cela ; dans quinze jours je vous remmène, c'est une chose convenue ! — Convenue ! — Oui, mademoiselle, décidée.— Décidée ! madame. — Irrévocablement décidée, mademoiselle. — Ah ! ah ! — En attendant je viendrai vous voir tous les jours, comme vous pensez bien. — Oui, madame. — Et presque tous les jours aussi je les verrai, vos parents. — Oui madame. — Ainsi vous aurez perpétuellement de leurs nouvelles. — Oui, madame. — Et ils recevront continuellement des vôtres. — Oui, madame. — Tenez, ce soir je soupe avec l'un d'entre eux. — Je le sais, c'est même un de mes grands parents celui-là, je crois. — Justement, mademoiselle ; je lui parlerai de vous, de votre absence. — Ah ! je vous en serai bien obligé. — Je ne doute pas que d'abord cette séparation de quinze jours ne l'effraie comme les autres ; mais je lui ferai entendre raison là-dessus. — Vous me rendrez un vrai service. — Je vous réponds qu'il ne sera pas fâché. — Madame, je m'en rapporte à vous.

On conçoit que je demeurai très surpris de la manière artificieuse et hardie dont la baronne venait de m'établir, pour ainsi dire malgré moi, chez la comtesse. Cependant je n'oserai pas dire que j'en fus bien fâché, car peu de gens me croiraient ; mais du moins, ô ma Sophie ! j'assurerai qu'à l'instant même je pris intérieurement la ferme résolution de conserver mes relations avec madame de B***, pour être, en cas de besoin, promptement informé de ses découvertes, et pour me conduire en conséquence.

Le comte, qui n'avait rien perdu de mon dialogue avec madame de Fonrose, demanda si mes parents demeuraient maintenant à Paris. La baronne répondit qu'ils y étaient incognito, pour des raisons qu'elle savait, mais qu'elle ne pouvait dire.

Nous allons nous mettre à table. Je fus placé entre le mari et la femme : de temps en temps, la comtesse passait adroitement sous la nappe une main qui rencontrait

toujour la mienne, et mon genou touchait le sien. Aussi M. de Lignolle se fût-il étonné de nos fréquentes distractions, si madame de Fonrose, toujours attentive et toujours complaisante, n'eût vingt fois relevé la conversation prête à tomber, et vingt fois ne nous eût très habilement avertis de nos imprudences, ou tirés de nos rêveries. Au dessert cependant il fallut payer de ma personne. La baronne, soit qu'elle voulût me distraire de l'objet dont elle me voyait trop occupé, soit qu'elle prît quelque plaisir à me tourmenter un peu, la baronne s'avisa de me porter un coup plus difficile à parer que tous les autres. — A propos, dit-elle, vous savez sans doute la grande nouvelle; le chevalier de Faublas est sorti de la Bastille. —Qui, le chevalier de Faublas? demanda le comte. —Ne vous rappelez-vous pas l'histoire de ce joli garçon qui, sous des habits de femme.... — S'est introduit chez le marquis de B***. — Oui, oui. — Et l'on a remis en liberté ce mauvais sujet! et ce petit garnement ne sera pas claquemuré pour le reste de sa vie! — Comte, vous êtes bien sévère. On dit que c'est un très aimable enfant.... Un fieffé libertin qu'on aurait dû fouetter en place publique. La baronne alors m'adressa la parole : Mademoiselle de Brumont ne dit mot; est-elle de l'avis de monsieur? — Non, madame, pas tout à fait, non.... ce chevalier de Faublas dont vous parlez, je le juge excusable, s'il est bien jeune encore, à moins qu'il n'ait commis de ces fautes.... — Il a fait des horreurs! s'écria M. de Lignolle. Vous ne savez donc pas son histoire, mademoiselle? Je vais vous la conter. D'abord, il a quitté les habits de son sexe, et se donnant pour femme, il est entré dans le lit de la marquise de B***, presque sous les yeux de son mari. N'est-ce pas affreux? — Permettez que je vous arrête, monsieur; ceci ne me paraît pas vraisemblable. Est-il possible qu'un homme ressemble à une femme, si bien qu'on s'y méprenne? — Cela n'est pas ordinaire; mais cela s'est vu. — Si vous ne me l'assuriez, je ne le croirais pas, dit la comtesse. — Il faut le croire, répondit-il, car

c'est un fait. Au reste, ce marquis de B*** n'en est pas moins un imbécile, avec ses connaissances physionomiques. C'est la science du cœur humain qu'il faut posséder.... Je l'interrompis : Il me paraît que si vous aviez été à la place du malheureux marquis, ce M. de Faublas ne vous eût pas fait sa dupe. — Oh ! soyez-en sûre. Je n'ai peut-être pas plus d'esprit qu'un autre ; mais je suis observateur ; je connais le cœur de l'homme, et *nulle affection de l'âme ne m'échappe.* — Nous savons cela, dit la baronne ; mais pour revenir à notre mauvais sujet, je vais un peu vous étonner, en vous apprenant qu'il a l'obligation de sa liberté à la marquise. — A madame de B*** ! s'écria le comte. — A madame de B*** ! s'écria la comtesse avec beaucoup de vivacité. — A madame de B*** ! m'écriai-je moi-même, en jouant l'étonnement. — A madame de B*** ! répéta froidement la baronne. — Tout le monde l'assure. La comtesse se leva brusquement, et m'adressa la parole : Quoi ! c'est la marquise ?....

Elle parlait si haut et si vite, elle paraissait tellement surprise, inquiète et fâchée, que tremblant de l'entendre me faire ou quelque imprudent reproche ou quelque dangereuse question, je me hâtai de l'interrompre : Adressez-vous à madame la baronne. Qu'allez-vous me demander à moi, qui ne sais pas un mot de toute cette fable ? M. de Lignolle daigna me seconder. — Une fable, omme dit fort bien mademoiselle. En effet, comment imaginer que la marquise ait osé... — Il n'y a rien que de vrai dans ce que j'avance, reprit la baronne. Qu'une fille toute neuve, une vierge pure, sans passions et sans reproches, trouve scandaleux l'événement que j'annonce, et que, dans l'innocence de son cœur, elle refuse d'y croire, cela me paraît fort naturel. Je ne puis même, en passant, m'empêcher de blâmer la comtesse, qui a déjà quelque usage du monde, d'avoir été tout à l'heure tenté de questionner, sur certaine matière, une personne aussi inexpérimentée que l'est sa demoiselle de compagnie. Mais que M. de Lignolle, homme d'esprit, homme de tête, M. de Li-

gnolle, qui a l'expérience du monde, de la cour, et des femmes surtout, que M. de Lignolle, observateur profond, excellent juge, M. de Lignolle enfin, appelle fable un fait peu commun sans doute, mais qui n'est pas sans exemple et paraîtra même vraisemblable à quiconque connaît les mœurs de ce siècle de corruption : voilà ce que je ne conçois pas. — Encore, répondit le comte, faudrait-il que j'eusse particulièrement étudié le caractère de madame de B***. Je ne la connais que pour avoir entendu quelquefois parler d'elle. — Et moi, malheureusement pour l'avoir souvent rencontré dans mon chemin. Je pourrais lui contester les dons naturels et les dons acquis ; mais la plupart des jeunes gens de la cour disent qu'elle est belle, et ils le savent bien ; mais les vieux courtisans assurent qu'elle est plus qu'eux tous adroite, insinuante, artificieuse et dissimulée : il faut les croire. Ceux-ci lui accordent beaucoup d'esprit, ceux-là lui reconnaissent de grands talents ; tous généralement conviennent qu'elle est née pour l'intrigue, les uns s'étonnent que l'ambition puisse régner avec tant d'empire dans un cœur qu'ils croient fait pour des passions plus douces ; les autres, la voyant sans cesse occupée de plus grands intérêts, ne conçoivent pas par quel miracle il lui reste un moment pour l'amour. Ce que chacun ne peut se lasser d'admirer en elle, c'est un continuel mélange de l'audace qui distingue les forts, et de l'astuce qui semble n'appartenir qu'aux faibles. Quelquefois elle étonne ses ennemis et ses rivales par les coups hardis qu'elle frappe : souvent elle les fatigue de sa tranquille patience et de sa persévérance éternelle. Tantôt c'est le tigre irrité qui s'élance sur le chasseur et le terrasse, et tantôt le chat sournois qu'on voit des heures entières tapi près de la retraite de la proie qu'il attend. Tenez, je ne veux pour preuve de sa rare capacité, que la manière dont elle s'est relevée plus puissante, après sa terrible chute. Quand son affaire avec le chevalier de Faublas fit tant de bruit, nous la crûmes perdue ; elle seule eut le courage de ne pas désespérer de

sa fortune. Vous dire comment elle persuada à son mari, coiffé, battu et mécontent, qu'il n'était pas un sot, je ne le saurais; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui nous voyons qu'ils vivent très bien ensemble. Au reste c'est là le moindre des succès qu'elle s'était promis; dès qu'elle eût enchanté le bon epoux, elle songea à délivrer l'ami charmant. Pour cela que fait-elle ? M. de *** qui avait beaucoup de partisans, parce qu'il jouissait d'un léger mérite et d'une fortune considérable, M. de *** depuis longtemps était vainement amoureux d'elle, et vainement visait au ministère. La marquise entre dans le parti nombreux qui le porte aux premières places; après quatre mois d'efforts, elle culbute le ministre, effraie un des concurrents, trompe l'autre, et l'heureux compétiteur qu'elle sert se voit enfin nanti du fameux portefeuille. Alors sa bienfaitrice ne dédaigne pas de devenir son amante..... Vous paraissez étonnée, mademoiselle de Brumont ? ... Hélas ! oui, la belle victime s'est immolée... Elle a généreusement consommé le grand sacrifice. Ainsi madame de B*** retrouve son premier crédit qu'elle augmente encore. Ainsi le chevalier de Faublas est rendu à la société, pour y faire, si nous n'y prenons garde, quelque nouvelle incartade.

Enfin, madame de Fonrose se tut; et puisqu'elle ne voulait que m'embarrasser, elle eut lieu de s'applaudir de la nouvelle fatale; fatale, car je m'en affligeai beaucoup. En ne m'examinant qu'un peu, je ne trouvais guère probable que l'adorateur de Sophie et l'amant de la comtesse fût encore amoureux de madame de B***. Cependant j'entendais s'élever du fond de mon cœur une voix secrète qui me criait que la marquise aurait dû me laisser en prison. Oui, dans mon déplaisir extrême, j'osais accuser mon amie d'avoir trop fait pour moi. Ils auraient donc raison, les consolants moralistes qui, tous les jours, impriment que l'homme est naturellement ingrat ?

Madame de Lignolle, mécontente de mon chagrin, qu'il n'était pas malaisé d'apercevoir, fit tout haut cette remar-

que: Vous avez l'air bien sérieux, mademoiselle. Vraiment oui, dit le comte. Je ne répondis rien à la comtesse, parce que la baronne, habile à deviner, et prompte à prévenir les imprudences de son amie, déjà s'était emparée d'elle, et tout bas lui disait sans doute ce qu'elle croyait propre à la retenir et à la calmer ; mais je saisis ce moment pour m'approcher de M. de Lignolle, et lui confier un grand secret. Monsieur, si j'ai bonne mémoire, vous m'avez autrefois témoigné le désir qu'il ne fût jamais question d'amourette et de galanterie devant votre jeune épouse.— Il me répondit : Cela est vrai ; mais il est question de ce libertin ; je prends de l'humeur, je me laisse entraîner, et j'oublie mes résolutions. Au reste, je vous remercie de l'avis que vous voulez bien me donner, j'en vais profiter ; nous allons nous entretenir d'autre chose. Il me tint cruellement parole ; je fus, toute la soirée, obligé de deviner des charades, d'entendre de longues dissertations sur les affaires de l'âme.

A dix heures la baronne se retira pour aller souper avec celui qu'elle appelait mon grand parent. A minuit, M. de Lignolle souhaita à la comtesse une bonne nuit, et un bon sommeil à mademoiselle de Brumont. De ces deux souhaits si contraires, un seul pouvait être exaucé ; la comtesse eut une bonne nuit, justement parce que mademoiselle de Brumont dormit peu.

Ne vous en étonnez pas, vous qui vous souvenez qu'hier au soir et ce matin, Justine m'a passablement occupé. Songez à ma détention trop longue, songez que l'économique régime du célibat, rigoureusement gardé pendant cent vingt mortels jours, a dû convenablement me préparer aux excès dispendieux de plusieurs nuits heureuses.

Et vous aussi, malheureux amants qui, pour avoir rencontré la satiété dans les bras de l'amour ne concevez plus un bonheur trop au-dessus de vos forces, recevez, avec mes preuves, un avis salutaire, et prenez courage; faites-vous mettre à la Bastille, restez-y quatre mois seulement, et quand vous en sortirez, vous verrez de quoi vous serez ca-

pable : avec quel empressement vous volerez aux genoux de vos maîtresses ! Ah ! que de fois vous leur direz : Je vous aime, si elles vous le disent une fois ! Ah ! que vous les retrouverez jolies, si vous les retrouvez fidèles!

La mienne l'était, et jura de l'être toujours. De mon côté, je la rassurai si bien, que, le lendemain matin, son cœur ne conservait aucun soupçon jaloux. Nous fîmes ensemble un déjeuner charmant, car nous ne fûmes pas gênés par la présence d'un tiers. M. de Lignolle, en partant pour Versailles, où il allait passer plusieurs jours, m'avait recommandé de tenir fidèle compagnie à sa femme et d'avoir soin d'elle.

Ce fut elle qui prit soin de moi ; ses petites mains arrangèrent mes cheveux, ses petites mains m'habillèrent. Il est vrai que je n'en fus ni mieux coiffé ni mieux vêtu ; il est vrai que, plein de reconnaissance, je lui rendis, maladroitement si l'on veut, mais pourtant fort bien, à ce qu'elle disait, tous les services que j'avais reçus d'elle. La matinée tout entière comme un instant, s'écoula dans ces occupations si douces. Nombrez, s'il se peut, les distractions qui prolongèrent nos travaux, et les folies qui les interrompirent. Madame de Lignolle, naturellement si vive, est devenue plus étourdie de moitié ; Faublas, que vous connaissez, serait-il plus raisonnable qu'elle ? Figurez-vous notre enfantine joie, nos comiques tendresses, nos bruyants transports. Imaginez jusqu'à quel point nos caprices peuvent être amusants et nos espiègleries piquantes. Devinez le babil de nos querelles, et le silence de nos combats. Représentez-vous ce que nos bouderies ont de plus intéressant, et nos raccommodements de plus voluptueux : fille de compagnie peu respectueuse, je viens de faire à ma maîtresse une malice presque impertinente ; et pour m'attirer plus sûrement le châtiment que je mérite, j'ai l'air de vouloir m'y dérober. La comtesse, qui me voit fuir, vole sur mes pas, et sur mes pas se précipite dans la sombre alcôve où je parais chercher à me cacher : un cri qu'elle pousse annonce que je suis découverte et saisie,

mais le vainqueur tout à coup vaincu, reconnaît trop tard le piège qu'on lui tendait, il tombe et demande grâce ; je reste inexorable, et je donne un baiser. O vous ! qui que vous soyez, que ces jeux effarouchent, si dans vos sévérités, vous voulez du moins vous montrer équitables, ne nous jugez point selon les rigoureuses lois qui gouvernent les hommes : je n'ai pas dix-huit ans encore, la comtesse en compte à peine seize ; nous sommes deux enfants.

Madame de Lignolle n'avait pas fait défendre sa porte pour tout le monde. Nous reçûmes, dans l'après-dînée, la visite de madame de Fonrose qui m'apporta des nouvelles de mon père, et celle de la marquise d'Armincour, à qui sa nièce avait mandé le retour de mademoiselle de Brumont. La bonne tante, enchantée de me revoir, me prodigua les compliments. Pénétrée pour moi de la plus profonde estime, elle n'avait point oublié que je réunissais à l'avantage assez commun de tout connaître le rare talent de tout expliquer, et que, dans une circonstance embarrassante, je l'avais puissamment aidée à donner à son Éléonore [1] des instructions de première nécessité. La vieille marquise m'aimait tant et me faisait tant de caresses, que je ne pouvais, sans manquer à la reconnaissance, trouver sa visite trop longue. Sur quoi j'observai que la baronne, qui apparemment me jugeait ingrat, s'efforça, par toutes sortes de moyens, d'emmener la bonne tante souper chez elle. Quand elle vit qu'il était impossible de l'y décider, elle prit elle-même le parti de rester avec nous. A minuit nos deux convives se retirèrent ; la même jolie femme de chambre qui m'avait habillée s'empressa de détruire son ouvrage, et l'amie de la comtesse redevint son amant.

Je dis l'amie de la comtesse, et je dis bien. On savait chez elle que je n'étais plus sa demoiselle de compagnie. Au reste, je crois que dans l'occasion tout bon gentil-

1. Rappelez-vous que c'était le nom de baptême de la comtesse ; nous en aurons besoin.

homme pourrait, sans déroger, se mettre en condition comme j'y eusse été. Vraiment! le matin présider à la toilette de madame, causer l'après-dînée dans son boudoir, et le soir entrer dans son lit, je ne vois rien là qu'un jeune homme bien né doive trouver pénible, et ne puisse faire honorablement. Quant à moi, je sais bien que je remplissais les différents devoirs de ma place avec grand plaisir, et sans craindre de compromettre ma noblesse. De toutes manières, je me trouvais chez madame de Lignolle aussi bien que chez moi.

Aussi bien que chez moi!... .. de temps en temps, mais pas toujours. Non, mon père, non. Quoique deux journées seulement se fussent écoulées depuis notre séparation, je sentais le besoin de vous revoir. O ma Sophie! je brûlais du désir d'aller chez Justine savoir si madame de B*** n'avait rien appris de ton sort, et l'idée de tes infortunes empoisonnait mon coupable bonheur.

Ce fut pour l'amour de ma femme que j'eus avec ma maîtresse un démêlé sérieux, dès que le jour parut. Je crois que tu pleures, s'écria la comtesse étonnée; qu'as-tu donc? Lui avouer que je donnais ces larmes à l'absence de Sophie, c'eût été vraiment une cruauté; j'aimai mieux me permettre un officieux mensonge, je m'afflige parce qu'il faut, mon Eléonore, que je vous quitte pour quelques heures. — Me quitter! pourquoi faire? — Une visite... — A qui? — Pas à mon père, car il me retiendrait, et je veux revenir; mais à ma sœur. — A ta sœur; mon bon ami, rien ne presse. — Je ne puis m'en dispenser aujourd'hui. — Tu ne le peux? — Non. — Absolument? — Absolument. — Eh bien! j'irai avec toi. — Quelle idée! nous montrer ensemble dans les rues de Paris! On n'a qu'à me reconnaître? Nous baisserons les stores. — Oui, ne faut-il pas toujours descendre de voiture et y remonter? Et puis est-il possible que je te mène à ce couvent? A quoi cela ressemblerait-il? — Je t'attendrai à la porte. — Eh non! non. — Vous ne voulez pas? — Je le voudrais de tout mon cœur; mais... — Vous me trompez. — Ma jolie pe-

tite amie, peux-tu le croire? — Je le crois : vous méditez une infidélité. — Eléonore... — Ce n'est pas chez votre sœur que vous allez, mais chez cette indigne marquise, ou peut-être chez cette petite sotte de Montlesir. — Ma chère Éléonore!... — Mais si vous avez des rendez-vous, vous les manquerez; car je vous défends de sortir... — Vous me le défendez! — Oui, je vous le défends. — Madame, prenez ce ton avec M. de Lignolle, tant qu'il voudra bien le permettre; quant à moi, je vous déclare que je ne le souffrirai pas, et que je veux sortir tout à l'heure. — Et moi, monsieur, je vous déclare que vous ne sortirez pas. — Je ne sortirai pas? — Non. — Ah! nous allons voir.

Je fis un mouvement pour me précipiter hors du lit : de la main droite elle me retint par les cheveux, et de la gauche elle tira le cordon de sa sonnette avec tant de violence, qu'elle le cassa. Ses femmes effrayées accoururent à sa porte. Elle leur cria : Qu'on dise au suisse qu'il tienne l'hôtel exactement fermé, et qu'il ne laisse sortir aucune des femmes de ma maison.

Cette manière de garder un amant me parut si neuve, que je fus obligé d'en rire : ma gaîté plut à la comtesse, qui se mit à rire aussi. Quelques minutes se passèrent dans le délire de cette joie, nous nous levâmes ensuite; et quand je fus habillé, la querelle recommença.

Eléonore, je m'en vais; je te donne ma parole d'honneur qu'avant deux heures je serai de retour. — Mademoiselle de Brumont je te donne ma parole que mon suisse ne te laissera pas sortir. — Quoi! sérieusement, madame? — Très sérieusement, monsieur. — Comtesse, je n'essaierai point de forcer le passage, parce qu'ajouter à votre imprudence une imprudence encore, ce serait visiblement vous compromettre; mais souvenez-vous de la violence que vous me faites, songez que vous n'aurez pas toujours le pouvoir de retenir votre amant chez vous malgré lui, et qu'une fois libre, il pourra tarder longtemps à venir reprendre un joug que vous lui aurez rendu pesant. — Ah! l'indigne il menace de m'abandonner!...

Faublas, quand tu ne reviendras pas, je t'irai chercher... j'irai chez toutes tes maîtresses les unes après les autres; chez cette madame Montdesir, pour la souffleter; chez la marquise, pour te redemander à son mari; jusque chez ta femme, s'il le faut, pour lui déclarer que je suis ta femme aussi... oui, ta femme... Ce M. de Lignolle ne s'est marié qu'avec mon bien. C'est toi qui m'as vraiment épousée; c'est toi seul, mon ami, tu le sais bien... Pourquoi veux-tu sortir, et m'aller faire une infidélité? Pendant que tu étais à la Bastille, je n'avais de rendez-vous avec personne, moi : je ne savais que t'appeler, m'impatienter et gémir... Est-ce madame de B*** qui t'attend? Avoue-le, je te le pardonne, si tu n'y vas pas... Quel avantage a-t-elle donc sur moi, cette madame de B*** que tu me préfères? Est-elle belle? je suis jolie. A-t-elle des talents? tu ne connais pas tous les miens; je chante bien, je danse mieux, et je vais tout à l'heure, si tu le veux, te jouer sur mon piano toutes les sonates d'Hédelman et de Clémenti. A-t-elle de l'esprit? je n'en manque pas; vous aime-t-elle beaucoup? je vous aime davantage, et je suis plus jeune, plus fraîche, plus aimable. Je te le dis, moi, je te le dis... Tu ris, Faublas! Hé bien, oui! ne sors pas, et nous allons rire, causer, jouer ensemble, courir l'un après l'autre, nous caresser, nous battre, nous amuser comme hier. Hier, le temps a passé si vite! Reste avec moi, mon bon ami; je te promets que cette journée-ci ne nous paraîtra pas moins courte que celle d'hier. — Tout cela, madame, est inutile. Vous me retenez de force; mais prenez garde que votre prisonnier ne vous échappe; car, en quittant sa chaîne, il la brisera. — Vous osez répéter encore... Mettez mon courage à cette horrible épreuve, et vous verrez... perfide! Je vais partout à votre poursuite, je vous surprends chez une rivale, je la tue, je vous tue, je me tue, et jusque dans mes derniers moments du moins, je vous prouve que je vous adore, ingrat que vous êtes!.... Grands dieux! où suis-je? Je ne me connais plus... Faublas, mon ami, ne sois pas fâché, ne sors pas... Tu ne

dis mot, tu me repousses... Ah! je t'en prie, pardonne-moi. Tiens, regarde, je pleure, je suis à genoux.

Je fus attendri; je la relevai, je la consolai, nous entrâmes en pourparler, nous capitulâmes. J'obtins qu'on irait tout à l'heure lever chez son suisse la défense qui me tenait aux arrêts chez elle; mais elle obtint que je ne sortirais pas.

Le lendemain cependant je me sentis plus inquiet; et résolu de voir Justine à quelque prix que ce fût, je parlai de ma sœur à la comtesse. L'interminable dispute allait s'échauffer, lorsqu'au coup de marteau du maître, les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. M. de Lignolle accourut à l'appartement de sa femme, et du plus loin qu'il nous vit, il s'écria : Félicitez-moi, mesdames, je rapporte de Versailles le brevet d'une pension de deux mille écus. — Pour qui? demanda la comtesse.— Pour moi, répondit-il de l'air du monde le plus satisfait. — Monsieur, j'en suis fort aise, puisque vous paraissez content; mais qu'est-ce pour vous qu'une pension de six mille livres? — Je n'ai pas pu l'obtenir plus forte. — Vous m'entendez mal, reprit-elle d'un ton froid, qui contrastait merveilleusement avec la joie de son mari. Loin de me plaindre que la pension soit trop modique, je m'étonne que vous l'ayez sollicitée, vous, monsieur, qui possédez plus de douze cent mille livres de biens-fonds, et à qui j'ai apporté près du double en mariage. — Madame, on n'est jamais trop riche. — Hé! monsieur, tant d'honnêtes gens ne le sont pas assez! Pourquoi ne pas laisser les grâces de la cour se répandre sur ceux qui en ont un véritable besoin? — Il est vrai, dit le comte en se frottant les mains, qu'une foule d'amateurs s'était mise sur les rangs; je n'ai pas été seul favorisé. Les brevetés sont : d'Apremont, que vous connaissez... — Une seule de ses terres lui rapporte vingt mille écus! — Et de Verseuil..... — Il est lieutenant d'une province! — Et d'Hérival aussi. — Son oncle, ancien ministre, l'a chargé de richesses qu'il dissipe, et d'honneurs dont il est indigne. — Flainville

encore. — Il a, par l'agiotage, quadruplé l'opulente succession de ses pères ! — Et puis un monsieur de Saint-Prée. ... Mais non, je me trompe, celui-là n'a rien obtenu.

Ah ! le brave homme ! m'écriai-je. Quel dommage ! — Vous le connaissez ? me dit la comtesse. — Oui, madame. Un vieux officier plein de mérite et de courage ! vous ne verriez pas, sans admiration, les cicatrices dont il est couvert ; et le récit des malheurs qui ont renversé sa fortune vous intéresserait vivement. — Il est pauvre ! s'écria-t-elle. — Très pauvre. On s'est montré du moins assez juste pour recevoir l'aîné de ses garçons à l'école militaire, et sa fille cadette à Saint-Cyr. — Il a beaucoup d'enfants ? — Trois autres demeurent encore à sa charge, et comme lui languissent dans un village du Languedoc. — Là ! dites-moi, n'est-ce pas une chose affreuse, que des courtisans, ngeite unj dans l'opulence, enlèvent à cette famille infortunée son honorable et dernière ressource ?..... Elle se tourna vers son mari : N'en êtes-vous pas honteux ? — Honteux de quoi ? répondit le comte. Si ce monsieur est malheureux, qu'il se plaigne ; s'il est oublié, qu'il se montre. Que fait-il dans sa province ? qu'il vienne à Versailles, qu'il paraisse à l'œil-de-bœuf ; est-ce à moi de l'aller chercher ? Il a fait de malheureuses campagnes ; hé bien ! dix mille officiers n'ont-ils pas été blessés comme lui ? n'est-il pas guéri comme eux ? A la cour, ce ne sont pas des cicatrices qu'il faut montrer ; il ne s'agit que d'avoir des amis, de la patience et de l'importunité. Si rien de tout cela ne manque à ce M. de Saint-Prée, son tour viendra. La comtesse repartit avec vivacité : Mais sans vous, peut-être, son tour était venu. M. de Lignolle, affectant le ton de la supériorité, répliqua : Que vous êtes enfant ! vous n'avez pas la moindre connaissance du monde. Supposons que, pour faire place à ce monsieur, je me fusse bonnement retiré ; d'autres moins délicats l'auraient écarté. D'ailleurs, si dans dans la vie on était arrêté par la foule des petites considérations particulières, on ne songerait

jamais à soi. Madame de Lignolle rougit, pâlit, frappa des pieds : Brumont, vous l'entendez ! voilà de ces raisons qui me mettent hors de moi ; cela ferait sauter au ciel ?.... Monsieur, je ne connais, comme vous le dites bien, ni le monde, ni le cœur humain, ni Dieu merci, l'art des beaux raisonnements ; mais j'écoute ma conscience : elle me crie qu'aujourd'hui vous avez surpris les ministres, trompé le roi et volé des malheureux. — Madame, l'expression... Oui, monsieur, volé ! Son mari voulut sortir, elle le retint; et d'un ton qui paraissait plus calme, elle continua : Si vous ne trouvez pas moyen, sous quelques jours, de vous démettre de votre pension en faveur de M. de Saint-Prée, je vous déclare que je me chargerai du soin de lui faire passer tous les ans deux mille écus par une voie indirecte, et par forme de restitution. — Comme il vous plaira, madame, vous le pouvez, sans vous gêner beaucoup : ce sera tout au plus le tiers de la somme annuelle que vous vous êtes réservée pour votre entretien. — Ne vous en flattez pas, monsieur, je ne toucherai point à cette portion de mon revenu. Quoique je ne vous en doive aucun compte, je suis bien aise de vous répéter ce que je vous ai déjà dit cent fois ; je ne me consolerais pas de dépenser follement vingt mille francs en bagatelles de toilette, lorsqu'il y a dans vos terres des misérables qui manquent de pain. Je ferai de mes économies un emploi selon mon cœur. Quant à la dette que vous venez de contracter envers M. de Saint-Prée, vous l'acquitterez avec les biens qui nous sont communs. Si vous m'en laissez le soin, j'engagerai mes diamants ; et quand je les aurai fait mettre au Mont-de-Piété pour vous, nous verrons si vous ne les retirez pas. — Non, madame. — Non ? Je pense que vous osez dire non ! Moi, je vous répète que je le veux, et que cela sera. Monsieur le comte, vivons en paix, croyez-moi, ne me poussez point à bout ; j'ai des parents, j'ai des amis, j'ai raison, ma séparation ne serait pas difficile à obtenir. Vous vous passerez bien de ma personne, je le sais, mais la perte de mon bien pourrait vous lais-

ser des regrets amers..... Tiens, Brumont, car je ne puis m'en taire, tu vois l'homme du monde le plus insensible et le plus avare. Il faut que tous les jours je me dispute avec lui pour empêcher des lésineries ou des injustices. Depuis six mois que nous sommes ensemble, je n'ai pas eu la satisfaction de le voir une fois, une seule fois, secourir un malheureux ! Son unique bonheur était de thésauriser, il s'est fait un dieu de son or ! Aujourd'hui, qu'il vient d'augmenter ses richesses, il ne vit que de l'espérance de les augmenter demain ; et demandez-moi pour qui ? Pour des collatéraux ; car des pauvres, il ne sait pas s'il en existe ; et des enfants, il n'en aura jamais, à moins qu'une malheureuse charade....

Depuis un quart d'heure la comtesse était fort en colère; tout à coup elle se mit à rire comme une folle. Cependant après un court moment de réflexion elle reprit:

A moins qu'une malheureuse charade.... ne tienne lieu d'un enfant chéri..... Au reste, il a raison de les aimer, car elles ne lui coûtent rien à faire... A propos d'enfants, monsieur, il me tarde de revoir les miens. L'automne dernier je désirais aller faire un tour dans le Gâtinais, vous m'avez retenue par des visites de mariage, et j'ai su que depuis vous avez fait à ma terre un voyage que vous vouliez que j'ignorasse. Maintenant que je vous connais, cette mystérieuse visite m'alarme pour mes paysans. Monsieur, je prétends que les vassaux de la marquise d'Armincour n'aient pas à se plaindre d'être devenus ceux de la comtesse de Lignolle. Bonnes gens, ma bonne tante m'éleva parmi vous ; elle fit de vos honorables travaux mes premiers plaisirs, et de vos innocents plaisirs mes plus charmantes occupations; elle vous apprit à me chérir; elle m'apprit à vous respecter; elle m'apprit à être heureuse de votre bonheur, fière de votre amour, et riche de vos prospérités. Souvent elle me disait (je m'en souviens avec délices), elle me disait: Éléonore, ne trouves-tu pas bien doux d'avoir, à ton âge, autant d'enfants qu'il y a d'habitants dans ce village ? Oui, ce sont mes

enfants ; oui, bonnes gens, je veux vous ramener votre mère: elle ne vous paraîtra pas trop vieille encore, et j'espère que maintenant, comme lorsqu'elle était plus petite, vous la verrez avec attendrissement encourager vos travaux, ordonner vos fêtes, ouvrir vos bals, présider à vos banquets, récompenser vos laborieux garçons, et couronner vos jolies rosières.

Tout à l'heure la comtesse riait; maintenant je voyais ses yeux se remplir de larmes.

Monsieur, reprit-elle aussitôt avec beaucoup d'impétuosité, je pars demain. — Demain! Madame, c'est trop tôt, la saison... — Pardonnez-moi, monsieur: le printemps qui s'approche ramène les beaux jours: il fait un temps superbe. Demain je pars pour ma terre du Gâtinais; j'y reste quelques jours, je reviens ensuite chercher ma tante, dont les affaires sont finies, et je vais avec elle passer quelques semaines en Franche-Comté. J'ai aussi des enfants dans ce pays-là. — Mais, madame..... — Monsieur, demain je pars, c'est une chose décidée. J'emmènerai mademoiselle de Brumont. Si vous êtes prêt, vous viendrez avec nous. Avez-vous affaire ? Ne vous gênez pas. Je n'ai besoin, ni pour mes travaux, ni pour mes plaisirs, d'un homme également incapable de contribuer au bonheur ou de compatir aux misères de personne.

A l'instant même elle ordonna qu'on préparât ses malles et sa voiture de campagne. M. de Lignolle s'en alla mécontent et soumis.

Cependant la comtesse versait quelques larmes; je voyais l'intérêt le plus tendre régner sur son visage, où le feu de la colère venait de s'éteindre; mon cœur se pénétrait du sentiment délicieux dont le sien paraissait vivement ému. La sensibilité, fille de la Providence, et quelquefois du malheur, sœur de la commisération et mère de la bienfaisance, est, je crois, une de ces vertus qui, pour l'éternelle propagation de notre espèce, nous fut accordée à nous autres hommes, afin que nous pussions être aimés, et à vous, nos douces compagnes, pour que vous eus-

sez à tout âge et en tout temps un sûr moyen de plaire. Au moins j'ai toujours vu qu'il n'y a point de si vieille figure qui ne puisse rajeunir son expression touchante ; et tel est même son admirable pouvoir, qu'en embellissant la moins jolie, elle ajoute encore mille agréments à la plus belle. Jugez donc combien, en ce moment, madame de Lignolle me parut plus brillante de ses attraits piquants et de son extrême jeunesse, et soyez moins étonné d'apprendre qu'une cause, en soi digne d'éloges, ait produit par l'occurrence des effets condamnables.

Quelques minutes après son départ, M. de Lignolle revint à l'appartement de madame. Heureusement j'avais mis les verrous. — Vous vous êtes enfermée? cria-t-il. — Oui, monsieur, répondit-elle. — Pourquoi donc ? — Parce que nous recommençons notre charade. — Est-ce une raison pour que je n'entre pas ? — Si c'est une raison! je le crois bien. Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne voulais pas être dérangée quand je composais. Revenez dans un quart d'heure, la leçon sera peut-être finie.

Elle ne dura pas si longtemps la leçon ; mais après l'avoir prise et donnée, l'écolière et le disciple eurent une petite explication qu'il ne fallait pas que tout le monde entendît.

Éléonore, ma charmante amie, tout à l'heure je t'écoutais avec transport prêcher à ton mari, qui ne les connaît pas, des vertus que j'idolâtre. Tu m'es devenue plus chère, tu me parais plus jolie. — Eh bien ! me répondit-elle, c'est ce que ma tante m'a toujours dit ; toujours elle m'a répété qu'un air de bonté parait une figure mieux que tous les chapeaux de mademoiselle Bertin. Elle avait donc raison, puisque mon amant s'en aperçoit. Oh! que je suis contente ! s'écria-t-elle en faisant un saut de joie ; que je suis contente d'être bonne, puisqu'en effet cela me rend plus aimable à tes yeux ! Tiens, Faublas, je le serai chaque jour davantage. Tiens, mon ami, j'ai mes défauts; comme tout le monde ; je suis vive, impérieuse, colère; on me croirait méchante, et dans le fond, il n'y a pas de meilleure femme que moi ; je vaux de l'or. Tous les

jours tu me découvriras des qualités nouvelles, je te le dis. Tu verras, tu verras..... Demain je t'emmène à ma terre, en es-tu bien aise ? — J'en suis enchanté, ma petite amie. — Pourquoi petite? Pas tant, ce me semble. Ne trouves-tu pas que je suis grandie depuis quatre mois. — Au moins d'un pouce. — Ah! je compte grandir encore. Je grandirai, sois-en sûr. Cela te fera plaisir aussi, n'est-il pas vrai ? — Grand plaisir, assurément. Pour revenir à la question que tu me faisais tout à l'heure, je suis enchanté d'aller à la campagne avec toi ; mais si tu veux que je parte demain, il faut souffrir que j'aille aujourd'hui chez Adélaïde, et que j'y aille seul.

Ici recommença notre dispute, qui cette fois se termina tout à mon avantage; j'eus même le bonheur de faire comprendre à la comtesse qu'il ne fallait pas qu'elle me donnât son carrosse. On fit avancer un honnête fiacre, à qui l'indiquai d'abord le couvent d'Adélaïde; mais à quelques pas de l'hôtel, je priai mon phaéton de me conduire incognito chez Justine.

La paresseuse était encore au lit, où M. de Valbrun causait avec elle. Tous deux pourtant, dès qu'on eut annoncé mademoiselle de Brumont, lui crièrent d'entrer. Je fus reçus comme un ami commun. Je ne sais pas si le vicomte, tout à fait exempt de jalousie, trouvait à me voir chez sa maîtresse autant de plaisir qu'il mit d'affectation à me l'assurer; mais je sais bien que madame de Montdesir faisait des efforts malheureux pour que M. de Valbrun ne vît pas qu'elle lui préférait M. de Faublas. La pauvre enfant, encore un peu neuve dans son métier, remplissait difficilement sa tâche. J'avoue que ce ne fut point pour l'aider à sortir d'embarras que je lui parlai de mes affaires. Elle parut fâchée de m'apprendre qu'elle n'avait aucune nouvelle à me donner de la part de la marquise, et elle se chargea volontiers de la faire avertir que je partais avec madame de Lignolle pour le château de ***. Le vicomte me promit, de son côté, qu'il ne dirait point à la baronne en quel endroit il m'avait rencontré.

Du Palais-Royal j'allai rue Croix-des-Petits-Champs, au couvent de ma sœur. Paraître devant elle dans mon nouveau travestissement, c'eût été beaucoup affliger ma chère Adélaïde, et commettre une imprudence inutile. Je me contentai de griffonner dans ma voiture, et de faire remettre à la tourière un petit billet, par lequel j'apprenais à mademoiselle de Faublas que son frère allait passer quelques jours à la campagne.

En effet, le lendemain de bonne heure, nous partîmes, madame de Lignolle et moi. Le comte, retenu pour quelques affaires, nous faisait espérer qu'il lui serait impossible d'aller nous rejoindre avant huit jours. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la folle joie que ressentit ma jeune maîtresse, lorsqu'elle se vit en route avec moi; je ne vous dirai pas non plus jusqu'à quel point ce voyage m'amusait; mais vous savez qu'on ne s'ennuie pas de courir la poste avec une femme qu'on aime. Il était près de cinq heures lorsque nous arrivâmes à son château, distant de Paris de plus de vingt lieues. Nous n'avions pas dîné, je sentais un vif désir de me mettre à table; mais la comtesse s'occupa d'abord d'un autre soin, qu'elle jugeait plus essentiel. Nous commençâmes par aller visiter l'appartement qu'on lui avait préparé. Elle fit dresser un second lit à côté du sien. Il était désormais décidé que mademoiselle de Brumont coucherait partout où coucherait madame de Lignolle.

Cependant la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue dans les villages dont la comtesse était seigneur, il y eut le soir même grand concours au château. Madame de Lignolle ne reçut point la triste et cérémonieuse visite d'un campagnard gentillâtre, fier de son antique inutilité, ni de quelques bourgeois enrichis, plus vains encore de leurs privilèges nouveaux; sa nombreuse cour se composa tout entière de ces hommes presque partout dédaignés et partout respectables, à qui la plupart de nos gens prétendus *comme il faut* ont persuadé que le premier des arts était un vil métier. Moins crédule et plus fortuné, chacun

des honnêtes laboureurs que je voyais paraissait avoir la conscience de ses talents en particulier, et, en général, le noble orgueil de son état. Tous montraient devant madame de Lignolle une modeste assurance; tous étaient redevenus des hommes, depuis qu'une femme les avait protégés; tous, en se félicitant du retour de la comtesse, s'affligeaient de ne pas revoir la marquise, et demandaient au ciel qu'il lui plût de rendre à la nièce les bienfaits dont la tante les avait comblés. Pressés autour de ma charmante maîtresse, les femmes l'accablaient de remercîments et d'éloges, les filles la couvraient de fleurs, les enfants se disputaient sa robe pour la baiser. Digne de l'amour qu'elle inspirait, madame de Lignolle avait retenu tous les noms; elle adressait au vieux Thibaut un remercîment affectueux, à la bonne Nicolle une obligeante question, un compliment flatteur à la jeune Adèle, une douce caresse au petit Lucas. Elle s'inquiétait avec intérêt de la situation des affaires communes : en vérité, vous eussiez dit une tendre mère tout à l'heure revenue au sein de son heureuse famille.

Eléonore, lui dis-je, ma chère Eléonore, vous méritez d'être l'objet de l'allégresse générale, car vous paraissez l sentir vivement. — Très vivement, mon ami, je t'assure. Je suis touchée jusqu'aux larmes. Jamais, cet hiver, la plus intéressante tragédie ne m'a si fort émue. Dis-moi donc pourquoi tant de gens opulents, qui, dans leurs terres, ne font de bien à personne, courent à Paris s'attendrir au théâtre sur des maux factices? — Ils ne s'y attendrissent pas, mon amie; dans nos salles, ce n'est que le *tiers-état* qui pleure. Les gens prétendus *comme il faut* ne savent pas même quand l'acteur est là; ils vont à la comédie pour se lorgner dans les loges, et se saluer dans les corridors. Vous concevez qu'ils ne s'amusent pas, mais s'étourdissent pendant quelques heures sur l'ennui qui les dévore. — Tu as raison, j'ai cru moi-même m'en apercevoir quelquefois; aussi j'ai pris mon parti. Je passerai la plus grande partie de l'année dans mes

terres, et je veux employer en bonnes œuvres l'argent que me coûterait une loge à chacun des trois spectacles. — Ah! mon amie, que les journées alors te paraîtront courtes! ah! si tu vas toujours au-devant des malheureux, tu n'auras pas un moment à perdre. Du côté des plaisirs, tu y gagneras beaucoup encore, je crois; les scènes intéressantes viendront te chercher. Et comment ne serais-tu pas continuellement amusée et attendrie, quand tu auras sans cesse des pleurs à essuyer, ou des transports de joie à contenir?.... — Eh bien! s'écria-t-elle, me voilà décidée; je resterai dans mes terres... pourvu que tu ne me quittes pas, Faublas, pourvu que tu me sois fidèle... — Comment ne le serais-je pas, ma charmante amie? Où trouverais-je, avec plus de vertus, tant...

Je ne pus en dire davantage. O ma Sophie! un souvenir m'empêcha d'achever.

Tu m'aimeras donc toujours, reprit tout bas madame de Lignolle? — Toujours. — Tu ne t'occuperas jamais que de moi? — Que de toi..... Mais voyez donc, madame la comtesse, comme ces paysannes sont jolies. — Et comme ces jeunes gens ont bonne mine, me répondit-elle. Vraiment je suis tentée de croire qu'il se fait ici beaucoup d'enfants, et de beaux enfants, parce que les pères sont contents de leur sort. — Non, n'en doutez pas, mon amie. Le commerce, si fatal à l'espèce humaine, par les dangereux travaux qu'il occasionne, par les voyages de long cours qu'il commande, par les guerres fréquentes qu'il nécessite, le commerce enlève tous les jours des bras à l'agriculture. Un fléau destructeur qu'il amène avec lui, le luxe, vient encore dans nos campagnes décimer les plus beaux hommes qu'il précipite à jamais dans le vaste abîme des capitales où s'engloutissent les générations. Que reste-t-il pour cultiver nos champs déserts? Quelques tristes esclaves, condamnés à l'oppression des heureux de la terre, qui, par la plus inique des répartitions, ayant gardé pour eux l'oisiveté avec la considération, les exemptions avec les richesses,

laissent à leurs vassaux la misère et le mépris, le travail et les impôts. Si la misère avilit l'âme, les chagrins altèrent le corps. Les chagrins rongeurs gravent, sur les visages où ils s'attachent, d'ineffaçables marques, plus hideuses que les rides de la vieillesse et que les difformités de la laideur, des marques de réprobation, qu'un père malheureux transmet à sa postérité, comme lui, vouée à toutes les ignominies. C'est ainsi que l'individu s'abâtardit en même temps que l'espèce diminue. Partout où vous verrez le paysan peu nombreux et bien laid, prononcez hardiment qu'il est bien misérable.

Tandis que je m'attendrissais avec la comtesse dans cet entretien qui m'inspirait pour elle beaucoup d'estime et beaucoup de respect, plus de cent couverts avaient été mis sur une immense table circulairement dressée dans un salon de verdure aussitôt illuminé. Les violons aussi venaient d'arriver ; une impatiente jeunesse, autour de nous rangée, attendait le signal. Madame de Lignolle prit la main d'un joli garçon ; je fis de même, et le bal commença.

L'heure du souper vint trop tôt pour les danseuses et pour leurs amants ; mais au grand contentement des mamans et des peres, qui sont toujours, en pareil cas, plus pressés de se mettre à table que les enfants. Madame de Lignolle voulut que je l'aidasse à faire les honneurs du festin. Nous nous retirâmes, lorsque, tous les convives ayant porté plusieurs santés à leur hôtesse et à sa tante chérie, les vieillards entonnèrent des chansons à Bacchus, et les jeunes gens des hymnes à l'Amour.

Je vous dirai confidemment qu'un peu fatigué de l'exercice des nuits précédentes, je ne goûtai, durant tout le cours de celle-ci, d'autre plaisir que celui de dormir tranquille auprès d'Éléonore étonnée. M. de Lignolle, à ma place, n'eût fait ni plus ni moins : aussi, loin de m'en glorifier, je m'en accuse. Mais rassurez-vous pour la comtesse et pour moi ; l'amour, toujours juste, avait dé-

cidé que, dans la matinée du lendemain, ma jeune maîtresse obtiendrait un dédommagement.

Il n'était pas midi : depuis plusieurs heures l'alerte comtesse me faisait courir dans son parc ; un jardin anglais nous invitait à goûter quelque repos à l'ombre de ses bocages tortueux ; un vrai zéphyr balançait mollement le feuillage du cèdre et du saule, de l'érable et du mélèze, du platane et de l'acacia. Sur leurs branches mariées et confondues, mille oiseaux chantaient le printemps et ses plaisirs ; un ruisseau, tout à l'heure rapide et maintenant ralenti dans son cours, caressait de son onde argentée les fleurs qui bordaient ses rives. Au fond d'un bosquet sombre que formaient le lilas et le rosier, le chèvrefeuille et l'aubépine, ensemble entrelacés, était une grotte mystérieuse, dernier asile de l'amour.

Joyeux, je m'avance; et quel est mon étonnement, quand je lis à son entrée cette inscription : *Grotte des charades.* Grotte des charades! m'écriai-je. — Grotte des charades, répéta la comtesse : il ne faut pas demander, ajouta-t-elle en riant de toutes ses forces, si monsieur le comte est venu s'exercer ici l'automne dernier ; puis, d'un ton majestueux, elle reprit : *Grotte des charades* ; Faublas, oseras-tu y entrer ? Et son œil plein de feu m'invitait à réparer les torts de la nuit dernière. J'eus l'audace de pénétrer aves elle dans ce lieu de délices ; un lit de mousse semblait y avoir été préparé des mains de Vénus : il reçut deux amants.... Pendant quelques minutes, nous n'entendîmes plus ni les oiseaux, ni le zéphyr, ni l'onde... L'heureuse grotte venait de mériter son nom, que peut-être nous allions lui confirmer encore, lorsque l'approche d'un profane nous força de suspendre nos transports.

C'était encore M. de Lignolle qui nous surprenait par sa brusque arrivée : Ha ! ha ! dit-il, c'est que vous étiez en train de travailler ici ? — Oui, monsieur ; ne me l'avez-vous pas permis de travailler ? — Sans doute. — En ce cas, le lieu doit vous être égal. — Parfaitement égal... Mais, madame, vous avez l'air embarrassée; est-ce

que je serais venu mal à propos..... — Mal à propos... non... non, pas tout à fait... Nous nous occupons de vous. — Quoi ! en composant une charade ! — Nous n'en faisons jamais que vous n'y soyez pour quelque chose. — Comment cela ? — Le comment, je ne puis vous le dire. Au reste, soyez tranquille ; il ne s'agit que d'une bagatelle.. qui devrait vous concerner un peu, mais qui, dans le fait ne vous concerne pas du tout. — Par ma foi, madame, ceci est trop obscur ; je n'y comprends plus rien. — C'est ce qu'il faut, monsieur ; mais vous saurez peut-être cela quelque jour... Laissons les charades... Monsieur, vous êtes arrivé bien vite ? vous avez bien promptement terminé vos affaires ? — Madame, je ne les ai pas faites. Je compte m'en aller après-demain. Je suis venu parce que j'étais pressé... de vous voir d'abord... et puis de revoir cette terre qui, depuis nombre d'années, est assez mal gouvernée. — Assez mal ! jamais vous ne la gouvernerez mieux. Je ne prétends pas qu'elle le soit autrement. — Il y aura pourtant quelques petites réformes à faire. — Aucune ; je vous déclare d'avance que je ne le souffrirai pas... Monsieur, ajouta-t-elle en sortant de la grotte, vous avez peut-être une charade à composer ? Nous vous laissons. — Madame, mais que je ne vous chasse pas. Et la vôtre ? — La nôtre est faite : nous allions peut-être en commencer une seconde, mais vous arrivez comme un jaloux ! — Madame, je vous en prie, c'est à moi de me retirer si la place vous fait plaisir. — Non, non, restez, répondit-elle en riant, ce sera pour un autre moment : nous n'y perdrons rien, soyez tranquille.

L'après-dînée, madame de Lignolle me proposa de venir voir ses vassaux. Nous entrâmes, dans le premier village, chez un fermier de la comtesse ; elle lui dit : Bastien, tu n'es pas venu souper avec moi ; je viens te demander à goûter. Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier avec tes camarades ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ? L'honnête homme baissa les yeux d'un air embarrassé. Sa femme moins timide répondit: Not' homme a dit comme

ça qu'il ne voulait pas se faire l'honneur de donner à not' dame le plaisir de l'aller voir, parce qu'il ne se souciait pas un brin de lui fendre le cœur de sa peine; et il assure qu'il est sûr qu'elle ne la sait pas. — C'est justement parce que je ne la sais pas qu'il faut vite me la dire. Voyons, Bastien, conte-moi ta peine : nous sommes de vieux amis. mon enfant, viens t'asseoir là, et parle.

Le bon fermier se fit un peu presser, et s'expliqua. J'ai renouvelé mon bail, votre intendant m'a augmenté. — Augmenté ! De combien ? — De cent pistoles. — Bastien, dis la vérité. qu'est-ce que tu gagnais avec moi ? — Deux mille francs. — Tu n'as donc plus que cent pistoles de bénéfice ? — Pas davantage. — Et tu es père de cinq enfants, je crois ? — Depuis que nous n'avons vu madame Dieu m'a fait la grâce de m'en donner un de plus. — Belle grâce pour un pauvre diable qui ne gagnerait que mille francs ! Elle se tourna vers moi : Le père, la mère, six enfants ! Et pour nourrir, loger, habiller tout cela, cent malheureuses pistoles ! Je sais qu'à la rigueur, ce n'est pas dans ce pays-ci la chose impossible; mais ne jamais recevoir un ami, n'avoir jamais la poule au pot, s'interdire sans cesse la plus petite dépense qui ne soit pas exactement nécessaire; et enfin, après des années de travail et de parcimonie, rien pour établir les garçons, rien pour doter les filles ! Non, bonnes gens, non, cela ne sera pas... Tiens, Brumont, fais-moi le plaisir de dire à la Fleur qu'il aille tout à l'heure avertir mon homme d'affaires que je l'attends ici.

Quand je rentrai, la comtesse disait : Sois tranquille, Bastien, prends courage, et va me chercher de la crême; car mademoiselle de Brumont l'aime beaucoup, et moi aussi.

Il en apporta deux pleins saladiers. Je crois que la comtesse se fût donné une indigestion, si l'espièglerie n'eût chez elle combattu la friandise. Elle ne pouvait se résoudre à avaler de suite trois cuillerées du doux liquide;

il fallait qu'à chaque instant elle en barbouillât la figure de sa bonne amie : qui, au reste, le lui rendait bien. Nous nous amusions de nos enfantillages, au point d'en rire comme deux écervelées, quand l'homme d'affaires arriva.

Aussitôt le visage de la comtesse redevint sérieux. Je voudrais bien savoir, monsieur, pourquoi, sans me consulter, vous avez augmenté le bail de cet honnête homme en le renouvelant. — Madame, je connais les intentions de M. le comte... — J'entends. Mais vous n'avez pas songé que ce moyen de lui faire votre cour était celui de me déplaire souverainement. Écoutez, je ne prétends pas discuter cette affaire avec M. de Lignolle ; vous avez fait la faute, c'est à vous de la réparer. Si demain, avant midi, vous ne m'apportez un nouveau bail qui remette les choses sur leur ancien pied, vous ne coucherez pas le soir au château. — Madame... — Point de réplique ; allez.

Le mari, la femme et l'aînée des filles se jetèrent aux genoux de la comtesse, et baignèrent ses mains de leurs pleurs. Jugez de mon émotion, quand je vis madame de Lignolle verser aussi de délicieuses larmes sur les mains qui serraient les siennes. Emporté par le premier mouvement de mon enthousiasme, je me précipitai dans ses bras, je la pressai sur mon sein, je lui donnai plusieurs baisers, je m'écriai : Adorable enfant, que tu vas me devenir chère ! Mes bons amis, dit-elle aux fermiers, c'en est trop; relevez-vous, relevez-vous donc. Si la reconnaissance est une dette, Brumont vient de l'acquitter pour vous. Toutes les richesses de la terre ne sauraient payer le plaisir que je ressens.

Ils se levèrent, nous partîmes : ce qui restait encore de la crême fut oublié.

Dût le passage trop rapide d'une scène très intéressante à une scène très gaie vous étonner beaucoup, et même vous fâcher un petit moment, il faut que je vous raconte le comique incident de la nuit suivante, car je n'y puis tenir.

La comtesse n'ignorait pas que M. de Lignolle venait de prendre pour lui l'appartement voisin du nôtre; mais l'étourdie n'avait pas remarqué qu'une simple cloison séparait son lit du lit où son mari ne dormait pas encore. Or, devinez, aux questions qu'il fit à sa femme, devinez, dis-je, la cause du bruit qu'il avait entendu : Vous êtes incommodée, madame ? — Qui me parle ? — Moi. — Que me demandez-vous? —Si vous êtes incommodée ? — Incommodée !... Point du tout. — Tout à l'heure je vous entendais vous plaindre. — Me plaindre, moi ! je ne me plaignais pas, monsieur, je vous assure; vous avez rêvé cela. — J'ai bien entendu ; mais vous-même, vous rêvlez peut-être... au reste, j'ai tort de m'alarmer; si vous aviez besoin de quelque chose, vos femmes ne sont pas loin. — Et mademoiselle de Brumont est là tout près de moi, monsieur. — Oh ! mademoiselle de Brumont s'entendrait-elle à donner des soins à une femme qui ?... — Mieux que toutes les femmes du monde... — Avez-vous eu occasion d'en essayer, madame? —Plusieurs fois, monsieur. — Déjà ! — Oui, et je vous certifie que mes femmes et vous-même, monsieur, vous aussi, vous m'eussiez laissé mourir, faute de pouvoir me donner les secours qu'elle a eu le talent de me prodiguer. — En ce cas, je puis dormir tranquille. — Oui, dormez, dormez. — Je vous souhaite une bonne nuit, madame. — Grand merci ; elle ne commence pas trop mal. — Bonne nuit, mademoiselle de Brumont. — Monsieur, j'y tâche.

Ceci du moins fut pour la vive comtesse un avertissement de gémir plus bas, s'il lui arrivait de gémir encore et surtout de ne me pas donner d'autre nom que mon nom de fille, soit qu'il lui plût de recevoir quelques nouveaux secours, soit qu'elle crût n'avoir plus que des remerciements à me faire.

Le jour était grand lorsque nous nous réveillâmes. Madame de Lignolle me proposa de monter en voiture, et d'aller rejoindre son mari, dès le matin parti pour la

chasse. J'acceptai. Nous partîmes. A peu près à une demi-lieue du château, nous mîmes pied à terre, parce que la comtesse voulut gravir une colline avec moi. Déjà nous touchions à son sommet, et les gens de madame de Lignolle étaient assez loin derrière nous, quand nous fûmes surpris de voir un cavalier qui d'abord venait au galop, arrêter son cheval dès qu'il nous eut atteints, et nous examiner curieusement. Que veut cet homme ? demanda la comtesse. — J'apporte une lettre à mademoiselle de Brumont. — Donne. — Je dois la remettre à mademoiselle de Brumont elle-même. — C'est moi. Il lui répondit : Non, ce n'est pas vous. C'est *lui*, ajouta-t-il en me montrant. — Comment, *lui !*... — Oui, *lui*. Il me jeta le billet, et repartit aussi vite qu'il était venu.

Je décachetai, je lus. Qu'est-ce donc, Faublas, s'écria-t-elle ? Tu pâlis. — Rien, rien, mon amie. — Montre-moi ce billet. — Je ne puis. — Non ? Avant que j'eusse deviné son dessein, elle m'arracha le maudit papier, et le mit dans sa poche.

Nous redescendîmes la colline, nous reprîmes le chemin du château; et malgré mes vives instances, je ne pus obtenir que la lettre me fût rendue. Rentrée dans son appartement, la comtesse s'y enferma avec moi; puis, s'étant à l'improviste jetée dans un cabinet de toilette dont la porte se ferma sur elle, rien ne l'empêcha de lire l'épître fatale. C'était un cartel ainsi conçu :

« *Tu fus longtemps mademoiselle du Portail, tu es maintenant mademoiselle de Brumont; j'ai toujours vu dans ta physionomie que tu ferais, toute ta vie, métier de tromper des maris et de séduire des femmes. Il ne tiendrait qu'à moi d'intéresser un second dans ma querelle, en divulguant ton secret; mais tu croirais que j'ai peur. Si tu n'es pas, en effet, devenu femme, tu te rendras dans trois jours, le 10 du présent mois de mars, dans la forêt de Compiègne, au milieu du*

1. Faites attention à ce cabinet de toilette ; nous y reviendrons quelque jour, nous y reviendrons plus d'une fois. (*Note de l'éditeur.*)

» *second chemin de traverse, à gauche. J'y serai depuis cinq*
» *jusqu'à sept heures du soir, sans amis, sans domestiques; et*
» *je n'aurai d'autre arme que mon épée.* »

Signé, *le marquis de B***.*

Il n'y avait pas deux minutes que madame de Lignolle avait disparu, quand elle revint se précipiter dans mes bras. Il y faut aller, mon ami, me dit-elle; il y faut aller. Je ne suis pas femme à te rien conseiller contre l'honneur. Nous allons dîner et partir, n'est-il pas vrai? — Oui, mon amie. — Le 10! C'est aujourd'hui le 9; tu as près de quarante lieues à faire; il n'y a pas un moment à perdre. Dis? — Oui, mon amie. — Eh bien! nous arriverons cette nuit à Paris. Tu seras demain, sur les cinq heures du soir, à Compiègne, et, avant la fin du jour, tu tueras le marquis.... Hein? — Oui, mon amie. — Mais ne t'avise pas de le manquer; tue-le au moins, cela est très essentiel; tue-le, il a notre secret... Tu conçois le danger? Tu conçois? — Oui, mon amie. — Cependant c'est une chose bien cruelle que d'ôter la vie à quelqu'un!... que d'avoir la vie d'un homme à se reprocher!... Non, Faublas, non, ne le tue pas; blesse-le seulement, et tu lui feras donner sa parole d'honneur qu'il ne dira rien... Entends-tu? — Oui, mon amie. — Et tu reviendras tout de suite m'assurer que c'est une affaire finie... Je t'attendrai à Paris... Tu reviendras tout de suite, n'est-il pas vrai? — Oui, mon amie. — Ou bien j'irai avec toi; cela n'est pas impossible. Qu'en penses-tu? — Oui, mon amie. — Eh! mais il dit toujours oui! il me répond sans m'entendre.

Je l'entendais, mais je ne la comprenais pas. Effrayé des malheurs qui me menaçaient, je songeais avec désespoir qu'un duel allait une seconde fois me priver de ma patrie, m'enlever à mes amis, à la marquise, à ma sœur, à mon père... Hélas! à ma Sophie... et, vous le dirai-je? à cette petite madame de Lignolle, que je trouvais chaque jour plus aimable et plus intéressante.

Faublas. continua-t-elle, dis-moi donc ce qui t'inquiète;

est-ce parce qu'il faut me quitter pendant quelques jours que tu t'affliges? Mon ami, comme toi j'en suis désolée; mais cette absence ne sera pas longue. Je te reverrai après-demain matin, n'est-ce pas?... Parle donc. — Oui, mon amie. — Ce oui, vous le prononcez encore du même ton, monsieur! Vous ne m'écoutez pas!... Faublas, tu n'écoutes pas ton Eléonore. — Oui, mon amie. — Bon Dieu! dans quel accablement je le vois. Qui peut donc à ce point?... Eh! mais... en effet... s'il arrivait un malheur! si c'était, au contraire, M. de B*** qui le... mais non, cela ne se peut pas . Mon amant est le plus adroit et le plus brave des hommes... Faublas! tu le tueras, je te le dis, tu le tueras!... Réponds-moi donc. — Oui, mon amie. — Encore ce oui! qui m'impatiente... qui me désespère... Monsieur! monsieur. — Ah... finissez, Eléonore, vous me faites mal! — Parlez-moi donc, parlez-moi... Dis, mon ami, dis ce qui t'inquiète! — Ce qui m'inquiète? Tu le demandes!... Eléonore, un duel! — Il a raison. Grands dieux!... quitter la France!... Mon ami, ne la quitte pas, viens chez moi; tu seras mieux chez moi que dans l'étranger... Et si on allait l'arrêter, l'emprisonner encore, nous séparer à jamais!... Ah! Faublas, je t'en prie, ne souffre pas qu'on t'arrête, ne te laisse pas conduire en prison, n'attends pas ceux qui voudraient courir après toi. Reviens vite à Paris; réfugie-toi chez ton amie..... Et s'ils osent te poursuivre jusque dans ma maison... s'ils l'osent, laisse-moi faire, ils auront affaire à moi et à toi, mon ami. Faublas, je te défendrai, tu me défendras, nous serons deux.

Madame de Lignolle me donna, dans son extrême agitation, mille autres conseils à peu près semblables, dont il était difficile que je profitasse. On vint enfin l'interrompre : Je n'y suis pas, cria-t-elle. — Madame, lui répondit-on, c'est monsieur le curé. — Monsieur le curé! Ne le renvoyez pas; qu'il entre. Elle courut ouvrir la porte : Digne homme, vous venez bien à propos; j'allais envoyer vous prier de passer ici. Je ne vous demande pas ce que

vous avez fait des fonds qu'à son dernier voyage ma tante vous a laissés; je n'ignore pas que votre sagesse égale votre intégrité. D'ailleurs, j'ai vu, depuis deux jours seulement que je suis ici, j'ai vu l'aisance dans toutes habitations, et la reconnaissance sur tous les visages : mon cœur est content... Ah! pourtant je ne vous dissimulerai pas que j'ai deux chagrins; vous savez que madame la marquise n'a jamais souffert qu'il se trouvât dans son domaine un seul homme obligé d'aller en journée pour vivre. J'apprends que le pauvre Antoine est dans ce cas. On assure que c'est un brave garçon, qu'il n'a jamais mérité les malheurs qui viennent de le réduire à la triste condition de manouvrier? — On dit vrai, madame la comtesse. — Eh bien! achetons-lui quelques arpents de terre; que l'honnête homme ait, comme tous mes vassaux, son petit champ à cultiver. Ce qui me fait encore de la peine, c'est que, hier, en me promenant, j'ai remarqué, dans la rue basse, que la quatrième chaumière à main droite tombait en ruine. Elle appartient, si j'ai bonne mémoire, à Duval le vigneron. — Vous n'oubliez rien. — Voyez, le bon vieillard n'a peut-être pas de quoi la faire rétablir. C'est l'antique domicile de ses pères, il y a vécu content : je veux qu'il y meure tranquille : nous dépenserons quelques louis pour cela. quant à cette route de traverse qui conduit à la ville prochaine, et dont ma tante a fait paver le commencement, je n'ai pu l'aller voir; mais je ne crois pas qu'elle soit fort avancée. — Non, madame. — Hélas! tant pis. Ces pauvres enfants, obligés de voiturer leurs denrées au marché, quelque temps qu'il fasse, perdent quelquefois des chevaux dans ce détestable chemin, et ont eux-mêmes de la boue jusqu'à mi-jambe. Cela ruine leurs bourses et leurs santés..... douze cents francs suffiraient-ils pour achever cette route? — Je le crois, madame la comtesse. — Allons, finissons-la cette année.

Elle prit une plume, elle écrivit un moment, puis elle revint au respectable ecclésiastique. Tenez, monsieur le

curé, voilà un bon de quatre mille francs sur mon homme d'affaires; vous voudrez bien d'abord prélever là-dessus les sommes dont nous venons d'arrêter l'emploi, et le reste vous le distribuerez, suivant les circonstances, aux plus nécessiteux. Je ne m'excuse point de vous laisser tant d'embarras; je ais que mes enfants sont aussi les vôtres : croyez que j'aurais eu bien du plaisir à partager les soins que vous prenez d'eux; mais une affaire indispensable me rappelle à Paris. — Serait-ce une affaire malheureuse? s'écria le digne homme; vous avez les yeux rouges, votre figure est altérée... O mon Dieu! soyez juste, n'envoyez à cette généreuse femme que des prospérités; le renversement de sa fortune replongerait cent familles dans l'indigence. O mon Dieu! pour qui garderiez-vous les richesses, si vous les ôtiez à ceux qui en font le meilleur usage? et qui donc, sur la terre, pourrait prétendre au bonheur, si tant de vertus ne l'obtenaient pas?

Quelques heures après le départ du bon prêtre, M. de Lignolle revint de la chasse. Il commença la longue histoire de tous les beaux coups qu'il avait faits, quand madame lui annonça que nous allions tout à l'heure dîner et partir . Le comte reçut cette nouvelle avec étonnement, mais avec plaisir ; il nous dit que, quoiqu'il se fût proposé de ne retourner à Paris que le lendemain, il avancerait très volontiers son départ d'un jour, pour avoir le plaisir de revenir avec nous. La comtesse qui eût mieux aimé ne voyager qu'avec moi, fit quelques tentatives pour que son mari se montrât moins poli. Malheureusement il avait déjà calculé que ce retour commun épargnerait quelques frais de route ; et madame apparemment ne crut point que ce fût le cas de frapper un coup d'autorité.

Il est vrai qu'une occasion plus utile de dire : *je le veux*, ne tarda pas à se présenter. Nous sortions de table, lorsque l'homme d'affaires vint devant sa maîtresse, prier le comte de signer le nouveau bail de Bastien. Monsieur refusa d'abord, madame aussitôt se fâcha. La contestation

fut courte, mais vive, et M. de Lignolle, en poussant de profonds soupirs, signa.

Enfin nous nous mîmes en route. L'air profondément rêveur de madame de Lignolle me disait assez qu'elle s'occupait des malheurs qui menaçaient nos amours, et cependant je crois que j'étais encore plus inquiet, plus triste qu'elle. Ce combat, réprouvé par de justes lois, commandé par le tyrannique honneur, ce duel fatal où je courais, me tourmentait horriblement. Je ne sais quel pressentiment doux et cruel m'avertissait aussi que je touchais au moment de ma vie le plus intéressant, que quelques minutes allaient amener pour moi la situation la plus embarrassante où puisse jamais se trouver un homme trop sensible, en même temps combattu par les événements et par ses passions.

Nous avions fait deux lieues. De loin je découvris la ville de *Nemours*, et près de nous le clocher de *Fromonville.* Alors madame de Lignolle se sentit incommodée. L'indisposition dont elle se plaignait, me fit en même temps frémir d'inquiétude et de plaisir : c'était un grand mal de cœur. Quelle joie et quelle douleur pour moi! mon Éléonore était mère !.... Elle l'était sans doute !... mais j'allais la quitter ! j'allais me battre ! et dans trois jours, peut-être, je me voyais forcé d'abandonner tout à la fois! tout ! maîtresse, enfant, patrie ! Et mon père !... Et ma Sophie !..... Sophie que je n'adorais plus seule, mais que j'adorais toujours!

Ainsi mon esprit recueillait mille pensées diverses, ainsi mon âme éprouvait mille sentiments contraires ; et ce n'était qu'un faible prélude des terribles agitations que mon amante allait partager avec moi.

Son mari le premier lui conseilla, et moi-même je la pressai de laisser un moment sa berline, et de prendre un peu d'exercice. Elle connaissait le pays, et nous dit qu'en effet elle se sentait la force et l'envie de gagner. en se promenant, le pont de *Montcour*, où elle ordonna à son cocher d'aller nous attendre. Elle ne voulut pas souffrir que ses

femmes, qui suivaient dans une calèche, missent pied à terre pour l'accompagner. Nous quittâmes la grande route, nous descendîmes à travers le village de *Fromonville,* jusqu'à l'écluse de ce nom. La comtesse venait de refuser le bras de M. de Lignolle, et s'appuyait sur le mien. Nous marchions lentement sur la verte pelouse qui couvre en cet endroit le bord du canal [1]. Toujours indisposée, ma chère Éléonore penchait de temps en temps sa tête, qui venait reposer sur mon épaule, et de temps en temps laissait échapper, avec un soupir tendre, une douce plainte. Son regard languissant, mais satisfait, semblait, en m'annonçant qu'elle connaissait la cause de son mal et qu'elle la chérissait, semblait, dis-je, solliciter mon amour plutôt que ma pitié. Et moi, je l'avoue, moins effrayé pour le moment des dangers de son état, que ravi du bonheur d'être père, je contemplais avec plus de plaisir que de crainte l'altération de ce joli visage, devenu plus joli par sa pâleur intéressante. Tous deux entièrement occupés l'un de l'autre, nous ne pouvions rien voir du charmant paysage que M. de Lignolle admirait.

Tout à coup un cri douloureux, un seul cri parti d'une maison bourgeoise que je n'avais pas même aperçue, frappe mon oreille et vient jusqu'à mon cœur... Dieu! quelle voix!... Soudain je m'élance. J'aperçois à travers des barreaux qui me retiennent, j'aperçois à l'autre extrémité d'un grand jardin, sous une allée couverte, une jeune personne apparemment évanouie, que deux femmes emportent dans un pavillon assez éloigné, dont la porte aussitôt retombe sur elles. Je n'ai pu distinguer les traits de l'infortunée, mais j'ai vu ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'à terre! j'ai vu cette taille enchanteresse qui ne peut appartenir qu'à elle! ce cri de douleur sur-

1. Le canal de Briare; qui commence à la ville de ce nom, et, traversant vingt-deux lieues de pays, vient finir à Saint-Mametz. Le pont de Montcour est jeté sur le canal même, à six lieues de son embouchure. On voit le village de Fromonville un quart de lieue plus loin

tout, j'ai cru le reconnaître. Oui, j'ai cru pour la seconde fois entendre ce gémissement du désespoir, celamentable accent qu'elle ne put retenir, lorsqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, de barbares satellites m'empêchèrent de mourir dans ses bras. Cramponné sur la grille bien fermée, que j'ébranle, que je voudrais renverser, je ne cesse de crier: Elle se trouve mal! elle se trouve mal! et j'entends à peine madame de Lignolle qui me supplie de faire attention qu'elle se trouve mal aussi.

Une paysanne vient à passer, qui, voyant mon inquiétude, me dit: C'est qu'elle est malade. — Qui? — Cte demoiselle. — Son nom? Je vous l'dirions ben, mamselle, mais je ne l'savons pas. — Ces femmes, qui sont-elles? — Ha! oui, devine. Jugez donc, mamselle, qu'alles ne parlons pas comme nous autes, ces femmes. — Comment? — Comment? Dam, je ne l'savons pas, comment, pisque note curé, qui savons le latin tout comme son livre de messe, n'y comprend' itou ni pus, ni moins que ma poche: ça vous dégoise un baragouin que l'diable i' ny entendrait goutte. — Y a-t-il des hommes dans la maison? — Par-ci, par-là, mamselle; quelquefois j'en voyons un qui a l'air du père a tous. — Il est vieux? — Pas vieux, si vous voulez; mais, dam! c'est mûr. — Parle-t-il français? — Celui-là? Oh! c'est, ben pis. Il ne parlons pas du tout; c'est, sous votre respect, un ours, mamselle: quand j'approchons de sa *tanière*, il avons l'air de vouloir nous avaler. Et pis y a un domestique aussi, qui n'étions pas jeune itou, et qui jargonnons l'iroquois comme les autres. — Depuis quand tout ce monde-là demeure-t-il ici? — Dam! y a ben queuque part comme ça trois ou quatre...

Madame de Lignolle, hors d'elle-même, ne la laissa point achever. Taisez-vous, bavarde, passez votre chemin... et vous, mademoiselle, comptez-vous rester là jusqu'au soir? Jusqu'à ce que nous nous soyons perdus. Le comte, qui très heureusement ne comprend pas le véritable sens de ces paroles équivoques: *jusqu'à ce que nous nous soyons*

perdus, lui dit pour la rassurer, qu'il serait impossible que nous nous perdissions, même pendant la nuit, par un chemin frayé. Il le lui dit en vain; elle s'inquiète, elle se lamente, elle s'écrie: Mon ami, ne m'entendez-vous pas ?... Cruel! pourriez-vous ainsi m'abandonner? Dans l'état où je suis, sera-ce la pitié des passants qu'il faudra que j'implore?

Je regardai madame de Lignolle, et je frémis. Ce n'était plus cette intéressante figure, où le vif plaisir combattait la faible douleur; chacun de ses traits semblait renversé. La brûlante colère brillait dans ses yeux; la pâle terreur décolorait son front; ses genoux chancelants ne la portaient qu'à peine; elle frémissait de tous ses membres.

Ce qu'elle vient de me dire, et l'état où je la vois, rappellent enfin ma raison égarée. Je suis à l'instant frappé de la foule des dangers qui nous environnent dans ce lieu redoutable où je m'obstine à rester. Si mon oreille ne m'a pas trompé, si l'émotion de mon cœur ne m'abuse pas, c'est ma Sophie, que tout à l'heure j'ai entendue gémir, c'est elle que je viens de voir mourante; sans doute elle n'a poussé ce cri du désespoir qu'en reconnaissant, sous des habits perfides, son infidèle époux. Puisque ma femme est dans cette maison, du Portail l'habite avec elle; l'amant déguisé de madame de Lignolle n'échappera point au premier regard de celui qui vit si souvent les métamorphoses de l'amant de madame de B***, et mon inflexible beau-père, s'il m'aperçoit, dès demain va changer de retraite, et m'enlever encore mon épouse adorée.... adorée! quoique trahie. M. de Lignolle enfin, qui déjà me demande quel intérêt je prends à ces femmes, qui parle de s'informer quels sont ces étrangers, d'entrer dans cette maison; M. de Lignolle peut, au premier mot d'une explication facile autant que funeste, découvrir le double mystère de mon sexe et de mon nom.

La foule de ces considérations terribles vient à la fois m'épouvanter; et, dans mon subit effroi, je fais, pour

m'élancer loin de la grille, un aussi brusque mouvement que celui par lequel je me suis, il n'y a qu'un moment précipité dessus.

Je presse dans mon bras gauche le bras droit de la comtesse; de la main droite je saisis la main gauche de son curieux mari; et sans examiner si l'un veut me suivre et si l'autre en a la force, je les entraîne tous deux, d'une haleine, à plus de deux cents pas de la périlleuse maison. Là, je m'arrête; incertain, je me retourne, et mon triste regard se reporte aux lieux que je fuis.... Hélas! une forêt de peupliers, peut-être favorable, me cache les murs où je laisse au désespoir ce que j'ai de plus cher au monde. Mon cœur alors se serre; je n'ai plus besoin de cacher mes larmes, car je ne peux plus en verser.

Cependant la comtesse, qui prétend qu'une marche rapide lui fait du bien, me presse de l'aider à reprendre sa course. Il me faut en même temps soutenir ma malheureuse amie, à chaque instant prête à tomber, dissimuler mon trouble extrême et répondre d'une manière satisfaisante à M. de Lignolle, qui se traîne sur nos pas en me questionnant.

Nous arrivons à Montcour. La comtesse, excédée de fatigue, se jette dans son carrosse, et n'ouvre la bouche que pour recommander à son cocher de faire la plus grande diligence jusqu'à Fontainebleau, où nous devons prendre des chevaux de poste. M. de Lignolle, essoufflé, haletant, pour mieux goûter le repos, garde quelque temps le silence. Je puis enfin librement sonder les plaies de mon cœur, et me livrer à mes réflexions déchirantes.

Faublas, où t'emporte cette voiture rapide? Cruel! où vas-tu si vite? Qui laisses-tu derrière toi?.... Depuis quatre mois, séparée de celui qu'elle idolâtre, elle l'appelait tous les jours en pleurant; mais du moins les tourments de l'absence pouvaient être adoucis par cette consolante idée, qu'un fidèle époux en gémissait comme elle. Maintenant beaucoup plus malheureuse, elle est obligée de se dire que l'ingrat la délaisse et la fuit. Ce matin,

sans doute, elle chérissait l'auteur de ses maux ; ce soir, elle doit le haïr... O Sophie ! Sophie ! quand tu liras dans mon cœur, tu ne pourras que me plaindre, me pardonner et m'adorer encore... Il est vrai que ta rivale est auprès de moi ? mais vois la douleur que lui cause l'amour que je t'ai promis, l'amour que je te porte. Elle est auprès de moi ; mais dans quel état grands dieux ! Tout à l'heure elle fondait en larmes, tout à l'heure, de peur d'éclater en reproches, elle se faisait cette horrible violence de ne pas m'adresser un mot, un seul mot de plainte.... Ses paupières enflammées se sont appesanties, un cruel assoupissement l'accable, l'immobilité de la mort l'a frappée ! Ma chère Éléonore, que je te plains, que je t'aime!... Qu'ai-je dit! Oh ! Sophie, rassurez-vous. Quand le moment sera venu, vous verrez si je balance entre ma femme et ma maîtresse .. Éléonore, tu ne pourrais me faire un crime de te quitter pour elle. Plus belle que toi, ma Sophie n'est pas moins jolie. Elle a tes vertus, elle a mes serments... Éléonore, ne crains pas cependant que ton cruel ami puisse t'abandonner tout à fait. Ton amant serait-il assez dénaturé pour oublier qu'il t'a faite mère ? Non, mon amie, non. Quelquefois je viendrai secrètement pleurer avec toi tes malheurs. Nous ne passerons plus des jours entiers sous le même toit ; mais... Quels projets ! Oh ! qui prendra pitié de ma situation ?... Qui fixera mes irrésolutions, sans cesse renaissantes ? Oh ! qui empêchera que ma fatale sensibilité ne fasse le perpétuel malheur de deux objets presque également adorables ?.... Mais où m'égaré-je encore ? Malheureux ! il ne s'agit pas de partager entre elles ; je dois les perdre toutes deux. Je ne fais que passer à Paris. Jamais peut-être je ne reverrai Fromonville. L'honneur m'appelle à Compiègne, à Compiègne où je cours chercher.... non pas la mort... je verrais sans terreur le comte et le marquis contre moi réunis pour leur sémblable querelle.... non pas la mort, mais l'exil, en ce moment plus affreux qu'elle...... Exécrable pouvoir de l'opinion ! c'est pour immoler un ennemi

justement irrité, que je quitte en même temps deux femmes chéries ; c'est l'inflexible honneur qui me commande cet odieux sacrifice ! La vue des supplices tout prêts n'aurait pu m'y déterminer! un barbare préjugé m'y force!

Mademoiselle, s'écria tout d'un coup M. de Lignolle, voyons si vous devinerez celle-ci. Je répondis tout bas : Que le ciel extermine la race entière des charades ! et tout haut : Vous prenez mal votre temps, monsieur, je suis d'une bêtise amère. — Voilà les femmes, répliqua le comte, je les reconnais ; elles sont poltronnes comme des lièvres ; à la moindre égratignure, elles croient voir la mort. Tenez, la comtesse est plus tourmentée de la peur de son mal, que de son mal même ; car ce n'est pas une maladie qu'elle a, ce n'est au fond qu'une indisposition, effet assez ordinaire de la campagne, du printemps et que sait-on ? d'un exercice un peu forcé... C'est qu'aussi mademoiselle, vous allez avec elle un train... Ma foi ! vous lui ferez mal, je vous en avertis... Peut-être pourtant n'est-ce chez la comtesse qu'un excès de santé, une apoplexie d'humeurs... d'humeurs propices... bénignes... de bonne humeur... enfin, cela devient clair. Vous voyez bien que l'état de ma femme n'est pas alarmant. Cependant elle s'afflige ; pourquoi ? Parce que c'est son âme qui s'affecte ; et son âme s'affecte, parce que les âmes des femmes sont comme ça. Or, qui dit femme, dit fille ; et comme vous aimez la comtesse, du moins je le crois, et sans vanité, je m'y connais ; comme vous l'aimez, vous vous chagrinez de son chagrin, au point d'en devenir bête... à ce que vous dites ; mais j'imagine bien qu'il ne faut pas prendre la chose au pied de la lettre. Toujours est-il vrai que vous ne pouvez pas deviner ma charade, parce que votre âme aussi s'affecte, et c'est ainsi que les plus grandes opérations de l'esprit dépendent des petites affections de l'âme. — Cela peut être, monsieur ; mais je vous supplie de me laisser à mes rêveries.

Plus d'une fois je lui répétai la même prière, avant que

nous fussions à Paris, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin. La comtesse ayant à peine permis à son mari d'entrer dans son appartement, se hâta de renvoyer aussi ses femmes, et, restée seule avec moi, vint tomber dans mes bras. Faublas, ne mentez pas ; n'est-ce pas elle que vous avez retrouvée ? — Oui, mon amie, c'est elle. — Que je suis malheureuse !... répondez : Se pourrait-il que vous eussiez le dessein de m'abandonner ? — T'abandonner, mon Éléonore ! Eh ! le moyen de le pouvoir ? le moyen d'être aimé de toi, sans t'adorer, sans brûler du désir de te revoir ? — N'est-il pas vrai, Faublas ? C'est précisément ce que je me dis, quand je pense à toi, et j'y pense sans cesse... Ainsi mon bon ami, tu comptes revenir de Compiègne ici, sans t'arrêter nulle part, sans aller ailleurs ! Et ma femme ? — Eh bien ! votre femme ? — Ma femme qui depuis si longtemps ! .. — Il veut l'aller rejoindre ! — Ma femme.... — Qu'elle est heureuse d'être sa femme ! d'avoir des droits légitimes, parce qu'elle a dit *oui* dans une église ! car voilà toute la différence. Comme elle, vous m'avez trompée, vous m'avez séduite ; j'en suis contente, et je vous idolâtre comme elle... Et ce mal de cœur, croyez-vous que ce ne soit rien ! C'est un enfant, un enfant que vous m'avez fait, monsieur... Je ne m'en plains pas, je ne dis pas que j'en suis fâchée, au contraire... Ma grossesse va me compromettre, m'exposer, me perdre peut-être, je le sais. Mais qu'ils m'enlèvent mon rang et mes richesses, j'y consens de tout mon cœur, pourvu qu'ils me laissent avec ma liberté mon amant... Oui, toute réflexion faite, je suis enchantée d'être mère : c'est un avantage que j'ai sur ta Sophie d'abord ; et puis tu dois me mieux aimer, car je te chéris davantage. Cependant, ingrat que vous êtes, vous osez penser à me quitter dans l'état où je suis ! — Mais, mon amie, songez donc que j'ignore moi-même ce que je vais devenir : ce soir, sans doute, il ne sera pas question de revenir à Paris, mais de quitter la France... — Vous essayez en vain de me donner le change : c'est à Fromonville que vous espérez

trouver un asile !... Monsieur, je vous déclare que, si vous y allez, vous m'y traînerez à votre suite. Je vous déclare que je pars avec vous pour Compiègne, que je vous suis partout, que je m'attache à vos pas comme votre ombre. Perfide ! vous n'aurez, je vous le jure, d'autre moyen de vous débarrasser de moi, que de m'immoler à côté de votre ennemi. — De grâce, calmez-vous, écoutez... — Je n'écoute rien. Vous voulez m'abandonner, je vous conserverai malgré vous ; oui, j'emploierai jusqu'à la violence. Nous allons ensemble à Compiègne, c'est une chose résolue ; et quant à Fromonville, si je ne puis vous empêcher d'y retourner, j'espère que vous ne pourrez pas non plus m'empêcher de vous y suivre. Au reste, vous n'y êtes pas encore ! un bon coup d'épée pourra bien ne pas vous permettre d'y courir si vite, à Fromonville !... Grands dieux ! qu'ai-je dit ? Non, Faublas, non. Tiens, j'aime encore mieux que tu ne sois pas tué. Mon ami, défends-toi bien, nous verrons après, qui de Sophie ou de moi l'emportera ; défends-toi de toutes tes forces, ne te laisse pas blesser comme dans ton premier combat. Tue-le plutôt ; oh ! je t'en prie, tue-le... Mon ami, je serai là, je t'aiderai de mes conseils, je t'encouragerai par mes cris, tu combattras sous mes yeux, devant moi, devant la mère de ton enfant, tu seras invincible. Hein !... réponds-moi, parle-moi donc. — Que voulez-vous que je réponde, quand vous n'écoutez qu'un aveugle emportement, quand vous formez les projets les plus insensés ?... Éléonore, ma chère Éléonore ! est-il possible, dis-moi, que tu viennes à Compiègne te donner en spectacle ?... — Cela est possible, car cela sera. — Mon amie, soyez donc raisonnable. Supposons que tu supportes les fatigues de ce second voyage, et que, par un bonheur inconcevable, personne ne reconnaisse madame de Lignolle courant la poste avec le chevalier de Faublas : puis-je, je te le demande à toi-même, puis-je souffrir que tu sois témoin d'une scène sanglante, quand ton état si critique exige tant de ménagements ? — Tant de ménagements ! sans doute. C'est pour

cela que je dois vous suivre à Compiègne, et que vous ne devez point aller à Fromonville. Que deviendrai-je, quand je vous saurai parti pour joindre votre adversaire... et peut-être mon ennemie ? A chaque instant du jour, tourmentée des plus affreuses inquiétudes, je verrai mon amant infidèle ou mourant. Eh! de quelque manière qu'on me le ravisse, si je le perds, que m'importe la vie ? Faublas, je t'en supplie, prends pitié de moi, de ton enfant, de toi-même ; crains mes fureurs, ne me livre pas à mon désespoir... Faublas, je t'en conjure, promets que demain tu ne verras pas Sophie ; promets que ce soir je verrai le marquis avec toi.

Elle était à mes genoux qu'elle embrassait, qu'elle inondait de ses larmes. Le plus insensible des hommes n'eût pu lui résister. Je promis tout ce qu'elle voulut.

Quoique nous dussions partir avec l'aurore, nous ne pûmes nous décider à rester debout jusqu'à son lever. Madame de Lignolle avait besoin de consolations autant que de repos. Nous nous couchâmes : je fis heureusement succéder aux pénibles agitatious d'une journée très longue les agitations douces d'une trop courte nuit ; et la comtesse, exténuée de tant de fatigues, finit par s'endormir profondément. C'était là ce qu'attendait son malheureux amant, à qui la tendre pitié venait d'arracher un mensonge, et que l'impérieuse nécessité forçait à la perfidie.

Enfin, le jour fatal va luire. A la faible clarté de son premier rayon, je soulève avec précaution le drap qui m'enveloppe ; par des mouvements égaux et mesurés, je me glisse jusqu'au bord du lit, qui reste muet ; déjà mes pieds touchent le parquet, ou plutôt l'effleurent à peine, la couverture doucement retombe, et sur cette couche où l'amour heureux soupirait tout à l'heure et maintenant repose encore, l'amour abandonné va bientôt gémir.

Je me suis habillé lentement, parce qu'il a fallu m'habiller sans bruit. Cependant me voilà déjà prêt, je vais partir... Quel frisson mortel me saisit !... J'entre dans la chambre à coucher de mademoiselle de Brumont, dans

cette chambre qui conduit au petit escalier, j'y entre, et je sens mon cœur défaillir. Irrésolu, je m'arrête, inquiet, je me retourne, et je m'éloigne, et je reviens, et je veux fuir, et je m'approche... Grand Dieu ! me suis-je trompé? N'a-telle pas dit quelques mots, ne m'a-t-elle pas nommé?... Écoutons. Oui, cette fois, je l'ai bien entendue. C'est Faublas, c'est son ami que d'une voix étouffée douloureusement elle appelle... Aimable et chère enfant !... pauvre petite !...un songe l'avertit de mon évasion, un songe affreux l'agite, et n'est pas trompeur !... Attendri, désolé, je me penche sur elle ; ma bouche lui murmure un adieu : mes lèvres ont presque pressé les siennes, j'ai laissé tomber une larme sur son sein découvert.... Hélas ! et me voici sur l'escalier dérobé.

Mon malheureux sort voulut que je rencontrasse dans la cour M. de Lignolle, qui déjà montait en carrosse. Ah! ah! si matin, me dit-il ? — Oui, monsieur... je... sors... — Quoi ! sans la comtesse ? — Elle est fatiguée, elle dort, elle sait que j'ai affaire pour vingt-quatre heures.— Seule? à pied? — Je vais prendre un fiacre. — Non, mademoiselle, je vous conduirai où vous avez affaire. — Mais, monsieur, cela va vous déranger, vous êtes pressé. — Qu'importe ? — Permettez-moi... — Je ne le souffrirai pas.

Pendant que je conteste avec M. de Lignolle pour échapper à ses cruelles politesses, la comtesse peut se réveiller et faire un éclat terrible : cette réflexion me détermine. Je me jette dans la maudite voiture ; M. de Lignolle y monte, et me prie de dire à son cocher où je veux qu'on me mène. Ma première pensée fut pour le couvent de ma sœur; mais, tout bien examiné, je crus qu'il valait mieux me faire conduire chez madame de Fonrose.

Nous arrivons à la porte de la baronne, je descends de voiture; et comme j'allais entrer dans l'hôtel, M. de Bel court en sortait incognito.

Il me reconnaît, il s'écrie : Enfin, vous voilà donc ! Il faut donc que ce soit le hasard... Tremblant je l'interromps : Mon père, ce monsieur que vous voyez dans son carrosse,

j'ai l'honneur de vous le présenter ; c'est le comte de Lignolle, le mari de cette jeune dame, chez qui..... Le comte qui nous a entendus, descend à la hâte, se jette au cou de mon père, et le félicite d'avoir une fille pleine d'esprit, à qui l'on ne peut donner une charade qu'elle ne devine. Il ajoute : Nous vous la rendons pour vingt-quatre heures ; mais nous espérons que demain vous nous ferez le plaisir de nous la ramener vous-même. M. de Belcourt s'en défend ; M. de Lignolle insiste. Il faut, dit-il, que mademoiselle de Brumont revienne, car ma femme est malade... Le baron, qui déjà s'impatiente, répond : J'en suis fâché ; mais... — Mais, reprend l'autre, il ne faut pas que cela vous alarme. Ce n'est rien ; une indisposition, un mal de cœur ; cela vient, je crois, de ce qu'elle a fait tous ces jours-ci trop d'exercice... avec mademoiselle votre fille, tenez, qui est forte, alerte, vigoureusement constituée... La comtesse n'a pas encore le tempérament si formé. Au reste, comme je vous dis, ce n'est rien. Pourtant cela deviendrait sérieux, si mademoiselle de Brumont ne revenait pas, parce que ma femme, qui l'aime à la folie, en prendrait du chagrin : son âme s'affecterait, monsieur ; et quand l'âme d'une femme s'affecte, votre serviteur, il n'y a plus personne. — Monsieur, je vous répète que je ne puis rien promettre. — Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez donné votre parole. — Mais, de grâce ! — Ah ! je vous en supplie, M. de Brumont.

Le baron, emporté par sa vivacité, s'écria : Eh ! monsieur, laissez-moi en repos. Puis il me jeta un regard terrible, et me dit : N'est-il pas bien affreux que je sois sans cesse compromis !... Je frémis, je me précipitai dans ses bras. O mon père ! souvenez-vous de la porte Maillot.

Ces mots lui rendirent assez de sang-froid, pour qu'aussitôt il s'empressât de faire beaucoup d'excuses et de remercîments à M. de Lignolle. Cependant celui-ci demeurait toujours fort étonné de la colère que le prétendu M. de Brumont venait de laisser paraître. Pour dissiper

tous ses soupçons à cet égard, je me crus obligé de lui faire tout bas, et d'un ton très mystérieux, cette insidieuse confidence : Madame de Fonrose vous a dit que certaines affaires de famille forçaient mon père à vivre inconnu dans ce pays-ci ; et vous voulez qu'il vienne vous voir ! et vous vous avisez de l'appeler tout haut par son nom ! — Ah ! que je suis fâché de mon étourderie, dit aussitôt le comte au baron. — Et moi, de ma vivacité, répondit celui-ci. — Vous vous moquez, reprit M. de Lignolle, c'est moi qui ai tort... Mais aussi pourquoi refuser de rendre mademoiselle votre fille à ma femme ? Allons, puisque vous ne pouvez pas la ramener vous-même, promettez du moins de nous la renvoyer. — Je promets, répliqua M. de Belcourt, de faire en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir des honnêtetés dont vous me comblez. — Voilà qui est dit. Je pars content... Mais vous n'avez pas de voiture ; voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? Ce fut moi qui pris la parole : Bien obligé. Il faut que je parle à la baronne ; j'espère que mon père voudra bien rentrer chez elle avec moi ; nous avons quelque chose de particulier à lui dire.

Il partit. Quand sa voiture fut un peu loin, nous nous jetâmes dans un fiacre qui, nous conduisant de l'extrémité du faubourg Saint-Germain à la place Vendôme, me laissa tout le temps de retomber dans mes rêveries. Uniquement occupé du désespoir où devait être ma femme hier délaissée, où serait bientôt ma maîtresse ce matin trahie, j'avais l'air d'écouter attentivement les sages représentations que M. de Belcourt, en ce moment, perdait. De vains sons frappaient mon oreille ; je ne fus tiré de ma léthargie que par ces derniers mots de la longue réprimande : *Le malheur de Sophie que vous oubliez* — Non, je ne l'oublie pas, non... Quant à son malheur, il est grand, sans doute ; mais il ne durera pas longtemps... Demain, oui, demain... Et vous, mon père, dès aujourd'hui... Ah ! pardon. Je ne sais ce que je dis... Mon père, vous descendez ici, vous allez voir Adélaïde ? — Oui, monsieur. — Moi, je ne me présenterai point au parloir

dans le costume où je suis. Je vais rentrer à l'hôtel, changer d'habit, et puis... adieu, mon pére. O vous que j'aime autant qu'elle ! adieu. — Comment, mon ami ! ne vas-tu pas venir me rejoindre ?... — Vous rejoindre ?... Ah ! oui, vous rejoindre !... Mon père, embrassez-moi donc, pardonnez-moi tous les chagrins que je vous donne. —De tout mon cœur, mon ami ; mais je t'en prie... — En vérité ! je désirerais devenir sage ; mais je suis entraîné... Vous voulez bien embrasser ma sœur pour moi, n'est-il pas vrai ? Tout à l'heure tu feras ta commission toi-même. — Oui, mon pére... à demain. — Que me dit-il? Deviens-tu fou ? — Il est vrai que je parle sans réflexion... Adieu, je suis fâché de vous quitter, adieu !... Dans une heure, vous aurez de mes nouvelles.

J'arrivai à l'hôtel, Jasmin faisait sentinelle à la porte ; le faquin sourit de me voir demoiselle, et me dit que madame de Montdesir a déjà envoyé deux fois ce matin, pour s'informer si j'étais revenu de la campagne, et pour recommander qu'on me priât, dés que j'arriverais, de courir chez elle. — Bon ! cela s'arrange avec mes projets. Vite, Jasmin, un coup de peigne. — En homme ? mademoiselle. — Oui.

Ce ne fut pas long.

Jasmin ! une plume, de l'encre, du papier. Promptement !... Bien ! Pendant que j'écris, dépêche-toi d'apprêter tout ce qu'il me faut pour m'habiller de la tête aux pieds. — En homme ? mademoiselle. — Eh ! sans doute. Ensuite tu prépareras mon cheval de selle et le tien. — J'accompagnerai monsieur ? — Oui. — Tant mieux, je m'en vais me divertir. Nous allons sûrement faire quelque farce. — Jasmin, tu me donneras mon épée. — Ah ! tant pis. Tant pis, si c'est pour nous battre, car nous tuerons quelqu'un. Ce pauvre petit marquis, je crois toujours le voir... là..... pan.... tomber par terre. ... Aussi c'est bien sa faute, car nous le ménagions ; ça faisait trembler !... Puisque celui-là n'est pas mort, il fallait qu'il eût l'âme chevillée dans le ventre. — Jasmin, que

diable! allez donc! nous n'avons pas un moment à perdre... et surtout ne t'avise pas de jaser. — J'aimerais mieux être pendu, monsieur, que de vous trahir.

Cependant j'écrivais à mon père. Je lui donnais, sur la retraite de Sophie, tous les renseignemntes nécessaires; et ma lettre finissait ainsi :

« Partez, mon père ; ah ! je vous en supplie, partez à
» l'instant pour Fromonville. Que du Portail ne vous
» échappe pas encore une fois : quels que soient ses motifs,
» voyez mon beau-père, parlez-lui, fléchissez-le ; qu'il
» nous rende son adorable fille, emmenez ma chère Adé-
» laïde avec vous; de grâce, emmenez-la. Les deux bonnes
» amies seront si contentes de se revoir! que la présence
» d'Adélaïde annonce à Sophie le retour de Faublas, que les
» tendres caresses de la sœur la préparent aux tranports
» du frère, du frère qu'elle adore, et dont elle est idolâ-
» trée On ne saurait trop ménager l'extrême sensibilité
» de Sophie. Mon père, daignez ne rien épargner pour
» qu'elle apprenne sans danger le nouvelle de notre réu-
» nion prochaine. Elle est maintenant au désespoir ; sa
» joie la tuerait. Mon père, je remets en vos mains mes
» plus chers intérêts : je vous recommande ce qu'il y a
» de plus respectable, de plus beau, de meilleur dans le
» monde, je vous recommande ma bien-aimée.

» Que ne puis-je aussi tout à l'heure voler à Fromonville!
» Hélas! je vais ailleurs. Ai-je besoin de vous dire qu'une
» affaire indispensable m'en fait la loi? Cependant ne
» vous alarmez pas. Demain avant midi, je serai près
» de mon père et près de ma femme; je le jure par elle
» et par vous. »

Je m'habillai, je cachetai ma lettre; un homme sûr fut chargé de la porter au couvent d'Adélaïde, et de la remettre à M. de Belcourt. Jasmin reçut l'ordre d'aller m'attendre à la porte Saint-Martin et je courus chez madame de Montdesir.

J'y trouvai, non pas madame de B***, mais le vicomte de Florville. Enfin, dit-il, le voilà. Je m'excusai de l'avoir

attendre, et je remerciai la marquise de m'avoir envoyé chercher au moment même où je m'inquiétais de savoir comment je me procurerais le bonheur de l'entretenir seulement pendant quelques minutes. J'ajoutai que je rapportais de la campagne une grande nouvelle.— Quoi donc? — J'ai vu Sophie. Elle pâlit, elle s'écria : Il n'est pas possible !

En deux mots, je lui appris quelle retraite du Portail s'était choisie, et comment un heureux hasard me l'avait fait découvrir. La marquise m'écoutait d'un air interdit ; je la suppliai de vouloir bien envoyer tout à l'heure à Fromonville ses gens chargés de veiller sur du Portail, et de le suivre partout ; car je tremblais que mon beau-père n'eût encore l'intention et ne trouvât le moyen d'échapper à M. de Belcourt. Comment, me demanda-t elle d'une voix altérée, n'y allez-vous pas vous-même ? — Je ne le puis, une affaire importante m'appelle ailleurs. Elle reprit d'un air plus calme et d'un ton plus ferme : Quoi ? madame de Lignolle a-t-elle déjà tant d'empire ? — Ce n'est pas madame de Lignolle qui m'arrache à Sophie ; un devoir indispensable... — Achevez... Ne puis-je savoir ? — Croyez, ma chère maman, que je ne me console pas d'avoir un secret pour vous. — Chevalier, c'est assez me dire qu'il y aurait de l'indiscrétion de ma part à pousser les questions plus loin. Je veux bien penser que je n'ai point à me plaindre de tant de réserve. Je vais donner les ordres les plus pressants pour que du Portail soit gardé à vue dès ce soir, et ne puisse faire un pas dont je ne sois instruite sur-le-champ, moi.... ou la petite Montdesir en mon absence, ajouta-t-elle avec un profond soupir. — En votre absence, maman! Vous quittez Paris ? — Tout à l'heure, mon ami. — Quel malheur pour moi ! que je suis fâché de vous perdre, dans ce moment surtout où vos conseils et vos secours m'eussent été si nécessaires! Où donc allez vous ? — A Versailles, d'abord — A Versailles, avec cet habit !... Maman, c'est, ce me semble, le frac anglais du charmant vicomte qui m'a

donné son nom, ce frac que vous embellissiez le jour que nous fûmes ensemble à Saint-Cloud ? — Cela se peut, dit-elle en affectant de n'en être pas sûre. Oui.... je crois qu'oui. — Et de Versailles, vous partez pour?... — Chevalier, je me vois, à regret, forcée de répéter vos propres expressions : *Croyez que je ne me console pas d'être obligée d'avoir un secret pour vous.* — Mais encore, ce voyage doit-il être bien long? — Peut-être, mon ami, peut-être, dit-elle d'une voix tremblante, et c'est pour cela qu'avant de l'entreprendre j'ai vivement souhaité de vous faire mes adieux. — Vos adieux ! Maman, ma chère maman, vous m'inquiétez, vous paraissez triste.... de grâce, confiez-moi.... — Elle m'interrompit : Respectez mon secret : je n'ai point tâché de surprendre le vôtre. Je ne veux pas même le deviner ; je ne le veux pas. Allez, Faublas, allez et revenez content, s'il est possible..... Je ne puis m'expliquer, je ne puis dire quel événement se prépare.... Quelles craintes m'agitent !... quels vœux j'ose former !... Mais, mon ami, mon aimable ami qu'il serait cruel de ne se plus voir ? — Grands dieux ! vous gémissez ! vous avez des larmes aux yeux ! — Adieu, Faublas; trop cher enfant, adieu. Je ne vous quitte qu'avec douleur ; souvenez-vous-en, si quelque grand malheur arrive. N'oubliez pas que la marquise de B*** vous perdit par une trahison, et devint elle-même la victime d'un lâche qui se disait votre ami. N'oubliez pas surtout qu'elle ne cessa de vous conserver l'am... l'amitié la plus tendre; la plus tendre, répéta-t-elle, en me serrant la main.

Elle me donna un baiser, et m'échappa.

Je demeurai confondu de ce que je venais d'entendre ; et, dans le premier moment de surprise, je répétai quelques-unes des expressions qui venaient d'échapper à madame de B***. *Allez et revenez content.... je ne puis dire quels vœux j'ose former.... Qu'il serait cruel de ne se plus voir.* Il n'est plus douteux que madame de B*** sait que je vais me battre, et connaît mon ennemi..... *Quels vœux j'ose former !* Ces vœux, elle ne pourrait, sans crime, les expri-

mer clairement. Mais peut-être suis-je excusable, moi, de chercher à pénétrer le secret de son cœur, sa pensée la plus cachée... *Qu'il serait cruel de ne se plus voir* ! Vous me reverrez madame de B***, vous me reverrez, n'en doutez pas ; je sortirai vainqueur d'un combat dont vous êtes le prix [1].

Imprudent marquis ! quelle audace est la vôtre, d'appeler Faublas au champ de l'honneur ! quelle témérité d'attaquer des jours si bien défendus! Les destinées de trois femmes charmantes tiennent à mes destinées.

Justine, qui survint, avait peut-être aussi l'intention de me donner, à sa manière, quelque *encouragement ;* mais il était déjà si tard, que je n'aurais pu l'entendre, quand même j'en aurais eu la fantaisie.

A la porte Saint-Martin, je trouvai mon domestique qui me suivit jusqu'au Bourget; là, je lui ordonnai de ramener mon cheval à Paris, et je pris la poste.

Avant cinq heures du soir je me trouvai dans la forêt de Compiègne, au lieu désigné. Je m'y promenais depuis quelques minutes, lorsque deux hommes tout à coup m'abordèrent et me mirent le pistolet sur la gorge. Ils me demandèrent si j'étais gentilhomme. Je ne balançai point à répondre *oui*. En ce cas, me dirent-ils, veuillez, monsieur, mettre ce masque sur votre visage, et demeurer témoin d'un combat que vont se livrer tout à l'heure ici deux personnes de grande qualité. Donnez votre parole de ne pas vous permettre un seul geste, un seul mot pendant l'action; et, quel que soit l'événement, d'en garder un profond secret. Je ne me vante pas, monsieur, d'être un homme de grande qualité; mais il est vrai que je possède, avec quelques richesses, un ancien nom. J'ai moi-même rendez-vous ici pour me battre. Peut-être vous trompez-vous, peut-être serai-je l'un des deux acteurs de la scène malheureuse dont vous exigez que je reste spectateur tranquille. — Monsieur, nous saurons bientôt si

1. Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

CORNEILLE, *le Cid*.

cela doit être : en attendant, mettez ce masque, et donnez votre parole d'honneur.

On conçoit que je fis et que je promis tout ce qu'ils voulurent.

Près d'une heure s'était passée depuis que je me trouvais dans cette situation, qui commençait à me paraître inquiétante, quand je crus entendre quelque bruit vers l'extrémité de l'allée qui aboutissait à la grande route. Un moment après, je vis entrer du même côté, dans le chemin de traverse où j'étais, une chaise de poste, environnée de plusieurs hommes armés et masqués. Il me parut que cette troupe, que je crus d'abord toute composée d'assassins, venait de s'assurer du laquais et du postillon, et forçait le maître à mettre pied à terre. Tremblant qu'il ne fût massacré devant moi, je voulus, dans le premier mouvement d'un zèle téméraire, m'élancer à son secours : les deux hommes qui veillaient sur moi se contentèrent de me retenir, en me disant : Voici le moment critique, songez à ce que vous avez promis.

Cependant l'inconnu, toujours entouré, s'avançait vers nous d'un pas ferme et d'un air délibéré. Plus il approchait, plus je croyais reconnaître les traits d'un jeune homme que je n'avais pas vu depuis longtemps. Lorsqu'il fut à très-peu de distance, l'un de mes gardiens alla droit à lui, le pria de s'arrêter, et lui dit : Un homme d'honneur se plaint que vous lui avez fait une mortelle injure, et prétend tout à l'heure en obtenir la réparation. S'il tombe sous vos coups, il promet qu'aucun détail de ce combat ne sera jamais su de personne ; s'il ne meurt pas de ses blessures, il s'engage à revenir dans le même lieu, aussitôt qu'il sera guéri, pour y soutenir encore sa querelle, qui ne peut être complètement vidée que par la mort de l'un des deux champions. Prenez les mêmes engagements, monsieur le comte, et jurez sur votre honneur de les remplir. — Quoi ! répondit le jeune homme, mylord Barrington se fâche de ce que j'ai quitté l'Angleterre sans faire mes adieux à son auguste épouse ! Il faut convenir

que ces maris font partout un singulier peuple! Cet époux d'outre-mer surtout me paraît d'une bonne force : voulait-il que je brûlasse d'une éternelle flamme pour sa langoureuse moitié? D'ailleurs, s'il me gardait rancune, que ne me l'a-t-il dit dans son pays? que ne s'est-il ensuite rendu à Bruxelles, où je me suis arrêté longtemps, parce qu'on m'a dit qu'il me cherchait? Pourquoi venir, après six semaines, avec cet épouvantable attirail, m'attaquer dans ma patrie, au moment où j'y rentre?... Ah çà, mais j'espère que ce n'est pas à coups de poing que nous nous battrons?

A sa voix, comme à sa figure, à la gaîté de ses discours, comme à son sourire moqueur, il ne fut plus permis de méconnaître Rosambert. Alors seulement je commençai à soupçonner l'étrange vérité : O madame de B***, ce fut pour vous que mon cœur tresaillit! mais je me gardai bien de montrer par quelques gestes, ou d'exprimer par quelques mots ma surprise extrême et ma terreur profonde : j'étais lié par mes serments.

Déjà pourtant on présentait à Rosambert un cheval qu'on l'invitait à monter, et un pistolet qu'on le priait de charger lui-même. Le comte, aussitôt à cheval, tout en chargeant son arme, dit à ceux qui l'environnaient : Oui, vous avez raison, voici le combat si cher à messieurs d'Albion.... Au pistolet près, je dois de grands remercîments au magnifique lord, il me rajeunit de plus de mille ans. En vérité, messieurs de la Table Ronde! l'héroïque parade que le prudhomme nous fait jouer ici ressemble tout à fait à une aventure du roi Arthus! Comme les preux de son temps, vous arrêtez les passants sur les grands chemins, pour les forcer gracieusement à rompre des lances avec vous. En jetant les yeux sur moi, Rosambert continua : Ce cavalier, si joliment tourné, qui fait bande à part, qui ne dit mot, qui ne se mêle en rien de vos forfanteries, est-ce un gentil damoiseau qu'il faut que je délivre, ou quelque grande princesse en homme travestie? Je l'aimerais mieux, moi. Et le géant que je dois pourfendre, le

fameux génat, où donc est-il? L'étranger qui avait jusqu'a lors porté la parole, dit à Rosambert : Monsieur le comte, jurez de remplir les conditions prescrites. — Foi de gentilhomme! Messieurs, s'écria-t-il.

L'un de mes gardiens donna le signal par un coup de feu. Nous vîmes aussitôt un cavalier accourir à toutes brides, de l'autre extrémité de l'allée. Rosambert l'attendit sans s'ébranler; mais, soit qu'il présumât beaucoup de lui-même, soit qu'il ne conservât pas tout le sang-froid nécessaire en ces occasions, il fit feu de trop loin sur son ennemi, qu'il manqua. L'autre, au contraire, montrant et plus d'adresse et plus d'intrépidité, tira presque aussitôt, mais enfin tira le dernier. La balle siffla aux oreilles de Rosambert, emporta une boucle de ses cheveux, et frappa son chapeau de manière qu'elle le fit sauter. Le comte, en le reprenant, s'écria : Ceci devient sérieux, c'est à ma cervelle qu'il en veut, le beau masque!

Son adversaire, en effet, s'était comme moi couvert le visage d'un mince carton; mais je ne pus m'empêcher de frémir en reconnaissant le frac anglais sous lequel, ce matin même, la marquise avait paru devant moi chez Justine.

Le vicomte de Florville, car je ne doutais plus que ce ne fût lui, venait de retourner son cheval et regagnait au galop le bout de l'allée, d'où tout à l'heure il était venu. Rosambert qui le suivait des yeux, reprit : voilà bien le frac national de mylord; mais de par saint Georges, ce n'est pas là son épaisse encolure. Messieurs, ajouta-t-il d'un ton où perçait le dépit et l'audace, je n'aurais point osé faire à la nation anglaise cette injure de croire que ses braves fussent dans l'usage de se battre par mascarade et par procuration. Au reste, je vais tâcher, m'eût-on prudemment détaché le plus habile arquebusier des trois royaumes, je vais tâcher de faire en sorte qu'un étranger, fût-il le diable, n'ait pas à se glorifier d'avoir remporté sur un Français une victoire sans danger... O toi qui ne manquas jamais une hirondelle au vol, mon

cher Faublas! où es-tu? Que n'ai-je, pour le châtiment d'un traître et pour l'honneur de la France, que n'ai-je en ce moment ton coup d'œil si prompt et ta main toujours sûre!

Le comte ayant rechargé son arme, un nouveau signal fut donné. Rosambert cette fois ne demeura pas immobile; il poussa vigoureusement son cheval, et les deux adversaires, s'étant rencontrés à peu près au milieu de la lice, se tirèrent à la distance de cinq ou six pas. Le comte ne perça que le collet de l'habit de son ennnemi, qui, plus heureux,, lui fracassa l'épaule droite et le jeta par terre.

Le vainqueur aussitôt se démasquant, fit voir au vaincu stupéfait, le visage de madame de B***. Tiens, lâche, dit la marquise, regarde, reconnais-moi, meurs de honte : c'est une femme qui t'immole! tu n'as eu du courage et de l'adresse que pour l'insulter.

Rosambert parut un moment accablé de la douleur de sa blessure et de l'ignominie de sa défaite; un moment il fixa sur la marquise des yeux égarés. Mais bientôt reprenant son caractère, il lui adressa, d'une voix éteinte, ces mots entrecoupés : Quoi! belle dame... c'est vous... que j'ai... le bonheur de revoir!... Que les temps... sont... changés!.... Cependant notre dernière... entre... vue... m'amu... sa davantage... et vous... aussi, friponne... quoi que... vous en puissiez... dire. Ingrate! est-ce ici, est-ce ainsi... que vous deviez mettre... hors de combat... un bon jeune homme, jadis venu tout exprès de Paris à Lu.. à Luxembourg... pour vous procurer..... un..... doux..... passe-temps! — Rosambert, lui répliqua la marquise, tu voudrais en vain dissimuler ta rage et tes douleurs. Le ciel est juste; je puis m'applaudir d'une double vengeance; ton châtiment, qui déjà commence, n'est pas prêt à s'achever. Souviens-toi de nos conditions; souviens-toi que mon ennemi doit garder mon secret partout, et me ramener ici ma victime.

Le comte, soulevant sa tête avec effort, la tourna de mon côté: Ce ieune homme, dit-il, c'est sûre..... ment le

chevalier de Faublas !..... Fau...blas ! J'ôtai mon masque, je fus à lui. Embrassons-nous d'abord, continua-t-il. Elle m'a... vaincu, mon ami... n'en soyez point étonné... ce n'est pas la première fois qu'elle..... m'abat. Et vous, pendant que j'invoquais... bonnement votre nom, vous étiez là, qui... faisiez des vœux... contre moi... mais je vous le pardonne... Elle est si... aimable ! Venez...me voir à Paris, si je n'y arrive pas... justement pour.... m'y faire.... enterrer.

La marquise alors me prit à l'écart, et me dit : Chevalier, pardonnez-moi le mystère que je vous ai fait du péril où j'allais m'exposer, et la ruse dont je me suis servie pour vous en rendre le témoin. Mon amant, hélas !.... avait vu l'outrage ; mon ami devait être présent à la réparation. Faublas, je le sais bien, me gardait encore tant d'attachement, qu'il se fût chargé volontiers d'épouser ma querelle ; mais il ne m'eût peut-être point assez estimée pour me juger digne de la soutenir moi-même. Cependant, ajouta-t-elle avec une joie mêlée de fierté, je viens de prouver qu'il y a six mois je ne prenais point un engagement au dessus de mes forces, lorsque, réduite à l'affreuse nécessité de vivre seulement pour ma vengeance, je jurais de vous étonner en l'accomplissant. Maintenant, Faublas, tout ce qu'il y avait d'équivoque ou d'obscur pour vous dans mes discours de ce matin, s'explique de soi-même : vous sentez de quelle crainte je ne pouvais me défendre, quand, les larmes aux yeux, je demandais à mon ami s'il ne serait pas cruel de ne se voir plus. Vous concevez de quelle espèce d'inquiétude j'ai dû sentir l'atteinte, quand l'amant de Sophie m'annonça qu'il venait de la retrouver. Ah ! croyez-moi, j'ai d'abord compris que du Portail avait pu vous reconnaître sur la route de Montcour, et je serais vraiment désolée que ce voyage de Compiègne eût laissé le temps à votre beau-père de vous enlever encore votre épouse. Faublas, si ce malheur était arrivé, n'ayez pas l'injustice d'en accuser votre amie. Dites-vous, pour ma justification, qu'au moment où je

vous fis remettre, sous le nom de M. de B***, ce prétendu cartel, rien ne pouvait me donner à deviner qu'en revenant avec madame de Lignolle, vous retrouveriez Sophie. Dites-vous qu'il n'était plus, ce matin nécessaire de vous renvoyer à Fromonville, puisqu'il ne vous eût jamais été possible, quelque diligence que vous eussiez faite, d'y arriver avant les émissaires fidèles qu'aussitôt j'y ai dépêchés, avec l'ordre exprès de veiller sur les démarches de du Portail, s'il habitait encore sa retraite, ou de le poursuivre s'il l'avait déjà quittée. Maintenant que rien ne vous retient plus, allez et...

Madame de B*** fut interrompue par des cris perçants qui semblaient partir de la chaise de poste de Rosambert restée dans le chemin de traverse, du côté, mais à quelque distance de la grande route. Nous courûmes tous au bruit; il ne resta près du blessé que le chirurgien qui bandait sa plaie. En approchant, nous vîmes derrière la voiture du comte un cabriolet, dans lequel se débattait une femme, retenue par les mêmes hommes qui s'étaient assurés du laquais et du postillon de Rosambert. — Grands dieux ! s'écria-t-elle, des gens masqués ! C'en est donc fait ! ils n'auraient pu le vaincre, ils l'ont assassiné ! Ah ! dit-elle en poussant un cri de joie, le voilà ! le voilà ! Puis, d'un ton douloureux : Perfide ! il est donc vrai que vous avez eu l'inhumanité de profiter de mon sommeil ?.....

La marquise me demanda tout bas si ce n'était pas la petite comtesse ? Je répondis : Oui, et je m'élançai dans les bras de ma maîtresse.

— Est-ce fini, me demanda-t-elle ? J'ai entendu tirer plusieurs coups. Quels sont ces gens qui m'ont arrêtée ? C'était à l'épée que vous deviez vous battre ! Je suis tremblante... saisie d'effroi. Ton ennemi, où est-il ? es-tu vainqueur ? Il ne devait amener personne. Pourquoi tout ce monde ? ces armes ? ces masques ?... Mon ami, que je suis contente de te voir !.... que j'ai peur !.... Cruel ! que je vous en veux de m'avoir lâchement abandonnée !

Ainsi, madame de Lignolle annonçait, par le désordre

de ses questions, le désordre de ses idées. Il me sera plus difficile de peindre celui de sa personne. Dans son regard, tout à l'heure attendri, maintenant terne et bientôt étincelant, vous eussiez vu tour à tour, et presque en même temps, les douces erreurs de l'espérance, les mortelles rêveries de la crainte, l'ivresse de l'amour heureux, les fureurs de l'amour trahi; vous eussiez vu sur son visage, dont l'étonnante mobilité m'effrayait, toutes les passions impétueuses se livrer de rapides combats; chaque muscle semblait tourmenté d'un mouvement convulsif, l'expression de chaque sentiment passait comme un éclair.

— Le croirais-tu ? continua-t-elle; j'ai pu dormir quand tu n'étais plus là ! j'ai pu dormir jusqu'à midi ! mais de quel sommeil, grands dieux ! quels horribles songes le troublaient ! tu m'échappais à chaque instant, et je ne voyais plus auprès de moi que des objets affreux: le marquis, la marquise, ta femme !... ta femme !... C'est moi qui suis ta femme ! n'est-il pas vrai, mon ami ?... Ne l'oubliez jamais, monsieur! Et le marquis, l'as-tu tué ? — Non, mon amie. — Allons, dit madame de B***, que cet entretien sans doute inquiétait, allons Florville ! à cheval ! à cheval ! vous n'avez pas de temps à perdre. — Qu'appelez-vous du temps à perdre, s'écria la comtesse, en lançant un regard terrible au vicomte de Florville; est-ce qu'il perd son temps quand il est avec moi ? Quel est cet impertinent jeune homme? me demanda-t-elle. — Un parent de M. de B***. — Tiens, mon ami, tous ces gens-là me font peur... Oh! que je souffre depuis hier ! Trembler sans cesse pour moi ! pour lui ! quel supplice ! perpétuellement m'occuper de cette rivale qui veut me l'enlever ! de cet ennemi qui menace ses jours ! Tu l'as blessé ? — Non, mon amie. — Vous ne l'avez pas blessé ? monsieur ? Regardez; je le lui avais tant recommandé !... Mais, comment ? il n'est donc pas encore arrivé, le marquis ? — Florville, reprit madame de B***, les heures s'envolent, la nuit s'approche. — Eh ! de quoi se mêle donc cet étranger ? répliqua la comtesse... Faublas, ne l'écoute pas, reste là....

Que je souffre depuis hier que l'amour devient fatal, dès qu'il cesse d'être heureux! que ses tourments paraissent insupportables, quand ils ne sont pas partagés! — Que dis-tu, mon Éléonore? mon cœur est navré de tes peines! — Oui! Eh bien! si cela est, me voilà consolée; je suis contente; allons-nous-en. — Je répétai avec elle: Allons-nous-en.

— Chevalier, s'écria la marquise, oubliez-vous qu'un devoir pressant vous appelle? — Hélas! — Ce n'est point à Paris que vous êtes attendu.

Je me dégageai des bras de la comtesse, et du brancard de son cabriolet je sautai sur le cheval que me présentait la marquise. Il va se battre! dit madame de Lignolle. Je veux le suivre! je veux être présente à ce combat! Le vicomte, prompt à la rassurer, lui répondit: Calmez-vous, il n'y a pas de danger pour lui; ce combat est fini. — Fini! répéta-t-elle douloureusement, fini!... c'est donc à Fromonville?.... L'ingrat m'abandonne encore! le barbare me sacrifie!

Elle voulut s'élancer après moi, les gens du vicomte la retinrent. Elle poussa des cris d'inquiétude et de fureur; elle tomba sans connaissance au fond de son cabriolet.

Ah! qui n'eût plaint cet enfant trop sensible? qui ne se fût ému de ses douleurs? qui n'eût frémi de son danger? La marquise ne fit aucun effort pour m'empêcher de descendre de cheval et de remonter dans la voiture de la comtesse: je fus même extrêmement touché de voir madame de B*** prodiguer ses soins à madame de Lignolle. D'une main elle soutenait la tête de mon amante; de l'autre elle lui vidait ses flacons sur le visage; elle essuyait avec un mouchoir la sueur froide qui coulait de son front: Pauvre enfant! disait-elle, regardez comme ils se sont éteints, ces yeux qui brillaient tout à l'heure du plus vif éclat! quelle pâleur couvre ses joues que j'ai vu colorées d'un rose si tendre! pauvre enfant! — Mon Dieu! vous m'alarmez, mon amie! Croyez-vous qu'il y ait du danger? — Du danger?.... peut-être. La comtesse est d'un caractère violent, et paraît vous aimer déjà beaucoup. —

Oh! oui, beaucoup. Dailleurs, elle a, depuis hier, des indispositions légères, mais fréquentes, des maux de cœur... — Elle serait déjà enceinte! Ah! tant mieux! s'écria madame de B***, dans l'éffusion d'une vive joie; puis tout à coup elle réprima ce premier mouvement, et d'un ton de commisération elle reprit: Tant mieux.... pour vous... non pour elle!... Pour elle, c'est un événement fâcheux qui l'expose de bien des manières... — Qui l'expose!... Et moi, que je suis à plaindre aussi! dans quel embarras je me trouve! L'une est ici qui se meurt de la seule crainte que je ne la quitte! l'autre est là-bas qui se désespère de ce que je l'ai quittée! Dites-moi donc comment je vais faire, apprenez-moi quel parti....— Tout à l'heure, interrompit-elle, je vous engageais à partir; j'avoue que maintenant, à votre place, je me trouverais moi-même fort empêchée. Sans doute il faut consulter votre cœur, mais vous devez aussi prendre conseil des circonstances. — Consulter mon cœur? Je n'y trouve que des irrésolutions, des combats! Prendre conseil des circonstances? Ne sont-elles pas, de l'une et de l'autre part, également inquiétantes, pressantes, impérieuses? O mon amie! je vous en conjure, prenez pitié de ma situation vraiment cruelle; finissez mes perplexités, conseillez-moi. — Que pourrai-je vous dire? S'il ne s'agit que des lois que le devoir vous impose, elles ne sont point équivoques. Il est vrai pourtant qu'il paraît cruel d'abandonner la comtesse dans l'état où la voilà... Elle est très vive... Vous la croyez enceinte.... et la pauvre petite vous aime.... comme il faut vous aimer, beaucoup trop!... Partir dans ce moment, c'est certainement la livrer à des agitations qui peuvent lui coûter la vie... Il semble plus probable que Sophie, d'un caractère beaucoup plus doux... Sophie, accoutumée depuis longtemps à l'absence... à l'abandon, peut-être... supportera moins impatiemment... Cependant, ce n'est pas une chose que je veuille garantir. Il est tout à fait possible que votre épouse ne vous voyant pas revenir, et se croyant pour toujours délaissée, en soit au désespoir.

Au désespoir ! Oui, répéta d'une voix faible, madame de Lignolle, qui reprenait enfin l'usage de ses sens, au désespoir. Elle me reconnut, elle me dit : C'est vous, Faublas, vous ne m'avez pas quittée ? vous avez bien fait ; restez là, je le veux. restez là. Elle dit à la marquise : Et toi, farouche étranger, laisse-nous. Cruel ! mes maux te trouvent insensible ! tu n'as donc jamais eu besoin de la pitié de personne ? Toi ! tu n'as donc jamais aimé ? — Si vous saviez à qui vous faites ces reproches, répondit le vicomte, en lui prenant la main ; si vous saviez que madame de Lignolle, quoique bien malheureuse, est moins à plaindre que l'infortunée qui lui parle ! Et moi aussi, j'ai brûlé de cet amour qui vous consume ! et moi aussi, j'ai connu ses passagères délices et ses inconsolables regrets. Comtesse ! infortunée comtesse ! vous avez encore beaucoup à souffrir, si vous devez souffrir autant que moi.

Ici, mes yeux rencontrèrent ceux de la marquise ; ils étaient humides les siens, et leur regard fit palpiter mon cœur.

Serait-il vrai, continua-t-elle avec plus de véhémence ; serait-il vrai qu'une divinité maligne présidât aux humaines destinées, et prît un horrible plaisir à faire de ses dons précieux la plus inégale distribution ? Serait-il vrai que, par le raffinement d'un calcul barbare, elle ne se montrât si prodigue envers un très petit nombre d'êtres privilégiés, que pour tourmenter plus sûrement la foule immense des autres individus maltraités de son avarice ? Quoi ! jeune homme trop favorisé, les grâces qui attirent, l'esprit qui séduit, les talents qu'on envie, la beauté qu'on admire, la sensibilité qui plaît aux yeux et charme l'âme ; toutes ces qualités, et mille autres dont l'assemblage n'a peut-être jamais brillé qu'en toi, quoi donc ! un impitoyble dieu ne te les aurait données que pour le désespoir de tes rivaux et le supplice de tes amantes ? Et la constance, cette vertu qui, seule, manque à toutes tes vertus ; la constance, il ne te l'aurait refusée, ce dieu jaloux, qu'afin

qu'il n'y eût sur la terre, pour aucune femme, l'espoir d'une grande félicité sans un grand mélange de peine, et dans aucun homme un modèle absolu de perfection ! quoi ! ceux de ton sexe, qui, ne te connaissant pas encore, oseront te disputer le prix de la valeur ou de la tendresse, tous ceux que la nature aura le plus favorablement distingués, doivent-ils nécessairement paraître n'avoir encouru que sa disgrâce, quand le moment sera venu de te les comparer ? Quoi ! toutes mortelles qui t'auront vu, seront-elles invinciblement contraintes au plus prompt amour, hélas ! et forcées au plus long repentir ? O destinée !

La comtesse avait écouté la marquise avec une attention mêlée d'étonnement. Qui que vous soyez, lui dit-elle, il vous est bien connu. Vous parlez de lui, comme j'en pourrais parler moi-même. Me voilà un peu réconcilié avec vous; mais permettez que nous nous quittions. Allons-nous-en, Faublas, allons-nous-en... Eh bien ! vous ne dites mot ! vous ne voulez pas?

Toujours combattu de plusieurs craintes et de plusieurs désirs, je jetai sur la marquise un regard qui lui annonçait mes irrésolutions et le besoin que j'avais d'être déterminé par ses avis. Le vicomte me comprit et s'expliqua. Vraiment, je ne balancerais plus, j'irais à Fromonville.— A Fromonville, interrompit la comtesse.— Demain, reprit l'autre ; et, ce soir, je rentrerais dans Paris avec madame de Lignolle. — Voilà ce qu'on appelle un bon conseil! s'écria la comtesse; j'en approuve fort la dernière partie ; et toi, Faublas? — Moi aussi, mon Éléonore.

Dans le transport de sa joie, madame de Lignolle embrassa madame de B*** ; et, je l'avoue, ce ne fut pas sans un vif plaisir que, pendant quelques minutes, je sentis unies et pressées dans mes heureuses mains les mains de ces deux charmantes femmes.

Monsieur, reprit la comtesse en s'adresant au vicomte, nous allons vous dire adieu; mais permettez auparavant une question que je vais vous faire, parce que je

suis jalouse; je le suis, je n'en fais pas mystère. Tout à l'heure, vous pleuriez presque; vous êtes malheureux en amour, et c'est la faute du chevalier. Rendez-moi le service de m'apprendre près de qui le chevalier vous a supplanté... Monsieur, poursuivit madame de Lignolle, qui ne pouvait deviner la véritable cause de l'embarras que la marquise laissait paraître, vous pardonnerez à son amie d'imaginer qu'en effet il mériterait la préférence; mais au moins je crois, et je ne cherche pas à vous faire un compliment, je crois que vous étiez fait pour qu'on balançât quelque temps entre vous et lui... Monsieur, reprit-elle encore, je vous supplie d'achever la confidence que je ne vous demandais pas; ne craignez rien pour votre secret, vous avez le mien. — Madame, répondit le vicomte, enfin déterminé sur la réponse qu'il devait faire à l'embarrassante question; dans un moment de trouble, on se plaint de mille choses. — Ah ! je vous en prie, dites-moi qu'elle maîtresse Faublas vous a... — Madame, je suis, comme monsieur vous le disait tout à l'heure, parent de M. de B***. J'adorais sa femme... — Sa femme! ne m'en parlez pas, je le la déteste ! — Vous êtes donc une ingrate, car elle vous aime. — Qui vous l'a dit ? — Elle-même. — Elle me connaît? — Elle a eu le plaisir de vous voir et de vous parler. — Où cela ? — Voilà ce que je ne puis vous dire. — Eh bien ! oui, elle a tort de m'aimer ; car je vous le répète, je la déteste. — Peut-on vous en demander la raison ? — La raison ? .... C'est une femme dangereuse... — Ses ennemis l'assurent. — Intrigante... — Les courtisans le publient... — Pas assez jolie pour faire tant de bruit. — Les femmes le disent. — Galante d'ailleurs. — Elle ne manque ni d'attraits, ni d'esprit. Comment ne lui prêterait-on pas quelques aventures? — Quelques ! Elle en a eu mille !— Désigne-t-on quelqu'un? — Je le crois ! moi qui ne vais pas souvent dans le monde, je lui en connais trois. — Voulez-vous nommer? — Le comte de Rosambert. — Il est bien fat et elle l'a toujours nié. — La bonne raison !... Faublas. — Oh ! celui-là, je ne

conteste pas. Le troisième ? — M. de *** — M. de *** ! répéta la marquise, que je vis, dans le même moment, plusieurs fois rougir et pâlir. — Oui, M. de ***, le nouveau ministre, à qui elle s'est donnée pour obtenir la liberté du chevalier.... Ce que je vous dis là vous fait de la peine? Monsieur de *** ! répéta la marquise avec moins de trouble et un étonnement plus marqué. — Cela vous fait de la peine ? Je vois que vous êtes encore bien épris. — M. de***! voici une accusation bien nouvelle. — C'est que l'intrigue n'est pas ancienne. — Mais, au moins, a-t-on quelques preuves ? — Comment voulez-vous qu'on en ait ? Ils n'ont pas appelé de témoins. — Cependant, madame, vous osez assurer cela ? — Monsieur, parce que tout le monde l'assure. — Tout le monde ? Chevalier, vous le saviez donc? — Vicomte... on me l'a dit ; mais je ne le crois pas. — Cela ne fait rien, me répliqua-t-il d'un air mécontent ; vous deviez m'en avertir. — Oui, dit la comtesse, c'est rendre service à un galant homme, que de l'éclairer sur la conduite d'une coquette qui le trompe. Monsieur, je vous plains sincèrement d'être tombé dans les filets de celle-là ; vous paraissez mériter de rencontrer mieux... Mais venons à ce qui me touche. Le chevalier ne vous donne plus d'inquiétude ? — Pardonnez-moi, madame. — Voyez-vous, monsieur ! s'écria la comtesse en me regardant..... Il y va donc souvent chez la marquise ? demanda-t-elle au vicomte. — Quelquefois. — Voyez-vous , monsieur vous y allez quelquefois !... Il est donc amoureux d'elle encore ? — Encore un peu, je crois. — Voyez-vous, monsieur, vous en êtes amoureux ! — Cependant, reprit la marquise, il ne faut pas tout à fait s'en rapporter à moi : j'y suis intéressée, je vois peut-être mal. — Oh ! vous voyez bien, monsieur, vous voyez trop bien... Faublas, laissez-moi faire ; je saurai vous empêcher d'aller chez cette coquette, et de l'aimer !..... Nous vous quittons, poursuivit-elle, en s'adressant à madame de B***. Après la scène dont vous venez d'être témoin, je ne vous demande pas le secret, et j'y compte ; car tout en vous, monsieur, prévient favorable-

ment... S'il y avait une troisième place dans mon cabriolet, je me ferais un vrai plaisir de vous l'offrir.... Je vous avoue que je serai charmée de cultiver votre connaissance, Venez me voir à Paris. Le chevalier m'obligera, s'il veut bien vous amener... Ou faites mieux, venez seul; vous n'avez pas besoin d'être présenté par personne. Venez, et je vous promets, si cela vous fait décidément trop de peine, je vous promets de ne jamais vous dire de mal de la marquise, quoique ce soit une méchante femme.

Nous partîmes. Je donnai quelques louis au postillon qui nous conduisit à la Croix-Saint-Ouen, où la comtesse l'avait pris, et qui promit de ne rien dire de tout ce qu'il avait vu. Madame de Lignolle aussi crut devoir acheter la discrétion de son laquais *la Fleur*, qu'elle s'était vue forcée de faire le compagnon de son voyage, et par conséquent le confident de nos amours.

Ma jeune amie cependant m'accablait de caresses que je lui rendais, de reproches que je ne méritais plus, et de questions auxquelles il m'était impossible de répondre. En vain je lui présentais qu'il devait lui suffire que son amant ne fût ni mort, ni blessé, ni forcé de la quitter en quittant son pays; elle n'était pas contente du secret auquel m'obligeait cette parole d'honneur que je ne devais pas donner, disait-elle.

La conversation tomba naturellement sur le vicomte de Florville. Il est fort aimable, ce jeune homme, s'écria la comtesse, qui paraissait observer curieusement l'impression que ses discours faisaient sur moi. — Fort aimable. — Il a des grâces. — Beaucoup. — De la tournure. — Vraiment. — Une très jolie figure. — Très jolie. — Une voix douce comme toi. — Oui. — La sienne est un peu trop claire cependant; il lui manque quelque chose.— C'est un enfant. — Sans doute. Que peut-il avoir? seize ans? — Tout au plus. — N'importe, reprit-elle avec affectation, il est charmant. — Charmant. — Il paraît plein d'esprit et de sensibilité. — Comme tu dis, mon amie.

Ainsi je ne parlais que par monosyllabes, de peur de

trop parler ; et j'affectais beaucoup d'indifférence, afin d'éloigner toute espèce de soupçon.

— Voulez-vous bien me répondre autrement ? s'écria madame de Lignolle. — Qu'y a-t-il donc ? — Il y a que votre sang-froid me désespère. — Mon sang-froid !... — Oui, j'ai l'air d'avoir remarqué ce jeune homme ; j'en dis beaucoup de bien, tout cela ne vous émeut seulement pas. — Je ne vois pas ce qui pourrait me fâcher... — C'est de quoi je me plains. Vous ne témoignez point la moindre inquiétude ! — C'est qu'en vérité, mon amie, je n'en puis prendre aucune, lui répliquai-je en riant. — Pourquoi cela ? monsieur. Pourquoi n'auriez-vous pas un peu de jalousie ? J'en ai bien, moi ! — Éléonore, je te répète que le vicomte ne peut m'alarmer. — Ne riez pas, monsieur ; je n'aime pas qu'on rie quand je parle raison. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le vicomte ?... — Pourquoi ?... Parce que c'est... un enfant. — Et vous ! ne dirait-on pas que vous êtes vieux ? — Et puis ma sécurité se fonde sur l'estime que tu m'inspires. — L'estime ! l'estime ! ... Pas tant d'estime, monsieur, et plus d'amour Je l'ai souvent entendu dire dans le temps que je n'y comprenais rien : et maintenant que je m'y connais, je sens que cela est trop vrai : on n'est bien amoureux que lorsque l'on est bien jaloux. Devenez jaloux si vous voulez me plaire. — Soyez donc contente, madame ; je vous avoue que je n'étais pas tranquille pendant que vous examiniez le vicomte avec une attention... — Voilà, interrompit-elle en m'embrassant, voilà ce que j'appelle parler, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite... Cependant, Faublas, ne t'alarme pas. Va, je n'admirais le vicomte que pour t'admirer davantage, je me disais : Il est bien, ce jeune homme, fort bien. Mais mon amant est mieux, beaucoup mieux. Mon amant n'a pas une figure moins charmante, et sa taille est plus belle. On remarque dans son air, dans son maintien, dans toute sa personne, je ne sais quoi de plus imposant, de plus fier, qui étonne sans effrayer... Cela ne m'effraie pas, moi, cela me fait plaisir...

de l'esprit ! de la sensibilité ! Pourrait-il en avoir autant que toi, le vicomte ? autant que toi, qui, toute la journée, me fais rire, et de temps en temps me fais pleurer !... C'est alors que je suis bien contente, car tu ne te moques pas comme les autres hommes qui rient de nos larmes ; au contraire, mon ami, tu me consoles en te chagrinant avec moi ; tu sais pleurer, toi, tu sais pleurer... Va, sois parfaitement tranquille. Je te reconnais aussi supérieur à ce joli garçon, que lui-même me paraît l'être à tous ceux que j'ai vus... Dis-moi, ton père l'aime-t-il le vicomte ? — Beaucoup. — Eh bien ! il devrait marier ta sœur avec ce jeune homme-là. Cela ferait un charmant couple. — Voilà une idée qui me paraît toute simple, et que pourtant je n'aurais pas eue. — Vraiment, je vois à cela quelque obstacle : le vicomte est engoué de cette marquise. C'est bien dommage... Tiens, sais-tu pourquoi je l'ai engagé à venir chez moi ? Je vais te le dire ; car le moyen de te rien cacher ! Il est jaloux de toi, puisqu'il est amoureux de madame de B***. Il me dira si tu vas chez elle. — Fort bien trouvé ! — Certainement ! je ne suis point la dupe de votre fausse gaîté ; ce n'est pas de bon cœur que vous riez. J'ai toujours eu le projet de vous empêcher d'aller chez cette méchante femme, et le hasard vient de m'en offrir un moyen que je ne me consolerais pas d'avoir négligé.

Cependant nous avancions... du côté de Paris, il est vrai, ma Sophie ; mais console-toi, c'était aussi du côté de Fromonville. Sophie ! j'allais encore chercher dans la maison de ta rivale une de ces nuits que je trouvais si courtes ; mais pardonne. Va, je songeais moins aux plaisirs de la nuit qu'aux délices du jour qui devait lui succéder, à ce jour où, dans les bras de ma femme, je pourrais goûter enfin le suprême bonheur, depuis si longtemps désiré. Réjouis-toi, ma Sophie : il est vrai que, dans ce moment même, je reçois un baiser de madame de Lignolle ; il est vrai que cette douce faveur est la récompense d'un soupir qu'Éléonore vient de surprendre : mais, ô ma So-

phie ! réjouis-toi ; ce soupir si tendre il ne m'était pas échappé pour elle !

Nous quittâmes la poste au Bourget, à ce même village où j'avais renvoyé Jasmin : les chevaux de la comtesse y étaient restés dans une auberge ; nous les reprîmes ; ils nous eurent bientôt ramenés dans Paris. On conçoit que Faublas, maintenant vêtu comme il lui convenait de l'être toujours, ne pouvait, sans avoir auparavant changé d'habits, aller chez madame de Lignolle représenter mademoiselle de Brumont : ce fut donc chez madame de Fonrose que nous prîmes le parti de descendre.

— Cruels enfants ! dit la baronne, d'où venez-vous donc ? Nous mourons de faim, répondit la comtesse, faites-nous donner à souper.

Pendant que nous commencions à dépecer la poularde qu'on venait d'apporter, madame de Fonrose disait à madame de Lignolle : Je me suis rendue chez vous à l'heure du dîner. On m'a beaucoup inquiétée en m'apprenant que, désespérée de la fuite de mademoiselle de Brumont, vous veniez de sortir pour l'aller chercher. Il y avait déjà quelques heures, poursuivit-elle, en s'adressant à moi, que M. de Belcourt, accompagné de mademoiselle de Faublas, était venu me faire une courte visite. Tous deux partaient pour Fromonville, persuadés que vous étiez allé vous battre. Ils n'imaginaient pas qu'un intérêt moins cher que celui de l'honneur pût vous empêcher de courir avec eux vous jeter aux pieds de votre épouse. Tous deux tremblent pour vous ; tous deux, je ne puis vous le dissimuler, seront en proie aux plus mortelles inquiétudes, si vous ne les avez pas rejoints avant le milieu du jour qui va bientôt paraître

Déjà la comtesse ne songeait plus à son repas, à peine commencé. Elle interrompit la baronne pour lui déclarer qu'elle ne souffrirait pas que je la quittasse : et elle ajouta qu'il lui paraissait très étonnant que madame de Fonrose, qui se prétendait son amie, se permît de donner en sa présence même de tels conseils à son amant. La ba-

ronne ne fut point embarrassée de se justifier : Si vous adorez le fils, dit-elle, j'aime le père. M. de Belcourt ne me pardonnerait pas d'avoir contribué, dans une circonstance aussi grave à tenir son fils éloigné de lui. D'ailleurs, ma chère enfant, qu'exigez-vous du chevalier ? qu'il viole inutilement toutes les bienséances ! Je suis loin de lui conseiller une infamie ; je ne lui dis pas de vous abandonner, mais d'aller trouver Sophie, de la ramener, et de faire ensuite comme les gens du monde, comme les meilleurs maris, qui savent concilier l'amour qu'ils ont pour leurs maîtresses et les bons procédés qu'ils doivent à leurs femmes. Se conduire autrement, ce serait vous perdre. Je vous demande, par exemple, si le chevalier peut continuer à demeurer chez sa maîtresse, lorsque sa femme n'est plus absente ? s'il doit ainsi publiquement afficher le désespoir de l'une et les bontés de l'autre ? En supposant que vous fussiez assez aveuglée par votre passion pour attendre de lui cette extravagance, et qu'il fût assez faible pour ne vous la point refuser, je demande si tout le monde ne saurait pas bientôt que M. de Faublas s'est fait demoiselle chez vous, parce qu'il s'ennuyait d'être homme chez lui ? Je ne parle pas de M. de Lignolle ; espérons que le dieu protecteur des amants fera pour ce mari-là ce qu'il fait communément pour les autres : espérons que ce digne époux sera le dernier de Paris qui apprendra que vous l'en avez rendu la fable ; mais sa famille verra-t-elle tranquillement l'ineffaçable ridicule dont chaque jour le couvrira ?

— Sa famille ! Que m'importe sa famille ! répondit la comtesse, qui n'avait opposé jusqu'alors aux prudents avis de la baronne, que des cris, des pleurs, et mille exclamations déraisonnables. — Que vous importe ? répliqua madame de Fonrose. Eh ! mais, comptez-vous retenir le chevalier, malgré les gémissements de sa veuve, qui ne manquera pas de réclamer en criant au scandale, malgré l'intarissable bavardage de votre sempiternelle tante, qui viendra chaque matin vous radoter ses gothiques prin-

cipes ; malgré le fameux capitaine Lignolle, capable de laisser ses flibustiers pour accourir en poste vous épouvanter de sa large moustache et de sa longue épée ; malgré le public aussi, le public jaloux, inconséquent, indiscret, qui va sans cesse ébruitant les folies qu'il devrait taire, et ressuscitant les scandales qu'il faudrait ensevelir ; le public, qui, ne respectant personne, et ne se respectant pas lui-même, ridiculise les maris qu'il plaint, protège les femmes qu'il blâme, et condamne sévèrement les fautes dont pourtant il amuse journellement et nourrit sa malignité ; enfin, malgré le baron, qui.... — Malgré tout l'univers, madame. — Quelle réponse ! avez-vous perdu l'esprit ; ou croyez-vous que j'exagère ? M. de Belcourt, dont j'allais vous parler, vous ne le connaissez pas ! Il est homme, si vous le poussez un peu, à venir reprendre son fils jusque dans votre chambre à coucher ! — Et moi, si l'on ne craint pas non plus de me porter aux dernières extrémités... — Que ferez-vous ? — Je me tuerai. — La belle ressource ! Je vous plains.... je vous plains, puisque vous ne sentez pas qu'il vaut mieux faire un moment le sacrifice d'un bien précieux, pour le retrouver ensuite et le posséder sans obstacle, que de s'exposer, en le gardant quelques jours de trop, à mourir du regret de sa perte.

Madame de Fonrose parlait encore et parlait vainement, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans sa cour. Ce ne pouvait être que celui de M. de Lignolle. J'eus le temps d'embrasser mon amie, de saisir un membre de la volaille et de me sauver dans le cabinet de toilette de la baronne.

Un moment après, j'entendis le comte souhaiter le bonsoir à ces dames. Étonné de ce que sa femme, qui mangeait rarement en ville, n'était pas de retour à trois heures du matin, il avait deviné qu'elle soupait chez la baronne, et qu'elle s'y trouvait indisposée. Il lui demanda si elle avait pu rejoindre mademoiselle de Brumont dans la journée. — Oui, monsieur, répondit la comtesse, et j'espère qu'elle reviendra chez moi... — Elle y reviendra certai-

nement, interrompit-il, parce que je l'ai fait promettre à monsieur son père. En attendant, comtesse, songez qu'il est tard; acceptez une place dans ma voiture, et venez... — Bien obligé, répliqua-t-elle sèchement, je ne compte pas rentrer avant le jour.

J'aurais pu facilement écouter la fin de cette conversation, qui me touchait d'assez près... Sophie, des intérêts plus chers occupent déjà ma pensée. Un moment la séduction toute-puissante de l'objet présent cesse d'agir immédiatement sur moi : et ce moment décisif peut fixer en ta faveur la victoire trop longtemps incertaine. Ta rivale n'est plus à mes côtés pour me faire oublier tes tourments par ses peines, et ton amour par ses tendresses. Sa voix seulement frappe mon oreille, et ne va pas jusqu'à mon cœur, plein de ton souvenir ? Sophie, je viens de te revoir évanouie, mourante ! J'ai contemplé tes charmes, et me suis pénétré de ton désespoir ! J'ai frémi des maux que tu souffres ; l'idée du bonheur qui nous attend m'a fait tressaillir.

Quiconque me lit avec quelque attention, doit se souvenir qu'il y a peu de temps une jolie femme de chambre m'a coiffé précisément dans ce cabinet où je me trouve. Il doit se souvenir que, pressé, ce jour-là, du désir de revoir la comtesse et d'échapper au baron, je me suis fait conduire par un escalier secret dans la cour de madame de Fonrose. Maintenant, au contraire, pour rejoindre mon père et fuir ma maîtresse, je recherche à tâtons le même chemin, dans cette partie de la maison dont je connais un peu les êtres. Me voilà sur l'escalier dérobé, puis dans la cour, et bientôt dans la rue.

Plein d'une tendre sollicitude, M. de Belcourt avait deviné ce que tout autre qu'un père n'eût pu prévoir. Comme il n'était pas impossible, avait-il dit en partant, que des raisons particulières me forçassent à repasser par la capitale, le suisse devait veiller toute la nuit pour m'attendre et mon domestique me tenir une chaise de poste toute prête. On aimait trop le baron et son fils, pour oublier

les ordres de l'un et les intérêts de l'autre. En arrivant à l'hôtel, je n'eus qu'à monter en voiture, et mon fidèle Jasmin voulut absolument courir devant moi. Aussi je trouvais à chauqe poste des chevaux tout préparés; les postillons, grâce à mes prodigalités, ne se plaignaient pas d'avoir été réveillés trop tôt ; ils m'appelaient monseigneur, et nous allions comme si nous eussions eu des ailes.

L'aurore vint, qui me promit le plus beau jour. Voilà cette route se péniblement parcourue, la surveille, dans un sens contraire. Quel heureux changement trente-six heures ont apporté dans ma situation ! Je ne vais point, sous un ciel étranger, regretter ma patrie ; je n'emporte pas le remords d'avoir immolé tel ennemi qui me poursuivait de sa juste vengeance. C'est à Fromonville que mon père, tout à l'heure rassuré, me pressera sur son sein ! C'est là que tout à l'heure, ma femme consolée... Nous n'arriverons jamais ! Va donc, postillon !... Tout à l'heure je la couvrirai de mes baisers, j'embrasserai ses genoux, je solliciterai le prix de ma tendresse extrême... Il est vrai qu'Adélaïde sera là... Ne pourrons-nous pas la renvoyer, Adélaïde ? Quoi ! faudrait-il différer jusqu'à la nuit ?... Un siècle d'attente !... Mais la nuit ! la nuit ! jamais je n'en aurai passé de plus délicieuse !... Que ces rosses me traînent lentement ? postillon, va donc !... et demain, demain, je serai sur cette route encore ! Mais j'aurai Sophie près de moi ! je ramènerai ma femme à Paris ! je l'établirai dans la maison paternelle ! dans la *chambre de l'hymen*, à côté de celle *du célibat*, qui sera déserte ! à jamais déserte ! Je ne sortirai plus de l'appartement de ma femme ! j'y passerai mes journées, ma vie! je l'entendrai me faire et me répéter le long récit des maux qui l'ont accablée pendant l'absence ! et moi, moi, je lui raconterai cent fois tout ce que j'ai souffert, tous les malheurs qui me sont arrivés... Tous ? non. Je ne lui dirai pas comment la marquise est à plaindre, et quelle tendre commisération je lui garde. Sophie, naturellement soupçonneuse, pourrait s'inquiéter ; et je veux non

seulement lui conserver la plus exacte fidélité, mais encore lui épargner les tourments de la jalousie... Je ne lui parlerai pas non plus de la comtesse !... elle est maintenant bien seule ! bien étonnée ! bien triste ! elle pleure, elle se désespère, elle m'accuse de barbarie !... Vraiment, je devais au moins lui dire quelques mots, la prévenir, la préparer... Quel train cet homme me mène ! postillon, tu vas comme le vent ! un moment donc, un moment ! Où me conduis-tu si vite ? Villeneuve-Saint-George, mon beau seigneur, répondit-il en retenant ses chevaux, route de Fontainebleau, route de Fromonville. — De Fromonville ! bon !.. Eh bien ! quel démon t'arrête ? — Dam, n'est-ce pas vous ? — Regarde que de temps perdu ! allons des coups de fouet et va plus vite. — Va plus doucement ! va plus vite ! Accordez-vous. Jusqu'à présent je n'avais pas quitté le grand galop ; je ne puis faire mieux. — Tu as raison, mon ami, tu as raison, mais je t'en prie, va plus vite.

La voiture mille fois maudite roule encore pendant sept mortelles heures. Enfin je vois le pont de Montcour, et, sur la route de Fromonville, deux personnes chéries. Bientôt je reçois leurs embrassements et je partage leur joie. L'une me demande si je n'ai pas reçu de coups dangereux; l'autre, s'il faut encore sortir de France. Non, ma chère Adélaïde, je ne suis pas blessé. Non, mon père, nous ne quitterons pas notre patrie... mais courons, je vous prie... Que je vous dois de remercîments ! vous avez pu la quitter pour aller au-devant de moi !... Venez, volons, présentez-lui son époux, soyez témoin... Quoi ! mon père, vous baissez les yeux d'un air consterné ! Quoi ! ma sœur vous pleurez !.... c'en est fait !.. Sophie !... l'absence . . l'abandon ! elle n'a pu résister, elle n'est plus ! — Elle respire, s'écrie le baron, mais... Elle vous aime, interrompit ma sœur, mais... — Je vous entends ! c'est donc pour la troisième fois que son tyran me la ravit.

Tous deux ne me répondent que par leur silence; tous deux, attentifs à prévenir l'effet d'un premier mouvement,

empêchent que mon désespoir ne me coûte la vie. M. de Belcourt se saisit de mes pistolets et de mon épée : Adélaïde avance un bras tremblant pour soutenir son frère qu'elle voit pâlir et chanceler. Ma chère amie, tu n'es pas assez forte ! Faublas vient de tomber presque mourant sur ce même gazon que la surveille il effleurait à peine, quand, pour suivre une maîtresse, abandonnée maintenant, il fuyait d'un pas rapide sa femme, aujourd'hui vainement regrettée !

Adélaïde ! ah ! je t'en conjure, prends pitié de ton frère!... Mon père ! laissez-moi, laissez-moi mourir !... Elle m'est enlevée ! elle me croit coupable ! Sophie ne sait pas qui j'abandoune pour elle; Sophie ne sait pas que je donnerais la moitié de ma vie pour qu'il me fût permis de lui consacrer l'autre moitié. Elle m'est enlevée ! elle me croit coupable; laissez-moi ! laissez-moi mourir !

Adélaïde cependant me tenait dans ses bras, et me prodiguait les plus tendres caresses: les larmes que je lui voyais répandre, adoucissaient l'amertume de celles que je versais; et mon père calmait mes douleurs en les partageant : Enfant trop cher et trop malheureux. disait-il, les plus ardentes passions ne cesseront-elles point de tourmenter ta jeunesse orageuse ? et l'adversité qui depuis quelque temps, s'est chargée de te donner elle-même de cruelles leçons; l'adversité ne veut-elle plus me laisser désormais que le devoir rigoureux de t'offrir des consolations ou trop faibles, ou tout à fait impuissantes? O mon fils ! je te plains; mais tu me dois aussi quelque pitié.

Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue ? sait-on sur quelle route son ravisseur la traîne ? Vous ne répondez rien ! Il est donc vrai que je l'ai tout à fait perdue, qu'aucun espoir ne me reste !... Maintenant un long intervalle nous sépare; avant-hier, je l'ai vue là-bas !.. là-bas, ma sœur... Tiens, regarde, ma chère Adélaïde, regarde, et tes sanglots vont redoubler... d'ici tu peux la voir, cette grille que j'ébranlai d'une main trop faible,

cette grille que j'aurais dû briser... Ta bonne amie était là ! elle était là, ma bien-aimée !... Maintenant, un long intervalle nous sépare ! Sophie ! Sophie ! un dieu persécuteur préside à nos amours. On dirait qu'il te montre quelquefois ton époux, seulement pour te faire plus vivement sentir l'ennui de son absence; on dirait qu'il me permet quelquefois de t'apercevoir, seulement pour réveiller dans mon cœur le désespoir de ta perte : oui, le cruel, de temps en temps ne nous rapproche qu'afin de se donner l'affreux plaisir de nous séparer aussitôt. Je fuis à Luxembourg, mon amante m'y suit : peu d'heures après elle retrouve un père qui, le lendemain, l'arrache à son époux ! A travers mille périls, je pénètre jusqu'au couvent qui la renferme : il ne m'est permis de l'admirer qu'un moment ! Enfin le hasard me conduit près de sa prison nouvelle; un cri douloureux m'avertit que ma femme est là, qu'elle me reconnaît; moi-même je l'entrevois, je l'entrevois mourante, et cependant l'honneur... l'honneur ? du moins, je le croyais. Fatale marquise ! ce n'est pas la première fois que tu fais nos malheurs... L'honneur impérieux m'entraîne; et quand je reviens, j'ai tout perdu ! Le ravisseur de Sophie... Est-il possible qu'un père soit à ce point dénaturé ? Le barbare ! que reproche-t-il encore à son adorable et malheureuse fille ? De quelle faute m'accuse-t-il que n'ait réparée mon hymen ? de quel crime que mes revers n'aient expié ? Pourquoi veut-il que deux époux amants périssent consumés de leurs vains désirs? pourquoi veut-il précipiter ces deux enfants dans le même tombeau ? O mon père ! mon père.

Cette fois, dit-il, du Portail ne s'est point éloigné de nous sans m'instruire de ses motifs et de ses résolutions. Une lettre qu'il a laissée pour moi... — Une lettre ! voyons, voyons, donc. — Mon ami, commençons par gagner le prochain village.

Nous entrâmes dans une auberge de Montcour. Le baron voulait lire lui-même la lettre de mon beau-père ; mais obligé de céder à mes instances, il me la confia.

« Puisque votre fils vient de découvrir encore ma re-
» traite, puisqu'il s'obstine à poursuivre partout ses vic-
» times, il faut, monsieur le baron, que je vous instruise
» enfin de tous les malheurs de ma fille ; il faut que je
» vous apprenne des horreurs.

» Vous savez dans quel piége presque inévitable So-
» phie fut attirée ; vous n'oublierez jamais en quels lieux
» et comment l'infortuné Lovzinski retrouva sa Dorliska
» si désirée, sa Dorliska, moins digne de blâme que de
» pitié, même au sein du crime. Baron, l'enlèvement de
» cette enfant malheureuse autant que respectable, n'é-
» tait pas le plus grand des forfaits de votre indigne
» fils.... »

Le plus grand des forfaits de votre indigne fils ! Quelles expressions ! quel horrible mensonge ! Vous-même, mon père, vous-même frémissez de cette injure ! Monsieur le baron, je vous proteste qu'elle sera lavée dans le sang du calomniateur..... Mais que dis-je ? Il est votre ami, il est le père de Sophie... Rassure-toi, ma sœur ; mon père, rassurez-vous, excusez le premier transport de la surprise et de la colère. Excusez..... — Donnez, me dit le baron ; donnez, que je finisse cette lecture.— Oh ! non... Permettez, je vous en supplie !

« Le jour que je lui donnais son amante, à l'instant même
» où tout se préparait pour leur union, j'entends, dans
» la principale rue de Luxembourg, un étranger deman-
» der le chevalier de Faublas ; et malgré son travestis-
» sement nouveau, je reconnais celle qui la première
» forma votre fils dans l'art détestable de corrompre des
» femmes et de tromper des maris. Elle accourait, comme
» ils en étaient sans doute convenus ensemble, rejoindre
» au lieu de son exil le meurtrier de son époux... »

Grands dieux !... mon père, je vous jure qu'il n'en est rien ! J'ignorais que la marquise dût me suivre à Luxembourg. J'ignorais..... — J'aime à le penser, mon ami. Je ne puis vous croire capable des noirceurs que du Portail a si promptement supposées. Mais il est père, et père mal-

heureux : nous devons l'excuser, le plaindre, nous efforcer de le retrouver et de le fléchir. Continuez.

« A cette apparition fatale, je pressens tous les mal-
» heurs qui menacent ma Dorliska ; je ne vois qu'un
» moyen de l'arracher au pressant danger d'un opprobre
» et d'un abandon publics ; et cependant j'arrive au tem-
» ple, ne sachant encore si je dois me hâter de prendre
» un parti qui me semble extrême. Une audacieuse rivale
» qui ne respecte rien, que rien n'étonne, paraît presque
» en même temps que nous à l'autel de l'hyménée. La sa-
» crilège qu'elle est ! c'est à la face du Dieu qui reçoit
» les serments des époux, qu'elle vient sommer celui-ci de
» violer tous les siens ! »

» Cependant qu'espérait-il, votre cruel fils, le digne
» élève d'une femme sans pudeur, le lâche suborneur
» d'une fille sans défense ? Qu'espérait-il, quand il
» arrachait l'une à la respectacle retraite que ses vertus
» embellissaient, quand il obtenait de l'autre l'éclatant
» sacrifice d'un monde corrompu dont elle était l'idole ?
» Ce qu'il espérait ! se donner en spectacle à toute l'Eu-
» rope : s'enivrer de la gloire de traîner, enchaînées au
» même char, une fille séduite, une femme adultère ;
» associer ses deux maîtresses à de semblables plai-
» sirs, à une ignominie pareille ; promener de contrées
» en contrées mademoiselle de Pontis, partageant un
» amant banal et le mépris public avec la marquise de
» B*** ! »

Mademoiselle de Pontis partageant le mépris public avec la marquise de B*** ! Ah ! mon père, quelle imposture ! Ah ! ma sœur, quel blasphème !.....

« Tels étaient ses desseins, que j'ai prévenus, que j'ai
» renversés. Grâce à ma vigilance, Dorliska fut sauvée ;
» mais les événements ont d'ailleurs justifié tous mes
» soupçons. Jamais on n'a su bien précisément ce que la
» marquise était devenue pendant les six semaines que
» votre fils a passées dans les environs de Luxembourg,
» sans doute ils y vivaient ensemble.....

— Est-ce vrai cela, me dit Adélaïde ? — Ma sœur, il est vrai que madame de B*** venait me voir de temps en temps ; mais je ne savais pas que c'était elle qui me rendait visite. —Comment ne le saviez-vous pas, mon frère? — Mon amie.... voilà ce que je ne puis t'expliquer ; ce serait trop long.— Je ne suis pas contente de cette réponse, répliqua-t-elle, je la trouve obscure ; ce qui me fâche davantage, c'est que M. du Portail ait quelquefois raison, quand il vous fait de tels reproches : cela prouve que vous avez réellement de grands torts avec ma bonne amie. Je vous impatiente mon frère ? Eh bien ! voyons, finissez.

« Chacun la vit effrontément reparaître à la cour, quel-
» ques jours après le retour de son amant dans la capi-
» tale, et si toutes ses intrigues ne purent empêcher que
» le chevalier ne fût mis en prison, personne du moins
» n'ignore que c'est en se prostituant qu'elle vient de
» l'en faire sortir.... »

En se prostituant !.... Non, mon père, non, je ne puis me le persuader ! Il me serait trop douloureux de le croire. — Insensé ! me répondit-il, que m'importe, je vous prie, la douleur que vous en pourriez ressentir ? Lisez, lisez donc !

.... « Quel usage a-t-il fait de sa liberté ? Sophie ne
» revenant pas, il a fallu qu'une autre prît sa place. Le
» chevalier de Faublas n'est pas homme à se contenter
» d'une seule conquête : deux victimes à la fois, deux vic-
» times au moins lui sont nécessaires. Ce que je ne com-
» prends pas c'est qu'après avoir tout récemment dé-
» couvert ma retraite, il ait jugé convenable d'y venir
» montrer à Sophie la nouvelle rivale qu'il lui pré-
» fère. »

Que je lui préfère ! tandis que c'est pour Sophie que j'abandonne la comtesse ! la comtesse qui maintenant m'appelle et gémit !.... la comtesse ! Ah ! mon père, si vous saviez combien je lui suis cher ! comme elle est sensible ! comme elle est aimable ! comme... Le baron m'interrompit: Monsieur, pensez-vous à ce que vous me dites?

— J'ai tort, mon père, j'ai tort.... mais c'est qu'aussi je me trouve dans la position la plus embarrassante. Pardon,cent fois pardon.

.... « Cette inconcevable démarche dont je ne devine » point les motifs, renferme apparemment quelque au- » tre mystère d'iniquité qne l'avenir découvrira. Quelle » est cette jeune personne près de laquelle j'ai reconnu » votre fils sous des habits trompeurs ? Une fille simple » que son innocence ne pourra sauver, ou une femme » sans expérience dont il va corrompre les vertus nais- » santes. Quel est cet homme d'un âge mûr qui les ac- » compagnait ? Un époux malheureux qu'il couvrira de » ridicule et d'opprobre, ou un père confiant dont il tra- » hira l'amitié.

» Baron, vous êtes père aussi ; mais vous paraissez » ne vouloir jamais vous en souvenir. Je ne garderai » point avec vous de vains ménagements, je vous par- » lerai sans détour ; votre indulgence est inexcusable. » Mon ami, craignez d'être bientôt réduit à la pleurer » en larmes de sang ; craignez que le ciel, enfin lassé, » ne punisse en même temps les désordres du fils et l'ex- » cessive faiblesse du père ; craignez qu'un jour, dans » sa colère, il n'envoie un vengeur à ma fille, et à la vôtre » un séducteur.... »

Un vengeur à sa fille !... Du Portail, je le verrai, ce vengeur que vous m'annoncez ? Du Portail, s'il tarde trop à venir, Faublas l'ira chercher ? — Calmez-vous, s'écria le baron ; tout à l'heure vous promettiez... — Quoi ! monsieur, non content de me menacer indirectement, il ose encore insulter ma sœur ! Un séducteur à ma chère Adélaïde ! — Voyez, mon ami, combien les passions peuvent nous rendre inconséquents et cruels : la seule idée qu'Adélaïde puisse être séduite met son frère en fureur ! Il ne la pardonne point à celui dont la fille, pleine d'amour pour la vertu, fut entraînée cependant aux plus condamnables excès d'un amour criminel ! Faublas, pour un soupçon qu'il trouve injurieux, parle de

s'armer contre son beau-père; et pourtant à Luxembourg, Lovzinski ne songea point à venger, sur un étranger ravisseur, les égarements de sa Dorliska ! — Permettez, mon père... que je sache enfin ses résolutions.

« Que mon exemple au moins vous soit un avertisse-
» ment utile ; je contribuai moi-même aux égarements du
» chevalier, et quoique j'en eusse été le complice involon-
» taire, je ne tardai pas en m'en voir puni. Tous les
» maux qui m'accablent me sont venus de cet ingrat jeune
» homme et de sa fatale maîtresse, dont je vis tranquille-
» ment les criminelles amours. Bientôt, engagé dans une
» injuste querelle, j'eus la douleur d'enfreindre la plus
» sage loi d'un état hospitalier qui m'avait rendu des
» amis et presque une patrie ; mes mains, souillées du
» sang de l'innocent, firent triompher la mauvaise cause[1];
» moi-même, enfin, j'escortai ma fille qu'on enlevait,
» j'aidai son ravisseur à la déshonorer.

» Ah ! combien elle est moins à plaindre que moi
» l'épouse adorée, dont il y a douze ans je déplorais la
» fin tragique ! Tranquille, elle repose dans les forêts de
» la Sula : une mort prématurée l'a soustraite aux plus
» cruelles infortunes de sa fille et de son ami.

» Grâces cependant te soient rendues, Providence éter-
» nelle, dont il faut toujours bénir les décrets ; grâces te
» soient rendues, divinité miséricordieuse, jusque dans
» tes rigueurs. Tu voulus que Lovzinski survécût à Lo-
» doïska, pour offrir un jour à sa fille abusée, des se-
» cours.... hélas ! bien tardifs ; pour empêcher du moins
» sa honte complète, son avilissement prochain ; pour
» sauver à Dorliska les dernières humiliations que lui
» gardait son séducteur impitoyable.

« Oui, ma fille déshonorée ne fut point avilie. Ma
» fille peut faire encore la consolation, la joie, l'orgueil de
» son père..... »

Ici mes sanglots m'interrompirent un moment : Oui,

1. Rappelez-vous qu'à la Porte-Maillot, où je blessai le marquis, du Portail tua son adversaire.

m'écriai-je ensuite, l'orgueil de son père, et de sa famille et de son époux ! puis en passant un mot, qu'un père n'aurait dû jamais écrire, qu'un époux ne devait pas répéter, je relus cette phrase qui calmait un peu mes ressentiments et ma douleur, cette phrase en faveur de laquelle l'amant de Sophie pardonnait à du Portail les horreurs imputées au fils du baron de Faublas. Je relus :

« Oui, ma fille ne fut point avilie. Ma fille peut faire
» encore la consolation, la joie, l'orgueil de son père.
» Adorable enfant ! son excuse est dans les vertus qui
» lui restent, dans les regrets qu'elle donne aux vertus
» qu'elle n'a plus.... »

Les regrets qu'elle donne !... Quoi, Sophie se pourrait-il ?... des regrets ! Hélas ! j'aurais cru que l'absence devait seule les exciter ! voilà le coup le plus sensible à mon cœur.

Mes larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Adélaïde pleurait aussi ; mais le baron paraissant vouloir reprendre l'épître fatale, je me fis violence pour achever sa pénible lecture ; et, comme tout à l'heure, en répétant une phrase consolatrice, j'eus soin d'en omettre quelques mots, qui, selon moi, n'auraient pas dû s'y trouver.

.... « Son excuse est dans les vertus qui lui restent, dans
» les..... et, le dirai-je ? dans la foule des avantages
» inappréciables dont la nature fut prodigue envers son
» séducteur, envers cet étonnant jeune homme que nous
» eussions tous admiré, s'il eût tenté pour le bien la moi-
» tié des efforts que le mal a dû lui coûter, s'il eût voulu
» convenablement appliquer à l'exercice de la vertu les
» rares qualités dont il abusa pour le crime.

» Baron, je vous ai rendu compte de mes trop justes
» motifs ; il ne me reste plus qu'à vous apprendre mes
» résolutions irrévocables.

» De l'impénétrable retraite où je me réfugie, j'aurai
» toujours les yeux ouverts sur mon persécuteur... Ma
» Dorliska m'est infiniment chère ; j'adore en elle la

» vivante image d'une épouse tous les jours regrettée... Ju-
» gez si je ne souhaite pas ardemment son plus grand bon-
» heur... Ah ! qu'avec transport j'immolerais à ses plus
» chers désirs le ressentiment de mes propres injures. Mais
» celui qui séduisit son amante n'obtiendra sa femme
» qu'après l'avoir méritée, et quiconque abusa la jeunesse
» de Sophie ne trompera pas mon expérience. Que le
» chevalier n'essaie donc point de me donner le change.
» J'ai trop appris à le connaître ; j'ai trop appris à re-
» douter son artificieuse maîtresse, pour m'arrêter ja-
» mais aux simples apparences. En vain prendrait-il main-
» tenant la peine d'afficher les bonnes mœurs, je ne verrai
» dans sa conduite que de l'hypocrisie, tant que la marquise
» vivra dans le monde. Baron, je vous en donne ma parole
» d'honneur : Faublas parût-il entièrement revenu de
» ses égarements ne reverra Sophie qu'après que le ciel
» aura, dans sa justice ordonné l'emprisonnement ou la
» mort de madame de B***.

» Mais je m'arrête à des suppositions qui me flattent
» sans m'aveugler. Je parle d'un amendement que je
» n'espère pas. Sans doute un Dieu, trop équitable pour
» encourager les grands désordres par l'impunité, garde
» à la marquise une éclatante catastrophe. Mais l'exemple
» de son châtiment vînt-il en ce jour même épouvanter
» toutes celles qui lui ressemblent, serait donné trop tard
» pour votre fils. Votre fils, d'abord corrompu, devint
» aussitôt corrupteur. Il se pervertira de plus en plus
» dans la société de ses dignes amis, libertins par prin-
» cipes. On le verra méditer froidement avec eux ces
» basses noirceurs qu'ils ont appelées des *roueries*. Au
» défaut des époux et des pères, qui savent rarement
» venger leurs affronts, l'ennui, les infirmités, les cha-
» grins attaqueront bientôt son adolescence épuisée. Jeune,
» il doit vieillir ; il doit, s'il n'attente pas lui-même à
» ses jours, tomber par le fer ennemi; il doit périr avant
» le temps.

» Moi, cependant, j'aurai travaillé sans relâche à gué-

» rir ma fille de sa fatale passion. Le même Dieu qui » poursuit les méchants, veille sur les justes. Sophie, » lorsque son persécutear descendra, déchiré de remords » dans la nuit du tombeau, Sophie, à ses propres yeux » réhabilitée, ressuscitera pour une vie nouvelle : mes » soins aussi contribueront à fermer les plaies de son » cœur. Après d'affreux orages, je verrai de beaux jours » renaître pour elle; ma Dorliska reportera sur moi » toutes ses affections moins vives et plus douces. Le » moment heureux viendra, où sa raison pourra lui con- » firmer ce que déjà lui dit son excellent naturel : une » fille comme elle n'a rien à regretter, quand il lui reste » un père tel que moi.

» Je suis avec une estime que les torts de votre fils » n'ont point altérée, monsieur le baron, votre ami,

» Le comte Lovzinski. »

L'étonnement, l'inquiétude, le désespoir même m'avaient soutenu pendant cette longue et cruelle lecture. Après l'avoir achevée, je recueillis toutes mes forces pour demander à M. de Belcourt jusqu'où ma femme avait été suivie et dès qu'il m'eut appris qu'on avait perdu ses traces à *la Croisière* [1], je me trouvai mal.

Cet évanouissement dura peu. Je me ranimai par les soins de ma sœur, je repris courage à la voix de mon père. Mon père, me flattant d'une espérance que peut-être il n'avait pas, me pressait de commencer moi-même, avec ma sœur et lui, des recherches qui seraient, disait-il, plus heureuses. Tandis qu'il me parlait, un papier, tombé presque sous mes pieds, à côté de ma chaise, s'attirait toute mon attention. C'était la lettre de mon beau-père, que le baron, tout occupé de mon état, avait oublié de reprendre. Je songeais à m'en emparer sans qu'il en vît rien ; j'y réussis avec assez de bonheur, et je me sentis plus content que si j'eusse acquis le plus rare trésor. Elle était affreuse, cette lettre ; mais elle était injuste: je m'y

1. *La Croisière* est à quatre lieues au-dessous de Montargis.

trouvais bien maltraité; mais à chaque ligne on me parlait de Sophie. Cet écrit si cruel et si cher, je le repris donc. Ah ! Faublas; ah ! malheureux, où devais-tu le perdre et le retrouver.

Cependant un accident imprévu menaçait de nous retenir à *Montcour*. Comme nous venions de monter tous trois en voiture, pour aller du moins jusqu'à ce village de la Croisère, Adélaïde, trop délicate pour supporter en même temps et les fatigues d'une longue route, et les chagrins de son frère, et ses propres agitations, ma chère Adélaïde se sentit fort indisposée.

Mon père, ces clochers que vous voyez d'ici, je les reconnais, ce sont les clochers de Nemours. Il nous faut tout au plus vingt minutes pour arriver dans cette ville, où nous trouverons tous les secours dont ma sœur peut avoir besoin.

Nous allâmes y descendre dans une auberge. Il y avait à peine un quart d'heure que nous y donnions nos soins à notre chère Adélaïde, qui paraissait très incommodée, lorsqu'un courrier vint me demander. Il me remit un billet écrit d'une main inconnue, et conçu dans ces termes :

« Monsieur le chevalier est averti, de la part du vicomte
» de Florville, que M. du Portail, qui, sur le soir d'avant-
» hier, avait quitté la poste à *la Croisière*, l'a cependant
» reprise à *Montargis*, au milieu de la nuit suivante. »

Venez, mon père, courons ! volons !..... — Votre sœur, me dit-il, est-elle en état de nous suivre ? et puis-je laisser dans une auberge ma fille seule et malade? — Vous avez raison... Que je suis moi-même fâché de la quitter ! Cependant, mon père un intérêt si pressant m'appelle ! Ah ! permettez-moi de partir sur-le-champ... que mon domestique seulement m'accompagne..... Vous avez mes pistolets et mon épée ; donnez-les à Jasmin, défendez-lui de me les confier. Vos ordres seront respectés... Croyez pourtant que cette précaution est bien inutile ; rendez-

moi mes armes, et soyez tranquille, je ne m'en servirai ni contre moi, ni contre le père de Sophie. Ne craignez rien de ma vivacité, si je le rencontre ; si je ne le rencontre pas, ne craignez rien de mon désespoir... L'époux de Sophie ne l'obtiendra de du Portail que par une prompte justification, par des prières, s'il le faut, par des larmes !... Je renonce à tout autre moyen.... Votre fils, soit qu'il ne puisse rejoindre son beau-père, soit qu'il le trouve toujours injuste toujours inflexible ; votre fils, dût-il être à jamais le plus malheureux des amants, vivra du moins pour sa sœur et pour vous. M. le baron, Faublas le promet à son père ! le chevalier le jure, foi de gentilhomme.

M. de Belcourt, combattu de plusieurs inquiétudes, ne put, aussi promptement que je l'aurais désiré, se résoudre à prendre un parti. Peut-être il était effrayé du danger de livrer à lui-même un jeune homme impétueux, que de nouvelles adversités semblaient devoir éprouver encore ; mais sans doute il fut enfin déterminé par la crainte plus grande des excès auxquels pouvait me porter ma douloureuse impatience, s'il s'obstinait à me retenir près de lui Il ne m'accorda néanmoins la permission si vivement sollicitée, qu'après m'avoir fait répéter plusieurs fois que si j'avais le bonheur de faire quelque découverte, je l'en instruirais aussitôt ; qu'au contraire, je me hâterais de revenir près de lui, dès qu'il deviendrait probable que de plus longues recherches seraient inutiles, et qu'enfin, dans tous les cas, je ne laisserais point passer un seul jour sans lui donner de mes nouvelles.

Adieu, ma sœur, ma chère Adélaïde, adieu. Va, je suis désolé de te laisser dans l'état où je te vois... Mon père, vous aurez la bonté de m'envoyer son bulletin jour par jour, n'est-il pas vrai ?

Lorsque ainsi je m'inquiétais de la santé d'Adélaïde, la mienne n'était guère meilleure. Deux journées remplies par de pénibles exercices ; près de quatre-vingts lieues faites en moins de trente-six heures ; de deux nuits l'une entièrement perdue dans le travail d'un voyage,

l'autre trop bien employée dans les jeux de l'amour; enfin, les agitations du cœur, plus accablantes cent fois que les fatigues du corps; tout cela devait avoir épuisé mes forces; aussi je n'en trouvais plus que dans mon courage et dans mes espérances.

Quelque diligence que nous eussions faite, nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir à Montargis, où nous ne trouvâmes pas un cheval dans les écuries de la poste. Le même malheur venait de m'arriver à *Puy-la-Lande*; mais j'avais forcé le postillon de *Fontenay* à pousser plus loin. Ici, malgré mes offres, mes prières, mes menaces, le paresseux, mille fois maudit, refusa d'avancer, et, l'*ordonnance* à la main, me fit voir que je ne pouvais, en aucun cas, l'obliger à passer deux relais de suite.

Pendant que mon domestique appelait tout l'enfer à mon secours, je prenais des informations: le maître de poste me disait bien qu'en effet un homme d'un âge mûr, une très jeune fille et deux femmes étrangères étaient venus lui demander des chevaux au milieu de l'avant-dernière nuit; mais il ajoutait qu'ils ne s'étaient fait conduire qu'à une demi-lieue de là dans un chemin de traverse, où ils avait mis pied à terre. J'interrogeai le postillon qui les avaient menés; cet homme, ne pouvant m'apprendre ce qu'ils étaient devenus, offrit du moins de me conduire précisément à l'endroit où il les avait laissés. Il y fallait aller à pied; je m'y déterminai, quoique excédé de fatigue... Hélas! et je pris une inutile peine; personne n'avait vu ma Sophie!

Triste, désolé, mais ne pouvant renoncer à mon dernier espoir, je m'efforçai de me persuader que, dans la crainte d'être poursuivi, du Portail, au moyen de quelques relais disposés exprès, avait pu faire un long détour, pour aller reprendre la poste quelques lieues plus loin, sur la même route. J'envoyai donc Jasmin chercher des chevaux à la poste prochaine, et lui recommandai de les amener le plus promptement possible à telle auberge de Montargis, que lui indiqua le postillon qui, seul, allait m'y conduire.

— Monsieur, me dit la fille de l'hôtellerie, voulez-vous souper? — J'en aurais grand besoin; je n'en ai pas la moindre envie. Je veux une chambre.... de la lumière.... et qu'on me laisse tranquille.

Tranquille! quand l'amour élevait dans mon sein les plus furieuses tempêtes! quand la fièvre me faisait déjà transir et brûler! Tranquille?

Où l'irai-je chercher?... Le moment approche qui va détruire ma dernière espérance...... Du Portail a trente-six heures d'avance sur moi, il paraît n'avoir rien négligé pour échapper à mes poursuites..... je ne la retrouverai pas.

Il semble qu'ils se soient tous réunis pour conjurer ma perte... Cet impertinent maître de poste! n'avoir pas un cheval dans ses écuries!... et cet insolent valet, qui refuse de crever à mon service quatre détestables rosses que j'offre de lui payer dix fois plus qu'elles ne valent! Mais Jasmin, Jasmin me désespère plus qu'eux tous! le maraud ne reviendra point..... les heures précieuses s'envolent... Je ne la retrouverai pas.

Les événements aussi combattent contre moi. Il faut que madame de B*** se fasse une fâcheuse affaire, justement quand j'ai le plus grand besoin de ses secours tout-puissants; il faut que ma sœur tombe malade au moment où le baron demeurait mon unique appui. C'en est fait, l'étoile favorable qui veillait sur mes entreprises m'a retiré son influence. Il est à jamais passé, le temps des succès. La fortune jadis prévenait mes moindres désirs; maintenant elle se plaît à contrarier mes plus importants desseins; moi, dont chacun eût envié le sort il n'y a pas un an, je vais devenir incessamment l'objet de la pitié générale.

De la pitié générale! Oui, je suis en effet le plus infortuné des hommes... je ne la verrai plus... Non content de me l'enlever, il travaille, dit-il, à sa guérison, et c'est en m'imputant mille atrocités.... Pourrait-elle un moment penser que j'en fusse capable? Croirait-elle me devoir ses

ressentiments..... ou son mépris, pire que sa haine ?... Son mépris ! le mépris de Sophie ! Cette idée me révolte et m'accable.

Quelqu'un eut-il jamais de plus malheureuses amours ? Il suffit qu'une femme me distingue et m'intéresse, pour qu'aussitôt les hommes, le hasard et le sort lui déclarent une guerre cruelle... Madame de B*** qu'ils accusent tous, madame de B*** que poursuit leur inplacable inimitié, qu'a-t-elle fait de si répréhensible ?..... Elle m'a trop aimé. Voilà le crime qu'ils ne lui pardonneront pas ! Et cette femme, déjà trop punie, on m'impose la loi de ne la plus voir ! on prétend me forcer à la détester ! Ce n'est pas assez que j'aie déshonoré sa jeunesse, flétri ses beaux jours, peut-être avancé leur terme. On veut que je m'en applaudisse ! on veut que je lui souhaite une mort prématurée ! Quelle barbarie !..... Leur jalouse rage attaquera bientôt aussi la comtesse, car elle m'adore, et je la chéris... La comtesse ! elle est enceinte la comtesse ! O mon enfant !... Mon enfant ? Hélas !.... non jamais, jamais mon père ne l'appèllera son fils ; ma Sophie ne l'élèvera point, Adélaïde lui refusera ses caresses, il ne portera pas le nom de Faublas... et sa naissance coûtera peut-être à sa mère l'honneur et la vie !..... Mais celle-ci, dieux cruels, dieux persécuteurs, celle-ci du moins respectez-la ! c'est mon amante légitime, c'est mon épouse idolâtrée, c'est ma Sophie.... en vain je les implore ; contre elle ils arment déjà son propre père, ils ordonnent le parricide... Je vois l'absence et la calomnie creuser une tombe !... je vois ma femme y descendre à quinze ans..... et je reconnais mes destins : la plus chère victime devait être immolée la première !

Ainsi l'amour, qui m'avait donné les plaisirs et promis le bonheur, l'amour ne me laissera que des regrets amers, des chagrins inconsolables, et, pour comble d'horreur, j'aurai coûté la vie à toutes celles qui m'auront aimé !.... Malheureux ! Vengeons leurs premières douleurs, et prévenons leurs derniers tourments ; prévenons

leur trépas par le mien.... par un suicide ! Oui, ce sera le crime du sort... Immolons Faublas, pour sauver ses trois amantes : sauvons-les, en séparant leurs destinées de la mienne.... du moins je ne périrai pas tout entier. Elles pourront m'oublier et vivre... M'oublier ! Jamais. Ni Sophie, ni la comtesse, ni la marquise, ni personne. Il restera de moi, pour tout le monde, le souvenir de mon dévouement... Cependant les époux, joyeux du deuil de leurs moitiés, vont s'applaudir de ce que je n'ai pas vécu plus d'un jour. Les pères, effrayés pour leurs fils, ne manqueront pas d'exagérer les fautes de ma vie et les horreurs de ma mort ; ils se plairont à remarquer surtout qu'à peine j'ai paru sur la terre. Mais que m'importent le triomphe et la cruelle joie de ceux-là, les terreurs et la fausse pitié de ceux-ci ? Que m'importe ? Ah ! qu'une fois, une fois seulement, deux amants, dignes de l'être, deux vrais amants, devant ma tombe un instant arrêtés, se rappellent, avec mes courtes erreurs, le trépas glorieux qui les aura toutes expiées ; qu'ils m'accordent une plainte ; qu'ils me donnent une larme ; que, dans le premier mouvement de leur commisération, ils se disent : *Ce généreux jeune homme, il mourut pour plusieurs ! N'eût-il pas mérité de pouvoir n'en aimer qu'une, et de vivre pour son bonheur ?* Que deux amants le disent, qu'Éléonore et Sophie le répètent, mes mânes seront consolés.

Mais mon père, qui le consolera ?... Mon père ! Pourquoi me laisse-t-il à moi-même dans ces moments affreux ?.. pourquoi souffre-t-il qu'on m'arrache Sophie ?... Du Portail, tu me la rendras.... tu me la rendras, ou ton sang.... Insensé ! tu parles de le soumettre, et tu ne peux pas même le rejoindre ! et de sa retraite, qu'il dit impénétrable, Lovzinski brave tes menaces, impuissantes comme tes recherches !... C'est à toi de mourir.

Poignants regrets d'un bien perdu sans ressource, cruel désir d'une vengeance impossible, que vous m'êtes insupportables ! comme vous déchirez un cœur fait pour les passions douces !... Vainement je voudrais me dérober

à vos fureurs... Poursuivi d'affreuses pensées !..... environné de spectres horribles! sont-ce les remords ?.... sont-ce les furies ?..... Quels transports m'agitent ?.... je me sens des forces extraordinaires! je me sens une rage égale à mes forces !..... Cet enfer qu'ils appellent le monde, je puis l'anéantir !... Je puis m'ensevelir sous ses débris ! je le puis ! je le veux !... Malheureux ! que vas-tu faire ?.. arrête !.... Éléonore, que tu vas immoler !... et Sophie! Sophie !... ton amante, ton enfant, ta femme, la marquise aussi te supplient de les épargner... ton père et ta sœur embrassent tes genoux,.. ma main tremble, mes forces m'abandonnent... Asseyons-nous... Que j'ai chaud !... que j'ai soif! ah! mon Dieu!

La voilà cette lettre où mon injuste beau-père lui-même annonce ma tragique fin! Je retombe sur le sinistre passage : *Il doit, s'il n'attente pas lui-même à ses jours, tomber par le fer ennemi ; il doit périr avant le temps* ! Barbare ! tes prédictions sont des ordres, des ordres que je vais accomplir ! Mais toi-même, tyran farouche, tu ne pourras me refuser quelque pitié, quand tu verras qu'avant d'éxécuter l'arrêt fatal, je l'ai presque effacé par mes pleurs.

Qu'il est triste, ce calme qui règne autour de moi, qu'il est effrayant, ce profond silence! Un désespoir concentré !.. l'image du trépas !... Pourquoi suis-je seul ici ?... où donc est ma sœur ? qui peut retenir mon père ? que fait la marquise? mon Éléonore, qu'est-elle devenue ?... comment ne sont-ils pas réunis pour empêcher qu'il ne me l'arrache encore... ou pour le forcer à me la rendre ?... Mais tous, en même temps, me délaissent... toutes les consolations me manquent à la fois... Je n'ai plus de parents, plus d'amantes. Ceux de mes amis qui songent à moi, m'évitent ; ceux qui ne me fuient pas, m'oublient. Me voilà seul dans l'univers !... Eh bien, la mort me reste ! La mort est moins affreuse que l'état où je suis.

O mon père ! j'oubliais ainsi mes promesses ; un des pistolets que vous m'aviez rendus venait d'être posé sur

une même table, à côté de la lettre de du Portail. Je trouvais je ne sais quel affreux plaisir à contempler, l'un auprès de l'autre, l'arrêt et l'instrument de la mort. Plongé dans le dernier accablement du désespoir, je n'éprouvais plus ni combats, ni remords, ni terreurs : mon heure, peut-être, était venue!

Tout à coup la porte s'ouvre et qu'on devine qui se précipite vers moi, qu'on devine qui je presse sur mon sein, qui me prodigue ses caresses, qui j'accable de mes remercîments! Regarde, me dit-elle, tu me donnes volontairement les plus grands chagrins, et j'accours pour consoler tous les tiens : dès que tu le peux, tu m'échappes, et je ne me lasse pas de venir à toi la première!

Un moment, peut-être, vous avez espéré que j'embrassais la plus chérie des trois. Hélas! non : Sophie ne m'était pas rendue; mais je retrouvais cette femme, presque autant que la mienne, jeune, jolie, sensible et malheureuse, je retrouvais madame de Lignolle!

Vous connaissez mes impatiences et son étourderie, ma prompte ardeur et ses vivacités. Doucement serré dans ses bras, pouvais-je encore songer à m'endormir d'un éternel sommeil? Une autre envie que celle de la destruction faisait déjà bouillonner mon sang, et la fièvre du désespoir tournait tout entière au profit de l'amour.

Tout le monde sait en quel mauvais état se trouve ordinairement le meuble principal qui garnit toujours la chambre d'une auberge. Or, qui se chargera d'excuser la comtesse et le chevalier, qu'un même désir entraîna sur le grabat le plus misérable? Je pourrais, pour leur justification commune, observer que les lits les plus chers à Morphée ne sont pas les plus agréables à Vénus; mais cette fois je passe condamnation sur un fait que je tiendrais secret, si le fil des événements ne me forçait à le raconter. Je dirai donc qu'il y eut ici, de la part du ministre et de la victime, une précipitation également condamnable : j'avouerai que celle-ci fut, avec trop d'irrévérence, immolée au pied d'un autel qui n'avait pas même

de rideaux; j'avouerai surtout, qu'avant de commencer le sacrifice, Faublas devait du moins fermer l'entrée du temple aux profanes.

Nous mourions pour la divinité dont tous les feux nous embrasaient, quand on vint nous troubler dans son culte. La porte de la chambre s'ouvrit tout à coup, quelqu'un entra brusquement. Une voix, qui me parut avoir le double accent de la surprise et de la douleur, une voix que je crus reconnaître, laissa d'abord échapper cette exclamation toute simple: *Bon Dieu ! que vois-je* ? Hélas ! moi, je ne voyais déjà plus rien; je n'avais pas même la force de faire un mouvement pour essayer de regarder celle qui venait ainsi déranger deux amants. Soit que les plaintifs accents de cette voix, toujours chère, eussent produit dans tout mon être une trop prompte révolution, ou plutôt, soit que la nature, enfin épuisée par tant de fatigues extraordinaires, en si peu de jours accumulées, demeurât trop faible pour supporter le dernier effort de l'amour, je tombai sans connaissance dans les bras de la comtesse, qui, pour le moment, plongée dans un évanouissement d'une espèce plus désirable, se trouvait hors d'état de me secourir.

Le bruit d'une berline et ses cahots, rappelèrent mes esprits. Un clair de lune favorable me permit de voir, dans tous ses détails, la situation où j'étais: je la trouvais, en vérité plus douce que ma maladie ne me semblait douloureuse. On m'avait ôté les habits de mon sexe, on m'avait rendu mes habits de femme; j'étais presque couché dans la voiture, sur le siège du fond. Du même côté, dans l'encoignure à droite, madame de Lignolle étroitement resserrée, supportait la plus grande partie de mon corps, devenue vraiment un fardeau; ma tête appesantie reposait sur son sein; ses deux mains couvraient mon front glacé; mon visage, que réchauffait le sien, recevait des baisers et des pleurs; le souffle vivifiant d'une amante ranimait le souffle incertain de ma vie presque éteinte.

En face d'elle et moi, sur le siège de devant, presque dans

le coin de la gauche, un jeune homme, dont la charmante figure offrait les signes certains d'une grande altération, soutenait mes jambes sur ses genoux, et, se tenant à demi courbé, s'appuyait légèrement sur les miens. Il essayait de faire passer la douce chaleur de ses mains dans mes mains arrosées de ses larmes. La plus fatigante des attitudes semblait ne rien coûter à son courage. Il attendait avec inquiétude, mais sans impatience, que son ami, rouvrant enfin les yeux, payât tous ses soins d'un regard.

Bonsoir, mon Éléonore!.... et vous, ma... (je me repris) mon ami, cher vicomte, généreux Florville, bonsoir.

Toutes deux me répondirent par leurs caresses, par leurs sanglots, par l'expression touchante de leurs alarmes et de leurs espérances. Vicomte, je ne m'étais donc pas trompé? c'était vous qui nous surpreniez ?. — C'était moi, interrompit-il avec un profond soupir. — Vraiment, j'en suis encore toute honteuse, dit madame de Lignolle. Heureusement que Monsieur savait à peu près, mais n'importe. Quelle différence!... monsieur, je vous conjure encore de n'en rien dire à personne, à la marquise de B*** surtout, je vous en conjure; car vous me feriez mourir de chagrin, Il répondit d'un ton pénétré : Madame la comtesse peut compter sur la plus inviolable discrétion. — C'est monsieur qui d'abord vous a secouru, reprit madame de Lignolle ; c'est aussi monsieur qui a bien voulu prendre la peine de vous habiller, car enfin la décence ne me permettait pas... — Le voilà qui rit, interrompit le vicomte. — Ah ! tant mieux, dit la comtesse avec un cri de joie ; sans doute il souffre moins... Vraiment je l'admire ! sa gaîté ne l'abandonne jamais ! Faublas rit toujours !... mais quelquefois il pleure aussi ! Mon amant sait pleurer ! Le vicomte se contenta de répondre : A qui dites-vous cela ? Madame de Lignolle, après un moment de réflexion, m'embrassa tendrement. Monsieur, me dit-elle, vous riez parce que votre amante, surprise dans vos bras, parle de décence ; mais pourtant j'ai raison. Une femme d'ailleurs encore toute confuse, pouvait elle vous habiller dans un auberge, et

devant une foule de gens accourus au bruit de votre accident ? Le vicomte, en se chargeant de ce soin-là, m'a rendu le plus grand service, il nous a tous deux secourus en même temps. Grâce à lui, des étrangers n'ont pas vu mon désordre, les importuns se sont promptement retirés ; en un clin d'œil vous avez été, de la tête aux pieds, revêtu. On ne saurait trouver un ami plus empressé, plus compatissant, une femme de chambre plus entendue, plus alerte... Vraiment, monsieur le vicomte, vous possédez, au suprême degré, l'art de secourir et d'habiller les femmes... Mais admire, mon ami, jusqu'où va sa prévoyance ! Dans l'espoir de nous rencontrer ensemble, il s'était muni des habits que maintenant tu portes.

J'écoutais avec un plaisir secret, la comtesse faisant l'éloge de la marquise. Cher vicomte, vous êtes en effet le plus généreux, le plus délicat des amis. Comment vous exprimer ma reconnaissance ? — Ménagez-vous, répondit-il, ne parlez pas, craignez toute espèce d'agitation. — Mon domestique vous a-t-il rejoints dans cette auberge ? — Non. — Quoi ! mon père et ma sœur, sans y avoir été préparés, vont me voir arriver !... — Taisez-vous ; je sais qu'ils sont à Nemours ; nous les ferons avertir demain dès le matin. — Demain !.... Où me conduisez-vous donc ?

J'ignore ce qui me fut répondu : je retombai dans ma léthargie.

Celle-ci, troublée par des rêves affreux, dura plus longtemps que la première ; il faisait grand jour et j'étais bien faible quand je me réveillai.

Je reconnus le château du Gâtinais, l'appartement de madame de Lignolle, son lit, l'heureux lit où l'amant d'Éléonore avait dernièrement passé deux nuits avec elle. C'était là que maintenant mademoiselle de Brumont languissait accablée des peines du cœur et des douleurs du corps ! A genoux dans la ruelle, un mouchoir sur les yeux, les bras étendus vers moi, la tête penchée sur l'extrémité de mon traversin, Florville, au désespoir, gémissait à ma droite.

Je vis à gauche un objet non moins digne de pitié : c'était mon Éléonore, les cheveux épars, la pâleur sur le front, les yeux levés au ciel, la mort dans les yeux : c'était mon Éléonore qui, plutôt étendue qu'assise sur le bord du lit, disait en sanglotant : Le cruel ! si du moins il ne parlait que de son épouse ! mais il désire ma rivale la plus détestée ! mais sans cesse il appelle cette madame de B***, dont je ne puis entendre le nom ! il l'appelle presque aussi souvent que son Éléonore ! hélas ! je croyais n'avoir à combattre que l'amour de Sophie ; je n'imaginais pas qu'il eût pour la marquise un véritable attachement !.... Mais comment fait-il donc pour aimer ainsi tout le monde ? Moi, je ne puis adorer qu'un homme ! je ne puis idolâtrer que lui ! Quelle femme aurais-je à redouter, si l'ingrat voulait payer mon amour d'un amour égal ? — Eh ! madame, il est chez vous, interrompit le vicomte, tout à fait sorti du profond accablement où je l'avais vu plongé. Déjà vous avez sur celles que vous appelez vos rivales l'avantage d'être mère ; bientôt vous aurez l'avantage plus grand d'avoir sauvé ses jours... Il est chez vous, n'êtes-vous pas trop heureuse ? — Oui, s'écria-t-elle avec transport, ses jours que sa femme avait compromis, que la marquise aurait abrégés, je les sauverai, moi ! j'aurai le bonheur de les prolonger peut-être, et de les embellir. C'est à moi qu'ils seront consacrés, car c'est à moi qu'ils appartiendront..... Oui, sauvons-les ; employons ce nouveau moyen d'être aimée, puisque tous les autres ne suffisent pas ; serrons de ce nouveau nœud les liens qui nous unissent ; que dans le cœur de mon ami, la reconnaissance se joigne à l'amour, pour m'assurer une préférence d'ailleurs méritée. Sauvons-les..... Mais le pourrai-je ?..... si le mal fait toujours de nouveaux progrès ! si cette fièvre a des redoublements ! si, comme tout à l'heure dans l'accès d'un transport furieux, il veut quitter son lit, sortir de cet appartement, courir à Sophie qu'il croit voir, à madame de B*** qu'il croit entendre ! Le moyen de le calmer quand il me met au désespoir ? Le moyen de le re-

tenir, quand je suis si faible ?... Une soirée si pénible ! une nuit passée dans les plus vives alarmes ! je me sens tout à fait épuisée !..... Vous, monsieur le vicomte, vous avez plus de force et de présence d'esprit que moi ; cependant vous paraissez aussi bien abattu, bien accablé..... hélas ! son ami, comme son amante, n'aurait-il plus que du courage ?... O mon Dieu ! donnez-nous des forces !... Mais je vous implore pour une passion que vous condamnez !.... Que vous condamnez ? Ah! vous n'êtes pas injuste ! Voyez mon cœur, et jugez ; jugez ! prenez pitié d'une faible mortelle !..... Si pourtant mes vœux ne sont pas entendus ? si Faublas succombe ?..... S'il succombe ? du moins je n'aurai point sa mort à me reprocher ; ce sera sa femme..... non, son indigne maîtresse, la marquise de B*** ! Le souvenir de Sophie lui cause en effet, de vives agitations ; mais c'est, je le vois bien, celui de madame de B*** qui le poursuit, qui le tourmente, qui l'enflamme ! C'est celui-là qui brûle son sang ! C'est celui-là qui le tue !... Si Faublas succombe, je joindrai cette méchante femme : ta passion désordonnée, lui dirai-je, a détruit ce que le ciel avait créé de plus parfait ; ton artificieuse rage vient de me priver du mortel que j'idolâtrais. Tiens, reçois le digne prix de tes scéleratesses. Dès que j'aurai dit, je la tuerai ; et puis j'irai sur le tombeau de mon amant..... j'irai ! je ne pleurerai plus ! je me poignarderai !

Ainsi, dans sa douleur, madame de Lignolle m'éclairait sur les dangers de mon état : ce que je prenais pour une léthargie, c'était l'assoupissement de la fièvre ; ce que j'appelais mes rêves, c'était un véritable délire.

Cependant j'étais excessivement las, et pour me procurer quelque soulagement en changeant de posture, j'essayai de me mettre sur mon séant. Mes deux gardes, au mouvement qu'elles me virent faire, se jetèrent sur moi, me saisirent par les bras, et réunissant leurs efforts, me retinrent dans la situation qui m'incommodait. Pourquoi voulez-vous quitter votre ami ? disait la marquise. —

Restez là, criait la comtesse, restez là, m'entendez-vous ! — Éléonore, chère amante ! je ne veux pas m'en aller. Sois tranquille. — Ah ! dit-elle en m'embrassant, tu me reconnais donc ?..... Reste là, je t'en prie !... Va, j'aurai bien soin de toi... va, tu ne manqueras de rien ! — J'adressai la parole à madame de B*** : Et vous aussi, prenez courage, ma généreuse amie..... — Il est encore dans le délire, interrompit madame de Lignolle. — Au contraire, répondit la marquise, je le crois tout à fait revenu. C'est au vicomte qu'il adresse la parole, et pourtant c'est toujours à la comtesse qu'il parle ! C'est moi qu'il regarde, et c'est vous qu'il voit ! Plaignez-vous, plaignez-vous donc ! — Mon cher Florville, quelle heure est-il ? — Midi — Midi !.. Comtesse, avez-vous fait avertir mon père ? avez-vous envoyé savoir des nouvelles de ma sœur ? — On devrait déjà être revenu, me répondit-elle.

A l'instant même nous entendîmes du bruit dans le corridor : c'etait *La Fleur* qui revenait de *Nemours*. La comtesse courut lui ouvrir la porte de son appartement, qu'elle referma dès que le domestique fut entré.

Il avait vu M. de Belcourt : ma sœur se portait beaucoup mieux : mon père viendrait dans la soirée faire une visite à madame la comtesse. — Fort bien, la Fleur, lui dit-elle ; mais ne mentez pas : Julien, à qui j'avais ordonné de monter à cheval pour aller à Paris informer M. de Lignolle de notre arrivée ici, Julien est-il parti tout de suite ? — Avant deux heures du matin, madame. — Bon ! mon cher, laissez-nous... Écoute donc, la Fleur..... Prenez cet argent, soyez discret.... envoie-nous promptement M. Despeisses, qui doit être resté là-bas.

Ce M. Despeisses ne se fit pas attendre. Il me tâta le pouls, regarda mes yeux, me fit tirer la langue, et prononça hardiment qu'il n'y avait plus la moindre apparence de danger. Seulement il ajouta que la malade avait besoin de repos. La comtesse, dans le transport de sa joie, sauta au cou du médecin, qui fut embrassé d'abord, puis renvoyé.

Madame de B***, depuis quelques minutes, paraissait livrée à de sérieuses réflexions. Elle rompit enfin le silence, pour donner à madame de Lignolle un conseil qui n'était pas absolument désintéressé. Heureusement, dit-elle, il n'est plus nécessaire que nous restions toutes deux auprès de lui. Madame la comtesse ne ferait-elle pas bien de se jeter tout habillée sur le lit de camp dressé dans le cabinet ? — Mais vous-même, monsieur..... — Quant à moi, rien ne presse, interrompit le vicomte ; je suis visiblement moins accablé que vous ; d'ailleurs, j'aurai tout le temps cette après-dînée. Vous, madame, il faudra que vous receviez la visite du baron. La comtesse déclara qu'elle ne me quitterait point ; et je crois que les adroites sollicitations de la marquise auraient été perdues si je ne les avais appuyées de mes plus vives instances : encore madame de Lignolle ne nous obéit-elle qu'après nous avoir fait promettre que nous ne la laisserions pas dormir plus de deux heures.

Il y eut quelques moments de silence et de calme ; après quoi le vicomte me quitta sans bruit, fit, sur la pointe du pied, plusieurs tours dans l'appartement, regarda, sous je ne sais quel prétexte, à travers les vitres du cabinet où reposait la comtesse ; puis revenant prendre au chevet de mon lit sa place accoutumée : Elle dort, me dit-il à mi-voix. Et, d'un air inquiet, il ajouta : Chevalier, j'ai mille choses à vous dire ; mais gardez-vous de m'interrompre. ne vous fatiguez pas ; écoutez seulement. Ici madame de B***, s'étant un instant recueillie, prit une de mes mains qu'elle retint dans les siennes, et me regarda tendrement. Ah ! reprit-elle enfin, voyez si je n'ai pas raison d'accuser le sort ! moi, qui depuis six mois et pour toujours, condamnée au repentir, à l'indifférence, aux regrets, ne croyais plus qu'une consolation possible, celle de contribuer du moins en quelque chose à vos félicités, je viens de faire tous vos malheurs ! Je sacrifierais pour mon ami ce que j'ai de plus cher, et c'est par moi qu'il a perdu ce qu'il chérit le plus ! Suis-je assez malheureuse ! Depuis

longtemps vous ne devez plus m'aimer, Faublas ; désormais vous allez me haïr. — Ne plus vous aimer ! — Parlez donc plus bas, interrompit-elle, ou plutôt ne parlez pas. Ne parlez pas, mon ami, cela vous fait mal.... Faublas, vous allez me haïr ! répéta-t-elle d'une voix tremblante ; et comme elle me vit prêt encore à l'interrompre, elle se hâta d'ajouter : Mais non, non, vous seriez trop injuste.... Faublas, puisque vous ne désirez point me trouver coupable, répétez-vous, pour ma justification, ce que je vous ai dit dans la forêt de Compiègne, Ah ! votre amie ne s'en défend point ; pour qu'elle se trouve un peu moins à plaindre, il lui importe que vous ne conserviez contre elle aucune espèce de ressentiment. — O vous qui m'êtes toujours chère, croyez-moi, je ne conserve que le souvenir d'une générosité, d'une délicatesse à laquelle on ne peut rien comparer ! et, le dirai-je ? d'un am... Je l'aurais dit, mais la marquise craignit apparemment de l'entendre ; elle me coupa brusquement la parole : d'une amitié qui ne finira qu'avec la vie. Je comprends ; mais ne parlez pas, Faublas ; craignez, je vous le répète, toute espèce d'agitation. Laissez-moi parler seule ; laissez-moi la douceur de vous apprendre combien je me suis occupée de vous depuis notre séparation dans la forêt. Tourmentée de la crainte de ne pouvoir plus empêcher le cruel événement que je redoutais, je me suis hâtée d'arriver du moins assez tôt pour vous offrir les soins de l'amitié.... Elle ajouta, d'un ton bien triste : Il est vrai que je prenais une inutile peine ; l'amour déjà vous consolait : une femme plus chérie... — Plus chérie ! n'affirmez pas cela, car en vérité je ne sais qu'en penser moi-même. — Quoi ! répondit-elle, en affectant de prendre le change, vous n'aimez pas madame de Lignolle autant que Sophie ? — Autant que Sophie ? Non, sans doute. Ni madame de Lignolle, ni ...

Je crois que j'allais dire, ni madame de B***. Elle m'en empêcha.

Mais, monsieur, ne criez donc pas ! Faudra-t-il vous le

redire cent fois ?... Faublas, vous réveillerez la comtesse... Vous vous ferez mal... mon ami !... Je ne sais plus ce que je vous disais. — Que vous vous étiez hâtée de venir pour me consoler. — Pour vous consoler ! Je n'ai point dit cela !... Pour vous secourir, chevalier... En effet, dès que madame de Lignolle vous eut emmené, dès que Rosambert.... — A propos, qu'est-il devenu ? — Je l'ai fait transporter à Compiègne même, dans la maison d'un ami que j'ai là. — D'un de vos amis, à vous ? — A moi. Le chirurgien parlait de risquer le transport à Paris : je n'ai point voulu qu'on fît supporter à M. le comte les fatigues d'une route ; je n'ai point souffert qu'on le mît à l'auberge ; il n'y aurait peut-être pas trouvé tous les secours nécessaires ; et, dans l'état où il est, le défaut de soins eût pu lui causer la mort. Le lâche l'a méritée, mais c'est de moi qu'il l'a doit recevoir : je ne confierai point aux communs accidents de la vie le soin de son châtiment, qui me regarde seule. Au reste, ce qu je désire le plus.... — Mais écoutez donc : ne craignez-vous pas les suites de cette affaire ? êtes-vous sûre de la discrétion de tant de gens ?... — Allons, mon ami, ne dites plus rien, vous vous fatiguez... Je me suis servie des moyens ordinaires, qui ne sont pas mauvais ; j'ai magnifiquement acheté le secret : les promesses et les menaces ont été prodiguées avec l'or. — Ces précautions ne suffisent pas toujours. — Paix donc.... J'en ai pris d'autres, poursuivit-elle d'un air embarrassé.... c'est pour cela qu'il m'a fallu rentrer dans la capitale, où j'ai perdu quelques heures.... mais dès que je me suis vue libre, j'ai volé du côté de Fromonville.... où je croyais arriver avant vous, puisque vous deviez.... passer la nuit chez la comtesse. A moitié chemin, j'ai rencontré un de mes émissaires, qui venait à Paris me rendre compte de ce que ses compagnons avaient découvert à Montcour. Il avait, sur sa route, attentivement examiné les voyageurs. Par les divers renseignements qu'il me donna j'appris, non sans quelque surprise, que vous aviez sur moi beaucoup d'avance, et que madame de Lignolle aussi

me précédait de quelques postes. A cette nouvelle, j'ai redoublé de vitesse, et si je n'avais pas manqué de chevaux à *Pui-la-Lande*, j'étais encore à Montargis avant la comtesse. — Oh ! oui ; mais elle est arrivée la première ; et même, à propos de cela, je vous dois bien des remercîments, bien des pardons surtout... Vous nous avez trouvés.. Comment avais-je négligé de fermer cette porte ? comment. — Chevalier, faites-moi grâce des détails ; et, tenez, je vous en prie, qu'il ne soit jamais entre nous question de cette rencontre, — Cependant, permettez... — Je ne permets rien. Vous ne parlerez plus de cette aventure, si vous conservez pour moi quelque.....

La marquise un moment s'arrêta pour chercher l'expression convenable. Ce fut le mot estime qu'elle prononça d'abord : celui de respect, elle ne le hasarda qu'après, et d'une voix tremblante, et d'un air presque humilié.

— Oui, j'ai pour vous beaucoup d'estime, beaucoup de respect, beaucoup d'am.... — D'amitié ; je vous entends, n'achevez pas... Faublas, me voilà pleinement récompensée ; il ne manque plus à ma tranquillité que la certitude de votre entier rétablissement... Vous avez beaucoup trop parlé, reposez-vous ; tâchez de dormir... ne fût-ce qu'un quart d'heure.... je vous en prie... je le veux.

Si elle ne m'en avait pas donné l'ordre, je me serais vu bientôt forcé de lui en demander la permission. Mais le pénible sommeil qui m'accabla ne dura pas longtemps. Je me réveillai si tôt et si brusquement que la marquise en fut déconcertée : je la surpris versant des larmes sur un papier qu'elle se hâta de dérober à ma vue. Quel est donc, osais-je lui demander, quel est cet écrit fatal qui fait ainsi couler vos pleurs ? — Hélas ! pourquoi vous le dirais-je ? répondit-elle en soupirant. — Sans doute, répliquai-je avec un peu d'amertume, il est passé le temps où votre ami pouvait n'ignorer aucun de vos secrets. — Des secrets pour vous ! dit-elle. Si j'en avais, je n'en aurais qu'un ; et celui-là, Faublas, vous le devineriez sans peine ; mais alors il faudrait, par commisération autant que par déli-

catesse, m'aider à le garder. — Commisération, quel mot! — C'est celui qui convient. Mes chagrins.... — Je m'efforcerai du moins de les consoler. — Et si maintenant, s'écria-t-elle avec désespoir, si maintenant plus que jamais ils sont inconsolables!... Tenez, mon ami, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi seule et tout entière à ma douleur; laissez-moi pleurer... des plaintes et des larmes voilà! donc ma dernière ressource! et pourtant je me suis estimée capable de soutenir patiemment les dures épreuves réservées aux femmes malheureuses et à la plus malheureuse des femmes! J'ai eu l'orgueil de me croire à jamais prémunie contre les injustices des hommes et les persécutions du sort. Insensée que j'étais!... du moins je me suis aujourd'hui, par ma propre expérience, convaincue d'une vérité que j'avais toujours soupçonnée, et qui console ma faiblesse; ce courage guerrier, dont vous autres hommes vous montrez si fiers, est de tous les courages le plus facile, comme le plus commun. Il est aisé d'aller pour la vengeance ou pour la gloire, un moment exposer sa vie; il ne l'est point de soutenir avec une égale constance plusieurs malheurs inattendus. Tant d'autres revers plus grands encore, aussi peu prévus, aussi peu mérités, ne m'avaient pas tout à fait abattue; pourquoi celui-ci m'accable-t-il? Je ne sais, mais j'ai sur le cœur un énorme poids; si je n'obtiens un prompt soulagement, je succombe, il faut céder, mon ami, laissez-moi pleurer, laissez-moi gémir.

Je voulus parler; mais pour m'en empêcher elle posa sa main sur ma bouche. Je pris cette main toujours douce et jolie, je la serrai, je la baisai, je la mis sur mon cœur, sur mon cœur vivement ému.

On eût dit que madame de Lignolle attendait ce moment : elle sortit tout à coup de son cabinet où je la croyais endormie. Mon premier mouvement fut de repousser la marquise. Celle-ci toujours étonnante dans les occasions pressantes, conserva plus de présence d'esprit que moi.

Persuadée qu'il était trop tard, elle ne voulut ni retirer sa main, ni changer de situation. — Vous m'auriez laissé dormir jusqu'à demain, dit la comtesse. Puis regardant le vicomte, elle ajouta : Qu'y a-t-il donc ? — Une palpitation, répondit-il froidement. — Une palpitation !.... Mais vous pleurez ! Est-ce que c'est dangereux une palpitation ? — Pas ordinairement ; mais dans son état, toute agitation peut être nuisible. La comtesse m'adressa la parole : Mon ami, vous sentiriez-vous plus mal ? — Au contraire, je me sens mieux. — Parce que tu me vois ? — Parce que je revois celle qui m'est chère, celle à qui j'ai donné trop de chagrin, celle dont la tendresse inquiète veille sur mes jours... — C'est assez, interrompit madame de B***, qui me serra la main, elle vous comprend ; elle est payée de ses soins. — Sans doute, je le comprends, s'écria madame de Lignolle en m'embrassant ; mais n'importe, laissez-le dire, il parle si bien !

Quoique la comtesse témoignât le désir de me faire causer, je gardai le silence. Et qu'aurais-je pu dire encore ? je venais de m'expliquer de manière que tout le monde avait été content.

Personne ne le fut quelques moments après, car M. de Lignolle arriva beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait : *Julien*, dépêché vers lui, l'avait rencontré sur la route. Il demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'empressement et d'intérêt ; mais l'air dont il regardait la marquise ne laissa pas de m'alarmer. — Monsieur est un intime ami de mademoiselle de Brumont, lui dit la comtesse qui s'aperçut comme moi de son inquiétude et de son étonnement. — Un ami ? répéta-t-il. La marquise se hâta de prendre la parole. Un ami de l'enfance. — Monsieur est noble ? — Je suis vicomte. — Vicomte de ?... — De Florville. — Ce nom-là est nouveau pour moi. — Peut-on savoir tous les noms ? — Sans me vanter, il y en a peu que j'ignore. Il prit un siège et regardant la marquise d'un air dédaigneux, il ajouta : Mais apparemment que votre famille n'est pas ancienne ? — Le grand-père de mon bisaïeul a monté

dans les carrosses du roi. — Ah! ah! Monsieur, je suis votre très humble serviteur. Il s'était levé et venait de saluer la marquise. Vous paraissez bien jeune, lui dit-il. — Je ne suis point majeur. — Ni prêt à l'être? — Oh! j'y viendrai. —Par quel hasard, demanda-t-il à sa femme, avons-nous le bonheur de posséder monsieur chez nous? — Par quel hasard? Mais, c'est que... c'est que... — Voici le fait, interrompit le vicomte qui vit l'embarras de la comtesse. — Eh bien, oui, dites-le! s'écria-t-elle. — Voici le fait, répéta madame de B***. Depuis longtemps mademoiselle me faisait espérer que j'aurais le plaisir de lui donner à dîner chez moi. Elle avait jusqu'à présent différé de me tenir parole parce qu'il y a, pour ainsi dire, un voyage à faire... — Où demeurez-vous donc? — A Fontainebleau. J'y passe huit mois de l'année, j'ai un appartement au château. M. de Lignolle s'inclina.

Moi, j'écoutais la marquise avec un plaisir mêlé d'étonnement : cette femme qui tout à l'heure, déplorant je ne sais quel malheur nouveau, paraissait inutilement vouloir retenir des sanglots, étouffer ses gémissements et résister à son désespoir, est-ce bien elle que j'ai vue, le moment d'après, donner avec un admirable sang-froid le change à la comtesse? Est-ce bien elle que j'entends maintenant, d'une voix ferme et d'un front tranquille, et du ton de la vérité, faire à M. de Lignolle une fable impromptue, ingénieuse et vraisemblable? O madame de B***! comme vous savez au besoin composer votre figure, assurer votre maintien, sécher vos larmes, dissimuler vos passions, vous rendre enfin tout à fait maîtresse de vous! Oh! comme en un moment vous venez de justifier et d'augmenter la haute opinion que j'avais de vos talents et de votre force.

Elle continuait : Hier pourtant mademoiselle est venue..... —Ah! voilà, s'écria le comte en s'adressant à moi, voilà cette affaire indispensable qui vous forçait à sortir pour vingt-quatre heures! c'était pour une partie de plaisir que vous quittiez la comtesse, retenue au lit par une indisposition assez grave! A sa place je ne vous le par-

donnerais pas. La marquise reprit : Elle est venue, et, pour comble de bonheur, elle m'a amené madame la comtesse... — Quoi! dit M. de Lignolle à sa femme, vous avez dîné chez un jeune homme que vous ne connaissez pas, et qui ne vous avait pas même invitée? — Monsieur, trêve de morale, répondit-elle ; écoutez l'histoire jusqu'à la fin. — Vous concevez, ajouta le vicomte, combien la visite de ces dames m'a charmé. Hélas! ma joie n'a pas duré longtemps. Dans l'après-dînée, mademoiselle s'est sentie mal à son aise ; nous avons cru que cela ne serait rien ; mais le soir le mal a augmenté. Nous voilà d'abord fort embarrassés, comme vous pensez bien ; car il n'y avait pas moyen qu'une jeune demoiselle malade restât chez un garçon. Heureusement madame la comtesse, qui a beaucoup de présence d'esprit... — Beaucoup moins que vous, monsieur le vicomte, je vous rends justice... — A pris le parti de faire transporter mademoiselle ici.... où elle a bien voulu me permettre de l'accompagner. — Pourquoi donc ici plutôt qu'à Paris ? dit le comte à madame de Lignolle. — Pourquoi ?... ma foi, demandez à monsieur le vicomte. — Celui-ci répondit aussitôt : Parce qu'il y aurait eu quatorze mortelles lieues à faire, et que de Fontainebleau ici il n'y en a pas sept.

Le comte, qui ne trouva pas cette raison mauvaise, garda le silence pendant quelque temps : il paraissait observer M. de Florville et mademoiselle de Brumont. — Puisque vous êtes l'ami de mademoiselle, dit-il enfin, vous devez savoir deviner des charades ! — Oui, monsieur, répliqua la marquise, mais pas à présent, s'il vous plaît : je ne m'y sens plus du tout disposée.

Ceci fut pour M. de Lignolle un nouveau trait de lumière ; il prit la comtesse à part ; mais curieux de savoir ce qu'il lui disait, nous écoutâmes attentivement.

Madame, ce jeune homme-là n'est pas l'ami de votre demoiselle de compagnie. — Que voulez-vous qu'il soit ? — Il est son amant, madame. — Ah ! l'exellente idée que

vous avez là ! — Ne riez pas, madame, vous savez que je m'y connais. — Je sais que vous le dites. — Et je crois qu'il faut veiller sur mademoiselle de Brumont. — Vraiment, monsieur ? — Il faut y veiller de près. — C'est mon intention. — Ce vicomte est jeune.... a une jolie figure... ne paraît pas manquer d'esprit... ni d'usage... je lui trouve je ne sais quoi de très distingué... et je l'ai vu quelque part.... il a tout l'air d'un séducteur, madame. — Monsieur, j'admire avec quelle sagacité vous pénétrez les gens en un quart-d'heure. — Voilà ce que c'est que de connaître le cœur humain, comtesse !... je crains que la petite Brumont ne soit déjà la dupe de ce jeune homme-là. — Bon ! — Avant-hier, qu'est-elle devenue ? — Elle a passé la journée chez son père. — En êtes-vous sûre ? — Oui. — Mais hier, ce dîner à la campagne ? cela ressemble furieusement à une partie fine, au moins. — Je ne sais pas ce que c'est qu'une partie fine, monsieur. — Madame, une partie fine... C'est une partie.... C'était une partie fine, allez, je vous le dis. — Expliquez-moi donc... — Je vous l'explique aussi : c'est une partie... une partie à deux. — Nous étions trois. — Aussi je suis persuadé que vous les avez beaucoup dérangés en y allant. — Ai-je mal fait ? — Vraiment, vous auriez dû auparavant me consulter. — Passons, monsieur. — Madame : j'ai déjà plusieurs preuves du penchant que ce jeune homme a pour cette jeune fille. — Voyons ! vite ! — Ses yeux sont rouges, parce qu'ils ont pleuré ; ses yeux ont pleuré, parce que son âme s'est affectée ; son âme s'est affectée, parce que sa maîtresse est tombée malade : donc il aime mademoiselle de Brumont. — Votre logique est pressante, monsieur. — Et il faut que son âme soit profondément affectée, puisqu'il n'a pas voulu deviner mes charades ! Ne riez pas, madame !... ceci est sérieux... éclairez la conduite de votre demoiselle de compagnie ; donnez-lui son congé pour toujours ou ne la quittez pas une minute. — Monsieur, mon choix est fait ; j'aime mieux ne pas la quitter. — Quant à ce jeune homme, je vais le prier po-

liment de s'en retourner chez lui. — Non pas, monsieur... — Mais, madame... — Point de mais ! je ne le veux pas. — Tant pis pour vous, madame ; on vous attrape ; ces jeunes gens-là vous joueront quelque méchant tour, je vous en avertis.

Un peu mécontent de sa femme, mais très content de lui, M. de Lignolle sortit de l'appartement. La comtesse alors fit les plus vifs remercîments au vicomte. Vous m'avez, lui dit-elle, très habilement tirée de l'embarras extrême où j'étais ; vous êtes après Faublas, le jeune homme du monde le plus spirituel et le plus aimable. Il lui répondit : Croyez-moi, ne perdez pas votre temps à me complimenter ; vous êtes encore menacée d'un danger prochain, auquel il faut songer à vous dérober. Le comte est ici, le baron doit y venir ; s'ils se rencontrent, ils peuvent avoir une explication dont vous devez redouter les suites. — Vous avez raison ; mais quel parti prendre ? — Faire dire à M. de Faublas de ne pas venir. — Ah ! je suis bien aise de le voir et de lui parler. — Cependant je prendrai la liberté de vous représenter.... — Tenez, Monsieur, toute représentation est inutile : si le baron ne devait pas venir, je l'enverrais chercher. — En ce cas, trouvez donc quelque moyen d'écarter M. de Lignolle.

Elle le fit appeler, et lui dit qu'elle désirait quelques pièces de gibier. Charmé de la demande, le comte se hâta de dîner, et partit pour la chasse. La marquise, alors tout à fait tranquille, alla prendre, sur le lit de camp du cabinet, la place que madame de Lignolle y occupait une heure auparavant.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la comtesse et moi goûtions les douceurs du tête-à-tête, quand on vint rudement frapper à la porte. Figurez-vous notre surprise et mes craintes ; c'était M. de Lignolle, déjà revenu de la chasse. Il criait : Ouvrez, ouvrez vite ; je vous amène madame de Fonrose..... Oui, madame de Fonrose qui venait nous voir... Je l'ai rencontrée comme je sortais du parc... Quel bonheur ! La comtesse courait à la porte.

Un moment, ma chère Éléonore, un moment. Que je te dise.... C'est madame de Fonrose ! ne lui parle pas du vicomte. — Pourquoi ? — Parce que.... Tiens, mon amie, j'aurais dû t'en prévenir plus tôt ; mais j'étais si malade ! je n'y ai pas songé.... Le vicomte et la baronne sont ennemis jurés. Il paraît que Florville qui lui a fait sa cour, n'en a pas été maltraité ; mais ils se sont fort mal quittés, ils se détestent.... Ouvre maintenant, car on frappe encore : surtout fais bien attention à ce que tu diras ; ne va pas parler du vicomte. — Non, non, sois tranquille [1].

LE COMTE, en entrant.

Où est donc le vicomte ?

LA COMTESSE.

Chut !

LE COMTE.

Plaît-il ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous !

LA BARONNE, regardant madame de Lignolle d'un air étonné.

Est-ce que je vous dérange, comtesse ?

LA COMTESSE.

Point du tout.

LA BARONNE, à Faublas.

Eh bien ! cette chère enfant comment va-t-elle ?

LE COMTE.

Ce n'est rien, je vous dis ; un peu de fièvre...

FAUBLAS.

J'ai osé me flatter que mon père...

LE COMTE.

Monsieur votre père est un homme fort étrange, mademoiselle.

1. Je puis rapporter ici mot à mot l'une des plus singulières scènes dont j'aie été le témoin et l'acteur ; il est bien vrai que la situation où j'étais ne me permit pas d'entendre absolument tout ce qui fut dit de part et d'autre ; mais les détails qui m'ont alors échappé, je les ai sus depuis de la bouche même de celle que son imprudence et son mauvais sort réduisirent à y jouer le principal rôle.

FAUBLAS.

Vous dites, monsieur?...

LE COMTE.

Comment! il m'aperçoit de loin! le voilà qui tout à coup descend de voiture, et s'enfuit à travers champs, comme s'il eût vu le diable : on n'est pas sauvage à ce point.

LA BARONNE.

Nous vous avons déjà dit cent fois que M. de Brumont avait des affaires secrètes.

LE COMTE.

Quoi! dans ma terre?

LA BARONNE.

Non, mais dans les environs.

LE COMTE.

Ah! chez M. de Florville, peut-être?

LA COMTESSE.

Paix donc!

FAUBLAS, vivement à la baronne, qui regarde madame de Lignolle d'un air étonné.

Par quel hasard madame la baronne est-elle dans ce pays-ci?

LA BARONNE.

La nuit dernière, un exprès est venu me dire que M. votre père avait le plus pressant besoin de mes services.

FAUBLAS.

Ah! oui... ma chère Adélaïde est elle-mieux?

LA BARONNE.

Beaucoup mieux.

LA COMTESSE, à Faublas.

Ne parlez pas trop, ménagez-vous.

LA BARONNE.

Comme une nuit l'a changé!

LE COMTE.

Une nuit! dites plusieurs, madame? car, ne vous y trompez pas, cette maladie-là vient de loin. Ces deux da-

mes, pendant leur premier voyage ici, n'ont songé qu'à se divertir, et Dieu sait comme on s'en est donné : toute la journée courir dans le parc, revenir essoufflées, hors d'haleine, et recommencer ici ! Madame, elles jouaient comme deux enfants, elles se battaient comme deux écoliers ; pas un meuble ne pouvait rester en place : la nuit !... Oh ! c'était bien autre chose, la nuit !

LA COMTESSE, en riant.

Monsieur, comptez-vous apprendre à la baronne quelque chose de nouveau ?

LE COMTE, sans l'écouter.

La nuit elles couchaient dans la même chambre... et croiriez-vous qu'au lieu de dormir, elles ne faisaient que chuchoter. Elles ne faisaient que ça !... Ce que je vous dis, madame, il faut le prendre au pied de la lettre ; elles ne faisaient que ça... je les entendais bien, parce que, voyez-vous... nous ne sommes séparés que par cette cloison... Or, toute personne raisonnable conçoit que faire toute la journée beaucoup d'exercice et se fatiguer encore la nuit, c'est le vrai moyen de se tuer. Aussi la comtesse, en revenant à Paris, s'en est-elle sentie fort incommodée : des migraines, des maux de cœur !

LA BARONNE.

Des maux de cœur, comtesse !

LA COMTESSE.

Bon ! ce n'est rien.

LA BARONNE.

Ah ! prenez-y garde.

LE COMTE, enchanté.

N'est-il pas vrai qu'il faut qu'elle y prenne garde ?... Mademoiselle, plus fortement constituée, a résisté plus longtemps ; et peut-être que si elle se fût reposée chez nous, au lieu d'aller chez ce M. de Florville...

LA COMTESSE.

Taisez-vous donc !

FAUBLAS, vivement à la baronne, qui paraît encore très étonnée.

Madame la baronne ?

LA BARONNE.

Eh bien !

FAUBLAS.

Un secret... (Tout bas.) Vous avez passé par Nemours !

LA BARONNE, à demi-voix.

C'est là que j'ai trouvé M. votre père. J'ai laissé ma femme de chambre auprès d'Adélaïde.

LE COMTE reprend.

Oui, je crois que si elle n'eût pas dîné chez le vicomte...

LA COMTESSE.

Il ne se taira pas ?

LA BARONNE.

J'entends. Ces dames ne voulaient pas me mettre dans le secret ! Il faut donc les avertir que j'y suis. Oui, je sais qu'elles ont hier dîné à Fontainebleau ; M. le comte me l'a dit.

FAUBLAS, faisant à la baronne un signe d'intelligence.

Madame la baronne le connaît, le vicomte.

LA BARONNE, d'un air fin.

Si je le connais ! la bonne question que vous me faites là !... c'est un joli garçon... qui a de la tournure. . de l'esprit...

LA COMTESSE, bas à Faublas.

Il me semble qu'elle n'en dit pas trop de mal ?

FAUBLAS, bas.

C'est qu'elle dissimule ; attendez donc.

LA BARONNE.

Le grand-père de son bisaïeul a monté dans les carrosses du roi.

LA COMTESSE, bas.

Tu as raison. Je crois qu'il y a de l'ironie.

FAUBLAS, bas.

Sans doute.

LA BARONNE.

Avec tout cela, je lui connais un terrible défaut.

LA COMTESSE.

Ah !

LE COMTE.

C'est ?

LA BARONNE.

Au moins j'ai mon garant ; c'est encore M. le comte qui me l'a dit ; le pauvre jeune homme n'est pas fort sur l'article des charades.

LA COMTESSE, riant aux éclats.

C'est peut-être pour cela que vous lui en voulez ?

LA BARONNE, regarde la comtesse et le chevalier.

Est-ce que je lui en veux ?

FAUBLAS, lui fait un signe d'intelligence.

Certainement, vous êtes brouillés ! allez-vous en faire un mystère ?

LA BARONNE, d'un air fin.

Allons ! nous sommes brouillés, j'en conviens ; mais c'est qu'en vérité il a eu de grands torts avec moi.

FAUBLAS, bas à la comtesse.

Vois-tu ?... (Haut à la baronne.) Je ne voulais pas qu'on nous parlât de lui ; mais puisque monsieur le comte...

LA BARONNE.

Oui, nous ne sommes pas amis ; (Au comte après un moment de réflexion.) et franchement voilà ce qui m'a empêché d'accompagner ces dames, car elles me l'avaient proposé.

FAUBLAS, à mi-voix à la baronne.

A merveille !

LA COMTESSE, du même ton.

Ceci n'est pas maladroit ! je vous remercie.

LE COMTE, à la baronne, en se promenant dans l'appartement.

Ces dames... ces dames auraient bien fait, si elles avaient fait comme vous. (A la comtesse.) Mais où est-il donc ce monsieur ?

LA COMTESSE.

Il dort.

LE COMTE, regardant à travers les vitres du cabinet.

Oui, vraiment. Le voilà sur le lit de camp; il s'y est jeté tout habillé.

LA BARONNE.

Ne le verrai-je pas ?

LE COMTE.

Si vous voulez le voir, entrez.

FAUBLAS, avec impétuosité.

N'entrez pas !... il est excédé de fatigue, il repose.

LA BARONNE, un peu étonnée.

Bon Dieu, que de vivacité ! Mademoiselle, vous vous ferez mal.

FAUBLAS, avec une tranquillité feinte.

Mais aussi quelle idée d'aller déranger ce jeune homme qui a passé la nuit !

LA BARONNE, observant le chevalier.

Est-il impossible d'approcher de lui, sans faire de bruit et sans vous faire de la peine ?

FAUBLAS, d'une voix altérée.

Il n'est pas question de moi... Mais si vous le réveillez ! Si...

LA BARONNE.

Si je le réveille, il se rendormira ; voilà tout le mal.

FAUBLAS, embarrassé.

Voilà tout le mal, voilà tout le mal !... c'en est un grand.

LA BARONNE.

Mademoiselle... vous direz tout ce que vous voudrez, je suis très curieuse de voir votre intime ami... l'ami de votre enfance... que vous craignez si fort qu'on ne dérange. Elle se lève.

LA COMTESSE, d'un air malin.

A quoi bon ? vous le connaissez très bien.

LA BARONNE.

Ah ! je veux savoir s'il n'a pas beaucoup changé depuis que je l'ai vu. Elle s'approche du cabinet.

FAUBLAS, bas à la comtesse.

Arrêtez-la donc.

LA COMTESSE, bas.

Pourquoi ? Elle l'aime peut-être encore, elle veut du

moins avoir le plaisir de le regarder : où est l'inconvénient?

FAUBLAS.

Ne connaissez-vous pas la baronne ? elle va faire une scène.

LA COMTESSE.

Eh bien ! attends, je vais lui parler. (Elle court à madame de Fonrose.) Entrez, regardez, si cela vous fait plaisir ; mais ne l'éveillez point, car il doit être las.

Qu'on juge de ma situation ; il ne me reste pas une seule objection raisonnable à faire, et ma faiblesse me retient au lit ! je suis piqué de cent mille épingles : déjà la baronne est près de la porte vitrée, et j'ai peine à dissimuler mon inquiétude extrême. Quel heureux obstacle tout à coup me rassure ! Le vicomte s'est enfermé dans le cabinet ! La marquise est donc en sûreté !..... Non... hélas !... non, cette précaution ne la sauvera pas : madame de Lignolle vient de donner à madame de Fonrose un passe-partout.

Dès que la baronne fut entrée, j'entendis ces mots : Oui, cette figure est assez jolie ; mais c'est justement celle que je connais... Non.... oui.... point du tout !.... Si fait... c'est cela, c'est cela même... Eh bien, j'osais à peine le soupçonner. L'aventure me paraissait trop incroyable... Éveillez-vous, charmant jeune homme, venez, monsieur le vicomte, venez un peu voir la compagnie... Allons, allons donc, je vais vous donner la main.

Ce fut le bras qu'elle lui donna ; car madame de B***, dormant tout debout, se soutenait à peine.

Quiconque, seulement une fois dans sa vie, fut en sursaut tiré d'un sommeil très profond, a bien senti ce que je vais mal décrire. On ne passe pas tout à coup, et sans quelque douleur, de cet état de mort à un état de vie : les yeux d'abord s'ouvrent, mais ils demeurent offusqués d'un nuage épais : l'oreille entend ; mais elle ne recueille que la moindre partie des mots qu'on lui confie, et qu'elle dénature ; c'est surtout au cerveau que le trouble est extrême. Le cerveau se trouve, en même temps, chargé des

idées récentes que lui laisse un rêve tout à l'heure interrompu, et des idées souvent contraires que lui transmet un cruel interlocuteur. De ce choc imprévu résulte une confusion totale. C'est dans ce moment de désordre qu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans comprendre, qu'on parle sans penser ; et n'attendez pas que j'explique quel instinct machinal fait mouvoir un corps auquel il manque une âme.

Telle parut madame de B***, lorsque, soutenue, ou plutôt traînée par madame de Fonrose, elle arriva dans la chambre où nous étions.

La marquise jette d'abord autour d'elle et sur elle un regard stupéfait. Quel objet a frappé sa vue? Est-ce un rêve qui la tourmente?... Sa bouche murmure quelques mots sans suite; et fatigués d'un premier effort, ses yeux se referment. Bientôt, pour la seconde fois, ses mains retombent et se promènent sur ses paupières appesanties qu'elles entr'ouvrent. Madame de B*** peut de nouveau considérer le fantôme femelle dont la présence l'étonne. Enfin, elle a tout à fait repris l'usage de ses sens; un dernier examen plus rapide l'assure qu'il n'est pas question d'un songe, et qu'elle est réellement tombée dans les mains de sa plus mortelle ennemie.

An reste, il était moins malaisé de surprendre et d'attaquer madame de B***, que de l'intimider et de l'abattre : ce fut elle qui commença le combat; ce fut madame de Fonrose qui reçut le premier coup.

LA MARQUISE.

Quoique j'eusse besoin de repos plus que de visite, je suis, madame la baronne, enchantée de vous voir.

LA BARONNE.

Enchanté me paraît fort. Je crois que M. le vicomte exagère.

LA MARQUISE.

Madame est si modeste !

LA BARONNE.

Monsieur est si poli !

LA COMTESSE, à la baronne.

Vous ne l'êtes pas, vous; pourquoi l'avoir éveillé? Je vous avais priée... Madame, je vous avertis qu'il me déplairait fort que vous lui fissiez une scène chez moi.

LA BARONNE, en riant.

Grondez-moi, je vous le conseille.

Cependant la marquise, étonnée de ce que la comtesse venait de dire, semblait, par ses regards, m'en demander l'explication. J'allais tout bas la lui donner; la baronne me prévint.

LA BARONNE, se jetant entre la marquise et Faublas.

Non pas, non pas, s'il vous plaît ! Je ne doute pas que vous n'ayez bien des choses à vous dire; mais il faut parler tout haut... Eh bien ! cela vous dérange ! Allons donc, M. le vicomte, vous qui êtes plus manégé !

LA MARQUISE.

Madame va me le faire croire : personne mieux qu'elle ne s'y connaît, son suffrage en vaut mille; sa longue expérience...

LA BARONNE, d'une voix altérée.

Longue, ne dirait-on pas que j'ai cent ans !

LA MARQUISE, jouant l'intérêt.

Ah! pardon, j'ai blessé madame.

LA BARONNE.

Blessée ! point du tout.

LA MARQUISE, d'un ton railleur.

Si fait. Madame a reculé, madame a quitté l'attaque pour s'occuper de la défense. Ah ! que je suis fâchée !

LA BARONNE.

Ne le soyez guère, car le mal n'est pas grand. (A Faublas.) Belle demoiselle, vous ne dites rien.

FAUBLAS.

J'écoute, je souffre et j'attends.

LA COMTESSE, vivement.

Et moi aussi, j'attends très impatiemment la fin de tout ceci.

LE COMTE.

Jusqu'à présent, moi, je n'entends pas grand'chose à la querelle : ce que je vois, c'est que votre âme à tous est affectée.

LA BARONNE, à la comtesse et à Faublas.

Ce combat vous fatigue. Prenez courage, il ne durera pas longtemps. (En montrant le vicomte.) Je suis persuadé que monsieur voudra bien le finir tout à l'heure, en nous disant adieu.

LE COMTE.

Enfin, j'y suis. Vous êtes de mon avis; c'est une amourette de la jeune personne !

LA COMTESSE.

Madame, vous osez chez moi traiter de la sorte quelqu'un à qui j'ai les plus grandes obligations ?

LA BARONNE, en riant.

Les plus grandes obligations !

LA COMTESSE, très étourdiment.

Oui, les plus grandes. Sans lui, tout Montargis...

Elle s'arrête.

LE COMTE, avec curiosité.

Eh bien, tout Montargis ?

FAUBLAS, vivement.

C'est tout Fontainebleau que madame veut dire.

LA COMTESSE, embarrassée.

Oui, oui... tout Fontainebleau... tout Fontainebleau...

LE MARQUISE, à la comtesse.

Bon ! nous y aurions trouvé des secours pour mademoiselle. Sans doute il valait mieux quitter cette ville; mais en vous donnant le conseil d'en sortir, je ne vous ai rendu qu'un très petit service.

LA COMTESSE, bas à la baronne.

Qu'il a d'esprit !

LA BARONNE.

Oui, mais moi, comtesse, je veux, quoi que vous puissiez dire, m'acquérir des droits à votre éternelle reconnaissance; je veux vous débarrasser de monsieur.

LA COMTESSE.

Voilà un entêtement !

LA BARONNE.

Ne vous fâchez pas. Tenez, je m'en rapporte au vicomte; lui-même conviendra....

LA COMTESSE.

Madame, votre conduite est étrange, inexcusable; et monsieur vous eût-il fait cinquante infidélités...

LA BARONNE, riant.

Des infidélités? lui?

LA COMTESSE.

Certainement.

LA BARONNE.

Des infidélités, à moi, lui?

LA COMTESSE.

Eh! oui, lui, des infidélités, à vous. Croyez-vous que j'ignore qu'il a été votre amant?

LA BARONNE.

Lui! mon amant?

LE COMTE.

Chut, chut! ne parlons pas de ces choses-là. Je n'aime pas ces sortes de conversations.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous admire! Il est bien question de ce que vous n'aimez pas!

LA BARONNE.

Lui, mon amant! Ah, voilà une plaisante histoire (En riant aux éclats.) Comtesse, apprenez-moi donc qui vous a dit?... La petite Brumont, sans doute. (A Faublas.) Rusée demoiselle!.. Quoi! vraiment, vous observez si peu les convenances! vous avez eu le courage de me faire un pareil cadeau! Aurez-vous la force de répéter devant moi cette burlesque accusation?

FAUBLAS.

Pourquoi non? si vous m'y obligez.

LA BARONNE.

Bien répondu!... Et vous, monsieur le vicomte, oserez

vous aussi me le soutenir? En vérité, pour que l'aventure soit tout à fait comique, il n'y manque que cela.

LA MARQUISE.

Madame, il y a des conquêtes qu'un jeune homme publie par vanité : il y a des bonnes fortunes que par pudeur il n'avoue pas : c'est à vous de décider si je pui être indiscret.

LA BARONNE.

Vraiment, je concois que vous seriez dans un étrange embarras, s'il vous fallait avouer toutes vos conquêtes : je les crois déjà nombreuses; vous êtes à Versailles en beau chemin...

LE COMTE.

Eh! justement ! c'est là que je l'aurai vu.

LA BARONNE.

N'est-ce pas par les femmes que vous avez accès et crédit chez le ministre ?

LE COMTE, à mi-voix à la baronne.

Oh ! oh ! mais s'il a du crédit chez le ministre, il ne faut pas lui parler comme vous faites; il faut le ménager.

LA MARQUISE.

Tel ne croit pas à cela, qui donne pourtant l'exemple d'y croire... Au reste, madame vient d'éluder ma question; elle n'a pas osé décider si je devais être indiscret.

LA BARONNE, avec humeur.

Je décide que vous le devez.

LA MARQUISE.

Vous y mettez de la modestie! Je vous récuse, je demande qu'on recueille les voix.

LA BARONNE.

J'y consens. Voyons, monsieur le comte, parlez d'abord.

LA MARQUIRE.

Non, non, vous ne m'entendez pas. Quand il s'agit d'une accusée telle que vous, ce n'est point en petit comité que doit se faire la difficile enquête; il faut, dans ce cas-là, interroger la cour, la ville et les provinces.

LA BARONNE.

Ceci est très impertinent.

LA COMTESSE.

Vous méritez cela. Pourquoi l'avez-vous réveillé ! pourquoi voulez-vous le mettre à la porte ?

LA BARONNE, à la comtesse.

Au fond, je ne devrais pas me fâcher, car il n'y a que de quoi rire; ce qui pourrait me divertir beaucoup, c'est de voir que vous prenez parti pour eux contre moi... Cependant il faut que cela finisse... Je suis attendue... (Elle tire sa montre.) L'heure me presse... Monsieur le vicomte ne s'en ira pas à pied; il est délicat, je le prie de me donner la main jusqu'à ma voiture... où il voudra bien accepter une place. Je m'engage à le reconduire jusqu'à Fontainebleau : est-ce honnête cela ?

LA MARQUISE.

Je suis très sensible aux offres tout à fait obligeantes de madame la baronne; mais puisque madame la comtesse le permet, je reste ici.

LA COMTESSE.

Vous avez raison.

LA BARONNE, à la comtesse.

Il a raison, sans doute, et vous faites bien de l'applaudir... (A la marquise.) Parlez-vous sérieusement ?

LA MARQUISE.

Trés sérieusement. Je reste ici tant qu'il y aura du danger pour mademoiselle, et tant que cela ne gênera pas madame.

LA BARONNE.

Et vous espérez que je vous y laisserai !

LA BARONNE.

Je ne vois pas comment vous me forcerez d'en sortir.

LA BARONNE, avec impétuosité.

Quelle audace ! Mais songez donc que pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

LA MARQUISE, tranquillement.

Vous ne le direz pas

LA MARQUISE, tranquillement.

Vous ne le direz pas.

LA BARONNE.

Qui m'en empêchera ?

LA MARQUISE

Un peu de réflexion. Vous savez mon secret, je le sais bien ; mais regardez autour de vous, et dites-moi quel avantage en retireraient ceux à qui vous pourriez le confier ?

LA COMTESSE, bas à Faublas.

Qu'est-ce que cela signifie ?

FAUBLAS, bas.

Cela regarde ton mari ; je te mettrai au fait.

LA MARQUISE, à la baronne, et d'un ton amical.

La comtesse est une étourdie que sa fureur trahirait ; je vous demande grâce pour elle.

LA BARONNE, bas.

Je trouverai moyen d'éloigner M. de Lignolle.

LA MARQUISE, haut.

Je ne le crois pas.

LA BARONNE, avec la plus grande vivacité et très haut.

Qui m'en empêchera donc ?

LA MARQUISE.

Madame, mademoiselle et moi.

LA BARONNE.

Monsieur le vicomte, sortons ensemble.

LA MARQUISE.

Non.

LA BARONNE.

Je vais parler.

LA MARQUISE.

Je vous en défie.

LA BARONNE, étonnée.

J'avais entendu prodigieusement vanter votre incomparable mérite ; mais la renommée, qui publie les faits galants dignes de mémoire, et qui ordinairement exagère..

LA MARQUISE, avec ironie.

Ne me flattez pas Cette renommée-là ne vous a rien

dit de moi. Vous savez bien qu'elle n'a plus le temps de parler de personne, depuis que vous vous mêlez de lui donner de l'occupation.

LA BARONNE, du même ton.

Cependant elle trouve encore quelques moments pour causer de vous. Elle dit qu'après avoir tiré de la foule l'heureux objet de vos affections...

LA MARQUISE.

Tiré de la foule! tant mieux pour ma maîtresse et pour moi. C'est un exemple que je donne à certaines femmes de ma connaissance. Celles-ci, quand elles prennent un amant, ne le tirent pas de la foule, elles l'y confondent.

LA BARONNE, avec emportement.

Ce n'est pas vous que l'on y confondra jamais; vous qui vous distinguez par tant de talents divers; vous qui suivant les circonstances, savez si bien changer, et de ton, et de caractère, et de conduite, et de nom, et de sé....

LA MARQUISE, vivement.

Chut!... prenez garde, madame la baronne, vous n'êtes plus de sang-froid, vous allez dire quelque... (En regardant la comtesse et Faublas.) Vous allez nous compromettre, prenez garde. Il est rarement dangereux de se taire; il y a souvent du péril à parler.

LA BARONNE, d'un ton plus calme

Monsieur le comte, deux mots.

LA MARQUISE, à la comtesse.

Croyez-moi, madame, empêchez cette confidence.

LA COMTESSE, à M. de Lignolle.

Je ne veux pas que vous lui parliez.

LA BARONNE, à la comtesse.

Mais...

LA COMTESSE, à la baronne.

Vous ne lui parlerez pas.

LA BARONNE, à M. de Lignolle.

En ce cas... je vous demande pardon... mais il faut que je vous prie de vouloir bien nous laisser un moment.

LA MARQUISE, à la comtesse.

Ne souffrez pas qu'il s'en aille.

LA COMTESSE, à M. de Lignolle.

Je ne veux pas que vous vous en alliez.

LA COMTE, à mi-voix.

Allez, allez, vous n'avez pas besoin de me le dire; rien ne m'échappe. Je vois bien, quoiqu'elle se contraigne, que la baronne a l'âme affectée; et quant à ce jeune homme, puisqu'il a du crédit chez le ministre, je sens qu'il ne faut pas qu'il puisse se plaindre d'avoir été maltraité chez nous. Or, je connais le monde : un homme, le maître de la maison surtout, en impose toujours. (Tout haut.) Je dois donc rester pour prévenir une scène.

LA MARQUISE.

Oui, restez.

LA COMTESSE.

Restez.

FAUBLAS.

Restez.

LA BARONNE.

Puisque tout le monde le veut, restez donc... Ceci devient très plaisant ; je serais de trop mauvaise humeur, si je ne m'en amusais pas. (Elle rit de toutes ses forces.) Comtesse, donnez-moi la main. Donnez-moi la main, comtesse; on vous attrape, et l'on me joue.

TOUS ENSEMBLE.

Expliquez-vous !

LE COMTE, en se frottant les mains.

Oui, je le soupçonnais confusément, et je le disais à la comtesse : on l'attrape. (A la baronne.) Mais je ne serais pas fâché de savoir au juste comment : expliquez-vous.

LA BARONNE.

Vraiment ! on sait très bien que je ne peux pas m'expliquer... Je reconnais qu'il faut temporiser... Allons ! de la patience et du courage. Elle prend un siège.

LA MARQUISE.

Madame avait affaire, ce me semble ?

LA BARONNE.

La remarque n'est pas honnête, monsieur; cependant, en faveur de votre embarras, je vous pardonne votre impolitesse. J'étais, je l'avoue, pressée de vous emmener avec moi ; mais puisqu'on ne peut se déterminer à vous laisser partir, je demande du moins qu'on me permette d'avoir le bonheur de rester avec vous.

LA COMTESSE, avec humeur.

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE, à M. de Lignolle.

Monsieur ne se tiendra pas debout?

Elle lui donne un siège.

LA BARONNE.

Monsieur de Lignolle ne remarque pas cet excès d'attention ?

LE COMTE.

Au contraire, j'y suis très sensible.

Il donne un siège à la marquise.

Tous prennent place autour de mon lit, et c'est une chose à voir que la contenance de chacun.

La comtesse partage entre la marquise et moi ses soins affectueux; si quelquefois elle paraît se souvenir que madame de Fonrose est là, c'est pour lui marquer son mécontentement par un geste boudeur ou par un monosyllabe désobligeant. M. de Lignolle néglige absolument la baronne; toute l'attention du courtisan se porte sur M. de Florville, sur ce jeune homme qui a tant de crédit chez le ministre : il s'en empare, il le caresse, il l'importune étrangement. Le vicomte reçoit avec modestie les remerciements de *madame*, et presque avec dignité les avances de *monsieur*. A l'entière sécurité qu'il affecte, on dirait qu'il oublie ses dangers et son adversaire ; mais moins il semble y songer, plus je présume qu'il s'en occupe. De temps en temps Florville jette sur la baronne un coup d'œil fier, impérieux, triomphant ; cependant ne serait-il pas bien concevable que la marquise, s'exagérant, ses avantages et s'aveuglant sur sa position, regardât comme entièrement battue l'ennemie qui n'a pas

encore quitté le champ de bataille? Pour moi, guerrier timide, étonné du premier succès, je redoute le second choc; si le grand courage de mon alliée me rassure, l'infatigable opiniâtreté de son ennemie m'intimide; et baissant devant l'une et l'autre un front humilié, j'espère, je tremble, j'admire, j'observe en silence.

Seule de son côté, la baronne s'amuse aux dépens de tous. Elle ne punit le comte qui l'abandonne impoliment, qu'en louant avec enthousiasme tout ce qu'il dit ; elle ne se venge de mes perfidies qu'en me lançant à la dérobée un regard à la fois improbateur et caressant, un regard qui semble en même temps m'apporter des félicitations et des reproches. Défendue par le témoignage de sa conscience, à l'injuste courroux de la comtesse elle oppose seulement de longs éclats de rire ; et quant au coup d'œil majestueux de sa superbe rivale, c'est par un sourire amer et menaçant qu'elle le repousse.

Enfin je la vois un instant se recueillir et méditer ; puis elle se lève, va dans le corridor ; appelle un de ses gens, lui donne quelques ordres, et rentre en disant assez haut: Que mon cocher se tienne prêt.

Que mon cocher se tienne prêt ! L'ai-je bien entendu ! O mon bon génie ! ô génie protecteur de la marquise, je te rends grâce, la victoire est à nous.

Puisque le comte le désire et que la baronne le permet, la conversation tombe sur un sujet cent fois rabattu. M. de Lignolle engage Florville à ne pas négliger les charades ; il lui fait un magnifique éloge des affections de l'âme et de l'âme d'un courtisan. Un quart d'heure s'est passé de la sorte : voilà que tout à coup nous entendons un coup de fusil, tiré à quelque distance; et dans la cour du château quelqu'un qui s'écrie : Aux armes ! aux braconniers ! M. de Lignolle, à ce cri de guerre, oublie les charades, le vicomte et la cour; il se lève, il s'élance, il nous fuit. La comtesse, soit pour le calmer, soit pour le retenir, veut courir après lui ; madame de Fonrose l'en empêche, et lui dit:

Ce n'est rien qu'une ruse tout à l'heure imaginée pour éloigner votre mari malgré vous, et malgré vous chasser votre rivale.

LA COMTESSE.

Ma !....

LA BARONNE.

Eh ! oui, malheureuse enfant que vous êtes! vous vous laissez duper ainsi ! Regardez donc ce prétendu jeune homme. A sa taille, à ses traits, pouvez-vous méconnaître une femme? A son adresse, à sa perfidie à son inconcevable audace surtout, pouvez-vous méconnaître!...

LA COMTESSE.

La marquise de B*** ! grands dieux !

LA MARQUISE, à Faublas.

Mon ami, je vous quitte à regret; mais je saurai de vos nouvelles. (A madame de Fonrose, d'un ton menaçant.) Baronne, comptez sur ma reconnaissance, et cependant respectez mon secret ; gardez-vous d'essayer de me compromettre, en divulguant cette aventure. (A madame de Lignolle.) Adieu, madame la comtesse ; si vous êtes assez raisonnable pour ne garder au vicomte de Florville aucun ressentiment, il vous promet de ne point révéler vos faibleses à la marquise de B***.

Elle sortit, suivie de la baronne.

Pour se faire une idée juste des furieux transports de la comtesse, il ne suffirait pas d'être aussi violente, aussi emportée qu'elle ; il faudrait encore avoir brûlé d'un feu pareil à celui qui la dévorait. D'abord, l'excès d'étonnement suspendit l'excès de la rage ; mais le calme effrayant fut court et l'explosion terrible. Je vis madam de Lignolle frissonner et pâlir ; tout son corps parut ensuite agité d'un mouvement convulsif, et soudain le cou se gonfla, les lèvres tremblèrent, l'œil s'enflamma, le visage se colora d'un violet pourpre : la pauvre enfant voulut crier et ne fit entendre que de sourds gémissements, ses pieds frappèrent le carreau, son faible poignet se meurtrit sur les meubles ; elle s'arracha les cheveux ; elle osa même.

elle osa porter une main sacrilège sur sa figure charmante, d'où le sang s'échappa bientôt par plusieurs égratignures. Quel malheur pour elle et pour moi ! je n'ai pu prévoir ce cruel effet de son désespoir... Épuisé que je suis, je trouve pourtant la force d'abandonner mon lit, j'essaie de me traîner jusqu'auprès d'elle : l'infortunée ne m'aperçoit seulement pas ; elle s'est élancée vers la porte, et d'une voix étouffée : — Qu'on me la ramène, dit-elle, que je me venge !... que je la déchire !... que je la tue !... — Éléonore, ma chère Éléonore ! Elle m'entend, se retourne et me voit au milieu de l'appartement. Hors d'elle-même, elle accourt : — Tu veux la suivre ? eh bien, va donc, va, perfide, et que je ne te revoie jamais !... qui peut te retenir encore ? elle t'attend, elle attend le prix de ses scélératesses. Va jouir avec elle de ma honte, de ton ingratitude et de son infamie. Va, cours ; mais songe bien que si je puis vous trouver ensemble, je vous immole tous deux.

Elle avait saisi mon bras qu'elle secouait de toutes ses forces ; je tombai sur mes genoux et sur mes mains. Un cri lui échappa : ce n'était plus un cri de fureur. Déjà la colère avait fait place à la crainte. Éléonore, comment peux-tu penser qu'en cet état je songe à la suivre ?... Je voulais aller jusqu'à toi, mon amie, je voulais me justifier, te demander pardon, essayer de te consoler... Éléonore, écoutez-moi, calmez-vous, je vous en supplie !... surtout pour l'amour de moi, pour l'amour de toi-même, épargne tant de charmes ; épargne cette peau fine et blanche, et ces petites mains si douces, et cette longue chevelure, et ce visage plein d'attraits ! O toi que l'amour fit exprès si jolie, garde-toi d'altérer l'un de ses plus charmants ouvrages ; respecte mille appas formés pour ses caresses et ses délicieux plaisirs.

Quand on a, par malheur, fâché sa maîtresse, il faut chercher à l'apaiser tout de suite ; et quiconque se sent en cette occurrence incapable d'agir, doit au moins parler ; on doit, ne pouvant mieux faire, suppléer aux

vives caresses par les éloges passionnés, et prêter aux discours flatteurs toute la chaleur qu'il eût mise dans l'action consolatrice. Voilà ce que l'amour ordinairement conseille et ce qu'il m'inspira : que ce fut seulement cela qui calma la comtesse, je ne saurais l'affirmer positivement. Il me paraît aussi très plausible que la crainte, après avoir chassé la colère, amena la compassion, et que ma sensible amie, touchée de ma situation plus que de mes paroles, oublia ses injures en voyant mes dangers. Quoi qu'il en soit, si je doutai de la cause, je ne pus douter de l'effet. Madame de Lignolle me releva, me soutint, me fit rentrer dans mon lit ; puis s'étant assise auprès, elle se pencha sur moi, et se cacha le visage dans mon sein, qu'elle arrosa de ses larmes.

Au bruit que fit madame de Fonrose en rentrant, la comtesse changea d'attitude. — Eh, bon Dieu, comme la voilà faite ! s'écria son amie ; puis en lui promenant un mouchoir sur la figure, elle ajouta : Madame, je vous l'ai dit cent fois, une jolie femme peut, dans son désespoir, pleurer, gémir, crier, gronder ses gens, tourmenter ses femmes, quereller son amant et désespérer son mari ; mais elle doit toujours, se respectant elle-même, ménager sa personne, et surtout son visage. Cependant je l'aurais gagé, que, dans un premier mouvement, vous feriez quelque enfantillage. Je ne pouvais rester près de vous. — Cette madame de B***... qu'est-elle devenue ? demanda madame de Lignolle. — Elle a noblement refusé mon carrosse... dont elle n'avait pas besoin. Le commode vicomte s'était tout à fait établi chez vous : il avait dans votre office un laquais, sans livrée bien entendu, et deux chevaux dans votre écurie. — Quelle femme ! s'écria la comtesse avec une extrême vivacité ; que d'audace dans sa conduite, et dans ses discours que d'impudence ! Je la trouve à Compiègne, elle me dit qu'elle est un parent du marquis de B***.... Et vous aussi, monsieur, vous me l'avez fait accroire, vous m'avez indignement trompée !... qu'y venait-elle faire à Compiègne ? Répondez... Vous ne

dites mot.... vous êtes un traître ! allez-vous-en, sortez d'ici, sortez tout à l'heure ! J'ai la bonté de les croire ! Elle nous poursuit sur la route, elle nous joint à Montargis, elle me trouve... en quel état, grands dieux !... J'en verserai toute ma vie des pleurs de honte et de rage... Ce qui me désespère surtout, c'est d'être obligée de reconnaître que si je fusse arrivée quelques moments plus tard... oui, quelques moments plus tard, c'était moi qui surprenais mon indigne rivale dans les bras d'un perfide... car il aime toutes celles qu'il rencontre : ou la marquise, ou la comtesse, que lui importe ? pourvu que ce soit une femme... Eh ! combien vous faut-il de maîtresses ?... Vous voulez donc que j'aie plusieurs amants ?... N'essayez pas de vous justifier ; vous êtes un homme sans délicatesse, sans probité, sans foi : sortez tout à l'heure, et que jamais je ne vous revoie !

Madame de Lignolle reprenait par degrés sa première fureur, et je tremblais que son mari ne revînt. La baronne, à qui je témoignai mes craintes, les dissipa. Ce prétendu braconnier, me dit-elle, c'est mon coureur, à qui j'ai fait changer d'habit. Il a bonnes jambes et bonne intention. Je l'ai prévenu que M. le comte le poursuivrait en personne, et que c'était à lui surtout qu'il fallait procurer le plaisir de la promenade. Je vous réponds qu'il lui donnera de l'exercice, et que nous avons du temps à nous.

Madame de Lignolle ne nous écoutait pas, et poursuivait : Elle me surprend ; elle a l'air de me plaindre et de me servir. Je lui adresse mille sots compliments, je lui prodigue des remercîments ridicules, monsieur me laisse dire : il fait plus, il s'entend avec elle pour se moquer de moi.... Et vous, madame la baronne, pourquoi, dès que vous l'avez reconnue, ne m'avez-vous pas avertie ? — Vous vous moquez, répondit-elle. Est-ce que je ne vous connais pas assez pour savoir qu'aucune considération ne vous eût retenue, que vous eussiez éclaté sur l'heure, qu'à la face même de votre mari.... — Sans doute, à la face de

l'univers entier, j'aurais démasqué l'insolente, je l'aurais confondue, je l'aurais... Tenez, madame, au lieu de vous amuser à disputer avec elle, vous deviez sonner les gens, et la faire jeter par la fenêtre. — Ah ! oui, j'avais ce petit moyen tout simple, fort doux, qui n'eût fait ni bruit, ni scandale. Mais, dam, on en s'avise jamais de tout : je n'y ai pas songé. — L'imposteur ! s'écria la comtesse en me regardant ; c'est lui qui nous a jouées toutes deux ; c'est lui qui m'a dit, en confidence, que cette femme était votre amant... S'il m'eût avoué qu'autrefois vous étiez homme, moi je l'aurais cru.... et pourtant voilà comme on abuse de mon aveugle confiance... Mais il ne me trahira plus. Qu'il sorte, qu'il s'en aille ! je le déteste, je ne le veux plus voir. — Comment voulez-vous qu'il s'en aille ?... — Quand je pense que cette odieuse marquise est restée là toute la nuit... avec moi... près de lui.... (Elle fit un cri.) Ah, mon Dieu ! je les ai laissés tête-à-tête.... pendant une heure.... pendant un siècle.... Monsieur, dites-moi ce que vous avez fait ensemble.... Parlez... Tandis que je dormais, que s'est-il passé ? — Rien, mon amie, nous avons causé. — Oui, oui, causé ! Ne croyez pas m'en imposer encore..... Dites la vérité, dites ce que vous avez fait ensemble ; j'exige... — Comtesse, interrompit la baronne en riant, vous le soupçonnez d'un crime, dont, sans l'offenser, on peut le juger depuis plus de vingt-quatre heures absolument incapable. — Incapable, lui ? Jamais .... Monsieur, quand je suis rentrée, vous aviez, disait-elle, une palpitation ; et sa main... Elle est bien hardie d'oser la mettre sur votre cœur, sa main, et vous bien bon de le souffrir. C'est à moi qu'il est votre cœur, il n'est à personne qu'à moi..... Hélas ! que dis-je ? l'ingrat ! le volage ! il se donne à tout le monde.... Je suis sûre que pendant mon sommeil..... Oui, j'en suis sûre ; mais j'en attends l'aveu de votre propre bouche, je l'exige... J'aime mieux ne pouvoir plus douter de mon malheur, que de rester dans la plus affreuse des incertitudes... Faublas, dis ce que vous avez fait ensemble. Tiens, si tu l'avoues, je te le par-

donne... Convenez-en, monsieur..... convenez-en, ou je vous donne votre congé... Oui, c'est un parti pris, je vous renvoie, je vous chasse.

Pourquoi donc la chasser ? dit M. de Lignolle en entrant. Il ne faut pas. Je suis même très fâché d'être sorti, car vous avez renvoyé le vicomte... — Le vicomte.... Monsieur, je vous déclare une fois pour toutes, qu'il ne faut jamais prononcer son nom devant moi. — Eh ! mais, madame, qu'avez-vous donc ? Votre visage...... — Mon visage est à moi, monsieur, j'en puis faire tout ce qu'il me plaît : mêlez-vous de vos affaires. — A la bonne heure.... Je me repens d'avoir quitté cet appartement ; on a profité de mon absence...

LA BARONNE.

Elle n'a pas été longue. Le braconnier s'est laissé prendre beaucoup plus tôt que je ne l'espérais.

LE COMTE, se jetant dans un fauteuil.

Oui, prendre ; je le donne en vingt-quatre heures au plus habile. Ah ! le chien d'homme ! puisque ce n'est pas un oiseau, il faut que ce soit le diable. Figurez-vous un cerf qu'on vient de lancer. Madame, il courait tout comme ; il revenait de même sur ses voies ; on le voyait à la portée du pistolet, et zeste, à cent pas de là. Vous l'auriez cru bien loin, point du tout ; il semblait tout à coup tomber du ciel, presque sur nos épaules ; car il faut le dire, il avait l'air de narguer mes gens.

LA BARONNE.

Et vous, monsieur ?

LE COMTE.

Moi, c'est autre chose ; j'étais toujours le premier sur ses traces. Aussi le drôle s'apercevait bien à qui il avait affaire : dès que je le serrais de trop près, il s'éloignait à toutes jambes : vous vous seriez amusée de la frayeur qu'il avait de moi ; j'ai été dix fois sur le point de l'attraper, mais, malgré cela, j'ai vu qu je ne l'attrapais pas ; je me suis ressouvenu du vicomte, j'ai quitté

la partie : à présent que je n'en suis plus, le pendard a beau jeu : je parie qu'il va mettre tous mes domestiques sur les dents.

LA COMTESSE, à Faublas.

Pourquoi ne pas l'avouer ?

FAUBLAS.

Mais je vous jure qu'il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Convenez-en, ou je vous renvoie.

LE COMTE, à Faublas.

Eh bien ! convenez-en, donnez à madame cette satisfaction ; qu'est-ce que cela vous coûte ?

LA BARONNE, au comte en riant.

Savez-vous de quoi vous voulez que mademoiselle convienne ?

LE COMTE.

Mais... que le vicomte est un très aimable jeune homme... apparemment ?

LA BARONNE.

Apparemment, que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Comment ? n'est-ce pas clair ? Je veux dire qu'apparemment mademoiselle trouve le vicomte fort aimable. (A la comtesse.) Et, réflexion faite, il n'y a pas de quoi la renvoyer.

LA COMTESSE, à son mari.

Pour Dieu ! laissez-moi tranquille, ou je dirai quelque sottise !... (A Faublas.) Convenez-en.

LE COMTE, à Faublas.

Oh ! je vous en prie, convenez-en. Tenez, nous en convenons tous. Dites-le de ma part au vicomte, et ne manquez pas d'ajouter que son départ m'a causé bien du regret ; assurez-le qu'il nous fera toujours un sensible plaisir quand il voudra bien nous venir voir, soit à Paris, soit...

LA COMTESSE.

S'il ose jamais se montrer chez moi, je le ferai mettre à la porte par les valets.

LE COMTE.

Je ne vous conçois pas; tout à l'heure vous épousiez sa querelle avec une chaleur... soyez au moins d'accord avec vous-même.

LA COMTESSE.

Mais vous-même, monsieur, vous qui parlez, il n'y a pas une heure que vous étiez d'un avis contraire.

LE COMTE.

Depuis une heure tout est bien changé.

LA BARONNE.

Oh ! oui.

LE COMTE, à la baronne.

N'est-il pas vrai, madame ? Vous avez quelque expérience du monde, vous ; et je parie que vous devinez les raisons qui me font voir tout ceci d'un autre œil. (A mi-voix.) D'abord, je croyais que ce M. de Florville, quoique d'une assez bonne famille, n'avait dans le monde, comme la plupart des jeunes gens de son âge, qu'une très petite existence ; or, je ne voyais pas à quoi cet attachement de mademoiselle de Brumont pouvait la conduire. Quant à moi, j'ai pour maxime qu'un homme comme il faut doit être plus qu'un autre en garde contre les nouvelles connaissances, afin de n'en former jamais que de profitables. Écoutez bien ceci, madame : tout homme qui ne peut, en aucun cas, nous être utile, tôt ou tard nous devient doublement à charge, parce que n'ayant jamais rien à donner, il finit toujours par demander quelque chose : dans la carrière de l'ambition surtout, quiconque ne sert pas à notre marche, l'embarrasse, et par conséquent la retarde : voilà pourquoi je ne me souciais pas de me lier avec le vicomte. Mais vous me dites qu'il est à Versailles en bonne posture, cela change toutes mes dispositions ! Je n'entre point dans vos petits démêlés, je ne me mêle pas de querelle de femme; il ne m'appartient pas même d'examiner si les moyens que ce jeune homme emploie à son avancement sont très délicats ; l'essentiel est qu'ils soient très puissants. (Assez haut.) Or, il me semble que de ce

côté-là M. de Florville n'a rien à désirer ; il me semble que, favorisé de la nature comme il l'est et placé de manière à faire valoir ses avantages, il doit aller vite et loin. Voilà donc une connnaissance très précieuse pour mademoiselle de Brumont, qui doit songer à créer sa fortune, et pour moi, qui suis pressé d'augmenter la mienne.

LA COMTESSE, avec emportement.

Monsieur ! allez, vous et tous vos calculs, à tous les... Je suis hors de moi... Monsieur, je vous répète que je ne veux jamais entendre parler de cette...

LA BARONNE, l'interrompt très vite.

Impertinente créature ! (Au comte.) Voilà comme maintenant elle le traite.

LE COMTE, à la baronne.

Vraiment ! c'est votre faute, et je me repens bien de m'être absenté... (A mi-voix.) Pour revenir à mes projets, vous savez qu'à Versailles il faut aller sans cesse sollicitant...

LA BARONNE.

Oui, le pis-aller, c'est de ne rien obtenir.

LE COMTE

Point du tout ! c'est qu'à force d'importunités on arrache toujours quelque chose... quand on a des amis, bien entendu.... et ce qui le prouve, c'est cette pension que j'ai dernièrement enlevée. Mais madame de Lignolle a exigé que je la cédasse à ce M. de Saint-Prée. Oh ! c'est un de mes chagrins, je l'avoue. La comtesse est un enfant qui ne connaît pas du tout le prix de l'argent : elle imagine qu'avec cinquante mille écus de rente, on n'a plus besoin des bienfaits du roi. Vous devriez, madame, vous qui avez sa confiance, lui faire des représentations là-dessus...

LA COMTESSE, très haut à Faublas.

Tout ce que vous pourrez me dire est inutile. Je ne suis plus la dupe de vos mensonges... mais je veux que vous conveniez de vos torts. Convenez-en, ou je vous chasse.

LA COMTE, assez haut.

Tâchez de lui faire comprendre aussi que, loin de chasser mademoiselle de Brumont, elle doit redoubler d'honnêtetés, d'attentions, d'égards, de tendresse pour elle, e surtout engager M. de Florville à venir le plus souvent possible...

LA COMTESSE se lève furieuse.

Monsieur, vous avez votre appartement; ayez la bonté de me laisser tranquille dans le mien.

LA BARONNE, au comte.

Oui, nous sommes mal ici, on interrompt à chaque instant; allons ailleurs.

LE COMTE

A la bonne heure, je le veux bien, parce qu'à vous, madame, on peut vous parler raison.... mais attendez...

LA COMTESSE, à Faublas.

Convenez-en.

LE COMTE, à la comtesse et à Faublas.

Je veux, avant de m'en aller, vous donner à chacune un bon conseil : vous, mademoiselle, convenez-en; car si cela n'est pas, cela doit être, et nous le croyons ; et il faudra toujours que vous finissiez par là. Vous, madame, qu'elle en convienne ou qu'elle n'en convienne pas, ne renvoyez point votre demoiselle de compagnie, car je connais les affections de votre âme; une heure après vous en seriez désolée. Quant au vicomte, je ne vous en parlerai plus ; mais je m'en charge.

Nous restâmes seuls. Madame de Lignolle s'obstinait toujours à m'arracher l'aveu de ma prétendue faute ; et moi, persuadé qu'un mensonge n'était ici rien moins que nécessaire, je persistais à soutenir la vérité. Désolé pourtant de voir mes protestations perdues, je fis un dernier effort que le succès couronna. Mon amie, je te le répète et je te le jure, rarement je songe à la marquise, depuis que je songe toujours à toi ; depuis que tu m'appartiens, madame de B*** ne m'appartient plus. Aujourd'hui comme hier j'étais son ami seulement, et ce sera

demain comme aujourd'hui. Dis-moi par quelle erreur entraîné je pourrais auprès de toi m'occuper d'elle ? Serait-il possible que je regrettasse quelques avantages qu'elle a, quand je te vois briller de mille qualités qui lui manquent ? Ne doit-elle pas, malgré toutes ses connaissances acquises, t'envier ton esprit naturel ? Ne parais-tu pas plus jolie de tes attraits naissants, de tes grâces naïves, de ta piquante étourderie, qu'elle ne se montre belle de son éclatante jeunesse, de ses grandes manières et de son orgueilleuse dignité ? A-t-elle surtout, mon Éléonore, a-t-elle une âme, autant que la tienne, compatissante et généreuse ? Crois-tu que je puisse oublier la joie de tes vassaux à ton retour, la reconnaissance de tes fermiers, les éloges de ton curé vénérable ? Je l'ai vu, mon cœur en a joui ; tu es ici l'objet du culte général, tu es pour la foule de ces bonnes gens une bienfaisante Providence, à laquelle il ne faut jamais rien demander, et qu'on doit remercier sans cesse. Et ton amant serait le seul que tes vertus trouveraient insensible, le seul dont tes bontés feraient un ingrat. Ne le crois pas, garde-toi de le croire. Tiens, mon adorable amie, tiens, je voudrais qu'il me fût permis d'aller avec mon Éléonore. loin de toute autre séduction, passer ma vie dans la chaumière relevée pour le vieux Duval par la comtesse de Lignolle. Va, cesse de te plaindre et de me soupçonner, cesse de redouter une trop faible rivale ; je l'estime, mais je te respecte ; je lui conserve un reste d'amitié, mais je te garde le plus tendre amour ; il est vrai qu'autrefois, près d'elle, j'ai goûté quelques doux instants ; mais depuis j'ai trouvé près de toi des jours délicieux ; enfin, madame de B*** maintenant m'offrirait peut-être encore des plaisirs ; mais toi, mon Éléonore, tu me donneras le bonheur.

Le bonheur !... ainsi préoccupé d'un parallèle difficile à obtenir entre deux rivales presque également séduisantes, mais à qui la nature avait très diversement réparti ses dons précieux, j'oubliais une femme encore plus fa-

vorisée, qui, réunissant en elle seule toutes les vertus et tous les charmes, était infiniment supérieure à tout objet de comparaison ; j'oubliais Sophie, et, dans mon égarement, j'allais jusqu'à former des vœux contraires à notre réunion. Ah ! je n'ose espérer que l'aveu d'une faute pareille puisse jamais, aux yeux d'autrui comme à mes propres yeux, la réparer suffisamment.

Au reste, plus je me rendais coupable envers ma femme, plus ma maîtresse avait lieu d'être satisfaite. — Fort bien ! dit la comtesse en se jetant à mon cou, voilà comme il fallait parler d'abord, tu m'aurais aussitôt persuadée ! Puisque tu m'aimes et que tu ne l'aimes pas, je suis contente ; puisque tu ne m'as pas fait avec elle une infidélité, je te pardonne tout le reste. — Et moi, je ne vous pardonne point ! vous n'avez pas ménagé mon bien, le meilleur de mon bien ! Vous vous êtes arraché le visage. — Vas-tu pour cela ne pas m'aimer autant ? Tu aurais tort ; je suis moins jolie mais plus intéressante. — Je ne veux point de cet intérêt-là. Promettez-moi qu'il ne vous arrivera jamais de vous porter à de pareils excès. — Mais toi, Faublas, promets de ne me plus donner aucun sujet de colère. — Ah! sur mon honneur ! — Hé bien, dit-elle en riant : vois comme je suis bonne ; je m'engage à ne plus me fâcher.

Le comte, en ce moment, rentrait : il s'écria : Dieu soit loué ! elle en est convenue ! — Elle en est convenue ! répéta la baronne, avec étonnement. — Point du tout ! répondit la comtesse, qui frappa ses petites mains l'une contre l'autre, et fit un saut de joie. — Comment reprit M. de Lignolle, et vous êtes de si belle humeur ! — Justement parce qu'elle n'en est pas convenue, répliqua l'étourdie. — Voilà, s'écria le profond observateur, une chose qui me passe. J'en déduirai du moins la vérité de ce principe, que l'âme d'une femme est inexplicable dans ses caprices. — Moi, dit madame de Fonrose, je n'en déduirai rien ; mais je m'en vais tranquille et contente.

Le jour d'après, quand elle revint nous voir, M. de Li-

gnolle n'était plus au château. Des lettres venues de Versailles, le matin même, l'avaient déterminé à nous quitter sur-le-champ ; et quoique nous n'eussions pas une aussi grande idée que lui des affaires importantes qui le rappelaient à la cour, nous n'avions fait aucun effort pour le retenir. Mais la baronne, au lieu de féliciter son amie, troubla sa joie ; mon père avait chargé madame de Fonrose de me ramener à Nemours, où m'attendait avec lui ma chère Adélaïde, déjà parfaitement remise de son indisposition et de ses fatigues. Le premier mot de la comtesse fut que désormais nous ne nous quitterions plus ; et quand la baronne l'eut forcée de reconnaître que mon père avait des droits sur moi, madame de Lignolle, appelant M. Despeisses en témoignage, soutint que ma faiblesse encore extrême ne permettait pas qu'on me transportât. Elle déclara d'ailleurs que loin de consentir à me laisser aller tant qu'il y aurait du danger pour ma vie, elle avait résolu de veiller elle-même sur ma convalescence, et que nulle force humaine ne l'obligerait à se séparer de son amant, avant qu'il fût entièrement rétabli. Madame de Fonrose, après avoir employé les prières, les représentations et les menaces, partit assez mécontente de n'avoir pu rien obtenir de plus.

Le lendemain, ce fut mon père lui-même qui vint me chercher. Dès qu'on annonça M. de Brumont, la comtesse renvoya ses domestiques, et courut à mon père : Voyez, lui dit-elle, d'un ton joyeux et caressant, approchez : il n'est plus alité; le voilà dans un fauteuil, le voilà !... Nous venons de faire plusieurs fois ensemble le tour de cet appartement... Il a bien dormi, ses forces reviennent, il est mieux, beaucoup mieux. Vous devez sa conservation à ma vigilance, et son rétablissement à mes soins : je l'ai sauvé de son désespoir, je l'ai sauvé de sa maladie ; c'est par moi qu'il vit, c'est pour moi qu'il doit vivre... uniquement pour moi... et pour vous, monsieur, j'y consens, mais pour vous seul. Le baron m'adressa la parole : — A quelle démarche exposez-vous un père qui vous aime ?

Était-ce là ce que vous m'aviez promis ? était-ce ici que je devais retrouver mon fils ? Madame de Lignolle l'interrompit vivement : — Cruel! auriez-vous mieux aimé le trouver mort à Montargis ? Quand je suis venue l'y rejoindre, il était seul, dans le délire,un pistolet à la main.. Monsieur, je vous le répète, je l'ai sauvé de son désespoir... Hélas ! et ce n'était pourtant pas la douleur de ma perte qui troublait sa raison, et déchirait son cœur. Mon père s'adressa toujours à moi: Puisque hier madame de Fonrose n'a pu vous ramener, je viens moi-même aujourd'hui... — Il ne m'écoute seulement pas ! s'écria-t-elle ; il ne daigne pas m'adresser un mot de remerciement! l'ingrat! pas même une politesse! Monsieur, si vous refusez à mes services la reconnaissance qui leur est due, ayez du moins pour mon sexe les égards qu'il mérite, et songez que vous n'êtes point ici chez mademoiselle de Brumont.— Pour que je me crusse votre obligé, madame, il faudrait que, seulement instruit de vos actions, j'ignorasse vos motifs : vous avez tout fait pour ce jeune homme et rien pour moi. Quant à mademoiselle de Brumont, je ne la connais point; je viens chercher ici le chevalier de Faublas et l'époux de Sophie. — De Sophie ! Non, Monsieur, le mien! je suis sa femme ! Oh ! je suis sa femme ! (Elle m'embrassa.) Et votre fille, ajouta-t-elle en saisissant une de ses mains qu'elle baisa :pardonnez-moi ce que je viens de vous dire ; pardonnez-moi les étourderies que j'ai faites chez vous la dernière fois que j'y suis venue; excusez mon inexpérience et mes vivacités; souvenez-vous seulement que je vous aime... et que je l'idolâtre. Tenez, je brûlais du désir de vous revoir, de vous parler... Je vais tout vous dire. Depuis quelques jours, il s'est fait un grand changement, un changement heureux... les nœuds qui l'attachent à moi sont maintenant indissolubles : avant neuf mois vous aurez un petit-fils... Écoutez-moi, écoutez-moi donc... Oui, ce sera un garçon, un joli garçon, aimable, généreux, sensible, gai, spirituel, intrépide, plein de grâce et de beauté comme son père.... Écoutez-moi, n'es-

sayez pas de retirer votre main.... Êtes-vous donc fâché que je porte dans mon sein le gage de son amour ? ou pourriez-vous penser... Oh ! c'est son enfant ; c'est bien le sien, soyez-en sûr ; ce n'est pas celui de M. de Lignolle. M. de Lignolle n'a jamais... je vous proteste que personne ne m'avait épousée avant Faublas. Demandez-lui, si vous croyez que je mens. Personne avant lui ne m'avait épousée, et personne après lui ne m'épousera, je vous le jure. — Malheureuse enfant ! dit enfin le baron, que sa surprise extrême avait longtemps réduit au silence, quel transport vous égare ! et comment pouvez-vous me faire à moi de pareilles confidences ? — C'est justement à vous que je dois les faire, à vous qui ne voyez en moi que la maîtresse de votre fils, à vous qui ne connaissant de madame de Lignolle que ses légèretés et ses faiblesses, prenez de son caractère l'idée la plus défavorable, et la jugez à la rigueur. Il est vrai que je me suis laissé séduire ; mais comment et par qui ? regardez-le d'abord, et dites-moi si je ne suis pas excusable ? Il est vrai que sa victoire fut l'ouvrage d'un instant; mais voilà précisément ce qui justifie ma défaite. Ma défaite, si je l'avais calculée, eût été moins prompte ; et peut-être que je n'aurais pas du tout succombé, si j'avais su ce que c'était que de combattre. Mais dans ma profonde ignorance, je n'entendais rien à tout cela, rien, monsieur ; je n'avais d'une jeune mariée que le nom. En doutez-vous ? Demandez à Faublas, il vous le dira; il vous dira que ce fut lui qui m'enseigna... l'amour. Et concevez-vous comment une jeune personne, toute simple, tout innocente, ignorant de l'hymen jusqu'à ses droits, aurait pu connaître ses devoirs et les respecter? Moi, je pris un amant comme j'avais pris un époux, sans réflexion, sans curiosité, mais pourtant, je l'avoue, déterminée par le désir de venger le plus tôt possible un affront qu'on me disait impardonnable. Je pris le chevalier, d'abord, parce qu'au moment critique il se trouva là, et puis parce que je ne sais quel instinct naturel me le fit juger très aimable. Ainsi, monsieur, vous le

voyez : pour m'être égarée, je ne suis pas criminelle. Si, dès le premier pas, j'ai tombé, c'est la faute de ceux qui me donnant une nouvelle carrière à parcourir, m'y ont abandonnée, dans les ténèbres, au lieu de m'instruire et de m'éclairer. Si jamais je suis malheureuse et déshonorée, ce sera la faute du sort qui m'a sacrifiée, et celle du hasard qui m'a trop tard servie. Ah ! que ne s'est-il offert à moi quelques mois plus tôt, celui par qui mon existence devait commencer ! que n'est-il venu au premier jour de l'autre printemps, dans cette *Franche-Comté*, où pour la première fois je m'ennuyais avec ma tante, où je me sentais agitée d'une inquiétude nouvelle, consumée d'une flamme inconnue, dévorée du besoin d'aimer, d'aimer, Faublas, de n'aimer que lui ! Alors, que n'est-il venu ! je lui aurais aussitôt donné ma fortune et ma main, ma personne et mon cœur, et j'eusse été sa légitime épouse ! et j'eusse été, pour le reste de ma vie, de toutes les femmes la plus heureuse en même temps et la plus considérée..... Hélas ! il ne vint pas, *lui*. Un autre se présenta ; et quel autre, grands dieux ! On me l'amène, on me dit : Monsieur veut se marier, et te convient ; une fille ne peut rester fille, fais-toi femme. Moi, sans m'informer seulement de quoi il est question, je promets de le devenir ; et voilà qu'un soir, au bout de deux mois, je le deviens : mais alors il se trouve que j'ai deux maris ; il se trouve que celui qui en a le titre ne peut en remplir les fonctions et que celui qui en remplit les fonctions ne peut en avoir le titre. Que faire en cette occasion difficile ? demander le divorce avec M. de Lignolle, ou brusquer la rupture avec mademoiselle de Brumont. Le premier de ces deux partis également extrêmes, en me couvrant d'un ridicule ineffaçable, eût troublé mon repos ; le second m'eût coûté le bonheur en me réduisant au veuvage pour toute ma vie. Je ne fis donc pas très mal de ne point laisser éclater mon ressentiment contre l'époux indigne, et de témoigner ma satisfaction à l'amant séducteur. Cependant, comment ne pas prendre chaque jour une plus

haute opinion de celui-ci ? Comment, au fond du cœur, ne pas mésestimer celui-là de plus en plus ? Le moyen de chasser le dégoût et les mépris, quand c'est ce M. de Lignolle qui continuellement les appelle ? Le moyen de rappeler jamais la vertu, qnand c'est Faublas qui sans cesse l'écarte ? Ainsi, monsieur le baron, vous voyez que je suis pour toujours obligée à garder le mari que je déteste et l'amant que j'adore. Maintenant que je vous ai présenté le tableau fidèle de ma situation, vous ne conserverez contre moi nulle prévention injuste et fâcheuse. Si jamais au contraire il arrive que le public éclaire ma conduite et soit tenté de la condamner, vous ne m'abandonnerez point à la précipitation de ses jugements. Ah ! je vous en prie, défendez alors madame de Lignolle, montrez-la telle qu'elle est ; dites bien ; tout le monde que ces erreurs ne lui doivent pas être imputées ; que sa famille seule en est responsable, et qu'il faut surtout en accuser la fatalité. — Madame, répondit mon père du ton de l'intérêt, je suis flatté de votre confiance, quoique vous me la donniez très étourdiment ; je conçois que votre extrême pétulance peut, en certains cas, vous servir d'excuse ; et je ne vous dissimulerai même pas que vos aveux m'ont touché par leur imprudente franchise. Autrefois j'ai blâmé vos égarements, je plains aujourd'hui votre passion ; mais sûrement vous n'attendez pas que jamais je l'approuve ; et, ne vous abusez point, quand j'aurais pour vous cet excès d'indulgence, le public, qui ne tient aux vicieux aucun compte de la protection des faibles, le public ne jugerait pas vos fautes avec moins de sévérité. Si donc vous comptez son opinion pour quelque chose, si vous êtes jalouse de conserver l'amitié de vos proches, l'estime de vos amis, l'estime de vous-même, le respect des honnêtes gens, le repos d'une bonne conscience, arrêtez-vous sur le penchant de l'abîme où vous marchez témérairement entre deux guides toujours aveugles et souvent perfides, l'espérance et la sécurité : arrêtez-vous, s'il en est temps encore. Quant à moi, comtesse,

mon devoir est maintenant d'essayer la douceur pour vous rappeler les vôtres, et, si vous ne m'écoutez pas, d'employer l'autorité pour obliger mon fils à remplir les siens. Vous et lui, madame, vous avez, au pied des autels, juré d'aimer quelqu'un sans partage; et ce quelqu'un ce n'est ni vous ni lui. L'un et l'autre vous avez promis au même dieu de ne pas vous aimer. On doit un respect éternel aux serments; les vôtres pour avoir été déjà violés ne sont point anéantis. Faublas ne vous appartient pas plus que vous n'appartenez à Faublas ; et comme l'amour dont vous brûlez pour lui ne peut faire que vous cessiez d'être la femme de M. de Lignolle, de même les fréquentes infidélités dont le chevalier s'est rendu coupable envers Sophie, ne feront pas qu'il ne soit plus son époux. Madame de Faublas a sa foi ; mademoiselle de Pontis a son amour... — Non, monsieur, non! car il m'adore ; il me le disait encore tout à l'heure... Tenez, écoutez-moi : je veux bien convenir qu'il est l'époux d'une autre ; mais aussi, de votre côté, convenez du moins que je suis sa femme... et la mère de son enfant... Oui ! voilà, ce qui m'enchante, voilà ce qui me donne sur lui des droits incontestables. C'est un avantage que j'ai sur madame de Faublas... Madame de Faublas ! que j'envie son sort cependant ! combien elle est mieux que moi partagée ! Pouvoir s'enorgueillir de l'avoir pour époux ! porter son nom, son nom si cher ! Ah ! cette Sophie, trop favorisée, qu'a-t-elle donc fait de si recommandable qui ait pu lui valoir le bonheur d'obtenir Faublas ? Et la pauvre Éléonore, hélas ! qu'avait-elle fait de si répréhensible qui lui ait dû mériter le tourment d'épouser ce M. de Lignolle ? — Croyez-moi, ne reprochez pas vos malheurs à la destinée, n'en accusez que votre faiblesse, et préparez-en la fin par une résolution courageuse. Pour triompher d'une passion fatale, cessez d'en voir l'objet.... — Cesser de le voir? plutôt mourir! — Cessez de le voir, vous le devez ; vous devez essayer cet unique moyen d'échapper aux dernières infortunes qui vous menacent. —

Plutôt mourir ! — Comtesse, je vais vous affliger... mais enfin, il faut vous le dire, la circonstance m'impose aussi des devoirs pénibles. Je dois, quand je vous aurai conseillé le douloureux sacrifice, et que vous vous serez obstinée à ne le point faire, je dois ne rien négliger pour vous forcer de l'accomplir. — Grands dieux ! — Tout à l'heure j'emmène le chevalier. — Non, vous ne l'emmènerez. pas ! non, vous n'aurez pas cette cruauté ! — Je l'emmène, il le faut. — Il ne le faut pas ! Qui vous y oblige ? — La nécessité de l'arracher à des séductions trop puissantes. — Et vous auriez le courage de me réduire au désespoir ? — J'aurai le courage de vous rendre à vous-même. — Vous voulez priver une femme de son amant ! — C'est vous qui voulez priver un père de son fils. — Moi ! répondit-elle avec une extrême volubilité, point du tout ! ne vous en privez pas. Restez ici ; qui vous a dit de vous en aller ? Vous l'aurais-je dit, c'eût été sans réflexion. Restez avec nous, cela me fera le plus grand plaisir et à lui aussi, car... je vous aime beaucoup mais il vous aime encore davantage. Restez avec nous ; je vous donnerai un appartement fort commode fort beau ; tenez, celui de mon mari, et quant à mademoiselle votre fille, j'ai encore une chambre pour elle... Oui, envoyez chercher mademoiselle votre fille : il sera bien aise de voir sa sœur : qu'elle vienne, et madame de Fonrose aussi; toute la famille : que toute la famille vienne s'établir chez moi, j'ai de quoi loger toute la famille... excepté Sophie.... Allons ! vous, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, vous ne dites mot ; joignez-vous donc à moi pour l'engager à rester avec nous. — Mais que dit-elle donc ? s'écria mon père. Permettez-vous que je parle à mon tour ? — Il n'y a pas besoin de faire de longs discours, reprit-elle encore très vivement ; on répond simplement : Oui. — Non... Madame... — Non ! — Il faut absolument que le chevalier s'en aille. — Absolument ? Cela est indispensable. — Indispensable ? En ce cas, je m'en vais avec lui. Partons tous trois. — Elle perd tout à fait la tête. — Comment, monsieur, je perds la tête ! Pourquoi cela ? s'il vous plaît ?

Je voulais bien vous retenir chez moi ! pourquoi refuseriez-vous de me recevoir chez vous ? Croiriez-vous me faire trop d'honneur ? croiriez-vous? — C'en est fait de sa raison !... Faublas, préparez-vous à me suivre. — Ne vous en avisez point, me dit-elle ; puis revenant à mon père : Monsieur, vous m'emmènerez ou vous ne l'emmènerez pas! —Comtesse, à quelles extrémités voulez-vous me réduire? Eh quoi! faudra-t-il que j'emploie la force?...— La force! il vous sied bien !.... C'est moi qui l'emploierai la force! Ah! cette fois vous n'êtes pas chez vous! A mon tour j'appellerai mes gens !.... — Madame, s'il était possible que mes résolutions ne fussent pas irrévocablement prises, ce que vous venez de me faire entendre suffirait pour les déterminer. — Quoi donc ! vous aurais-je offensé, c'eût été bien innocemment, je vous jure. Moi, ce qui me vient à l'esprit, je le dis aussitôt. N'imputez qu'à ma vivacité ce qui pourrait vous avoir blessé dans mon discours : en vérité, je n'y mets ni méchanceté, ni réflexion. Songez que c'est une femme alarmée qui vous parle, un enfant d'ailleurs... et un enfant à vous! la femme de votre fils! votre fille! O vous, qu'avec tant de plaisirs j'appellerai mon père, ne me retirez pas mon époux... Non, c'est Faublas que je veux dire ; je suis convenue qu'il n'était point mon époux... n'emmenez pas Faublas. M. le baron! je vous en supplie... Si vous saviez dans quelles angoisses j'ai passé près de son lit vingt-quatre mortelles heures ! combien de fois j'ai tremblé pour ses jours !... et quand mes soins le rendent à la vie, quand je commence à renaître avec lui, vous auriez la barbare ingratitude de nous séparer !.... Hélas ! moins malheureuse s'il fût mort, il m'eût été permis du moins de le suivre... à la même heure... dans le même tombeau. M. le baron, ne l'emmenez pas : bientôt peut-être vous auriez à vous en repentir, et vos regrets seraient inutiles. Je le sens, et je le dis, je pourrais dans mon désespoir... Vous ne savez pas tout ce que je pourrais ! Ne l'emmenez pas, prenez pitié d'une mère : oui, dit-elle en se précipitant à ses genoux qu'elle

embrassa, oui, c'est pour mon enfant surtout que je vous implore ! — Que faites-vous? répondit-il d'une voix troublée ; relevez-vous, madame. — Ah ! mes peines vous ont touché, poursuivit-elle. Pourquoi vous en défendre? Pourquoi vouloir me le cacher? Ne me repoussez pas, ne détournez pas le visage ; dites un mot seulement.

Mon père, en effet très ému, ne pouvait plus parler ; mais il me fit un signe, qui soudain arrêta les pleurs de la comtesse, et changea son attendrissement en fureur. Je vous vois, s'écria-t-elle en se relevant ; vous paraissez me plaindre, et vous me trahissez, méchant, ingrat, que vous êtes ! — Le baron, se faisant alors violence, balbutia ces mots: — Mon fils, ne m'avez-vous pas entendu ? — Non, lui répondit-elle avec impétuosité, et il ne vous entendra pas, parce qu'il n'est pas comme vous perfide, impitoyable ! — Chevalier, quittez cette chambre. — Garde-toi de le faire ! — Faublas, c'est un ami qui vous prie de sortir. — Faublas, c'est une amante qui te conjure de ne pas l'abandonner ! Le baron, qui me vit encore incertain, me dit d'un ton très ferme : — Je vous l'ordonne. La comtesse, qui ne me trouva pas l'air assez indocile, me cria : — Je te le défends.

Hélas ! à qui des deux me soumettre ?... O mon Éléonore ! c'est avec désespoir que ton amant te désobéit : mais le moyen qu'un fils résiste aux ordres de son père ?..... Madame de Lignolle, surprise et désolée de voir que je me levais pour me traîner vers la porte, voulut courir à moi ; le baron l'arrêta : elle essaya de se jeter sur le cordon de sa sonnette, il la retint ; elle espérait du moins pouvoir appeler ; il lui mit une main sur la bouche : aussitôt le fauteuil que je venais de quitter la reçut évanouie.

Je voulais revenir ; mon père m'entraîna, mon père me donna le bras ; nous descendîmes. Je vis dans notre voiture une femme qui s'y tenait cachée : c'était madame de Fonrose. Le baron lui dit : Il n'y a pas un moment à perdre ! courez à votre amie qui se trouve mal : quant

à nous, le temps presse; il est impossible que nous vous attendions. Restez à dîner chez la comtesse et ce soir vous la prierez de vous renvoyer dans sa berline.

La baronne aussitôt nous quitta, et sur-le-champ nous partîmes. Mon père resta longtemps plongé dans une rêverie profonde : puis je l'entendis pousser un soupir et murmurer ces mots : — Pauvre enfant ! je la plains; ensuite il ramena sur moi des regards attendris ; et d'un ton assez ferme, quoique d'une voix encore altérée, il me dit : — Mon fils, je vous défends de revoir madame de Lignolle.

A Nemours, je retrouvai ma chère Adélaïde, dont la douleur renouvela toute la mienne. O ma Sophie ! je vous avais perdue ; et quoique madame de Lignolle me devînt chaque jour plus chère, vous étiez encore celle que je préférais.

Madame de Fonrose nous rejoignit le soir ; elle avait eu beaucoup de peine à tirer la comtesse de son évanouissement, et plus de peine encore à lui persuader qu'il ne fallait pas venir ici nous faire une inutile scène. La baronne, en s'adressant à mon père, ajouta : Je la crois capable de se porter bientôt à toutes sortes d'extrémités, si, ne prenant en considération ni ses malheurs, ni sa jeunesse, vous ne permettez pas que ce jeune homme aille rarement, mais du moins quelquefois, donner à cette enfant les seules consolations qui puissent lui rendre son état un peu supportable. Mon père, qu'alors j'observais avec attention, ne répondit à ce discours de la baronne par aucun signe d'approbation ou de mécontentement. Je passai, comme il y avait tout lieu de le craindre, une nuit fort agitée. Le lendemain, nous rentrâmes à Paris, où déjà trois lettres m'attendaient. La première me venait de Justine; mon Éléonore avait écrit la seconde : et quant à la troisième, vous ferez comme je fus obligé de faire, vous devinerez de qui elle était.

« Je sais que M. le chevalier va revenir convalescent ;
» je le prie de passer chez moi, dès qu'il le pourra. Il

» voudra bien seulement m'annoncer le jour de sa visite,
» par un billet qu'il m'adressera. »

« Votre père est un méchant : souffrez-vous autant que
» moi des peines qu'il nous cause ? Tiens, mon ami, si tu
» ne veux pas que je succombe à mon chagrin ; hâte-toi
» de reprendre assez de forces pour me venir voir. Que
» je te voie seulement, je serai contente. Depuis deux
» jours que le cruel nous a séparés, je meurs d'inquié-
» tude, d'impatience, d'amour et d'ennui. »

« Monsieur le chevalier,

» Le pauvre jeune homme s'en va ; mais il dit que ça
» lui fera plaisir s'il vous fait ses adieux, et qu'il a
» quelque chose d'important à vous dire ; mais que, par
» rancune, vous ne voudrez peut-être pas le venir voir, et
» il en tremble de peur ; voilà pourquoi il me charge de
» vous le demander. Suivant une coutume de la loi de
» nature, on supporte à un malade qui se meurt toutes
» ses fantaisies ; et sous votre respect, vous qui êtes, à ce
» qu'il dit, muni d'un très joli savoir-vivre envers tout
» le monde, vous auriez dans le cœur une âme bien dure
» de refuser si peu de chose à un ami qui n'est pas sans
» indifférence pour vous. C'est en conséquence de ce que
» je vous attends pour vous présenter à mon maître, afin
» que vous lui fassiez passer son envie de parler, et que
» vous le remontiez un peu sur le ton de rire, lui qui fai-
» sait toujours quelque bonne farce, et qui a maintenant
» l'air triste comme le bonnet de nuit de feu ma grand'-
» maman Robert, qui est devant Dieu. Par manière d'ac-
» quit, vous ferez mieux de lui donner, tout en causant
» par-ci, par là, sans que ça vous dérange, quelques bon-
» nes embrassades bien serrées, puisqu'il s'est mis dans
» la tête que cela lui ferait du bien. Malgré ça, je dis qu'il
» faudra avoir l'attention de prendre garde de ne pas l'é-
» touffer, parce qu'il est très faible de tout son corps.
» Enfin pour terminer, le temps presse, puisque les chi-
» rurgiens contestent que d'un moment à l'autre il peut

» passer dans mes bras comme une chandelle. Voilà la » seule raison pour quoi il lui serait de toute force » impossible d'attendre longtemps votre commodité : or, » ce qu'il en ferait, ce ne serait pas du tout par impoli- » tesse, ni par trop grande impatience ; mais c'est que, » voyez-vous, quand celui d'en haut nous appelle, il faut, » sans tant de façons, quitter la compagnie. Voilà pour- » quoi, si vous le voulez, je vous enverrai dès demain » sa voiture, dont il ne se sert plus depuis qu'il n'a » pas sorti de son lit : au moyen de quoi, je vous » attends d'un pied ferme, avec lequel je suis très res- » pectueusement,

» Monsieur le chevalier,

» Votre très-humble et très-obéissant
» serviteur,

» ROBERT, son valet de chambre. »

J'appelai Jasmin : Tiens, va-t'en tout à l'heure chez madame de Montdesir... — Ah, ah ! celle-là que vous faites toujours attendre, car elle vous fait toujours demander. — Tu la remercieras de son billet ; tu lui diras qu'elle présente mes respects à la personne qui le lui a fait écrire, et qu'elle fasse tenir à cette personne la lettre que voici... Remarque qu'elle est signée Robert... ou plutôt... je vais la mettre sous enveloppe... tu me comprends ? c'est à madame de Montdesir qu'il faut remettre ceci. — Oui, monsieur. — De là, tu iras chez madame la comtesse de Lignolle... — Ah ! cette jolie petite brune, si drôle, si alerte, qui, l'autre jour dans le boudoir, vous a donné ce bon soufflet... Il faut que cette femme-là vous aime bien, monsieur ? — Oui, mais tu as trop de mémoire... Écoute : tu n'entreras pas chez madame, tu demanderas son laquais la Fleur : tu lui diras que j'adore sa maîtresse... — Puisque vous me chargez de lui dire, c'est qu'il le sait déjà. — Il le sait, tu as raison. — Bon. Il est donc nécessaire que M. la Fleur et moi nous soyons bons amis. Monsieur, si je lui proposais un verre de vin ?

— Propose-lui en deux... à ma santé... Jasmin, tu m'entends ! — Oh ! oui, monsieur, vous êtes le plus aimable et le plus généreux... — Recommande à la Fleur de prévenir madame de Lignolle que je me rendrai chez elle dès que j'aurai pu concerter avec madame de Fonrose les moyens de reprendre mes habits de femme, et de sortir d'ici, sans que le baron me voie. — Très bonne, cette commission-là, je ne l'oublierai pas. — Enfin, tu iras chez monsieur le comte de Rosambert... — Tant mieux. C'est encore un garçon bien jovial, celui-là... Je m'ennuyais de ne le plus voir. — Jasmin, si tu voulais m'écouter ! tu parleras à Robert, son valet de chambre ; tu lui annonceras que, malgré ma faiblesse, j'irai voir son maître dès demain. J'accepte l'offre qu'il me fait de sa voiture. Robert n'a qu'à me l'envoyer à dix heures du matin. — Oui, monsieur. — Eh bien ! tu pars ? — Sans doute. — Quoi ! Jasmin, chez madame de Lignolle avec ma livrée ? — Vous avez raison. L'habit bourgeois, nigaud que je suis ! l'habit bourgeois . — Jasmin, tu diras partout que je n'ai pas répondu par écrit parce que je me sentais trop fatigué. — Oui, monsieur. — Attends donc. Si M. de Belcourt demande où tu es, je répondrai que je t'ai envoyé chez M. de Rosambert ; nous ne lui parlerons pas des deux autres commissions. — Sans doute, des affaires de femme, ça ne regarde que vous. Il ne faut pas que monsieur votre père entre là-dedans... Ah ça, mais il trouvera que j'ai été longtemps dehors, il me fera de mauvaises raisons ! — Eh bien ! mon cher, écoutez patiemment, et surtout ne répondez pas. — Vraiment, voilà ce qui me coûte. Je n'aime pas qu'on me gronde, qnand je fais mon devoir. — Vous serez défendu par le témoignage de votre conscience, imbécile ! et puis ne veux-tu rien souffrir pour moi ? — Pour vous, monsieur ! je gagnerais une fluxion de poitrine, et j'endurerais cent mauvais propos ; vous allez voir !

Mon généreux domestique me tint parole ; il revint en nage ; et loin de se permettre seulement un murmure,

quand le baron l'accusa de lenteur, il avoua noblement qu'il s'était amusé sur sa route. O mon bon Jasmin! que ne donneraient pas quantité de jeunes gens de famille, pour avoir un serviteur comme vous !

M. de Belcourt, ce soir-là, ne quitta ma chambre que lorsqu'il me vit endormi. Mes chagrins me réveillèrent à la pointe du jour. La marquise eut un soupir ; mon Éléonore plusieurs regrets bien vifs ; Sophie, mille souvenirs doux et cruels, mais quelle fut mon inquiétude, lorsque, voulant relire la lettre de son ravisseur, je ne la trouvai plus ! Je me fis rapporter mes habits de femme, je fouillai dans toutes les poches ; le précieux papier n'y était point. Ah ! je l'ai sans doute laissé chez madame de Lignolle !... et s'il est tombé dans ses mains ! grands dieux !

Les gens de Rosambert me vinrent chercher de très bonne heure. Ce fut Robert qui m'ouvrit la chambre à coucher de son maître. — Vous pouvez lui parler un peu, me dit-il tristement, il n'est pas encore tout à fait mort; mais il ne le portera pas loin, le pauvre jeune homme ! il avait tout à l'heure une fièvre de cheval. Oh ! je vous en prie, monsieur, ne le gênez dans aucune de ses idées, dites tout comme il dira... — A qui parlez-vous ainsi tout bas ? demanda le comte d'une voix presque éteinte. Le valet-de chambre répondit : C'est monsieur le chevalier de Faublas... Dès qu'il eut entendu mon nom, Rosambert souleva sa tête avec effort ; et ce ne fut pas sans peine qu'il balbutia ces mots : — Je vous revois ! j'aurai donc la consolation de pouvoir vous confier mes derniers sentiments ! Venez, Faublas, approchez-vous..... sans partialité, convenez-en ; n'est-elle pas bien sauvage et bien romanesque, cette pointilleuse amazone, qui pour une plaisanterie de société, met au tombeau l'un de ses plus constants adorateurs ?

Ici, Rosambert s'anima, sa prononciation, d'abord faible, lente et gênée, devint tout à coup ferme, brève et distincte. Cette madame de B***, continua t-il, cette madame de B***,

qui connaît si bien le monde et ses usages, la galanterie et son code, les droits de notre sexe et les privilèges du sien, ne pouvait elle point en conscience calculer que, grâce au succès de mon dernier attentat, nous demeurions elle et moi parfaitement quittes l'un envers l'autre ! Seulement punie comme elle avait offensé, ne pouvait-elle point s'avouer tout bas que nous nous devions équitablement le mutuel oubli des petites noirceurs dont la première, elle avait égayé le grand œuvre de notre rupture en une soirée consommée, et par lesquelles ensuite, autorisé de son exemple, je m'étais cru permis d'amener notre raccommodement fait et rompu dans la même nuit, dans le même instant ? Comment donc se fait-il, qu'oubliant la loi générale et ses propres principes, elle ait pris cette étrange résolution de venir comme une folle, au péril de sa vie, si chère aux amours, attaquer la mienne, qui ne leur était pas tout à fait indifférente ? qui lui a suggéré ce dessein vraiment infernal ? l'honneur ! Ce n'est pas où j'ai frappé madame de B***, qu'elle se serait jamais avisée de placer le sien ; elle possède trop à fond la science très différente des mots et des choses. C'est donc le démon de l'amour-propre ! Celui-là, je ne l'ignorais pas, ne rencontra jamais de femme humiliée, qui ne fût prête à suivre aveuglément ses plus sots conseils. Cependant je n'aurais pas deviné qu'il eût assez d'empire pour déterminer une belle dame à tuer quiconque pourrait se glorifier d'avoir remporté sur elle quelque avantage, dont son petit orgueil se fût trouvé blessé... Mon ami, je n'ai, je vous proteste, par rapport à madame de B***, qu'un regret, celui de lui avoir fait une trop douce injure. Néanmoins je ne prétends pas dire que ma conduite fut, en cette occasion, tout à fait exempte de reproche, mais je soutiens que vous seul aviez le droit de vous en plaindre. Faublas ! que voulez-vous ! je fus entraîné, je ne vis que le doux plaisir de rejoindre l'artificieuse personne comme elle m'avait échappé, par vingt détours plaisamment perfides. Les considérations qui m'auraient pu retenir, ne se pré-

sentèrent seulement pas à mon esprit, entièrement préoccupé de ses bizarres projets de vengeance ; et ce ne fut qu'après avoir repris ma maîtresse, que je me reconnus coupable de quelques torts envers mon ami. Quel châtiment terrible a cependant suivi la plus excusable des fautes ! quel ennemi s'est chargé de la querelle de Faublas ! et comme il l'a vengée ! Hélas ! Rosambert, pour vous avoir étourdiment donné quelques passagers chagrins, méritait-il de mourir à vingt-trois ans, et de mourir de la main d'une femme !

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si faible, que j'eus besoin de toute mon attention pour les entendre. La pitié, naturelle au cœur des jeunes gens, vint émouvoir mon cœur : Rosambert, mon cher ami, je vous plains. — Ce n'est pas assez, me répondit-il ; il faut que vous me pardonniez... — Oh ! de toute mon âme. Et que vous me rendiez votre amitié première... — Avec bien du plaisir. — Et que vous veniez me voir tous les jours, jusqu'à celui qui doit terminer... — Quelle idée ! la nature à notre âge, a tant de ressources ! espérez... — Vraiment ! on espère toujours, interrompit-il ; mais cela n'empêche pas qu'il ne faille un beau matin prendre congé de ses amis..... — Faublas, répétez-moi que vous me pardonnez .... — Je vous le répète. — Que vous m'aimez comme autrefois. — Comme autrefois. — Donnez-m'en votre parole d'honneur. — Je vous la donne. — Surtout, promettez-moi que, sans en rien dire à la marquise, vous me viendrez voir exactement jusqu'à mon dernier jour. — Rosambert, je vous le promets. — Foi de gentilhomme ? — Foi de gentilhomme.

Eh bien ! s'écria-t-il gaîment, vous me ferez encore plus d'une visite... Allons, Robert, ouvre les volets, tire les rideaux, viens me mettre sur mon séant... Chevalier, vous ne me complimentez pas ! Mon valet de chambre n'est-il pas un homme à talent ? Que dites-vous de son style ? Savez-vous bien que sa lettre m'a coûté dix minutes de méditation profonde ! Hier, les médecins m'ont annoncé

qu'ils répondaient de moi. M. Robert tout de suite a pris la plume..... Eh bien ! Faublas, pourquoi donc cet air sérieux et froid ? Seriez-vous fâché d'être sûr que cette fois encore j'en reviendrai ? Lorsque aujourd'hui vous me pardonniez, était-ce à condition que je me ferais enterrer demain ? Trouveriez-vous qu'elle ne m'a pas assez puni, l'héroïque femme qui m'a terrassé ? Pour que vous fussiez bien vengé, fallait-il nécessairement qu'elle me tuât ? Je ne l'ai pas tuée, moi, lorsque je tenais sa vie dans mes mains. Je l'ai seulement blessée, la délicate personne, doucement blessée, oh ! bien doucement ! J'étais sûr qu'elle n'en mourrait pas..... mais je suis très fâché qu'elle se soit affligée de son petit malheur, au point d'en perdre la tête. Parce que je l'avais une fois vaincue dans son art même, fallait-il que, désespérant à jamais des armes de son sexe, elle prît celles du mien pour m'attaquer ? Il est vrai qu'elle vient de s'acquérir l'immortelle gloire d'avoir presque démis l'épaule de M. de Rosambert : il y a sans doute à cela beaucoup d'honneur pour elle ; mais de profit, je n'en vois point. Tenez, Faublas, je vous le dis en confidence, et quelque jour peut-être la marquise elle-même daignera vous l'avouer : en changeant la nature de nos combats, madame de B*** s'est fait encore plus de mal qu'à moi. L'amour, quand il existe entre deux jeunes gens de différent sexe une vieille querelle, a grand soin de la rajeunir. Toujours il la renouvelle, pour ne la terminer jamais. Les deux charmants ennemis, devenus irréconciliables, ne cessent de se poursuivre, de se joindre et de se combattre. Or, tout le monde le sait, dans cette lutte, que l'on croirait inégale, ce n'est pas le plus faible adversaire qui triomphe le moins souvent. Si quelquefois lassée, la guerrière un instant chancelle, le trop heureux athlète s'épuise au sein de la victoire ; et ce n'est pas lui qui peut jamais dissimuler une défaite, ni la pallier de quelques excuses, ni se relever plus redoutable après une chute. Hélas ! c'en est fait, je ne dois plus ainsi mesurer mes forces avec ma-

dame de B***. L'insensée ! elle a confié nos intérêts et sa vengeance au cruel dieu de la guerre. Vénus ne nous appellera plus ensemble à ses doux exercices ; c'est Mars qui va désormais nous ordonner les combats..... les combats sérieux et sanglants. Nous aurons donc, à la place des Amours, les Furies pour témoins, et pour champ de bataille un grand chemin, au lieu d'un boudoir ; et nos armes même, ces armes courtoises, dont elle et moi, faisions corps à corps un si loyal usage, elles seront échangées contre des pistolets meurtriers, qui, de loin, vous... — Des pistolets ! Comment ! vous retournerez à Compiègne ?... — Si j'y retournerai ! quelle demande. — Quoi ! Rosambert, vous irez vous battre avec une femme. — Vous plaisantez ; c'est un grenadier que cette femme-là. D'ailleurs... *j'ai promis*, Faublas, *il n'importe à quel dieu.* — Quoi ! Rosambert, vous irez exposer vos jours, pour menacer..... — Votre avis, Faublas, est donc que je n'y suis point en conscience obligé ! — Certainement ! — Eh bien ! rassurez-vous. C'est le mien aussi. J'estime que nos scrupuleux casuistes ne me croiraient pas tenu de remplir un engagement ridicule et cruel, arraché par la force, et surpris par la ruse : j'aime mieux laisser mon héroïque adversaire se glorifier de ma défaite, que d'aller me commettre avec une femme pour l'envoyer dans l'autre monde, et retourner chez l'étranger. Vous le savez, d'ailleurs, je n'aime pas le sang ; je hais les duels, et je crois, en vérité, que si j'étais encore obligé de me battre, la mort me semblerait préférable à l'ennui d'un second exil. Ah ! mon ami, qu'ils se sont traînés lentement, les jours de notre séparation. Bon Dieu ! l'assommant pays que celui d'où je viens. Cette Angleterre si prônée, qu'elle est triste. Allez-y, si vous aimez la philosophie discoureuse, la politique babillarde et les papiers menteurs. Allez, si voulez contempler dans l'arêne du pugilat des seigneurs avec leurs porteurs de chaises, des farces populaires dans le double sanctuaire [1] de la loi, et des cimetières au théâ-

1. *La chambre des communes et des pairs.* Que si quelqu'un avait l'injustice de

tre, et des héros à la potence. Courez à Londres, tâchez d'y reconnaître nos manières et nos modes, étrangement travesties, ou ridiculement outrées par de maladroits singes et de gauches poupées. Courez, Faublas, et puissiez-vous former leurs petits-maîtres automates; puissiez-vous animer leurs femmes statues. Si, nouveau Pygmalion, vous y parvenez, qu'alors elles vous rassasieront promptement de plaisirs accordés sans obstacle, goûtés sans art, répétés sans variété; comme elles vous accableront ensuite de leur reconnaisance sans bornes et de leur tendresse sans fin! Oui, je parie que, dès la seconde nuit, vous trouverez la satiété dans les bras d'une Anglaise. Eh! qu'y a-t-il de plus froid que la beauté, quand les grâces ne lui donnent pas le mouvement et la vie? Qu'y a-t-il de plus insipide que l'amour même, lorsqu'un peu d'inconstance et de coquetterie ne l'égaient pas? Cette milady Barington, par exemple, c'est une Vénus; mais... tenez, je me sens aujourd'hui trop fatigué; demain je vous conterai l'histoire de notre éternelle liaison, qui durerait encore, si je n'en avais hâté la fin par une plaisanterie neuve et piquante [1]. Chevalier, poursuivit-il en me tendant la main, j'avais besoin de vous revoir... et de revoir la France. Mon heureuse patrie, je le vois bien, est l'unique patrie des plaisirs. Nous n'avons pas le droit de juger nos pairs; mais, chaque matin, nous commençons, à la toilette d'une jolie dame, le procès du roman de la veille et de la pièce du lendemain. Nous ne haranguons pas nos parlements, mais nous allons le soir décider au spectacle et trancher dans les cercles: nous ne lisons point des milliers de gazettes au mois; mais la chronique

me reprocher la manière superficielle et tranchante dont le comte de Rosambert juge et dénigre ici la seconde nation de l'Europe, il me sera sans doute permis d'observer, sans offenser personne, que c'est un jeune *seigneur* français qui parle, en 1784.

1. Lecteur, vous saurez cette anecdote, s'il m'est jamais permis d'écrire l'histoire de Rosambert. Alors aussi je pourrai probablement vous apprendre les aventures de Dorothée. Maintenant, cela m'est encore défendu. *Le temps présent est l'arche du* Seigneur.

scandaleuse de chaque journée réjouit nos soupers trop courts. Ce n'est pas, je l'avoue, par la noblesse de leur port et la dignité de leur maintien, que nos Françaises ordinairement se distinguent : elles ont ce qui se fait admirer moins et chercher davantage, la taille, la figure, la vivacité des Nymphes, l'abandon, le goût, la légèreté des Grâces : elles ont en naissant l'art de plaire et de nous inspirer à tous le désir de les aimer toutes. Il est vrai qu'on peut leur reprocher d'ignorer en général ces grandes passions qui, dans moins de huit jours, à Londres, vous mettent une romanesque héroïne au tombeau; mais ce sont elles qui savent comment on doit commencer une intrigue, et la finir à temps ; ce sont elles qui savent provoquer par l'étourderie, éluder par la ruse, avancer pour combattre, reculer afin d'attirer, précipiter leur défaite quand il s'agit de l'assurer, la différer lorsqu'il ne faut qu'en augmenter le prix, accorder avec grâce, refuser avec volupté, tantôt donner et tantôt laisser prendre, continuellement exciter le désir, se garder de jamais l'éteindre, souvent retenir un amant par la coquetterie, le ramener quelquefois par l'inconstance, le perdre enfin avec résignation, sinon l'éconduire avec adresse, soit caprice ou désœuvrement le reprendre et le reperdre sans humeur, ou sans scandale le quitter encore. Ah ! j'avais besoin de revoir mon pays. Oui, chaque jour j'en suis plus convaincu, c'est dans mon pays seulement qu'il me sera donné de retrouver des maîtresses tour à tour volages et tendres, frivoles et raisonnables, emportées et sages, timides et hardies, réservées et faibles; des maîtresses qui, possédant le grand art de se reproduire à chaque instant sous une forme différente, vous font goûter mille fois, au sein de la constance, les plaisirs piquants de l'infidélité ; des maîtresses dissimulées, trompeuses, et même un peu perfides, usagées, spirituelles, adorables comme madame de B***. Ce n'est qu'aux heureuses femmes de Versailles et de Paris qu'il est permis de rencontrer des jeunes gens élégants sans prétention, beaux sans fatuité, complaisants sans

bassesse, souvent indiscrets, mais par légèreté seulement; insconstants, mais par occasion; séducteurs, mais par instinct; d'ailleurs infatigables; avec une figure efféminée; avec un air modeste, entreprenants jusqu'à la témérité; des jeunes gens qui, n'ayant jamais trop présumé ni de leur vive ardeur, ni de l'opportunité des lieux, ni de la facilité des personnes, surprennent celle-ci par les grands sentiments, celle-là par la gaîté, cette autre par l'audace; la défiante et craintive *Émilie* dans son salon même, où chacun peut entrer à toute heure; la coquette *Arsinoé*, non loin du lit conjugal où veille le jaloux; l'innocente *Zulma*, jusqu'au fond de l'étroite alcôve où sa vigilante maman vient de s'assoupir; des jeunes gens qui, favorisés de la sensibilité la plus expansive, peuvent très bien idolâtrer deux ou trois femmes à la fois; des amants enfin, des amants accomplis, comme Faublas et comme..... J'allais, Dieu me pardonne! citer Rosambert; mais je m'arrête: ce serait, je le sens, profaner deux grands noms, que de leur associer mon nom trop peu digne

A ce galant tableau, je reconnus le pinceau de Rosambert, et je ne pus m'empêcher de sourire. Mon ami, ferai-je seul les frais de la conversation? poursuivit-il; allons, asseyez-vous et parlez donc à votre tour. Dites-moi, la belle Sophie, qu'est-elle devenue? — Hélas! — Malheureux époux! je vous entends... Et de sa rivale, qu'en faites-vous? — De sa rivale... de sa rivale... mais... — Bon! s'écria-t-il en riant, il va me demander laquelle! cela doit être. Il entre dans le monde avec tous les moyens de s'y distinguer, et sa première aventure le met encore en évidence! il faut bien que les femmes se l'arrachent! heureux mortel!... Eh bien! voyons. Les rivales de Sophie, combien sont-elles? — Elles sont une, mon ami. — Une! Quoi! la marquise vous retient toujours enchaîné? — La marquise.... Tenez, monsieur le comte, laissons la marquise; je n'aime point à vous entendre parler d'elle.

Le ton de ma réponse annonçait un mouvement d'hu-

meur qui fut bientôt calmé, car j'aimais encore Rosambert, et sa gaîté me séduisait toujours. Mais en vain me fit-il cent questions pour apprendre ce qui m'était arrivé depuis notre séparation : j'eus le courage de lui refuser toute espèce de confidence : la confiance n'était pas revenue. — Voilà bien de la discrétion perdue, me dit-il enfin, quand il me vit prêt à sortir : songez donc que, sans avoir seulement besoin de le demander, je saurai désormais tout ce que vous faites. Grâce à moi, grâce à la marquise, et surtout grâce à vos mérites, ajouta-t-il en riant, car je ne prétends en rien porter atteinte à votre gloire ; grâce à vos mérites, vous voilà maintenant un personnage trop considérable pour que le public ne s'informe pas curieusement de ce que vous devenez ; mais en attendant qu'il m'ait appris vos bonnes fortunes, chevalier, je crois devoir vous le répéter, si vous aimez votre épouse, défiez-vous de madame de B***. Votre épouse, je le gagerais, n'aura jamais de plus redoutable ennemie... Adieu, Faublas ; à demain, car je compte sur votre parole ; et la marquise, souvenez-vous-en bien, doit ignorer que votre amitié m'est rendue. Adieu.

Un billet de madame de Montdesir arriva chez moi comme je venais d'y entrer. La marquise me faisait dire que le comte, dont les médecins avaient, dès la surveille, permis le transport, ne devait pas être aussi mal que me l'annonçait la prétendue lettre du prétendu valet de chambre. Madame de B*** me priait en conséquence de vouloir bien ne pas faire à M. de Rosambert la visite sollicitée. — Je... je ne la ferai pas... dites que je ne la ferai pas. Telle fut l'insidieuse réponse que remporta le tardif commissionnaire,

Cependant le souvenir de Sophie me poursuivait sans cesse, et mille regrets, dès que j'étais seul, venaient m'assaillir ; j'avouerai néanmoins que le doux espoir d'embrasser bientôt mon Éléonore, et peut-être aussi, car le moyen de cacher à mes confiants lecteurs la moitié de mes sentiments ! peut-être aussi le vif désir de revoir la

marquise, adoucissaient un peu mon infortune, et contribuaient à me rendre des forces. Les fréquents messages de *la Fleur* et de *Justine* m'annonçaient assez que j'étais des deux côtés, attendu avec une impatience presque égale ; mais, hélas ! si jamais vous avez senti combien les passions contrariées deviennent plus ardentes, plaignez l'amant de madame de Lignolle et l'ami de madame de B***. M. de Belcourt, touché des maux qu'il m'était permis d'avouer, mais insensible à mes peines secretes, déplorait avec moi la perte de Sophie, et fermait l'oreille aux plaintes mal étouffées que m'arrachait l'absence d'Éléonore. Malgré mes sollicitations indirectes, malgré les représentations de la baronne, mon père, cette fois inexorable, s'obstinait à ne me laisser aucun moment de liberté. Il venait le matin s'établir dans mon appartement, et m'accompagnait le soir à la promenade. Ce fut ainsi que ma lente convalescence fut prolongée de huit mortels jours.

Le neuvième était le vendredi d'avant Pâques : une superbe matinée promettait que le dernier jour de *Longchamps* serait magnifique. Madame de Fonrose, qui vint dîner avec nous, proposa la promenade au bois de Boulogne : Nous emmènerons le chevalier, dit-elle à mon père. Trop malheureux pour rechercher les plaisirs bruyants, j'allais m'en défendre : un regard de la baronne m'avertit qu'il fallait accepter ; et M. de Belcourt nous ayant un instant quittés, madame de Fonrose me fit cette confidence, d'autant plus agréable, qu'elle était moins prévue : Elle y va, parce qu'elle espère que vous y viendrez. — La comtesse ? — Eh ! qui donc ? Vous aimeriez peut-être mieux que ce fût la marquise ? — Non, non. La comtesse ? j'aurai le bonheur de la voir. — De la voir ? c'est là tout ce que vous demandez? — Tout ce que je demande... oui... puisqu'il est impossible de...— De ! interrompit-elle en me contrefaisant. Et s'il n'était pas impossible de ?.... — Je serais dans les cieux ! — Dans les cieux ! répéta-t elle encore en affectant le même ton que moi ;

eh bien ! vous irez !... dans les cieux !... Mais pour cela, convenons auparavant de ce que vous avez à faire sur la terre. D'abord, ne vous avisez pas de vous enfermer dans une sombre berline avec cette ennuyeuse madame de Fonrose et cet importun baron de... Vous n'écoutez point? — Si fait, de toutes mes oreilles. — Je le crois ! Il tremble d'impatience ! il a l'air de vouloir dévorer mes paroles.... Vous arriverez sur votre alezan. Quand vous aurez fait une centaine de caracoles à quelque distance du cabriolet où sera votre amie ; quand la comtesse aura pu s'enivrer tout à son aise du plaisir de vous voir, avec une grâce infinie, manier votre joli cheval, le sien, qu'elle gouvernera plus mal, ou mieux, prendra tout à coup le mors aux dents. D'abord, sans vous ébranler, vous suivrez de l'œil la fugitive voiture ; mais un moment après, votre cheval aussi vous emportera.... d'un autre côté cependant ! Monsieur. — D'un autre côté ! — Oui ; mais rassurez-vous. Après de longs détours, au bout d'une heure... d'une heure entière, au bout d'un siècle, l'animal, qui n'est pas du tout bête, apportera justement Faublas où l'attendra son Éléonore ; devinez ? — Chez elle, peut-être ? — Quelle idée ! est-ce bien vous qui me répondez ainsi ?..... Chez moi, jeune homme. Vous n'y trouverez que le suisse et mon *Agathe*, deux braves gens qui ne voient, ne disent et n'entendent que ce qui me plaît, des gens dont je vous réponds. — Chez vous ! que de reconnaissance !... — Vraiment, dit-elle d'un ton presque sérieux, j'espère que vous vous comporterez comme des gens raisonnables. Si je croyais que vous fissiez seulement des enfantillages, je ne vous permettrais que l'entrée de mon salon. (Elle se mit à rire.) Mais je vous connais tous deux, vous emploierez votre temps... à des choses importantes.... vous ferez une, ou deux, ou trois charades...Que sais-je, moi, tout ce dont Faublas est capable ? tenez, voilà la clé de mon boudoir..... Ah ça ! mais pourtant n'allez pas déplacer tous les meubles ; mes femmes, que je n'ai point accoutumées à des démé-

nagements, ne sauraient que penser. Ma réputation... Je tiens beaucoup à ma réputation...

M. de Belcourt rentra; nous parlâmes encore de Longchamps ; je témoignai la plus grande envie d'y paraître à cheval. Mon père observa que trop d'exercice pourrait m'être nuisible ; mais il ne fit plus d'objection, quand je lui représentai que la plus grande fatigue me serait épargnée, s'il voulait bien me donner une place dans sa voiture, jusqu'au-dessus de la *grille de Chaillot*. Ce fut encore plus loin, ce fut à l'entrée du bois même que Jasmin alla m'attendre avec mon cheval. Le baron, à l'instant où je quittais on carrosse, reconnut la *Porte-Maillot*; et comme s'il eût pressenti la rencontre hasardeuse que j'allais faire : Voilà, dit-il avec un profond soupir, un endroit qui sera toujours présent à ma mémoire ! J'y ai passé un des moments les plus pénibles et les plus doux de ma vie.

Aussitôt je cherchai madame de Lignolle, et je ne tardai pas à la rencontrer, et bientôt elle vit, avec une joie difficile à rendre, elle vit son amant passer auprès de sa voiture. Vous, jeunes gens, qui jouissez des triomphes de Faublas, préparez-lui vos plus grandes félicitations. Lui, qu'enivrait déjà le plaisir d'admirer la comtesse, et d'être admiré d'elle, eut encore le bonheur d'entendre plusieurs personnes, en la regardant, s'écrier : — O la charmante petite femme ! S'ils m'avaient donné quelque attention, ceux qui lui faisaient ce compliment si doux à mon oreille, ils auraient pu remarquer que je les remerciais par un sourire, par un sourire orgueilleux qui semblait leur répondre : — C'est mon Éléonore cependant ! Elle est à moi, cette femme que vous trouvez charmante; et, sans m'en apercevoir, je répétais : Charmante petite femme !... charmante !... Il est bien pour elle, cet éloge! pour elle seule. Ses habits, sa voiture, ses gens ne le partagent pas... Ses gens ! elle n'a qu'un domestique, le confident de nos amours, le discret *la Fleur*. Sa voiture ! c'est tout uniment le petit cabriolet qui me

l'amena dans la forêt de Compiègne. Ses habits ! ils ne sont jamais ni recherchés, ni riches, mais toujours frais et jolis. Elle est venue ici comme elle reste chez elle, parée surtout de ses attraits. Comme elle lui va bien, cette robe de linon, moins blanche que sa peau ! Que j'aime à lui voir au lieu de diamants, ces fleurs, touchants symboles de son adolescence à peine commencée, ces violettes printanières et ce précoce bouton de rose, qu'on dirait, sans aucun art, jetés dans sa chevelure. Ah ! jusqu'au milieu des pompes du monde ! que j'aime à reconnaître, dans les plus simples atours et dans le plus modeste équipage, la bienfaitrice de mille vassaux !

Mais dans la longue et double file des voitures, où le hasard persécuteur lui avait-il fait prendre une place ? Le superbe *wiski* dont elle est précédée, quelle déesse porte-t-il ? Quelle nymphe occupe le brillant phaéton qui vient immédiatement après la comtesse ?

Je vais d'abord au magnifique char : une femme superbe y paraît dans tout le faste de sa parure, dans tout l'éclat de sa beauté. Sa première vue impose à tous le silence de l'admiration : les courtes exclamations de l'enthousiasme s'élèvent ensuite ; puis succède un léger murmure, puis on entend chacun se répéter : — Oui, la voilà : c'est elle, c'est la marquise de B***.

Qui lui disputait cependant les honneurs de Longchamps ? La jolie femme du phaéton. Négligemment assise dans une conque lilas, plaquée d'argent, elle manie avec abandon des guides si riches, qu'on ne croit point que ses mains délicates puissent longtemps en soutenir le poids. Elle paraît, en se jouant, retenir quatre chevaux isabelles, à tous crins, superbement enharnachés, couverts de rubans et de fleurs ; quatre fringants chevaux qui, relevant fièrement leurs têtes, et de leurs pieds frappant la terre, et couvrant leurs mors d'écume, semblent s'indigner qu'une femme et un enfant [1] aient la témé-

1. Le jockey, monté sur l'un des deux premiers chevaux.

rité de les conduire. Tout le monde voit bien que la nymphe a moins de contenance que de manières, et moins de fraîcheur que d'éclat ; mais personne ne saurait dire s'il ya plus d'indécence dans son maintien, que de friponnerie sur sa figure ; s'il y a plus de richesses que d'élégance dans le luxe effréné de son équipage et de ses habits. Cependant, ô madame de B*** ! cette femme, maintenant chargée de panaches, de diamants et de broderies, promenée sur un char triomphal, environnée de jeunes seigneurs, et poursuivie des joyeux appplaudissements de la multitude, pouvez-vous deviner que c'est la petite fille qui fut pendant un an votre servante ? M. de Valbrun s'est donc ruiné ?

Je passai plusieurs fois devant le wiski de madame de B*** ; elle eut l'air de ne me pas voir ; j'eus la discrétion de ne la pas saluer ; mais, curieuse apparemment de savoir si j'étais là pour elle, la marquise promena de toutes parts ses regards inquiets. En se retournant, elle reconnut dans son cabriolet modeste madame de Lignolle, qu'elle honora d'un gracieux sourire, et sur son char de triomphe madame de Montdesir, qu'elle humilia d'un coup d'œil protecteur. Il y a tout lieu de penser que madame de B***, si près de la comtesse, dont elle connaissait les jalouses vivacités, et non loin de Justine, qui pouvait se permettre quelques familiarités imprudentes, ne se crut pas en sûreté. Ce qui est du moins certain, c'est qu'à l'instant même elle sortit des rangs pour aller prendre la file un peu plus haut. Peut-être aussi fut-elle déterminée à cette espèce de fuite, parce qu'elle aperçut de loin son mari qui semblait piquer droit vers moi.

Mon premier mouvement fut de rebrousser chemin, pour éviter le malencontreux cavalier ; mais par réflexion, craignant sans doute mal à propos qu'il ne me soupçonnât d'une lâcheté, je pris le parti de continuer ma route; je crus même devoir ne plus aller qu'au petit pas, et regarder fièrement l'ennemi qui s'approchait. J'étais

pourtant bien résolu, comme on le devine, à laisser passer M. de B***, s'il ne m'abordait pas.

Il m'aborda. Je suis M. le chevalier, charmé du hasard... — N'achevez pas, M. le marquis, je vous entends ; mais que signifie ce mot *hasard* ? je vous en prie. Il n'est pas, ce me semble, tout à fait impossible de me rencontrer dans le monde ; et quiconque d'ailleurs a quelque chose de pressant à me dire, est toujours sûr de me trouver chez moi. — Vraiment ! je voulais y aller chez vous. — Qui a pu vous en empêcher ? — Qui ? ma femme. — Eh bien ! Monsieur, vous croyez donc que madame la marquise a mal fait ? — Pas trop mal, dans un sens. Elle avait ses raisons..... — Ses raisons ? — Pour m'engager à ne pas vous faire ma visite : moi, j'avais les miennes pour désirer du moins de vous joindre quelque part, M. le chevalier. — La rencontre est donc, comme vous disiez tout à l'heure, fort heureuse. — Oui, parce que je vais avoir avec vous une explication... — Ah ! tout à l'heure, si vous le voulez, M. le marquis. — De tout mon cœur. — Sortons de la foule. — Sortons... mais je vous demande bien pardon. — Et de quoi ?

En m'en allant je crus ne pouvoir pas me dispenser de saluer madame de Lignolle, et de tâcher de lui faire comprendre par mes signes que j'allais bientôt revenir.

— Vous regardez sans cesse de ce côté, reprit M. de B***. C'est apparemment cette jolie femme du phaéton qui vous occupe ? Je vous dérange. — Ah ! laissez donc la plaisanterie, M le marquis. — Je ne plaisante point !.... Arrêtons-nous ici. — Ici ! nous serons mal. — Pourquoi ? Personne ne nous entendra. — Mais tout le monde pourra nous voir ! — Qu'importe ? — Qu'importe !..... Enfin, comme il vous plaira, monsieur... Vous avez donc vos pistolets ? — Mes pistolets ? — Sans doute. Ni vous ni moi n'avons d'épées. — Eh ! pourquoi donc faire des pistolets et des épées, M. le chevalier ? — Comment ! pourquoi faire ? Est-ce qu'il n'est pas question de nous battre ? — Nous battre ! Au contraire, monsieur ; c'est

que je me repens de m'être déjà battu avec vous. — Bon ! — Je me repens de vous avoir fait une mauvaise querelle. — Ah ! — D'avoir causé votre exil. — Ah ! ah ! — Et par suite, votre emprisonnement. — M. le marquis.... vous conviendrez que je ne pouvais pas deviner cela ! — Voilà pourquoi je vous cherche depuis que vous êtes sorti de la Bastille. — En vérité, vous êtes trop bon. — Et, comme je vous l'ai dit, j'aurais même été chez vous, si ma femme.... — Madame la marquise a très bien fait de vous le déconseiller ; c'eût été pousser trop loin.... — Je ne sais pas ! un galant homme ne saurait trop vite et trop bien réparer une offense. Voilà mon avis, à moi. Tenez, vous en avez fait la fâcheuse expérience : je suis vif, je m'emporte sur un mot, je me fâche avant de m'expliquer ; mais l'instant d'après je reviens, et je conviens franchement de mes torts. Oh ! tous mes amis vous le diront. Je gagne à être connu ; je suis, dans le fond, un bon diable. — Vous m'en voyez convaincu. — Bien ! mais dites que vous me pardonnez. — Vous vous moquez ! — Dites-le, je vous en prie. — Jamais, jamais je ne pourrai... — Vous ne me pardonnerez jamais ? — Ce n'est pas cela que..... — Écoutez-moi. Je vous ai avoué mes torts ; je ne dois pas non plus vous dissimuler mes services : c'est moi qui vous ai fait sortir de la Bastille. — Vous ! M. le marquis. — Moi-même. Je me suis mis aux genoux de ma femme pour obtenir d'elle qu'elle sollicitât votre liberté. — Et vous avez pu l'y résoudre ? — Vraiment ! ce n'a pas été sans peine ; mais il faut lui rendre justice : ensuite elle a pris cette affaire à cœur autant que moi ; elle a pressé le nouveau ministre avec une ardeur dont vous n'avez pas d'idée. — On dit qu'elle est bien avec le nouveau ministre ? — Au mieux ! Ils s'enferment ensemble pendant des heures entières .. C'est une femme de mérite que ma femme.... je la connaissais bien quand je l'ai épousée ; sa figure promettait beaucoup, et la marquise a tenu tout ce que promettait sa figure..... A propos, si vous désirez quelque emploi, quelque pension,

quelque lettre-de-cachet..... — Sensiblement obligé. — Vous n'avez qu'à parler ! madame de B*** aura une conversation particulière avec... — Je vous rends mille grâces. — Pour en revenir à nous.... mais vous ne m'écoutez point ? — Je regarde là-bas cette vieille dame... N'est-ce pas la marquise d'Armincour ? — Je ne la connais pas. — Oui, c'est elle.... M. le marquis, ne tournons plus les yeux de ce côté-là. — J'entends ! vous ne vous souciez pas d'être obligé d'aller faire votre cour à cette douairière ? — Pas infiniment. — Pour en revenir à nous, je vous ai donc fait sortir de la Bastille ; et puis n'avais-je pas eu déjà ce que je méritais ? ne m'aviez-vous pas donné ce fier coup d'épée.... — Je ne me consolais pas d'y avoir été forcé, je vous assure. — Oh ! c'était un maître coup d'épée, celui-là ! Savez-vous bien que j'en ai pensé mourir ! — C'eût été pour moi, je vous en donne ma parole d'honneur, un éternel sujet de chagrin. — Vous ne m'en voulez donc pas? — Pas du tout. — Comment, en ce cas-là, refusez-vous aujourd'hui de me pardonner ? — Moi, je ne demande pas mieux. — M. le chevalier, j'en suis ravi d'aise. — Et vous, M. le marquis, vous me pardonnez donc aussi ? — Si je vous pardonne. Mais, de l'aveu de ma femme elle-même, vous n'avez eu, dans toute cette affaire, que de très légers torts avec moi..... et avec elle... mais très légers.

Cette conversation, qui d'abord ne m'avait paru que fâcheuse, m'amusait maintenant, et piquait ma curiosité; mais je sentais que madame de Lignolle, déjà très étonnée de mon départ, devait attendre mon retour avec une mortelle impatience, et pourrait, s'il tardait longtemps, faire une étourderie. M. le marquis, nous voilà d'accord, rentrons dans la foule. — Nous causerions ici plus à notre aise. — Nous serons tout aussi bien là-bas. — Je le disais bien que la jolie fille lui tenait au cœur ! s'écria M. de B***..

En effet, ce fut auprès de la demoiselle du phaéton que je le reconduisis ; mai. ce fut la dame du cabriolet [qui

s'attira tous mes regards, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle parut enchantée de me revoir : cependant il m'était aisé de m'apercevoir que cet étranger, dont elle me voyait suivi, l'inquiétait. Madame de Montdesir aussi parut excessivement flattée du nouvel hommage que j'avais l'air de lui rendre, en revenant une seconde fois grossir le nombre de ses adorateurs ; mais aussitôt qu'elle eut reconnu son ancien maître dans le cavalier qui m'accompagnait, elle étouffa quelques éclats de rire, pour lui lancer, comme à moi, des coups d'œil très significatifs. Cependant le marquis, revenant à sa première idée, me disait : Vous n'avez eu, par rapport à la marquise et par rapport à moi, que des torts très légers, de ces torts que tout autre jeune homme..... — N'est-il pas vrai, monsieur, qu'à ma place tout autre eût fait de même que moi ? — Sans doute. Mais c'est M. de Rosambert, qui dans tout cela s'est conduit on ne peut pas plus mal : aussi nous resterons brouillés jusqu'à la mort. M. du Portail a bien, de son côté, quelques petits reproches à se faire. — Vraiment ! oui.... — Vous en convenez donc ? — Assurément. — Ce fatal jour que je vous rencontrai tous aux Tuileries, M. du Portail devait conserver plus de présence d'esprit, me tirer à part, m'avertir que l'honneur et le repos de toute une famille l'obligeaient à ce mensonge.... Pouvais-je deviner, moi ? — Certainement non. — Mademoiselle votre sœur aussi n'aurait pas mal fait d'essayer de me glisser un mot à l'oreille ; mais la jeune personne avait peur, son père était là ! Vous, M. le chevalier..... — Ah ! moi.... — Voyons ! que voulez-vous dire ? — Non, non, parlez. — Après vous. — Point du tout, M. le marquis, je vous ai interrompu. — Cela ne fait rien ! dites. — Dites vous-même. — Je vous en prie ! — Je vous le demande en grâce. — Eh bien ! vous M. le chevalier, vous ne me deviez aucune confidence. D'abord, il ne vous convenait pas de m'accuser les petits écarts de mademoiselle votre sœur.... Ceci vous fait de la peine ?.... Oh ! ne me croyez pas capable de causer ! J'ai donné ma parole d'honneur ..

et gardez-vous d'en vouloir à la marquise : je ne lui ai point surpris vos secrets, d'abord ! Ce n'est pas non plus pour le plaisir de parler qu'elle me les a confiés. — Je le crois, je crois madame la marquise incapable d'une maladresse ou d'une indiscrétion. — Incapable ! c'est le mot...! Les étourderies de mademoiselle votre sœur, une dangereuse plaisanterie que vous avait conseillée M. de Rosambert, et le dernier mensonge de M. du Portail, avaient, à mes yeux, étrangement compromis la marquise. J'accusais ma femme..... Oh ! je lui en ai demandé cent fois pardon, et je me le reproche encore tous les jours.... j'accusais ma femme.... la femme la plus sage ! Si c'était seulement par principes, on pourrait s'en défier..... mais chez elle, ajouta-t-il très bas la sagesse est solide ; elle tient à un tempérament de glace ; car, le croiriez-vous ? c'est par pure complaisance que madame de B*** me donne de temps en temps une nuit, à moi qui suis son mari, et qu'elle adore !..... Je l'accusais cependant. Il a donc fallu que pour se justifier, elle me contât vos petits chagrins de famille...... que je savais à peu près. — Enfin, M. le marquis, ce qui me fait grand plaisir, c'est de vous entendre convenir que je ne devais pas vous avouer les écarts de mademoiselle du Portail. — Ne dites donc plus du Portail ! vous voyez que je suis au fait ! — De mademoiselle de Faublas, puisque vous le voulez. — Bon !..... D'abord vous ne le deviez pas ; et puis si vous aviez eu l'air de solliciter une explication, moi qui, dans ma colère, brûlais d'en venir aux mains, j'aurais été peut-être assez injuste pour vous soupçonner de manquer de courage. Or, un jeune homme ne saurait soutenir avec trop de fermeté sa première affaire ; et dans celle-ci, je l'ai dit à la marquise, qui s'est vue forcée de le reconnaître, vous vous êtes en tout point montré comme le plus brave des hommes.... Oui, vous êtes plein de cœur : et quiconque s'y connaît, le voit dans votre physionomie.... Oh ! j'ai pour vous beaucoup d'estime, et ma femme aussi..... Tenez, je vous engagerais à nous venir voir, mais le public est

si bête? Quand une fois il lui a plu de donner à telle femme tel amant, il n'en revient pas. Je trouve quantité de gens qui ne mettent que de la complaisance à ne me point contredire, quand je leur affirme que je ne suis pas.... Vous le leur protesteriez vous-même, qu'ils ne vous croiraient pas davantage ; et cependant personne, excepté la marquise, ne le sait aussi bien que vous. Mais remarquez un peu l'extrême différence : à présent que je suis tranquille sur votre aventure, vous et cent mille autres jeunes gens plus aimables, s'il y en a, pourraient à la file se donner à tous les diables, avant de me persuader qu'ils ont obtenu les faveurs de la marquise. Je vous ai déjà dit combien de raisons me font croire à la sagesse de madame de B*** : il y en a encore une qui me paraît seule aussi forte que toutes les autres ensemble : je m'avise quelquefois de me regarder au miroir, et je ne trouve pas dans ma physionomie un trait, un seul trait qui annonce que je puisse être.... Que diable ! M. de B*** ne voit pas du tout qu'il ait la figure d'un sot ! et M. de B*** s'y connaît !.... Ha çà ! mais donnez-moi donc un peu d'attention. Depuis une heure, il ne m'écoute que d'une oreille ! il a toujours les yeux tournés sur la jolie fille !.... Il me semble aussi que de temps en temps elle vous regarde. En vérité, elle vous lorgne ! — Point du tout, M. le marquis, c'est vous qu'elle agace. Oh ! que non ! vous êtes plus joli garçon que moi. Ce n'est pas qu'à votre âge je n'aie été fort bien ; mais dame ! vous avez maintenant l'avantage de la première jeunesse.... Pourtant je crois que vous ne vous trompiez pas, je crois que j'ai ma part des œillades que lance la princesse..... Je vous avouerai franchement qu'elle commence à me tourmenter un peu. C'est pour moi du tout neuf, au moins ; il faut que cela soit très nouvellement sur le trottoir. Dites-moi son nom.— Son nom ? je l'ignore. — Et sa demeure ? — Je ne la sais pas. — Mais pourtant vous la connaissez ? — Ah ! comme on connaît ces filles-là..... de réminiscence. Oui, je crois me rappeler que j'allais assez fré-

quemment souper dans une maison tierce, où quelquefois la trouvant sous ma main, je lui faisais faire sa partie ; tenez, à peu près dans le même temps que j'avais cette fantaisie pour une certaine Justine, vous savez ? — Oui, oui ! une des femmes de la marquise, cette petite dévergondée que vous veniez commodément caresser jusque dans mon hôtel. Oh ! M. le libertin, j'ai été trop bon chez ce commissaire. — M. le marquis, vous direz tout ce qu'il vous plaira, je ne puis me persuader que cette beauté-là vous soit tout à fait inconnue. Faites-moi donc le plaisir de vous en approcher davantage, et de la regarder comme il faut. — Ma foi, vous avez raison : j'ai vu quelque part ce visage chiffonné. Tout à l'heure nous parlions de Justine ; cette petite fille en a un faux air. — Il me semble que la ressemblance est grande. — Grande ? non. — Moi, je le trouve. — Oh ! mais vous, s'écria-t-il avec feu, vous n'êtes pas physionomiste !.... Puisqu'il est question de ressemblance, savez-vous deux individus entre lesquels il y en, a une frappante ? mademoiselle votre sœur et vous. Ah ! parlez-moi de cela, par exemple ! Le plus habile en peut être dupe ! Moi, moi qui suis le premier du royaume pour la science physionomique, je m'y suis mépris !...... plusieurs fois !..... plusieurs fois mépris ! Il paraît que mademoiselle votre sœur aime beaucoup les plaisirs. Quand elle est fatiguée, pâle, exténuée, on s'aperçoit bien que ce n'est pas vous. Mais lorsqu'elle est dans ses jours de santé ! le diable vous verrait l'un à côté de l'autre, qu'il ne saurait dire quelle est la fille et quel est le garçon ! A propos, parlerez-vous à mademoiselle votre sœur de notre rencontre ? — Si cela peut vous être agréable.... — Oui, faites-moi le plaisir de lui dire que, malgré les fâcheux quiproquos auxquels son premier déguisement a donné lieu, je l'aime toujours de tout mon cœur, et quoique M. votre père soit un peu vif, assurez-le de toute mon estime. Dites même à M. du Portail que je ne lui en veux pas beaucoup, pas... M. le connaisseur ! voyez dans ce cabriolet qui pré-

cède le phaéton, voyez un peu cette jeune femme ; voilà ce que c'est qu'une figure ! voilà ce qu'on peut appeler une charmante petite personne ! bien moins parée que l'autre, et bien plus jolie, et ça n'a pas l'air d'une fille... une femme comme il faut, *parbleu !* je connais cette livrée ! Au reste, ajouta-t-il en se rengorgeant, je suis bien aise de vous avertir que, depuis longtemps aussi, cette dame nous regarde, et beaucoup, et souvent.... Tenez, ne dirait-on pas qu'elle veut nous parler?

Il est vrai que madame de Lignolle perdait patience, et tâchait de me faire entendre par ses signes qu'il fallait enfin, à quelque prix que ce fût, me débarrasser de cet importun cavalier, pour la venir joindre incessamment au lieu du rendez-vous, où, lassée d'attendre, elle allait courir. Plusieurs fois emportée par son impétuosité naturelle, la comtesse se montra tout entière hors de sa voiture. Cependant madame de Montdesir, du haut de la sienne, put remarquer les impatiences d'une rivale, je ne crois pas qu'alors il lui fût possible de voir que c'était madame de Lignolle qui lui enlevait mon attention ; mais sans doute elle le soupçonna. Ce fut pour s'e assurer qu'elle fit sur-le-champ donner à son jockey l'ordre un peu trop hardi de quitter son rang, et d'essayer de couper le cabriolet. Il ne put le couper ; mais durant quelques secondes, il marcha tout auprès sur la même ligne, et puis le devança de quelques pas. Justine, qui reconnut alors madame de Lignolle, se permit de la saluer d'un air insolemment familier ; elle osa même, en la regardant avec affectation, pousser d'impertinents éclats de rire. Je fus indigné; j'allais.... je ne sais pas tout que j'allais faire ! La comtesse ne me laissa pas le temps de la compromettre en la vengeant. Trop vive pour endurer tranquillement un affront pareil, la comtesse aussitôt cria *gare*, poussa son cheval, d'un coup de fouet coupa le visage de madame de Montdesir, et du même temps accrocha le léger phaéton si bien et si ferme, qu'elle mit en pièces l'une de ses roues. Le char versa,

l'idole fut culbutée ; je craignis un moment qu'elle ne se brisât la face contre terre. Heureusement que dans sa chute, Justine, par un mouvement machinal, jeta ses bras en avant ; de sorte qu'aux dépens de plusieurs meurtrissures, ses mains sauvèrent quelques contusions à son visage, déjà bien maltraité. Mais, par un accident qui devint comique, il arriva que les pieds de la nymphe restèrent, je ne sais comment, retenus au haut de son char. or, dans cette posture, rien ne put empêcher les jupes de retomber sur les épaules, en découvrant une autre partie ; et le malin zéphir, ayant à propos soulevé la fine toile qui seule restait alors sur la blanche peau, madame de Montdesir fit voir... respectons les bizarreries de langue : il serait grossier de nommer par son nom ce que madame de Montdesir fit voir. Je dirai du moins ce qu'il m'est permis de dire, c'est que toute l'assemblée trouvant ce nouvel Antinoüs [1] fort joli, applaudit à son apparition par de grands claquements de mains.

Quelques jeunes gens néanmoins coururent à la désolée personne ; et moi-même aussitôt calmé par le touchant spectacle de son infortune, je mis pied à terre pour l'aller secourir. Attendez, me dit M. de B***, j'y vais avec vous, car je la plains, et, je vous le répète, j'ai vu cette figure-là quelque part. — Oh ! pour celui-là, M. le marquis, je ne le passerai pas à un physionomiste ! vous êtes aussi trop bon d'appeler cela une figure ! Au reste, que vous vous obstiniez ou non à soutenir que c'en est une, je vous déclare qu'elle est un peu de ma connaissance ; et quant à vous je doute que vous l'ayez jamais vue.

Lorsque je me trouvai près de Justine, on l'avait déjà remise sur ses pieds. Ah ! s'écria-t-elle en me voyant, ah ! M. de Faublas comme elle vient de m'équiper ! Je l'interrompis, je lui dis bien bas : Ma chère enfant, tu n'as que ce que tu mérites ; mais ne t'avise pas de nommer la comtesse, car sur mon honneur, tu n'en serais pas quitte

1. Si vous avez oublié ce passage de l'histoire de Rome, consultez-le; la chose en vaut bien la peine.

à si bon marché. — Ah ! M. de Faublas, vous croyez qu'elle a bien fait, reprit Justine au désespoir.

Elle avait plusieurs fois prononcé mon nom ; plusieurs voix le répétèrent : aussitôt il circula dans l'assemblée, et vola de bouche en bouche. La foule qui environnait madame de Montdesir, me pressa tout à coup de manière qu'à peine le marquis et moi nous eûmes la liberté de remonter à cheval, et qu'il fallut aller au petit pas. Le nombre des curieux ne fit à chaque instant que s'accroître. Jeunes gens et vieillards, hommes et femmes, piétons et cavaliers, tout accourut, tout vint se jeter au-devant de moi ; les voitures mêmes s'arrêtèrent. Aucun des héros de la patrie, d'Estaing, la Fayette, Suffren et mille autres, au retour des plus glorieuses expéditions, ne virent autour d'eux, dans les promenades publiques, une affluence plus prodigieuse. Et pourtant ce n'est, ô de toutes les nations la plus légère ! ce n'est qu'à mademoiselle du Portail que vous prodiguez tant d'honneurs !

Quel jeune homme, assez maître de lui, quel jeune homme cependant eût repoussé le charme de ce triomphe? Un moment j'en fus enivré ; un moment je sentis quelque orgueil, à la vue de tant de jeunes gens qui, renommés dans l'art de plaire, et fameux par leurs amours, paraissaient proclamer en moi leur vainqueur. Les femmes surtout, les femmes! Ce fut avec transport que je me vis l'objet de leur attention. Le vif désir d'en être plus digne dut prêter à mon maintien plus de grâces, à ma figure plus d'expression ; et d'un regard plus doux, je dus répondre à leurs caressants regards, qui semblaient me promettre à jamais d'heureux engagements ; et d'une oreille plus avide, je dus recueillir leurs enchanteurs éloges qui me décernaient sur tous le prix de la beauté.

Mais pardonne, ô mon Éléonore ! pardonne une erreur; le vain prestige ne dura guère. Faublas pouvait-il s'arrêter à Longchamps? pouvait-il y rester longtemps, retenu par les illusions doublement trompeuses de l'amour-propre

et de la coquetterie, quand l'amour, l'impatient amour l'attendait à Paris pour des triomphes non moins flatteurs et d plus solides jouissances ?

— M. le marquis, si nous tâchions de nous débarrasser de la foule? – J'y consens, me répondit-il ; mais dites-moi donc comment il se fait que vous soyez connu de tant de monde ? — Vous savez ce que c'est que ce pays-ci. Tout ce qui n'est pas absolument ordinaire y fait du bruit, et vous donne, pendant vingt-quatre heures, une espèce de réputation : notre combat, mon exil, ma prison... — Il m'interrompit : me suis-je trompé ? n'est-ce pas mon nom ?.... — Oui, c'est votre nom qui vient de retentir à mes oreilles ; et tenez, voilà que deux cents personnes le crient. — Deux mille ! répondit-il avec une grande joie ; mais pour moi, cela ne m'étonne pas : je suis très répandu. — Le bruit va toujours croissant. Bon Dieu! quel tintamarre! — C'est que tous ces gens-là sont bien aises de nous voir ensemble. Oui, je vois sur leur physionomies qu'ils sont bien aises. C'est une chose charmante pour eux d'être sûrs que nous voilà réconciliés. En effet, c'était bien dommage que les deux hommes de France les plus .. .— M. le marquis, je crois, comme vous le dites, qu'ils sont bien aises ; mais dépêchons-nous d'échapper à leurs applaudissements.

Ils étaient bien aises, car ils riaient de toutes leurs forces ; et c'était visiblement à M. de B*** que s'adressaient leurs applaudissements maintenant dérisoires. Le marquis cependant paraissait plus joyeux de leurs gaîtés, que je n'avais été fier de leurs hommages. Ce fut bien malgré moi, mais au grand contentement de mon compagnon illustré, qu'il fallut suivre les flots de cette multitude jusqu'à l'extrémité de la file. Là, je parvins, non sans beaucoup de peine, à m'ouvrir un passage dans les rangs un peu moins serrés de nos admirateurs. Là, je fis mes adieux à M. de B***, qui, ne les voulant pas encore recevoir, suivit mon cheval de toute la vitesse du sien. D'autres cavaliers aussi se mirent à galoper sur ses tra-

ces ; mais ce n'était point à lui qu'ils en voulaient, puisque, l'ayant passé bientôt, ils ne ralentirent pas la rapidité de leur course. Je conservai quelque temps l'espérance de leur échapper par la fuite ; mais comme, après de longs et d'inutiles détours, je me vis sur le point d'être atteint, il me parut nécessaire d'essayer des moyens peut-être plus puissants pour écarter ces indiscrets persécuteurs,

Je me retournai sur eux ; c'étaient des pages ; j'en comptai huit : — Messieurs, que puis-je faire pour votre service ? — Nous permettre de vous voir et de vous embrasser, me fut-il aussitôt répondu. — Messieurs, vous êtes bien jeunes, mais pourtant vous devez être raisonnables. Pourquoi donc, je vous prie, hasarder avec un galant homme une mauvaise plaisanterie qui peut avoir des suites fâcheuses ? — Ce n'est point une plaisanterie, répliqua l'étourdi qui s'était chargé de porter la parole ; nous serions désolés de vous offenser ; mais en vérité, nous mourons d'envie d'embrasser mademoiselle du Portail. — Non, dit un autre plus avisé, pas mademoiselle du Portail, mais le généreux vainqueur du marquis de B***.

Tandis qu'ils me parlaient, je promenais sur la campagne des regards inquiets ; je l'entrevoyais déjà, ce fameux marquis ; il s'approchait à vue d'œil, et je tremblais pour mon rendez-vous. Messieurs, je ne connais pas mademoiselle du Portail ; mais, tenez, le temps me presse, finissons ; s'il faut absolument que Faublas soit à la ronde embrassé, j'y consens, à condition cependant que vous allez attendre, arrêter et retenir, sous quelques prétextes, pendant plusieurs minutes, ce cavalier que vous pouvez apercevoir d'ici. Vous me rendriez même un grand service si, pour plus de sûreté, vous vouliez l'engager à reprendre avec vous le chemin de Longchamps.

Comme je parlais encore, un homme assez mal vêtu, que d'abord j'avais pris pour le laquais de l'un de ces jeunes gens, s'approcha de moi d'un air mystérieux :

alors, malgré le chapeau rabattu qu'il tenait enfoncé sur ses yeux, je reconnus M. Desprès, le cher docteur de Luxembourg. Il me dit bien bas : — Je ne veux pas vous embrasser, moi ; mais j'accours pour vous annoncer que madame de Montdesir vous prie instamment de passer un instant chez elle. — Madame de Montdesir.... Oui, oui, je comprends.... Mon cher, dites que j'en suis au désespoir, mais qu'il m'est absolument impossible de me rendre à son invitation avant deux bonnes heures.

Cependant mes écervelés de pages tous ensemble me promirent d'arrêter et de remmener avec eux l'importun cavalier, qui n'était plus qu'à très peu de distance. Ils me le promirent, ils m'embrassèrent ; ils me virent avec regret m'eloigner le plus vite possible.

Il était temps que j'arrivasse : madame de Lignolle trouvait les moments bien longs. Dès qu'elle me vit elle m'accabla de reproches. — Mon amie, que vous êtes injuste. Est-ce ma faute si cette femme a l'audace ?.... — Oui, c'est votre faute. Pourquoi connaissez-vous de pareilles créatures ? pourquoi m'avez-vous fait pour cette madame de Montdesir une infidélité ? — Bon, vous allez rappeler une querelle oubliée. — Oubliée ! Jamais. De ma vie je n'oublierai que j'ai sottement baisé la main de cette impertinente... qui ose aujourd'hui se prévaloir..... — Vous venez de l'en punir ; vous l'avez défigurée. — J'aurais dû la tuer. — Peu s'en est fallu ; elle est tombée du haut en bas de sa voiture brisée.... — Du haut en bas ! s'écria la comtesse avec beaucoup d'inquiétude. Mon Dieu ! je l'ai peut-être dangereusement blessée ? — Non ; mais....

Ici, pour calmer tout à fait madame de Lignolle, je me hâtai de lui raconter la déconvenue de Justine ; et je vous laisse à penser combien mon récit rapide, mais fidèle, amusa la comtesse, vive dans ses gaîtés comme dans ses fureurs. Je craignais qu'à force de rire, elle ne suffoquât. Je la serrai dans mes bras, croyant que l'heure du raccommodement était venue. Je me trompais ; la

cruelle Eléonore repoussa son amant. — Vous serez toujours, me dit-elle en reprenant sa colère, toujours le plus ingrat des hommes.... Depuis un siècle, je péris d'amour et d'impatience. Cependant c'est à moi qu'il laisse le dessein d'inventer quelques moyens de nous réunir. — Mon amie, c'est inutilement que j'en ai tenté plusieurs. — Enfin, je trouve un expédient favorable, je vole à ce Longchamps qui m'ennuie, j'y vole pour voir Faublas, uniquement pour le voir. Il y vient en effet, mais afin d'avoir l'occasion de faire sa cour à mes deux rivales. — Éléonore, je te jure que non. — Et pour comble de perfidie, le barbare ! il arrange tout cela de manière que moi, dont la jalousie déchire le cœur, je me trouve justement placée entre mes deux mortelles ennemies. — Quoi ! vous prétendez que c'est encore ma faute ? — Oui, tâchez, menteur que vous êtes, tâchez de me persuader que c'est le hasard qui a voulu que la voiture de madame de B*** précédât la mienne. — Éléonore, je t'en donne ma parole d'honneur. — Elle a bien fait de s'en aller, cette madame de B*** ; vous avez bien fait de ne la pas suivre ; je venais de l'entrevoir. Un moment plus tard je vous donnais à tous deux une leçon dont vous vous seriez souvenus. — Mon amie, si pourtant j'y étais venu pour elle, ne l'aurais-je pas suivie ?

Elle réfléchit un instant, et puis aussitôt elle m'embrassa. Mais tout d'un coup : Non ! non ! s'écria-t-elle, je ne suis pas encore convaincue ! C'est donc parce qu'il vous a fallu nécessairement secourir madame de Montdesir, que vous me faites attendre ici depuis près d'une demi-heure ? — Non, mon amie ; j'ai été longtemps retenu par cet importun cavalier. — Que vous parlait avec tant de feu, et que vous paraissiez entendre avec tant de plaisir ? — De plaisir ? Non. — Que vous disait-il donc de si beau ? ce monsieur. — Il m'entretenait de ma sœur. — Il la connaît ? — Oui, c'est un parent.... — Un parent ?.... Mais cette fois je vous crois.... parce que je l'ai bien examiné pour m'assurer si ce n'était pas encore quelque femme

déguisée. Oh ! vous ne m'attraperez plus ! j'y prendrai garde, allez ! — A propos, mon amie, dis-moi, n'as-tu pas vu ta tante à Longchanps ? — Non, je ne voyais que toi. Mais vous, monsieur, vous avez pu faire attention à tous ceux qui vous entouraient. — J'ai fait attention à la marquise, parce qu'il m'a semblé qu'elle me regardait. — Heureusement pour nous, dit la comtesse, elle n'a pas ses yeux de quinze ans. — Éléonore, si pourtant elle m'avait reconnu ? — Oh ! que non ! s'écria-t-elle.... Faublas, ce serait un grand malheur.... mais.... il faut espérer que non.

Déjà la comtesse me parlait d'un ton plus doux, et je l'eus bientôt persuadée de toute mon innocence. Alors elle parut avec transport m'entendre lui répéter cent fois les protestations d'un fidèle amour ; mais je fus non moins affligé que surpris, quand je vis qu'elle en refusait les preuves. Non, non ! disait-elle d'un ton absolu.... Tu pleures, mon ami ! pourquoi donc ? — Parce que vous ne m'aimez plus comme autrefois ! — Davantage ! monsieur. — Autrefois, jamais un refus.... — Oui, lorsque vous n'étiez pas malade....— Tu pleures ! Voyez donc qu'il est enfant !

Et ma très raisonnable maîtresse me fit mettre à ses genoux pour essuyer et baiser mes larmes :

— Faublas, il ne faut pas pleurer, tu me fais de la peine... Écoutez donc, mon ami ; je me souviens du jour que, dans mes bras, vous avez perdu connaissance ; votre maladie vous a encore bien fatigué depuis ; ta convalescence ne fait que commencer ; veux-tu mourir ? dame, vois ; je mourrais aussi.... Là, vraiment, ne serait-ce pas dommage ? tous deux si jeunes et nous aimant si bien. Ah ! je t'en prie, Faublas, ne mourons que le plus tard que nous pourrons, afin de nous adorer le plus longtemps possible. Vous riez, monsieur ! est-ce que j'ai l'air risible ?... quand je parle raison... Eh bien ! voilà que déjà vous recommencez ! Tout ce que je dis et rien, c'est donc la même chose ?.... Finis, Faublas, finis, mon ami....

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi. Je me fâcherai !..... Dam ! écoutez donc. — Mettez-y de votre côté un peu de courage.... Faublas ! mon cher Faublas ! ajouta-t-elle avec abandon, après m'avoir donné le baiser le plus tendre, ce n'est déjà pas pour moi une chose si facile que de résister à mes désirs : s'il faut en même temps triompher des tiens, je ne réponds pas d'en avoir la force.

C'était avec raison qu'elle se défiait d'elle-même, mon adorable Éléonore, puisque, après quelques moments d'un voluptueux combat, après quelques moments d'un plus voluptueux silence, elle me dit avec des soupirs entrecoupés et d'une voix tremblante : — Tu vois bien, mon ami, tu vois bien ce qui vient d'arriver ; eh bien ! en venant ici, j'avais juré que cela ne serait pas. Et tout de suite elle jura que du moins cela ne serait plus. Or, comme je publie sa défaite, il faut avouer ses victoires ; malgré mes efforts à chaque instant renouvelés, je ne pus une seconde fois obtenir de ma délicate maîtresse, qu'elle oubliât ses chastes résolutions.

— Ma charmante amie ! les heures fortunées s'écoulent bien vite, il faut déjà nous séparer. — Déjà ! — Si j'arrivais trop tard, il me deviendrait impossible de faire à M. de Belcour une fable un peu vraisemblable ; mon esclavage... — Un moment ! s'écria-t-elle les larmes aux yeux ; un moment encore ! Faublas, nous nous quittons pour trois jours. — Pour trois jours ! — Demain, je vais au Gâtinais... — Au Gâtinais ! sans moi ! pourquoi donc faire ? — Hélas ! sans toi. C'est ton père... ton père me fera mourir de chagrin.... Cette fête, qu'elle sera triste ! et quand il m'était permis de croire que mon amant l'embellirait de sa présence, je m'en faisais une idée si charmante ! — Éléonore, tes pleurs me font un plaisir trop douloureux. Sèche tes pleurs, attends... que ma bouche... Dis-moi, ma belle amie, dis, quelle est cette fête ? — Être au milieu de mille gens indifférents, et ne pas rencontrer ce qu'on aime ! se voir environnée de monde, quand on voudrait gémir dans un désert. — Dis-moi donc quelle est

cette fête ? — Tous les ans, au jour de Pâques... tous les ans, depuis que j'existe... la rosière a reçu de mes mains... L'année dernière, j'ignorais encore ce que je faisais ; je le sais maintenant ! je le sais !... du moins je flattais ma faiblesse de cette espérance que mon amant serait là pour me consoler, pour me soutenir, si je venais à songer avec quelque frayeur, que moi qui couronne la sagesse, je ne suis pas sage... Hélas ! je le dirai toujours : ce n'est point ma faute ; je ne cesserai de le répéter ; pourquoi m'ont-ils donné ce M. de Lignolle ?... Ce que je dis là te fait de la peine ? Faublas..... Va, rassure-toi je n'ai pas de remords, pas même de regrets... quelquefois seulement... depuis que ton père m'a fait de grands discours.... je me surprends réfléchissant sur les dangers sans nombre... Va, rassure-toi ; tant que tu m'aimeras, ne crains pas que je t'abandonne ; et quand tu ne m'aimeras plus... quand tu ne m'aimeras plus, je trouverai dans mon désespoir ma dernière ressource. Rassure-toi.... tu pleures !... Tiens, mon ami, viens, viens m'embrasser, viens, que nos larmes se confondent. Demain, je pars ; dimanche, la triste fête a lieu ; le lundi, de très bonne heure, tout le monde revient. Je ramène avec ma tante madame de Fonrose, qui nous aime tant; madame de Fonrose, et moi nous concertons quelque heureux stratagème qui puisse te rendre à ton Éléonore dans la soirée, même du lundi.

Quoiqu'il fût déjà tard, quoique la marquise m'attendît, quoique mon père dût s'impatienter de ma longue absence, je répétai cent fois mes adieux à madame de Lignolle, avant de la pouvoir quitter.

Enfin, pourtant, nous trouvâmes assez de forces pour nous séparer, et je courus chez Justine joindre madame de B***.

La marquise avait les yeux rouges, la respiration difficile, la figure très altérée ; elle me vit pourtant avec quelque plaisir m'emparer de sa main, qui fut aussitôt vingt fois baisée. Était-il tout à fait impossible, me dit-elle

avec infiniment de douceur, que vous me fissiez un peu moins attendre ? Puis, sans me donner le temps de lui répondre, affectant de la joie, et me regardant avec complaisance : le voilà tout à fait bien, poursuivit-elle. Croirait-on que ce jeune homme était, il y a douze jours, si dangereusement malade ? Le croiraient-elles, ces femmes qui, tout à l'heure, à Longchamps, s'émerveillaient de lui voir ce teint de lis et de rose, ne se lassaient pas d'admirer son éclat, sa beauté, sa fraîcheur, sa.... Madame de B*** parut se faire violence pour n'en pas dire davantage. Son regard, qui s'était animé, redevint triste, incertain, pensif. D'une voix faible et traînante, elle reprit : — Je ne me serais point avisée d'aller là, si j'avais pensé que vous y dussiez venir ; mais le moyen de deviner? le moyen d'imaginer que vous étiez en état de paraître en public, quand, depuis huit jours, la petite Montdesir attendait vainement l'annonce de votre visite particulière ?.... — Ah ! ne m'accusez point ; je n'ai pu me rendre à votre invitation. Mon père m'a suivi partout ; aujourd'hui même, il était à Longchamps avec moi.... — Ne m'y avez-vous pas vue, à Longchamps, me demanda-t-elle avec une espèce d'inquiétude ? — Oui ; je ne vous ai point saluée, de peur.... Elle m'interrompit avec un cri de joie : J'osais m'en flatter qu'il m'avait bien reconnue, et que c'était seulement par discrétion.... Recevez mes remercîments : je vous reconnais à ce trait-là ; à ce procédé généreusement délicat, je reconnais... l'ami de mon choix. — Ma chère maman, pourquoi donc n'avez-vous fait que paraître à cette promenade magnifique, dont vous étiez le principal ornement ? — Le principal ?... Non... non, je ne le crois pas... Au reste, je ne suis partie qu'à l'instant où j'ai vu la foule se porter autour de vous. — C'est-à-dire, que vous avez pu voir aussi l'accident de Justine ? Un sourire vient effleurer les lèvres de la marquise. — Oui, je l'ai pu voir aussi, son accident, dit-elle. Et d'un ton très sérieux, elle ajouta : — Mais cet accident l'a-t-il assez punie ? Je suis bien aise que vous me disiez

devant elle ce que vous en pensez, c'est pour cela que, si vous ne vous ennuyez pas trop ici, nous l'attendrons.

Nous ne l'attendîmes pas longtemps, car à l'instant même on lui ouvrait son antichambre. Un galant cavalier lui parlait très haut : Ces jeunes gens m'ont accueilli, fêté, caressé. Moi, je ne sais pas résister à des manières obligeantes, aux prévenances des gens qui m'aiment : cependant l'autre gagnait sur moi beaucoup d'avance. Quand j'ai vu cela, je suis revenu à Longchamps tout exprès pour toi, mon enfant ; ta physionomie m'avait frappé. — Est-ce que je me trompe, me dit madame de B*** ; est-ce que ce n'est point ?.... — Vous ne vous trompez pas. A sa voix, comme à ses discours, je crois aussi le reconnaître. — Oh ! c'est lui ! c'est lui ! sauvons-nous ! Il n'y avait pas un moment à perdre ; nous courûmes à la porte qui communiquait chez le bijoutier. Bon Dieu ! s'écria la marquise, qu'ai-je fait de la clé ? Une armoire très haute, mais très étroite, et fort heureusement assez profonde, pratiquée dans une encoignure, à côté de la cheminée, nous offrit un dernier asile. Madame de B*** s'y jeta la première, Vite ! Faublas ! Je n'eus que le temps de m'y précipiter après elle, et de fermer la porte sur nous.

Ils entrèrent dans l'appartement que nous venions de leur abandonner. — Oui, continua-t-il, ta physionomie m'avait frappé ; je mourais d'envie de te parler. — Vous m'aviez donc bien reconnue ? — Tout de suite ! Mais peux-tu me faire une question pareille, à moi, qui sais toutes les figures par cœur ? Ah ! c'est que ce superbe attelage, cette brillante voiture, la grande parure où j'étais, tout cela pouvait bien me rendre méconnaissable. — Aux yeux de tout autre, oui ; mais aux miens ! Tu as donc oublié comme je suis physionomiste ? A propos de ton équipage, quel est, je t'en prie, le magnifique mortel qui se ruine pour toi ? Le chevalier de Faublas, peut-être ? — Eh bien, oui ! un plaisant freluquet !

— Entendez-vous l'impertinente ? — Taisez-vous, me

répondit la marquise.— Pourtant, reprit M. de B***, il me semble que tantôt tu le lorgnais à Longchamps ?— Lui ! ce morveux ! C'était vous que je regardais. — Je te plais donc ? — A qui ne plaisez-vous pas ? — Il est vrai que j'ai la physionomie du monde la plus heureuse, je ne rencontre que des gens qui m'aiment ; encore aujourd'hui, tu as pu voir, à Longchamps, la joie que ma présence leur donnait à tous. Oui, tout le monde paraissait content. — Personne ne l'était plus que moi, je vous assure. — Cependant, ma pauvre petite, il venait de t'arriver une aventure assez désagréable. Quelle est cette femme qui t'a si maltraitée ? — Une petite catin !

— Mais voyez donc cette !....— Taisez-vous, me dit encore de B***. Son mari continua : Elle avait un domestique à livrée. — Bon ! une livrée d'emprunt. — Ton joli phaéton est bien endommagé. — J'en suis d'autant plus fâchée, que c'est le présent d'une dame de mes amies....

A cet endroit de l'intéressant dialogue, la marquise ne put s'empêcher de se récrier tout bas : Une dame de ses amies ! l'insolente ! — Ma belle-maman, est-ce que c'est vous ?.... — Oui. — Eh bien ! permettez qu'à mon tour je vous dise : paix donc !

Cependant pour avoir causé. nous perdîmes quelques-unes des paroles de Justine.... Venir tout exprès d'Angleterre, poursuivit-elle. — Une dame de tes amies ! s'écria le marquis. Diantre, il faut que tu aies de grandes complaisances pour cette dame-là ? — Je vous en réponds. — Mais, mon ange, entendons-nous. Je ne me soucierais pas d'une maîtresse qui aimerait les femmes. — Quoi ! vous imaginez ?...... Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! Tenez, je vais vous dire : c'est une dame... comme il faut... du haut parage.... elle est gênée chez elle... — J'entends ! j'entends ! c'est encore un benêt de mari qu'on attrape..... — Ou qu'on attrapera, M. le marquis — Mon Dieu ! que ces maris sont bons !... de sorte que tu lui prêtes cette chambre à coucher pour... —Non, oh ! non ! il ne se passe entre eux rien de malhonnête, j'en suis sûre.

— L'intrigue ne fait donc que commencer ? — Au contraire, elle est ancienne... C'est une histoire que cela, M. le marquis ! — Conte ! conte ! le récit des tours que ces imbéciles maris se laissent faire, m'amuse toujours infiniment. Conte ! — La dame a eu le jeune homme autrefois ; mais il l'a quittée pour une autre : elle ne se soucie point de le partager, et veut le ravoir.

Ici, la marquise murmura : L'effrontée menteuse ! — O ma belle maman ! taisez-vous donc ! et je risquai de lui donner à petit bruit un baiser qu'elle ne put s'empêcher de recevoir. Cependant nous avions encore perdu quelques mots.

Justement, disait madame de Montdesir, elle ne lui permet rien encore : mais le moment approche où elle lui permettra tout. — Tu es donc entièrement dans la confidence ? — Non ; c'est une femme trop méfiante et trop adroite, elle ne me dit presque rien ; mais je vois bien par sa conduite... De quoi riez-vous ? — De la mine que ces amoureux-là doivent faire, quand ils sont ensemble. Moi ! qui suis physionomiste, je donnerais... cent louis ! pour étudier alors le jeu de leurs figures.... Parbleu, tu devrais quelque jour me procurer ce plaisir-là. — A vous ? — A moi. — Impossible ! M. le marquis. — Pourquoi ? je me cacherais quelque part. — Impossible, vous dis-je. — Tiens, quand je devrais me tapir sous ton lit. — Sous mon lit? vous ne pourriez apercevoir que leurs jambes. — Tu as raison. Eh bien ! dans une armoire. Tu as des armoires ici ? — Vous le voyez que j'en ai.

La conversation prenait un tour vraiment effrayant ; il s'en fallait bien que je fusse à mon aise, et je sentais la marquise trembler.

— Attends ! s'écria le marquis...

Il alla très heureusement à celle qui était de l'autre côté de la cheminée ; et quand il en eut ouvert la porte : Voilà précisément ce qu'il me faut, dit-il. Un homme un peu puissant n'y tiendrait point ; moi, je n'y serai pas trop mal. Et, vois-tu, par le petit trou de la serrure je

contemplerais les acteurs tout à mon aise. Allons, Justine, laisse-toi fléchir ; je paierai bien ta complaisance, et je garderai le secret. — D'honneur, si la chose n'était pas entièrement impraticable, je le voudrais pour la rareté du fait. — La dame est-elle jolie ? — Bon ! comme ça, pas trop mal ; mais elle se croit.... superbe ! — C'est l'usage. Et le galant ? — Oh ! charmant, lui ! charmant ! — Mieux que le chevalier de Faublas ? — Mieux ? non mais tout aussi bien, en vérité. — Sais-tu que je suis jaloux du chevalier ? — Comment jaloux ? vous croyez encore que madame la marquise ?.... Non, non. Mais toi, mon enfant... — Moi ! ah ! vous avez tort. — Autrefois cependant.... — Autrefois. je n'avais pas des goûts solides. Pourtant je me suis toujours senti de l'inclination pour vous, monsieur le marquis. — Ah ! je le crois bien. Je te dis, ma figure !... elle produit cet effet-là sur toutes les femmes. — Oui, la vôtre, par exemple, vous adore. — M'adore ! Tu as dit le mot... Sais-tu bien une chose ? c'est qu'à la longue rien ne devient plus fatigant que ces adorations-là. Madame de B*** peut passer pour belle, à la bonne heure ; mais toujours la même femme ! toujours ! D'ailleurs, avec toute sa tendresse, la marquise est froide sur l'article ; et moi, je ne connais que cela de bon en amour : Ma foi, je suis jeune, j'ai besoin d'amusements, de distractions... Mon enfant, je soupe avec toi. — Vous soupez ? — Oui, je soupe. Toujours je soupe, tu dois t'en souvenir... et je couche, ma reine. — Ici, monsieur le marquis ? — Pas ailleurs, je t'assure.

Nous entendîmes une bourse tomber sur la cheminée. Tout à l'heure nous passerons dans la salle à manger, dit Justine. — Pourquoi donc la salle à manger ? Restons ici ; nous sommes si bien ; fais apporter une volaille. Va, mon ange ; avant et même pendant le souper, nous pourrons avoir mille choses intéressantes à nous communiquer.

Madame de Montdesir sonna son jockey : Vite ! qu'on apporte deux couverts, et qu'on ne laisse entrer personne.

—Et nous, ma belle-maman, nous allons donc, de notre côté, souper et coucher dans cette armoire ? — Ah ! mon ami, me répondit-elle, mon ami ! je suis encore tremblante de la peur qu'il m'a faite.

Maintenant que j'y réfléchis, je me demande pourquoi je craignais de passer toute la nuit dans cette armoire, où je devais me trouver si bien ? Je vous ai dit qu'en largeur, elle ne nous eût pas contenus ; et puisqu'il fallait que nous nous tinssions, la marquise et moi, l'un sur l'autre serrés dans sa profondeur, n'eût-il pas été trop extraordinaire que je tournasse impoliment le dos à madame de B*** ? Je m'étais donc placé dans le sens contraire. Aussi, dans cette posture infiniment douce, mes lèvres sans cesse effleuraient les siennes, ma poitrine reposait sur son sein ; je pouvais compter les battements de son cœur ; nous nous touchions de la tête aux pieds. Quel homme, fût-il né dans les antres froids de la Sibérie, des embrassements d'un couple glacé ; l'eût-on, sous un froc chastement absurde, élevé dans la haine de l'amour et dans la terreur des femmes ; l'eût-on constamment nourri de végétaux sans chaleur et sans sucs, constamment abreuvé des plus rafraîchissantes émulsions ; quel homme, aux attraits tout-puissants d'une tentation pressante autant que celle qui m'agitait, n'eût pas senti son cœur s'émouvoir, tous ses esprits fermenter, et tout son sang bouillir ? Le mien brûlait mes veines ; et vous-même, ô madame de B*** ! vous-même... Ah ! quelle vertu n'eût pas succombé !

Mes premières caresses pourtant lui causèrent une surprise mêlée d'effroi. Faublas, est-il possible ! y songez-vous ?... Monsieur ! monsieur !

Le marquis, plus promptement heureux que moi dans ses amours, me força, par le succès rapide de ses entreprises, à suspendre la vivacité des miennes. Il se faisait alors dans l'appartement un silence qui nous eût trahis, si j'avais osé me permettre le moindre mouvement : Ma belle-maman, il me semble que votre mari vous fait une

infidélité! — Que m'importe! dit-elle Ah! pourvu que mon ami conserve pour moi quelque respect, pourvu qu'il n'abuse pas de ma situation vraiment chagrinante, que m'importe le reste !

Leurs exercices et nos confidences furent à la fois interrompus par le retour du petit domestique : il apportait la table ; nous entendîmes qu'elle fut placée assez près de notre armoire. Dès que le souper fut servi, madame de Montdesir renvoya son jockey. — Nous voilà libres, dit-elle à M. de B***, causons. Je suis, monsieur le marquis, charmée de vous appartenir. C'est une bonne fortune que je désirais trop, pour qu'elle ne m'arrivât pas ; mais pourquoi m'est-elle arrivée si tard ? par quel hasard n'avez-vous fait aucune attention à moi, pendant que je demeurais chez vous ? — Ah ! dans la maison de ma femme ! — Bon.... Tenez, soyez vrai, tous les hommes sont comme cela : vous m'aimez maintenant, parce que je suis quelque chose. — Tu badines ! est-ce que je ne le voyais pas bien dans ta physionomie que tu serais quelque chose ?... car elle est heureuse ta physionomie... un peu gâtée, ce soir ! Ce coup de fouet t'a marquée ; mais pour un connaisseur, c'est une bagatelle ; le fond des traits reste toujours... Justine, je t'assure que de tout temps j'ai vu sur ta mine que tu ferais fortune ; chez moi, je me suis dit cent fois en te regardant : Je remarque dans l'air de cette fille-là je ne sais quoi qui finira par me plaire quelque jour. — Cependant, quand, il y a six mois, vous m'avez chassée? — J'étais en colère. On me voulait faire croire que ma femme... — A propos, je suis bien curieuse de savoir de quelle manière vous avez découvert son innocence, car elle est innocente. — N'est-il pas vrai qu'elle l'est ? — Moi ! j'en suis sûre, je vous l'ai toujours soutenu, souvenez-vous-en. — Oui. — Mais je voudrais savoir de vous-même comment vous en avez acquis les preuves ? — Vraiment ! il a bien fallu que madame de B*** me donnât les éclaircissements nécessaires. Tiens, écoute.

Ce que le marquis allait dire devait, à tous égards, exciter ma vive curiosité ; je redoublai d'attention.

Écoute : d'abord M. du Portail n'a pas d'enfant, c'est la vérité. Son nom ? Mademoiselle de Faublas ? qui est une petite personne fort éveillée, l'avait pris pour aller au bal avec cet habit d'amazone. C'est bien avec mademoiselle de Faublas que la marquise a fait connaissance ; c'est bien mademoiselle de Faublas qui a couché dans le lit de ma femme. Toi, d'abord, comme tu me l'as cent fois répété dans le temps, tu en sais quelque chose.... — Certainement, je l'ai déshabillée ! — Bon ! d'ailleurs, il était horrible à moi de supposer que la marquise eût pu tout d'un coup se jeter à la tête d'un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Mais, tiens, que je t'apprenne une circonstance que je me suis rappelée depuis, et dont je me garderai bien d'instruire madame de B***. Ma figure avait produit sur la jeune personne son effet ordinaire ; la vive demoiselle m'avait à peu près permis de venir pendant la nuit lui faire une visite. A tâtons je suis entré dans l'appartement de ma femme ; à tâtons j'ai promené librement ma main sur la gorge de la jeune fille.... Et que diable ! un garçon n'a pas la poitrine faite comme ça !.... Tu ris ? — Oui, je ris, parce que..... parce que je pense que madame... dans ce moment-là pouvait sentir votre main.... car elle était couchée là tout auprès, madame. — Oh ! madame était endormie ; malheureusement le bruit l'a trop tôt réveillée....— Ah ! ah ! de sorte que, tout au contraire, c'est à côté de l'enfant qui dormait peut-être encore... — Qui dormait, oui.— C'est à côté d'elle que vous avez embrassé votre femme. — Justement, ma reine. Il n'était pas à présumer que je fusse venu là pour rien ; c'eût été d'ailleurs faire une espèce d'insulte à la marquise, que de m'en aller sans avoir rempli le devoir conjugal. — Je suis pourtant bien étonnée que madame vous ait permis cela dans un moment pareil. Vous conviendrez que la décence... — La marquise, cette nuit-là, ne demandait pas mieux, parce que...

Ma belle amie, je suis témoin qu'il ment. — Faublas! Faublas! plaignez-moi.

.... La jalouse marquise, disait M. de B***, quand je lui rendis mon attention. — Il est vrai qu'elle est jalouse, cela fait trembler..... M. le marquis, voilà déjà deux bonnes preuves que c'était mademoiselle de Faublas. Mais n'en auriez-vous pas encore quelque autre ? — Assurément. Celle-là je ne m'en souvenais plus; c'est madame de B*** qui me l'a rappelée. Le lendemain, nous reconduisîmes la prétendue mademoiselle du Portail : elle fut obligée de nous mener chez son père supposé : mais nous y trouvâmes son véritable père qui la traita comme on traite une demoiselle dont la conduite n'est pas tout à fait bonne. Or, je le connais maintenant, ce baron de Faublas; j'ai eu deux fois l'occasion d'examiner son caractère et sa physionomie : c'est un homme vif, emporté, quelquefois brutal, un homme incapable de ménagements. Si c'eût été le jeune homme que nous eussions ramené déguisé de la sorte, il se fût écrié comme chez ce commissaire : C'est mon fils! — Ainsi donc ce fut mademoiselle du Portail qui vint le soir en habit d'amazone; et le lendemain... — Le lendemain? non; ce fut son frère. — Son frère... je le sais bien. — Mais vous a-t-on dit pourquoi? — Parce que M. de Rosambert le pressa de faire cette mauvaise plaisanterie. M. de Rosambert avait ses motifs; il était amoureux de ma femme, et furieux de n'essuyer que des mépris; il voulut se venger. Il envoya donc chez la marquise le chevalier, revêtu des habits de sa sœur; et, profitant de la circonstance, il vint le soir faire une scène à ma femme, une scène affreuse, qui la pouvait étrangement compromettre, une scéne.... Je ne me souviens pas des détails; car, moi, je n'ai de la mémoire que pour les physionomies... Mais la marquise m'a beaucoup aidé, et je me rappelais en général que la scène était horrible... Ce procédé de Rosambert me paraît infâme, aussi je ne reverrai monsieur le comte de ma vie, ou si je le vois.... tiens, Justine, sur un mot, je me sens

disposé à me couper la gorge avec lui. — Ne vous en avisez pas, vous feriez mourir votre amante d'inquiétude. — Mon amante, c'est... — C'est moi. — Bien! ma petite, fort bien ce que tu dis là. — Monsieur le marquis, apprenez-moi donc aussi... Pardon si je vous fais tant de questions. Vous devez sentir que je suis enchantée de vous voir entièrement revenu sur le compte de madame, et surtout sur le mien, car vous vous imaginiez que je vous faisais une foule de mensonges... — Mademoiselle de Faublas, que devint-elle? — Mademoiselle de Faublas! elle commença par se lier intimement avec M. de Rosambert et puis avec d'autres. Elle donna des rendez-vous à celui-ci, des rendez-vous à celui-là. J'en suis sûr. J'ai trouvé une lettre qu'elle avait laissée dans un endroit fort suspect, et elle-même, la jeune personne, je l'ai rencontrée en partie fine aux environs du bois de Boulogne. Il est arrivé de tout cela ce qui arrive, un enfant. — Un enfant? — Un enfant, j'en suis sûr encore. Je l'ai vue... grosse... je l'ai vue grosse, la taille déjà rondelette, et la physionomie d'une femme... Que diable, je m'y connais. Elle se cachait alors, sous le nom de madame Ducange, dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Malgré ces précautions, le père n'a pas pu ignorer plus longtemps les déportements de sa fille; il a assemblé les parents. Les parents, pour sauver du moins l'honneur de la famille, ont décidé qu'il fallait que le frère, de temps en temps, parût en public avec des habits de femme, et qu'ils en prendraient occasion de répandre partout que c'était le chevalier de Faublas, et non pas sa sœur, qui avait couru les bals sous divers travestissements. M. du Portail a bien voulu se prêter à cet arrangement. De cette manière, on a dépaysé les médisants, excepté Rosambert et deux ou trois jeunes gens de par le monde, à qui l'on ne persuadera jamais que la demoiselle était garçon. Mais ce qu'il y a de vraiment affreux dans cette affaire, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, c'est qu'ils ont fait, je crois, avorter la jeune personne! ou bien ce serait donc quelque

accident qui l'aurait fait accoucher avant le terme. Au moins je sais qu'ils se sont hâtés de la faire voir dans toutes les promenades. Le jour que je la rencontrai aux Tuileries, elle était maigre, pâle, fatiguée... Regarde pourtant combien d'accidents se sont réunis pour mettre, ce jour-là, mes connaissances physionomiques en défaut ! Je trouve la demoiselle fort changée ; je lui fais tout bas mon compliment de condoléance. Le père, qui est derrière moi, m'entend ; désespéré de ce que je suis dans le secret, il entre en fureur. Le jeune homme arrive ; et comme je vois pour la première fois le frère à côté de la sœur, je suis frappé de leur extrême ressemblance. Cependant le chevalier appelle le baron son père : le père crie que M. du Portail n'a pas d'enfants. M. du Portail me fait le mensonge auquel il s'est engagé ; il m'affirme que c'est le chevalier qui a toujours mis le maudit habit d'amazone. Moi, tout étourdi de tant de quiproquos, très chatouilleux sur l'honneur, je perds la tête, je m'emporte, j'en crois leurs discours plus que mes yeux, j'accuse ma femme... et qui plus est, la science physionomique de m'avoir à la fois trompé. Je vais comme un enragé défier le chevalier.... qui n'a pas eu la marquise, puisqu'il la connaît à peine... qui ne l'a point eue, qui ne l'aura jamais, ni lui, ni d'autres... Cependant le jeune homme, intéressé à soutenir la querelle, qui devient celle de toute la famille, ne s'explique point. Il accepte fièrement, et le lendemain..

Le marquis ne cessa pas de parler ; mais ayant appris de lui ce que j'étais si curieux de savoir, je cessai de l'écouter. Un intérêt plus pressant me commandait une occupation plus douce. Madame de B***, dans une posture assez peu favorable à l'attaque, mais du moins incommode pour la défense, retenue d'ailleurs par la crainte d'être entendue, n'osait risquer de grands mouvements, et ne pouvait opposer à mes efforts, rapidement multipliés, qu'une bien courte résistance. Aussi, lorsque après quelques minutes, son mari, transporté d'aise, répéta : *Le*

chevalier ne l'a jamais eue, et il ne l'aura jamais, ni lui, ni d'autres ; quand il le répéta, peu s'en fallait que je ne l'eusse. La marquise elle-même parut s'avouer ma prochaine victoire, puisqu'elle prit le ton doucement suppliant d'une femme qui ne veut que retarder sa défaite : Un moment ! dit-elle ; mon ami, je ne vous demande qu'un moment !... Faublas, je vous avais jugé capable de plus de générosité. — Ma belle-maman, c'est de l'héroïsme qu'il faudrait. — Cruel ! me refuserez-vous un moment ?.... Faublas, mon ami, que je sache du moins si le danger n'est point extrême... voudriez-vous m'exposer ?... que je sache s'ils ne peuvent pas, au moindre bruit, venir à nous... Où sont-ils ? — Ils soupent. — Assurez-vous-en. — Le moyen ? — Regardez. — Par où ? — Mais ! par le trou de la serrure. — Cela n'est pas facile, je ne puis me baisser. — Tâchez. — Ils sont à table. — Comment placés ? — Justine en face. — De cette armoire . — Oui. — Et le marquis ? — Nous tourne le dos.

A peine ai-je dit, que, prompte comme l'éclair, la marquise, en se dégageant de mes bras, pousse notre porte avec violence , se précipite hors de l'armoire , s'élance vers la table, la renverse, et... je ne vois plus rien. La porte a été rejetée sur moi, les bougies viennent de s'éteindre; mais tout stupéfait que je suis, comme il me reste encore des oreilles, je puis entendre le bruit de cinq ou six soufflets, très lestement donnés ; je puis entendre madame de B***, d'un ton ferme, parler ainsi : Il vous sied bien, petite créature que j'ai tirée de la lie du peuple et de la misère, qui, sans moi, garderiez encore les troupeaux de votre village, et que je puis d'un mot renvoyer sur votre fumier ; il vous sied bien d'oublier le profond respect que vous devez à votre bienfaitrice, et de faire de sa conduite privée l'objet de vos secrets entretiens, de votre impertinente curiosité, de vos insolentes remarques. Je vous trouve surtout bien osée d'entraîner mon mari dans de libertines orgies... Et vous, monsieur, voilà donc

le prix dont vous payez mon attachement sans bornes! Je me doutais bien que quelques projets de conquête vous conduisaient à Longchamps! je vous ai fait suivre... on vous a vu, je vous ai vu moi-même aller, sans pudeur, grossir le honteux cortège d'une courtisane, et, dans la foule de ses amants, briguer l'honneur du mouchoir : on vous a vu longtemps entretenir un jeune homme, à qui, par ménagement pour moi, vous ne deviez jamais parler en public, ni même en particulier ; on vous a vu revenir consoler cette nymphe du trop petit malheur que son impudence venait de lui attirer, puis enfin vous disposer à la ramener en triomphe chez elle... Mademoiselle, quiconque fait métier de se vendre au premier venu, doit s'attendre à n'avoir que des valets que le premier venu peut corrompre; j'ai fait généreusement payer les vôtres; ils n'ont pas refusé d'indiquer votre demeure, et c'est l'un d'eux qui m'a cachée dans cette chambre où je tremblais... monsieur, de vous voir arriver bientôt avec votre amante. Mais, quoi qu'il dût m'en coûter, j'avais cette fois bien résolu d'acquérir enfin la preuve certaine de vos infidélités journalières : je m'étais même promis de ne sortir de ma prison que pour surprendre au lit mon indigne rivale et mon perfide époux. Je n'ai pas eu la patience d'attendre si longtemps; vous m'en avez d'ailleurs épargné la peine; je ne dois pas m'en étonner. Cette jolie personne est si digne de tous vos empressements... Cependant rassurez-vous ; je ne m'emporterai plus ni contre vous ni contre elle : déjà même je me repens des violences dont un premier mouvement m'a tout à l'heure rendue coupable envers cette fille. A l'avenir, je saurai conserver, en de pareilles rencontres, plus de tranquillité ; ou plutôt cette scène, je vous le promets, sera la dernière que se permettra la *jalouse marquise*; et pour continuer à me servir de vos expressions tout à fait obligeantes, *mes adorations ne vous fatigueront plus*. Au reste, puisque à présent je n'ignore pas que c'était le seul désir de ne point m'insulter qui vous déterminat à m'honorer quelquefois de ce qu'il

vous plait nommer *le devoir conjugal*, je ne suis point obligée de vous répéter complaisamment ce que je vous ai dit mille fois avec trop de modération, que c'était la chose du monde qui m'était la plus indifférente. Il est bon de vous déclarer que je me suis vraiment immolée chaque fois qu'il m'a fallu le remplir, ce devoir ; il est bon de vous déclarer qu'à compter de ce moment-ci, je m'en crois entièrement dispensée. Peu m'importe qu'un tyrannique usage interdise au sexe le plus faible cette malheureuse et dernière ressource contre les crimes du plus fort. Je ne reconnais de lois que celles qui sont justes et de lois justes que celles qui comportent l'égalité. Il est trop affreux que les perfidies nombreuses de l'époux soient applaudies, lorsqu'une seule faiblesse de l'épouse la déshonore ; il est trop affreux que moi, qu'on eût condamnée à périr de douleur au fond de quelque retraite ignominieuse, parce que j'aurais idolâtré l'amant le plus digne de mon choix, on m'oblige à recevoir dans mes bras mon indigne mari sortant des bras d'une prostituée. Je jure qu'il n'en sera rien. Monsieur le marquis, souvenez-vous du jour que de vaines rumeurs et vos odieux soupçons m'accusaient ! Si je ne m'étais justifiée mal ou bien ! mal ou bien, répéta-t-elle avec beaucoup de force; si je ne m'étais justifiée, si j n'étais parvenue à vous convaincre de mon innocence, vous alliez user de vos droits, des droits du plus fort. Déjà vous m'annonciez que nos nœuds étaient rompus, qu'une éternelle prison m'allait renfermer. Eh bien! monsieur, alors pour aujourd'hui vous prononciez contre vous-même non pas l'arrêt de votre captivité, il n'y a pas de couvent pour les hommes en pareil cas, mais l'arrêt de notre séparation. Vous venez de le signer ici, tout à l'heure, là, sur le sopha de Justine. Madame de B*** vous le proteste, et madame de B***, vous devez le savoir, n'est pas femme à varier dans ses résolutions. Je vivrai célibataire, mais je vivrai libre; je ne serai plus le bien, l'esclave, le meuble de personne ; je n'appartiendrai qu'à moi. Vous cependant, monsieur le marquis, encore un peu plus heu-

reux qu'auparavant, vous, aurez sans aucune contrainte, cent maîtresses si bon vous semble, toutes les femmes à qui vous plairez, toutes les filles qui vous plairont... excepté celle-ci pourtant. Je ne veux pas que celle-ci profite de vos largesses, et c'est là mon unique vengeance. Je l'avertis, que, s'il lui arrive seulement une fois de vous recevoir chez elle, je la fais impitoyablement enlever... Mademoiselle, je vous cause un tort que vous croyez irréparable, n'est-ce pas ? mais consolez-vous, ajouta-t-elle d'un ton qui dut faire sentir à Justine le véritable sens de cet équivoque discours : soyez toujours charmante.... adroite... fidèle.. d'autres personnes plus riches ou plus généreuses vous dédommageront.... quant à la fortune.... de la perte de monsieur le marquis. D'autres, croyez-moi, vous récompenseront amplement de cet indispensable sacrifice.... Monsieur, je me flatte que vous voulez bien me donner la main pour descendre et rentrer à l'hôtel avec moi.

Oui, je vous comprends, madame la marquise, s'écria Justine, qui, revenant de reconduire jusque dans son antichambre le marquis et sa femme, se croyait seule ; je vous comprends, vous me dédommagerez de ce sacrifice à la bonne heure : mes affaires n'en iront que mieux, parce que je pourrai conserver M. de Valbrun....

Pendant que madame de Montdesir se parlait, je restais dans cette armoire, j'y restais confondu de tout ce qui venait de se passer, de tout ce que je venais d'entendre, Justine cependant se mit à rire de toutes ses forces : Ils sont loin, s'écria t-elle, ne nous gênons plus... J'étouffais... Ah ! la bonne scène ! ... quand verrai-je le chevalier, pour lui raconter cette... ah ! la bonne scène !... comment diable aurais-je deviné que cette femme était ici... dans cette armoire !...

Elle l'ouvrit et m'y trouva.

— Tiens ! et l'autre aussi !... mon Dieu, mon Dieu !... j'ensuffoquerai ... elle me paraissait bonne cette scène, la voilà bien meilleure !.... quoi ! monsieur le chevalier, vous en étiez !.... quoi ! nous faisions la partie carrée !

le marquis ne m'aimait que par représailles ! en effet, depuis une heure que vous êtes dans cette armoire, côte à côte, face à face !.... Monsieur le chevalier, vous l'avez eue ? vous n'avez pas laissé échapper une si belle occasion de reprendre vos droits ? — Justine, ne m'en parle pas : tu me vois encore étonné de sa présence d'esprit, de son heureuse hardiesse ; c'est par une ruse diabolique, une ruse de femme, qu'elle m'a arraché la victoire, la victoire que je croyais sûre. — J'en suis vraiment fâchée, c'eût été plus drôle. Pourtant ça ne l'est pas mal ; moi qui faisais causer ce mari, comme si sa femme eût été à mille lieues de nous ; comme si j'avais deviné que vous, monsieur de Faublas, vous en étiez tout près. Savez-vous que je lui ai fait dire d'excellentes choses ; et ce n'est pas non plus trop mauvais ce que je lui ai fait faire... là... presque sous les yeux de sa femme... une vengeance du ciel ! car c'est aussi sous les yeux de son mari que la vertueuse dame vous a jadis... *idolâtré !* Comme tout à l'heure elle le donnait si plaisamment à comprendre au marquis ! Ah! c'est une maîtresse femme ! elle lui a fait là de furieuses déclarations ! il a entendu des vérités dures. Le pauvre homme ! elle ne lui a pas laissé le temps de se reconnaître. Je voudrais que vous eussiez vu comme moi la figure qu'il faisait : les sourcils en l'air, la bouche béante, les yeux hébétés : je gagerais qu'il arrivera chez lui avant d'avoir retrouvé la force de répondre un mot... Ce qui me fait dans tout ceci un sensible plaisir, ajouta madame de Montdesir, en pesant dans chacune de ses mains une bourse pleine d'or, c'est que je vais m'enrichir, si cela continue : le mari me paie pour me caresser, et la femme pour me battre. — Comment ? — Oui, celle-là je l'ai gagnée sur mon sopha ; celle-ci c'est madame la marquise qui, tout à l'heure, avant que les bougies fussent rallumées, me l'a donnée très adroitement d'une main, tandis que de l'autre elle m'appliquait sur la joue ces petits soufflets qui m'ont fait plus de peur que de mal. Monsieur le chevalier, si du moins votre comtesse payait

ainsi les coups qu'elle donne. — Justine, ne me parlez jamais de la comtesse, et tâchez plutôt, si vous voulez que nous soyons amis... — Je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi, interrompit-elle en se jetant à mon cou. Tenez, en voulez vous des preuves ? restez ici ; aussi bien je ne devais pas coucher seule cette nuit, et je croirai, sans compliment, avoir gagné beaucoup au change. — Justine, je pense qu'ils sont maintenant assez loin pour que je puisse descendre sans danger. Bonsoir. — Quoi ! vraiment ! qu'est devenu l'amour que vous aviez pour moi? — Il y a plusieurs jours qu'il est parti, cet amour-là, ma petite. — Ah ! tâchez donc que ça revienne quelque matin, dit-elle négligemment en se regardant au miroir ; et si ça revient, revenez avec, vous serez toujours bien reçu... Mais avant de partir, mangez du moins un morceau. — Un morceau ? il est vrai que je meurs de faim.... Mais non, il est déjà trop tard ; mon père doit être dans l'inquiétude : adieu, madame de Montdesir.

Dès que je parus à la porte de l'hôtel, le suisse cria : Le voilà! Le voilà ! cria Jasmin sur l'escalier. N'est-il pas blessé? demanda le baron, qui accourut vers moi. — Non, mon père ; vous m'avez donc vu dans la foule avec le marquis de B*** ? — Eh oui, je vous ai vu ; j'ai fait de vains efforts pour m'ouvrir un passage jusqu'à vous ; depuis trois grandes heures que je suis revenu, je meurs d'inquiétude. Que vous est-il donc arrivé ? comment votre ennemi vous a-t-il si longtemps retenu ? — Le voici : quand nous avons pu nous dérober aux brouhahas de la multitude, nous étions tous les deux fort échauffés... — Vous l'avez tué? — Non, mon père, mais il m'a forcé... — Encore une fâcheuse affaire, encore un duel. — Mais point du tout, mon père, écoutez donc la fin : il m'a forcé de le suivre jusqu'à Saint-Cloud, chez un ami qu'il a dans cet endroit-là, et d'y prendre de rafraîchissements... — Des rafraîchissements ! — Oui, mon père ; M. de B*** n'a qu'un chagrin, c'est de m'avoir fait une mauvaise querelle; il ne s'en console pas ; il m'en a demandé vingt fois par-

don; il m'aime, il vous honore ; je suis chargé de vous assurer de toute son estime.

Mon père, à ces mots, essaya de garder son sérieux ; mais, n'y pouvant réussir, il me tourna le dos. Madame de Fonrose, qui n'avait pas les mêmes raisons de se contraindre, s'en donna de tout son cœur. Ses coups d'œil pourtant m'annoncèrent qu'elle comprenait où j'avais été prendre des rafraîchissements. La baronne, quand elle eut bien ri, prit congé de nous. Je vous quitte de bonne heure, nous dit-elle, parce qu'il faut demain me lever de grand matin pour aller au château de la petite comtesse.

Je ne sais pas si madame de Fonrose fut plus matinale que madame de B***; mais avant sept heures, un billet de Justine m'éveilla.

« Monsieur le chevalier,

» M. le comte de Florville est chez moi ; je vous écris » sous sa dictée. Il est très fâché que des soins plus pres» sants l'aient empêché de me dire hier, en votre présence » même, ce qu'il pense de ma conduite envers madame » la comtesse. Il faut qu'une fille de mon espèce ait vrai» ment perdu la tête pour avoir eu l'insolente audace de » faire un outrage public à une femme de son rang. Ma » folle impudence aurait pu compromettre aussi M. de » Florville, parce que, si vous le connaissiez moins, vous, » monsieur le chevalier, vous l'auriez peut-être soup» çonné d'avoir eu quelque part à cet odieux procédé. » Cependant, M. le vicomte, quant à lui, me fait grâce ; » mais il doute que vous soyez disposé à la même indul» gence pour moi et il m'annonce que si vous ne me par» donnez pas, la petite protection de M. de Valbrun et » d'autres considérations pourtant plus puissantes, ne » m'empêcheront point d'aller coucher ce soir à... M. de » Florville veut permettre que je n'aie pas l'humiliation » d'écrire ce mot-là.

» Je suis avec repentir, avec crainte, et respect, etc.

« MONTDESIR. »

« Présente mes hommages respectueux à monsieur le
» vicomte, ma pauvre enfant, assure-le de toute ma recon-
» naissance ; mais dis-lui bien qu'il s'inquiète mal à pro-
» pos, que jamais il ne pourrait venir à l'esprit qu'il fût
» capable d'employer des moyens comme ceux d'hier, et
» une fille telle que toi pour chagriner madame la com-
» tesse. Tu ne manqueras pas d'ajouter que je te pardonne,
» à la triple considération du coup de fouet, de la chute et
» des soufflets d'hier. Et sur tout cela, porte-toi bien, ma
» petite. »

Cependant, au milieu des événements extraordinaires qui semblaient tout exprès se précipiter, afin d'assurer ma convalescence en m'étourdissant sur ma situation, un moment de repos me fut donné pour me recueillir ; et ce moment, ma Sophie l'occupa tout entier. Libre et tranquille, j'appelai ma Sophie : ô mon épouse, non moins chérie et toujours plus regrettée, quand viendras-tu par ta présence diminuer et détruire les vives impressions que produisent sur l'esprit et dans le cœur de ton jeune mari, trop faible contre tant d'épreuves, la tendresse et les charmes de tes rivales? Mais que dis-je ! de tes rivales? Sophie, tu n'en as vraiment qu'une ; celle-là, je ne puis faire autrement que de l'adorer ! et du moins, du moins je ne lui donnerai pas de compagnes.

Mais que peut un mortel contre la destinée ? Mon génie persécuteur, à l'instant même où je formais les plus belles résolutions, se préparait à m'imposer la loi de plusieurs infidélités nouvelles, de plusieurs infidélités dont on verra qu'il serait trop injuste de m'imputer tout le crime.

Madame de Fonrose, que je croyais déjà bien loin, vint à midi nous annoncer qu'une indisposition légère l'ayant retenue à la ville, elle venait dîner avec nous; et tout de suite on fit la partie d'aller, en sortant de table, se promener aux Tuileries. Je refusai d'en être. Avant le dîner, madame de Fonrose, que mon père laissa quelques instants seule avec moi me dit : Vous avez bien fait de ne pas vouloir venir avec nous ; sautez de joie, ce soir vous verrez ma-

dame de Lignolle. — Il n'est pas possible ! — Écoutez, et remerciez votre amie : ce matin, comme j'étais à ma toilette, il m'est venu dans la tête une idée lumineuse : j'ai couru chez la comtesse pour lui en faire part ; mais toujours trop prompte, elle était déjà partie. Je me suis tout à coup rejetée sur la vieille tante : j'ai dit à madame d'Armincour que mademoiselle de Brumont venant d'obtenir seulement tout à l'heure l'inattendue permission d'aller au Gâtinais, m'envoyait prier madame la marquise de vouloir bien retarder son départ de quelques heures, pour lui donner une place dans sa voiture. — Dans la sienne ! et pourquoi pas dans la vôtre ? — Belle demande! parce que je me sacrifie, moi ! Pour que vous puissiez aller à la campagne, il ne faut pas que j'y aille. Après le concert, j'emmène votre père chez moi, et j'ai, pour l'y retenir toute la nuit, un moyen que je vous laisserai deviner, jeune homme ? le baron fera d'autant moins de difficulté, qu'étant instruit de l'éloignement de madame de Lignolle il ne pourra m'alléguer le danger de vous laisser maître de vos actions. M. de Belcourt restera, je vous le promets; je m'engage même à le garder toute la journée de demain. Demain, je ferai si bien qu'il ne rentrera qu'à minuit ; arrangez-vous pour être, à tout hasard, de retour avant neuf heures ; vous le pouvez. Aussitôt après le dîner, que j'ai déjà demandé qu'on voulût bien faire avancer ; dès que votre père et moi seront partis, *Agathe* va venir vous coiffer et vous habiller. Tout de suite, dans une voiture de place, vous vous rendrez chez madame d'Armincour... Ne perdez pas son adresse..... — Eh ! ne craignez rien ! — Il sera peut-être six heures quand vous partirez ; vous arriverez encore assez tôt pour passer une bonne nuit avec la comtesse. Le matin, vous serez à cette fête à côté de madame de Lignolle... qui aura sans doute les yeux un peu battus et plus envie de dormir que de faire les honneurs de chez elle... Mais enfin il n'y a pas de plaisir sans inconvénient; je vois d'ici que sa petite figure pâlie, fatiguée, vous paraîtra plus intéressante. Mais patience !

vous aussi, vous aurez votre châtiment; car un amant comme Faublas a toujours faim. Monsieur! il faudra cependant laisser le grand dîner! j'en suis au désespoir! à deux heures précises, en chaise de poste... Chevalier, n'y manquez pas, au moins, n'allez pas céder aux sollicitations de votre étourdie maîtresse, la compromettre, me désobliger, et vous enlever à jamais les seules ressources qui vous restent dans la compassion d'une amie telle que moi, d'une amie....

Mon père, qui rentrait, força la baronne à changer de conversation. Tout se passa d'abord aussi heureusement que madame de Fonrose me l'avait annoncé. Avant cinq heures Faublas fut déguisé; à cinq heures précises mademoiselle de Brumont posait à peine le bout de ses lèvres sur le menton pointu de vieille marquise, qui lui rendait ce prétendu baiser avec une lenteur vraiment désespérante, et en la poursuivant d'un regard qu'une tendre curiosité semblait animer. Mais en revanche, mademoiselle de Brumont donnait une bonne et franche embrassade à certaine fille svelte, mince, élancée, grandelette, et qui n'avait sur ses joues de quinze ans que les couleurs brillantes de la nature et de la pudeur. — Madame la marquise, voilà une jolie personne. — C'est une cousine de votre amie, mademoiselle de Mésanges. Je viens de l'aller prendre à son couvent pour la mener à cette fête.... A propos de fête, vous n'étiez donc pas hier à Longchamps avec la comtesse? — Non, madame.... Mademoiselle est des nôtres, tant mieux..... — Vous n'y avez pas été à Longchamps? — Non, madame... Je suis bien aise que mademoiselle vienne avec nous.— J'y ai vu quelqu'un qui vous ressemblait beaucoup, reprit l'éternelle bavarde.— Où cela, madame? — A Longchamps.— Cela se peut bien... Voilà une personne vraiment charmante!... mais c'est déjà une fille à marier.— Nous y songeons, répliqua la douairière.— Et vous, mademoiselle, lui demandai-je? — Moi! répondit l'Agnès en baissant les yeux et croisant ses mains beaucoup plus bas que sa poitrine, moi!...

dame! ça ne me regarde pas : on m'a dit pourtant qu'on me le dirait; et c'est ce que j'ai bienprié qu'on m'avertît quand il serait temps.— Oui, oui, s'écria la marquise, nous vous avertirons. Tenez ! c'est mademoiselle de Brumont qui vous parlera.... La veille, vous lui parlerez, n'est-ce pas ? Je ne veux point qu'il lui arrive le même malheur qu'à ma pauvre petite nièce... Il pourrait bien lui arriver ! En vérité.... ça ne sait rien non plus, ajouta-t-elle tout bas, rien. Mais c'est vous que je charge de la mettre au fait. — Avec bien du plaisir. — Pas à présent, pourtant.... mais, quand le moment sera venu, je vous supplie d'y mettre tout votre talent. — Madame la marquise peut compter sur moi. — Oui. Je me doute bien que je vous trouverai toujours disposée à me rendre de pareils services.... Je ne connais pas de fille plus obligeante que vous.

Nous partîmes, et comme nous montions en voiture, je ne pus m'empêcher de faire cette remarque, que mademoiselle de Mésanges avait la jambe fine et le pied très petit

Et comme nous faisions route, je ne pus m'empêcher d'entrevoir quelquefois, à travers une gaze infidèle, quelque chose de fort joli. Je ne pus m'empêcher de me dire tout bas que celui-là serait un fortuné mortel, qui le premier verrait ce sein naissant palpiter de plaisir ; mais ce fut avec un vrai chagrin que je fis bientôt une autre découverte : c'est qu'il y avait sur la figure de la jeune personne je ne sais quoi de moins piquant que la pudeur aimable, de plus niais que la simple ingénuité, je ne sais quoi qui semblait m'avertir que l'amour, ordinairement si prompt à former les filles, donnerait difficilement de l'esprit à celle-là.

Au reste, soit instinct, soit sympathie, mademoiselle de Mésanges paraissait avoir déjà beaucoup d'amitié pour moi, quand nous arrivâmes au château. Tout le monde y dormait, une seule femme de chambre veillait encore pour madame la marquise et sa jeune parente. La comtesse avait eu soin de réserver à ses plus chères convives son propre appartement : sa tante devait occuper son lit; elle

en avait fait dresser un autre pour sa petite cousine, dans le cabinet voisin : ce cabinet vitré, où le lecteur se souviendra que j'ai promis de le ramener plus d'une fois. Quant à mademoiselle de Brumont, comme elle n'était pas attendue, il n'y avait point au château de quoi la loger ; pas une chambre, pas un lit ne restaient vides. Tous les ans, à l'époque de cette fête, ordinairement brillante, la marquise recevait chez elle sa famille entière ; et cette fois, comme il arrive trop souvent à la campagne, beaucoup d'amis qu'on n'avait pas priés étaient venus le soir, amenant encore avec eux leurs amis. Mon premier mot fut qu'on éveillât la comtesse. La vieille marquise se fâcha presque ; il n'était pas délicat de demander qu'on troublât le repos *de son enfant*, des jeunesses pouvaient bien coucher ensemble et ne mourraient pas pour une mauvaise nuit ! La jeune fille me regarda d'un air boudeur ; j'étais une méchante de vouloir qu'on éveillât sa cousine : ne serait-il pas plus divertissant de causer ensemble toute la nuit, que d'aller chacune de son côté dormir dans un lit ?

O mon Éléonore ! je te donne ma parole d'honneur que malgré la *mauvaise nuit* dont la tante me menaçait, malgré l'intéressante conversation que me faisait espérer ta cousine, j'insistai pour aller à toi ; mais la marquise alors prenant de l'humeur, défendit absolument à la femme de chambre de m'indiquer ton appartement, et lui donna tout d'un coup l'ordre effrayant de nous déshabiller toutes trois. Pouvais-je, je te le demande, aller dans les nombreux corridors de ce vaste château, cherchant de porte en porte la maîtresse du lieu, réveiller à deux heures du matin toute la compagnie ? Remarque, d'ailleurs, que le trop habile domestique dépouillait déjà ta vieille tante de tous les attirails de sa toilette, et ne pouvait tarder de venir à moi. Sous quel prétexte cependant refuser bientôt ses très dangereux services ? Conviens donc, mon Éléonore, conviens de bonne grâce qu'il me fallut sur-le-champ prendre le parti de la résignation.

Je me déshabillai vite, et je courus au cabinet ; et j'avais déjà le pied dans le très petit lit où les demoiselles de Mésanges et de Brumont auraient sans doute bien de la peine à pouvoir se tenir toute la nuit, l'une à côté de l'autre.

Mais, ô ciel ! quel coup de foudre vient m'attérer ; la maudite vieille s'est ravisée. Apparemment qu'en se rappelant le talent qu'elle me connaît de tout expliquer, elle a craint que je n'en fisse avec son Agnès un usage prématuré. Non, non, me crie-t-elle de sa voix cassée, qui me paraît en ce moment vingt fois plus rauque, réflexion faite, c'est avec moi que vous coucherez. Chacun devine comme à cette proposition je me récriai ; mais je ne dois cacher à personne que la jeune fille en fut autant que moi révoltée : Quoi ! ma bonne cousine, de peur que nous ne soyons un peu gênées, vous vous exposeriez à passer une mauvaise nuit ? — Ne crains pas cela, ma petite Mésanges ; tu sais que j'ai le sommeil excellent, rien ne m'empêche de dormir. — Quoi ! madame la marquise, vous auriez pour moi cette excessive bonté de permettre que je vous... incommode ? — Point du tout, mon ange, vous ne m'incommoderez point du tqut..... je remarque que ce lit est fort grand ; nous y serons à merveille ; vous verrez ? C'était là justement ce que je ne me souciais pas de voir. Je tentai de recommencer mes représentations caressantes : un *je leveux* très absolu me ferma la bouche.

Et maintenant, plus vite encore et plus cruellement que tout à l'heure, il fallut m'immoler. J'étais en chemise ! Si pourtant vous n'apercevez pas du premier coup d'œil ce qui me gênait beaucoup, si je suis obligé de vous montrer dans toute son étendue l'embarras extrême où je me trouvais, comment ferai-je pour ne pas violer un peu l'austère pudeur ? Lecteurs qui manquez de pénétration, ayez du moins de l'indulgence. Qui de vous, étant à ma place, aurait pu suffisamment couvrir avec ses deux mains seulement, en étendant l'une sur sa poitrine et jetant l'autre ailleurs, aurait pu suffisamment couvrir la partie fai-

ble où il y avait quelque chose de moins, la partie forte où il se trouvait quelque chose de trop, quelque chose que dans le voisinage de mademoiselle de Mésanges il m'était impossible de contenir,et qui de moments en moments devenait plus difficile à cacher [1]. Mademoiselle de Brumont, pour dérober Faublas à tous les yeux, n'eut donc, en sa mésaventure, de parti moins mauvais à prendre que celui d'une prompte obéissance ; il fallut que, sans délibérer, elle quittât l'étroite couche d'une fille novice, pour se précipiter dans le grand lit, où vint bientôt à ses côtés voluptueusement s'étendre un tendron de près de soixante ans.

Ah ! plaignez-le, Faublas, plaignez-le ! jamais situation ne fut pour lui plus chagrinante. Oui, dans ce même lit, il n'y a pas quinze jours, je souffrais moins, lorsque, indigne de la tendresse de deux amantes, je me sentais sous les yeux de mon Éléonore et de la marquise, prêt à mourir de ma faiblesse extrême ; et c'est aujourd'hui l'excès de ma force qui cause mes craintes et fait mon supplice ! Quoi donc ! une sexagénaire, par la seule raison qu'elle est femme, peut-elle allumer dans mon sein ces feux dévorants?... Mais, n'est-ce pas plutôt, n'est-ce pas qu'à travers une cloison trop mince, les nubiles attraits de cette enfant me font éprouver encore leur brûlante influence ?

Approchez-vous, mignonne, approchez-vous, me disait tendrement ma compagne. — Non, madame la marquise, non... je vous gênerais. — Vous ne me gênerez pas, mon cœur, je n'ai jamais trop chaud dans mon lit. — Moi, madame, la chaleur m'incommode. — Cela, par exemple, je le crois très possible ! à votre âge j'étais tout de même... — Oui, sans doute. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame la marquise. — J'étais tout de même ;

1. Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romprait son licou.

(Le conte *des Lunettes*.)

O mon bon La Fontaine ! je ne suis pas aussi polisson que toi.

et lorsque M. d'Armincour voulait faire lit à part, il me rendait service.— Fort bien, madame la marquise; je vous souhaite une bonne nuit. — Il me rendait service de s'en aller... quand il avait fait son devoir, bien entendu.... et je lui rends justice, dans sa jeunesse il ne se faisait pas tirer l'oreille. Oh! ce n'était pas un M. de Lignolle! — Je vous en fais mon compliment... je crois qu'il est tard, madame la marquise? — Pas trop... approchez donc, ma petite, je ne vous entends pas... est-ce que vous me tournez le dos? — Oui, parce que... parce que je ne peux dormir que sur le côté gauche. — Le côté du cœur! voilà qui est singulier! cela doit gêner la circulation. — Vraiment oui; mais l'habitude. — L'habitude, mon ange, vous avez raison! Tenez, moi, depuis que je suis mariée... il y a déjà longtemps... — Oui. — J'ai contracté celle de m'étendre toujours ainsi... sur le dos... et je n'ai pas pu la perdre. — C'est peut-être tant mieux pour vous, car la posture est bonne... Madame la marquise, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. — Vous avez donc bien envie de dormir? — Je vous en réponds! — Eh bien! allons, mon cœur, ne vous gênez pas, il y a de la place... mais où est-elle donc? tout à fait sur le bord du lit!

Elle fit un grand mouvement : si ma main n'avait pas arrêté la sienne, bon Dieu! qu'aurait-elle senti?

Ah! madame, ne me touchez pas, vous me feriez sauter au ciel! — Là, là, mon poulet, ne sortez pas du lit; je voulais seulement savoir où vous étiez...remettez-vous, remettez-vous donc!... mais à votre aise... vous êtes donc bien chatouilleuse, mon petit cœur? — Prodigieusement!... une bonne nuit, madame la marquise. — Et moi aussi. Je ne sais pas si c'est encore une habitude... dites? — Je ne crois pas. — Mais, ma petite, ne restez donc pas tout à fait sur le bord... vous tomberez! — Non. — D'où vient cet entêtement? pourquoi ne pas s'approcher? il y a plus d'espace qu'il n'en faut. — C'est que... je... je ne puis rien toucher! si par hasard je rencontrais seulement le bout de votre doigt... je me trouverais mal. — Diable!

c'est une maladie, ça! comment ferez-vous donc quand vous serez mariée? — Je ne me marierai pas. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame la marquise. — Et comment auriez-vous pu rester sur ce lit de sangle à côté de la petite Mésanges? — Vous avez raison, il m'eût été impossible d'y tenir. Madame la marquise, je vous souhaite une bonne nuit. — Quelle heure peut-il être — Je ne sais pas, madame, mais je vous souhaite une bonne nuit.

Enfin la bavarde voulut bien se décider à me faire entendre à son tour le bonsoir si vivement sollicité; mais ce bonsoir! applaudis-toi, Faublas! ce bonsoir, tu n'étais pas le seul qui le désirasses.

Dès que la marquise se fut mise à ronfler, car il y avait encore dans la compagnie de ma charmante coucheuse ce petit agrément, qu'on l'entendait ronfler comme un homme; quand donc elle se fut mise à ronfler, il me sembla qu'à voix basse on m'envoyait ce doux appel: Ma bonne amie! Je crus que c'était un jeu de mon imagination frappée; cependant je levai la tête et me tins à l'affût du moindre bruit; un second *ma bonne amie* vint le moment d'après caresser mon oreille. — Ma bonne amie, vous-même! de quoi s'agit-il? — Est-ce que vous pouvez dormir, vous? — Non, en vérité! je ne puis pas. — Ni moi non plus, ma bonne amie; pourquoi cela? — Pourquoi?..... parce que, ma bonne amie, comme vous le disiez si bien tout à l'heure, il serait plus divertissant de causer ensemble. — Puisque vous le croyez ainsi, venez donc. — De tout mon cœur; mais la marquise?... — Ma cousine? oh! quand elle ronfle, c'est signe qu'elle dort. — Je vous crois. — Et elle dort tout de bon, lorsqu'elle dort. Allez, ma bonne amie, vous ne risquez rien; venez. — Ah! comme je vous le dis, de tout mon cœur, ma bonne amie... mais vous êtes enfermée! — Certainement! toujours on m'enferme, moi! sans cela j'aurais peur! — Et comment voulez-vous donc que j'entre? — Dame! ce n'est pas moi qui me suis enfermée! — Je ne dis pas que ce soit vous. — Ce n'est pas moi, parce que je ne m'aperçois pas du tout

que vous me fassiez peur, vous, ma bonne amie. — Ma bonne amie, vous êtes bien bonne; cependant je suis à votre porte, un peu légèrement vêtue pour faire la conversation. — Ah! mais c'est madame la marquise qui m'a enfermée. — Cela n'empêche pas que je ne commence à me refroidir beaucoup. — Ah ! mais, c'est qu'elle a mis la clé dans sa poche, madame la marquise. — Après ? je ne l'ai pas, moi, sa poche. — Ma bonne amie, vous pouvez la trouver à tâtons. — A tâtons ! ma bonne amie ! je vais chercher. — Oui, ma bonne amie : presque au pied de son lit, sur le second fauteuil à gauche, c'est là que je l'ai vue poser sa poche. — Et que ne disiez-vous cela tout de suite, ma bonne amie!

Sans faire le mondre bruit, je trouvai le fauteuil, la poche, la clé, la serrure. Je trouvai ma bonne amie qui me reçut dans son lit pour causer; ma bonne amie qui, pour me réchauffer, se jeta dans mes bras et me serra de tout son corps. L'aimable enfant!

Vous cependant, déesse de mon histoire et de toutes les histoires du monde, vous qui n'avez pas dédaigné de prendre ma plume quand il a fallu décemment raconter les croustilleux débats de la nièce et de la tante, les questions délicates multipliées par celle-ci, les amoureuses instructions à celle-là prodiguées, ô Clio ! digne Clio! venez ! venez peindre aujourd'hui l'étonnement de la cousine, ses premières inquiétudes et ses douces erreurs! venez peindre encore autre chose ! venez ! le récit qui me reste à faire est peut-être plus surprenant et plus difficile qu'aucun de ceux dont je n'ai pu jusqu'à présent me dispenser d'entretenir la curiosité publique.

Depuis quelques minutes nous causions fort amicalement, et je commençais à me réchauffer; un tiers qui vint se mêler de la conversation la troubla; sa brusque arrivée fit faire à mademoiselle de Mésanges un haut-le-corps en arrière. — Ma bonne amie, qu'avez-vous donc qui vous effraie ? — Eh ! mais, vos deux mains sont là sur mon cou... et pourtant j'ai senti... j'ai senti comme si vous me

touchiez encore quelque part ! — Cela vous étonne ? c'est que je suis.. bonne à marier. — .... — .... — .... — Ma bonne amie, que voulez-vous que je vous dise.... vous a manqué jusqu'à présent, parce que vous étiez encore trop petite fille. — Ah ! — .... — .... — .... Puisque cela doit être ainsi, répliqua notre Agnès, madame la marquise n'a pas besoin de m'avertir : un si grand changement ne m'arrivera pas sans que je m'en aperçoive... Oui, je ris. Je pense qu'on attrape bien ma bonne amie *Des Rieux*..... — Une bonne amie de votre couvent ? — Oui... — Avec qui vous allez causer la nuit ? — Quand on oublie de m'enfermer. — On l'attrape, cette demoiselle ? — Certainement ! tous les jours on lui dit qu'elle est formée; je vois bien que cela n'est pas vrai, et que c'est parce que l'on attend encore quelque chose que l'on ne cesse de différer son mariage sous différents prétextes. — Probablement. Quel âge a-t-elle ? — Seize ans. — Oh ! trop jeune encore... moi j'en ai bientôt dix-huit... — Et il y a longtemps que vous êtes bonne à marier ? — Un an... à peu près un an... Ah çà, vous ne dites à personne que vous causez avec cette demoiselle ? — Je ne suis pas si bête ! on s'arrangerait de manière que nous ne le pourrions plus. — Ainsi vous ne vous aviserez pas de conter que je suis venue cette nuit vous entretenir ? — N'ayez pas peur... A propos, il y a quelque chose qui nous tourmente beaucoup *Des Rieux* et moi; vous me direz sûrement cela, vous, ma bonne amie : qu'est-ce que c'est qu'un homme ? — Un homme ! je donnerais tout au monde pour le savoir, ma bonne amie. — Oui ? eh bien ! soyez de l'accord que nous avons fait *Des Rieux* et moi. — Voyons ? — C'est que la première des deux qui se marierait, viendrait dès le lendemain tout conter à l'autre. — Va, j'en suis !... — Ma bonne amie, vous m'embrassez presque tout comme *Des Rieux* m'embrasse, et je ne sais pas, il me semble que cela me fait encore plus de plaisir. — Cela vient de ce qu'apparemment je vous aime davantag que vous ne lui plaisez. — Ma bonne amie... — Eh bien !

Que voulait-elle faire de ma main, dont elle s'empara tout d'un coup, en disant : Embrasse-moi donc tout à fait comme *Des Rieux* m'embrasse, ma bonne amie. — Ma bonne amie, pas tout à fait comme, mais peut-être un peu mieux.

Quoique je ne cessasse de l'assurer que tout serait bientôt fini, que le plus difficile était déjà fait, la jeune personne, après quelques faibles cris, à grand'peine étouffés, ne put retenir un dernier cri plus perçant. Je ne vous dirai pas ce qui causait alors ses souffrances : mais je crois vous avoir prévenus que mademoiselle de Mésanges avait le pied très petit.

N'était-ce pas une chose bien cruelle que d'être obligé de quitter le champ de bataille, au moment où la victoire se déclarait? Il le fallut pourtant! La marquise, tout à coup tirée de son premier sommeil, s'agitait en murmurant ces mots: Mon Dieu!... mon Dieu!... c'est un songe!... ah! ce n'est qu'un songe! Aussitôt je pris mon parti, je quittai le lit de l'*ex-pucelle*, et me traînai sur les genoux, en m'aidant de mes mains, jusqu'au lit de la douairière. Alors celle-ci, tout à fait réveillée, s'inquiétait vraiment beaucoup de ce qui avait causé le bruit qu'elle venait d'entendre: Hélas! c'est moi, madame. — Vous, mademoiselle! et où êtes-vous donc? — Par terre, dans la ruelle; je viens de me laisser tomber. — Aussi, vous voulez rester sur le bord! — Au contraire, madame la marquise! — Comment au contraire? — Je me suis trop approchée. — Eh bien! — Eh bien! madame en dormant se remue; madame a avancé sa jambe; sa jambe m'a touchée. — Je ne l'ai pas fait exprès, ma chère enfant... Là! bien! remettez-vous... et restez à quelque distance. — Oh! oui. — Ma petite, vous m'avez réveillée en sursaut... — Ne me grondez pas, madame la marquise, j'en suis au désespoir. — Je ne vous gronde point, il n'y a pas grand mal: nous allons causer un moment. — Je vous prie de m'en dispenser, je me sens déjà toute malade d'avoir si peu dormi... — Ecoutez du moins le rêve que je faisais... —

Bonsoir, madame la marquise. — Ah ! je veux vous conter mon rêve! — Mais, madame, vous ne pourrez plus ensuite vous rendormir ! — Oh! que si; tant que je veux, moi !... Mon cœur, où va-t-on prendre ce qu'on voit dans les songes? La scène était ici : je rêvais qu'un insolent m'epousait de force...—Ah !... ah ! madame la marquise! quel homme pouvait donc avoir cette audace? — Devinez. — Ce n'était pas moi, toujours. — Non, ce ne pouvait pas être vous; mais c'était apparemment votre frére... — Je n'ai pas de frère. — Je ne dis pas que vous en ayez, ma mignonne; tous les jours on rêve ce qui n'est point... Dans mon songe c'était votre frère, car il vous ressemblait à s'y méprendre! — Pardonnez-moi donc ce nouveau tort... — Vous badinez, mon ange ! ce n'est pas vo tre faute d'abord, et puis, il n'y a point de mal !... Mais écoutez, ce n'est pas tout... — Quoi ! l'impertinent !... Il a peut-être eu le courage de recommencer? — Non; je l'ai vu bientôt me quitter pour aller dans ce cabinet... — Dans ce cabinet ? — Sans ma permission, entendez-vous ? — Sans votre permission ? – Se marier avec la petite de Mésanges... — La petite de Mésanges ! — Qui le laissait faire. — Qui le laissait faire? — Attendez donc; voici le plus singulier : l'enfant n'étant pas comme moi rompue à cet exercice... — Eh bien! — La douleur... — La douleur ! — Lui a fait pousser un cri... — Un cri! — Qui m'a réveillée.

Qu'on se figure, s'il est possible, la mortelle frayeur dont j'étais agité. Ce rêve, si convenable à la circonstance, la marquise l'avait-elle eu réellement? Etait-ce un avertissement tardif que l'hymen, ennemi-né de tous les succès de l'amour, venait d'envoyer à la trop peu vigilante duègne, afin d'empêcher du moins que mon triomphe ne s'accomplît? ou, par un malheur plus grand, la vieille maudite avait-elle, à l'instant même, avec une admirable présence d'esprit, inventé ce prétendu songe, tout exprès pour me donner clairement à comprendre que mon crime était découvert, qu'un entier dévouement pouvait seul l'expier, qu'il fallait tout à l'heure m'avancer au supplice qui

dans ses bras m'attendait ? A cette dernière idée, tous mes sens à la fois se soulevèrent. Je rappelai pourtant mon courage, afin de m'assurer, par quelques questions adroites, des vraies dispositions de madame d'Armincour.

Est-ce donc sérieusement ?... — Sérieusement, mon petit cœur. — Quoi ! madame, vous entendiez ?... — Vraiment oui ! j'entendais. — Vous m'avez dit aussi que vous aviez vu ? comment pouviez-vous voir sans lumière ? — Ah ! dans mon rêve il faisait jour.

Cette réponse, faite du ton le plus simple, me rendit ma tranquillité. Bonsoir, madame la marquise. — Allons, mon enfant, puisque absolument vous le voulez, bonsoir.

Ma compagne, à ces mots, se rendormit ; et son ronflement nasillard, qui tout à l'heure déchirait mon oreille, maintenant la caressait comme l'aurait pu faire la voix, la plus enchanteresse, la voix de *Baletti*. Ne vous en étonnez pas ; il m'annonçait que l'heure du berger m'était rendue : c'était l'heureux signal auquel je devais me hâter d'aller reprendre un charmant ouvrage très avancé, mais enfin malheureusement interrompu comme il s'achevait. Pressé d'y mettre la dernière main, je soulevai la couverture avec infiniment de précaution ; et déjà mes pieds touchaient le carreau, quand j'entendis tout à coup cesser le ronflement propice. Une main pote et ridée, qui me parut celle de Proserpine, me saisit par la nuque, et me tint là quelque temps en arrêt : Un instant ! me dit enfin l'infernale vieille, j'y vais avec vous. Elle y vint, en effet, mais pour refermer soigneusement la porte. Dormez ! mademoiselle, dormez ! cria-t-elle à la petite de Mésanges, et prenez patience, nous vous marierons bientôt. — Ah ! mais, madame la marquise, répondit ma bonne amie d'une voix traînante, je ne suis pas encore bonne à marier, moi ! — Oui ! oui ! répondit l'autre en la contrefaisant, petite sucrée ! vous avez l'air de n'y pas toucher ! cela n'empêchera pas qu'on n'y mette ordre, et cela, le plus tôt possible. Allons ! vous, la demoiselle aux habitudes, ajouta-t-elle en me reconduisant à son lit par la

main, voyons ! voyons si vous ne pouvez en effet veiller que pour les jeunes !

A ces terribles paroles, qui m'annonçaient des tourments tout prêts, je sentis un frisson mortel glacer mon sang, mon sang, qui, rappelé de toutes les extrémités, reflua vers le cœur avec une prodigieuse vitesse. Tremblant de tous mes membres, je me laissai traîner vers l'échafaud : je tombai sur ce lit où déjà m'attendait une furie pour m'étreindre de ses bras vengeurs ; j'y tombai sans force, sans mouvement, presque sans vie.

Il y eut un moment de silence ; après quoi, de sa voix cassée qu'elle s'efforçait d'adoucir, l'impatiente marquise me demanda si j'avais oublié son rêve, si je comptais ne l'accomplir qu'en un point seulement ? Hélas ! j'y songeais à son rêve ! je songeais qu'il paraissait indispensable de prévenir, par mon dévouement généreux, de plus grands malheurs. Devais-je, en faisant à madame d'Armincour une insulte qu'aucune femme ne pardonne, exposer à sa facile vengeance mademoiselle de Mésanges, prise pour ainsi dire sur le fait, et ma chère Lignolle, sans doute aussi compromise ? devais-je risquer de me mettre ainsi sur les bras toute la cohue des trois familles réunies ? Il n' y avait donc plus qu'un magnanime effort qui pût sauver mes deux maîtresses, et me sauver moi-même.

Jamais plus qu'alors je n'éprouvai combien un *résolu* jeune homme, dont le grand courage est d'ailleurs commandé par la nécessité qui presse, peut, en toute occasion, compter sur lui-même. Après de courtes indécisions, après quelques premiers moments d'abattement et de terreur, inséparables de l'épouvantable entreprise à laquelle j'étais appelé, je me sentis moins incapable de la tenter, et peut-être de la mettre à fin. Malheureux ! ton heure est donc enfin venue ! allons, Faublas ! allons ! du cœur ! immole-toi ! Ainsi j'encourageais tout bas ma vertu qui chancelait encore, et, pour l'affermir, j'eus besoin d'un effort nouveau. Mais enfin la victime ne désirant

plus rien que de s'épargner au moins de cruels apprêts, que d'accomplir le douloureux sacrifice en un seul instant, s'il était possible, la victime résignée se précipita tout d'un coup sur son bourreau.

Quelle vivacité ! s'écria la maligne vieille en ricanant. Doucement, Monsieur ! doucement donc ! mon rêve a dit que vous m'épousiez de force. De force ! comprenez-vous ? Or, je vous le demande, êtes-vous disposé à de grandes témérités ? Avez-vous l'intention bien déterminée de violer la douairière d'Armincour ? — Non, madame, en vérité ! j'ai trop d'honneur pour me permettre une aussi indigne action. — Eh bien ! tenez-vous donc tranquille à mes côtés. J'ai pu vous faire une malice ; la gaîté est de tous les âges, et pour moi de tous les instants quand il n'est pas question de mon Éléonore ; mais ce serait pousser un peu trop loin la plaisanterie, que d'accepter ce que vous avez la générosité de m'offrir. Gardez, gardez pour les jeunes femmes ; si la tante vous prenait au mot, la nièce pourrait n'être pas contente. — La nièce ? vous pensez que madame de Lignolle... — Assurément, je le pense ; mais pour le moment laissons la comtesse : il nous convient de traiter un objet plus pressant, monsieur, vous parliez tout à l'heure d'une indigne action ! mais ne sentez-vous pas que celle dont vous vous êtes rendu coupable pendant mon sommeil est horrible ? — Madame... quel autre à ma place... — Et pourquoi vous trouver à cette place où vous ne deviez jamais être ? pourquoi venir chercher des tentations auxquelles personne ne résisterait ? pourquoi surpendre la confiance des parents par un déguisement perfide ? Monsieur, je ne vois rien qui vous puisse excuser... mais vous avez du moins, je l'espère, quelques moyens de réparer l'injure que vous venez de faire, dans la personne de mademoiselle de Mésanges, à tous ses parents ici rassemblés. — Madame... — Sans doute vous épouserez cette enfant ? — Madame... — Répondez net : ne le voulez-vous pas ? — De tout mon cœur... — Oh ! oui, il épouserait toute la famille, lui !... toute la

famille ! et moi-même... je n'avais qu'à le laisser faire ! — De tout mon cœur, comme je vous le dis; mais... — Voyons votre mais. — Je ne le peux pas. — Vous êtes marié, n'est-il pas vrai ? — Oui, madame. — C'est cela ! voilà qui devient certain ? — Qu'est-ce qui devient certain ? — Laissez ! Monsieur, laissez, je me parle, à moi Vous voyez bien que c'est une chose épouvantable de.. séduire ainsi des jeunes personnes qu'il ne vous est même pas possible de prendre en mariage ; car elle est séduite, n'est-ce pas? c'est une affaire finie ? — Madame... — Parlez, monsieur. Ce qui est fait est fait : il n'y a plus de remède; mais au moins vous voudrez bien me dire en quel état précisément vous avez laissé la jeune personne... Je me suis sûrement réveillée trop tard pour elle... mais c'est qu'aussi, puisque j'avais des soupçons, je n'aurais pas dû me laisser aller au sommeil... Cependant le moyen de croire qu'ils auront, avec la volonté de faire.... une sottise ! l'adresse, l'audace et le temps nécessaire, quand moi, qui dois être bien tranquille sur mon propre compte, je tiens le mauvais sujet dans mon lit, la petite fille sous la clé, et la clé dans ma poche. Il faut être un vrai diable ! un diable enragé... Allons, monsieur, convenez-en : la jeune personne a.... la jeune personne est... la jeune personne a tout à fait subi sa métamorphose ? — Madame, à ne vous rien cacher, je crois mon triomphe complet... — Le beau triomphe ! bien difficile, en vérité. — Très difficile, car la charmante enfant...— Bon ! le voilà qui, dans son enthousiasme, va me faire des détails. — Ah ! pardon, madame, difficile ou non, j'en ai si peu joui, que je n'imagine pas qu'il en puisse résulter pour mademoiselle votre cousine des suites bien sérieuses. — Comment l'entendez-vous ? expliquez-moi cela. — J'entends qu'on ne doit guère présumer la grossesse. — Voyez donc ! s'écria-t-elle avec feu, la belle grâce que vous nous faites là ! mais en attendant, monsieur, la virginité est à tous les diables ! Comptez-vous cela pour rien ? Vous ! auriez-vous été content si l'on vous eût donné en mariage une fille

déjà tout instruite ? — Instruite ! elle ne l'est pas. — Que dit-il ? — Elle l'est si peu, qu'elle me croit demoiselle. — Mais vous-même, me croyez-vous faite d'hier, pour me fabriquer de pareils.... — Madame la marquise, ne vous fâchez pas. Je vais tout vous conter.

La bonne parente, qui ne m'entendit pas sans m'interrompre par de fréquentes exclamations, s'écria, quand je n'eus plus rien à dire : Voilà qui est fort extraordinaire, et qui diminue un peu le mal... un peu. Monsieur, je vous demande le plus profond secret, et je compte assez sur un reste d'honnêteté... — Comptez-y, madame. — Vous sentez qu'à présent je ne puis trop tôt marier cette enfant-là ; ce ne sera pas une chose difficile ; elle a de la figure et du bien. Il ne lui manque rien... rien que ce que vous venez de lui ôter. Mais cela ne paraît pas sur le visage d'une fille, et fort heureusement, voyez-vous ; car, entre nous soit dit, il y a beaucoup de belles demoiselles qui ne s'établiraient jamais. Celle-là sera donc pourvue le plus tôt possible ; et comme le hasard pourrait faire que bientôt vous entendissiez dans le monde parler du nigaud qui se disposerait à l'épouser, ne vous avisez pas alors de.... — Soyez parfaitement tranquille ; il faut, je le sens bien, que cette aventure reste absolument entre vous et moi. — Bien, monsieur. Je ne dirai rien à la jeune personne, car que lui dirais-je ? C'est une petite sotte qui, sans le savoir, s'est avisée de faire la grande fille : voilà tout. Laissons-lui son erreur ridicule, mais utile : seulement, pour qu'elle ne puisse ni la communiquer, ni l'apercevoir, j'aurais soin de la recommander à son couvent, elle et la bonne amie qui l'*embrasse*. Cependant, si vous jugez que cela puisse être convenable, nous pourrons mettre sa cousine dans le secret. — Sa cousine ? — Oui. — Madame de Lignolle ? Oh ! non, non. — Vous ne vous en souciez pas ? Il est vrai qu'elle est bien vive pour être bien discrète. — Sans doute. — D'ailleurs, votre conduite l'intéresse peut-être assez... — Point du tout. — Point du tout ? Ah ! monsieur, maintenant je sais que la

jeune personne qui lui a tout expliqué, est un cavalier charmant; et vous voulez que je sois encore votre dupe? — Madame... — Laissons cela : c'est un article très délicat, auquel nous reviendrons, quand il en sera temps. Monsieur, je vous souhaite à mon tour une bonne nuit. Reposez-vous si bon vous semble; mais croyez que je ne m'endormirez plus.

J'usai de la permission; car, après les diverses agitations de cette nuit heureuse et fatale, le sommeil me devenait bien nécessaire. Cependant on ne m'en laissa pas longtemps goûter les douceurs : les premiers rayons du jour amenèrent dans notre chambre madame de Lignolle, qui se servit de son passe-partout pour entrer. Je fus réveillé par les baisers qu'elle me donnait : Te voilà, ma petite Brumont ! quel bonheur, je ne t'attendais pas. Tout à l'heure, par hasard, on vient de me dire...

Elle courut au cabinet avec une inquiétude marquée; et regardant à travers les vitres : Ma tante, vous avez mis là ma petite cousine, toute seule ? Vous avez bien fait. — Pas trop, ma nièce. — Pourquoi ? — Parce que j'ai passé une assez mauvaise nuit. — Et vous l'avez enfermée, ma cousine ? Ah ! c'est encore mieux, cela. — Mieux ! d'où vient ? — Ai-je dit mieux, ma tante ? — Oui, ma nièce. — C'est que je parle sans réflexion; car... quel danger ? — Sans doute. Dans un appartement où il n'y a que des femmes. — Que des femmes, oui, ma tante ; et des hommes dans les appartements voisins, pour les défendre en cas de... — Oui, voilà ce que c'est ! — Pourquoi donc n'êtes-vous venue qu'à deux heures du matin, ma tante ? — Parce que j'ai voulu vous amener cette chère enfant, ma nièce. — Que vous êtes bonne. — Bien bonne, n'est-ce pas ! — Brumont, pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait éveiller ? — C'est moi ; ne la grondez pas ; c'est moi qui n'ai pas voulu qu'on vous éveillât. — Vous avez eu bien tort, ma tante.. Tu ne dis mot, ma petite Brumont ! tu es triste ? Va, je suis aussi bien fâchée. — De quoi, ma nièce ? — Mais,

de ce que vous avez été toutes deux fort mal couchées. — Tu avais donc un lit pour cette enfant ? — Elle aurait partagé le mien, ma tante. — Voilà justement ce que je n'ai pas voulu, ma nièce. — Vous auriez pourtant passé une meilleure nuit. — Oui, mais toi ? — Bon ! nous nous arrangeons bien ensemble. — C'est pourtant une très mauvaise coucheuse. — Trouvez-vous, ma tante ? — Elle remue toute la nuit ! sans cesse elle était sur moi. — Sur vous ? — A peu près. — A peu près ! bon. — Je ne cessais de la repousser. Elle m'échauffait, m'étouffait, elle.... — Mon Dieu ! mais... — Eh bien, ma nièce, qu'est-ce qui vous inquiète ? — Mais... vous... vous en avez donc été prodigieusement incommodée. — Vraiment. Si cela m'arrivait toutes les nuits!... à mon âge !... mais pour une fois.

Madame de Lignolle fut pleinement rassurée par le ton de bonhomie dont sa maligne tante prononça ces dernières paroles. L'étourdie nièce n'en vit que le côté plaisant. Ah ! mais toi, Brumont, s'écria-t-elle en m'embrassant, tu as dû passer une bonne petite nuit ? Ma tante ne t'aura pas empêchée de dormir ?... Tiens, tu as du chagrin, et moi aussi, je t'assure. Je suis désolée, désolée qu'on ne t'ait pas indiqué ma chambre. Cependant.... tiens.... conviens que c'est bien drôle.... de te voir ainsi.... là.... près... Tiens, pardonne, mais je ne peux plus y tenir.

En effet, des éclats de rire, quelque temps retenus, s'échappèrent. L'explosion fut si forte et dura si longtemps, qu'enfin la comtesse tomba sur le lit, où elle en pâma. — Cette écervelée rit de si bon cœur, qu'elle vous donne envie d'en faire autant, dit la tante ; et elle imita la nièce, de manière que je vis le moment qu'elle la surpasserait. Comment alors me défendre de partager leur gaîté ? Notre joyeux trio fit tant de bruit, que mademoiselle de Mésanges en fut réveillée.

La prisonnière vint frapper à ses carreaux. Madame de Lignolle, dit la marquise, ouvre à cette enfant ; prends la clé dans ma poche. La comtesse, pour avoir plus tôt fait se servit de son passe-partout ; sans entrer dans le cabi-

net, cria bonjour à sa cousine, et revint de mon côté s'asseoir sur le bord du lit. La petite Mésanges, volant sur ses pas, arriva comme elle, et me dit en m'embrassant : Bonjour, ma bonne amie.— Qu'est-ce que c'est donc que ces familiarités-là et ce nom que vous lui donnez ? Apprenez que je ne veux pas qu'on embrasse mademoiselle de Brumont, et qu'elle n'est la bonne amie de personne. — Bien, ma nièce, s'écria la marquise, bien, morigénez un peu cette effrontée ; cela vient tout de suite manger dans la main. — La bonne amie de personne ! répondit cependant notre Agnés, devenue plus hardie : ah ! celui-là est drôle ! je ne sais peut-être pas que c'est ma bonne amie, à moi. — Mais, mademoiselle, reprit madame de Lignolle, allez donc, s'il vous plaît, mettre un mouchoir, vous êtes toute nue. — Qu'est-ce que ça fait, ça ? répliqua l'autre ; il n'y a pas des hommes ici. — La marquise la contrefit : Non, il n'y a pas des hommes ; et d'un ton brusque elle ajouta : Mais il y a des femmes, des femmes, entendez-vous ? petite sotte.... Allez.... un moment, un moment ! comme vous avez les yeux battus ; quel métier avez-vous donc fait cette nuit ? — Qu'est-ce que j'ai fait ?... Rien, puisque je n'ai pas seulement dormi. — Et pourquoi n'avez-vous pas dormi ? — Pourquoi ?... Ah, dame ! parce que j'écoutais toujours pour voir si je ne vous entendrais pas ronfler.... — Ronfler ! Cette expression !... Vous aimez donc bien à entendre ronfler ? — Ce n'est pas ça ; mais c'est que quand on est toute seule dans un lit à s'ennuyer, il faut bien qu'on s'amuse de quelque chose.

En parlant, elle jouait avec une boucle de mes cheveux. Tout à coup l'impatiente comtesse l'apostropha d'une bonne tape sur les épaules, elle la reconduisit à son cabinet, en lui répétant d'aller mettre un fichu. La marquise l'applaudit : Oui, mon enfant, donne-lui des leçons de décence ; va, donne-lui des leçons de décence..... Tiens, madame de Lignolle, rends-moi le service de l'aider à s'habiller, afin qu'elle ait fait plus vite, et que nous puissions la renvoyer, car il faut que je te parle.

Je vous réponds que la comtesse, assez contrariée d'être un instant ailleurs qu'à mes côtés, eut bientôt fini avec la cousine ; je vous réponds que, pour l'habiller de la tête aux pieds, il lui fallut moins de temps qu'ordinairement elle n'en mettait à me passer un seul jupon. Aussi toutes deux rentrèrent bientôt dans la chambre à coucher. La marquise complimenta l'une sur sa promptitude, et pria l'autre d'aller se promener dans le parc. — Ah ! mais c'est qu'il est de bonne heure pour se promener. — Tant mieux, l'air du matin vous rafraîchira. — Ah ! mais c'est que, pour se promener... il faut marcher. — Eh bien ! — Eh bien ! j'ai de la peine à marcher. — Bon ! mademoiselle la douillette ! ses souliers la blessent. — Non, ce ne sont pas mes souliers. Ce n'est pas au pied que j'ai mal.— En voilà assez de dit, partez, partez. — C'est apparemment que ça me gêne quelque part, parce que...— O mon Dieu! cette manière de parler si lente me fait mourir, interrompit la comtesse. Est-ce votre corset qui vous gêne ?— Oh que non, oh que non, ce n'est pas non plus mon corset.— Eh pour dieu! quoi donc ? — Dame ! c'est qu'apparemment je commence..... apparemment que je vais devenir aussi bonne à marier, moi. Tiens! s'écria la marquise, quelle sottise elle vient nous... Madame de Lignolle, fais-moi donc, je t'en prie partir cette impertinente. Tu ne vois pas qu'elle ne sait que dire, et qu'elle ne veut que tuer le temps. — Oh que si ! je sais ce que je dis... Toujours, malgré que ça ne soit pas bien nécessaire, souvenez-vous que vous m'avez promis de m'avertir....

Nous n'entendîmes pas le reste, parce que la comtesse voyant enfin sa cousine dans le corridor, lui ferma doucement la porte au nez.

— Fort bien ! ma nièce,et mets les verrous; que personne ne vienne nous interrompre... Oui, assieds-toi là, sur le bord du lit ; mais regarde-moi donc aussi quelquefois ; tu n'as des yeux que pour mademoiselle de Brumont. — Ah ! c'est pour la consoler. Elle a du chagrin, voyez-vous. — Il est sûr qu'on ne l'entend pas souffler, et elle ne

paraît point dans son assiette ordinaire. — Oh non, dit madame de Lignolle, en m'embrassant; elle est désolée qu'on ne l'ait point amenée chez moi... Elle a sûrement beaucoup d'amitié pour vous, ma tante ; mais comme elle me connaît davantage, elle eût mieux aimé passer la nuit à mes côtés, je le gagerais. Là, là, madame, ne vous en faites pas tant accroire. Si je l'avais souffert... — Plaît-il, ma tante ? — Oui, ma nièce. Vous imaginez que parce qu'on n'est pas tout à fait si jeune et si gentille que vous... — Comment ? — Eh, mon Dieu ! il ne tenait qu'à moi. — Ce que vous dites là, ma tante, est... — La vérité, — De toutes les manières incompréhensible. — Je vais donc m'expliquer, ma nièce. — Ah ! vite, vite, je suis sur des charbons brûlants.

Madame de Lignolle, il me paraîtrait, en effet, très-étonnant, mais pourtant très désirable que vous ne connussiez pas tout à fait si bien la prétendue demoiselle, ici couchée près de moi. — La prétendue demoiselle ! — Ma nièce, je vous déclare, et puissé-je vous apprendre quelque chose qui vous surprenne ! je vous déclare que cette jolie fille est un homme. — Un homme ! Etes-vous... êtes-vous sûre, ma tante ? — Sûre... Et lui-même.... Il est là pour me démentir, si je ne dis pas l'exacte vérité : lui-même voulait, il n'y a pas deux heures, m'en donner des preuves. — Voulait vous en donner ? Cela ne se peut pas. — Ne vous en étonnez pas trop, ma nièce, il s'y croyait obligé. — Obligé ! Pourquoi ? — Ah ! demandez-lui. — Dites pourquoi, s'écria-t-elle en m'adressant la parole avec une extrême vivacité. Parlez, parlez enfin, parlez donc. — Vous me voyez, lui répondis-je, si stupéfait de tout ce qui m'arrive, que je n'ai pas la force, pas la force de dire un mot. — Il veut me réduire à faire moi-même ce pénible aveu, reprit la marquise: ma nièce, il s'y croyait obligé, parce que je l'exigeais. — Vous l'exigiez, ma tante ! — Rassurez-vous, je n'en avais que l'air. — Que l'air ! — Oui, je vous dis, j'ai fait grâce au généreux jeune homme quand je l'ai vu prêt à s'immoler. — Cependant il le pouvait !

s'écria la comtesse, aussi surprise que désolée. — Il le pouvait ; oui, ma nièce. C'est, j'en conviens, un compliment qu'il faut lui faire. — Il le pouvait ! répéta madame de Lignolle d'un ton qui n'annonçait pas moins d'étonnement, et marquait une affliction plus profonde. — Voilà de suite, lui répondit la marquise, deux exclamations qui ne sont pas très polies. — Il le pouvait ! — Enfin, ma nièce, tu veux donc que je me fâche...Vous voudriez donc, madame, qu'il ne trouvât jamais ces choses-là possibles que pour vous ? — Pour moi ! Madame d'Armincour l'interrompit d'un air très-sérieux : Éléonore, je vous ai toujours connue extrêmement franche, avec moi surtout. Avant de vous faire violence pour sortir de votre caractère, avant de vous décider à me soutenir un mensonge trop invraisemblable, écoutez-moi.

Cette demoiselle est un homme ; j'ai malheureusement plusieurs raisons de n'en point douter. Il y a plus : je sais maintenant son véritable nom ; et tout me dit que, depuis longtemps, vous ne l'ignorez pas, ma nièce. Hier j'allai, sur les cinq heures, à Longchamps, où je fus étonnée de vous voir de si bonne heure surtout, vous qui, le matin même, aviez, sous prétexte de quelques affaires, refusé d'y venir le soir avec moi. Vous ne m'avez seulement pas aperçue, madame, parce que vous n'aviez des yeux que pour un cavalier qui, de son côté, vous regardait continuellement. Voilà ce qui me le fit remarquer. C'était mademoiselle de Brumont sous des habits d'homme, ou pour le moins un frère à elle, un frère dont la figure, absolument pareille, excitait votre attention comme la mienne. Je m'arrêtai naturellement à cette idée ; et dans ma parfaite sécurité, je ne songeai même pas à pousser plus loin les conjectures. Cependant, immédiatemant après votre voiture, venait, dans une voiture, beaucoup plus belle, une espèce de fille fort élégante, qui lorgnait aussi ce jeune homme, dont elle était quelquefois lorgnée. Apparemment que cette femme ne vous aime guère, et que vous ne l'aimez pas davantage

car elle s'est permis de vous faire une impertinence, dont vous l'avez bien punie. Je vous en fais mon compliment ; j'en ai ri de tout mon cœur. Comme j'en riais pourtant, il s'élève tout à coup une grande rumeur. Tout le monde court ; chacun se précipite sur *le* ou *la* Brumont, que je suivais toujours des yeux, dans l'intention de l'appeler, enfin de causer un instant avec *lui* ou avec *elle*. Moi, tout ébahie d'un si prodigieux concours, pauvre provinciale, je demande si l'usage des dames de Paris est de courir ainsi comme des folles, pêle-mêle avec les hommes, après le premier joli garçon qu'elles rencontrent. Tous ceux qui m'entourent me crient : Non pas ! non pas ! mais celui-ci mérite l'attention générale ; c'est un charmant cavalier, déjà fameux par une aventure extraordinaire ; c'est mademoiselle du Portail, c'est l'amant de la marquise de B***. Vous pouvez juger de mon étonnement : aussitôt j'ouvre les yeux, je me rappelle mille circonstances inquiétantes ; et sans trop de malignité, je suis obligée de me dire qu'il devient très probable que l'amant de la marquise est aussi l'amant de la comtesse. Cependant il ne faut pas me hâter de juger légèrement une nièce que j'estime Je verrai, je l'observerai, je la questionnerai demain, puisque je vais la joindre au Gâtinais.... Point du tout ! au jour désiré, l'obligeante madame de Fonrose arrive chez moi, qui me propose tout doucement l'honnête commission de vous mener l'ami du cœur. Charmée d'un hasard favorable à mes secrets desseins, j'accepte, bien résolue à examiner de près la demoiselle, et à faire en sorte que vous ne puissiez pas me réduire à jouer chez vous le rôle d'une complaisante. J'arrive avec l'heureux mortel ; peut-être croyait-il, vous voyant couchée, qu'il partagerait du moins le lit de la petite Mésanges : tout au contraire, je le confisque à mon profit. Au commencement de la nuit, je le tourmente ; une heure après, je.... je le prends, pour ainsi dire, sur le fait. Il ne m'avoue pas son nom, que je ne demande point ; mais il ne peut nier son sexe. Enfin, le matin vient ; et pour qu'il ne me reste aucune incertitude

à cet égard, je découvre en plein le chevalier de Faublas.

A ces mots, elle me découvrit en effet; car, d'un coup de main rapide, elle enleva la couverture, qu'elle jeta presque sur mes pieds, et du même temps elle me la ramena sur les épaules. Le moment fut court, mais décisif. Le hasard qui se déclarait contre moi, voulut qu'alors je me trouvasse arrangé dans le lit, de manière que la pièce du procès la plus essentielle ne pût échapper au prompt regard de l'accusé, de sa complice et de leur juge. Maintenant, ma nièce, s'écria la marquise, j'espère qu'il ne vous reste aucun doute. Là, je dis, en supposant qu'il fût possible de croire qu'avant ceci vous en eussiez. Mais convenez, poursuivit-elle, en m'appliquant un vigoureux soufflet de la même main qui venait de m'exposer presque nu aux regards confus de madame de Lignolle, convenez qu'il faut que M. de Faublas soit un effronté petit coquin pour être aujourd'hui venu coucher avec la tante, par la seule raison qu'il ne pouvait plus coucher avec la nièce.

— Ma tante, s'écria la comtesse avec un peu d'humeur, pourquoi donc frapper si fort? Vous lui ferez mal. — Oui, mal! Il est trop heureux. C'est une faveur. Madame de Lignolle, à présent que vous ne pouvez plus, sous prétexte d'ignorance, vous en défendre, il faut tout à l'heure prier monsieur de se lever, le mettre, sans esclandre, à votre porte, et l'y consigner pour jamais. — Le mettre à ma porte, ma tante! eh bien! je vous le dis, c'est mon amant, c'est l'amant que j'adore. — Et votre mari, madame. — Mon mari? C'est aussi lui, je n'en ai pas d'autre que lui. — Quoi! ma nièce, il n'y a pas déjà près de cinq mois que M. de Lignolle vous a vraiment épousée? — Épousée? Jamais... C'est lui, ma tante. — Comment? c'est lui qui même la première fois... — Oui, ma tante, c'est lui. — Ah! l'heureux petit drôle! Quel épouseur que ce monsieur-là!... Mais vous êtes grosse! ma nièce? — Eh bien! ma tante, c'est encore lui... — Mais... — Il n'y a plus de mais, ma tante! ç'a toujours été lui; ce sera toujours lui, ce ne sera jamais que lui! Jamais que lui. — Et com-

ment ferez-vous ?... — Comme j'ai déjà fait, ma tante, avec lui. — Mais quel flux de paroles ! Voyez un peu ! — Je ne vois que lui ! — Mais au moins entendez... — Je n'entends que lui ! — Mais écoutez donc. — Je n'écoute que lui. — Allons, ma nièce, quand vous voudrez... — Je ne veux que lui. — Vous ne voulez pas que je vous parle un moment ? — Je ne parle qu'à lui. — Éléonore, vous ne m'aimez donc pas ? — Je n'aime... Ah ! si fait ! je vous aime aussi. — Eh bien ! laisse-moi donc m'expliquer ; dis-moi, malheureuse ! comment feras-tu pour cacher ta grossesse ? — Je ne la cacherai pas. — Mais votre mari vous demandera qui a fait cet enfant. — Je lui répondrai que c'est lui. — Et s'il n'a jamais couché avec toi, comment veux-tu qu'il te croie ? — Eh ! mais c'est à cause de cela qu'il me croira ? — Comment, c'est à cause de cela ? — Sûrement, à cause de cela. — Allons, ma nièce, voilà que nous faisons ensemble des quiproquos. Vous êtes si vive, qu'il est impossible de s'expliquer avec vous. — Je suis vive ! vous ne l'êtes pas, peut-être? — Eh ! le moyen de ne pas l'être avec une écervelée ?..... Voyons, faites-moi la grâce de m'expliquer de quelle manière on peut s'y prendre, pour persuader à un homme qui n'a jamais épousé sa femme, que pourtant il lui a fait un enfant? — Regardez si ce n'est pas désespérant !.... Mais, ma tante, faites-moi vous-même la grâce de m'expliquer pourquoi vous vous imaginez que j'irai faire à M. de Lignolle un raisonnement aussi bête que celui-là ? — Ma nièce, c'est vous qui le dites. — Tout au contraire ! je me tue de vous crier que je lui déclarerai que c'est lui qui m'a fait cet enfant. — Ah ! je comprends enfin ; lui, c'est monsieur ? — Eh ! oui. Quand je dis lui, c'est lui. — Ma foi, je ne l'aurais pas deviné, ma nièce. Quoi ! vous irez vous-même annoncer bonnement à votre mari que vous l'avez fait... — Ce qu'il mérite d'être. — Dans un sens je ne dis pas non, ma nièce... — Dans tous les sens possibles, ma tante. — Ah ! cela est autre chose. Je ne puis, madame, approuver vos désordres. — Mes désordres ! — Revenons,

revenons à l'article important. Si ton mari se fâche ? — Je m'en moquerai. — S'il te veut faire enfermer ? — Il ne le pourra pas. — Qui l'en empêchera ? — Ma famille, vous et lui. — Ta famille sera contre toi. Moi, je te chéris trop pour te faire jamais le moindre mal ; mais, dans une affaire aussi malheureuse, je serai du moins forcée de rester neutre. Il ne te restera donc que monsieur. — S'il me reste, je n'en demande pas davantage. — Oui, il te restera... pour te défendre ; mais le pourra-t-il ? Et si l'on t'enferme ?... — Non, non. Tenez, ma tante, j'y pensais cette nuit; j'ai dans ma tête un projet... — Un beau projet ! je crois ; dis pourtant, dis. — Je ne peux pas, il n'est pas temps. — Eh bien ! ma nièce, je vais vous enseigner, moi, le seul parti qui vous reste à prendre. — Voyons. — Il faut, le plus tôt possible, madame, vous faire épouser par M. de Lignolle, et... — Ça, d'abord, ça ne se peut pas. — La raison est que ça ne se peut pas ; mais quand cela se pourrait, je ne le voudrais pas. A présent, ma tante, je sais ce que c'est : jamais votre nièce ne sera dans les bras d'un homme. — Jamais dans les bras d'un homme ! Cependant lui... — Lui, ma tante, s'écria-t-elle avec passion : ce n'est pas un homme, c'est mon amant. — Votre amant! Ne voilà-t-il pas une bonne raison à donner à votre mari ? — Supposons que la raison soit mauvaise, au moins est-il certain qu'elle vaut encore mieux qu'une mauvaise action. N'en est-ce pas une indigne ? n'est-ce pas une horrible perfidie que d'aller froidement se partager entre deux hommes, pour trahir l'un plus à son aise, et retenir l'autre en le désespérant. Car, j'en suis sûre, s'écria-t-elle en m'embrassant, il en serait désespéré. — Si pourtant vous vouliez m'écouter, madame, vous verriez que votre tante ne vous conseille ni le libertinage, ni la perfidie. Vous m'avez interrompue, comme j'allais vous dire qu'en vous faisant épouser par M. de Lignolle, il fallait tout d'un coup changer de conduite, et rompre cette intrigue... — Une intrigue ! fi donc ! ma tante. Dites une passion,

qui fera le destin de ma vie ! — Qui en fera le malheur, si vous n'y prenez garde. — Point de malheur avec lui ! ma tante. — Toujours du malheur où il y a du crime, ma nièce... Écoute, ma petite, je suis bonne femme, j'aime à rire ; mais ceci passe la raillerie. Vois d'abord combien de dangers t'environnent. — Je ne connais point de dangers quand il s'agit de lui. — Et ta conscience, Éléonore ? — Ma conscience est tranquille. — Tranquille ? cela ne se peut pas. Vous qui ne mentiez jamais, vous mentez... Écoute, Éléonore, je t'ai toujours idolâtrée, trop peut-être. Je t'ai peut-être gâtée; mais tâche de te souvenir comme, dans les choses essentielles, je me suis toujours attachée à te donner les meilleurs principes. Tiens, ma fille, tu vas aujourd'hui couronner la rosière...

— Oh ! ne m'en parlez pas, s'écria-t-elle, en se précipitant dans les bras de sa tante, et saisissant ses mains dont elle se couvrit le visage ; oh ! ne m'en parlez pas. Et moi, pénétré du ton dont ces paroles furent prononcées : Madame la marquise, c'est à moi, c'est à moi seul que vous devez tous vos reproches ; excusez-la, plaignez-la, ne l'accablez pas. — O mes enfants ! répondit-elle, si vous ne voulez que m'attendrir, cela ne vous sera pas difficile ; on me fait pleurer comme on me fait rire : tout de suite... Soit, j'y consens, pleurons tous trois... Écoutez cependant, écoutez ma nièce : vous souvenez-vous de l'année passée ? à la même époque, au même jour, je vous disais : Éléonore, je suis fort contente de toi; mais bientôt, ma fille, d'autres temps amèneront d'autres obligations : on n'a pas toujours dans la vie des devoirs aussi doux à remplir que celui de secourir l'indigence ; le temps approche où tu t'en imposeras peut-être qui te séduiront d'abord, et te deviendront ensuite pénibles...

La comtesse, à ces mots, quitta brusquement son attitude humiliée, et du ton le plus animé : qui te séduiront d'abord ! répéta-t-elle. — Eh ! comment m'auraient-ils séduite ? on ne me les fit point connaître ; on conduisit gaîment au sacrifice une innocente victime, qui promit ce

qu'elle ne comprenait pas. Vous, madame la marquise, vous qui me parlez ici de devoir, oseriez-vous affirmer qu'alors vous avez fait le vôtre! Quand mes parents, engoués des prétendus avantages de ce fatal mariage, vinrent vous présenter M. de Lignolle, vous me défendîtes, par vos représentations, je le sais ; je sais que votre consentement vous fut, pour ainsi dire, arraché: mais qu'importait votre trop faible résistance ? ne deviez-vous pas la fortifier de la mienne, ne deviez-vous pas me tirer à l'écart, et me dire : Ma pauvre enfant ! je t'avertis qu'ils vont te sacrifier ; je t'avertis qu'ils trompent ton inexpérience par d'éblouissantes promesses : veux-tu pour le frivole avantage d'être présentée à la cour quelques mois plus tôt, d'aller dès demain aux assemblées, aux bals, aux spectacles de la capitale ; veux-tu faire à jamais le sacrifice de ta liberté la plus précieuse, de la seule vraie liberté, celle de ta personne et celle de ton cœur ? Te trouves-tu si mal avec moi ? Es-tu donc pressée de me quitter ? Tiens, il n'est plus temps de fonder ta sagesse sur ton ignorance ; et puisqu'ils veulent t'abuser, il faut que je t'éclaire. Quand une fille naturellement vive se montre au printemps émue du spectacle de la nature, est surprise dans de fréquentes rêveries, avoue des inquiétudes secrètes, se plaint d'un mal qu'elle ignore, on dit communément qu'il lui faut un mari ; mais moi qui te connais, moi qui t'ai vue toujours caressée de ceux qui t'entouraient, répondre à leur attachement par un attachement égal, payer mes soins de reconnaissance, et me chérir autant que je t'aimais, pleurer les malheurs d'un vassal, et même les peines d'un étranger, je crois que la nature, avec la vivacité bouillante, t'a donné la tendre sensibilité ; je crois que ce n'est pas seulement un mari qu'il te faut, je crois qu'il te faut un amant. Néanmoins on s'obstine à te faire épouser M. de Lignolle. Tu n'as pas encore seize ans, il a cinquante ans passés ; ta jeunesse à peine commencera, que son automne sera fini ; comme tous les vieux libertins, il deviendra valétudinaire,

infirme, dur, grondeur, jaloux : et pour comble de malheur six fois par an peut-être tu seras obligée, obligée de supporter le dégoût de ses embrassements... — Car ma tante ne pouvait pas deviner qu'il me resterait du moins dans mon infortune cette consolation, que mon prétendu mari ne serait jamais capable de l'être... — Jamais capable ! ma nièce, s'écria-t-elle en pleurant. — Jamais, ma tante. — Fi ! le vilain homme !

Vous ne pouviez pas le deviner ; ainsi vous deviez me dire : Six fois par an peut-être tu seras obligée, obligée de supporter le dégoût de ses embrassements ; et pourtant s'il se rencontre un jeune homme joli, spirituel, sensible, épris de tes charmes, digne de toi, tu seras encore obligée, obligée de repousser ses hommages qui t'outrageront, et son image qui te poursuivra. Pour rester vertueuse, il faudra que tu contraries continuellement le plus doux penchant de ton cœur et la plus sacrée des lois de la nature, ou bien on viendra sans relâche crier à ton oreille ces mots terribles : Serments, devoirs ! crimes ! malheurs ! Ainsi, tu pourras languir pendant trente ans et plus, réduite aux cruelles privations d'un célibat forcé, et condamnée aux devoirs plus cruels d'un tyrannique hymen ; et si tu succombes aux séductions d'un amour invincible, tu pourras être enterrée toute jeune dans la solitude d'un couvent, pour y périr bientôt, chargée du mépris public et de la haine de tes parents. Que si vous m'eussiez ainsi parlé, madame la marquise, je me serais écriée : je ne veux pas de votre M. de Lignolle ! je n'en veux pas ! j'aime mieux mourir fille ! et ils ne m'auraient pas mariée malgré moi ! et ils m'auraient tuée, peut-être, mais ils ne m'auraient pas conduite à l'autel !

— Jamais capable ! répéta la marquise en pleurant, ah ! le vilain homme ! ah ! ma pauvre petite, comment vas-tu faire ? Pauvre petite ! il n'y a donc pas de remède ? Jamais capable... ! voilà qui est bien différent ! cela change beaucoup... mais non, cela ne change rien. Ma chère enfant, tu n'en es seulement qu'un peu plus à plaindre...

Éléonore, vous n'en devez pas moins tout à l'heure et pour toujours renoncer au chevalier. — Renoncer à lui ? Plutôt mourir.

— Dame ! je ne peux pas frapper plus fort, cria la petite Mésanges, que nous n'avions pas entendue. — Allez vous promener, lui répondit l'impatiente comtesse. — Ah ! mais c'est que j'en viens. — Retournez-y. — Ah ! mais c'est que je suis lasse. — Asseyez-vous sur le gazon. — Ah ! dame, mais c'est que je m'ennuie, toute seule. — Sommes-nous faite pour t'amuser ? lui demanda la marquise. — Pas vous, si vous voulez, ma cousine, mais ma bonne amie.... — Votre bonne amie ?.... Laissez-nous. — C'est qu'il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai causé avec elle. — Allez, mademoiselle, allez m'attendre au salon. — Ah ! oui, car j'entends bien du monde qui se lève. — Allez.

Bien du monde qui se lève ! reprit madame d'Armincour. Il est temps aussi que nous nous levions, et que cette demoiselle s'habille et s'en aille. — S'en aille ! ma tante. — Eh oui ! ma nièce ; croyez-vous qu'il soit possible qu'elle paraisse à cette fête ? — Qui peut donc l'en empêcher ? — Comment ! n'y a-t-il pas ici cinquante personnes qui étaient hier à Longchamps, et qui la reconnaîtraient comme je vous reconnais ? — Oh que non ! — Ne dites pas non ! c'est une chose certaine, et vous seriez perdue. — Qu'importe ? pourvu qu'il ne s'en aille pas. — Quand je l'entends raisonner ainsi, les cheveux me dressent sur la tête. — Quoi ? ma tante, ne suis-je pas la maîtresse ?... — D'ailleurs, madame, vous êtes obligée de le renvoyer ; c'est votre devoir. — Mon devoir ! le voilà revenu, ce mot... — Allons ! interrompit la marquise en me jetant le drap sur le nez, il faut prendre un parti, car avec elle les disputes ne finissent pas.

Madame d'Armincour, en se hâtant de passer une camisole et un jupon, s'écria : — Bon Dieu ! voilà que j'y songe ; chacun se demanderait où cette demoiselle a couché : chacun saurait que c'est... là ! Ne dirait-on pas que j'ai

aussi quelque chose de commun avec ce morveux, moi ? Je serais pour aujourd'hui l'héroïne de l'aventure.... d'une aventure galante, à soixante ans passés ! c'est s'y prendre un peu tard. Allons, madame, vous sentez bien qu'il s'agit moins de m'épargner un ridicule, que de sauver votre réputation, que de vous sauver vous-même. Il faut qu'il parte... Non, ma nièce, je ne souffrirai pas que devant moi vous soyez sa femme de chambre ; je l'habillerai pour le moins aussi vite et aussi décemment que vous le pourriez faire. N'ayez aucune espèce de crainte, je ne suis ici que *le chien du jardinier*

Il y eut, tout le temps que dura ma toilette, une contestation fort vive entre la tante, qui voulait toujours que je partisse, et la nièce qui ne le voulait toujours pas.

Cependant on vint avertir madame de Lignolle qu'il était nécessaire qu'elle descendît pour ordonner quelques derniers arrangements relatifs à la fête. Je suis à toi tout à l'heure, me dit-elle. Un moment après, la tante aussi me quitta et revint avant la nièce, qui pourtant ne tarda pas. Un bon quart d'heure à peu près s'écoula, et je n'ai pas besoin de dire que la dispute recommencée allait toujours s'échauffant, quand on vint de nouveau déranger la comtesse. Obligée de me quitter encore, elle m'assura du moins que ce serait l'affaire d'une minute. Mais elle était à peine descendue, lorsque sa tante me dit : — Monsieur, je vous crois un peu moins déraisonnable qu'elle : vous devez sentir combien votre séjour ici peut la compromettre ; cédez à la nécessité, cédez à mes sollicitations, et, s'il le faut, à mes prièr s. Elle m'entraîna, elle me conduisit, par des détours qui m'étaient inconnus, dans une espèce de basse-cour, où sa voiture m'attendait. Comme j'y montais, le hasard amena près de nous mademoiselle de Mésanges : Ma bonne amie , vous vous en allez ? — Hélas oui ! ma bonne amie ; faites, je vous en prie, mes compliments à mademoiselle *Des Rieux*. — Je n'y manquerai pas... — Ah ça ! mais toujours vous m'assurez bien qu'elle ne tardera pas à devenir bonne à mari... — Taisez-vous,

mademoiselle, interrompit brusquement la marquise ; et si jamais vous répétez de pareils....

Je n'entendis plus rien, parce que le cocher, qui avait ses ordres, partit plus prompt que l'éclair. Il me reconduisit jusqu'à Fontainebleau, où je pris la poste. A peine était-il quatre heures du soir quand je rentrai dans Paris. Madame de Fonrose me tenait parole. Mon père n'avait pas encore paru chez lui ; et moi, profitant de quelques moments de liberté, je quittai mes habits de femme, et j'allai chez Rosambert. Je le trouvai beaucoup mieux ; il pouvait déjà, sans le secours de personne, se promener dans son appartement, et même faire plusieurs fois le tour de son jardin. Le comte commença par m'accabler de reproches. Je lui représentai que tous les matins régulièrement on était venu chez lui, de ma part, savoir de ses nouvelles. — Mais vous aviez promis de venir vous-même. — Mon père ne m'a pas quitté. — Cela ne vous a point empêché d'aller ailleurs. Au reste, je conviens que la petite comtesse mérite la préférence. — La petite comtesse ! — Madame de Lignolle, oui. Ne vous l'ai-je pas dit, que désormais toute femme qui vous aurait serait une femme affichée....? Je suis vraiment charmé que la marquise ait une rivale digne d'elle... car on dit la comtesse adorable..... Malheureusement c'est encore un enfant sans usage, sans art, sans méchanceté. La marquise l'écrasera dès que... A propos, je vous fais mon compliment : vous êtes infiniment bien avec M. de B*** ! D'abord tout Paris l'a vu riant à vos côtés le jour de votre apothéose ! et puis l'excellent mari ne cache à personne que vous êtes un charmant garçon ; et de peur qne la chose ne paraisse pas encore assez comique, il dit à quiconque veut l'entendre, que c'est moi qui suis un indigne homme. Il m'en veut ; on m'assure qu'il m'en veut beaucoup ! c'est peut-être encore un duel qui me revient. Mais vous en savez quelque chose, chevalier ? le marquis vous a longtemps parlé. — Oh ! le marquis m'en a tant dit de toutes les manières... — Mais encore ? Allons, Faublas, contez-moi

cela du moins ; j'ai besoin de rire, et vous devez tout essayer pour amuser un ami convalescent. — Ma foi, non. Je vous avoue que je suis très éloigné de vouloir vous amuser aux dépens de la marquise ; et même, je vous le répète, Rosambert, c'est toujours avec peine que je vous entends me parler d'elle. — Vous avez tort ; je suis, dans ce moment-ci surtout, son plus enthousiaste adorateur. Vraiment ! je me le disais tout à l'heure ; il faut qu'à toutes ses qualités, déjà si nombreuses, cette femme-là réunisse maintenant la prudence. N'êtes-vous pas étonné, comme moi, de la profondeur du calcul qu'elle avait fait, que, si je lui échappais, il ne fallait pas que je pusse échapper à son mari ? Chevalier, vous serez témoin. — Témoin ? — Oui, très incessamment. — Très incessamment ! vous m'aviez dit que vous ne retourneriez point à Compiègne ? — Témoin de mon combat avec le marquis. Chevalier ! soyez tranquille ! nous sommes convenus que je ne me battrais point avec la marquise. Comment pouvez-vous me soupçonner encore d'être assez fou pour me prêter à la bizarre fantaisie de cette femme, qui s'est mise en tête qu'elle devait attaquer de braves jeunes gens avec leurs armes ? C'est que, voyez-vous, plus j'y pense, plus je reconnais qu'il convient, pour la sûreté publique, d'arrêter le mal dans son principe ; ceci deviendrait d'un trop dangereux exemple : comment ! chacune n'aurait qu'à vouloir se mettre à la mode ! Toutes les bonnes fortunes finiraient donc par des coups de pistolet ? Et jugez quel tapage on entendrait chaque jour aux quatre coins de Paris !

Rosambert, qui me vit sourire, me fit, sur celles qu'il appelait mes maîtresses, cent plaisanteries et cent questions. Je finis par me prêter de bonne grâce à sa gaîté ; mais sa curiosité n'eut pas lieu d'être satisfaite.

Mon père ne revint à l'hôtel que deux heures après moi. Mon père me fit entendre qu'il était fâché de m'avoir laissé seul toute la journée. Je lui représentai respectueusement qu'il serait trop bon de se gêner pour son

fils. Il me demanda comment j'avais passé la nuit. Afin de ne pas mentir, je répondis : Mal et bien, mon père. — Le sommeil n'a pas été profond ? reprit-il. — Profond, pardonnez-moi ; mais souvent interrompu. — Vous avez éprouvé de grandes agitations ! — De grandes agitations ! oui, mon père. — Les rêves ont été bien fâcheux ! — Oh ! bien fâcheux ! Il y en a un surtout qui, vers le milieu de la nuit, m'a singulièrement tourmenté. — Mais le matin du moins vous avez tranquillement reposé ? — Le matin.... Non. J'étais inquiet le matin. — La fatigue, apparemment ? — Un peu de fatigue, peut-être, et encore les suites de ce rêve. — Racontez-le moi donc. — Mon père... c'était... c'était une femme.... — Toujours des femmes ! Eh ! mon fils, songez à la vôtre. — Ah ! depuis sept heures du matin (c'était l'heure à laquelle je m'étais mis en route), depuis sept heures, je vous assure que je me suis presque continuellement occupé de son souvenir. Mon père, quand donc recevrai-je de ses nouvelles ? — Vous savez combien j'ai mis de monde en campagne, et sous quinzaine je compte moi-même partir avec vous. — Pourquoi pas plus tôt ? — Mais, répliqua-t-il d'un air embarrassé, je ne suis pas prêt ; il faut d'ailleurs attendre... que vous vous portiez mieux... que les beaux jours soient tout à fait venus. — Les beaux jours ! ah ! loin de Sophie, viendront-ils jamais ?

Quand je parlais ainsi, j'espérais pourtant quelque bonheur pour le lendemain. Le lendemain était ce lundi vivement désiré, qui devait pendant quelques instants, nous voir mon Éléonore et moi réunis. Hélas ! notre douce attente fut trompée. Madame de Fonrose, qui vint le soir faire à mon père une courte visite, trouva le moyen de me dire : Il n'y a pas eu moyen ; sa tante est arrivée le matin chez elle, où elle est encore.

Le mardi ce fut tout de même, et le mercredi j'eus du moins la consolation de recevoir un billet de Justine. Il me disait qu'avec le passe-partout qui m'était envoyé, j'ouvrirais la porte-cochère et toutes les portes d'une petite

maison neuve, située à l'entrée de la rue du Bac, du côté du Pont-Royal. M. le vicomte me priait d'être là sur les sept heures du soir.

Bon! Madame de B*** n'est donc pas fâchée contre moi? Depuis vendredi je n'avais pas entendu parler d'elle : ce long silence, après notre aventure, commençait à m'inquiéter. Faublas, elle n'est pas fâchée! elle n'est pas fâchée, Faublas. Heureux jeune homme, applaudis-toi... et je baisai le billet de Justine, et je fis un saut de joie.

— Quelle bonne nouvelle? demanda mon père en entrant. — Ah! c'est que... c'est que je vois le beau temps; je pourrai cette après-dînée aller faire un tour. — Avec moi, oui. — Encore avec vous? mon père. — Monsieur!... — Pardon... Cependant voulez-vous me rendre absolument esclave? m'empêcher de voir même un ami? — Ce n'est pas un ami que vous iriez voir. — Le vicomte, mon père. — M. de Valbrun, à la bonne heure; mais de là? — Je vous promets de ne pas mettre le pied chez la comtesse. — Vous m'en donnez votre parole? — Ma parole d'honneur. — Eh bien soit, j'y compte. Et je baisai les mains de mon père, et je fis encore un saut de joie.

J'étais si impatient de savoir ce que la marquise m'allait dire, qu'avant l'heure indiquée je fus au rendez-vous. J'eus tout le temps d'examiner la maison, que je trouvai jolie, commode et bien meublée. J'y remarquai surtout deux petites chambres à coucher qui se touchaient; deux chambres à coucher qu'aujourd'hui même je crois voir, et que dans cent ans, si j'étais au monde, je croirais, hélas! voir encore aussi bien qu'aujourd'hui.

M. de Florville arriva sur la brune; il vint me joindre dans l'une des deux petites chambres. Aussitôt j'embrassai ses genoux : Oui, dit la marquise, demandez grâce à votre amie que vous avez outragée, que vous avez réduite à risquer une témérité qui pouvait la perdre et vous compromettre.— Mais aussi, ma belle-maman, pourquoi... pourquoi m'avez-vous... — Je crois, interrompit-elle, je crois vraiment qu'il va me demander pourquoi j'ai résisté!

Laissez, monsieur, laissez; songez qu'au lieu de renouveler vos offenses, vous devez solliciter votre pardon. Chevalier, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi nous nous voyons ici. Vous concevez qu'après la cruelle scène de vendredi dernier, je ne pouvais, sans une extrême imprudence, retourner chez Justine. — Sans doute. Cette scène... — Chevalier, vous ne me parlez plus de Sophie! — Depuis son dernier malheur, j'ai si rarement obtenu le bonheur de vous voir! j'en ai joui pendant si peu de temps! nous avons eu tant de... — Sans doute, mais dites vrai; n'aimez-vous pas un peu moins votre charmante épouse? — Moins? — Parlez, ne me cachez aucun de vos sentiments; vous m'en avez promis la confidence. — Moins? davantage! madame la marquise, chaque jour davantage, je l'adore! il semble que l'absence... — Cependant madame de Lignolle! — Ah, oui! m'est infiniment chère! et ne le mérite-t-elle pas? Je vous le demande à vous-même; vous l'avez vue; vous la connaissez mieux. — Il est vrai qu'elle est assez gentille, cette enfant; et d'un bon petit caractère. On m'avait un peu trompée sur son compte. Au reste, je suis déjà bien revenue des fâcheuses préventions... Vous, chevalier, je trouve pourtant bien singulier que vous ayez... de la tendresse, de l'amour même pour deux femmes... Dites pour trois, ma belle maman. — Non, s'écria-t-elle vivement : impossible cela, par exemple! impossible. — Je vous assure... — N'assurez pas. Tous les jours on distingue une épouse charmante; quand elle est éloignée, on la regrette : alors même il peut arriver qu'on se sente un goût décidé, un attachement très vif pour une femme... aimable; mais pour deux! voilà ce qui me paraîtra toujours inconcevable : non, jamais je ne comprendrai que l'amant de la comtesse puisse être en même temps le mien; jamais je n'entendrai cela, jamais.

Je la regardais attentivement; elle m'observait : apparemment que l'air d'embarras et d'irrésolution qu'elle dut remarquer dans toute ma personne, lui fit mal augurer

de ma réponse; je la vis pâlir, et sa voix s'altéra : cet entretien paraît vous mettre à la gêne, reprit-elle aussitôt; parlons d'autre chose... La campagne est-elle déjà belle? — La campagne! — Oui, vous y avez été samedi soir... et vous êtes revenu dimanche... un très court voyage.. Dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une demoiselle de Mésanges!... — De Mésanges! — Cette enfant-là ne vous est-elle pas aussi déjà devenue... *infiniment* chère? — Infiniment? à quel titre? — C'est une femme, d'abord; voilà pour Faublas le meilleur des titres! et puis ne serait il pas trop étonnant que, vous étant trouvé par occasion le maître de passer une nuit avec la douairière d'Armincour et la demoiselle de Mésanges, vous n'eussiez pas donné la préférence à celle-ci? En supposant même que le choix ne vous ait pas été laissé, je vous connais très capable d'avoir, si vous étiez couché dans le même appartement, tout doucement quitté la grande chambre de la vieille, pour vous glisser dans le cabinet[1] de la jeune... Vous rougissez! vous ne dites mot. — Madame... quand ces détails seraient vrais, qui pourrait vous les avoir donnés? — Quand ces détails seraient vrais, j'aime beaucoup la supposition. Faublas, n'essayez pas de mentir; votre air et votre maintien, votre silence et vos discours, tout en vous décèle un coupable. Faublas, un hasard fort singulier ne m'en a donné qu'une partie, de ces détails; mais vous devez savoir que, toutes les fois qu'il me sera permis d'apercevoir seulement un coin du tableau, je serai femme à deviner le reste. Je ne sais pas bien si vous avez pu consacrer toute votre nuit à la jeune personne, ou ne lui donner qu'une heure; quoi qu'il en soit, je m'en rapporte à vous sur le bon emploi du temps. Je ne m'étonne plus qu'il soit déjà question de marier la petite; je conçois que cela peut être aujourd'hui pressant de plus d'une manière. Au reste, poursuivit elle du ton le plus sérieux, je suis loin de vous reprocher le mystère que vous me faisiez de cette aventure; dans ce cas-ci, l'indiscrétion

1. Madame de B*** le connaissait, ce cabinet-là.

serait vraiment une perfidie, je vous en crois incapable : je suis sûre que vous garderez un profond silence sur tout cela ; je suis sûre que vous n'en avez rien dit à M. de Rosambert. — A M. de... — Ne le connaissez-vous pas ? — Trop bien ! — Je le crois ; vous l'avez encore vu dimanche. — Dimanche ! — Comment ! est-ce que je me trompe de jour ! est-ce que ce n'est pas...

Je me précipitai aux genoux de la marquise. O ma généreuse amie ! pardonnez-moi. — Au moins, ajouta-t-elle en me faisant signe de me relever, songez que vous êtes engagé d'honneur à venir me voir combattre encore mon ennemi. — Votre ennemi ne veut pas... — Tenir sa parole ! je saurai bien l'y contraindre. Faublas, serait-il possible que son châtiment vous parût aujourd'hui moins juste et moins désirable ? Ah ! parlez ; vos vœux décideront l'événement du combat. J'aime mieux, n'en doutez pas, j'aime mieux mourir de la main du cruel, si vous me donnez une larme, que de l'immoler, s'il obtient un regret. Vous ne savez donc pas comme je le hais, le barbare ? C'est de lui que me sont venus tous les maux que je ne puis supporter ; que je ne puis supporter ! répéta-t-elle en pleurant. Avant son lâche attentat dans ce village d'Holriss, je n'étais pas encore tout à fait malheureuse, je n'avais perdu que ma fortune et ma réputation. Vous cependant, Faublas, est-il donc vrai que le perfide ne vous ait pas aussi causé quelque irréparable perte, quelque chagrin inconsolable ? Ingrat ! poursuivit-elle avec la plus grande véhémence, ne dois-tu pas le détester autant que je t'aime ?

Madame de B*** s'enfuit, épouvantée de ce qu'elle venait de dire. Je volai sur ses pas, j'allais l'atteindre, j'allais... Elle se retourna vers moi : Monsieur, me dit-elle, si vous m'osez retenir, vous ne me reverrez de la vie. Il y avait sur sa figure un effroi si véritable, et dans son attitude quelque chose de si décidé, que je n'osai lui désobéir. Elle m'échappa.

A mon retour à l'hôtel, j'y trouvai madame de Fonrose, qui me demanda malignement comment se portait mon-

sieur le vicomte; elle ne m'apportait d'ailleurs que des nouvelles malheureuses. Madame de Lignolle, depuis quelques jours assaillie de la foule de petites indispositions qui toutes annonçaient sa grossesse, se sentait aujourd'hui sérieusement incommodée; il lui était impossible de quitter la chambre, et je ne pouvais l'aller voir, parce que madame d'Armincour, apparemment déterminée à rien négliger pour guérir sa nièce d'une passion dangereuse, venait d'annoncer qu'elle ne retournerait dans sa Franche-Comté qu'à la Saint-Jean; elle venait aussi de demander à madame de Lignolle, dans son hôtel même, un appartement que sa nièce n'avait pu lui refuser. Ainsi près de quinze jours s'écoulèrent, pendant lesquels nous n'eûmes, mon Éléonore et moi, d'autre consolation que d'envoyer souvent *Jasmin* chez *la Fleur*, et *la Fleur* chez *Jasmin*.

Pendant cette quinzaine fatale, je n'entendis point parler de madame de B***. Il ne me vint de province aucun renseignement qui pût me donner l'espérance que la nouvelle prison de Sophie serait bientôt découverte. Ainsi, délaissé de tous les grands intérêts de ma vie, je n'avais plus que de tristes jours et de longues nuits.

Enfin madame de Fonrose invita le père et le fils à venir ensemble dîner chez elle. A sept heures précises du soir, je quittai, sous quelque prétexte, le salon de la baronne, et m'en allai, par des détours qui m'étaient connus, gagner son boudoir, dont la comtesse m'ouvrit la porte. Hélas ! après de grands débats, il avait été décidé la veille que je resterais seulement vingt minutes avec mon amie. Je ne passai la permission que d'un quart d'heure. Aussi je n'eus qu'à peine le temps de l'admirer, de l'embrasser, de lui dire un mot; de lui dire que chaque jour elle me devenait plus chère, qu'elle me paraissait chaque jour plus jolie. Aussi elle eut à peine le temps de me jurer que dans mon absence elle ne vivait pas, que sa tendresse était encore augmentée, que son amour irait ainsi toujours croissant jusqu'au dernier jour de sa vie.

On disputait au salon quand j'y rentrai : la contestation cessa dès que je parus. Apparemment que la baronne, cherchant quelque moyen d'occuper M. de Belcourt, assez pour qu'il ne s'aperçût point de ma trop longue absence, n'en avait pas trouvé de meilleur que de lui faire une bonne querelle. O divine amitié! tu fus donnée au sexe le plus faible, pour l'aider à tromper le plus fort, et tu assurerais constamment le bonheur de nos femmes, si tu pouvais longtemps durer entre elles.

L'heureux tête-à-tête que je venais d'obtenir ne fit que m'inspirer le désir plus vif de m'en procurer un moins court, malgré la tante d'Éléonore et mon père, ensemble conjurés. Au milieu de la nuit suivante, rêvant à cela, je conçus un hardi projet qui, le lendemain matin, fut approuvé de la baronne, et reçut à la fin du même jour son entière exécution. En m'éveillant, je m'étais, par précaution, muni d'une forte migraine ; à dîner, je m'en plaignis encore beaucoup ; et le soir enfin, elle me causa des douleurs si fortes, que M. de Belcourt lui-même me conseilla de me coucher. Mon père, dès qu'il me vit endormi, s'en alla, et dès qu'il fut parti, je ne dormis plus. Un coiffeur adroit fut aussitôt, grâce à mon intelligent domestique, mystérieusement introduit jusque dans ma chambre. Grâce à mon adresse et grâce encore à Jasmin, ma femme de chambre, j'habillai fort passablement de la tête aux pieds mademoiselle de Brumont, qu'un suisse très inattentif ou très discret ne vit pas sortir, et qu'un malhonnête fiacre conduisit aussitôt chez madame de Fonrose. Peu s'en fallait qu'il ne fût minuit. Nous avions jugé convenable de ne point aller plus tôt chez la comtesse, de peur que la marquise ne fût pas encore retirée dans son appartement. Aussi madame de Fonrose, arrivant avec moi chez M. de Lignolle, eut-elle l'attention de ne point souffrir que son carrosse entrât dans la cour de l'hôtel, parce qu'il ne fallait troubler le sommeil de personne. Il n'y avait plus chez la comtesse que ses femmes et son mari ; sa tante était allée coucher

comme nous l'espérions. Comment! si tard! dit le comte. — Nous voulions, répondit la baronne, venir vous demander à souper; nous avons été forcément retenues ailleurs. Mademoiselle, ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, rentrer dans son couvent, n'a point accepté le lit que je lui offrais; elle a mieux aimé venir vous redemander, pour cette nuit, la petite chambre qu'elle occupait ici dans des temps plus heureux. — Elle a bien fait, répliqua-t-il. — Très bien! s'écria mon Éléonore; et qu'elle vienne le plus souvent possible me surprendre aussi agréablement. — Monsieur votre père vous a donc mise au couvent? reprit M. de Lignolle. — Oui, monsieur. — Où cela? — Pardon, il ne m'est permis de recevoir personne. — J'entends, poursuivit-il tout bas, et d'un ton mystérieux; c'est à cause du vicomte. — Le moyen de vous rien cacher? — Oh! j'en étais sûr, parce que les affections de l'âme me sont familières. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'ai vainement cherché ce jeune homme à Versailles; personne ne l'y connaît. — Je vous ai déjà dit, interrompit madame de Fonrose, qui prêtait l'oreille, qu'il avait en effet du crédit chez le ministre, mais qu'il se montrait rarement à la cour.— Et moi, j'ai prié qu'on ne me parlât jamais de lui, s'écria la comtesse. — A propos reprit le comte, je vous en veux. — De quoi? — Il y a quinze jours, vous venez au Gatinais pour cette fête, et dès le matin vous partez sans... — On vous aura sûrement dit que des ordres pressants m'avaient forcée de revenir à Paris. — Et les charades, poursuivit-il, comment vont-elles? — Assez mal depuis quelques semaines: hier pourtant j'ai recommencé; mais si peu! si peu! — Tant pis. Allons, mademoiselle, il faut réparer le temps perdu. — Très incessamment, monsieur. — Tenez! voilà votre écolière que vous négligez, prenez-y garde: on prendra de l'humeur, on vous renverra, et c'est moi qu'on choisira pour vous remplacer. — Non, monsieur, répondit vivement madame de Lignolle, n'y comptez pas: il n'y a pas longtemps que cela m'a été proposé; mais je me suis

déclarée, cela ne sera point. — Comment donc! est-ce mademoiselle qui vous a fait cette étrange proposition? — Non, Dieu merci. — Là! là! madame, elle y viendra peut-être. Vous verrez, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule, vous verrez que c'est à la longue un métier fatigant.— Pour vous, répliqua sa femme: quant à mademoiselle de Brumont, je suis bien sûre qu'elle ne s'en lasse pas. — Assurément, madame la comtesse; et tous ces jours-ci, j'ai bien souffert de ne pouvoir pas venir vous donner leçon. — Eh bien! interrompit madame de Fonrose, donnez-lui leçon! moi, je m'en vais. — Je ne vous retiens pas, répliqua son amie, car je me sens envie de dormir. — En ce cas, dit M. de Lignolle, je vais reconduire madame la baronne jusqu'à sa voiture et de là me retirer chez moi. Une bonne nuit, mesdames.

La comtesse aussitôt renvoya ses femmes; et dès que nous fûmes seuls, elle se jeta dans mes bras, elle paya de cent caresses mon heureux stratagème.

O vous! à qui parfois il fut donné d'entrer au lit d'une maîtresse adorée, et d'y veiller toute une nuit pour elle, vous avez, si vous étiez vraiment dignes d'une faveur si grande, vous avez goûté plus d'une espèce de ravissants plaisirs. Le vulgaire des amants ne connaît que l'heure de la jouissance; les amants plus favorisés n'ignorent pas l'heure qui la suit: c'est celle d'une intimité plus douce, des éloges mieux sentis, des protestations plus persuasives, des aveux enchanteurs, et des épanchements tendres, et des larmes délicieuses, et de toutes les voluptés du cœur. C'est alors qu'avec un intérêt égal le couple fortuné se rappelle sa première entrevue, ses premiers désirs; c'est alors que, ramenant sa pensée sur le présent qui le charme, il s'applaudit de tant de bonheur obtenu malgré tant d'obstacles; c'est alors que n'apercevant plus dans l'avenir qu'une longue suite de beaux jours, il s'abandonne avec une confiance entière aux rêveries de l'espérance.

Oui, dit-elle, j'ai formé le meilleur, le plus charmant

des projets : nous pourrons vivre et mourir ensemble. Je ne ferai qu'une malle de mes hardes les plus nécessaires, j'emporterai mes bijoux seulement ; je ne veux pas que ce M. de Lignolle ait à se plaindre d'avoir souffert de nous le moindre tort : nous sortirons de France, nous nous arrêterons où tu voudras ; tout pays me semblera beau, puisque tu seras avec moi. Mes diamants valent bien trente mille écus ; nous les vendrons, nous achèteterons dans une jolie campagne... non pas un château, ni même une maison... une cabane, Faublas ! une cabane petite et gentille ; qu'il y ait seulement de quoi loger une personne, car nous ne serons qu'un. — Comme tu dis, ma charmante amie, nous ne serons qu'un. — Il ne nous faut pas deux pièces pour coucher. Est-ce que nous ferons deux lits, Faublas ? — Oh non ! pas deux lits. — Par exemple, le jardin sera grand ; nous le ferons cultiver... Tiens, nous marierons à quelque jolie paysanne un paysan bien pauvre, mais qui l'aimera ; nous leur donnerons notre jardin : ils le cultiveront pour eux, et ils nous laisseront bien prendre ce qu'il faudra pour notre nourriture ; nous n'aurons pas besoin de grand'chose, toi et moi ne mangeons que pour vivre. A propos, je ne compte point avoir de femme de chambre : quelqu'un serait là quand je voudrais te dire : je t'aime ; cela me gênerait beaucoup. Quant à ma parure, ai-je donc besoin du secours de quelqu'un ? ne verrai-je pas bien comment il faudra m'arranger pour te plaire ? — Ah ! de toutes les manières tu me plairas. — Bon ! voilà donc qui est décidé : pas de femme de chambre... mais une cuisinière. Est-ce que nous aurons une cuisinière ? — Le moyen de faire autrement ? — Le moyen ? tu crois que je ne saurais pas préparer notre dîner ?... nos quatre repas ; car nous aurons toujours faim... cela sera si tôt prêt : du beurre, du lait, des œufs, des fruits, une volaille ; j'ai appris la pâtisserie, je te ferai des brioches, des galettes, et de temps en temps de bonnes petites crêmes... oh ! je te régalerai bien, tu verras. Est-ce que cela ne vous paraîtra

pas meilleur, monsieur, quand ce sera moi qui..... — Meilleur, cent fois meilleur. Ainsi, dit-elle en m'embrassant, nous ne serons donc qu'un dans la cabane... Écoute, notre argent, que tu auras placé, nous rapportera plus de cent louis : voilà-t-il pas que nous serons immensément riches ; tu le vois, notre nourriture ne nous coûtera presque rien, et notre entretien se bornera à si peu de chose ! un taffetas léger pour l'été, et pour l'hiver une indienne propre ; c'est tout ce que je veux, moi. Il ne t'en faudra pas davantage non plus à toi, mon ami : tu n'as pas besoin de beaux habits pour paraître charmant. Nous dépenserons donc à peine la moitié de notre revenu ; nous pourrons, du reste, obliger encore quelques pauvres gens... la moitié pour nous, c'est beaucoup ! Cinquante louis pour les malheureux, ce n'est guère ! Nous verrons ; nous aurons d'abord retranché tout le superflu, nous économiserons ensuite sur le nécessaire. — Adorable enfant. — Enfant ! pas plus que vous... Il te plaît donc, mon projet ? Faublas. — Il m'enchante. — Que je suis heureuse d'avoir de l'invention ; vous n'auriez pas trouvé cela, vous... Je ne t'ai pas encore tout dit ; reste l'article le plus important. — Voyons. — J'accoucherai, je nourrirai notre enfant. — Tu le nourriras, mon Éléonore ? — Je le nourrirai et je lui apprendrai... à t'aimer de tout son cœur d'abord ; sois tranquille... je lui apprendrai à broder, à jouer du piano... — Et encore à faire de bonnes petites crêmes, mon Éléonore : il ne saurait avoir trop de talents... Eh bien ! qu'est-ce donc, ma chère amie ? Tu pleures. — Sûrement, je pleure ! vous riez quand je parle sérieusement ; quand je m'attendris, vous êtes gai. — Cette gaîté-là, je t'assure qu'elle est dans mon cœur... Éléonore, et moi aussi je veux l'élever notre enfant : je lui apprendrai à lire... — Dans nos yeux tout l'amour que nous aurons pour lui, interrompit-elle. — A écrire...— Tous les jours ! tous les jours, il t'écrira dès le matin que sa mère t'aime mieux que la veille. — A danser.... — A danser sur mes genoux, s'écria-t-elle en riant

à son tour. — A faire des armes... — Ah ! pourquoi ? Dans cette campagne, où nous ne serons environnés que de bonnes gens qui nous voudront du bien, qu'a-t-il besoin de savoir tuer quelqu'un ? — Tu as raison, mon Éléonore. Quand sa mère lui aura montré comment on se rend cher à chacun, il sera, comme sa mère, défendu par l'amour de tout le monde. — Voilà mes desseins, Faublas, reprit-elle ; j'étais sûre qu'ils auraient ton approbation. Nous allons donc passer ensemble le reste de notre vie ! nous allons, sans obstacle, nous adorer jusqu'à notre dernier soupir ; madame d'Armincour ne viendra plus me tourmenter de ses inutiles représentations ; ton père ne pourra plus t'arracher à ma tendresse. — Mon père, je l'abandonnerais ! — Eh ! pourquoi non ? j'abandonnerais bien ma tante. — Mon père qui m'idolâtre. — Ma tante ne me chérit pas moins. Au reste, s'ils ont en effet pour nous toute l'amitié qu'ils nous montrent, rien ne les empêchera de nous venir joindre. J'ai pensé que du lieu de notre retraite nous pourrions leur mander nos résolutions invariables : s'ils arrivent, ce sera pour nous un surcroît de bonheur ; nous leur ferons bâtir une cabane à côté de la nôtre ; s'ils résistent à nos prières plusieurs fois renouvelées, ce seront eux qui nous auront abandonnés : nous oublierons au sein de l'amour nos ingrates familles, et mutuellement nous nous tiendrons lieu de l'univers entier. — J'abandonnerais mon père et ma... sœur !

O Sophie ! je ne te nommais pas, mais déjà mes larmes te vengeaient.

— Ta sœur pourra venir aussi ; nous la marierons à quelque bon laboureur, à quelque honnête homme qui n'épousera pas son bien, mais sa personne, et qui la rendra plus heureuse... Pourquoi ce silence, Faublas ? pourquoi ces larmes? — Mon amie, tu me vois pénétré de reconnaissance. Tant de preuves de ton amour si tendre augmenteraient le mien, s'il pouvait augmenter ; mais, en y réfléchissant davantage, je suis obligé de me l'avouer et de t'en avertir : il est impossible de l'exécuter,

ce projet... — Impossible! la raison ? — Il y en a malheureusement plusieurs. — J'en connais une, ingrat! Votre amour pour Sophie ? — Je ne parle point de ma femme.... Tu ne songes donc pas à la foule des malheureux que ta bienfaisance soutient, dont ta fortune est maintenant le patrimoine ? — Ma fortune leur restera-t-elle, quand je serai morte de désespoir ? — Tu ne songes pas à l'éclat que ferait ta fuite ? Tous crieraient à la trahison, tous appelleraient tes sacrifices une folie, ta passion un déréglement. Veux-tu laisser ta mémoire détestée dans ta famille et déshonorée dans ta patrie ? — Que m'importe ! puisque je ne suis pas tout à fait inexcusable ! que m'importent les vains jugements d'un monde qui ne me connaît pas, et l'injuste haine de mes parents qui m'ont sacrifiée ! — Espères-tu que madame d'Armincour consente jamais à suivre dans une terre étrangère sa nièce condamnée par la voix publique ? — Eh ! que m'importe encore ! que m'importe ma tante, quand il s'agit de mon amant ! Cruel, voulez-vous donc me faire regretter le temps où je n'aimais que ma tante ? — Enfin, puisqu'il faut te le dire, considère que, tous, deux enfants, sujets et mariés, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre échapper à la triple autorité de nos familles, du prince et de la loi. Contre ces forces réunies, mon Éléonore, il n'y a pas sur la terre, pas un seul asile pour deux amants. — Pas un asile ! j'en trouverai, moi. Partons toujours, déguisons-nous bien, changeons de nom, cachons-nous dans le plus misérable village ; on ne viendra pas nous y chercher ; et si l'on y vient, nous aurons contre nos persécuteurs une dernière ressource, nous nous tuerons. — Nous nous tuerons ! — Oui, vivre ensemble, ou mourir ! et je veux que vous m'enleviez, et vous m'enlèverez. — Nous nous tuerons, Éléonore ! et notre enfant ? — Notre enfant ? notre enfant ?... Il a raison, s'écria-t-elle avec désespoir, il a raison. Quel parti prendre ? — Un parti... cruel autant que nécessaire... mon amie, ma trop malheureuse amie..... Te souviens-tu de

ce que ta tante..... te proposait l'autre jour ?.... — Et vous aussi, Faublas, vous me donnez cet horrible conseil ! c'est mon amant qui m'invite à me jeter dans les bras d'un homme. — Éléonore, il ne me paraît pas moins pénible qu'à toi, ce sacrifice ! il est affreux... — Affreux ! plus affreux que la mort ! — Éléonore ! et notre enfant ?

Suffoquée par ses sanglots, elle ne put me répondre. Il me parut que le moment était venu de lui détailler avec force la foule des raisons qui devaient la convaincre et la déterminer. Tout cela peut être, me dit-elle enfin ; mais comment ferez-vous que M. de Lignolle puisse jamais ?... — Mon amie, tu ne lui as laissé qu'un instant pour cette épreuve ; peut-être qu'en lui donnant une nuit tout entière... — Une nuit tout entière ! un siècle de tourments !... Et, comme la première fois, il me faudra donc aller lui dire que je le veux ? — Gardons-nous-en bien. Tes fréquentes migraines, tes maux de cœur et beaucoup d'autres indispositions doivent causer déjà quelques inquiétudes à M. de Lignolle. Si tu t'avisais de lui donner de pareils ordres après six mois de silence, ton mari pourrait concevoir de terribles soupçons. Nous n'avons d'autre moyen que d'avertir un médecin discret, adroit, complaisant, un médecin qui vienne examiner ta prétendue maladie, et qui t'ordonne... le mariage. — Où trouver l'homme dont vous me parlez ? — Partout. Nos docteurs sont gens d'honneur, accoutumés à garder le secret des familles, à maintenir dans les ménages la paix et... — C'est-à-dire que j'irai confier à un étranger... — A un étranger !... En effet, je n'en vois pas la nécessité... Un ami peut... Tiens, je me charge d'amener le médecin... Tes pleurs recommencent, mon Éléonore ! Ah ! comme le tien, mon cœur est déchiré.... — Je vais m'immoler, dit-elle en sanglotant, et je lui deviendrai moins chère. Je ne serai plus sa femme, je serai seulement sa maîtresse.

Je parins à calmer son inquiétude ; mais je fis des

vains efforts pour la consoler du malheur qui la menaçait. Elle pleura dans mes bras jusqu'à quatre heures du matin : alors comme il fallait que je la quittasse, nous convînmes que, dans la journée du surlendemain, je lui amènerais le médecin, et que la nuit d'après verrait le sacrifice douloureux s'accomplir.

Cependant, tout préoccupé la veille du désir de la voir, j'avais, en songeant aux moyens de pénétrer jusque dans son appartement, oublié les moyens d'en sortir. Mon amie, j'y pense un peu tard, comment vais-je faire pour rentrer chez moi ? — Hélas! tu vas t'en aller, mon ami. — Oui, mais je n'ai que des habits de femme. Une jeune fille, très parée, courant les rues toute seule à quatre heures du matin, paraîtra bien suspecte ; la garde m'arrêtera, et je ne me soucie pas du tout de retourner à Saint-Martin. — Bon! n'est-ce que cela, répondit-elle ? Attends, je vais me lever aussi; nous éveillerons *la Fleur*; sans faire de bruit, il mettra le cheval au cabriolet ; accompagnée de mon domestique, je te reconduirai moi-même jusqu'à ta porte ; nous serons ensemble plus longtemps. Ce matin, je dirai à M. de Lignolle qu'il était indispensable que tu rentrasses à ton couvent à la pointe du jour.

Ce qui fut dit fut fait. *La Fleur*, qui nous paraissait entièrement dévoué, mit beaucoup de zèle à nous servir. Madame de Lignolle ne nous quitta qu'au moment où mon fidèle Jasmin accourut, au signal convenu, m'ouvrir la porte de l'hôtel. J'allai me jeter dans mon lit ; dix heures sonnaient, quand M. de Belcourt me réveilla. Il me demanda si ma nuit avait été bonne. — Parfaitement bonne, mon père. — Et la migraine ? — La migraine ! ah ! la migraine.... me cause encore quelques douleurs sourdes; mais n'importe! Puissé-je, au prix de plusieurs jours de souffrances, obtenir quelquefois des nuits pareilles à celle que je viens de passer !

Comme je parlais encore, mon bonheur amena chez moi M. de Rosambert. Mon père, qui n'avait pas vu le

comte depuis son malheureux combat de *la porte Maillot*, le combla d'honnêtetés. Cependant le baron finit par descendre chez lui. Resté seul avec moi, Rosambert recommença ses plaintes : c'était bien votre parole d'honneur que vous m'aviez donnée, et pourtant quinze jours encore se sont écoulés... — Vous le voyez, mon père ne me quitte pas. Je pourrais aller chez vous, mais avec lui. — Cela me procurerait du moins le plaisir de vous voir. — Tenez, Rosambert, trêve de politesse, et convenez que la visite du baron ne vous amuserait pas autrement. M. de Belcourt est très aimable; mais il est mon père. C'est la société des jeunes gens que vous aimez. — C'est celle que je préfère... Chevalier, savez-vous une grande nouvelle ? Vous vous rappellerez peut-être certaine comtesse très obligeante, qui, la première fois que je vous conduisis au bal, s'empara de moi pour vous livrer à madame de B***. — Sans doute, je me la rappelle ; elle est assez jolie. — Ne me le dites pas ; personne ne le sait mieux que moi. Cette comtesse était, depuis longtemps, l'intime amie de la marquise : on assure que ces deux femmes avaient un intérêt égal à se ménager ; elles sont brouillées néanmoins. Leur rupture fait grand bruit dans le monde, on en parle très diversement. Un de ces jours, allant rendre à la marquise de Rosambert [1] ma première visite, je trouvai chez elle l'aimable comtesse, qui me fit infiniment d'amitiés : il ne m'a pas été difficile de voir qu'elle voulait se fortifier de mon alliance. — Ah ! laissons cela... Rosambert, vous êtes arrivé bien à propos ; j'allais vous écrire pour vous prier de me rendre un important service.

Je ne lui cachai de mes aventures avec madame de Lignolle que celle où madame de B*** se trouvait mêlée ; je lui parlai beaucoup de la tante et de la nièce, et me gardai bien de lui dire un seul mot de la cousine. Mes récits ainsi tronqués lui fournirent encore un inépuisable sujet de plaisanterie ; et quand sa gaîté se fut enfin suffisam-

1. Sa mère.

ment exercée : Déjà, me dit-il, je me sens assez fort pour aller visiter de jolies malades ; il est d'ailleurs impossible de refuser une aussi joyeuse commission, que celle dont mademoiselle de Brumont m'honore ; demain elle me trouvera chez la comtesse, prêt à répondre à sa confiance ; demain elle me rendra cette justice, de convenir que le plus habile docteur n'eût pas pris de meilleures mesures que moi pour assurer à l'impotent M. de Lignolle les honneurs de la paternité.

Un moment après le départ de Rosambert, la baronne vint nous voir. Je fus d'abord surpris de l'entendre ainsi parler à M. de Belcourt : M. de Lignolle n'a point épousé sa femme, c'est un fait que personne n'ignore ; cependant sa femme est enceinte, vous le savez, M. le baron ; car cet aveu, dont elle vous a tout à coup étonné, elle en eût incessamment, avec la même franchise, réjoui son mari, si madame d'Armincour ne s'y fût opposée. Il est maintenant question de sauver l'étourdie qu'on doit plaindre : il n'y a pour cela qu'un moyen ; c'est de faire en sorte que l'indigne époux consomme son mariage, ce qui n'est pas une chose facile : mais quelque chose de plus difficile, peut-être, c'est de déterminer madame de Lignolle à le souffrir. Je ne vois dans le monde entier que le père de son enfant qui puisse amener la malheureuse mère à cette résolution, pour laquelle quiconque connaîtra l'amant et le mari, sentira qu'il faut du courage. Un médecin doit être averti, qui rendra l'arrêt conjugal ; le mari se l'entendra prononcer, la tante en pressera l'exécution. Tout est prêt pour demain ; tout va manquer si mademoiselle de Brumont ne vient pas. Permettez donc, monsieur le baron, que, dès le matin, je vienne prendre ici votre fils déguisé, pour le conduire chez madame de Lignolle ; mademoiselle de Brumont y passera la journée, je vous la ramènerai le soir. Le lendemain cependant il faudra qu'elle y retourne encore un moment ; la femme désolée aura besoin qu'un regard de son amie la console. Le lendemain, votre fils, je vous en donne ma parole, reviendra dîner avec vous.

Monsieur de Belcourt, plongé dans de sérieuses réflexions, garda quelque temps le silence : Madame, dit-il enfin, me promettez-vous de ne pas quitter ce jeune homme un instant ? Elle le promit. Il m'adressa la parole : Mettez deux fois encore les habits de mademoiselle de Brumont ; mais songez qu'il vous faudra les quitter ensuite pour ne les reprendre jamais.

Il n'y avait pas un quart d'heure que madame de Fonrose avait pris congé de nous, lorsqu'il vint à M. de Belcourt une lettre de la petite poste. A sa lecture, le baron prit un air sombre, il donna même quelques signes d'impatience, et s'écria plusieurs fois : En effet.... cela paraît très vraisemblable.... — Une nouvelle fâcheuse ! mon père. — Fâcheuse ! oui, mon fils. — Il n'est pas question de Sophie ? — De Sophie !.... Point du tout. — Ni de ma sœur ! — Ni de votre sœur.... — Adieu, monsieur.... — Monsieur, dormez bien cette nuit, quoique la dernière ait été bonne... Monsieur, reprenez demain votre déguisement perfide, et même après-demain matin ; je l'ai permis... mais que ce soit la dernière fois.... pour la dernière fois, comprenez-moi bien.

Le lendemain, avant midi, la baronne et moi nous étions chez madame de Lignolle ; mon médecin ne se fit pas longtemps attendre. Personne n'eût reconnu, dans son nouveau costume, l'ami du chevalier de Faublas. Ce n'était plus cet élégant jeune homme, étourdi, sémillant, plein de feu, de grâces et d'amabilité ; c'était pourtant un joli docteur, galant, mielleux, presque léger, presque charmant, comme ils le sont tous. Il alla droit à mon Éléonore.

Voilà la malade ! il n'y a pas besoin de me la montrer ! ce que c'est que cette maladie, pourtant ! où va-t-elle se nicher ? sur une figure et dans des yeux comme ça ! je vous demande si ce n'est pas une folie ? Il faut bien connaître la malicieuse pour l'aller chercher là. Patience ! nous la ferons déguerpir.... Monsieur le comte connaît la pièce nouvelle ? elle ne vaut rien... Je ne l'ai pas vue, je n'ai pas un moment de répit ! la foule des malades

se jette sur moi! Au reste, c'est assez naturel; on est las de se faire enterrer par d'autres.... Belle dame, voyons le pouls.... Ah! la jolie main! la charmante main! Il la baisa.— Que faites-vous? lui dit la comtesse en riant. — Oui, répondit-il, je sais bien que les autres le tâtent, moi je l'écoute; à travers cette peau si fine, je pourrais même l'apercevoir.

LA MARQUISE D'ARMINCOUR.

Il est gai, le docteur.... (Bas à Faublas.) Recevez mes remercîments : c'est vous sans doute qui déterminez ma nièce à prendre le seul parti qui la puisse sauver; ajoutez à ce bienfait celui de ne la jamais revoir; je dirai, malgré vos torts, que vous êtes un honnête homme.

ROSAMBERT.

Il court un bruit de guerre. L'empereur a des projets de conquête; si j'étais à la place du Grand Seigneur, je rassemblerais cinq cent mille hommes, je passerais le Danube.... Il est agité, belle dame.

LA COMTESSE, en riant.

Qui? le Grand Seigneur ou le Danube?

ROSAMBERT.

Bien! bien! nous vous guérirons, vous aimez à rire.... votre pouls, ma belle dame; il y a je ne sais quoi qui le fait aller trop vite.... et j'irais assiéger Vienne.... Madame se plaint de maux de cœur, je crois?

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, docteur; j'en ai, mais je ne m'en plains pas.

ROSAMBERT.

Cependant il faut prendre garde! on ne badine point avec le cœur! c'est la partie noble.... vous sentez bien que si je l'assiégeais, ce ne serait pas pour ne le pas prendre; et quand je l'aurais pris, j'enfilerais tout droit la grande route de Saint-Pétersbourg, pour aller faire une visite à cette ambitieuse impératrice.... A-t-elle un bon sommeil?

MADEMOISELLE DE BRUMONT.

Docteur, les ambitieux ne dorment guère.

ROSAMBERT.

Oh! c'est de madame que je parle.

LA COMTESSE, riant toujours.

Moi. c'est autre chose ; depuis quelque temps je dors mal....

Elle prit un air sérieux et tendre. puis me lançant un regard prompt, mais significatif, elle ajouta :

Je n'ai pourtant jamais eu qu'une ambition, celle de me passer des ordonnances du médecin.

ROSAMBERT.

Vraiment, belle dame, je conviens que le meilleur serait de pouvoir s'en passer : mais il faut céder à la nécessité, quand elle presse.... A la fin de la campagne, je reviendrais me délasser dans mon sérail... mais je voudrais avoir des Françaises dans mon sérail ! et vous, monsieur le comte?

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Moi aussi.

ROSAMBERT.

Ah ! c'est qu'il en faut convenir, il n'y a rien de si aimable que les Françaises ! j'en vois ici qui sont charmantes ; et pour votre part, monsieur, vous en possédez une qui en vaut mille ; mais jugez quelles délices ce serait si vous en aviez encore deux ou trois cents comme celle-là. sans compter beaucoup d'autres que vous feriez venir d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Golconde, de Cachemire. de l'Afrique, de l'Amérique, et de toutes les parties du monde enfin.

LA BARONNE, en riant.

Doucement ! docteur. Quel sultan vous seriez !

LA COMTESSE, à son mari.

Je crois que tant de monde ne vous donnerait que de l'embarras.

ROSAMBERT, à la comtesse.

Oui ! un petit mouvement d'humeur jalouse ! n'allez pas vous fâcher contre moi. Ce n'est pas sérieusement que je conseille à monsieur le comte... (A M. de Lignolle.) Lui donnez-vous beaucoup d'exercice ?

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

De l'exercice ? Elle en prend trop, elle se tue.

ROSAMBERT.

Les jeunes femmes aiment cela, et elles ont raison ; il est rare qu'elles s'en trouvent mal.... Madame a de l'appétit?

LA COMTESSE.

J'en avais, je le perds.

ROSAMBERT.

Vous le perdez.... vous ne dormez pas.... Belle dame, votre âme est affectée de quelque peine secrète.

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Docteur, vous vous connaisez aux affections de l'âme ?

ROSAMBERT.

Mieux que personne.

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Mieux ! c'est bientôt dit. Mais voyons, souffrez que je mette votre profond savoir à l'épreuve : mon âme, à moi, est-elle dans son assiette ordinaire ?

ROSAMBERT.

Votre âme ? Croyez-vous que je ne voie pas bien qu'il y a dans ce moment-ci quelque chose qui la gêne ?

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Et quoi ?

ROSAMBERT, avec humeur.

Vous me poussez ! je vais tout dire : Ce qui met votre âme à la gêne, c'est d'abord l'état de madame, parce que si la maladie devenait sérieuse, et que votre épouse en mourût, vous seriez obligé de rendre la dot.

MONSIEUR DE LIGNOLLE, avec hauteur.

Monsieur le docteur, vous me manquez.

ROSAMBERT, avec vivacité.

C'est votre faute, monsieur le comte. Pourquoi ne traitez-vous pas les savants avec la considération et les ménagements qu'ils méritent ?... Ce qui tourmente encore votre âme, c'est la composition de quelque ouvrage d'esprit, qui ne va pas aussi bien que vous le voudriez ; car moi

je ne m'arrête pas à votre habit, qui me dit que vous êtes homme d'épée : c'est votre âme que je regarde; elle est peinte.... dans votre maintien... dans vos yeux : j'y vois que vous cultivez les lettres avec succès.

MONSIEUR DE LIGNOLLE, avec joie.

Vous voyez très bien : vous êtes un fort habile homme... Il est vrai que je suis maintenant très tourmenté d'une charade...

ROSAMBERT.

Quoi! j'aurais le bonheur de parler à ce monsieur de Lignolle qui remplit les papiers publics de ses quatrains, qui alimente le *Mercure* de ses petits chefs-d'œuvre!...

MONSIEUR DE LIGNOLLE, transporté.

Chefs-d'œuvre? vous êtes trop bon.... Au reste, je suis le monsieur de Lignolle dont vous parlez.

ROSAMBERT.

Oh! Monsieur, pardonnez-moi le peu de respect...

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Vous vous moquez! pardonnez, vous-même; car j'avoue qu'en effet il est difficile de pousser plus loin la science de l'âme.

ROSAMBERT.

J'ai entendu dire que madame la comtesse se mêlait aussi de charades.

LA COMTESSE.

Oui, j'en ai fait une.

ROSAMBERT.

Très bien, belle dame; et continuez, cela vous dissipera. N'allez pas vous inquiéter de votre maladie; votre maladie ne sera rien : il y a seulement dans tout cela un peu de plénitude... Oui, il y a de la plénitude; mais d'où vient?

Il mit sa tête dans ses mains, et parut longtemps réfléchir; puis il regarda la comtesse avec la plus grande attention. D'honneur, s'écria-t-il ensuite, je n'y conçois plus rien! car enfin c'est une maladie de fille, et pourtant cette jolie personne est madame la comtesse. . (A M. de Lignolle

très bas, mais très distinctement, de manière que nous ne perdîmes pas un mot.) Dites-moi, vous négligez donc beaucoup votre charmante femme ? Nous ne pûmes entendre la réponse du mari, mais Rosambert reprit : Il faut bien que cela soit ; car il y a plénitude, engorgement, pléthore complète ; et si vous n'y mettez ordre, la jaunisse infailliblement viendra ; et après la jaunisse... ma foi vous rendriez la dot, prenez-y garde.

MONSIEUR DE LIGNOLLE, d'une voix altérée.

Je vous assure que ce n'est pas la dot ..

ROSAMBERT, à madame de Lignolle.

Combien y a-t-il donc que vous êtes mariée ?

LA COMTESSE.

Bientôt huit mois, docteur.

ROSAMBERT.

Huit mois ! mais vous devriez être sur le point d'accoucher... Monsieur le comte, vite un enfant à madame ; un enfant, dès ce soir ! ou je ne réponds plus des événements.

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Docteur, observez...

LA MARQUISE D'ARMINCOUR, durement.

Point d'observations. Un enfant !

LA BARONNE, d'un ton caressant.

Un enfant à cette petite ; qu'est-ce que cela vous coûte ?

MONSIEUR DE LIGNOLLE.

Mais...

ROSAMBERT, d'un ton amical.

Ah ! pas de mais. Un enfant !

LA MARQUISE D'ARMINCOUR, en pleurant.

Hélas ! monsieur le docteur, vous lui ordonnez peut-être l'impossible.

ROSAMBERT, en montrant la comtesse.

Comment ? l'impossible ! Est-ce que madame ne le voudrait pas ?

LA COMTESSE, les larmes aux yeux.

Je.... je....

MADEMOISELLE DE BRUMONT, se jetant aux genoux de madame de Lignolle.

(Très-bas.) Éléonore, songe à moi, songe à notre enfant... (Haut.) Madame la comtesse, si vous payez de quelque retour le tendre attachement de votre tante, et celui de vos amis et le mien, dites que vous le voulez.

La comtesse leva les yeux au ciel, puis les ramena sur moi, puis laissant tomber sa main dans la mienne, elle fit entendre avec un profond soupir le fatal : je le veux.

ROSAMBERT, à M. de Lignolle.

Elle le veut, qu'avez-vous à dire ?

MADAME D'ARMINCOUR, avec des sanglots.

Qu'il ne le peut pas, le traître !

ROSAMBERT.

Qu'il ne le peut pas ! voilà ce qu'on ne me fera jamais entendre. La répugnance n'est pas probable ; cette femme est charmante !.... Ce n'est pas non plus faiblesse physique, vous êtes tout jeune encore. Quel âge à peu près ? Soixante ans ?

MONSIEUR DE LIGNOLLE, un peu fâché.

Guère plus de cinquante, monsieur.

ROSAMBERT.

Vous voyez bien ! mais en eussiez-vous le double, voilà des appas capables de ressusciter un centenaire.

LA BARONNE.

Oui, docteur ; mais permettez une citation :

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les gens d'esprit, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

DESTOUCHES, *le Philosophe marié.*

ROSAMBERT.

Messieurs les gens d'esprit, soit ; mais un homme de génie ! un homme comme monsieur, est en tout point supérieur aux autres hommes... Attendez cependant, il est très possible que nous ayons tous raison, et je vais vous le démontrer. Les gens qui composent, forcent, par de perpétuelles méditations, le sang et les humeurs à se

porter continuellement vers la tête ; c'est donc au cerveau que tous les esprits affluent ; malheureusement le cerveau sans cesse exercé, ne se fortifie qu'aux dépens des autres parties qui languissent. Tenez, par exemple, le bras gauche, dont vous vous servez bien moins que du bras droit, n'est-il pas aussi le plus faible, et de beaucoup ? Eh bien ! voilà précisément ce que c'est. La tête d'un homme de lettres est son bras droit ; chez lui tout le reste est gauche : c'est tant mieux pour la gloire, mais c'est tant pis pour l'amour.

MADAME D'ARMINCOUR.

Je me soucie bien de la gloire, moi ! ai-je marié ma nièce pour qu'on lui fît de la gloire ?

ROSAMBERT.

Vraiment ! voilà ce que disent toutes les dames, mais consolez-vous, il y a du remède à cela ; moi qui vous parle, j'ai fait en pareil cas une cure miraculeuse ; c'était pour une académie de province. Oui, toute une académie était attaquée considérablement du mal dont monsieur paraît affligé ; on ne voyait dans cette petite ville que des visages de femmes allongés et jaunes. Les épouses de province, qui n'entendent point raillerie sur l'article, ne mouraient pas sans se plaindre : elles criaient contre la littérature ; elles criaient ! c'était un tapage d'enfer ! Leur bonne étoile voulut que je passasse dans le pays : on me reconnut, je fus appelé. Je vis d'abord qu'en rétablissant l'équilibre des humeurs et le cours du sang, chaque chose reviendrait d'elle-même à son état naturel. Je fis pour mes littérateurs, qui voulaient bien redevenir des hommes, une potion excellente, merveilleuse, une potion... ! une potion enfin ! Le succès fut prodigieux. Dès le lendemain, chacune des crieuses avait le teint sensiblement nettoyé ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette aventure, c'est qu'à neuf mois de là, le même jour, presque à la même heure, toutes mes académiciennes accouchèrent chacune d'un garçon bien fort, bien constitué ; d'un garçon, voyez-vous ! parce que les pères y avaient mis une ardeur

incroyable... Ce qui me fait rire, c'est une plaisante circonstance que je me rappelle. Imaginez que ce jour d'accouchement, pour lequel ces dames semblaient s'être donné le mot, était justement un jour d'assemblée; chaque mari perdit son jeton. Ce fut un grand sujet de chagrin pour les chefs de la littérature ; ce fut un grand sujet d'amusement pour toute la ville. Monsieur le comte, je vais rentrer chez moi, afin de vous composer une potion pareille ; seulement j'estime qu'ayant plus de génie que ces messieurs, vous devez être plus malade qu'ils ne l'étaient ; en conséquence je doublerai les doses. Ce soir je vous enverrai le paternel breuvage ; avalez-le moi d'un trait, et je vous réponds que cette nuit madame en aura des nouvelles. Demain matin mademoiselle de Brumont et moi nous viendrons admirer l'effet du remède. Il ajouta, d'un ton plus bas : N'y manquez pas, au moins, cela presse. Ce serait vraiment dommage d'enterrer cette jeune femme... et de rendre sa dot... Je vous quitte, tout Paris m'attend. Bonjour, monsieur ; votre serviteur, mesdames.

Son départ me soulagea d'un pesant fardeau ; car je voyais le docteur de plus en plus s'animer, et je tremblais qu'il n'eût déjà trop loin poussé la plaisanterie. L'air satisfait de M. de Lignolle et son ton plein de confiance me rassurèrent. Sans être ému des pressants reproches de madame d'Armincour, il lui fit cette orgueilleuse réponse : Est-ce ma faute, si l'amour et la gloire ne s'accordent point ? N'avez-vous pas entendu le docteur ? c'est un fort habile homme, je vous le certifie ; et puisqu'il se charge de rétablir l'équilibre, vous verrez ce soir, vous verrez. Il s'en alla très content de lui.

Dès qu'il fut parti, la baronne, qui n'en pouvait plus, éclata de rire. Où donc avez-vous déterré ce médecin vraiment aimable ? me demanda-t-elle. — En effet, interrompit la comtesse, qui riait et pleurait en même temps, il est bien amusant, votre ami ! bien amusant ! il a trouvé le moyen d'égayer l'un des plus pénibles moments de ma vie. — Et ce qu'il dit est plein de raison ! s'écria madame d'Ar-

mincour, plein de sens ! Comment s'appelle ce charmant garçon ? — Rosambert. — Le comte de Rosambert ! dit la baronne, le malheureux amant de madame de B*** ? J'ai entendu parler de lui très avantageusement ; il me paraît digne de sa réputation. — Le comte de Rosambert ! répéta la marquise ; mais c'est bien ce nom-là... c'est bien celui dont on m'a parlé pour.... Il est votre intime ami ? — Oui, madame. — J'en suis fort aise : ce jeune homme porte sa recommandation sur sa figure ; il ne m'a pas l'air d'être un monsieur de Lignolle.

Madame d'Armincour ne tarda point à me demander poliment si je ne m'en allais pas. La comtesse aussitôt déclara qu'elle prétendait que je restasse avec elle toute la journée ; elle protesta même que je ne la quitterais qu'au moment fatal, et que si elle était contrainte à me renvoyer plus tôt, M. de Lignolle n'entrerait pas dans son appartement. — Encore une imprudence, s'écria la marquise. Madame, je vous répète qu'il est temps que tout cela finisse ; on commence à causer dans le monde ; il faut que des bruits très fâcheux s'y soient répandus sur votre compte, puisque plusieurs fois, depuis quelques jours, on s'est permis de faire, même devant moi, beaucoup de mauvaises plaisanteries sur mademoiselle de Brumont, pour laquelle vous aviez, disait-on, l'amitié la plus vive : et comment votre secret, un secret de cette nature, confié depuis trop longtemps à tant de personnes, pourrait-il être bien gardé ? Ma nièce, je vous en supplie, conduisez-vous désormais par mes conseils ; si ce n'est pas pour l'amour de moi, que ce soit pour l'amour de vous. Ma nièce, ne vous perdez pas, ne vous obstinez point à garder aujourd'hui... — Ma tante, je veux qu'elle reste jusqu'au soir, et que demain de bonne heure elle vienne essayer de me consoler..... — Vous voulez qu'elle reste ; il y faut bien consentir ; vous permettrez du moins que je ne vous quitte pas ? — Hélas ! vous pourriez nous quitter sans aucun risque, vous le pourriez aujourd'hui comme demain... Le même jour, je vous le jure, ne verra pas un partage odieux.

Mon Éléonore, quoiqu'en effet la marquise ne nous quittât point, trouva le moment de me dire : Ma tante ne sait pas que tu as dernièrement passé la nuit ici; j'ai prié M. de Lignolle de le lui laisser ignorer; je l'en ai prié, sous prétexte que madame d'Armincour, naturellement causeuse, le dirait peut-être à quelqu'un, qui, par hasard, pourrait le rapporter à ton père et te donner beaucoup de chagrin. Ainsi tu vois, mon bon ami, que nous pourrons avoir encore plus d'une nuit fortunée... Mais ce ne sera ni demain, ni même... Oh! je ne pourrais pas ainsi passer tout d'un coup des bras d'un homme aux bras de mon amant.

La journée, qui fut triste, nous parut néanmoins trop courte. On ne manqua pas d'apporter la potion fatale. Le comte s'en empara d'abord avec avidité; mais nous le vîmes, dès qu'il l'eut goûtée, faire une terrible grimace; il finit même par remettre sur la cheminée le vase heureusement à peu près vide, et madame d'Armincour ne put jamais le décider à boire la petite quantité de liquide qu'il venait de laisser.

Le moment cruel arriva. La comtesse se mit au lit quand minuit fut sonné. Je la vis mouiller son traversin de ses larmes, je la vis baiser furtivement la place où ma tête avait reposé la surveille. Ma chère Éléonore! quel adieu sa voix me fit entendre, et de quel regard elle l'accompagna! mon âme en fut déchirée. Cet accent plaintif et ce douloureux coup d'œil semblaient également me reprocher l'horrible sacrifice qui devait bientôt s'accomplir. Ma chère Éléonore! elle était pâle et tremblante comme un criminel condamné. Est-ce bien là cependant, est-ce là cette femme qui, six mois auparavant, disait à son mari d'un ton si décidé : je le veux? Amour! ô tout-puissant Amour! quel empire exercez-vous donc sur nos esprits et dans nos cœurs?

Je rentrai chez moi désespéré. M. de Belcourt fit de vains efforts pour dissimuler l'intérêt qu'il prenait à mes nouveaux chagrins. Quelle nuit je passai! Pardonnez

pourtant, ma Sophie, pardonnez : ce ne fut pas tout à fait vous qui cette fois causâtes ma cruelle insomnie; mais du moins vous sûtes encore, autant que votre infortunée rivale, exciter mes vifs regrets et ma tendre commisération; mais du moins vous fûtes à mon lever l'objet de ma première sollicitude.

Mon père, vous m'avez dit que dans quinze jours nous irions chercher ma femme, plus de quinze jours se sont écoulés... — J'ai, me répondit-il avec assez d'embarras, j'ai des affaires indispensables à terminer d'abord... je ne crois pas que maintenant cela puisse être long... prends patience; encore quelques jours. — Adieu, mon père. — Où donc allez-vous de si bonne heure? — M'habiller pour me rendre chez la baronne, et de là chez la comtesse... vous me l'avez permis... Je reviendrai sûrement dîner avec vous, mon père.

Nous n'allâmes point chercher Rosambert : il nous avait donné son heure; et nous fûmes chacun de notre côté si exacts, qu'en arrivant à l'hôtel de M. Lignolle, nous vîmes dans la cour la voiture du médecin. C'était un carrosse de louage, assez bien choisi pour la circonstance : de grands marchepieds à la française, une caisse étroite et longue, une espèce de vis-à-vis gothique, la demi-fortune d'un docteur. Nous rencontrâmes Rosambert, qui montait gravement l'escalier. Madame d'Armincour vint, les larmes aux yeux, nous ouvrir la chambre à coucher de sa nièce. Sa nièce, au contraire, se précipita dans mes bras, avec tous les signes de la plus grande satisfaction. Surpris, je lui demandai fort sèchement ce qui pouvait lui causer de si joyeux transports. Félicite-moi, s'écria-t-elle, applaudis-toi! ce monsieur de Lignolle.... il n'est toujours pas changé.... il n'est toujours pas monsieur de Lignolle... et moi, je ne suis toujours pas sa femme.... ton Éléonore n'est qu'à toi.

A l'instant même. M. de Lignolle, qui avait sans doute entendu le médecin arriver, entra; et, sans montrer aucune espèce de confusion, il adressa la parole à Rosam-

bert : Docteur, l'équilibre n'est pas rétabli, que dites-vous de cela? — Ce que je dis, que ce n'est pas la faute de mon remède; que vous êtes un homme de génie comme on n'en voit guère. — Heureusement! s'écria la tante. — Un homme de génie incurable! poursuivit Rosambert; un homme de génie dont la tête sera toujours étonnante, mais qui, du reste, demeurera impotent toute sa vie. — Peut-être aurais-je bien fait de ne pas laisser cela, reprit le comte, en montrant la fiole. — Certainement, vous auriez bien fait; mais n'importe : ce que vous avez bu, monsieur, aurait pu suffire à quatre littérateurs ordinaires; et je ne sais pas amuser mes malades : puisque cela ne vous a rien fait, vous n'en reviendrez point, jamais vous n'en reviendrez, jamais. — Quoi! vous pensez que le cours...

Le comte fut interrompu par la brusque arrivée de son frère, le vicomte de Lignolle, capitaine de vaisseau. L'impatient marin se précipita dans l'appartement de sa belle-sœur, sans attendre qu'on l'eût annoncé. C'était un homme de cinq pieds dix pouces, gros et fort à proportion, une espèce d'hercule : au reste, des cheveux noirs, de grandes moustaches, une longue épée, l'air du monde le plus farouche, tous les gestes d'un grenadier, tout le maintien d'un coupe-jarret.

LE CAPITAINE.

Bonjour, mon frère; bonjour, tout le monde.

M. DE LIGNOLLE, d'un ton préoccupé.

Bonjour, mon ami.... (A Rosambert.) Vous pensez que le cours du sang et des humeurs est invinciblement déterminé....?

LE CAPITAINE.

Qui est malade ici?

ROSAMBERT.

Madame votre belle-sœur.

LE CAPITAINE.

Elle est malade, cette femme? c'est peut-être tant mieux. Corbleu! nous verrons.

LA BARONNE, tout bas à mademoiselle de Brumont, qui vient de lancer au vicomte un coup d'œil menaçant.

Je crois vous avoir quelquefois parlé de cet énorme personnage; sa venue ici ne me paraît pas d'un bon augure. De la patience surtout, et de la modération.

ROSAMBERT.

Monsieur votre frère aussi n'est pas tout à fait comme il devrait être.

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu donc?

M. DE LIGNOLLE.

J'ai.... que je n'ai pas d'équilibre.

LE CAPITAINE.

Corbleu! tu veux rire, je crois? Je te vois bien planté sur tes deux jambes, et tu te tiens aussi droit que moi!

ROSAMBERT.

Il n'est pas question d'un pareil équilibre; c'est l'équilibre de tout le monde, celui-là. Ce qui manque à monsieur, c'est la juste proportion des affections du corps....

M. DE LIGNOLLE.

Et des affections de l'âme : voilà.

LE CAPITAINE.

Oh! les affections de l'âme. J'étais bien étonné que tu ne m'en eusses pas déjà étourdi..... (A Rosambert.) Écoutez donc, mon cher monsieur : c'est peut-être beau ce que vous me dites; mais que cinq cents diables m'emportent, si j'y comprends un mot.

ROSAMBERT.

Cela est clair pourtant : je vais au reste vous l'expliquer encore : Le corps de la femme est malade, parce que l'esprit du mari se porte trop bien. J'ai ordonné pour la santé de madame, qu'elle fît un enfant...

LE CAPITAINE.

Qu'elle fît un enfant? A propos, mon frère, sais-tu bien qu'on dit que ta femme n'a pas besoin de toi pour cela?

MADEMOISELLE DE BRUMONT.

Voilà un à-propos d'une impertinence!... Savez-vous

bien, vous, capitaine, que si tous les officiers de marine vous ressemblaient, ce seraient de fort vilains messieurs?

LE CAPITAINE.

Ma petite demoiselle, auriez-vous un frère, par hasard?

MADEMOISELLE DE BRUMONT.

Eh bien! si j'en avais un?

LE CAPITAINE.

Quand vous en auriez trente! je les prierais, les uns après les autres, de venir derrière le couvent des Chartreux...

MADEMOISELLE DE BRUMONT.

Capitaine, je crois, malgré vos airs terribles, que le premier qui s'y rendrait pourrait épargner le voyage à tous les autres.

LE CAPITAINE, avec mépris.

Vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

Le ton dont il prononça ces paroles me rassura pleinement sur le sens très équivoque de ses questions précédentes. J'allais répliquer avec chaleur, quand la baronne, qui ne cessait de veiller sur moi, me dit tout bas : Pour Dieu, modérez-vous, songez qu'il y va du salut de votre Eléonore. Cependant madame de Lignolle, avec la vivacité qu'on lui connaît, venait de signifier à son insolent beau-frère, que s'il continuait à lui manquer ainsi de respect, elle le ferait tout à l'heure mettre à sa porte. Ne faites pas attention à ce qu'elle dit, s'écria le comte; c'est une tête chaude.

ROSAMBERT, au capitaine.

Monsieur, quiconque a tenu l'impertinent propos que vous venez de me rendre, en a menti; je suis fait pour m'y connaître, et tout à l'heure, si on l'exige, je vais signer que madame la comtesse a, tout au contraire, grand besoin de son mari pour cela. Malheureusement, monsieur le comte n'a pas du tout besoin de sa femme, lui! pas du tout, il est constitué de manière que, dans tout son individu, l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matière.

LE CAPITAINE.

Oui ! il n'est pas trop bête, mon frère ; il compose des...

ROSAMBERT.

Fort bien ; mais ce n'est pas avec de l'esprit qu'on peut faire un enfant à sa femme. J'aurais donc voulu, dans ce sujet-ci, forcer l'esprit à suspendre un peu ses opérations, pour qu'il n'empêchât plus le corps de faire quelquefois les siennes ; j'aurais voulu rétablir l'équilibre.

M. DE LIGNOLLE, au capitaine, en riant.

Il n'y a point réussi. Tiens, toi qui te mêles de chimie, regarde un peu ceci ; j'en ai bu tout ce qui manque dans la fiole.

LE CAPITAINE, après avoir remué le vase, et mis sur sa langue une goutte de liquide.

Corbleu ! quel est l'âne fieffé qui t'a composé ce breuvage de cheval ?

M. DE LIGNOLLE.

Ce n'est pas un âne, c'est le docteur.

ROSAMBERT, en saluant le capitaine.

C'est le docteur... monsieur le censeur ! La preuve que ma potion n'était pas trop forte, c'est qu'elle n'a rien fait.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! une décoction de mouches cantharides ! l'aphrosidiaque le plus puissant ! et à une dose... Si j'en prenais la vingt-cinquième partie, je serais pendant vingt-cinq nuits comme enragé. Il y avait de quoi mettre en fureur tout mon équipage.

MADAME D'ARMINCOUR, en pleurant.

Cela n'a pourtant rien fait.

LE CAPITAINE.

Rien fait !.... Corbleu ! mon pauvre frère, il faut que tu aies de la glace dans le cœur, dans les entrailles et partout. Corbleu [1] ! de quel limon notre chère mère t'a-

1. On met toujours *corbleu*, parce qu'on ne peut pas rapporter ici tous es autres jurements les plus énergiques dont le capitaine usait familièrement.

t-elle donc pétri ? Ce n'est pas le même sang qui coule dans nos veines, au moins ! ce n'est pas le même sang. Il est vrai que je suis le cadet, et de plus d'une année, sans compliment; mais, de tout temps, il faut en convenir...

M. DE LIGNOLLE, en se frottant les mains.

C'est pourtant mon génie qui est cause de cela.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! quel chien de génie ! je suis fort aise que tu l'aies pris pour toi tout entier; car, à ce compte-là, tu en as eu dès ta première jeunesse, du génie. De tout temps, c'est ce que je voulais dire tout à l'heure, de tout temps, mon cher frère aîné s'est montré, du côté du beau sexe, un fort petit monsieur.

MADAME D'ARMINCOUR, au capitaine, toujours en pleurant, mais avec colère.

Puisque vous saviez cela, pourquoi donc avez-vous souffert qu'il prît une femme ?

LE CAPITAINE.

Eh ! pourquoi l'aurais-je empêché de faire un mariage avantageux ?

MADAME D'ARMINCOUR, en fureur.

L'affreux calcul!... (Au comte de Lignolle.) Maudit bel esprit ! je voudrais maintenant que ta femme te fît cocu autant de fois qu'elle a de cheveux sur la tête.

LE CAPITAINE.

Vraiment! on dit que l'idée lui en a pris ; mais je la lui ferai bien passer, moi ; je suis revenu dans ce pays-ci tout exprès.

MADAME D'ARMINCOUR, au capitaine.

Et toi, monsieur le fier à bras, je voudrais que quelqu'un (En jetant un regard sur mademoiselle de Brumont.) de ma connaissance te donnât autant de coups d'épée que ma nièce a de cent mille livres de rente.

LE CAPITAINE, du ton de la menace et en ricanant.

Ce quelqu'un de votre connaissance, dites-moi son nom, bonne femme.

MADAME D'ARMINCOUR.

Bonne femme !... son nom !... son nom !... Va, va, tu ne le sauras peut-être que trop tôt.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! nous verrons... Au reste, mon frère, tenez-vous sur vos gardes... lisez cet article d'une lettre que j'ai trouvée en rentrant dans le port de Brest : *Tu m'avais dit que ton frère ne pourrait jamais consommer son mariage.* Je ne me souviens pas d'avoir dit cela ; mais c'est égal, continuons : *Comment se fait-il donc que ta belle-sœur soit enceinte ?* L'est-elle ?

ROSAMBERT.

Elle ne l'est pas.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure, corbleu !... (A son frère.) Cette lettre est signée *Saint-Léon*, un de mes amis, tu sais bien... Bouillant de colère, je prends la poste : j'arrive, je descends chez Saint-Léon. Saint-Léon dit ne m'avoir point écrit. Je lui montre ce papier, il me prouve que ce n'est pas son écriture, qu'on a seulement voulu l'imiter.

LA BARONNE, bas à mademoiselle de Brumont.

Je crains bien que ce ne soit une perfidie de votre marquise... (Au capitaine.) Voyons cette lettre... (En la lui rendant.) Si vous êtes un homme raisonnable, je vous demande quelle foi méritent les inculpations d'un faussaire ?

LE CAPITAINE.

Bon ! bon ! je veux bien croire que cela ne soit pas tout à fait vrai ; mais la fumée ne s'en va pas sans feu. Je compte m'établir ici pendant quelques jours ; et que je voie un gringalet s'approcher d'elle ! je consens qu'un million de tonnerres m'écrasent, si je ne lui mets dans sa poche les deux oreilles du *mirlifleur*.

MADEMOISELLE DE BRUMONT.

Monsieur le capitaine, votre nom est venu jusqu'à moi ; vous l'avez rendu malheureusement trop célèbre. Tigre toujours altéré, quand vous ne pouvez assouvir sur l'An-

glais la soif qui vous dévore, vous buvez le sang de vos frères. La France, on le sait bien, n'a pas de plus fameux duelliste que vous; croyez pourtant qu'il reste encore dans le royaume quelques braves jeunes gens, qui, pour ne pas faire comme vous, métier de massacrer sans cesse, n'en seraient pas moins très capables de vous combattre, et peut-être de vous punir. Si j'étais à la place de la comtesse, je voudrais du moins l'essayer; dès ce soir, déterminée par vos menaces, je prendrais un amant... que j'avouerais; je me plairais à choisir parmi ces jeunes gens le plus faible peut-être...

ROSAMBERT, avec enthousiasme.

Non! le plus jeune, mais le plus redoutable; un joli garçon, d'une adresse extrême, d'une étonnante force, d'une intrépidité rare; et moi qui vous parle, madame la comtesse, je consentirais à perdre la vie, si celui-là tout au contraire ne vous rapportait pas les oreilles du capitaine, quand vous les lui auriez demandées.

LA BARONNE, avec promptitude.

Oui; mais vous ne les lui demanderiez point, n'est-il pas vrai, comtesse? vous ne les lui demanderiez point, vous ne vous vengeriez dee menaces d'un spadassin qu par le mépris qu'elles méritent.

LE CAPITAINE.

Je me soucie bien que des péronnelles me méprisent! en attendant, je vais toujours m'établir ici...

LA COMTESSE.

Dans cet hôtel? il n'en sera rien!

LE CAPITAINE.

Comment, mon frère, je ne logerai pas chez toi?

LA COMTESSE.

Assurément non, car je ne le souffrirai pas.

LE CAPITAINE, au comte.

Tu ne me réponds pas? tu ne la fais pas taire? ah! tu te taisses mener par une femme! corbleu, je voudrais être à la place, seulement pendant vingt-quatre heures, le mari

d'une pie-grièche, je lui ferais voir du pays moi! (A la comtesse.) Là! là! ne vous fâchez pas! on ne restera point ici malgré vous, mais on se logera dans la même rue... et comptez que je vous surveillerai. Princesse! comptez que ce ne sera pas ma faute, si vous réussissez à devenir une petite catin.

A ce dernier outrage du capitaine, la comtesse devint furieuse, et pour toute réponse elle lui jeta à la tête un flambeau qui se trouva sous sa main. Je vis l'instant où le brutal allait rendre coup pour coup. De la main gauche j'arrêtai son bras déjà levé, et de la droite prenant le géant au collet, je le repoussai si vigoureusement, que je l'envoyait chercher à reculons, jusqu'au bout de l'appartement, un appui contre la croisée qu'il brisa. Si le balcon n'eût retenu le capitaine, il descendait par la fenêtre. Bien ma chère Brumont! bien! criait madame d'Armincour : il faut le tuer, tuons-le, ce grand coquin, qui me fait mourir de peur, qui insulte mon enfant, et qui veut la battre! Je n'avais pas besoin des encouragements de la marquise : j'étais si transporté de colère, qu'ayant aperçu sur un fauteuil l'épée de M. de Lignolle, qu'il y avait laissée la veille en se déshabillant chez sa femme, je m'élançai pour la saisir. Rosambert, qui seul conservait quelque sang-froid dans une scène aussi scandaleuse, courut à moi : Malheureux, me dit-il, si vous la tirez, vous allez vous trahir.

Cependant le capitaine, assis sur les débris de la fenêtre, me regardait d'un air étonné, se contemplait lui-même avec surprise, riait d'un gros rire et disait : C'est pourtant bien cette morveuse qui, du premier coup, m'a campé là! a-t-elle des bras de fer, ou ne suis-je plus qu'un homme de paille! Corbleu! ce que c'est que d'être pris au dépourvu! un enfant vous battrait!... mais cette épée qu'elle voulait tirer contre moi! qu'est-ce que j'aurais donc pris pour me défendre, mademoiselle? une épingle noire? (Enfin il crut devoir se relever.) Adieu, les charmantes dames; adieu, mon aimable petite sœur; je

me souviendrai de la bonne réception que vous m'avez faite. Corbleu! je ne m'en vais pas loin, et j'aurai l'œil sur votre conduite. Laissez-moi faire! il sortit.

Monsieur, c'est vous que j'admire! dit alors madame de Lignolle à son mari; votre tranquillité me fait plaisir! vous m'auriez donc laissé tuer, sans changer seulement de place! Il lui répondit d'un air préoccupé: Oui! oui... plaît-il?... ah! je vous demande pardon: mon corps était là, mon esprit ailleurs... Je médite le plan d'un nouveau poème; il aura huit vers celui-là... j'irai peut-être jusqu'à la douzaine... et puisque le docteur assure que l'équilibre ne se rétablira pas, je veux justifier les éloges qu'il donne à mon... génie, comme il dit! je veux que cet ouvrage soit un... petit chef-d'œuvre, comme il appelle les autres! et je vous quitte pour travailler sans relâche à cela.

Quand il fut parti, nous perdîmes quelques minutes à nous regarder tous en silence; chacun de nous, peut-être étonné du présent et inquiet de l'avenir, prenait tout bas conseil des circonstances. Madame de Fonrose la première ouvrit la bouche pour nous recommander beaucoup de prudence; la marquise s'écria qu'il fallait que le chevalier ne revît jamais sa nièce; sa nièce protesta qu'il valait mieux mourir que de renoncer à moi; moi, par un regard plein d'amour, j'assurai mon Éléonore de ma constance inébranlable, et je jurai que son grossier beau-frère me ferait bientôt raison des insolents discours qu'il s'était permis de lui tenir, et des inquiétudes qu'il osait nous donner. Voilà, dit enfin Rosambert, une très mauvaise résolution; vous devez, mon ami, pour l'intérêt commun, dissimuler votre ressentiment contre le vicomte; vous n'avez rien à faire que d'attendre les événements. Madame, quand elle ne pourra plus cacher son état, en fera la confidence à son mari: il faudra bien que celui-ci, comme tant d'autres, prenne doucement la chose, et avoue l'enfant. Le capitaine pourra crier, j'en conviens, mais, c'est alors, Faublas, que vous vous montrerez; vous irez

dire deux mots à ce marin, qui ne sait pas vivre; et, je vous connais, tout sera fini.

Tout le monde ayant reconnu que le conseil de Rosambert était infiniment sage, madame d'Armincour, en sanglotant, me remercia de ce que j'avais défendu sa nièce, me supplia de vouloir bien la défendre toujours, et m'ordonna de m'en aller pour ne plus revenir. Pauvres enfants! ajouta-t-elle en nous voyant aussi pleurer, votre peine me fend le cœur; mais il le faut, il le faut... Ah! monsieur de Rosambert, pourquoi celui-là n'est-il pas son mari?... — Viens ce soir, murmurait tout bas mon Éléonore... a minuit... nous avons mille choses à nous dire... viens. — Oui, ma charmante amie, oui. — De bonne heure, parce que la marquise doit aller aux fiançailles d'une parente, et ne reviendra pas souper.

Malgré sa tante, elle s'était jetée dans mes bras : elle me tenait pressé sur son sein; elle me faisait mille caresses, et même elle baisait avec transport mes plumes, mon fichu, ma ceinture et ma robe; comme si elle eût pris congé de mes habits, comme si elle eût deviné qu'elle ne devait plus voir mademoiselle de Brumont.

On ne parvint que difficilement à nous séparer. Ah! madame la baronne, restez du moins quelque temps avec elle, et tâchez de la consoler. — Je le veux bien, répondit-elle : M. de Rosambert a sa voiture; qu'il vous ramène; dans une heure je vous rejoins chez le baron.

En voilà une qu'il faut plaindre, me dit le comte; car elle paraît avoir pour vous un attachement véritable. — Rosambert, croyez-vous que je ne l'aime pas? — La bonne question? Je sais bien que vous les aimez toutes. — Oh! celle-là, c'est de tout mon cœur; je la préfère... — A Sophie? — A Sophie!... Non... non pas à Sophie. — A madame de B***? — Oui, mon ami. — Tant mieux! s'écria-t-il... tant mieux pour moi; cela me venge : mais tant pis pour cette aimable enfant; car voilà certainement d'où vient la haine que la marquise lui porte. — La haine? — Assurément! pensez-vous que ce puisse être

une autre que madame de B*** qui ait écrit cette lettre pseudonyme au vicomte? — Ah! Rosambert, pouvez-vous la soupçonner d'une... — Mon ami, vous ne vous défiez pas assez de cette femme-là. — Mon ami, vous vous en défiez trop... Au reste, je vous le demande en grâce, parlons d'autre chose. — Volontiers; aussi bien je veux vous apprendre une nouvelle qui va vous réjouir et vous étonner : Je me marie demain. — Et vous voulez que cette nouvelle-là m'étonne? Votre convalescence est affermie; il est clair que vous allez vous marier tous les jours. — Ne croyez pas que je badine ; c'est très sérieusement que je me marie. — Très sérieusement! — Oui, sérieusement, au pied des autels. — Il n'est pas possible! on n'en a point entendu parler. — Il y a cependant plus de quinze jours qu'il en est question. On m'a fait donner ma parole d'honneur de n'en rien dire à qui que ce soit, sans distinction : les grands parents, qui craignaient l'opposition de tout le reste de la nombreuse famille, ont exigé le plus profond secret ; ils ont même acheté la dispense des bans. Ma mère aussi me recommandait le silence; elle tremblait que ce mariage avantageux ne vînt à manquer par quelque indiscrétion. — Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi! Rosambert, à vingt-trois ans, a pu se déterminer... — Il l'a fallu. D'abord c'est la comtesse de ***, vous savez bien, la confidente de madame de B***! — Oui. — C'est elle qui s'est mêlée de cette affaire avec une chaleur... De quelque prétexte qu'elle ait essayé de couvrir l'intérêt extrême qu'elle y mettait, je ne me suis point abusé sur ses véritables motifs ; il ne m'a pas été malaisé de sentir qu'elle le faisait moins pour m'obliger que pour désoler son ancienne amie ; et sur cet article, j'en conviens, il était difficile qu'elle eût plus de bonne volonté que moi : la marquise, d'ailleurs, m'a pressé... — La marquise! — Oh! dès qu'on parle d'une marquise, il croit que c'est la sienne. Non, chevalier, celle-là n'est pas folle de vous; c'est la marquise de Rosambert : la marquise m'a pressé, prié, conjuré; elle a pleuré même. On ne résiste pas aux lar-

mes d'une mère! Je me suis donc laissé fléchir; ce soir je signe le contrat, demain j'épouse vingt mille écus de rente et une jolie fille. — Jolie? — Oui vraiment; l'air un peu niais cependant, et d'une innocence!... à faire mourir de rire. — Quel âge! — Pas tout à fait quinze ans. Oh! c'est une éducation tout entière dont je me charge. — Son nom? — Vous le saurez après-demain. Tenez! venez après-demain de bonne heure; je vous ferai, sans façon, déjeuner au lever de la mariée. Aimez-vous les mines du lendemain? aimez-vous à voir une toute nouvelle femme un peu gênée dans sa marche, les yeux battus, l'air encore tout étonné? Vous riez! — Oui, vous me faitespenser à quelqu'un. — Il a raison. Je suis admirable, en vérité! je me tourmente à lui peindre ce qu'il connaît mieux que moi! ne lui sont-ils pas familiers ces airs du lendemain? n'a-t-il pas vu la charmante Lignolle et la belle Sophie? Et que sais-je? d'autres peut-être dont il ne m'a point parlé!... Maisn'importe, chevalier; vous pourrez goûter un nouveau genre de plaisirs, faire d'intéressantes observations, vous rendre compte à vous-même de ce que vous éprouverez auprès d'une Agnès fraîchement épousée, dont cette fois ce ne sera pas Faublas qui aura causé les petites douleurs secrètes, le charmant embarras. — Voilà bien, mon cher Rosambert, les idées d'un franc libertin! — Ne faites donc pas l'enfant: ne vous en défendez point... Moi qui vous parle, ne trouverai-je pas mon compte à cela? n'aurai-je pas aussi mes jouissances? ne serai-je pas encore plus enivré du bonheur que quelqu'un m'enviera?... m'enviera très inutilement... Je connais les petits inconvénients de l'hymen; je connais le plus inévitable de tous, surtout quand on a l'honneur d'être l'intime ami du chevalier de Faublas; mais cette fois, monsieur le vainqueur, ne vous applaudissez pas d'avance d'une conquête nouvelle. Je compte, et je vous en avertis avec confiance, je compte ne jamais aller grossir l'universelle confrérie. — Bon! voilà encore une exception; et c'est Rosambert, Rosambert, qui, même la

veille des noces, a déjà le langage des époux. Il ne doit pourtant pas avoir oublié combien de fois l'aveugle entêtement de ces messieurs a fourni matière à ces plus piquants sarcasmes. Tous en général conviennent qu'il n'y en a pas un qui ne *le* soit, et chacun en particulier vient vous affirmer que lui ne *l*'est pas! et vous aussi, Rosambert, vous aussi. — Faublas, écoutez-moi, et dites vous-même si je n'ai pas quelques raisons d'attendre une autre destinée. Qu'un vieux garçon, rassasié de plaisirs, épuisé par d'anciennes bonnes fortunes, dégoûté du monde qu'il ennuie, et des femmes qui le délaissent; qu'un vieux garçon d'ailleurs éclairé par la constante expérience des temps passés et de l'âge présent, ose cependant braver à à la fois son siècle et l'avenir; qu'en épousant une jeune femme, il nous porte à tous l'impertinent défi de le faire ce que tant d'autres ont été faits par lui, cela crie vengeance : la foule des célibataires doit en ce cas se réunir pour conjurer le châtiment du fanfaron. Mais moi, qui commence à peine mon printemps, que le monde recherche, que les femmes caressent; moi qui ne saurai refuser à la mienne aucune espèce de plaisirs... — C'en est assez, Rosambert, n'achevez pas, je vous en supplie, vous me causez trop de surprise. Il faut que l'hymen ait de bien puissants prestiges pour obscurcir ainsi les meilleurs jugements. Je ne vous reconnais plus ! c'est au point que si j'avais moins de chagrin, je me moquerais de vous. — Vraiment?... Il faut que j'y prenne garde, vous me donnez une véritable épouvante... Allons... Eh bien! me voilà déjà résigné. Je prends mon parti d'avance, en galant homme; je promets bien, quoi qu'il puisse arriver, qu'on me trouvera toujours moi-même... Oui! si la jeune femme a quelque affaire de cœur, il faudra qu'elle soit horriblement maladroite pour que je m'en aperçoive, je vous assure. Je crois qu'on ne peut pas mieux réparer ses torts! chevalier ; on ne peut pas mieux commencer! je vous mets à votre aise. — Moi! Rosambert. Ah! puisse tout le monde, autant que Faublas, respecter vos heureux

liens! Ces maximes, que je répétais tout à l'heure, ce sont les vôtres; je n'en eus jamais de pareilles; jamais je n'ai séduit, je me suis trouvé toujours entraîné : la marquise fut mon premier attachement; Sophie est mon unique passion; madame de Lignolle sera mon dernier amour. — Dieu vous entende et vous en préserve.

Cependant Rosambert avait affaire chez lui; nous nous y rendîmes ensemble, nous y causâmes pendant à peu près deux heures, et le temps ne me parut pas long, car le comte me permit de l'entretenir sans cesse de mon Éléonore. Enfin on me reconduisit à l'hôtel. Madame de Fonrose sortait de l'appartement de mon père comme j'y entrais : le baron paraissait fort animé; la baronne était pâle et tremblante. Eh bien! s'écria-t-elle avec un dépit mal déguisé, nous tâcherons que le désespoir de cette perte ne nous fasse pas tourner la tête... Vous voilà, belle demoiselle? donnez-moi la main jusqu'à ma voiture... Chevalier, si vous voyez bientôt votre cruelle marquise, dites-lui que je la perdrai, dussé-je me perdre avec elle.

Lorsque j'eus quitté mes habits de femme, nous nous mîmes à table, M. de Belcourt et moi, quoique nous n'eussions pas plus d'appétit l'un que l'autre. Mon père, vous ne mangez pas? — Mon fils, je suis malade d'inquiétude et de chagrin... Mais vous non plus, vous ne touchez à rien. — J'ai ma migraine. — Votre migraine! Je vous conseille d'y renoncer; elle ne réussira pas cette fois... Mon fils, lisez le dernier article de cette lettre que j'ai reçue l'autre jour par la petite poste.

« On croit devoir aussi vous avertir que mademoiselle
» de Brumont a passé la nuit dernière chez madame de
» Lignolle, et que c'est encore la baronne de Fonrose qui
» l'y a conduite. »

Un écrit anonyme! mon père. — Fort bien! mon fils Mais oserez-vous dire que le fait n'est pas vrai?... Mon fils, vous ne sortirez plus le soir... et madame de Fonrose, ajouta-t-il d'une voix fort altérée, madame de Fon-

rose n'abusera plus de ma confiance... elle ne me trahira plus, l'ingrate baronne !... Mon ami, je suis homme, et par conséquent sujet à l'erreur ; quelquefois je m'égare ; mais dès que j'aperçois l'abîme, je fais un pas en arrière, et je change de route. Mon ami, poursuivit-il, en prenant mes mains dans les siennes, ne voulez-vous m'imiter que dans mes faiblesses ? Ne l'avais-je pas bien dit, que vous finiriez par la perdre, cette enfant si malheureuse et si charmante ? — Qui ? Sophie ? — Non, madame de Lignolle. Madame de Lignolle ! puisqu'elle est enceinte, puisque désormais son mari ne peut croire... Comment fera-t-on pour la sauver ? — Oh ! ne m'en parlez pas ; depuis ce matin je cherche en tremblant quelque moyen de l'arracher aux malheurs qui la menacent. C'est en vain que je me tourmente ; je suis au désespoir ! — Son beau-frère est arrivé ? Vous venez déjà d'avoir ensemble une terrible scène ?... Mon fils, connaissez-vous le capitaine ? — De réputation, mon père. — Savez-vous qu'elle est affreuse et grande, sa réputation ? — Affreuse et grande, je le sais. — Savez-vous que le vicomte de Lignolle a souvent touché Saint-Georges ? — Souvent ?... Je le veux croire. — Savez-vous que cet homme-là s'est battu deux cents fois, peut-être ?... — Tant pis pour lui. — Qu'il n'a jamais été blessé. — Il n'est pourtant pas invulnérable, sans doute ! — Qu'il a mis bien des pères de famille au désespoir.... — Monsieur le baron, que vous importe ? — Que sa fatale épée a moissonné des jeunes gens de la plus grande espérance. — Eh ! mon père, il ne faut peut-être qu'un jeune homme obscur pour les venger tous. — Mon fils, le capitaine ne peut manquer de savoir bientôt que mademoiselle de Brumont est l'amant de madame de Lignolle. J'avoue qu'il découvrira plus difficilement que mademoiselle de Brumont est le chevalier de Faublas ; mais enfin... tôt ou tard, tout semble nous assurer qu'il le découvrira. Mon fils, que ferez-vous alors ? — Ce qu'il faudra faire. Voilà, M. le baron, permettez-moi de le dire, une étrange...— A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, à Dieu

ne plaise que je veuille outrager ton jeune courage! je t'avoue même, ajouta-t-il en m'embrassant, que la fière simplicité de tes réponses m'a fait un plaisir extrême: et moi aussi, quelquefois je suis fier, mais c'est de mon fils: c'est dans mon fils que j'ai mis tout mon orgueil. Tu ne sais pas comme je jouissais quand je te voyais, à peine adolescent, n'avoir plus d'égal dans aucun de tes exercices; tantôt ramener, couvert d'écume et brisé de fatigue, un fougueux cheval, que les plus fameux écuyers ne montaient qu'en tremblant; tantôt avec le fusil, l'arc ou le pistolet, frapper du premier coup l'oiseau que tous les tireurs avaient manqué; tantôt, dans un assaut public, aux yeux d'une nombreuse jeunesse toujours étonnée, battre ou désarmer tout ce qu'il y avait de maîtres dans le régiment nouvellement arrivé. Chacun alors, décernant au jeune chevalier le prix des armes, venait me féliciter de l'avoir pour fils. Cependant, je me l'avouais tout bas avec une sorte d'impatience et non sans quelque espèce d'inquiétude, ta supériorité ne serait bien consacrée que lorsqu'un événement, toujours fatal, t'aurait obligé de subir une dernière épreuve trop communément malheureuse, une épreuve pour le succès de laquelle, sans le courage, l'adresse n'est rien. Tu l'as trop tôt soutenue cette épreuve; mais tu l'as soutenue plus que bien, j'ose le dire. Si la colère l'eût moins aveuglé, ce M. de B***, qui jouit de quelque réputation dans les armes, il aurait pu t'admirer *à la porte Maillot*, lorsqu'avec une dextérité merveilleuse, avec un imperturbable sang-froid, maîtrisant le fer ennemi, comme s'il eût encore été question de recevoir seulement un coup de fleuret, tu déployais dans ce combat, devenu inégal, autant d'habileté que de force, autant de vaillance que de magnanimité. Alors vraiment je reconnus que Faublas, aussi intrépide qu'adroit, ne rencontrerait jamais de vainqueur. Alors, surpris de voir dans un jeune homme de seize ans, la réunion d'un talent peu commun et d'une vertu plus rare, ton heureux père, au comble de la joie, se rappela qu'il ne s'était reposé

que sur lui-même du soin de veiller à ton éducation, et ne put, sans quelque mouvement d'orgueil, contempler son ouvrage. Alors aussi, poursuivit M. de Belcourt en m'embrassant encore, je me reprochai d'avoir attendu l'événement pour rendre justice au plus digne des fils, et toi, Faublas, pardonne-moi mes premières défiances ; va, si c'est un crime de n'avoir pas cru d'avance aux vertus qui ne m'étaient pas encore prouvées, tu m'en vois puni : va, j'étais autrefois moins tourmenté de la crainte qu'elles ne te manquassent, que je ne le suis maintenant de la certitude que tu les possèdes au suprême degré. Oui, mon ami, c'est l'excès de ton courage et de ta générosité qui cause aujourd'hui mes plus vives alarmes. Permets-moi de te demander plusieurs grâces. — Des grâces ?... — Je te prie de ne point aller à ton ennemi, je te prie de l'attendre ; s'il te vient chercher, eh bien, tu feras ton devoir. Néanmoins je te supplie de n'accorder le combat qu'à cette expresse condition, que vous pourrez l'un et l'autre amener un témoin. Je veux voir ta seconde affaire, plus dangereuse que la première ; je veux, par ma présence, t'obliger à revenir vainqueur. Faublas, gardez-vous d'avoir pour le vicomte de Lignolle les magnanimes ménagements dont vous usâtes envers le marquis de B***. Peu s'en fallut, je m'en souviendrai toujours, peu s'en fallut que votre générosité ne me coûtât mon fils. Avec le vicomte, tu n'en serais pas quitte pour une meurtrissure ; jamais le capitaine n'a porté de coups qui ne fussent mortels ; et, je te le répète, c'est un homme encore plus féroce que redoutable, un duelliste de profession. Si sa bravoure n'avait été d'ailleurs quelquefois utile à l'État, il eût depuis longtemps, pour la vengeance publique, porté sa tête sur un échafaud. Son existence atteste le malheureux oubli de la plus sage de nos lois. Songes-y, Faublas, quand le moment sera venu de le combattre, alors, je t'en conjure ! songe à ton père, à ta sœur, à ta Sophie, à madame de Lignolle, s'il le faut. Alors, pour ta propre sûreté, pour le salut de tous, pour la tardive

satisfaction de cent familles, immole la victime dont le ciel te demande le sang. Celui-là, tu le sais bien, doit recevoir la mort qui se fait un affreux plaisir de la donner; frappe sans pitié, frappe, purge la terre d'un monstre, et déjà ta jeunesse n'aura pas été tout à fait inutile au repos des hommes..... Mais, s'écria M. de Belcourt, il me vient une réflexion vraiment inquiétante. Depuis trop longtemps, des voyages, des maladies, plusieurs malheurs t'ont forcé de négliger tout à fait tes exercices. Il y a sept mois, plus de sept mois que tu n'as manié de fleuret. Mon Dieu! si tu avais perdu quelque chose de cette agilité prodigieuse qu'on admirait, et qui s'entretient surtout par l'habitude! Si tu n'avais plus le coup d'œil si prompt, les mouvements si sûrs! Mon Dieu! si tu n'étais plus que de la seconde force! Essayons ensemble, essayons tout à l'heure.... Tu n'as pas faim? ni moi non plus... Tes fleurets, où sont-ils? Ah! je t'en prie, donne; quand ce ne serait que pour me tranquilliser. Je t'en prie, mon ami, donne vite... Bon!... Je regrette bien de ne pas pouvoir opposer une résistance égale à l'attaque; mais du moins je me défendrai le moins mal que je pourrai... Je suis en garde, va... Ce n'est pas cela! mon fils, ce n'est pas cela! vous me ménagez! Faublas! je vous ordonne de déployer toutes vos forces. — Vous le voulez? mon père, allons.

En deux minutes il para vingt coups, il en reçut trente. Bien! s'écria-t-il, parfaitement bien! mieux qu'autrefois; vraiment, je le crois. Oui, plus de souplesse encore, et de vigueur, et de rapidité! C'est l'éclair, c'est la foudre! Jamais, poursuivit-il, en passant plusieurs fois la main sur sa poitrine, jamais tu ne m'as donné de coups si forts, de coups qui m'aient fait tant de mal.... Non! tant de plaisir!... Rends-moi pourtant un autre service: prends tes pistolets, descends dans le jardin, amuse-toi à tirer quelques oiseaux.... Je t'en supplie! — J'obéissais, il me rappela. — Je ne puis trop me hâter de t'apprendre une nouvelle qui doit te combler de joie. Samedi, sans autre

délai, nous partirons pour tâcher de trouver Sophie. — Sophie ? Samedi ! Voilà, comme vous le dites, une nouvelle qui m'enchante ! — Va dans le jardin, mon ami, va.

J'y descendis, non pour troubler d'heureux oiseaux dans leurs amours, mais pour rêver aux miennes. Samedi nous partons ! nous allons chercher et trouver Sophie ; quel bonheur !.... Mais, que dis-je ? et que deviendra madame de Lignolle ? quitter mon Éléonore ! la quitter maintenant ! dans cinq jours ! malheureux !

Je me précipitai dans l'appartement de mon père : N'y comptez pas, monsieur le baron ! n'y comptez pas ! Qui moi ! perfide avec lâcheté, je sortirais de Paris quand le capitaine vient m'y chercher ! j'abandonnerais la mère de mon enfant, au moment où ses ennemis s'assemblent autour d'elle ! N'y comptez pas, monsieur le baron ! je vous proteste qu'il n'en sera rien.

Mon père demeura si stupéfait, qu'il ne put me répondre. Et moi, sans attendre que, revenu de sa première surprise, il s'expliquât, je courus à ma chambre, où je m'enfermai pour écrire.

« Ma chère Éléonore, ma charmante amie, je suis au » désespoir : ce soir nous ne nous verrons pas. Mon père » sait tout ; il faut que ta tante soit plus instruite que tu » ne le crois ; ta tante seule peut avoir fait passer à » M. de Belcourt l'avis fatal qui nous enlève une nuit » fortunée. Hélas ! il est donc vrai que tout le monde se » réunit contre deux amants ! Il est donc vrai que tout » le monde, en conjurant ta perte, ose m'attaquer dans » la plus chère moitié de moi-même ! Sois tranquille ce» pendant, sois tranquille, Faublas te reste, Faublas t'a» dore : ton amant, quoi qu'il puisse arriver, perdra la vie » plutôt que de t'abandonner. »

« Ma belle maman,

» Vous aurais-je offensée par quelque nouvelle étourde» rie ? Il y a dix-huit mortels jours que je suis privé du » bonheur de vous voir. Ah ! pardonnez-moi, si je suis

» coupable ; et si je ne le suis pas, daignez reconnaître » vos torts et les réparer : donnez-moi pour demain l'heure » du rendez-vous. Ma belle maman, vous m'avez promis » conseils, amitié, secours, protection ; c'est tout cela que » je réclame. Mon père veut m'emmener avec lui, dans » cinq jours, pour aller chercher Sophie ; et je dois au- » jourd'hui craindre plus que la mort ce départ qui faisait, » il n'y a pas longtemps, l'objet de mon plus cher désir. » Vous, ma belle maman, qui savez remédier à tout, ne » pourriez-vous pas remédier à cela ? Je vous supplie de » ne pas m'abandonner à moi-même, dans une conjecture » aussi difficile. Je vous supplie de ne me point refuser » pour demain vos avis, par lesquels je vous promets de » me conduire.

» Je suis, avec la reconnaissance la plus vive, avec » l'amitié la plus tendre, avec le plus profond res- » pect, etc. »

Tiens, Jasmin ! va vite chez *la Fleur* et chez madame de Montdesir. Prends l'habit bourgeois, prends les précautions ordinaires, et regarde bien si, dans tes courses, tu n'es suivi de personne.— Monsieur, me dit-il à son retour, madame de Montdesir... — Madame de Montdesir ! Madame de Montdesir ! *La Fleur ?* D'abord.— Vous voulez donc que je commence par la fin ?.... Monsieur, je n'apporte pas de réponse de *la Fleur*. Je venais de lui remettre votre billet, quand il m'a dit : Jasmin, aimes-tu les coups de bâton ? Non dà ! lui ai-je répondu. Eh bien ! mon bon ami, a-t-il répliqué, vois-tu le café qui est en face de l'hôtel, cet officier, grand comme un monde ? Il n'a pas l'œil bon, ai-je encore répondu. Eh bien ! mon bon ami, a-t-il encore répliqué, je crois qu'il vient de t'apercevoir de cet œil-là. Sauve-toi vite, si tu ne veux compromettre ma maîtresse et ton dos. Alors, monsieur, je n'ai plus rien répondu ; mais sans me le faire répéter deux fois, j'ai pris mes jambes à mon cou, et me voilà. — De sorte que, grâce à ta bravoure, je n'ai pas de nouvelles de madame de Lignolle.

— Monsieur, je ne vous en aurais pas apporté davantage, quand je me serais fait échiner par ce grand diable. — Il faudra pourtant bien que tu y retournes. — Oui, ce soir; le géant n'y sera peut-être plus. — Enfin, madame de Montdesir ? — Elle m'a recommandé de vous assurer qu'elle s'ennuyait bien de n'avoir plus l'honneur de votre visite; qu'au reste, elle allait envoyer tout de suite votre billet, qu'on attendait depuis plusieurs jours, et que demain matin vous auriez la réponse.

Elle vint en effet de bonne heure, la réponse : ce n'était pas madame de Montdesir qui l'avait écrite.

« Oui, j'empêcherai ce départ ; mais n'avais-je pas raison de dire que votre Sophie vous était moins chère ? » Quoi qu'il en soit, puisqu'enfin vous en témoignez le désir, nous pourrons ce soir, à sept heures, nous rencontrer où vous savez bien. »

J'appelai mon domestique.... Allons, Jasmin, du cœur ! Hier au soir, si tu n'en avais pas manqué, tu aurais pu rejoindre *la Fleur* : va donc ce matin, va voir si le capitaine est toujours à son poste.

Il y était déjà. Mon bon Jasmin, qui, piqué de mes reproches, venait de s'aventurer un peu plus que la veille, n'avait encore échappé que par une prompte fuite au géant persécuteur. Je reconnus alors que, si mon domestique n'était puissamment encouragé, ma commission ne s'achèverait pas. Je fis donc honnêtement dîner l'infatigable courrier, qui muni d'un nouveau courage, partit résolument pour son nouveau message, plus malheureux que tous les autres. Mon pauvre Jasmin revint éclopé. — Cette fois, monsieur, j'ai pénétré jusque dans la cour; le grand diable m'est tout de suite tombé sur les épaules Il a crié : Que demandes-tu ? J'ai répondu : Ce n'est pas vous, monsieur. Il a crié : On n'entre pas ! que demandes-tu ? J'ai répondu de toutes mes forces : Pourquoi donc m'empêcheriez-vous d'entrer ? est-ce que vous êtes le suisse ? Il a crié... non, il n'a pas crié, il s'est contenté

pour le moment de me détacher un coup de poing qui m'a fait voir trente-six mille chandelles au ciel. Et c'est moi qui alors ai crié, et j'ai bien fait, car si *la Fleur* et tous camarades n'étaient venus m'arracher des mains du brutal et me mettre à la porte, je crois que je ne serais jamais sorti de la cour.

Quelle fureur et quelle insolence ! Monsieur, interrompit Jasmin, je ne me suis pas gêné pour lui annoncer que mon maître ne serait pas du tout content du traitement.... — Qu'a-t-il répondu ? — Monsieur, c'était moi qui répondais; lui, ne faisait jamais que crier. Il a donc crié en redoublant ses coups : Ton maître ? Son nom à ton maître? son nom ? — Tu le lui as caché ? — Oui, monsieur. Oh! quand il aurait dû m'achever sur la place! — Eh bien! je vais de ce pas le lui aller dire, moi ! — Bon ! s'écria Jasmin. qui me vit prendre mon épée, et flanquez-moi ça de côté comme ce petit M. de B*** qui faisait le méchant.

Je me précipitai sur l'escalier; mais heureusement M. de Belcourt se trouva sur mon passage et m'arrêta. — Faublas, où courez-vous donc avec cette épée ? — Comment ! il ose arrêter mon domestique et le frapper ! — Ainsi, vous, mon fils, répondit-il avec beaucoup de sang-froid, vous êtes plus pressé de venger votre domestique que vous ne l'étiez de venger votre maîtresse ; ainsi, pour repousser un outrage qui ne regarde que lui seul, l'amant de madame de Lignolle va se hâter de la découvrir et de la perdre.

Des représentations aussi justes me calmèrent tout d'un coup. J'appelai Jasmin pour qu'il vînt reprendre mon épée. Le baron, qui vit que je me disposais à m'en aller, me dit : Non, remontez chez vous, j'y vais aussi, j'ai à vous parler.... Mon ami, nous avons tous deux besoin de distraction ; nous ne pouvons nous en procurer une plus douce que celle de la compagnie de votre sœur. Je viens d'envoyer chercher Adélaïde ; je compte la garder ici jusqu'à vendredi soir. — Pourquoi pas plus longtemps ? — Nous partons samedi.

En me faisant cette réponse, M. de Belcourt m'observait. Comme l'heure s'approchait où j'allais savoir ce que madame de B*** comptait faire pour empêcher mon départ, je pris le parti d'éviter l'explication que le baron cherchait. Ainsi, je me contentai de répliquer : samedi... oui... samedi... Adieu, mon père. — Restez donc; votre sœur arrive dans un quart d'heure. — Mon père, il faut que je sorte! — Mon fils, je ne veux pas que vous sortiez. — Mon père, il le faut absolument. — Je ne veux pas que vous sortiez, vous dis-je; c'est un parti pris. — Je vous assure que l'affaire la plus indispensable.... — Mon fils, voulez-vous me désobéir? — Mon père, si je ne puis faire autrement! — Je vous entends, monsieur, j'emploierai donc la force. A ces mots, il sortit de ma chambre, où il m'enferma.

Vous emploierez la force? et moi l'adresse! j'ouvris la fenêtre, il n'y avait qu'un étage, je sautai. La secousse fut violente; cependant je traversai la cour avec la rapidité d'un oiseau; et toujours courant, j'arrivai bientôt chez madame de Fonrose.

Malheureux! dit-elle, que venez-vous faire ici? Ce matin, familièrement, le capitaine m'a rendu son épouvantable visite. Il m'a demandé, du ton poli que vous lui connaissez, ce que c'était qu'une certaine demoiselle de Brumont, dont les assiduités chez madame de Lignolle donnaient lieu dans le monde à beaucoup de plaisanteries. Ce n'a pas été sans peine que je suis parvenue à faire comprendre à cet effroyable beau-frère, que la conduite de sa jeune sœur ne me regardait pas; que je ne lui devais, à lui monsieur le capitaine, aucun compte de mes actions, et qu'il m'obligerait sensiblement de vouloir bien ne jamais remettre le pied chez moi. — Et mon Éléonore, l'avez-vous vue? — Au contraire, j'ai tout à l'heure envoyé chez elle pour lui recommander d'être fort circonspecte et de se garder surtout de venir ici. J'allais, avec bien du regret, vous faire donner le même avertissement. Et, tenez, dans ce moment-ci je ne vous retiens pas; car je vous

avoue que je redoute fort quelque nouvelle avanie du flibustier qui nous est si mal à propos venu... Chevalier, vous ne rentrerez pas maintenant à l'hôtel ? — Non. Pourquoi ? — Je vous aurais prié de dire.... Un instant ! restez encore un instant.

Elle sonna un domestique, auquel elle donna des ordres secrets. Je fis alors peu d'attention à cette fatale circonstance, que depuis je me suis souvent rappelée.

Je voulais, reprit-elle, vous prier.... mais vous ferez cette commission tout aussi bien ce soir, vous prier de dire à M. le baron mille choses obligeantes de ma part ; car enfin quoique nous soyons brouillés... — Tout à fait ? — Pour la vie. C'est pourtant votre perfide madame de B*** qui cause aujourd'hui tous nos chagrins ! — Vous imaginez que la marquise aurait été capable d'écrire cette lettre à mon père ? — Et encore celle au vicomte de Lignolle. — Impossible ! je ne puis.... — Comme il vous plaira, monsieur, répondit-elle fort sèchement. Quant à moi, souffrez que je n'en doute pas, et que je me conduise en conséquence. — Adieu, madame la baronne. — Sans adieu, monsieur le chevalier.

La situation critique où nous nous trouvions tous me causait-elle de fausses terreurs ? Comme j'allais de l'hôtel de Fonrose à la petite maison, rue du Bac, il me sembla que j'étais suivi.

Le vicomte ne se fit pas longtemps attendre : Belle maman, vous avez mis le frac de Saint-Cloud ? Je le reconnais toujours.... — Avec quelque plaisir ? interrompit-elle. — Avec transport. Il ne cesse de me rappeler.... — Ce dont il ne faut pas nous souvenir. — Ah ! ce que je n'oublierai de ma vie ! Pourquoi donc, pendant plus de quinze jours, m'avez-vous cruellement privé.... — J'attendais qu'enfin vous m'écrivissiez ; je ne veux pas tout à fait devenir importune ! — Importune pouvez-vous jamais.... — Que sais-je, moi ? je vous vois si préoccupé de la comtesse ! madame de Lignolle a tant d'esprit ! tant de charmes !... — Il est vrai.... — Vous devez trouver bien insipide la so-

ciété de toutes les autres femmes ? — Je trouve mille délices dans la société de la plus aimable de toutes ! — Oui, la plus aimable ! après Sophie, après la comtesse ? Chevalier, croyez-moi, laissons, laissons les compliments.... contez-moi plutôt vos chagrins.

La marquise ne cessa de m'écouter avec la plus grande attention, mais souvent d'un air triste, et quelquefois d'un air troublé. Je ne pus néanmoins en finissant la longue histoire de mes embarras et de mes inquiétudes, je ne pus m'empêcher de lui dire : Ce qui me désespère encore, c'est qu'on ose vous accuser d'avoir écrit ces deux cruelles lettres. — On ose ! et qui ? M. de Rosambert, madame de Fonrose ? mes deux plus mortels ennemis. — Ils seraient vos amis, que je ne les croirais pas... Ma belle maman, comment empêcherez-vous mon départ ? Je ne puis, répondit-elle d'un ton préoccupé, je ne puis me lasser de le répéter, il faut que Sophie vous soit moins chère ? — Moins chère ? je vous assure que non ; mais mon séjour à Paris devient indispensable ; l'honneur me l'ordonne autant que l'amour. — Autant que l'amour de madame de Lignolle ! oui. — Ma belle maman, comment empêcherez-vous mon départ ? — Faublas, il doit vous arriver de Versailles un paquet dont le contenu vous fera plaisir, j'espère, et qui changera probablement les dispositions de M. de Belcourt. Si pourtant votre père s'obstinait toujours à vous emmener, mandez-le moi tout de suite. — Ce paquet, c'est ? — Demain matin vous le recevrez ; je vous laisse jusqu'à demain matin votre curieuse impatience. — Et vous ne m'assurez pas que ce premier moyen, dont vous voulez bien me secourir, doive être infaillible ?... Plaît-il, maman ?... vous ne m'entendez plus, vous pensez à toute autre chose. — Oui, s'écria-t-elle en sortant de sa profonde rêverie, il faut que vous aimiez beaucoup la comtesse ? — Ah ! beaucoup. — Davantage que vous ne m'aimez... que vous ne m'aimiez, je veux dire. — Mais... je ne sais... je ne puis... — Allons ! davantage ! vos incertitudes, votre embarras me l'assurent. Davantage, répéta-

t-elle tristement. — Il est vrai que mon Éléonore s'est acquis à ma tendresse des droits qu'aucune autre... mais je vous afflige, ma belle maman. — Point du tout... Pourquoi... pourquoi m'affligerais-je de ce que vous préférez votre maîtresse à votre amie ? Achevez donc ; comment s'est-elle *acquis à votre tendresse des droits qu'aucune autre...* — Elle est enceinte. — Cruel jeune homme ! s'écria-t-elle avec infiniment de vivacité : est-ce ma faute, si...

Madame de B*** n'acheva point. Elle m'empêcha de tomber à ses genoux ; et de peur d'entendre ma réponse, elle posa sur ma bouche sa main, que du moins je baisai. Enfin, la marquise, dont je voyais les regards s'attendrir et le teint s'animer, la marquise se leva pour s'en aller. — Vous voulez déjà me quitter ? J'y suis forcée, répondit-elle en se dérobant à mes caresses ; j'y suis forcée !... mes moments sont comptés ; j'ai tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. Adieu, chevalier. — Puisque vous me défendez de vous retenir, adieu, ma belle maman.

Quand elle fut au bas de l'escalier : Voyez, dit-elle, les larmes aux yeux, l'ingrat ne me demande seulement pas quel jour il me viendra remercier ! — Ah ! pardon ! j'étais occupé... — De toute autre chose, sans doute ? — De toute autre chose, oui ! mais de vous pourtant. Quel jour, ma belle maman ? quel jour ? — Nous sommes à mardi... Eh bien !... vendredi... oui, je pourrai vendredi vous donner un instant. — Toujours à la même heure ? — Peut-être un peu plus tard. A la nuit fermée, ce sera plus prudent.

Je ne sortis de la maison qu'un quart d'heure après le vicomte, et pourtant je crus encore reconnaître, non loin de moi, l'incommode Argus qui m'avait déjà donné quelques inquiétudes. Ce qui confirma tous mes soupçons, c'est que l'espion maladroit ou craintif se hâta de changer de route, dès qu'il vit que je me retournais sur lui. Je rentrai chez moi, bien persuadé que le capitaine ne tarderait pas à venir m'y faire sa visite.

— Est-il possible, me dit le baron, que vous ayez risqué

de vous casser une jambe... — Mon père, j'aurais risqué ma vie ! Monsieur le baron, pourquoi me poussez-vous à des extrémités qui peuvent devenir funestes ? Monsieur le baron, vous devez le savoir, la mort est pour moi, dans ce moment-ci, préférable à l'esclavage. Au reste, avant de me remettre en votre pouvoir, je viens vous déclarer positivement qu'attenter à ma liberté, c'est attenter à mes jours. Quoi ! mille dangers environnent une enfant malheureuse et faible, la femme la plus digne de toutes mes affections ! et vous, le plus cruel de ses ennemis, vous prétendez lui enlever sa seule consolation, son unique appui ! vous prétendez, en me réduisant à la plus entière immobilité, la livrer sans défense à ses persécuteurs, et m'obliger, moi, de les voir sans obstacle préparer sa perte ! Monsieur le baron, si c'est encore votre dessein, s'il vous reste quelque moyen de m'enfermer dans ma chambre et de m'obliger d'y vivre, je vous annonce du moins que le capitaine viendra bientôt m'y chercher. Je vous annonce qu'alors, et je le jure par ma sœur, par vous, par Sophie, par tout ce que j'ai dans le monde de plus cher et de plus sacré, je jure que nulle considération ne pourra plus me déterminer à défendre contre le vicomte une vie que votre tyrannie aura désormais rendue inutile à madame de Lignolle, et odieuse à son amant ! Maintenant, décidez de mon sort, il est dans vos mains.

Il le ferait comme il le dit ! s'écria ma sœur ; quand il est question de quelque femme, il ne nous connaît plus : cependant il ne peut commettre de plus grande faute que celle de se laisser tuer. Ne l'enfermez donc pas, mon père ! ah ! je vous en prie, ne l'enfermez pas !

Tandis qu'Adélaïde lui parlait ainsi, le baron n'arrêtait que sur moi ses regards douloureux. Hélas ! et je vis les yeux de mon père se remplir de larmes ; ma sœur baisait déjà les mains de M. de Belcourt, aux genoux duquel je vins me précipiter. Mon père ! ah ! mon père ! plaignez votre fils ; à cause de ses malheurs, pardonnez-lui ce qu'il vient de vous dire, et le ton dont il vous l'a

dit ; prenez pitié du plus impétueux des hommes, du plus infortuné des amants ; songez, surtout, songez que, s'il n'était pas au désespoir, Faublas ne résisterait jamais à votre autorité si chère, à vos ordres toujours sacrés.

M. de Belcourt se cacha le visage dans ses mains et médita longtemps sa réponse. Mon fils, dit-il enfin, promettez de n'aller ni chez la comtesse... — Impossible ! mon père. — Ni chez la baronne, ni chez le capitaine. — A la bonne heure. Ni chez la baronne, ni chez le capitaine, je vous en donne ma parole ; et que je ne porte jamais votre nom, si j'y manque ! Ni chez la baronne, ni chez le capitaine, c'est tout ce que je peux promettre. Mon père ne me répondit rien ; mais à compter de ce moment, je recouvrai ma liberté tout entière.

Aussitôt après souper, je montai dans ma chambre et j'appelai Jasmin. Donne-moi ton chapeau rond, mon manteau, mon épée. — Bien ! monsieur. Je vois que malgré l'avis de M. le baron, vous êtes de mon avis à moi. Vous croyez qu'il faut, le plus tôt possible, me débarrasser de ce grand diable qui donne des coups de poing si lourds, et vous avez raison ! et monsieur votre père dirait comme moi, si comme moi il avait reçu... — Taisez-vous, Jasmin.... je ne vais pas chez le capitaine, mon ami. — Monsieur, sans de trop de curiosité... — Je veux moi-même essayer d'aller parler à *la Fleur*. Ne te couche pas, attends-moi. — Comment, monsieur, vous ne m'emmenez pas ? — Bon ! tu es un poltron ! Écoute : je puis rencontrer le *grand diable*, et tu aurais peur. — Dans la compagnie de monsieur ! oh ! ça, non : j'irai chercher dispute à toute une guinguette, dans votre compagnie. Et, tenez, il a peut-être un domestique, le grand diable. Monsieur ! en vérité je me charge de rosser le laquais, pendant que vous tuerez le maître. — Allons, cette résolution me charme et me détermine ; je t'emmène. Que faites-vous donc, Jasmin? est-ce qu'ordinairement vous prenez une canne, lorsque vous venez avec moi ? — Dame ! c'est que je pense que si le domestique

a aussi une épée, par hasard, je n'en sais pas jouer, moi. — Laissez, Jasmin, laissez ce bâton, ou bien restez. — J'aime encore mieux vous suivre et n'emporter que mes bras.

Cette bonne volonté de mon domestique me fut très heureuse, comme on le va voir. Nous venions de sortir, et pressé que j'étais d'arriver, je marchais à grands pas sans regarder autour de moi. A peine nous entrions dans la rue Saint-Honoré, lorsqu'une femme arrêta Jasmin, pour lui demander le chemin de la place Vendôme. Aux accents d'une voix chérie, je me retournai : Grand Dieu ! serait-ce possible ?... oui, c'est elle! c'est la comtesse ! — Quel bonheur! c'est lui ! J'allais chez toi, Faublas. — Mon Éléonore, j'allais chez toi. — Et tiens, débarrasse-moi, vite, poursuivit-elle en me donnant un petit coffre, c'est mon écrin. Je te l'apportais et je te venais joindre pour nous en aller tout de suite. — Nous en aller où ? — Où tu voudras. — Comment ! où je voudrai ! — Sans doute ! en Espagne, en Angleterre, en Italie, à la Chine, au Japon, dans quelque désert ; où tu voudras, te dis-je. — Y penses-tu ? je n'ai rien de prêt pour l'exécution de ce dessein hardi. — Rien de prêt ! Que faut-il ? — Mon amie, nous ne pouvons nous entretenir ici d'un objet de cette importance ; tu allais chez moi ? viens-y, viens, mon Éléonore, et jouissons encore de quelques heures fortunées. — Cependant... — Quoi ? cependant ! cela vous fait-il quelque peine de me donner une heureuse nuit ? — Grand plaisir, au contraire ! mais je crois que tu ferais mieux de m'enlever, sans perdre une minute. — Jasmin, cours chez le suisse, demande-lui la clef de la petite porte du jardin, et va nous l'ouvrir. Que personne ne nous voie entrer. Tu donneras au suisse deux louis pour le secret. — Monsieur, je ne suis pas si riche. — Tu les lui promettras de ma part. — Oh ! bon pour lui, c'est comme s'il les tenait. — Jasmin, je t'en promets autant ; mais cours.

Bientôt la porte dérobée nous fut ouverte, et sans avoir

été vus, nous arrivâmes à mon appartement. — Que je suis contente! s'écria la comtesse en prenant possession de ma chambre : que je suis contente! C'est aujourd'hui que je suis vraiment sa femme. Comme nous serions bien ici.... mais c'est à la cabane que nous serons mieux.... Faublas, il faut que vous m'enleviez, il le faut absolument. Tiens, que je te raconte les événements de la journée. Le capitaine est venu dès le matin me faire une affreuse scène. Il s'est hâté d'apprendre à M. de Lignolle que j'étais enceinte, et que mademoiselle de Brumont ne pouvait être qu'un homme déguisé. Il a juré qu'il connaîtrait incessamment et qu'il *mettrait à l'ombre*, je te rapporte ses propres expressions) qu'il mettrait à l'ombre l'insolent qui osait aimer sa belle-sœur (ce n'est pas *aimer* qu'il a dit) et qui eut l'audace de porter la main sur lui. — Qu'a dit à cela ton mari? — Mon mari! Pourquoi donc l'appeler mon mari? Vous savez qu'il ne l'est pas. — M. de Lignolle — Il ne paraissait point du tout content. — Et toi, qu'as-tu répondu? — J'ai répondu que s'il se pouvait que mademoiselle de Brumont fût un homme, c'était mon heureuse étoile qui l'avait permis; et que s'il m'était arrivé jamais un ami qui m'eût fait un enfant, mon prétendu mari le méritait bien. Ma tante a crié que j'avais raison; elle a pris mon parti, ma tante. — Je le crois. — Quand les deux frères ont été partis, la marquise a beaucoup pleuré : elle voulait absolument me remmener dans sa Franche-Comté. Vois combien tu m'es cher. J'ai constamment rejeté sa proposition. Faublas, j'aime bien mieux que tu m'enlèves.... Cependant le vilain homme était allé se poster dans un café... — Je sais. — J'ai cru qu'il ne fallait point envoyer chez toi, car je ne veux pas que tu te battes avec le capitaine; je lui pardonne ses insultes; je les oublie; j'oublie le monde entier, pourvu que tu m'enlèves... J'allais du moins écrire un mot à madame de Fonrose, quand elle m'a fait dire... — Je sais. — Vois-tu, c'est une méchante femme aussi, la baronne. Elle nous a servis tant que notre amour, qui

n'était pour elle qu'une intrigue un peu plus gaie qu'une autre, a pu lui fournir quelque sujet d'amusement : à présent qu'il n'y a plus que des dangers à courir, elle nous abandonne. Mais que m'importe encore! puisque tu me restes, et pourvu que tu m'enlèves.... Enfin, la nuit est venue. Je me suis hâtée de souper et de renvoyer ma tante dans son appartement. Mes femmes m'ont couchée comme de coutume; mais dès qu'elles ont eu quitté ma chambre, j'ai vite passé cette petite robe, et par ton petit escalier, j'ai gagné la cour et la porte cochère. *La Fleur*, comme si je venais de le charger d'une commission, a demandé qu'on tirât le cordon, je me suis esquivée, je t'ai rencontré; rien n'empêche que tu ne m'enlèves. — Rien ne l'empêche! mais tout s'y oppose, au contraire. Il nous faut une voiture, un travestissement, des armes, une permission de poste, un passeport. — Ah! mon Dieu! je ne serai point enlevée cette nuit..... Eh bien! Faublas, écoute : nous allons tous deux rester ici jusqu'à la pointe du jour; alors tu me cacheras dans quelque grenier de cet hôtel; tu auras toute la journée pour faire les préparatifs nécessaires, et nous partirons enfin vers le milieu de la nuit suivante. — Impossible! mon amie. — Impossible! la raison? — Tu ne considères pas que vouloir apporter trop de précipitation dans l'exécution d'une entreprise si difficile, c'est s'exposer à la manquer. — Regardez! moi je trouve toujours les moyens; lui ne voit jamais que les obstacles.... — Tu peux encore, au moins pendant trois mois, cacher et nier ta grossesse. — L'ingrat ne m'enlèvera point qu'il n'y soit obligé. — Les circonstances ne sont pas tellement pressantes... — Et pourquoi différer de trois mois le bonheur que nous pouvons tout à l'heure obtenir? — Toi, dont le cœur est si bon, mon Éléonore, voudrais-tu, si la nécessité ne t'en imposait pas la loi, voudrais-tu d'un bonheur qui ferait le désespoir de la sœur la plus sensible et du meilleur des pères? — Ah! malheureuse!... il ne m'enlèvera point! il ne veut pas m'enlever! — Mon amie, je te jure que ces considé-

rations toutes-puissantes ne m'arrêteront plus quand le moment sera venu de te les sacrifier. Je te jure qu'alors, dussé-je périr moi-même, je n'abandonnerai ni mon enfant, ni sa mère que j'adore. Mais permets que je quitte le plus tard possible les objets les plus dignes de partager mon amour avec toi; permets qu'en les abandonnant pour te suivre, je puisse emporter du moins cette consolante idée, que je n'ai point volontairement causé leur plus grand chagrin.

La comtesse, encore obligée de renoncer à son plus doux espoir, versa des pleurs amères : sa douleur était si vive que je désespérai d'abord de la calmer; mais que ne peuvent les caresses d'un amant! Cette nuit, comm la dernière que l'amour nous avait donnée, ne dura qu'un instant Déjà le jour va paraître, me dit madame de Lignolle, et je te demande à mon tour comment je vais faire pour rentrer chez moi. La question était embarrassante; il fallut rêver quelques minutes, pour y répondre d'une manière satisfaisante : Mon Éléonore, habillons-nous vite. Malgré les prudents avis de madame de Fonrose, je vais te conduire jusqu'à sa porte; je me garderai bien d'entrer avec toi; la baronne croira que tu n'es venue chez elle de si bonne heure, qu'afin de lui parler de moi. Tu te feras en effet une douce violence pour l'entretenir de ton amant, et quoi qu'elle puisse te dire, tu lui tiendras fidèle compagnie, jusqu'à ce que ton cabriolet soit arrivé. — Mon cabriolet! qui me l'amènera! — *La Fleur*, que j'irai prévenir. — Et si déjà le capitaine est à son poste? — Dépêchons-nous; il n'y sera sûrement pas aux premiers rayons de l'aurore. Au reste, s'il y est, j'ai mon épée. Que veux-tu, ma charmante amie! il n'y a pas d'autre moyen... Mais, quand et comment te reverrai-je?... Éléonore, je ne veux pas qu'ainsi vous vous exposiez encore la nuit, seule! à pied! je ne le veux pas!... Mon amie, n'est-il pas cent fois plus convenable et moins dangereux que ce soit moi qui vous aille trouver?... ne puis-je quelquefois, vers minuit, pénétrer jusqu'à toi? — Madame de

Lignolle m'embrassa : Oui, répondit-elle avec un cri de joie. Je puis m'arranger de manière... viens.... non pas la nuit prochaine; mes mesures pourraient n'être point prises.... Tiens, afin de ne rien donner au hasard, viens vendredi, entre onze heures et minuit.

Cependant le jour commençait à poindre. Nous descendîmes sans bruit; nous sortîmes par la petite porte du jardin. Tout se passa mieux que je n'osais l'espérer. Je vis la comtesse entrer chez la baronne, et je courus chez M. de Lignolle éveiller *la Fleur*, qui dut partir un quart d'heure après. Je revins chez moi, sans avoir fait de fâcheuse rencontre. A huit heures du matin, il m'arriva la lettre que voici :

« Depuis longtemps, monsieur le chevalier, je cherchais » l'occasion de réparer mes torts envers vous et monsieur » le baron; c'est avec transport que j'ai saisi la première » qui s'est présentée; je vous prie de l'assurer à monsieur » votre père. Je crois au reste que le roi ne pouvait faire, » pour le régiment de ***, une meilleure acquisition que » celle d'un jeune homme tel que vous, puisqu'il est certain que vous avez la physionomie du monde qui promet le plus.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le marquis De B***. »

Un instant après, M. de Belcourt entra dans ma chambre; il tenait à sa main plusieurs papiers, et je voyais la plus grande joie peinte sur sa figure.

Je le reçois à l'instant de Versailles! s'écria-t-il en m'embrassant : vous avez voulu que ce fût à moi qu'il fût adressé; vous avez voulu que le premier je vous félicitasse de votre bonheur; je suis infiniment sensible à cette attention délicate. Oui, c'est cela même, ajouta-t-il, en voyant que je m'approchais pour lire, c'est votre brevet de capitaine au régiment de *** dragons, maintenant en garnison à Nancy; et ceci, l'ordre de rejoindre au premier de mai... dans quinze jours. Faublas! je vous ai

plus d'une fois reproché l'inexcusable oisiveté qui rendait vos talents inutiles, et j'avais résolu de faire enfin moi-même les démarches nécessaires pour vous procurer le seul état qui vous convînt; je suis enchanté qu'en me prévenant vous ayez si bien réussi. Votre heureuse étoile vous accorde d'abord ce que mes plus vives sollicitations n'auraient sûrement pas obtenu tout de suite, un grade déjà supérieur, et l'espoir d'un avancement certain. Malheureusement j'ai lieu de craindre que vous ne trouviez dans cette faveur de votre fortune un autre sujet de joie : voici le projet de notre commun voyage renversé; voici votre séjour dans la capitale prolongé d'une semaine tout entière. Mais s'il est vrai que vous vous en applaudissiez, songez, mon fils, songez du moins que rien ne pourra vous dispenser d'obéir aux ordres du ministre, et de joindre le régiment sous quinzaine; alors de mon côté je quitterai Paris, j'irai seul où nous devions aller ensemble... — Quelle bonté! mon père, et que de reconnaissance... — Je vous promets de chercher Sophie avec autant d'ardeur et d'exactitude que vous l'auriez pu faire. — Et vous la trouverez! mon père, vous la trouverez! — J'ose du moins l'espérer de cet évènement-ci. Je ne doute pas que Faublas ne s'empresse de justifier la faveur du prince; je ne doute pas qu'il ne remplisse avec distinction l'honorable place qui lui est confiée. Il faut croire que, dans sa retraite, M. du Portail recevra la nouvelle de cet heureux changement, qui en annoncera beaucoup d'autres, et qu'alors il ne cachera plus sa fille à l'époux devenu digne d'elle. — Oh! mon père, oh, quel encouragement vous me donnez. — Adélaïde est déjà levée, Faublas; elle va déjeuner dans mon appartement; j'allais te faire appeler. Je n'ai pas eu l'indiscrétion de montrer ces papiers à ta sœur; il est bien juste que ce soit toi qui lui apprennes cette bonne nouvelle, viens, mon ami, descendons ensemble.

Je recevais les félicitations d'Adélaïde, quand mon domestique vint, d'un air effaré, me dire que quelqu'un

me demandait. — Qui ? Jasmin. — Monsieur, c'est lui. — Qui ? lui ! — Le grand diable. Le grand diable ! répéta M. de Belcourt en regardant Jasmin. Qu'est-ce que cette expression ?..... Faublas ! de qui veut-il donc parler ? — Mon père... je... je vais le recevoir. — Pourquoi ce mystère ?... mon Dieu ! c'est peut-être le capitaine ?.... non, Faublas, restez ; qu'il entre ici.... Jasmin, priez monsieur le vicomte de vouloir bien passer chez moi.

Dès que mon domestique nous eut quittés, le baron s'écria : Voici donc le moment fatal ! O mon ami ! souvenez-vous des prières qu'un père vous a faites et qu'il vous réitère à genoux. Il venait en effet de s'y jeter. Je me précipitai vers lui pour le relever ; il saisit ma main droite, la baisa, la porta sur son cœur : Qu'elle me sauve encore ! s'écria-t-il, qu'elle sauve la moitié de ma vie ! Adélaïde accourut épouvantée : Tiens, Faublas, dit M. de Belcourt en se relevant, embrasse ta sœur, et ne l'oublie pas.

Je l'embrassais, lorsque le capitaine entra : J'en vois deux ! s'écria-t-il avec un affreux sourire : laquelle est mademoiselle de Brumont ? En lui montrant ma sœur, je répliquai : Capitaine, celle-ci ne vous eût point, avant-hier, assis sur le balcon de la comtesse. Cependant Adélaïde se penchait à l'oreille du baron, pour lui dire à mi-voix : Qu'il est laid, ce grand monsieur ! il me fait peur. — Laisse-nous, ma fille, lui répondit-il, va faire un tour dans le jardin. Avant d'obéir, elle vint à moi, les yeux pleins de larmes : Mon frère ! monsieur le baron ne vous a point enfermé ! oh ! je vous en prie, souvenez-vous qu'il ne vous a point enfermé.

Quand ma sœur fut partie, le capitaine, qui n'avait cessé de me regarder avec beaucoup d'insolence, reprit : Voilà donc ce chevalier de Faublas dont on parle ! comment cela peut-il s'être fait un nom dans les armes ? cela paraît n'avoir que le souffle ! Quand c'est quelque chose de plus qu'une femmelette, ce n'est encore que la moitié d'un homme ? — Capitaine, asseyez-vous donc, vous m'examinerez plus à votre aise. — Corbleu ! tu prends le

ton de la raillerie, je crois ! Ne me connais-tu pas ? ignores-tu que le vicomte de Lignolle ne souffrit jamais le sot persiflage de tes pareils, ni leurs airs impertinents ? ignores-tu qu'il ne souffrit jamais un regard, un geste équivoques ; que les plus fiers ont devant lui perdu leur audace ; qu'il a sans peine immolé des hommes plus fameux que toi, et qui surtout paraissaient plus redoutables ? — Enfin il a tout dit ! Capitaine, est-ce la coutume des braves comme vous d'essayer d'intimider l'ennemi qu'ils craignent de ne pouvoir pas vaincre ? Je suis bien aise de vous prévenir que cet excellent moyen pourrait ne pas vous être avec moi d'une grande ressource. — Corbleu ! s'écria le vicomte outré de colère. Il se fit pourtant quelque violence, et me prenant par la main : Écoute, dit-il, puisqu'il était possible qu'il se trouvât sous les cieux un jeune insensé, téméraire au point de déshonorer un frère que j'aime, et d'oser porter la main sur moi, et d'oser m'insulter en face, j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre. Trop souvent, depuis deux ou trois années, on m'étourdissait de ton nom : sache que pour l'adresse et la force je ne reconnais dans le monde entier qu'un homme comparable à moi ; et celui-là, je pense qu'aucun maître n'ose contester sa supériorité. Je ne permettrai jamais qu'aucune autre réputation s'élève et balance la mienne ; je comptais venir quelque jour à Paris tout exprès pour te le dire.... — Remerciez donc le hasard qui, me donnant avec vous des torts apparents, vous épargne l'infamie d'un duel dont le seul motif eût été votre féroce amour d'une fausse gloire. — Corbleu ! je suis bien impatient de savoir comment tu feras pour soutenir la hardiesse de tes discours : plus je te regarde, et moins je puis me persuader que tu sois digne de ta renommée. — Allons donc au fait, capitaine ? ce sont les preuves que vous demandez, n'est-ce pas ? — Assurément ! mais, dis-moi, voudrais-tu par hasard pouvoir te vanter d'avoir défié le vicomte de Lignolle ? — Pourquoi m'en vanterais-je ? quel honneur m'en pourrait-il revenir ? d'ailleurs, est-ce que j'ai jamais fait métier de défier personne ? —

C'est que j'ai juré, je t'en avertis, qu'en toute rencontre ce serait moi qui proposerais le combat. — Je n'ai fait moi d'autres serments que de ne le refuser jamais. — Eh bien! choisis les armes. — Toutes me sont égales. — L'épée donc! l'épée! j'aime à voir mon ennemi de près. — Je tâcherai de ne pas trop m'éloigner de vous, capitaine. — C'est ce que nous verrons, mon petit monsieur. Le lieu? — M'est assez indifférent : *la porte Maillot*, cependant, si vous voulez. — *La porte Maillot*, soit; mais cette fois tu n'y trouveras pas le marquis de B***. — Peut-être. — Le jour et l'heure? — Aujourd'hui et tout de suite. — Voilà, s'écria-t-il en me frappant sur l'épaule, ce que tu as dit de mieux! partons. — Capitaine, vous avez votre voiture? — Non; je vais toujours à pied. — Il faudra pourtant vous déterminer à prendre une place dans le carrosse du baron. — Pourquoi cela? — Parce que nous irons chercher un de vos amis. — Un de mes amis! corbleu! — Oui, de mon côté j'emmène un témoin. — Un témoin! où est-il? — Le voilà. — Ton père? — Mon père. — Qu'il vienne, si bon lui semble; mais qu'il ne compte pas sur ma pitié. — Monsieur le vicomte, répondit le baron avec beaucoup de sang-froid, plus je vous écoute et plus je demeure persuadé que c'est vous qui ne méritez pas la mienne. — Capitaine, l'avez-vous entendu! — Eh bien! me répondit-il. — Eh bien! m'écriai-je en prenant à mon tour sa main que je serrai fortement, c'est l'arrêt de ta mort qu'il vient de prononcer! Partons. — Partons, répéta mon père, et je vois que nous serons bientôt revenus.

Nous commençâmes par aller chercher M. de Saint-Léon, collègue du capitaine, autre officier de marine, aussi traitable, aussi poli que son ami l'était peu. Cet honnête gentilhomme, en comblant mon père d'égards, en m'accablant de civilités sans nombre, désavouait assez les invectives, les bravades et les jurements que M. de Lignolle ne cessait de vomir : plusieurs fois même il hasarda quelques paroles conciliatrices; mais on sent que toute médiation devenait désormais inutile entre le

vicomte et moi Tous deux résolus à périr plutôt que de reculer, nous arrivâmes à *la porte Maillot.*

Nous venions de mettre pied à terre ; déjà mon adversaire avait la main sur son épée ; déjà la mienne était tirée. Tout à coup plusieurs cavaliers, qui depuis quelques secondes nous suivaient au grand galop, fondirent sur le capitaine et l'environnèrent en criant : De la part du roi ! L'un d'eux lui dit : Monsieur le vicomte de Lignolle, le roi et nosseigneurs les maréchaux de France vous ordonnent de me rendre votre épée ; et je dois, jusqu'à nouvel ordre, vous accompagner partout. Le capitaine devint furieux : cependant il n'osa faire aucune résistance : On ne te donne pas de gardes, à toi ! me cria-t-il en se désarmant ; on compte sur ta sagesse. Tu as, au reste, des amis très prudents ; rends grâce à leur extrême vigilance, elle te fera vivre quelques jours de plus, mais seulement quelques jours. Comprends bien ce que je te dis.

Je revins avec mon père ; et comme nous passions devant la porte de Rosambert, alors seulement je me rappelai que ce jour même était pour mon heureux ami le jour du lendemain des noces, et que je devais déjeuner avec la nouvelle comtesse. Je quittai le baron ; je me fis annoncer chez M. le comte. Il vint me recevoir dans son salon. Rosambert, j'accours vous féliciter, et je me rends à votre invitation. — Pardon, me répondit-il, vous ne déjeunerez qu'avec moi ; la comtesse est fatiguée, elle repose. — J'entends. Vous êtes content de votre nuit ? — Oui... oui, content. — Mon ami, ce rire est forcé ; votre gaîté ne me semble pas naturelle ? Qui peut troubler..... — Un méchant tour... qui me vient de votre marquise... Je le parierais maintenant ! — Quoi donc ? — Je reçois à l'instant l'ordre de rejoindre. — De rejoindre ! et moi aussi. — Comment ! et vous aussi ? — Mon ami, je suis capitaine de dragons. — Capitaine ! ah ! recevez mon compliment. Embrassons-nous. Votre régiment n'en aura pas de plus jeune, de plus brave et de plus joli. Voilà donc qu'enfin la marquise se décide à faire quelque chose

pour vous ! Ne vous l'ai-je pas dit depuis longtemps, qu'avec du mérite on ne s'avançait encore que par les femmes ! — Je vous admire ! Qui vous dit que c'est madame de B***..... — J'avoue qu'il serait plus plaisant que ce fût son mari, s'écria-t-il.

Je ne répondis rien. Il m'avait paru convenable de ne pas communiquer à M. de Belcourt la lettre du marquis : jugez si j'étais tenté de la montrer à Rosambert !

D'abord capitaine dans un régiment de cavalerie, continuait le comte : ce n'est pas mal débuter ; oh, vous irez loin, c'est madame de B*** qui vous porte. Cependant comment se fait-il que la marquise ait eu le courage de se sacrifier elle-même à votre avancement ? le courage de reléguer Faublas dans une garnison ? Votre régiment, où est-il ? chevalier. — A Nancy. — A Nancy !.... attendez donc.... me tromperai-je ?.... non, non. Ah ! je ne m'étonne plus. — Quoi donc ? — Le quoi donc est excellent ! Vous ignorez peut-être ce que je veux dire ? — Je ne m'en doute même pas, en vérité ! — Faublas, voilà de ces mystères maladroits qui nuisent plus qu'ils ne servent. Comment voulez-vous que je ne sache pas cela ? — Et quoi, cela ? — Mais ! que madame de B*** possède, tout près de la capitale de la Lorraine, une fort belle terre qu'il y a longtemps qu'elle n'a vue. — Ah ! ah ! — Elle y compte sans doute aller passer toute la belle saison ; et tant qu'il vous plaira, vous obtiendrez de votre colonel des petits congés de vingt-quatre heures ; ainsi la marquise, au comble de ses vœux, vous aura tout à son aise, et ne craindra plus la concurrence de personne. Elle a vraiment trouvé le moyen d'empêcher en même temps que vous ne puissiez chercher Sophie et secourir madame de Lignolle. — M'empêcher de secourir mon Éléonore ! — Assurément, car c'est tout à l'heure que vous avez ordre de rejoindre ? — Seulement au premier de mai. — Eh bien, dans quinze jours ! — A cela je gagne une semaine tout entière, puisqu'il est vrai que mon père devait m'emmener samedi prochain. — Le grand bénéfice ! eh ! quel

changement une semaine peut-elle apporter ?.... — Que sais-je, il arrive tant de choses en moins de temps. — Faublas, voilà ce qui s'appelle s'étourdir sur sa situation. — Taisez-vous mon ami, taisez-vous ; ne m'ôtez pas l'illusion qui me soutient. — Madame de Lignolle, quand vous l'aurez abandonnée huit jours plus tard, sera-t-elle donc moins malheureuse ? — Rosambert, Rosambert ! est-ce quand je touche au fond de l'abîme qu'il faut me le montrer ? — Sera-t-elle moins exposée à la vengeance de ses ennemis ? — Cruel ! — Aux brutales fureurs du capitaine ? — Il est venu ce matin. Nous étions sur le point de nous battre, lorsqu'un garde de la connétablie nous est tout à coup arrivé. — Un garde pour lui ? Vous n'en avez pas, vous ? — Non. — Je le crois, cela vous aurait gêné dans vos courses ; il ne vous aurait plus été possible d'aller *incognito* visiter la marquise. — La marquise ! à vous entendre, Rosambert, on croirait que rien dans le monde entier ne se fait que par elle. — Mon ami, c'est que le lion, qui, pendant quelques semaines semblait profondément endormi, vient de se réveiller ; c'est que je vois madame de B*** maintenant tout remuer autour d'elle : il y a huit jours, de mauvais bruits sur mademoiselle de Brumont commencent à courir... — Mon Dieu ! A peu près dans le même temps une lettre fatale est adressée au capitaine... — Est-il possible ! — Hier, j'apprends de bonne part la rupture de M. de Belcourt et de la baronne ; aujourd'hui le brevet vous arrive ; et moi, par contre-coup, je suis obligé de partir, et je n'ai pas comme vous quinze jours de grâce ! il faut que je sois au régiment le 21 de ce mois, il faut que je vous fasse mes adieux après-demain vendredi ! Mais en cela quel est son but ? car elle ne fait rien sans dessein, l'artificieuse personne...... S'il ne m'est pas permis de tout deviner, je conçois du moins que prête à frapper les grands coups, mais sachant notre réconciliation, et ne pouvant se dissimuler que l'homme du monde qui la connaît le mieux doit être le plus disposé à vous servir contre elle, de sa bourse, de ses conseils, et même de son bras s'il le fallait

absolument ; la marquise croit devoir le plus tôt possible écarter celui de ses ennemis qu'elle regarde comme le plus dangereux, parce que de vos amis il est le meilleur. Au reste, elle est femme dans toute la force du terme, votre madame de B*** ! après avoir battu les gens, elle leur garde rancune ; et, poursuivit-il, en promenant sa main sur son front, tout récemment... tout récemment... avant la venue de cet ordre militaire qui m'exile... j'ai cru m'apercevoir que le coup de pistolet dont elle a bien voulu me gratifier, ne l'empêcherait pas de me faire de temps en temps quelques petites malices d'un autre genre. — Comment ? — Oui. Je ne suis pas sorti de chez moi depuis hier soir ; eh bien ! je parierais qu'hier au soir la marquise se sera très sincèrement réconciliée avec madame de ***, cette comtesse éternellement officieuse !... qui a tant pressé mon heureux mariage. — D'honneur, mon ami, je ne comprends rien à ce que vous me dites. — Tant mieux... j'aime assez, quand je suis fort indiscret, à rester du moins fort obscur. Vous vous en allez, mon ami ? je ne fais pas d'efforts pour vous retenir, car, je l'avoue, j'ai besoin d'être seul un moment. — Vous avez du chagrin ? — Un peu. — Cet ordre de partir ? — Cela et autre chose. — Que je ne puis savoir ? — Ou qui ne vaut pas la peine b'être su.— Mais encore ? — Bon ! une bagatelle... rien... moins que rien. Cependant on me l'a dit cent fois, et je ne l'ai pas voulu croire, il est difficile que la plus belle humeur n'en soit pas un moment altérée... Que voulez-vous ? c'est un petit nuage qu'il faut laisser passer. — Rosambert, vous parlez comme un oracle ; je reviendrai quand vous serez intelligible. Adieu. — Adieu, Faublas. — Au moins vous voudrez bien présenter mes devoirs à la nouvelle mariée, et l'assurer de mes regrets. — Oui... oui... ce soir vous la verrez.... je vous l'amènerai ce soir. — Étourdi ! je m'en allais sans vous avoir même demandé son nom. — De Mésanges, répondit-il. — De Mésanges ! m'écriai-je. — Eh bien ! qu'y a t-il qui vous étonne ? — Rien.— Il vous a frappé, ce nom ? — Frappé... c'est que j'ai

connu dans ma province un frère de cette demoiselle. — Elle n'en a pas. — C'était donc un de ses cousins. Adieu, mon ami. — Non, non, chevalier ! écoutez donc : quand vous l'avez connu, ce cousin, avez-vous aussi connu la cousine, par hasard? — Point du tout. Pourquoi? — Ah! pour... pour rien. Tenez, Faublas, ayez de l'indulgence, je suis aujourd'hui d'une bêtise amère.

Je me hâtai de sortir, pour que Rosambert ne vît pas sur mon visage trop de gaîté succéder à trop d'étonnement.

Mon père m'attendait avec impatience. Comme j'entrais chez lui, je l'entendis qui disait à ma chère Adélaïde. Eh ! malheureuse enfant ! si cela était, me verrais-tu si tranquille ? Accourez donc, me cria-t-il dès qu'il m'eut aperçu, votre sœur se désole ; elle prétend qu'il vous est arrivé quelque malheur, et que je le lui cache. — Oh ! mon frère, s'écria-t-elle, je serais morte si vous n'étiez pas revenu. Mais quand est-ce donc que vous ne vous battrez plus qu'à cause de Sophie ? — A propos, interrompit le baron, je n'ai jamais songé à vous faire cette question que lorsque vous n'étiez pas là : qu'est devenue, je vous prie, la lettre de M. du Portail ? — Mon père, je l'avais gardée, je l'ai perdue à Montargis, le soir que je me suis trouvé mal. C'est sans doute madame de Lignolle qui l'a trouvée ; mais je n'ai pas osé lui en parler : ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne m'en ait jamais rien dit.

Le soir du même jour, Rosambert nous amena sa femme. D'un bout de l'appartement à l'autre, madame la comtesse, reconnaissant ma sœur, qu'elle n'avait pourtant jamais vue, s'arrêta toute surprise. — Avancez donc, lui dit son mari ; qui vous retient à cette porte? — Dame ! lui répondit-elle, en regardant toujours ma sœur, c'est qu'il me semble que la voilà. — Qui ? — Ah dame ! une demoiselle que je croyais ma bonne amie. — Vous connaissez mademoiselle ?

Pendant ce court dialogue, je me demandais ce que j'avais à faire pour empêcher la jeune femme de se trahir

tout à fait. M'éloigner un instant, c'était livrer ma sœur aux dangereuses questions, aux reproches embarrassants de la comtesse, à qui d'ailleurs je donnerais bientôt un nouveau sujet d'étonnement, puisque je ne pourrais me dispenser de reparaître bientôt au salon. Je devais donc tout au contraire me hâter de me faire remarquer de madame de Rosambert, afin de lui rappeler ainsi les éclaircissements nécessaires, les prudents avis que, la veille du mariage, madame d'Armincour avait probablement donnés à l'innocente mademoiselle de Mésanges. Ce fut le parti que je pris. Je me jetai devant elle et la saluai respectueusement.

La comtesse fit alors un cri, laissa tomber ses bras, perdit toute contenance, et, prête à se trouver mal, fut obligée de s'appuyer contre la porte. Cependant elle ne cessait de promener ses regards, tantôt sur ma sœur et tantôt sur moi ; je voyais bien qu'elle était encore embarrassée de savoir qui de nous deux était sa bonne amie. Voilà, dit Rosambert, une véritable reconnaissance ! fort singulière, tout à fait théâtrale ! mais il me semble que dans cette scène, d'ailleurs très amusante, ce n'est pas moi qui joue le beau rôle. De l'autre côté, mon père murmurait tout bas : Encore des quiproquos ! encore une aventure galante ! je leparierais. — Vous connaissez donc mademoiselle ? reprit le comte en montrant ma sœur à sa femme. Celle-ci, mal à propos s'avisant de vouloir être fine, répondit : Ah ! mon Dieu, non ; d'abord, moi, je ne connais pas du tout mademoiselle de Brumont ! — De Brumont ! répéta Rosambert : maudit soit donc l'infernal génie qui vous fait deviner son nom ! Ainsi, continua-t-il en se frappant le front, plus de doute, aucune espèce de doute ! je suis déjà ce qui s'appelle un mari, un vrai mari !... je le suis ! je l'étais même avant les noces. Le comment, je l'apprendrai peut-être quelque jour... Mon père se pencha à l'oreille du comte, pour lui recommander de la modération : Songez que ma fille est là, lui dit-il. — Vous avez raison, monsieur, et je suis, je l'avoue,

inexcusable, moi, inexcusable de faire tant de bruit pour une bagatelle. Mais vraiment ! de quelque manière qu'on y puisse être préparé, on ne reçoit pas le coup sans crier un peu... J'ai du courage, je ne vous demande qu'un instant pour me remettre ; tout à l'heure vous me verrez parfaitement tranquille.... Néanmoins, convenez que ce jeune homme peut se vanter d'avoir la plus maligne étoile... assez bonne pour lui, mais si fatale à tout ce qui l'approche ! il semble qu'il soit écrit là-haut que pas un de ses amis, pas un ne l'échappera !.... Il ne put s'empêcher d'interroger encore la pauvre petite femme : Madame, vous n'avez vu mademoiselle nulle part ? — Nulle part ! oh ! mon Dieu non, pas même chez ma cousine de Lignolle. — Ah !... quelle fureur aussi de questionner quand... quand on est sûr... Fort bien ! madame la comtesse, fort bien ! c'est assez ; le chevalier lui-même me dira le reste.

A ces mots, le comte parut prendre son parti. Chacun s'étant assis, la conversation roula sur des objets indifférents. Cependant la nouvelle mariée, qui parlait peu, me regardait beaucoup ; elle me regardait d'un air qui semblait annoncer que si elle était encore un peu mécontente et étonnée de la manière dont j'avais entretenu ses erreurs en profitant de son ignorance, elle ne se sentait pourtant pas disposée à garder éternellement avec moi sa surprise et son ressentiment. Rosambert, pendant ce temps-là, se faisait une extrême violence, pour dissimuler les inquiétudes que lui donnait l'attention soutenue dont il voyait sa femme m'honorer ; et comme enfin la comtesse se mit à rire, il lui demanda pourquoi. — Dame ! je ris, parce qu'il rit, lui. — Lui, lui ! Madame, et pourquoi rit-il, lui ? — Dame ! il rit peut-être de ce que... ah ! mais, c'est que je ne peux pas vous dire.... dame ! je ne sais pas de quoi il rit. En vain le comte voulut retenir un signe d'impatience, en vain il essaya d'étouffer un profond soupir ; et puisque Rosambert mettait de l'amour-propre à ne pas laisser voir les petits

chagrins que sa mésaventure lui causait, je crois qu'il était temps qu'il s'en allât. Adieu, me dit-il, et sans rancune ; demain, dans la soirée, vous trouvera-t-on chez vous ? — Oui, mon ami. — Vous pouvez compter sur ma visite. — Y viendrai-je avec vous ? lui demanda sa femme ? — Quelle question me faites-vous là ! répondit-il d'un air assez détaché ; ce sera comme vous voudrez. Je vous observe néanmoins que les jeunes femmes ne vont pas ainsi chez les garçons, tous les jours surtout.

Cependant la comtesse allait descendre ; je lui présentai la main. Ah, dame ! je ne demande pas mieux ! dit-elle en serrant la mienne. Mais c'est que pourtant je vous en veux beaucoup ! vous m'avez bien attrapée, au moins. — Chut ! chut ! s'écria Rosambert : Madame, ces choses-là ne se disent pas quand il y a du monde, surtout quand le mari est là.

Tous deux ils partirent. Le lendemain, à six heures du soir, le comte vint chez moi ; mais il n'amenait pas la comtesse. Au reste, il entra dans ma chambre en poussant de grands éclats de rire : Tout cela est fort plaisant, s'écriait-il, infiniment plaisant ! — Quoi ? — Ce que la comtesse m'a raconté. — Vous avez vu madame de Lignolle ? — Eh ! non, ma femme : elle m'a tout conté, vous dis-je ; et devant elle j'ai gardé mon air sérieux, à cause des bienséances ; maintenant que je suis chez vous, permettez-moi de rire. Vous êtes né pour les comiques aventures.. — Rosambert, si vous voulez que je vous réponde, expliquez-vous. — Ah ! cette fois, je suis clair ; mais si vous m'y forcez, je le serai davantage. — Comme il vous plaira. — Oui ? Eh bien, écoutez : ma femme m'a dit, qu'avant de devenir ma femme, elle avait été votre femme... — Cela n'est pas vrai ! — Comment ! c'est vous qui niez le fait ! c'est vous !.... Je l'interrompis vivement : Monsieur le comte, un mot, je vous prie. Avant de continuer vos insidieuses confidences, entendez-moi bien : toutes vos questions sur une matière aussi délicate seraient, de quelque manière que vous pussiez les

risquer, seraient, dis-je, absolument inutiles : si le fait est faux, je ne suis pas assez cruellement fat pour en accuser votre femme ; s'il est vrai, je ne suis pas assez sottement indiscret pour l'avouer à son mari. — Mais on ne vous prie ni d'avouer ni de désavouer ; on demande seulement que vous écoutiez. Madame de Rosambert m'a raconté que vous aviez eu le bonheur de coucher avec la douairière d'Armincour ; que cette nuit-là, vous aviez quitté le lit de la marquise pour venir causer dans celui de mademoiselle de Mésanges, qui bientôt avait cessé d'être demoiselle, mais sans le savoir, puisqu'après vous être comporté avec elle comme un très galant homme, vous l'aviez pourtant laissée persuadée que vous étiez une fille. Chevalier, convenez donc que si la jeune personne m'a fait une histoire, elle en sait faire de jolies, et souffrez que j'en rie. — Rosambert, loin de m'y opposer, j'en vais rire avec vous. J'ai pourtant, reprit-il d'un air un peu plus grave, une question à vous faire..... avec les ménagements convenables... Supposons.... c'est une supposition, vous comprenez bien ? supposons que l'aventure vous fût arrivée, en auriez-vous fait la confidence à madame de B*** ? — Jamais. — C'est ce que je pense. Qui pourrait donc le lui avoir dit ? car mon mariage, il n'en faut plus douter, est un bienfait de la marquise ; et comme je vous le confiais hier matin, parce que les découvertes de la nuit précédente me l'avaient déjà fait pressentir, c'était uniquement pour madame de B*** qu'elle agissait, cette obligeante comtesse de ***, qui me paraissait toute dévouée. Au moment même où, tout à fait dupe de leur stratagème, je dotais d'un ample douaire [1] la virginité de mademoiselle de Mésanges, à qui certainement il ne fallait rien pour cela, les deux puissances belligérantes annonçaient publiquement que leur rupture avait été simulée, et que c'était M. de Ro-

1. Les plus savants jurisconsultes définissent le douaire : *Pretium defloratæ virginitatis.* Je veux qu'il y ait aussi de l'érudition dans cet ouvrage, pour qu'on y trouve un peu de tout.

sambert qui payait les frais de la guerre. Au reste, je suis obligé de le reconnaître, la marquise est vraiment noble dans ses vengeances : quand elle m'a presque estropié de ce coup de pistolet, elle pouvait en recevoir un. Maintenant qu'elle me fait donner pour fille une demoiselle passablement femme, au moins elle a soin de dorer la pilule ; elle y joint, pour me consoler, vingt mille écus de rente. Chevalier, quand vous verrez ma généreuse ennemie, remerciez-la de ma part, je vous en prie. Dites-lui que d'abord je n'ai pas été totalement insensible au petit malheur de me voir, par un sot hymen, rangé dans la foule, mais rendez-moi justice : ajoutez que ma faiblesse n'a duré qu'un moment ; qu'à présent je prends fort bien la chose. Surtout ne manquez pas d'assurer à la marquise que, malgré ma propre infortune, je me sens disposé plus que jamais à me moquer des époux malheureux.... Faublas, venez-vous avec moi ? — Où cela? Je vous vois superbe ! comment ! l'épée ! l'habit de cérémonie ! Faites-vous déjà des visites de noces ? — Non, des visites d'adieu, puisqu'il faut que je parte demain. — Et vous demandez que je vous accompagne? — Je soupe au faubourg Saint-Honoré ; nous mettrons pied à terre aux *Champs-Élysées* ; nous ferons quelques tours de promenade ; nous causerons. — J'y consens, pourvu que ce soit seulement de madame de Lignolle. — Très volontiers. Me voici désormais un mari comme cent mille autres ; mais n'importe, je suis toujours du parti des jeunes gens contre les époux... Faublas, voilà que j'y songe : n'allez pas vous mettre en tête que je vous emmène avec moi pour vous empêcher de courir où l'amour pourrait vous appeler. — Comment ? — Oui. Si vous aviez quelque conquête toute récente, un rendez-vous chez une jeune femme, déjà fatiguée de son nouvel époux... ne vous gênez pas ! — Rosambert, si vous pensiez réellement que cela fût possible, en parleriez-vous d'un ton si dégagé. — D'honneur, je le crois ! L'adversité vient d'éprouver mes forces ; je me sens capable de tout.

Ainsi je crois qu'il ne reste à l'infortunée comtesse d'autre ressource que de se retirer dans sa famille et de plaider en séparation, si M. de Lignolle la tourmente. Quand Rosambert me parlait de la sorte, il faisait presque nuit, et nous nous trouvions aux *Champs-Elysées*, à peu près en face de la maison de M. *de Beaujon*. M. de B*** sortait de la maison voisine. Dès qu'il me vit, il vint à moi ; il retourna sur ses pas dès qu'il vit Rosambert. Celui-ci me dit : Il nous évite, allons à lui, ne laissons pas échapper une si belle occasion de passer un moment agréable. Ce fut en vain que je m'efforçai de retenir Rosambert; son malheureux sort l'entraînait.

— Monsieur le marquis, vous nous fuyez? — Il est vrai qu'au moins je ne vous cherche pas, lui répondit-il d'un ton fort sec. — En effet, beaucoup de gens m'ont assuré que vous me gardiez de vifs ressentiments; je vous avoue que je suis très curieux et très impatient de savoir les raisons... — Croyez-vous que je me gênerai pour vous les dire ?... Bonjour, monsieur le chevalier, continua-t-il en me donnant la main; hier vous avez dû recevoir de Versailles... — Oui, son brevet, interrompit Rosambert; il l'a reçu. — Je l'ai reçu, monsieur le marquis, et je suis bien sensible à cette preuve de votre... Le comte à mon tour m'interrompit : Faublas, c'est monsieur qui l'a demandé pour vous ? — Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il là qui doive vous faire rire ? — Quoi ! Monsieur ! madame la marquise de son côté ne l'aurait pas un peu sollicité ? — Pourquoi non ? la marquise est une excellente femme, disposée à rendre service à tout le monde, à tout le monde, vous excepté ! — J'en demanderai toujours la raison. — La raison ?... monsieur le comte, quand on se croit aimable au point de ne pas rencontrer de femme qui résiste, et qu'on en rencontre une sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari... — Pardon, j'en connais tant comme celles-là, que je ne sais de laquelle vous me parlez. — De la mienne, monsieur. — De la vôtre !... de la vôtre ! — Oui. Quand on la rencontre, on échoue.. — On échoue !...

sans doute. — Alors il faut prendre patience. — Vous en parlez fort à votre aise, vous, monsieur, qui n'échouez jamais. — Point de mauvaises plaisanteries, monsieur le comte ; je n'ignore pas que vous avez été plus heureux que moi près d'une demoiselle... — D'une demoiselle ? ah ! oui, près d'une demoiselle du Portail.— Du Portail ! ou point du Portail ! vous avez beau ricaner ! au moins pour me venger, moi, je n'ai pas fait de bassesse. — Ah! ménagez-moi. Au reste, expliquez-vous : qu'appelez-vous une bassesse ? — Ce que vous avez fait à ma femme, monsieur. — Eh bien, monsieur, qu'est-ce que j'ai fait à votre femme ? voyons si vous le savez. — Si je le sais! le lendemain du jour que mademoiselle de Faublas avait couché dans le lit de la marquise... — Mademoiselle de Faublas ! êtes-vous sûr ?

Je m'approchai de Rosambert, et lui dis tout bas : Mon ami, prenez garde que votre gaieté devient excessive, et du moins, j'ose vous en supplier, ne compromettez pas madame de B***. Le marquis cependant continuait : Le lendemain, pour vous venger, vous avez amené chez ma femme le frère sous les habits de la sœur. — Voyez comme je suis malin ! s'écria le comte en éclatant de rire ! de quelle espièglerie je me suis avisé contre madame la marquise ! voilà pourtant de mes tours! voilà... — Je crois, interrompit avec beaucoup de véhémence M. de B*** qui s'animait visiblement, je crois qu'il ose encore se moquer de moi! Monsieur le comte, non content de cette première perfidie... — Vraiment ! quand je m'en mêle... — Vous avez encore eu la méchanceté noire... — Diantre ! ceci devient sérieux ! — Oh ! très sérieux, et rira bien qui rira le dernier, monsieur de Rosambert ; car je n'aime pas les airs persifleurs, je vous en préviens. — Ni moi les airs menaçants, monsieur le marquis; mais voyons... voyons d'abord *la méchanceté noire.* — Oui ! la méchanceté noire de prendre occasion de la présence du jeune homme déguisé, pour faire à ma femme, devant moi, la scène la plus impertinente et la

plus affreuse. — Oh! je le reconnais maintenant, je suis un... malheureux !... un vrai démon !... un roué ! — Riez ! riez, monsieur ! mais puisque vous avez exigé cette explication, et qu'au lieu d'avouer vos torts vous comblez la mesure, apprenez ce que je pense de votre conduite envers la marquise : je la crois indigne d'un homme d'honneur, et tout à l'heure, ajouta-t-il en portant la main sur son épée, tout à l'heure vous allez m'en faire raison. — Vraiment ! voici le plus drôle ! et quoique beaucoup de gens pussent s'en étonner, je vous avoue que je m'y attendais. — Eh ! messieurs ! m'écriai-je, que voulez-vous faire? Je ne puis souffrir ce combat, monsieur le marquis !... et vous, Rosambert, vous qui détestez les querelles, est-il possible que dans vos gaîtés... — Toujours ! criait M. de B***, toujours, j'ai vu dans sa physionomie qu'il était un mauvais plaisant... — Mauvais ? vous me piquez ! — Mais je n'aurais pas cru qu'il fût un si méchant homme. — A la bonne heure ! voilà qui est plus noble ! — Il faut que je lui donne une bonne leçon qui le corrige... — Il est fâché tout à fait ! tout à fait fâché ! Je ne vous reconnais plus, monsieur le marquis. J'avais moi, toujours vu sur votre figure... excepté pourtant certaine matinée où vous vouliez, à *la porte Maillot*, tuer le chevalier et le baron ! et le comte ! et tout le monde ! excepté ce matin-là, j'avais toujours vu sur votre figure que vous étiez le plus doux, le meilleur des hommes.

A ces mots, prononcés du ton le plus moqueur, M. de B***, transporté de colère, mit l'épée à la main. Averti, par je ne sais quel pressentiment funeste, je ne pus me défendre de quelque émotion à la vue de ce fer ennemi, de ce fer vengeur qui devait dans un instant se rougir du sang de Rosambert, et bientôt, bientôt après, d'un sang plus précieux.

Je me jetai sur Rosambert : Monsieur le marquis, de grâce, calmez-vous ! monsieur le comte, vous ne vous battrez pas ! je ne souffrirai pas que vous vous battiez !

Laissez donc, Faublas, me répondit celui-ci ; je suis assez fâché d'y être obligé, mais c'était la chose inévitable. Au moins ce ne sera pas un duel... une rencontre seulement, une rencontre; et j'aurai su de monsieur une infinité de choses très plaisantes. — Si tu ne te mets promptement en garde, cria M. de B***, tout à fait hors de lui-même, je dis partout que tu es un lâche, en attendant je te coupe la figure. — Je te coupe la figure ! répéta Rosambert. Il se mit à rire : Ce serait dommage ! on ne verrait plus dans mes traits les méchants tours que je me permets de jouer à cette femme... *sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari* ; n'est-il pas vrai, monsieur le marquis?

Alors, pour se dégager de mes bras, Rosambert toujours en riant, fit très lestement quelques pas en arrière, et du même temps il revint sur M. de B***, l'épée à la main.

Ils se battirent vigoureusement, ils se battirent pendant quelques minutes. Ah ! que de malheurs m'eût épargnés la défaite du marquis ? Ce fut le comte qui succomba : Le ciel est donc juste ! s'écria M. de B*** ; périssent ainsi tous ceux qui m'outragent ! tous ceux qui portent une physionomie trompeuse ! Je vais, le plus tôt possible, ajouta-t-il, envoyer ici les secours nécessaires ; restez auprès de lui.... Voyez pourtant ce que c'est qu'une figure ! comme la sienne est déjà changée.

Il s'éloigna. Le comte, étendu par terre, me fit signe de me baisser pour l'entendre, et me dit d'une voix très faible : Mon ami, je suis grièvement blessé ; je ne crois pas que cette fois j'en revienne. Faublas, assurez au moins madame de B*** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle.... cruels ! plus que vous ne pensiez.... Faublas, il est trop vrai que... Rosambert ne put achever, il perdit connaissance.

Je tâchais, avec plusieurs personnes attirées par le bruit du combat, je tâchais d'arrêter le sang de mon malheureux ami, quand les chirurgiens arrivèrent. On

se hâta de le transporter chez lui. Quel spectacle pour sa jeune femme! La plaie fut examinée; nous n'obtînmes des chirurgiens que cette réponse inquiétante : On ne peut rien dire que le troisième appareil ne soit levé.

Je rentrai chez moi, l'imagination remplie de funestes images : Mon père, il est mourant. — Qui? — M. de Rosambert; le marquis vient de lui donner un affreux coup d'épée. — Le marquis! répondit le baron : puisse-t-il au moins n'en plus donner à personne!... Cet événement est triste... et fatal, fatal! il va ramener sur vous l'attention générale. — O mon frère! me dit Adélaïde, en adoucissant par de tendres caresses sa réflexion cruellement juste : mon frère, je ne sais pas précisément quelle conduite vous tenez; mais je vois depuis quelque temps qu'il ne vous arrive que des malheurs.

Qu'elle fut longue pour moi, la nuit qui vint succéder à cette fâcheuse soirée! quels songes terribles troublèrent mon pénible assoupissement! aussitôt que je fermais les yeux, je ne voyais plus que des objets d'horreur; des épées suspendues sur ma tête! mes habits teints de sang! le ciel en feu! je ne sais quel fleuve débordé, roulant avec mille débris un cadavre!.... partout la mort autour de moi! je m'éveillais, le cœur serré, le visage couvert de sueur; et pour écarter de si épouvantables images, je tâchais de porter toutes mes pensées sur le jour fortuné qui m'allait luire, sur ce vendredi si impatiemment attendu, qui devait m'offrir quelques doux moments dans la société du vicomte de Florville, et les plus vifs plaisirs dans les bras de mon Éléonore. Mais en vain je m'efforçais de guérir une imagination frappée des plus sinistres pressentiments, elle repoussait toute idée consolante : mon âme était profondément triste. Hélas! il vint en effet trop tôt, ce vendredi qui semblait ne me promettre que du bonheur! il vint en effet trop tôt, cet affreux jour, suivi d'un jour plus affreux!

Dès le matin j'allai chez M. le comte; il avait fort mal passé la nuit. J'y retournai l'après-dînée : on venait de

lever le premier appareil, et l'on n'osait point encore assurer que la blessure ne serait pas mortelle.

A sept heures du soir, je quittai Rosambert pour courir à la rue du Bac. Je n'y vis point le vicomte de Florville ; ce fut madame de B*** que j'y trouvai, madame de B***, comme aux jours de Longchamps, dans tout l'éclat de sa parure : qu'elle était belle !

Emporté par le premier transport de mon admiration, j'allais tomber à ses genoux ; et la marquise, paraissant m'y contempler avec moins d'orgueil que de plaisir, avec une plus douce ivresse que celle dont le seul amour-propre est la cause, la marquise ne se pressa pas de me relever.

Ma belle maman, n'est-ce pas bien imprudent à vous d'être venue dans ce costume si remarquable ? — Valait-il mieux ne pas venir ? répondit-elle. J'arrive de Versailles dans mon wiski, le seul Després m'a ramenée ; il faisait nuit d'ailleurs, et je ne suis pas entrée par la rue du Bac. — Il y a donc une porte dérobée ? — Oui, mon ami. — Ma belle maman, permettez-moi de vous assurer de toute ma reconnaissance. Les papiers que vous m'aviez promis... — Ont-ils produit l'effet que nous en attendions ?... — Oui, mon père ne songe plus à voyager avec moi ; cependant une chose encore m'inquiète, je vous l'avoue, c'est d'être obligé de quitter Paris, si vite. Ne serait-il pas possible de différer quelques jours ? — Au contraire, s'écria-t-elle ; je crains bien que vous ne receviez incessamment l'ordre de partir encore plus tôt. Il court un bruit de guerre ; la plupart des officiers ont déjà rejoint ; ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'avais obtenu pour vous ce retard d'une quinzaine. — Mon Dieu, comment ferais-je donc pour..... Elle m'interrompit vivement : Vous ne me parlez pas du malheureux événement de la soirée d'hier ? — Maman, vous semble-t-il en effet malheureux ? — Pouvez-vous me le demander ? Était-ce de la main de M. de B*** que Rosambert devait mourir ? J'aurais donc impunément souffert l'outrage de ses ca-

lomnies et la flétrissure de ses embrassements : il ne m'aura donc pas été permis de lui arracher devant vous, avec le tardif remords de son dernier crime, l'aveu de toutes ces impostures ! la fortune encore une fois a trahi mon courage et mes espérances ! — N'accusez pas la fortune. Votre courage fut récompensé par le succès du combat de Compiègne ; et dans la rencontre d'hier, toutes vos espérances ont été remplies. — Remplies ! — Apprenez ce que m'a dit le comte prêt à s'évanouir : *Faublas, assurez au moins madame de B*** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle.... cruels ! plus que vous ne pensiez.... il est trop vrai que.....* — Que ? — Ma belle maman, M. le comte n'a pas eu la force d'achever. — Il n'a pas eu la force d'achever ! Vous cependant, Faublas, comment avez-vous interprété cette involontaire réticence ? — Le sens ne m'en paraît pas équivoque. — Eh bien ! — J'ai compris qu'il voulait m'avouer que jamais il n'avait possédé... votre personne.... votre personne avec votre amour, j'entends. — Avouer ! s'écria-t-elle en prenant mes mains dans les siennes : vous croyez donc que c'est hier qu'il vous a dit la vérité ? — Je vous assure, maman, qu'il me serait cruel de n'en être pas persuadé. Elle porta ma main sur son cœur : — Vous le croyez ! Faublas ! mon ami !... sentez, sentez ces battements... voilà depuis six mois le seul moment de joie qui m'ait été donné.... Laissez, mon cher ami, laissez couler mes larmes. Depuis si longtemps celles que je verse ont tant d'amertume ! je trouve à celles-ci tant de douceur ! Laissez, laissez couler mes larmes ! elles me soulagent d'un fardeau qui commençait à m'accabler..... Ah ! pourtant, Faublas, quelle félicité plus grande, si j'avais pu moi-même dans le sang de mon ennemi laver mes injures, mériter ainsi d'obtenir à tes propres yeux ma réhabilitation complète !... Que dis-je ajouta-t-elle en posant sur mes lèvres ses lèvres brûlantes : qu'importe ma vengeance ? Ne suis-je pas désormais pleinement justifiée ? Ne me dois-tu pas toute

ton estime, et même une tendresse égale... Enivré de ses caresses, je lui prodiguais les miennes. Eh bien! soit! s'écria t-elle en s'y livrant tout entière; qu'enfin l'amour, l'invincible amour l'emporte! depuis deux mois j'oppose toute la résistance dont une mortelle est capable. Il m'a vingt fois arraché mon secret; qu'il triomphe aussi de mes résolutions! qu'il me rende avec l'amant idolâtré quelques moments d'un suprême bonheur! fallût-il les acheter encore de plusieurs siècles de tourments! dussé-je entendre un ingrat jusque dans mes bras, appeler Sophie et regretter madame de Lignolle! dussé-je enfin quelque jour payer de ma vie!...

Elle n'en dit pas davantage; je venais de la porter sur un lit de délices, où nos âmes se confondaient. Quelle imprévue catastrophe allait nous tirer de notre ravissante extase, pour faire succéder aux gémissements de l'amour les cris de la rage et de la douleur!

La porte de la chambre où nous étions ayant été brusquement ouverte : Maintenant le croyez-vous? dit madame de Fonrose à M. de B***.

Celui-ci, ne pouvant plus douter de son malheur, devint furieux. Il se précipita l'épée à la main sur un homme sans armes, et qui d'ailleurs, surpris dans le plus grand désordre, était absolument hors de défense. La marquise trop prompte, ma trop généreuse amante, se jeta devant le glaive menaçant; le marquis frappa... Grands dieux! Madame de B*** cependant résista d'abord à la violence du coup; et, dans l'instant même, ayant tiré de sa poche deux pistolets chargés, elle étendit la baronne à ses pieds. Elle dit à son mari : Vous venez d'attenter à ma vie, je suis maîtresse de la vôtre : je ne prétends pas venger ma mort, qui sans doute est prochaine; mais, ajouta-t-elle en s'appuyant sur moi : je vous déclare que je suis contre tous déterminée à le sauver.

Quoique je fisse de grands efforts pour la retenir, elle tomba sur ses genoux, s'appuya sur sa main droite, et

me présenta le pistolet qu'elle tenait encore de la gauche : Tenez, Faublas!... Et vous, M. de B***, si vous faites un pas vers lui, qu'il vous... arrête. A peine avait-elle dit, qu'elle se renversa dans mes bras, où elle perdit connaissance.

Le marquis ne songeait plus à menacer ma vie ; déjà sa fatale épée lui était échappée des mains. Malheureux, s'écriait-il avec tous les signes du plus grand désespoir, qu'ai-je fait! où fuir? où me dérober à moi-même ?... Ne l'abandonnez pas, vous autres, prodiguez-lui tous vos secours... Mon Dieu ! comment sortir d'ici?

Il était si troublé, qu'il eut en effet beaucoup de peine à trouver la porte.

Cependant madame de Fonrose, dont la mâchoire inférieure était toute fracassée, poussait d'horribles cris. Il accourut une foule de gens que je ne connaissais pas, que je voyais à peine. Plusieurs chirurgiens arrivèrent. La baronne fut aussitôt reportée chez elle ; mais pour l'infortunée marquise, on n'osa pas risquer le transport. Nous la prîmes à quatre, nous la portâmes mourante sur ce même lit où quelques minutes auparavant... O dieux! dieux vengeurs! si c'est une justice, elle est bien cruelle.

La profonde blessure était au sein gauche, près du cœur. Madame de B*** ne passerait peut-être pas la nuit. On lui mit le premier appareil; alors elle revint de son long évanouissement. — Faublas! dit-elle; où est Faublas? — Me voilà, me voilà désespéré. — Madame, s'écria le premier chirurgien, ne parlez pas. — Dussé-je tout à l'heure mourir, répliqua-t-elle, il faut que je lui parle ; et d'une voix éteinte, elle balbutia ces mots entrecoupés : Mon ami, vous reviendrez ; vous ne laisserez pas des gens indifférents me fermer les yeux; vous recevrez mes derniers aveux et mon dernier soupir. Mais quittez-moi pour quelques minutes, courez ; la lettre de cachet va sans doute arriver de Versailles; courez; sauvez l'infortunée comtesse, s'il en est temps encore.

Aussitôt je m'élance ; je ne marche pas, je vole dans

les rues. Mon Éléonore, ils l'enfermeraient ! Il faudra d'abord qu'ils m'arrachent la vie ! mais si déjà l'ordre barbare est exécuté ? s'il est exécuté ! c'en est fait ! plus de ressource, plus d'espoir ! La comtesse, également impatiente et sensible, ne pourra pas, seulement huit jours, supporter l'esclavage et l'absence ; la mère et l'enfant périront !... et moi, malheureux ! je serai donc obligé de leur survivre ? moi ! qui pourrait m'empêcher de les suivre au tombeau ?

Plein de ces idées si tristes, j'arrive à l'hôtel de madame de Lignolle. Sans m'arrêter devant la loge du suisse, je crie : *la Fleur !* en un instant je passe, je traverse la cour, je me précipite sur l'escalier dérobé, je frappe à la petite porte de mademoiselle de Brumont. On accourt, on ouvre. Quel bonheur ! c'est la comtesse ! un cri de joie m'échappe, elle y répond par un cri de joie : Déjà, mon ami ! — Mon Éléonore, je tremblais qu'il ne fût trop tard. Viens. — Où cela ? — Viens avec moi. — Comment ! — Viens vite. Ta liberté est menacée. — Ma liberté ? je ne verrais plus mon amant ! — Que cherches-tu ? — Mes diamants. — Ils sont chez moi ; tu ne les as pas remportés. — Ma tante. — Où est-elle ? — Dans le salon. — Cours lui dire adieu... mais, non. Madame d'Armincour voudrait t'emmener avec elle ; c'est avec moi qu'il faut venir. D'ailleurs, les frayeurs de la marquise pourraient nous découvrir ; il vaut mieux qu'elle ignore pendant quelque temps ce que tu seras devenue. Mais viens vite ; hâtons-nous ; il n'y a pas un moment à perdre.

Nous descendons sans bruit. Favorisée par la nuit, la comtesse se glisse jusque auprès de la porte cochère. Alors, ayant pris la précaution d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, je frappe aux carreaux du suisse : C'est moi qui viens de parler à *la Fleur* ; tirez le cordon. Le domestique, préoccupé de sa partie de cartes, obéit machinalement. Madame de Lignolle est dans la rue, je m'élance après elle. Mon Éléonore saisit mon bras et presse sa marche autant qu'il est possible. Nous n'osons dire un

mot; tout ce qui se passe autour de nous, cause nos mortelles inquiétudes; ainsi tourmentés de mille craintes, mais encore soutenus par le plus doux espoir, nous gagnons la place Vendôme.

Ce fut par la porte du jardin que nous entrâmes à l'hôtel; et comme nous nous jetâmes aussitôt dans le petit escalier, personne ne put nous apercevoir, excepté Jasmin.

Mon domestique apporta des bougies. Bon Dieu! dit madame de Lignolle, j'ai du sang sur les mains!... Faublas, les vôtres en sont pleines! Je ne pus retenir un cri d'horreur, et tout à coup fondant en larmes: Ce sang, c'est le sang d'une amante! Dans quels moments tu viens unir tes destinées aux miennes! Éléonore, ma chère Éléonore, veille sur toi! prends garde! je suis environné des vengeances du ciel; la mort, autour de moi, frappe ou menace les objets les plus chers à mon cœur. Veille sur toi! ce sang, c'est celui d'une amante.

Quels discours, Faublas! et quel désespoir! vous me glacez d'effroi. — Mon amie, ce sang, c'est celui d'une amante. La marquise... — S'est poignardée! — Non, son mari... — Ah! le cruel! — Mourante, elle a rassemblé ses forces pour m'avertir du péril auquel tu restais exposée.... — Que je la remercie! — Et pour me supplier de revenir bientôt recevoir son dernier soupir. — Pauvre femme!... Il y faut courir, mon ami; tiens, j'y vais avec toi. — Impossible! tant de gens qui te menacent! tant de monde auprès d'elle! — Eh bien donc! va seul, va consoler ses derniers moments... Mais ne restez pas longtemps chez elle... Faublas, tu lui diras que ma haine est éteinte; que je suis profondément affligée de son infortune; que je voudrais pouvoir... — Oui, mon Éléonore. — Je lui dirai que tu as un excellent cœur. — Mais revenez bien vite, ne me laissez pas ici. — Bien vite, le plus tôt possible. Jasmin, comme il se pourrait que mon père voulût monter chez moi, faites passer madame de Lignolle au fond de l'appartement, dans le boudoir... Que M. de

Belcourt ne la découvre pas! que personne ne puisse l'entrevoir!... Jasmin, je vous confie madame la comtesse, je vous la recommande, vous me répondez d'elle, et songez qu'il y va de ma vie.

Il n'y a qu'un pas de la place Vendôme à la rue du Bac; aussi je ne mis qu'un moment à retourner près de la marquise.

Un homme et plusieurs femmes environnaient son lit. Que tout le monde se retire! dit-elle en me voyant entrer. Le médecin lui représenta qu'elle ne devrait pas parler. Un dernier entretien avec lui, répondit-elle ; vous me gouvernerez ensuite comme il vous plaira. Qu'on nous laisse seuls. Il voulut répliquer ; un ordre absolu lui ferma la bouche.

— Est-elle sauvée? mon ami. — Elle est chez moi. — Ne l'y gardez pas long temps. Au reste, Després, chargé de mes instructions secrètes, vient de partir pour Versailles: tant qu'un souffle de vie me restera, ne craignez plus rier pour la comtesse.

Madame de B*** garda quelque temps un morne silence, puis elle fixa sur moi ses regards pleins de larmes ; et m'ayant fait signe d'apporter ma main dans la sienne : Eh bien ! Faublas, me dit-elle, n'admirez-vous pas ma triste destinée ? Autrefois, à ce village d'Hollriss, vous m'avez vue sur un lit d'opprobre ; aujourd'hui, vous me voyez au lit de la mort ; et le plus cruel revers, aujourd'hui comme autrefois, a renversé tous mes projets à l'instant marqué pour leur exécution. Maintenant aussi comme alors, je veux vous dévoiler toote mon âme ; et quand vous m'aurez entendue, quand vous me connaîtrez tout entière, quand surtout vous aurez comparé mes passagers plaisirs et mes tourments durables, mes premières faiblesses et mes derniers combats, mes bonnes résolutions et mes desseins condamnables, enfin, mes erreurs et leur châtiment ; quand vous aurez tout comparé, Faublas, vous oserez, je n'en doute pas, affirmer que votre amante ayant vécu toujours plus malheureuse que

coupable, est morte encore moins digne de blâme que de pitié.

Pourquoi rappellerais-je ici le bonheur des premiers temps de notre liaison ? Il est vrai qu'alors ton amante eut quelques beaux jours ; mais qu'ils furent promptement empoisonnés par de vives alarmes, promptement suivis de votre inconstance et de mon désastre complet ! Ah ! qui voudrait du même prix payer les mêmes jouissances ? Qui ? moi ! Faublas, moi qui, prête à périr, me sens encore brûlée du feu dont je fus consumée sans cesse ! Mais dans le monde entier, je serais apparemment la seule. Va, je n'ai point oublié ton amour naissant pour Sophie, l'époque fatale de son enlèvement, le jour plus funeste où je vis mon amant avec ma rivale au pied des autels, et les horreurs de cette nuit où, par le plus lâche des attentats, ton perfide ami combla mon avilissement et commença mes véritables infortunes. Faublas, je te le jure à mon heure suprême, et j'en atteste le Dieu qui m'entend : Rosambert a mérité la mort. Rosambert, avant de me flétrir à tes propres yeux, m'avait indignement calomniée. Il est vrai que, séduite par quelques-unes de ses qualités brillantes, je lui donnais plus d'attention qu'à tout autre, une préférence marquée, sans doute. Il avait pu concevoir de grandes espérances ; j'ai lieu de croire que l'événement ne les eût jamais justifiées. Je n'entends pas ici, Faublas, te parler de mes principes, de ma pudeur, de ma sagesse, de toutes les vertus auxquelles on a prudemment condamné mon sexe : je n'en ai seulement pas avec toi conservé l'apparence. Que te dirai-je? mon ami ! placée par le hasard dans un rang élevé, j'avais encore reçu de la nature un esprit inquiet, une âme ardente; j'étais née peut-être pour les crimes de l'ambition : je te vis, tu m'entraînas, je me plongeai dans tous les égarements de l'amour.

Oui, ce fut par un crime que Rosambert, à Luxembourg, renversa mes desseins. Mes desseins, je le sais, pouvaient paraître coupables ; mais au moins n'étaient-ils pas ceux dont se fût avisée une amante sans générosité, sans cou-

rage, une vulgaire amante, modérément éprise d'un homme ordinaire. Rosambert les renversa tous. Il me sembla que désormais je ne pouvais remettre entre vos bras une femme tombée dans le mépris d'elle-même; et dès lors présumant trop de mes forces, ou plutôt ignorant encore l'irrésistible empire d'une passion, croyant maîtriser les grands intérêts du cœur comme je gouvernais les petits intérêts de cour, je jurai, vous l'entendîtes! je jurai de ne plus vivre que pour ma vengeance et votre avancement.

D'abord il fallut vous tirer d'une prison d'Etat, où vous n'eussiez pas langui pendant quatre mois, si mes ennemis rassemblés n'eussent de mille manières contrarié mes démarches. Enfin M. de ***, porté par mes efforts à la place éminente qu'il occupe aujourd'hui, M. de *** fut cependant assez ingrat pour mettre à votre délivrance une condition qui faillit la rendre impossible. Jugez si le sacrifice demandé me semblait pénible! il s'agissait de vous rendre au monde, et je balançai plusieurs jours.... Mon ami, je vous le répète, je ne prétends vous vanter ici ni ma vertu ni la vertu des femmes. Quelle différence pourtant entre les principes, les penchants, les passions des deux sexes! et que tu es loin de l'amour que je te porte! toi surtout, Faublas, toi qui pouvant te partager entre plusieurs amantes, trouves encore des charmes à la possession du premier objet que le hasard te livre! Ah! combien, au contraire, madame de B***, déjà si malheureuse d'avoir été, pour sa justification complète, obligée d'avouer les droits d'un époux, et de remplir avec lui de rigoureux devoirs, ressentit une plus mortelle douleur, le jour, le jour fatal qu'il lui fallut, pour te sauver, s'aller abandonner aux effrénés désirs d'un amant sans délicatesse, aux tendresses cruelles d'un homme indifférent! Oui, mon ami, oui, M. de *** m'a possédée! Ce n'était qu'à mon heure dernière que je devais te faire un aveu semblable; et néanmoins parmi tant d'autres preuves de mon attachement sans bornes, regarde ce honteux dévouement comme la plus grande.

Tu devins libre, j'osai te revoir, je l'osai ! ce fut ma première faute, elle prépara mes derniers égarements et ma fin tragique.

Quatre mois d'absence m'avaient apparemment guérie d'un amour fatal; au moins je m'en flattais quand je vous appelai chez madame de Montdesir; au moins, dans notre première entrevue, je me sentis bien moins qu'autrefois émue de ta présence; je te parlai de Justine sans dépit, de la comtesse sans beaucoup d'aigreur, de Sophie sans trouble, sans colère, sans aucun mouvement jaloux. Je t'annonçai, dans la sincérité de mon cœur, de louables résolutions, que je croyais devoir être immuables. Enfin je te quittai, m'applaudissant de n'avoir plus que de l'amitié pour toi... Insensée ! comme je m'abusais ! le feu mal éteint couvait sous la cendre; une étincelle allait s'échapper qui recommencerait l'incendie.

Souvenez-vous, souvenez-vous du jour que, prête à partir pour Compiègne, je vous fis mes adieux. Jusqu'alors, en préparant le châtiment de Rosambert, je n'avais éprouvé que le désir de la vengeance? vous me fîtes connaître la crainte de la mort. Cette idée soudaine, qu'il était possible que bientôt nous fussions à jamais séparés, me glaça d'épouvante. Tout à coup il me parut moins désirable d'accomplir ma vengeance contre un ennemi; mais aussi je me sentis plus impatiente d'obtenir ma réhabilitation aux yeux de mon amant. Cependant les terreurs nouvelles qui venaient de m'étonner, les irrésolutions momentanées qu'elles avaient produites, mes agitations encore violentes, le trouble de mes sens, le trouble de mon cœur, tout me dit assez qu'en attaquant les jours de Rosambert, je devais surtout songer à défendre les miens; que maintenant il s'agissait moins de triompher que de ne pas mourir; qu'avant tout il fallait m'efforcer de vivre, de vivre, afin de t'adorer.

Comment aurais-je pu m'aveugler encore sur mes véritables dispositions, puisque, même à Compiègne, dans le moment d'ivresse qui suivit ma victoire, mon secret m'é

chappa devant la comtesse et devant vous. Ce fut pourtant sans y réfléchir, ce fut par un instinct de jalousie renaissante que, vous voyant sur le point de rejoindre ma plus dangereuse rivale, je vous conseillai de rentrer dans Paris avec madame de Lignolle. Alors, sans me rendre un compte fidèle de mes sentiments, je démêlai seulement, à travers une foule d'idées contraires, que je m'étais étrangement trompée moi-même, quand je vous avais promis de vous rendre Sophie, et de vous voir tranquillement lui prodiguer vos tendresses. Je reconnus qu'une femme, pour avoir donné le courageux exemple d'une entière abnégation de soi-même, ne devait pas se flatter d'atteindre à l'effort plus héroïque d'un absolu dévouement. Je reconnus que telle amante, capable de renoncer à son propre bonheur, pouvait cependant n'avoir pas assez de force pour souffrir le bonheur d'une autre. Je le reconnus, je m'en indignai, j'en frémis. Mais enfin, sans oser d'ailleurs former pour l'avenir aucun projet déterminé, je m'arrêtai du moins à celui de retarder présentement une réunion dont la seule idée faisait mon secret désespoir.

Aussitôt Desprès fut envoyé de Compiègne à Fromonville, pour avertir M. du Portail de votre prochaine arrivée, et pour multiplier les obstacles autour de vous, si la comtesse vous permettait d'aller à la poursuite de votre épouse..... Faublas ! je vous vois pâlir et trembler ! O toi que j'ai trop aimé, ne va pas me haïr ! ô toi, l'auteur de mes égarements, ne leur refuse pas quelque indulgence ! trop heureuse, crois-moi, trop heureuse la femme sensible à qui le favorable amour n'ordonna que des démarches peu condamnables, qui n'eut jamais besoin de trahir un ingrat ni de persécuter des rivales, hélas ! et qu'un premier pas vers l'abîme n'entraîna point dans ses plus grandes profondeurs !

Si tu pouvais te faire une idée de ce que j'ai souffert à cette auberge de Montargis, à ce château du Gâtinais surtout, à ce fatal château de la comtesse ! Inconcevable

jeune homme ! comment donc pouvez-vous allier tant d'inconstance et tant de sensibilité, tant de douceur et tant de barbarie ? Votre Sophie ne vous était pas moins chère, et vous adoriez madame de Lignolle ! Oui, déjà j'en fus témoin ! déjà vous l'adoriez ! L'ingrat ! et dans le délire de la fièvre, il prononçait aussi souvent que le mien le nom de son Éléonore. Le cruel ! et dans ses moments de raison il me faisait, à moi, la confidence de tout l'amour dont il brûlait pour elle ! Ainsi, ce n'était point assez de trembler pour les jours de mon amant, de le trouver dans une maison détestée, de voir une autre femme lui donner les soins qu'avec tant de plaisir je lui eusse seule prodigués ; je devais encore, de la bouche même d'un infidèle..... Mais écartons ces souvenirs terribles. Qui m'eût dit pourtant, qui m'eût dit qu'alors je ne mourrais pas de douleur, parce que j'étais réservée à beaucoup d'autres épreuves non moins insupportables, parce qu'il fallait que toutes les horreurs de ma destinée s'accomplissent.

Faublas, mon portefeuille est là : cherchez-y cet écrit funeste qui précipita mes plus fatales résolutions. Reprenez la lettre de votre beau-père, reprenez-la : je la sais tout entière, et n'en ai plus besoin. Quelle lettre ! grands dieux ! comme j'y suis traitée ! que de crimes on osait me supposer, dont l'idée ne m'était seulement pas venue ! quel avenir on m'annonçait ! quel épouvantable avenir que je n'avais pas encore mérité ! Le profond sentiment d'une injustice irrite un esprit fier, et trop souvent le porte aux extrémités les plus inexcusables. J'en fis malheureusement l'expérience : *Mademoiselle de Pontis partageant un amant banal et le mépris public avec la marquise de B**** ! Va, du Portail, tu la connais bien peu cette marquise de B*** que ta fureur accuse ! elle ne fut jamais passionnée ni généreuse à demi. Ce n'était point pour partager Faublas qu'elle courut le chercher à Luxembourg ! ce n'était point pour le disputer à Sophie, qu'ensuite elle lui permit de l'aller rejoindre ! Ta haine cependant est la

récompense des sacrifices qu'elle a déjà faits, et, pour prix des pénibles combats qu'elle livre encore chaque jour, tu lui promets, avec le mépris public, d'inévitables malheurs. Va, je le savais, que ta fille et toi vous me détestiez ; que les hommes condamnaient sévèrement sur les apparences, et ne revenaient pas de leurs jugements ; que la fortune, inflexible comme eux, ne révoquait point ses arrêts, et qu'un grand revers était trop souvent le gage d'un revers plus grand : je le savais. Mais toi-même assures que vos communes persécutions ne finiront point. Eh bien ! ne pouvant m'en prémunir, je les justifierai ! du Portail, je suis lasse de ne m'imposer que des privations sans dédommagement, je suis lasse de m'immoler pour des ingrats. Puisque je ne dois plus rien espérer, puisqu'il ne me reste plus rien à perdre, je veux du moins retirer quelque fruit de mon déshonneur qui fait ta joie : je veux que l'amour revienne abréger ma vie dont tu demandes la fin. Tu verras ce que la marquise, environnée d'ennemis, peut encore entreprendre ! tu verras si je suis femme à partager un amant !

Ainsi, Faublas, ainsi dans mon désespoir je jurai que Sophie ne vous serait point rendue, et que madame de Lignolle aussi connaîtrait à son tour les tourments que depuis trop longtemps j'endurais.

Obligée de vous laisser rentrer à Paris, je devais le plus tôt possible vous en éloigner, de peur qu'un hasard fatal à mes nouveaux desseins ne vous fît découvrir que votre beau-père était encore revenu chercher un asile dans la capitale... — Quoi ! ma Sophie... — De grâce ! s'écria madame de B***, ne m'interrompez pas ; l'ardente fièvre qui me soutient peut tout à coup s'éteindre, et je n'aurais plus la force de vous parler. Ne m'interrompez pas, tâchez surtout, tâchez de dissimuler votre cruelle joie : prenez pitié de l'état où je suis.

Écoutez, reprit-elle : M. du Portail fuyait de Fromonville avec votre épouse et deux étrangères que je ne connais point. Després chargea l'un des miens de rester

à *Puy-la-Lande*, afin de s'arranger de manière que vous n'y trouvassiez pas de chevaux; Desprès ne cessa pas de poursuivre votre beau-père. Celui-ci, laissant à quelque distance de Montargis les deux inconnues continuer la même route, mit pied à terre avec sa fille, et s'étant jeté dans un chemin de traverse, il vint reprendre la poste à Dormans, et le chemin de Paris par Meaux. Ce fut à Bondy qu'on perdit ses traces. Votre beau-père est certainement dans la capitale; mais je ne sais comment il a trouvé l'impénétrable retraite où, depuis plus d'un mois, il échappe à toutes mes recherches.

Cependant il ne fallait qu'un hasard imprévu pour vous découvrir ce que je cherchais inutilement; je devais donc me hâter de vous donner un état qui vous forçât de quitter Paris et de vivre dans une province éloignée, où je me flattais de vous rendre bientôt votre exil agréable: je vous fis capitaine au régiment de***.

Madame de Fonrose, malheureusement placée entre la comtesse et le baron, pouvait doublement contrarier mes desseins. Il ne me fut pas malaisé de commencer sa rupture avec madame de Lignolle, et de déterminer M. de Belcourt à quitter son indigne maîtresse.

Je nourrissais toujours de justes projets de vengeance contre mon plus cruel persécuteur; je ne désespérais pas de l'obliger, sous quelques jours, à me combattre encore; et si, comme la première fois, je ne portais qu'un coup mal assuré, si Rosambert échappait à la mort, au moins je pourrais peut-être lui arracher l'aveu de ses impostures, recouvrer ainsi toute votre estime, et reprendre à mes propres yeux quelque valeur. Cependant, comme votre ami ne pardonnerait sûrement pas à madame de B*** les excès dont il s'était rendu coupable envers elle, il me parut d'abord indispensable d'éloigner de vous ce conseiller perfide, et d'essayer de mettre fin aux plaisanteries dont il ne cessait d'outrager l'hymen en général et quelques époux en particulier; je lui fis donner mademoiselle de Mésanges, et l'ordre de rejoindre son régiment.

Une ennemie infiniment redoutable me restait encore ; c'était cette madame de Lignolle, que j'aurais beaucoup aimée si vous ne me l'aviez pas donnée pour rivale. La Fleur, qui m'était vendu, le traître la Fleur, me faisait tous les jours des rapports dont mon inquiétude s'augmentait sans cesse. Il devenait pressant d'élever entre la comtesse et vous des obstacles à jamais insurmontables : je fis venir le capitaine ; il se hâta de solliciter à Versailles une lettre de cachet qu'on tenait toute prête ; madame de Lignolle allait être arrêtée.

Faublas, pourquoi cette agitation si vive ? pourquoi cette pâleur soudaine ? Vous m'accusez d'avoir été cruelle envers votre Éléonore ? Attendez, mon ami ; si vous me jugez précipitamment, vous me jugerez avec trop de rigueur. Demain, le capitaine recevait l'ordre de retourner à Brest et de s'y rembarquer ; la comtesse perdait sa liberté pendant quelques jours seulement ; on devait bientôt lui donner pour prison la terre que sa tante possède en Franche-Comté. Rien, je vous le proteste, n'eût été négligé pour défendre cette malheureuse enfant du ressentiment de ses deux familles. Mais, après l'éclat de sa détention, vous n'auriez jamais pu la revoir, et je m'étais réservée d'ailleurs plusieurs moyens de vous en empêcher.

Enfin, vous partiez pour Nancy ; c'était dans ses environs que nous allions nous rencontrer ; c'était sous l'heureux ciel de la Lorraine que je devais retrouver mon amant et mes beaux jours. Que de vains projets ! Ah ! malheureuse ! quand j'espérais te consacrer ma vie, la mort m'attendait. L'épée fatale du marquis, après m'avoir enlevé ma victime, est venue jusque dans tes bras frapper la sienne. C'en est donc fait ! je vois ma tombe entr'ouverte, il y faut descendre à vingt-six ans !

Voilà pourtant où m'aura conduite une passion trop tard combattue ! Puisse du moins mon exemple avertir la foule des infortunées menacées d'un destin pareil ! puisse-t-il, dans le grand nombre, en sauver quelques-

unes ! Qu'on leur apprenne à toutes mes premières faiblesses et mes premiers revers, mon inutile résistance mes coupables desseins et ma fin déplorable. Qu'elles sachent que l'amour ne me donna pas un instant de félicité, qui n'eût été précédé des plus vives inquiétudes, accompagné des plus grands dangers, suivi des plus irréparables malheurs. Qu'elles le sachent, et que, remplies d'un effroi salutaire, elles s'arrêtent, s'il est possible, sur le penchant du précipice où j'aurai péri.

Et pour qu'elles puissent concevoir le suprême pouvoir de cet amour qui m'entraîna, toi, Faublas, que j'aurai peut-être étonné jusque dans mes derniers moments, toi, mon amant toujours idolâtré, dis-leur que ma réputation, mes richesses, mon rang, ma beauté, perdus sans retour, ne me coûtèrent pas un regret, mais que notre éternelle séparation fit mon désespoir. Dis-leur néanmoins que, prête à te quitter, je me suis estimée trop heureuse d'avoir pu sauver, aux dépens de mes jours, tes jours plus chers ; trop heureuse d'avoir pu, du moins encore une fois, t'appartenir, et, dans un dernier embrassement, calmer un peu l'ardeur du feu dont j'étais consumée, de ce feu dévorant qui ne devait s'éteindre qu'avec...

Elle n'acheva point, elle tomba dans une extrême faiblesse.

Le médecin accourut à mes premiers cris : il me supplia de me retirer si je ne voulais pas, me répéta-t-il plusieurs fois, hâter l'instant fatal.

A mon retour, madame de Lignolle s'écria : Vous avez été bien longtemps ! Est-elle morte? — Non, mon amie. — Non ? tant pis. — Comment ? Sans doute ! je n'y ai pas songé d'abord ! son mari l'a tuée, parce qu'il vous a surpris me faisant avec elle une infidélité.

J'eus beaucoup de peine à rassurer la comtesse. Enfin la pitié qu'elle devait aux infortunes de madame de B*** rentra dans son cœur, et la situation critique où elle se trouvait elle-même sollicitant toute son attention, nous songeâmes aux moyens de prévenir les malheurs qui

nous menaçaient. Une heureuse nuit nous fut encore permise, pendant laquelle mon Éléonore, en ne cessant de me prouver sa tendresse, ne cessa de m'entretenir de son enlèvement, qui devenait indispensable. Nous convînmes que dans la journée prochaine, je ferais tous les préparatifs nécessaires, et que la nuit suivante verrait notre fuite. Toujours pleine de confiance, madame de Lignolle se croyait déjà loin de sa patrie; et moi, le cœur navré d'un profond chagrin, l'esprit encore agité de mes irrésolutions secrètes, je n'envisageais qu'en tremblant le douteux avenir, je n'osais porter mes regards sur le présent trop certain. O madame de B*** ! je vous voyais sans cesse au lit de la mort ! ô mon père ! ô ma sœur ! ô ma Sophie ! je faisais d'inutiles efforts pour écarter votre souvenir qui m'obsédait !

L'aurore enfin parut. Un affreux spectacle, un sinistre augure devaient commencer le plus malheureux de mes jours. Quand j'entrai chez la marquise, elle avait les yeux égarés, et, d'une voix très brève, elle disait : Oui, voilà mon tombeau; mais cet autre, à qui le destinez-vous? Où est Faublas ? s'écria-t-elle plusieurs fois en me regardant; où est Faublas ? courez, avertissez-le que mes ennemis veulent l'assassiner... que le marquis et le capitaine... le capitaine !... il approche ! il traîne... ah ! pauvre petite ! Viens donc, Faublas ! vite ! Que fais-tu ? qui t'arrête ? viens donc la secourir ?... Il n'est plus temps, c'en est fait !... Dieux ! grands dieux ! c'était pour elle qu'ils creusaient cette tombe à côté de la mienne.

Madame de B***, violemment agitée, avait trouvé la force de se mettre sur son séant, et comme on accourait pour l'obliger à prendre une autre situation, elle retomba. Je l'entendis encore murmurer quelques discours sans suite, qui redoublèrent mon épouvante et ma douleur. Une fièvre terrible ! me dit le médecin, un délire continuel ! c'est ainsi qu'elle a passé toute la nuit ! Monsieur, je ne dois pas vous flatter ; il est impossible qu'elle résiste longtemps.

Je m'en allai chez Rosambert ; il commençait à donner quelques espérances ; cependant on n'osait encore répondre de rien, et je ne pus obtenir la permission de lui parler.

Il est donc vrai que tout me manque à la fois, qu'aucun appui ne m'est laissé dans un moment où j'aurais besoin du secours de tout le monde ! il est donc vrai que je vais abandonner mon père, et quitter peut-être pour jamais les lieux où je sais maintenant que Sophie respire. Il le faut, si je ne veux perdre ensemble mon Éléonore et mon enfant. Il le faut ! malheureux !

Je courus tout Paris pour me procurer la foule des choses nécessaires à l'enlèvement de madame de Lignolle, et je ne sais quel pressentiment douloureux m'avertissait qu'elle allait faire un trop long voyage. En préparant tout pour notre commun départ, il me semblait que j'étais tourmenté d'un rêve pénible qui devait bientôt finir ; mais une voix secrète me criait que le réveil serait affreux.

Quand je revins à l'hôtel, je trouvai que madame d'Armincour m'attendait chez mon père : elle me demanda ce que j'avais fait de sa nièce. Éléonore et moi nous avions prévenu la visite et les questions de la marquise ; nous étions convenus de la réponse que j'aurais à lui faire : Votre nièce, madame, est partie, sous la conduite d'un ami dont je connais le courage et la fidélité. C'est en Suisse qu'elle est allée chercher un asile ; elle a préféré ce pays, parce qu'il n'est pas très éloigné de votre Franche-Comté. Elle est sauvée ! s'écria le marquise en m'embrassant ; ah ! que je vous dois de reconnaissance !... Elle est partie pour la Suisse ! J'y cours après elle... ma chère nièce !... comment avez-vous fait pour l'arracher à ses ennemis ? personne ne vous a vu paraître à l'hôtel ! personne ne l'en a vue sortir ! et pourtant il n'y avait pas un quart d'heure que je lui avais parlé chez elle, quand ils y sont venus pour l'arrêter... Elle est sauvée !...... Mais quoi ! mille dangers la menacent encore ! En supposant qu'elle puisse échapper à ses persécuteurs, que va-t-elle devenir, loin de sa patrie, loin de ses parents,

et, faut-il le dire, loin de celui qu'elle aime avec idolâtrie ? Ah ! jeune homme, jeune homme, vous avez plongé mon enfant dans un abîme de malheurs.

A ces mots madame d'Armincour partit en pleurant.

Je me hâtai d'aller, au quatrième étage, joindre madame de Lignolle, qui devait toute la journée rester cachée dans la petite chambre de mon domestique : Ma chère Éléonore, j'ai tout préparé, rien ne paraît plus devoir empêcher notre fuite ; tiens-toi prête à minuit précis. Tiens-toi prête ! répéta-t-elle. En tout temps et partout, mais aujourd'hui surtout et dans cette chambre, qu'ai-je à faire autre chose que de t'attendre avec une impatience dont tu n'as pas d'idée ? Tiens-toi prête ! Faublas, pourquoi donc me parlez-vous, sans songer à ce que vous dites ? pourquoi cet air toujours préoccupé ? pourquoi ce visage si triste, lorsque l'heureux moment approche qui doit nous réunir pour ne nous plus séparer, lorsqu'il est certain que désormais nous pourrons vivre et mourir ensemble ? — Mon amie, madame d'Armincour vient de venir...— Je le sais, je l'ai vue de cette fenêtre. — Madame d'Armincour part tout à l'heure pour la Suisse ; elle croit n'y arriver qu'après sa nièce : elle y sera quelques heures avant nous. Ta tante y sera ! mon père et ma sœur n'y seront point ! — Laisse une lettre pour M. de Belcourt ! — Sans doute ! j'y pensais : une lettre... mais qu'est-ce qu'une lettre ?... Mon Éléonore, il m'attend, le baron. Je ne puis me dispenser de paraître à table ; j'en sortirai le plus tôt possible, et je remonterai pour essayer de dîner avec toi.— Oui, va, Faublas, et reviens vite. Tant que je te vois, je suis tranquille ; je meurs d'inquiétude dès que tu n'es plus là. Elle m'embrassa, je descendis.

M. de Belcourt me vit refuser toute espèce de nourriture ; il m'entendit ne lui répondre que par monosyllabes ; il retira mouillée de pleurs la main qu'il venait de me présenter : Tu n'as pas quitté ton père et ta sœur pour suivre ta maîtresse, me dit-il enfin ; ton père et ta sœur t'en récompenseront ; ils te prodigueront dans ton infor-

tune les consolations les plus tendres, et tes peines ainsi partagées ne t'accableront point. Mon fils, c'est de vous que j'ai su qu'avant-hier M. de Rosambert était tombé sous les coups de M. de B*** ; mais c'est la voix publique qui vient de m'apprendre que depuis, dans une autre rencontre, le marquis avait été exercé sur un ennemi plus cher une plus terrible vengeance. Mon fils, tôt ou tard tous les objets de nos affections illégitimes doivent périr ou nous échapper malheureusement ; mais ne pouvez-vous point espérer une félicité durable, vous à qui le ciel, en attendant qu'il vous rende l'adorable épouse dont vous êtes idolâtré, laisse de bons parents qui vous chérissent ?

Le baron parlait encore, lorsqu'on lui remit une lettre : Dieu de bonté ! s'écria-t-il après l'avoir lue, déjà vous prenez pitié de lui ! Tiens, mon ami, lis, lis toi-même.

« Enfin la marquise a reçu le châtiment de ses crimes,
» et l'infortunée comtesse est désormais perdue pour
» votre fils. Votre fils, je le veux croire, est maintenant
» plus malheureux qu'il ne fut jamais coupable ; et les
» leçons de l'adversité doivent l'avoir corrigé pour tou-
» jours. Dites-lui que dans deux heures je lui ramène son
» épouse, et que s'il est tout à fait digne de la retrouver,
» le jour où nos enfants auront été réunis, sera constam-
» ment compté parmi mes plus beaux jours.

» Le comte LOVZINSKI. »

Mon premier mouvement fut un transport de joie : quel bonheur, quel inespéré bonheur ! Mais un instant de réflexion me fit apercevoir les embarras et les dangers de ma nouvelle position. Mon Dieu ! mais... — Quoi donc, mon frère ? qu'avez-vous ? — Rien, ma sœur. — D'où vient l'extrême agitation où je vous vois, mon fils ? qui peut troubler... — Vous allez me le demander, monsieur le baron ! madame de B*** se meurt ! mille périls environnent encore madame de Lignolle, et vous m'allez demander ce qui trouble ma joie ! Sans doute j'adore mon épouse ; mais dans quel moment elle m'est rendue ! vous

ne savez que la moindre partie de mes inquiétudes! vous ne connaissez pas la moitié des chagrins qui pèsent sur mon cœur !... Tenez, mon père, j'ai besoin d'une entière tranquillité... Tenez, je vous le demande en grâce, et à vous aussi, ma chère Adélaïde ; permettez que je m'abandonne librement à mes rêveries ; laissez-moi seul, absolument seul, jusqu'à l'arrivée de ma Sophie. — Où courez-vous? mon ami. — Chez Jasmin... pour l'appeler... non, dans ma chambre... point du tout ! je descends au jardin... ne m'y suivez pas, je vous en conjure !

Sophie revient dans deux heures, et je pars cette nuit avec madame de Lignolle. Je pars, lorsque enfin dans les bras de mon épouse, l'amour me prépare le prix... Amant ingrat d'Éléonore ! quel désir osé-je former pour Sophie !... Ah ! de ces deux femmes si charmantes, je sais laquelle je préfère ; mais qui me dira de laquelle je suis le plus aimé ?

Il faut pourtant aujourd'hui, pour assurer le bonheur de l'une, causer le désespoir de l'autre. Causer le désespoir de Sophie ! que plutôt cent fois madame de Lignolle périsse !

Qu'elle périsse, mon Éléonore ! mon Éléonore et mon enfant. O le plus barbare des hommes, qu'as-tu dit ?

Si je n'enlève madame de Lignolle, elle est perdue ; poursuivie par la famille de son mari, déshonorée dans sa propre famille, menacée d'une éternelle prison, elle n'a plus dans le monde que celui pour qui sa tendresse a tout sacrifié. C'est en moi qu'elle a mis ses espérances ; si je les trahis, la comtesse trouvera dans son cœur son plus cruel ennemi : comment se pourra-t-elle défendre contre ses persécuteurs ? comment, surtout, échappera-t-elle à la violence de sa passion ?

Sophie jusqu'à présent a supporté l'absence, parce que notre séparation n'était pas mon crime ; mais quand, le jour même de son arrivée, j'aurais pris la fuite avec une rivale, ma femme délaissée... Si j'abandonne Sophie, elle meurt de chagrin.

Malheureux! qu'ai-je donc à faire? Rien, que de me dérober par une prompte mort à mes horribles perplexités. Rien, que de finir par un crime une vie déjà... Si je m'immole, aucune des deux ne me survit!

Malheureux! subis ta destinée; elle t'impose la loi de vivre, et de choisir, entre deux objets presque également chers et sacrés, une victime.

Voilà donc le fruit de mes égarements... Des remords, grands dieux! et pourquoi? Vous m'avez donné le cœur le plus aimant et les sens les plus vifs; vous avez voulu que je rencontrasse à la fois plusieurs femmes, exprès formées pour plaire aux yeux et charmer l'âme: je les ai toutes ensemble adorées..... adorées moins encore qu'elles ne le méritaient. Voilà tout; si jamais je fus coupable, la faute en est à vous. Si maintenant je suis trop cruellement puni, la faute en sera-t-elle imputée tout entière à cette autre infortunée que vous n'avez pu guérir de son funeste amour? O madame de B***, que vous m'avez été fatale.

Si je n'enlève mon Eléonore, elle est perdue; ma Sophie, si je l'abandonne, meurt de chagrin. Quel homme à ma place, après les plus violents combats, quel homme assez ferme, ou plutôt assez barbare, pourrait encore se déterminer? Si du moins quelqu'un daignait m'aider d'un conseil secourable. Allons consulter mon père.... insensé!

Quoi! n'y aurait-il pas quelque moyen de concilier.... — Monsieur! interrompit mon domestique, que je n'avais pas vu s'approcher, madame, qui vous aperçoit de cette fenêtre, s'étonne que vous la laissiez seule dans ma chambre, pour vous promener seul dans ce jardin. — Madame? je n'y suis pas! Je ne veux voir personne; plus de femmes surtout! — Mon cher maître, c'est madame la comtesse. — Oh! ce n'est donc pas madame! Eh bien! que veut-elle, mon Éléonore? — Que vous ne l'abandonniez pas. — Dis-lui que c'est à quoi je songe. — Mais elle vous prie de remonter tout de suite. — A la bonne heure..... conduis-moi. — Conduis-moi? répéta-t-il; je

croyais que vous saviez le chemin ! O mon cher maître ! que je suis fâché de l'état où je vous vois ! — Ce ne sont encore que des roses ! Que veux-tu ? Jasmin ! mon heure est venue !... Écoute, mon ami : bientôt tu entendras parler.... — Plaît-il ? Monsieur. — Quoi ? — Achevez donc. — Je ne sais plus ce que je te disais. — *Bientôt tu entendras parler*..... — Oui, du retour de ma femme ; n'en dis rien à la comtesse. — Prenez garde : voilà M. de Belcourt et mademoiselle Adélaïde qui viennent. — Retourne à madame de Lignolle, je te suis.

J'allai droit à mon père : oh ! je vous en supplie, laissez-moi librement méditer et pleurer, laissez-moi seul à ma douleur. Je ne sortirai pas de l'hôtel, soyez tranquille ; et vous me reverrez dès que Sophie paraîtra.

Mon père et ma sœur étant sortis du jardin, je retombai dans mes cruelles rêveries. Jasmin vint m'en tirer une seconde fois.

— Il faut donc que je vous envoie chercher, dit-elle. — Mon amie, crois-tu que ta tante soit déjà partie ? — Pourquoi cette question ? — Je pensais.... que madame d'Armincour aurait pu t'emmener. — M'emmener ! avec toi ? — Avec moi ? peut-être n'aurait-elle pas voulu. — Eh bien ! — Eh bien ! j'aurais été vous rejoindre. — Quoi ! nous ne serions pas partis ensemble ? — Mon amie, si cela devenait impossible ? — Qui pourrait l'empêcher ? Vous-même, il n'y a pas une heure, vous me disiez... — Il n'y a pas une heure, j'ignorais... eh ! comment l'aurais-je pu deviner ? — Quoi ? — Rien, mon Éléonore ; je parle sans réflexion..... nous quitterons Paris à minuit précis.

Je ne pus retenir mes larmes ; et comme elle me demandait ce qui les faisait couler je lui répétai cette question vraiment cruelle: Crois-tu que ta tante soit déjà partie? — Que m'importe ma tante ! s'écria-t-elle. Est-ce afin de m'en aller avec madame d'Armincour que j'ai sacrifié ma fortune et ma réputation ? est-ce pour elle que je me suis exposée à toutes sortes de malheurs ? Ce-

pendant, monsieur, plus le moment décisif approche, et plus je vois que vos irrésolutions redoublent. Ce n'est pas seulement votre père qui les cause! ce n'est pas la mort de madame de B*** qui vous arrache des pleurs! Ingrat! vous frémissez de vous ensevelir dans une solitude où Sophie ne pourrait pénétrer! — Où Sophie ne pourrait pénétrer! — Monsieur, souvenez-vous que j'avais médité ma fuite avant qu'elle devînt nécessaire; persuadez-vous bien que ce n'est pas le désespoir de ma situation présente qui m'oblige à chercher un asile dans l'étranger. Si donc, pour venir avec moi, vous n'avez d'autre motif que celui de me dérober au ressentiment de ma famille, vous pouvez rester. Je vous déclare que je me suis ménagé contre mes ennemis plusieurs ressources. — Plusieurs ressources? — Oui; mais ne me réduisez pas à les employer. Si déjà vous n'aimez plus la mère, prenez pitié de l'enfant; ne me réduisez pas à les employer, reprit-elle en se précipitant à mes genoux. Je me suis trop longtemps flattée de l'espoir de te consacrer ma vie tout entière; il me serait trop affreux de la terminer tout à l'heure en t'accusant de barbarie.

Ces derniers mots de madame de Lignolle achevèrent de me troubler. Je ne saurais dire si les réponses que je lui fis devaient détruire ou fortifier ses inquiétudes; mais je me souviens qu'elle eut, dans tout le cours de cette longue après-dînée, l'air aussi triste, aussi préoccupé que moi. Plus la soirée s'avançait, plus je sentais s'accroître ma douloureuse impatience et mes combats secrets: mon corps était, comme mon esprit, dans la plus violente agitation. J'allais et venais continuellement de l'appartement de mon père, à la chambre de mon domestique, demandant l'heure à tous ceux que je rencontrais, et ne cessant de regarder ma montre; tantôt trouvant le temps excessivement court, et tantôt l'accusant d'une extrême lenteur.

Enfin, comme le jour tombait, une voiture entra dans

la cour de l'hôtel : — Pardon, mon Éléonore, c'est une visite qu'il faut que je reçoive, je suis à toi dans un instant. — Une visite ! s'écria-t-elle. Je n'en entendis pas davantage ; je me précipitai dans le corridor : Jasmin y attendait mes ordres. — Rentre vite, ne la laisse pas sortir de ta chambre.

Je descendis plus prompt que l'éclair ; je trouvai dans le vestibule la plus belle des femmes, encore embellie depuis sept mois. Elle se jeta dans mes bras : O mon bien-aimé ! si cet heureux jour ne m'avait été constamment promis, jamais, jamais je n'aurais pu résister aux tourments de l'absence ! Mon beau-père m'embrassa : Que ne m'a-t-il été permis de faire plus tôt son bonheur et le vôtre ? me dit-il. Adélaïde, transportée de joie, vint me disputer les caresses de sa bonne amie, et mon père, en pressant M. du Portail sur son sein, versa des larmes délicieuses.

Tous ensemble nous montâmes dans l'appartement de M. de Belcourt. Je ne vous peindrai pas les transports de Sophie, les transports de son amant, l'indicible satisfaction de ma sœur et de nos heureux pères ; vous saurez seulement qu'une heure s'écoula comme un instant. Hélas ! vous saurez que, pendant une heure entière, l'infortunée madame de Lignolle fut complètement oubliée.

— Je ne me trompe pas ! J'entends crier, dit le baron. — Crier ! mon père !.... bon Dieu !.... Ah !... c'est Jasmin qui s'amuse à contrefaire une voix de femme.... Je vous quitte pour une minute.

Je trouvai la comtesse dans un accès de colère épouvantable : Enfin vous voilà ! Monsieur, suis-je ici votre prisonnière ? votre insolent valet m'ose retenir de force ! Tandis qu'elle me parlait ainsi, Jasmin de son côté me disait : Monsieur, elle voulait se jeter dans la cour ; voilà pourquoi j'ai barricadé cette fenêtre. — Vous avez eu tout le temps de recevoir votre visite ? reprit madame de Lignolle ; j'espère que vous ne me quitterez plus. —

On m'attend pour souper. — Il est trop tôt! d'ailleurs, vous ne souperez point aujourd'hui. Quand partons-nous? — Mon amie, je te demande...: un jour, seulement un jour. — Un jour! le perfide!

Elle s'élança vers la porte, je la retins.

— Laissez-moi, s'écria-t-elle, je veux sortir. — Sortir pour te perdre! — Je veux descendre! je veux lui parler! je veux lui dire que c'est moi qui suis votre femme! — Comment! — Perfide!... je l'ai vue descendre de voiture. Je l'ai reconnue à sa taille, à sa chevelure. Je l'ai reconnue cette femme de Fromonville!.... Ah! que je suis malheureuse! ah! qu'elle est belle!.... et le cruel me demande un jour!.... Je resterai là.... dans un grenier de son hôtel.... Je resterai dévorée d'ennuis, d'inquiétudes, de jalousie.... tandis qu'avec elle il occupera l'appartement où la nuit dernière... ingrat!.... Je resterai là, tandis que dans les bras d'une rivale.... Un jour! pas seulement une heure... Écoute, Faublas, poursuivit-elle avec la plus grande véhémence : m'aimes-tu? — Plus que ma vie, je te le jure. — Sauve-moi donc. Je t'avertis qu'il n'y a pas un instant à perdre, qu'il ne te reste pas deux moyens de me conserver. Partons tout à l'heure! — Tout à l'heure! — Oui. La nuit est déjà noire : descendons, jetons-nous dans un fiacre, gagnons la prochaine barrière et la première auberge : c'est là que Jasmin nous amènera notre chaise de poste. — Mon Éléonore.... — Oui ou non!

Je voulus me jeter à ses genoux, elle m'échappa. Mon Éléonore! — Oui ou non! répéta-t-elle. — Considère que pour le moment il est impossible... — Impossible! Tiens, perfide! et souviens-toi que tu m'as donné la mort!

Elle tenait cachés dans sa main droite de courts ciseaux dont elle se frappa. Quoique j'eusse arrêté son bras un peu tard, la violence du coup fut très diminuée; cependant le sang coula bientôt avec abondance, et la comtesse, s'évanouit. Ciel! ô ciel! ceci manquait à mon infortune. Va, Jasmin, va donc chercher le premier chi

rurgien. Cours! amène-le par la petite porte du jardin. Cours, mon ami! la plus chère moitié de moi-même est en danger.

En attendant qu'il revînt, je prodiguai mes secours à madame de Lignolle. De quelle joie fut suivie ma crainte mortelle, quand je reconnus qu'en arrêtant le bras de la comtesse, j'avais très heureusement détourné le coup; le double fer, au lieu de s'enfoncer dans la poitrine, avait glissé sur la surface, où je ne voyais qu'une seule blessure. Néanmoins je ne bandai la plaie qu'en mêlant mes pleurs au sang précieux qui s'échappait encore.

Je venais de finir, quand le baron lui-même cria: — Faublas, ne descendez-vous pas? — Tout à l'heure, mon père.

Le moyen d'abandonner mon Éléonore, qui n'avait pas encore repris l'usage de ses sens! Je restai près d'elle et l'appelai cent fois inutilement.

Enfin pourtant elle commençait à donner quelques signes de vie, lorsque le baron, du ton de la plus grande impatience, vint crier une seconde fois : — Ne descendez-vous pas? — Un moment! mon père, un moment!

Jugez de mon effroi, quand j'entendis M. de Belcourt, au lieu de rentrer dans son appartement, monter à la chambre de Jasmin. Depuis dîner, s'écriait-il, que peut-il faire continuellement chez son domestique? Je n'eus que le temps de m'emparer des fatals ciseaux, de tirer la porte et de me jeter au-devant du baron. Pour lui donner une excuse vraisemblable, je me hâtai de lui représenter que, malgré le retour de Sophie, j'avais quelquefois besoin d'être seul.

Nous rentrâmes. Il a pleuré! s'écria ma femme. Elle me dit tout bas: C'est le souvenir de madame de B*** qui vous coûte ces larmes! Je vous le pardonne, elle a fait une fin si malheureuse... O mon bien-aimé, je m'efforcerai de vous rendre tout ce que vous avez perdu, et je vous aimerai tant.... qu désormais vous ne pourrez plus en aimer d'autres. Mon père, M. du Portail et ma sœur se joignirent à Sophie pour me prodiguer leurs cruelles

consolations ! je voulus m'y dérober, je voulus sortir, tous ensemble me retinrent. On ne peut se figurer ce que je souffrais alors ; leurs empressements me désespéraient, les caresses mêmes de Sophie m'étaient insupportables. Un quart d'heure enfin s'étant écoulé dans les plus violents combats, l'inquiétude l'emporta sur toute espèce de considération ; je m'élançai vers la porte en criant : Laissez-moi, laissez-moi seul !

Je monte, je trouve dans le corridor du quatrième étage un chirurgien qui m'attendait avec mon domestique. Je mets la clé dans la serrure, la porte s'ouvre d'elle-même Comment ! je l'avais fermée ! Il est vrai, répond Jasmin, que la serrure ne tient à rien. Nous entrons dans la chambre, madame de Lignolle n'y était plus. Un coup de poignard m'eût fait moins de mal. Bon Dieu ! qu'est-elle devenue ? où peut-elle être allée ?

Je m'élance dehors, je rencontre au milieu de l'escalier ma sœur, ma femme, son père et le mien ; je passe au milieu d'eux, je leur échappe. — Où court-il ainsi loin de moi ? s'écrie Sophie ! — La retrouver, la sauver, ou périr avec elle !

— Oui, monsieur, me répond le suisse, il y a peut-être dix minutes qu'elle est sortie ; j'ai cru que c'était une femme que madame avait amenée.

— Oui, monsieur, me répond une bonne dame qui venait de se mettre à l'abri sous une porte cochère de la place Vendôme ; je viens de lui parler à cette pauvre enfant ! elle avait l'air terriblement agitée ! Elle n'a pas voulu prendre mon parapluie : Non, non, m'a-t-elle dit ; j'ai besoin d'eau, je brûle ! Je l'ai vue gagner les *Tuileries* par le passage des *Feuillants* ; la pauvre petite sera bien mouillée !

Ce qui devait en effet redoubler mes terreurs, c'est que personne n'eût osé courir les rues par l'affreux temps qu'il faisait ; la chaleur avait été grande tout le jour, le vent du midi venait de s'élever ; il amoncelait d'épais nuages que plusieurs tonnerres déchiraient, et du sein

desquels la grêle et la pluie se précipitaient par torrents. Mon âme était consternée : la fureur des éléments ne m'annonçait-elle pas la vengeance des dieux ?

Je me jette dans le passage, je questionne les garçons de la terrasse du café des Feuillants : elle a pris le chemin du *Pont-Tournant* ; j'y cours, j'y trouve un invalide en faction : elle a fait deux fois le tour de ce bassin, puis elle a monté sur la grande terrasse. J'y vole, j'arrive chez le suisse de la *Porte-Royale*, adressez-vous à la sentinelle du pont.

Dans ce moment... je crois l'entendre encore, et la plume m'échappe des mains... Dans ce moment, l'horloge des *Théatins* sonnait neuf heures.

— Sentinelle ! une femme jeune, jolie, vêtue d'une robe blanche, la tête enveloppée d'un mouchoir ? — Elle est là, me répondit-il froidement. Le cruel étendait le bras et me montrait la rivière. — Comment là ? — Sans doute ! elle vient de s'y jeter ; c'est elle qu'on cherche. — Malheureux ! que ne l'as-tu retenue ? Et sans attendre la réponse du barbare, je me précipite après l'infortunée.

D'abord je résiste à peine à l'onde furieuse qui s'entr'ouvre, mugit et m'emporte. Enfin j'ai rassemblé mes forces, et dans les flots qui me pressent, je cherche au hasard ce que ces bateliers cherchent aussi. Tout à coup la foudre éclate, tombe et frappe les eaux. A la funèbre clarté qu'elle a répandue sur le gouffre, j'ai distingué je ne sais quoi qui ne s'est montré que pour disparaître. Aussitôt je plonge, je saisis par les cheveux et je ramène au rivage... Quel objet je ramène ! quel objet d'une éternelle pitié ! Voilà donc mon amante !... Je détourne les yeux, je tombe auprès d'elle, trop heureux de perdre, avec le sentiment de mon existence, celui de mes maux !

Les cruels viennent de me rappeler à la vie ; ils me demandent où l'on doit porter cette femme ; ils me demandent sa demeure et son nom. — Que vous importe ? On me répond qu'il faut l'examiner, qu'il est peut-être encore possible de la sauver. — La sauver ! toute ma

fortune ne suffirait pas à payer un aussi grand service ! Vite ! Place Vendôme... Mais non. Quel spectacle pour !.... Rue du Bac ; il y a plus près, rue du Bac.

Madame de Lignolle fut portée dans la chambre à coucher, voisine de celle où madame de B*** respirait encore. La marquise avait même repris toute sa connaissance. Elle entendit gémir, elle reconnut ma voix. On vint de sa part me supplier de paraître au chevet de son lit. Pourquoi ce grand bruit ? me demanda-t-elle d'une voix presque éteinte. J'allais répondre, lorsque je vis entrer le comte de Lignolle, suivi de deux inconnus : Le voilà ! leur cria-t-il en me montrant ; et l'un de ces messieurs s'étant aussitôt approché me dit : Je vous arrête de la part du roi.

La marquise entendit ces mots, et ranimée par l'excès de la douleur : Est-il possible ! s'écria-t-elle : quoi ! je n'ai pas encore les yeux fermés, et déjà mes ennemis triomphent ! et déjà l'ingrat M. de *** m'oublie ! Ah ! Faublas, ma perte aura donc entraîné la tienne ! — Oui, barbare ! lui répliquai-je dans l'accès d'un affreux désespoir ; et le malheur dont tu me plains est le moindre de ceux que m'a causés ta passion fatale. Victime de ta rage, madame de Lignolle est là qui se meurt ! Que dis-je ? elle est morte peut-être ! Ah ! pourquoi moi-même ne suis-je pas mort le jour que je t'ai connue ! ou plutôt pourquoi le juste ciel ne t'a-t-il pas dès lors accablée de tout le poids... — Elle m'interrompit. Impitoyables dieux, vous devez être satisfaits ! votre plus cruelle vengeance est accomplie ! je descends au tombeau chargée des malédictions de Faublas !

Elle retomba sur son lit, elle expira.

Et comme je repassais dans l'autre pièce où les médecins entouraient madame de Lignolle, l'un d'entre eux disait : Pourquoi violer inutilement les bienséances ? Il n'y a pas de ressource, elle est morte.

Ainsi, presque en même temps frappé de plusieurs coups mortels, je perdis connaissance une seconde fois.

Alors surtout, ce fut une grande inhumanité de me rappeler à la vie. Oui, ma Sophie, s'il fallait maintenant, sous peine d'être séparé de toi par un prompt trépas, retomber seulement pour une heure dans l'état où je restai plusieurs semaines ; s'il le fallait, ô ma Sophie ! juge de ce que j'ai souffert ! j'aimerais mieux te quitter et mourir.

LE BARON DE FAUBLAS

AU COMTE LOVZINSKI.

Le 3 mai 1785.

« Je suis enchanté, mon ami, que votre roi, juste dans sa clémence, vous ait rappelé dans votre patrie, et veuille vous y rendre, avec sa protection, vos emplois et vos biens. Dans quel moment vous m'avez quitté cependant ! Si votre fille et la mienne ne m'étaient restées, je succombais à mon chagrin.

» Je vous ai mandé qu'ils l'avaient retenu dix jours au château de Vincennes ; qu'à ma prière ils l'avaient transféré de là dans une maison de *Picpus*, où l'on traite les insensés. Enfin ils ont pris tout à fait pitié du plus malheureux des pères ; ils m'ont permis de reprendre mon fils et de le soigner chez moi. Je viens de l'aller chercher. En quel état je l'ai trouvé, grands dieux ! Presque nu, chargé de chaînes, le corps meurtri, les mains déchirées, le visage sanglant, l'œil furieux ; et ce n'étaient pas des cris qu'il poussait, c'étaient des hurlements, des hurlements épouvantables.

» Il n'a reconnu ni son père, ni mon Adélaïde, ni même votre Sophie. Sa démence est complète, elle est affreuse ; il n'a devant les yeux que d'horribles images ; il ne parle que d'assassins et de tombeaux.

» Voilà donc le fruit de ma coupable faiblesse!

» D'un moment à l'autre, j'attends de Londres un médecin fameux pour les maladies de ce genre. On dit que personne ne guérira mon fils, si le docteur Willis ne le guérit pas. Qu'il arrive donc, qu'il me rende Faublas, et qu'il accepte tout ce que je possède.

» Mon fils du moins ne sera plus enchaîné. J'ai fait matelasser une chambre où six hommes le garderont nuit et jour. Six hommes ne suffiront peut-être pas. Tout à l'heure je l'ai vu, dans un accès de rage, briser entre ses dents, comme un verre fragile, le plat d'argent qui contenait son dîner; je l'ai vu traîner aux quatre coins de sa chambre ses gardiens étonnés. Si cette horrible frénésie dure encore quelques jours, c'en est fait de mon fils et de moi.

» Avant-hier seulement, vos aimables sœurs sont revenues de Briare prendre dans mon hôtel un appartement à côté de celui de leur nièce. Leur nièce! que vous dirai-je de sa douleur? elle est égale à la mienne.

» Adieu, mon ami, finissez vos affaires et revenez vite. »

LE MÊME AU MÊME.

4 mai 1785, à minuit.

« Willis est arrivé la nuit dernière; il a passé toute la matinée près de son malade, avec les gardiens. A deux heures, il m'est venu dire que mon fils allait être saigné; mais qu'ensuite, pour lui faire subir sa première épreuve, il fallait absolument l'enchaîner. Le malheureux a donc été de nouveau mis aux fers; et par un excès de précaution dont l'événement a prouvé toute la sagesse, Willis a voulu que les gardiens du malade restassent dans sa chambre, à quelque distance de lui. Tout se trouvant prêt à six heures du soir, Sophie la première est entrée.

» Il l'a regardée fixement pendant plusieurs minutes,

sans proférer une parole; mais son visage devenait par degrés plus tranquille, et son œil de plus en plus s'adoucissait. Enfin c'est vous! a-t-il dit, je vous revois! vous m'êtes rendue! ma trop généreuse amie, approchez-vous, approchez donc

» Sophie, transportée de joie, courait à lui les bras ouverts : Gardez-vous en bien! a crié le docteur; et mon fils aussitôt a répété : Gardez-vous en bien!... oui, ma belle maman, gardez-vous en bien. Le cruel marquis n'attend que ce moment pour vous frapper. Vous voilà cependant! quel bonheur! je vous croyais morte. *La profonde blessure était au sein gauche, près du cœur.*

» Alors Adélaïde, toute tremblante, est venue joindre sa bonne amie : elles se sont mutuellement soutenues.

» Te voilà, petite! s'est-il écrié d'un ton fort doux. Tu viens me voir avec ta maîtresse!.... Parle, Justine, parle-moi : toi que j'ai toujours vue si gaie, pourquoi me parais-tu si triste?.... Mais c'est mademoiselle de Brumont, je crois? oui, c'est une ombre qui vient m'épouvanter! Aussitôt Willis a dit à ma fille : Retirez-vous. Le malade attentif a répété : Sans doute! retirez-vous.... et vous aussi, madame la marquise.... L'heure fatale approche. La baronne sait que vous êtes ici; votre cruel mari.... Je suis sans armes, il pourrait vous assassiner! ma trop généreuse amie, retirez-vous.... Mais un instant! commence par me rendre mon Éléonore. Rends-la moi, perfide? rends-la moi! sinon je vais te déchirer de mes propres mains.

» Sophie prit la fuite; je me pressai trop de paraître. Dès qu'il me vit, il cria d'une voix effroyable : Le capitaine! tu viens jusqu'ici pour m'arracher ta sœur et l'égorger! attends! A ces mots, il prit un si terrible élan, qu'il brisa sa chaîne. Si je ne m'étais aussitôt soustrait à sa rage, si ses gardiens ne l'avaient empêché de me poursuivre, l'infortuné tuait son père.

» Sophie, Adélaïde et moi nous avons écouté dans la pièce voisine. Il a paru reprendre quelque tranquillité;

mais à la fin du jour il a donné les signes d'une violente agitation qui s'est toujours augmentée à mesure que la nuit est devenue plus sombre. Enfin, d'un ton qui nous a fait frémir de crainte et d'horreur, il a distinctement prononcé ces mots : Les vents sont déchaînés! le ciel paraît en feu! l'onde mugit! quel tonnerre!.... neuf heures.... elle est là!

» Comme il a voulu se précipiter dehors, ses gardiens l'ont retenu. Pourquoi m'arrêter? Ne la voyez-vous pas qui reparaît sur les flots?.... barbares! vous voulez que la mère et l'enfant périssent! et vous aussi, mon père, ma sœur, Sophie, vous aussi, vous m'empêchez de la secourir! vous ordonnez sa mort! Tout le monde se réunit contre elle; eh bien! je la sauverai malgré tout le monde.

» Sept hommes suffisaient à peine pour le retenir; il s'est débattu dans leurs mains pendant un grand quart d'heure; et l'ardente fièvre qui lui donnait ces forces prodigieuses l'ayant quitté tout à coup, il est tombé presque sans mouvement. Maintenant il dort, mais de quel sommeil! on voit trop bien que des rêves affreux le tourmentent. O mon fils! mon cher fils!... Dieu sévère, soyez juste! n'est-il pas trop puni!

» Je viens d'avoir d'avoir avec Willis un long entretien; je suis infiniment content du traitement qu'il prépare à Faublas. Attendez le salut du malade de l'habileté du médecin : c'est en elle que nous avons tous mis nos espérances. Adieu, mon ami. »

LE MÊME AU MÊME.

Le 6 mai 1785, dix heures du soir.

« J'ai trouvé dans le village de Dugny, près le Bourget, à trois lieues de Paris, une maison qui m'a paru convenable aux desseins de Willis. Elle est environnée d'un vaste jardin anglais que traverse une rivière assez large, mais

peu profonde et dont les eaux coulent toujours paisibles. Ses bords sont plantés de peupliers, de saules pleureurs et de cyprès. Dans ce séjour des regrets tout semble d'abord fait pour appeler les tristes souvenirs; mais pourtant la beauté du lieu, son aspect tranquille et l'air plus pur qu'on y respire, doivent promptement écarter les passions violentes et disposer l'âme à la mélancolie tendre; c'est là que nous sommes venus ce matin nous établir tous.

» Le soir, comme de coutume, au coucher du soleil, mon fils a cru voir l'épouvantable orage et entendre sonner l'horloge fatale. Comme de coutume, il a répété ces mots terribles : *Neuf heures! elle est là!* Dejà, dans un accès de fureur, l'infortuné nous imputait la mort de cette femme que nous l'empêchions d'aller secourir, lorsque Sophie, cachée dans une pièce voisine, Sophie, docile aux ordres du docteur, a crié de toutes ses forces : pourquoi l'arrêter? qu'on ouvre toutes les portes! qu'il soit libre!

» Aussitôt il s'est s'élancé dehors, il a descendu plus prompt que l'éclair, et tout d'un coup ayant aperçu la rivière, il a couru s'y précipiter. Nous le suivions à quelque distance, et moi-même je me tenais prêt à plonger, si quelque nouveau malheur devait nous menacer. Il a nagé pendant près de vingt minutes, toujours aux environs du pont, du haut duquel il s'était jeté. Enfin, il est revenu sur la rive en gémissant. Il s'est enfoncé dans le bosquet le plus sombre, il a gardé longtemps un morne silence; puis tout à coup : Si tu n'en reviens pas, a-t-il dit, c'est ici que je te veux creuser une tombe. Ensuite il a paru prêter l'oreille; et comme s'il n'eût fait que répéter ce que quelqu'un aurait osé lui dire : Elle est morte! s'est-il écrié. Ah! pourquoi me l'annoncer tout du suite? Il s'est évanoui; nous l'avons reporté dans sa chambre.

» Adieu, mon ami. Quand revenez-vous? quand revenez-vous nous aider à supporter nos maux?

» *P.*-S. J'oubliais une nouvelle. Avant de quitter Paris, j'ai su que madame de Montdesir venait d'être conduite à

Saint-Martin; c'est l'effet du juste ressentiment de M. de B***. »

LE MÊME AU MÊME.

Ce 7 mai 1785, à minuit.

« Il y a eu dans la journée moins d'agitation; on ne l'a pas entendu parler si souvent du marquis et du capitaine; mais ce soir, à l'heure fatale, l'horrible songe est revenu. Sophie alors, comme la veille, a crié : Pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il soit libre ! Comme la veille, il s'est précipité dans la rivière; mais revenu sur le rivage, il a trouvé dans le bosquet sombre une pierre de marbre noir que Willis y avait fait porter. Il a d'abord frémi; nous l'avons vu peu à peu s'approcher en tremblant. Enfin, à la lueur d'une lampe attachée au cyprès, il a lu très distinctement cette inscription : *Ci-gît la comtesse de Lignolle.* Aussitôt il s'est jeté sur la tombe, des pieds et des mains il a frappé le marbre, il a poussé de longs gémissements; mais il ne s'est point évanoui. On avait placé près de la pierre plusieurs matelas, sur lesquels, après une heure de souffrance, il est venu s'étendre et s'assoupir. Alors on lui a mis doucement plusieurs couvertures sur le corps. Son sommeil ne paraît pas aussi pénible qu'à l'ordinaire.

» J'ai reçu pour lui deux billets; l'un du vicomte de Lignolle, et l'autre du marquis de B***. Ah ! quand mon fils sera-t-il en état de répondre à ses ennemis ? Adieu, mon ami. »

LE MÊME AU MÊME.

9 mai 1785, six heures du matin.

« Espérons, mon ami, voilà déjà quelques changements

heureux. Le matin, à la pointe du jour, il est revenu lui-même dans sa chambre. Il a dormi quelques heures dans la journée. Le soir, au coucher du soleil, il n'a pas vu d'orage; mais, avec un commencement d'agitation, il a dit : O divinité compatissante ! m'oublierais-tu donc aujourd'hui ? Le moment approche, viens à mon secours, délivre-moi de mes ennemis. Sa femme aussitôt a crié : Qu'il soit libre. Il a donné quelques signes de joie, il a descendu sans beaucoup de précipitation, il a pris le chemin de la rivière; mais au milieu du pont il s'est arrêté, promenant sur les eaux un triste regard : Si tranquille et si cruelle ! a-t-il dit avec un profond soupir. Hélas !

» En entrant dans le bosquet, il a frémi; il a plusieurs fois gémi, plusieurs fois baisé la tombe; puis nous l'avons vu se relever et chercher quelque chose. Enfin il a cassé une branche de cyprès et sur le sable, autour de la pierre, il a gravé ces mots : *Ci-gît aussi la marquise de B***.*

» Il a passé la nuit dans le bosquet ; et comme s'il fuyait la lumière, il est rentré dans sa chambre à la pointe du jour. »

LE MÊME AU MÊME.

15 mai 1785.

« Willis paraît avoir tout à fait réussi dans ce qui pressait davantage ; depuis six jours le songe affreux n'est pas revenu. La démence est toujours complète, mais la frénésie est absolument passée, et si je ne dois pas me flatter que mon fils recouvre jamais la raison, du moins je suis déjà sûr que nous n'aurons pas sa mort à pleurer.

» Le souvenir du marquis et du capitaine rarement le tourmente ; et quand il parle d'eux, ce n'est plus avec la même fureur. Il ne menace plus Willis, il ne frappe plus ses gardiens, il reprend la douceur naturelle de son caractère. Sa mémoire aussi commence à revenir, mais

seulement pour tout ce qui a quelque rapport direct avec la marquise, et surtout avec la comtesse. L'ingrat ne s'entretient jamais ni de son père, ni de sa sœur; quelquefois pourtant le nom de Sophie vient sur ses lèvres. Nous reconnaîtrait-il? je n'ose le croire, et Willis dit qu'il n'est pas encore temps que nous paraissions devant l'infortuné.

Tous les soirs, à la voix de sa femme, il va gémir dans le bosquet; mais il ne peut pleurer; mais, toujours plongé dans une tristesse profonde, il est encore loin de la tendre mélancolie. La nuit dernière cependant il a plusieurs fois quitté la tombe pour se promener dans les allées d'alentour. Nous n'avons pas remarqué sans un vif chagrin qu'il choisissait les plus sombres, qu'il y marchait à grands pas, et que chaque fois qu'il entendait sonner l'horloge de la paroisse, agité d'un prompt frémissement, il courait au bord de la rivière, et semblait regarder avec beaucoup d'inquiétude si rien ne se montrait à la surface de l'eau.

» Willis, continuellement prêt à caresser les idées de son malade, quand il n'y trouve pas trop de danger, Willis avait fait mettre à côté du tombeau de la comtesse celui de la marquise. Je ne sais pourquoi leur malheureux amant n'a pas voulu souffrir deux monuments dans le même bosquet. Toujours il a recouvert de terre le marbre dernièrement placé; toujours à côté de celui de madame de Lignolle il a gravé sur le sable : *Ci-gît aussi la marquise de B****.

» Je crains, je m'inquiète, je trouve le temps bien long. Willis me rassure; il me dit que tout va pour le mieux, qu'il ne faut rien précipiter. A la bonne heure; mais votre fille et la mienne ont comme moi besoin de tout leur courage. Adieu, mon ami.

» *P.-S.* M. de Rosambert guérira de sa blessure; mais il faut qu'à la mort de madame de B*** de graves accusations se soient élevées contre son premier amant. Il vient de perdre ses emplois à la cour, et l'on assure que les officiers de son corps doivent lui faire écrire qu'ils ne veulent plus servir avec lui. »

LE MÊME AU MÊME.

16 mai 1785, neuf heures du soir.

« O mon ami ! félicitez-moi, félicitez-vous : votre adorable fille nous a sauvés tous.

» Ce soir, elle crie : Qu'il soit libre ! et soudain elle s'échappe, elle se précipite, elle arrive avant son époux au bosquet, dont elle lui défend l'entrée. Que venez-vous chercher ? lui dit-elle. Sans la regarder il répond : Je cherche un tombeau. Et votre fille, du ton le plus tendre, d'un ton dont l'âme la plus insensible se fût émue, votre charmante fille lui réplique : Pourquoi chercher un tombeau, mon bien-aimé ? Ta Sophie n'est pas morte. Il s'écrie : C'est la voix secourable ! Et levant les yeux sur elle : Sophie !... dieux ! ma Sophie ! Il tombe dans ses bras sans connaissance, elle le soutient : nous voulons l'emporter, Willis accourt : Non ; l'amour, heureusement téméraire, a commencé la guérison ; que l'amour l'accomplisse, et qu'il y soit aidé par la nature ; frappons de tous les coups à la fois ce jeune homme, déjà puissamment ému. Vous, son père, restez là ; vous, sa sœur, approchez ; qu'à son réveil il trouve autour de lui les objets les plus chers à son cœur.

» Faublas, ouvre les yeux. Ma Sophie ! s'écrie-t-il... mon père !... mon Adélaïde !... Eh ! d'où venez-vous donc? Où sommes-nous ? J'ai fait un affreux rêve qui m'a paru durer plusieurs siècles ! Un rêve ! Ah ! mon Éléonore ! ah ! madame de B*** !

» Son épouse le presse sur son sein, le couvre de baisers et répète : Mon bien-aimé, ta Sophie n'est pas morte. Sophie ! dit-il, Sophie me rendra plus que je n'ai perdu. Sophie ! ah ! que je suis coupable !.. et vous tous aussi, pardonnez-moi mon ingratitude et les chagrins que je vous ai donnés.

» Il tombe à nos genoux, il veut parler, il ne le peut. Ses larmes enfin s'ouvrent un passage, ses sanglots étouffent sa voix, Willis fait un cri de joie : C'en est fait ! le voilà sauvé ! il est à nous, je vous réponds qu'il est à nous.

» Cependant il vient de se relever, il se sent très faible. Appuyé sur le bras de sa femme et de sa sœur, il regagne lentement la maison. Il passe sur le pont sans regarder la rivière ; bientôt cependant il tourne la tête, il jette un coup d'œil sur le bosquet dont nous l'éloignons : Tenez, nous dit-il, prenez pitié d'un reste de faiblesse ; ne détruisez pas ce tombeau.

» Nous venons de le mettre au lit ; il s'y est tout de suite endormi d'un profond sommeil. Votre adorable fille nous a sauvés tous. »

LE MÊME AU MÊME

18 mai 1785, onze heures du soir.

« Il a dormi trente-huit heures sans interruption ; et depuis qu'il veille, il ne dit, il ne fait rien qui ne soit plein de raison et de sensibilité. Il est vrai que de temps en temps nous le voyons se livrer à de cruels souvenirs ; mais un mot de son père, une caresse de sa sœur, un regard de sa femme chassent ses regrets. Au reste, Willis veut bien qu'on s'efforce de distraire le convalescent ; mais il défend qu'on l'importune ; il ordonne même qu'on l'abandonne quelquefois à ses rêveries mélancoliques, et surtout qu'on ne le trouble jamais dans ses promenades nocturnes. L'entrée du bosquet n'est permise qu'à Sophie

» Ce soir, au moment critique, il a descendu dans le jardin, et sans regarder la rivière, il s'est promené lentement partout où le hasard a paru le conduire. Il a fini pourtant par se rendre au bosquet. Sophie l'y attendait Viens, mon bien-aimé, nous allons pleurer ensemble. — Il est vrai que ce monument plaît à ma douleur, a-t-il dit

mais il y faut une inscription. — Faisons-la, mon ami, j'ai mon crayon. Dicte, je vais l'écrire; nous la ferons graver ensuite :

» Ci-gît la comtesse de Lignolle.
» Ci-gît aussi la marquise de B***.

» Toutes deux en même temps adorèrent le même jeune homme; toutes deux, le même jour et presque à la même heure, périrent d'une mort également tragique. Victimes d'une destinée pareille, elles seront enfermées dans la même tombe, et ne laisseront pas les mêmes regrets.

» La marquise mourut à vingt-six ans, dans le plus grand éclat de sa beauté. Mon Éléonore, toute charmante, venait à peine de commencer quand elle a fini. Elle avait seize ans, cinq mois et neuf jours. Mon enfant est mort avec elle. Pourquoi cela ? Qu'avait fait aux dieux cette innocente créature ?

» Plaignez la marquise de B***.
» Donnez des pleurs à madame de Lignolle.
» Donnez surtout des pleurs à leur amant qui leur a survécu.

» Mon bien-aimé, ta Sophie n'est pas morte. Insensé que je suis ! s'est-il écrié : raie, raie cette dernière ligne.

» Les chers enfants sont rentrés ensemble. Maintenant, Faublas est aussi profondément endormi que s'il eût veillé la nuit dernière. Adieu, mon ami, revenez partager notre joie.

» *P. S.* La baronne de Fonrose est, dit-on, tout à fait méconnaissable. On assure que, ne pouvant se consoler de la difformité de sa figure, elle va pour jamais s'ensevelir dans un vieux château du Vivarais. Cette femme-là m'a fait bien du mal. »

LE MÊME AU MÊME.

Le 18 juin 1785, dix heures du so .

« Il a repris ses forces, son embonpoint, sa fraîcheur;

mais il est toujours pensif et mélancolique; mais il va tous les soirs pleurer au monument du bosquet.

» Je ne dois plus, à présent qu'il paraît certain que le fâcheux accident n'aura pas de suites dangereuses, je ne dois plus vous cacher que mon fils nous a donné, l'un des jours de la semaine dernière, une terrible alarme : il avait fait très chaud toute la journée; au coucher du soleil il y eut un orage. Faublas, dès qu'il entendit le bruit des vents, parut très agité; il ne put voir la nuée sans frémir; au premier coup de tonnerre il s'alla précipiter dans l'eau, mais aussitôt il regagna le rivage, en nous appelant tous : il pleura beaucoup. La nuit qui succéda fut tranquille, et le lendemain, en voyant mon fils, vous n'eussiez jamais cru qu'il avait eu la veille une attaque aussi violente.

» Willis ne m'a point flatté; Willis m'a déclaré que de sa vie, peut-être, Faublas ne pourrait entendre un coup de tonnerre. Il m'a surtout recommandé de ne jamais permettre à mon fils de rentrer dans Paris, parce qu'il serait possible qu'à la vue du *Pont-Royal* il retombât dans le cruel état dont nous avons tant eu de peine à le tirer.

» Ne pas lui permettre de rentrer dans Paris ! Où donc irons-nous demeurer? Dans ma province ? ou bien dans Varsovie. La proposition que vous me faites par votre dernière lettre, mon ami, mérite pourtant de sérieuses réflexions. Quitter la patrie de mes pères pour aller dans la vôtre me fixer avec mes enfants ! Je vous demande le temps d'y songer. En attendant que je me détermine, recevez, mon cher Lovzinski, toutes mes félicitations, puisqu'enfin votre nom, vos biens, vos emplois vous sont à la fois rendus. Boleslas et vos sœurs nagent dans la joie; ils ne parlent que d'aller vous rejoindre. Je sens bien, que, si je veux rester en France avec mon Adélaïde il me faut renoncer à mon fils; car jamais vous ne pourriez vous décider à vivre séparé de la fille de Lodoïska. Je sens bien qu'avec de l'esprit, de la fortune et de la beauté, mon Adélaïde trouvera partout à s'établir avantageusement; mais laisser en France un ancien nom ! m'éloigner

du tombeau de mes pères! je vous demande le temps d'y songer.

» Avant-hier, j'ai, sans le vouloir, donné bien du chagrin à mon malheureux fils. Vous vous souviendrez peut-être de ce riche écrin que Jasmin nous a remis, dans l'appartement de Faublas, le jour de la terrible catastrophe. Le domestique, aussi discret que fidèle, n'a jamais voulu me dire d'où venaient ces diamants : avant-hier je les ai montrés à mon fils; aussitôt je l'ai vu fondre en larmes. Cet écrin, c'était celui de son Éléonore. Oh! que je me suis repenti de ne l'avoir pas deviné! Il a baisé l'une après l'autre chaque pièce du petit coffre; puis, avec beaucoup d'exaltation : Jasmin! s'est-il écrié, reporte cela tout à l'heure à M. le comte de Lignolle; dis-lui que j'ai gardé pour moi la pièce la moins riche, mais la plus précieuse; dis-lui bien de ma part que le capitaine est un lâche, s'il ne vient pas me redemander l'anneau de mariage de sa prétendue belle-sœur. Peut-être était-ce le moment de montrer à mon fils le cartel insolent et barbare du vicomte; mais j'ai craint de causer à la fois trop d'agitation à ce jeune homme dont je connais la redoutable impétuosité.

» Je viens d'apprendre que la marquise d'Armincour était tombée dangereusement malade en Franche-Comté; je tremble que son chagrin ne la tue. Pauvre femme! elle adorait sa nièce, et la petite, en vérité, le méritait. Je me garderai bien d'annoncer à Faublas les dangers de la tante ; il se reproche assez les infortunes de la niece.

» Willis a reconnu que ce jeune homme ardent et malheureux avait besoin d'une occupation, et qu'il fallait à sa mélancolie un objet capable de la fixer d'abord et de la distraire ensuite : il lui a conseillé d'écrire l'histoire de sa vie; votre fille y consent, j'y consens aussi, pourvu que le manuscrit ne soit jamais rendu public [1].

» Hier, Willis est reparti pour Londres; il ne voulait

1. Faut-il répéter ici la raison cent fois rebattue? tout le monde ne voit-il pas que M. J.-B. Louvet n'est qu'un secrétaire infidèle? (*Note de l'Editeur.*)

rien accepter ; je l'ai forcé de me confier son portefeuille où j'ai mis, en billets de caisse, cinq années de mon revenu. Voilà de ces occasions où l'on regrette de n'être pas dix fois plus riche. Allez, Willis ! emportez les bénédictions de toute une famille, et méritez quelque jour les bénédictions d'un peuple entier [1].

» Votre fille aussi vient de recevoir sa récompense : son amant et son époux lui ont été rendus cette nuit. Nos heureux enfants sont encore au lit. Adieu, mon ami. »

LE MÊME AU MÊME.

26 juin 1785, quatre heures du soir.

« J'accepte vos propositions, mon ami ; j'y suis presque forcé. Aujourd'hui, de très bonne heure, on est venu remettre à mon fils une lettre de cachet qui lui ordonne de commencer, sous vingt-quatre heures, ses voyages dans l'étranger. J'arrive de Versailles ; j'ai vu mes amis, j'ai vu les ministres : il paraît que l'exil de Faublas doit être longtemps indéfini. Quel dommage ! Si l'amour paternel ne m'aveugle pas, ce jeune homme était fait pour aller à tout dans son pays.

» J'ai demandé quinze jours pour les préparatifs nécessaires à notre départ ; ils ne m'ont été donnés qu'à cette expresse condition, que, pendant ce temps-là, le chevalier ne sortirait pas de la maison de Dugny.

» Encore quinze jours, mon ami, ensuite nous partons tous ensemble, et nous sommes à vous le plus tôt possible, et nous sommes à vous pour toujours. Adieu. Je ne vous dis rien de l'impatience de votre fille ; Dorliska vous écrit tous les courriers. »

1. C'est apparemment le même docteur Willis qui vient de sauver Georges III. (*Note de l'Editeur.*)

LE CHEVALIER DE FAUBLAS

AU VICOMTE DE LIGNOLLE.

6 juillet 1783.

« M. le baron vient de me communiquer, seulement tout à l'heure, votre billet, que depuis longtemps je désirais, capitaine : madame de Lignolle, que votre rage a perdue, n'est pas encore vengée ; le temps me paraît long.

» Au reste, si votre cartel ne contenait que de grossières injures et d'impertinentes bravades, je ne m'en étonnerais pas ; mais je ne puis trop admirer le raffinement de votre barbarie : vous exigez que, le même jour et dans le même instant, le père et le fils se battent contre les deux frères ! vous l'exigez ? soyez content. Le baron et le chevalier de Faublas se rendront le 14 de ce mois à Kell, où, jusqu'au 16, ils attendront le comte et le vicomte de Lignolle. Au revoir. »

LE MÊME

AU MARQUIS DE B***.

Le 6 juillet 1783.

« Monsieur le marquis,

» M. le baron vient de me remettre votre billet, auquel je suis désolé d'être obligé de répondre. Si vous le voulez absolument, je serai le 17 de ce mois à Kell, où je m'arrêterai jusqu'au 20 ; mais je fais les vœux les plus ardents pour que, satisfait de trouver ici les assurances de mes vifs regrets, vous ne quittiez point Paris.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

LE CHEVALIER DE FAUBLAS

AU COMTE LOVZINSKI.

De Kell, le 14 juillet, dix heures du matin.

« Mon très cher beau-père,

» Suis-je assez à plaindre ? Tous ceux que j'aime veulent, par une générosité malentendue, sacrifier leurs jours pour sauver les miens ; comme si, de deux amants ou de deux amis, le plus malheureux n'est pas celui qui survit à l'autre.

» Ce matin, les deux frères arrivent. Le comte de Lignolle témoigne à ma vue quelque colère; mais son front pâlit, sa voix s'altère, et dans tout son maintien je n'ai pas de peine à voir que, forcé par son frère à faire un acte de vigueur, M. le comte aimerait mieux n'avoir pas avec moi d'explication. Le capitaine m'adresse un regard farouche, et d'un ton aussi menaçant qu'ironique : *C'est moi*, dit-il, *qui veux avoir l'honneur de te mettre à l'ombre*; lui se battra contre ton père. Au reste, je vous annonce à tous deux que notre combat est un combat à outrance; ainsi, poursuit-il en regardant M. de Belcourt, malheur à quiconque n'a pour second qu'une femmelette ou un fou... Chevalier, je te déclare que, dès que je t'aurai tué, je vais aider mon frère à finir ce monsieur. (Il me montre mon père.) Je prends la main du barbare, je la lui serre avec force : Tigre féroce!..... et je ne t'arracherais pas ton odieuse vie.

» Mon père et moi nous laissons vos sœurs, la mienne et Sophie à la garde de Boleslas; nous partons avec nos deux ennemis. A peine hors des remparts, nous mettons pied à terre.

» Je tire mon épée : ô mon Éléonore, tes mânes crient vengeance, reçois le sang qui va couler. Le capitaine s'é-

crie : Pourquoi ne demandes-tu pas aussi qu'on vous enferme dans le même tombeau ? Il vient sur moi ; nous commençons un furieux combat qui se soutient longtemps avec une parfaite égalité.

» M. de Belcourt cependant avait, depuis plusieurs minutes, obtenu sur le comte de Lignolle une victoire facile : mais trop plein d'honneur pour exercer contre le capitaine l'horrible condition que le capitaine lui-même avait pourtant imposée, mon père demeure spectateur immobile de mes efforts devenus plus grands. Enfin le vicomte est frappé : mais mon épée rencontre une côte et se brise. Mon ennemi me voyant à peu près désarmé, croit pouvoir m'accabler de ses coups ; heureusement il ne les porte plus que d'un bras affaibli, et je puis les parer encore avec le tronçon qui me reste. Effrayé pourtant de l'inégalité de ce combat, mon père, mon trop généreux père, se précipite entre nous : Tiens ! s'écrie-t-il en me donnant son épée, tu t'en serviras mieux que moi. Hélas ! tandis qu'il me parle, il présente au vicomte son flanc découvert. Le cruel frappe ! il allait redoubler, lorsque le menaçant d'une épée déjà rougie du sang de son frère, je le force à s'occuper uniquement de sa défense... Le barbare ! je l'ai puni ! Il s'est roulé dans la poussière, tandis que le baron, les yeux levés au ciel, se soutenait encore sur sa main droite et sur ses genoux. Le barbare ! il est mort ; mais avant son dernier soupir, il a vu le fils, sans blessure, prodiguer au père les plus prompts secours.

» Cependant M. de Belcourt est en danger ; suis-je assez à plaindre ? Amour, fatal amour, que de maux !... Le courrier part... Ah ! plaignez-moi, plaignez vos enfants ; ils vous aiment tous, ils sont tous dans la douleur.

» Je suis avec respect, etc.

» FAUBLAS. »

LE MÊME AU MÊME.

Le 17 juillet 1785, dix heures du matin.

« Mon très cher beau-père,

» Sophie vous écrit régulièrement tous les matins ; vous savez que la blessure du baron n'est pas dangereuse comme on l'avait cru d'abord ; vous savez que, dans quinze ou vingt jours, nous pourrons nous remettre en route, trop heureux d'en être quittes pour le cruel déplaisir de vous rejoindre quelques semaines plus tard. Apprenez cependant le favorable événement d'aujourd'hui.

» Sophie, Adélaïde et moi nous avions passé la nuit auprès du baron ; ma sœur et ma femme, également fatiguées, venaient de s'aller coucher. J'attendais, pour suivre Sophie, que l'une de mes tantes fût venue prendre ma place au chevet du malade chéri, que nous craindrions trop d'abandonner un instant à des soins étrangers : il était tout au plus sept heures du matin.

» Tout à coup mon domestique vient m'étonner, en m'annonçant que quelqu'un demande à me parler en particulier. Le baron, justement inquiet, m'adresse la parole : Ordonnez-lui de me dire la vérité. C'est le marquis ? — Jasmin, je vous défends de mentir : est-ce le marquis ? — Monsieur, ce n'est pas lui qui vous demande ; mais c'est lui qui vous fait avertir qu'il vous attend derrière le rempart. — Faublas, s'écrie M. de Belcourt, vous avez de grands torts avec M. de B*** ; mais je n'ai qu'un mot à vous dire : si vous n'êtes pas de retour dans un quart d'heure, j'expire avant la fin du jour. — Dans un quart d'heure vous me reverrez, mon père. Je l'embrasse et je pars.

» Bientôt j'ai joint mon ennemi : Monsieur le marquis, j'osais espérer que vous ne viendriez pas. Il me regarde d'un air sombre, et sans daigner me répondre, il se met

en garde. Je pousse un cri : Cette épée ! c'est celle ?... Oui, dit-il, et tremble ! Aussitôt je tire la mienne, et je me précipite sur lui, ne cherchant qu'à le désarmer. Au bout de quelques minutes, j'ai le bonheur de voir l'épée fatale sauter à dix pas. Je m'élance, je la saisis, je reviens au marquis, et mettant un genou en terre : Permettez-moi de garder cette épée, emportez la mienne, emportez l'assurance que je vous renouvelle... Il m'interrompit : Ah ! faut-il encore que je lui doive la vie ?

» A ces mots, il remonte à cheval et disparaît.

» Je suis avec respect, etc. »

LE VICOMTE DE VALBRUN

AU CHEVALIER DE FAUBLAS.

De Paris, le 15 octobre 1786.

« Depuis trop longtemps vous nous avez quittés, mon cher chevalier ; mais faut-il qu'au regret de votre perte se joigne encore le déplaisir de votre indifférence ? avez-vous donc, en sortant de France, oublié tous vos amis ? Pourquoi gardez-vous aussi le plus profond silence avec un homme qui ne vous a jamais donné le moindre sujet de plainte ? Réparez vos torts envers moi ; et si vous ne voulez que je vous accuse d'ingratitude, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre famille, par le premier courrier et dans le plus grand détail.

» La voix publique m'a dit que vous acheviez maintenant la rédaction des mémoires de votre adolescence. J'ai cru que vous apprendriez avec plaisir quelle était présentement l'existence de quelques personnes, dont vous devez souvent faire mention dans l'histoire de vos amours.

» La marquise d'Armincour, dévorée d'un inconsolable chagrin, vit plus que jamais retirée dans sa terre de

Franche-Comté. La baronne de Fonrose, devenue laide à faire peur, ne sort plus de son vieux château du Vivarais. Le comte de Rosambert s'est vu contraint aussi de quitter le monde; la comtesse est accouchée à la fin du huitième mois de son mariage. M. de Rosambert, que malgré ses malheurs sa gaité n'abandonne pas, soutient plaisamment à qui veut l'entendre, que le petit garçon de sa femme ressemble beaucoup à mademoiselle de Brumont; il donnerait tout au monde, ajoute-t-il, pour que M. de B***, qui se connaît si bien en physionomie, pût examiner le visage de cet enfant-là, et pour que M. de Lignolle, à qui nulle affection de l'âme n'échappe, tâtât le pouls de madame de Rosambert, quand on ose devant elle parler du chevalier de Faublas. Ce la Fleur, qui servait l'infortunée dont je ne vous écrirai pas le nom, était devenu le valet de chambre du mari veuf; mais il s'est avisé de voler son maître, qui, n'aimant pas les voleurs, a mis celui-ci dans les mains de la justice. Le malheureux a été pendu à la porte de l'hôtel Lignolle. Justine est depuis quatre mois sortie d'une maison publique, dont le régime un peu sévère ne l'a pas embellie; la pauvre enfant, ne pouvant mieux faire, est devenue la cuisinière et le factotum *d'une madame le Blanc*, femme d'un médecin du faubourg Saint-Marceau. On assure dans le quartier que la maîtresse et la servante vont souvent, de moitié, magnétiser en ville. Le comte de Lignolle, que monsieur votre père n'avait pas dangereusement blessé, vit plein de génie plus que de santé. Néanmoins des railleurs ont fait courir le bruit qu'au dernier printemps, s'étant avisé de boire le reste de la fiole du docteur Rosambert, monsieur le comte s'était senti, pendant vingt-quatre heures, quelque velléité de se remarier; mais qu'en si peu de temps il n'avait jamais pu trouver une femme assez malheureuse qui voulût de lui. Au reste, vous devez savoir que ses charades continuent de faire les délices de l'Europe. Le marquis de B*** se porte bien; il est toujours, comme il le dit lui-même, un fort bon diable:

pourtant il entre en fureur quand il croit rencontrer une physionomie qui ressemble à la vôtre ; au demeurant, toujours content de la sienne, et même regrettant quelquefois celle de sa femme.

» Adieu, mon cher chevalier ; j'attends votre réponse avec impatience, etc. »

LE CHEVALIER DE FAUBLAS

AU VICOMTE DE VALBRUN.

De Varsovie, le 28 octobre 1786.

« Je suis, mon cher vicomte, infiniment sensible à votre souvenir ; vous m'avez envoyé des renseignements que je désirais, et puisque vous témoignez l'obligeant désir de savoir précisément ce que nous sommes devenus, je m'empresse de vous l'apprendre. Il y a quinze mois que notre famille habite à Varsovie le palais du comte Lovzinski ; quinze mois se sont écoulés comme un jour. Mon beau-père est auprès du monarque dans la plus grande faveur. Mon père, le meilleur des pères, au comble de la joie, vit plus heureux du bonheur de ses enfants que de son propre bonheur. Notre Adélaïde vient de choisir pour son époux le palatin de ***, jeune seigneur dont je vous ferai le plus brillant éloge en deux mots : il me paraît digne d'elle. Moi, je suis père ; il n'y a pas tout à fait quatre mois que Sophie m'a donné le plus joli garçon du monde. Ma Sophie, le premier ornement de la cour de Varsovie, devient chaque jour plus adorable. Je jouis, au sein de l'hymen, d'une félicité que je n'ai jamais connue dans mes égarements.

» Cependant, plaignez-moi, j'ai perdu ma patrie, et je ne puis me charger d'aucun emploi dans les armées de la république ; il me faut, pour toute ma vie peut-être, renoncer à l'état auquel je semblais appelé. Tous les ef-

forts de l'art, tous les efforts de ma raison ne peuvent rien contre un fantôme persécuteur et chéri, dont la fréquente apparition me tourmente et me charme. O madame de B*** ! n'êtes-vous pour votre amant descendue dans la tombe, qu'afin de pouvoir sans obstacles et sans relâche, vous attacher à ses pas ?

» Encore si son ombre me poursuivait seule ! mais les dieux vengeurs ont condamné Faublas à des souvenirs plus chers et plus funestes.

» Si dans une nuit d'été le vent du midi s'élève, si l'éclair fend la nue, si le tonnerre la déchire, alors j'entends résonner un timbre fatal ; j'entends un soldat, froidement barbare, me dire : *Elle est là.* Soudain saisi d'une invincible épouvante, abusé d'une espérance folle, je cours à l'onde qui mugit ; je vois se débattre au milieu des flots une femme... hélas ! une femme qu'il ne m'est pas plus permis d'oublier que d'atteindre. Oh ! plaignez-moi.

» Mais non, Sophie me reste. Loin de me plaindre, enviez mon sort, et dites seulement que pour les hommes ardents et sensibles, abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions, il n'y a plus jamais de parfait bonheur sur la terre. »

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME

IMPRIMERIE DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 2[illegible], RUE DE PARIS.

